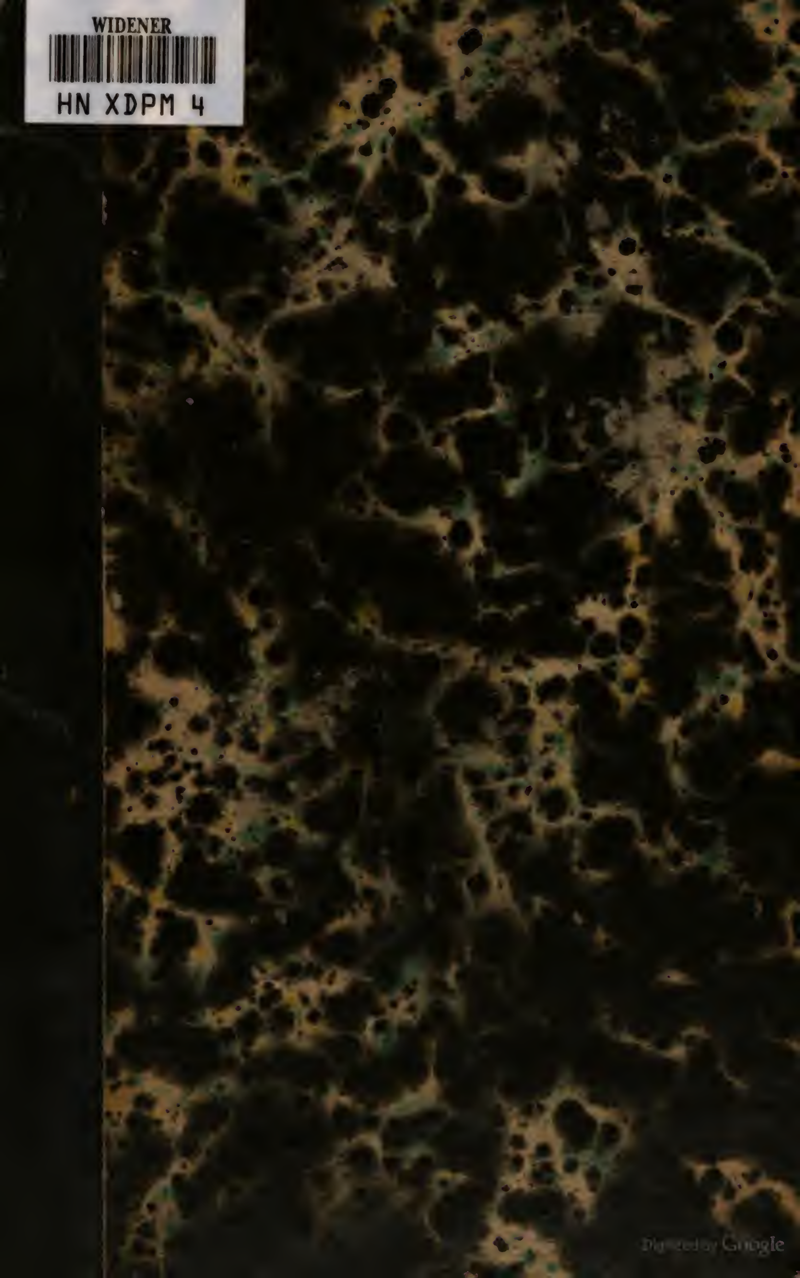
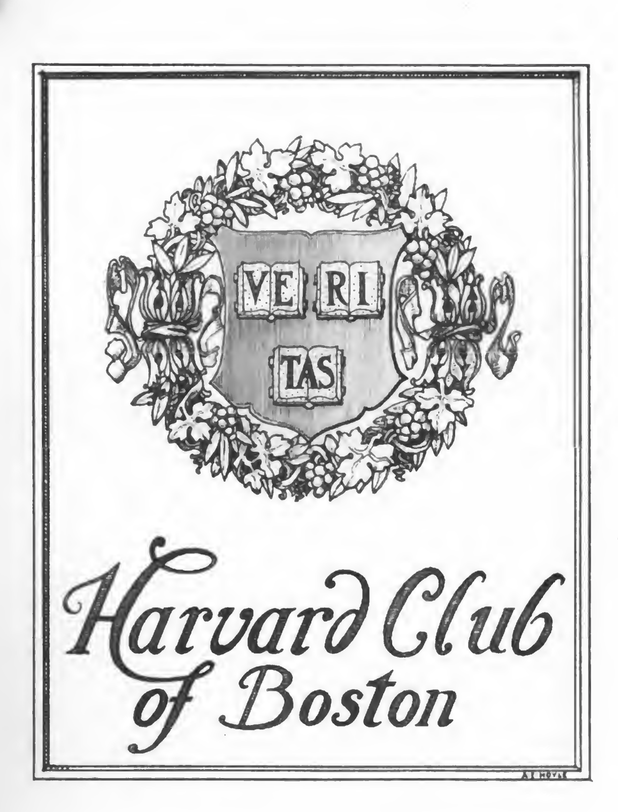

WIDENER
HN XDPM 4


VE RI
TAS
Harvard Club
of Boston

ƆIRE

HISTOIRE
DE FRANCE.

TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,

36, rue de Vaugirard.

o

HISTOIRE

DE FRANCE

PAR ED. MENNECHET.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

C'est entre les fonts baptismaux de Clovis et l'échafaud de Louis XVI qu'il faut placer le grand empire chrétien des Français. CHATEAUBRIAND.

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERCQ, LIBRAIRES,

81, RUE DE LA HARPE.

1846

PRÉFACE.

C'est aux pères de famille que je dédie cette histoire de France, parce que c'est en père de famille que je l'ai écrite. De courtes explications suffiront pour faire connaître le plan que je me suis tracé et le but que j'ai voulu atteindre.

J'ai souvent entendu dire que nous n'avons pas une bonne histoire de France Nous avons du moins un grand nombre de travaux historiques d'un haut mérite, et surtout une riche collection de chroniques et de mémoires. Les matériaux les plus abondants sont là; il ne s'agit que de les mettre en œuvre, et l'on ne peut nier que déjà plusieurs parties de notre histoire n'aient été traitées avec une grande puissance de talent.

Il s'est formé, depuis quelques années, de laborieux explorateurs de nos vieilles chroniques; semblables aux voyageurs qui cherchent toujours à pénétrer plus avant que leurs devanciers dans les terres inconnues, ils sont remontés aux sources mêmes de l'histoire de France, et nous devons à leurs intelligentes et laborieuses recherches d'importantes découvertes et de curieuses révélations. Il m'a semblé qu'en marchant sur les traces de ces érudits, qu'en interrogeant, comme eux, sur les siècles

passés, les chroniqueurs et les annalistes de chaque époque, j'arriverais plus sûrement à la science des faits, qui est l'histoire même.

Lorsqu'il nous arrive de faire un voyage, chaque fois que nous rencontrons un site pittoresque, une ruine célèbre, un lieu mémorable, nous suspendons notre marche pour les examiner avec soin; puis, nous nous abandonnons à nos réflexions, dès que le pays n'offre plus que des plaines arides ou des lieux sans souvenirs. C'est ainsi que nous avons voyagé dans l'histoire de France; l'histoire ayant, comme le sol, ses landes incultes et ses contrées désertes, nous les avons parcourues rapidement de peur que l'ennui ne vînt nous surprendre en route; et nous ne nous sommes arrêté, chemin faisant, que lorsque les événements nous ont paru dignes d'attention. Le moyen de ne rien voir, c'est de vouloir tout regarder, comme celui de ne rien savoir est de vouloir tout apprendre.

Entre l'historien qui raconte les événements dans toutes leurs circonstances, et celui qui se borne à les indiquer rapidement; entre l'écrivain qui noie l'intérêt des faits dans la profusion des détails, et celui qui l'étouffe sous une sèche analyse, j'ai pensé qu'il était possible de garder une juste mesure, et d'éviter le double inconvénient d'en trop dire et de n'en pas dire assez.

Je ne me suis pas contenté de raconter les faits : j'ai tâché, pour les faire comprendre, d'en révéler les causes; et comme ces causes tiennent souvent aux mœurs, aux coutumes de chaque époque, j'ai cherché, dans l'étude de ces mœurs et de ces coutumes, une plus juste appréciation des hommes et des événements. Je n'ai point jugé

les temps anciens de la monarchie avec les idées nouvelles de notre âge. A mesure qu'un peuple vieillit, ses habitudes, ses lois, ses goûts, sa nature même se modifient, soit qu'il avance dans la civilisation, soit qu'il retombe dans la barbarie. On ne peut demander à l'enfance d'un peuple ce qu'on ne doit attendre que de sa maturité. En faisant pour chaque siècle la part de l'ignorance, j'ai pris pour base de mes jugements la morale sublime écrite au cœur de l'homme par la main de son Créateur. Elle est la même dans tous les temps.

Né dans le sein de la religion catholique, j'ai retrouvé partout son influence aux différentes époques de notre histoire; et je l'ai vue presque toujours favorisant les progrès de la civilisation, de la science et de la liberté. S'il est arrivé que les passions humaines aient donné quelquefois une funeste interprétation à ses divins enseignements, je n'en ai pas moins compris, pour les hommes et pour les peuples, la nécessité de rester fidèles aux rpéceptes de l'Évangile et aux lois de l'Église. La même religion qui détruisit l'esclavage et triompha de la barbarie peut seule encore sauver la civilisation et la liberté.

L'histoire de France n'est pas seulement féconde en grands événements; les grands hommes s'y pressent en foule : rois, princes, prélats, ministres, guerriers; mais ils ne m'ont point fait oublier les hommes de génie et de talent qui se sont illustrés dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. La gloire est partout, dans le cabinet d'étude de l'écrivain, comme sur les champs de bataille du guerrier; et le savant qui élargit le cercle de la science n'est pas moins grand que l'homme d'état qui étend les limites de son pays.

En indiquant les diverses formes de gouvernement qui ont régi la France depuis quatorze siècles, je n'en ai point discuté les avantages et les inconvénients. Ce n'est pas un cours de politique que j'ai voulu faire. Je me suis placé au point de vue religieux, monarchique et national : c'est le seul qui convienne à l'historien de la France, s'il veut être exact dans les faits et juste envers les personnes. La royauté, la noblesse, la bourgeoisie des villes et le peuple des campagnes n'ont trouvé en moi ni un défenseur aveugle ni un adversaire passionné. Devant l'histoire, comme devant Dieu, tous les hommes sont égaux ; et, comme Dieu, elle les juge selon leurs œuvres.

Ce qu'on a le plus reproché aux histoires de France déjà publiées, c'est la confusion et l'obscurité des faits, c'est surtout le manque d'intérêt. Si le reproche est fondé, la faute en est tout entière aux historiens. Quelles annales sont plus fécondes en événements dramatiques? Quel peuple a produit plus de grands hommes? Est-ce donc que Louis XII aurait encore aujourd'hui raison de dire : « Les Grecs n'ont fait que des choses médiocres, mais ils » ont eu un merveilleux talent pour les embellir ; les » Romains en ont fait de grandes, qu'ils ont dignement » célébrées ; les Français en ont fait d'aussi grandes, » sans avoir d'écrivains pour les dire. »

En attendant le grand historien que demandait Louis XII, j'ai tenté de présenter dans un cadre qui ne fût ni trop étendu ni trop resserré, l'ensemble des faits dont se compose l'histoire de France, et j'ai donné à chacun d'eux un développement relatif à son importance. Je me suis surtout efforcé d'être clair et de ne rien laisser sans explication ; l'intérêt ne peut naître de ce qui ne se comprend qu'avec

peine. Lorsqu'un événement m'a paru sujet à contestation, c'est dans les causes qui ont pu l'amener et dans les conséquences qu'il a dû produire, que j'ai cherché s'il a eu lieu réellement. Lorsque les documents m'ont manqué, j'en ai fait l'aveu. L'incertitude est préférable à l'erreur.

La plupart des historiens ont soin de constater leurs recherches en indiquant à chaque page les sources où ils ont puisé. Il m'a paru que ce luxe d'érudition facile ne convenait point à cette histoire. Peu de lecteurs se donnent la peine de vérifier les citations dont un historien appuie l'authenticité de faits qu'il serait souvent possible de combattre à l'aide de témoignages non moins dignes de foi. J'ai cherché consciencieusement la vérité parmi les récits quelquefois contradictoires des annalistes, et je l'ai présentée telle qu'elle m'est apparue.

C'est dans le but de contribuer à l'éducation de la jeunesse que j'ai entrepris d'écrire cette histoire. Les pères de famille et les instituteurs me sauront gré peut-être d'avoir cherché à rendre plus facile et plus attachante une étude d'un si haut intérêt, et j'ai fait en sorte que les mères pussent mettre ce livre sans crainte entre les mains de leurs filles. Peut-être même m'est-il permis d'espérer que ce nouveau travail sur l'histoire de France ne sera pas sans utilité pour les lecteurs de tous les âges. C'est à l'histoire surtout qu'on peut demander de graves enseignements : les leçons qu'on y trouve sont de celles qui viennent de Dieu.

HISTOIRE
DE FRANCE.

CHAPITRE I.

LA GAULE AVANT JULES CÉSAR.

De 750 à 60 ans avant J.-C.

La vaste, belle et riche contrée, connue aujourd'hui sous le nom de *France*, s'appelait *Gaule,* avant que les Francs, sortis de la Germanie, fussent venus s'en emparer et s'y établir. La Gaule prit alors le nom de ses nouveaux maîtres; mais elle avait eu, durant des siècles, des destinées assez glorieuses pour qu'il importe de les connaître; et l'histoire de la France serait incomplète, si un précis de l'histoire de la Gaule ne la précédait pas.

Les limites de la Gaule semblaient fixées par la nature même des lieux: c'était au nord, l'Océan-Britannique; à l'orient, le Rhin et les Alpes; au midi, la Méditerranée et les Pyrénées, et à l'occident le grand Océan. A quelle époque et comment la Gaule fut-elle d'abord peuplée? Quelle est l'origine du nom de Gaulois? On ne peut rien affirmer à cet égard, tant les conjectures des plus anciens historiens diffèrent entre elles. On croit seulement que les premiers habitants connus de la Gaule s'appelaient *Celtes,* du nom d'un de leurs chefs, et que plus tard le nom de *Galls,* dont les Romains ont fait *Galli* et nous *Gaulois,* vient du verbe celtique *galleno* (*voyager*). Il est certain du moins que les Celtes ou Galls furent un peuple voyageur. Mais d'où sortaient-ils? Les populations agglomérées dans l'Orient s'étendirent successivement dans les contrées désertes de l'Occident; elles se poussèrent les unes les autres, fuyant devant le

despotisme de l'Asie et peut-être aussi devant la famine qui les poursuivait. On peut donc croire que les premiers habitants de la Gaule venaient de la Germanie. Ils trouvèrent, après avoir franchi le Rhin, un climat à peu près le même que celui qu'ils quittaient; un sol couvert en grande partie de vastes forêts, et fertilisé par de nombreuses rivières: ils le parcoururent dans tous les sens, et force leur fut de s'arrêter devant la barrière alors infranchissable de l'Océan. Il se forma des peuplades errantes qui ne s'établirent que peu à peu dans les contrées qui convinrent à leurs goûts et à leurs besoins; mais aucun monument, comme ceux qu'on admire encore en Asie et en Afrique, n'atteste que les premières populations de la Gaule aient été riches et nombreuses: rien ne prouve également leur civilisation.

On ne peut guère compter la Gaule parmi les nations de l'Europe, avant l'époque de la fondation de Rome, c'est-à-dire environ 750 ans avant l'ère chrétienne. Ce n'est même que sous Tarquin l'ancien, 230 ans plus tard, qu'il est fait mention des Gaulois dans les Annales de Rome. Ils devaient y jouer un rôle important.

520 ans avant l'ère chrétienne, deux neveux d'Ambigat, roi ou chef des *Bituriges* (habitants du Berry), partirent de la Gaule à la tête de guerriers actifs et aventureux. L'un, nommé Sigovèse, pénétra dans la Germanie par la Forêt-Noire, appelée alors forêt Hercinienne, et après plusieurs victoires parvint à s'établir en Bohême. L'autre, Bellovèse, traversa les Alpes, et, descendu dans la plaine, fonda Milan, Bresce et Vérone. Il créa ainsi en Italie une nouvelle Gaule qui prit le nom de Gaule cisalpine, parce qu'elle était en deçà des Alpes, par rapport à Rome.

Vers ce temps-là les Phocéens, chassés peut-être de l'Asie mineure par les armées de Cyrus, vinrent débarquer sur une plage de la Méditerranée et y fondèrent la ville de Marseille. Ils y apportèrent leurs idées de commerce et d'industrie, et semèrent ainsi dans la Gaule les premiers germes de la civilisation de la Grèce. C'est l'époque de la ruine du premier temple de Jérusalem, et de la fondation du Capitole par Tarquin l'ancien.

Les Gaulois ne devaient pas s'arrêter dans le voisinage de Rome. Pour punir les Romains d'avoir pris parti contre eux en faveur des Étrusques, un chef ou *brenn* de Gaulois, que les

historiens latins ont nommé Brennus, venu des bords de la Seine, passa le Rubicon et entra dans Rome (388 ans av. J.-C.) Il n'y trouva pour habitants que les sénateurs assis sur leurs chaises curules devant les portes de leurs maisons; la jeunesse armée s'était réfugiée dans le Capitole, le reste avait pris la fuite. Rome fut mise à la rançon de mille livres d'or; et le terrible Brennus, pour en augmenter le poids, jeta sa lourde épée dans l'un des plateaux de la balance où se pesait l'avenir du peuple romain, en criant: *Malheur aux vaincus!* Devons-nous croire, comme le dit l'historien Tite-Live, que les Gaulois, vaincus à leur tour par Camille, laissèrent à Rome non-seulement leur or, mais leur sang? On peut en douter, quand on sait que les Gaulois ne quittèrent le voisinage de la ville éternelle que dix-sept ans plus tard. Ils se joignirent alors aux Étrusques et aux Samnites, dont ils subirent les défaites dans la lutte longue et sanglante de ces peuples avec les Romains.

283 ans av. J.-C., deux expéditions de Gaulois, commandées l'une par Belgius, chef des Bolgs ou Belges, et l'autre par un second Brennus, parti des environs de Sens, pénétrèrent dans la Macédoine et dans la Thrace; et, après avoir semé leur route de dévastations, elles vinrent échouer devant la roche où était bâti le temple de Delphes, dont elles s'étaient promis le pillage. Les débris de ces expéditions s'établirent dans l'Asie mineure, et donnèrent le nom de Galatie à la contrée dont ils s'emparèrent. On voit que les Gaulois justifiaient leur nom de voyageurs.

On retrouve toujours les Gaulois dans toutes les guerres que Rome eut à soutenir. Annibal les eut pour auxiliaires dans les fameuses victoires de Trasimène et de Cannes. Mais le moment était venu où, après avoir attaqué les Romains dans l'Italie, les Gaulois devaient avoir à se défendre contre eux dans la Gaule. Tous les peuples envahisseurs finissent par être envahis à leur tour.

Les Romains, fatigués de rencontrer toujours et partout ces indomptables adversaires, entraînés d'ailleurs par l'esprit de conquête qui leur était naturel, commencèrent par chasser de la haute Italie les Gaulois qui s'y étaient établis depuis plus de 300 ans (200 av. J.-C.). Par malheur, ces Gaulois, furieux de leurs défaites, voulurent, en se retirant dans leur ancienne pa-

trie, se venger sur les Grecs de Marseille qui avaient fait alliance avec les Romains. Marseille ne ressemblait en rien aux autres villes de la Gaule; elle s'était enrichie par le commerce de toute la Méditerranée, et les arts de la Grèce en avaient fait une autre Athènes. Elle avait eu à défendre souvent, contre les ravages de ses voisins, ses plantations de vignes et d'oliviers; et les Gaulois, ligués contre elle, auraient fini par la détruire, si elle n'eût appelé les Romains à son secours. Ils y vinrent à plusieurs reprises, et ces excursions dans la Gaule leur donnèrent l'idée d'y établir leur domination, que reconnaissait déjà une partie de l'Asie et de l'Afrique. Le premier général romain qui mit pied dans la Gaule fut le consul Sextius Calvinus: il fonda sur le lieu même de sa victoire la ville d'Aqua-Sextia, dont on a fait Aix (126 avant J.-C.).

Par malheur encore, la division s'était mise entre les peuples de la Gaule. Les Éduens, qui habitaient les environs d'Autun, s'entendirent mal avec les Avernes, dont la domination s'étendait sur les bords occidentaux du Rhône. Ils obtinrent, par l'intervention des habitants de Marseille, le titre d'alliés et d'amis du peuple romain. Les Avernes, privés de leur appui, furent vaincus; et les Romains, franchissant le midi de la Gaule, allèrent fonder l'importante ville de *Narbo-Martius* (Narbonne), qui devint la Rome gauloise (119 avant J.-C.). C'est du titre de *Province romaine* qu'est resté aujourd'hui à ces contrées le nom de *Provence.*

Les Romains furent bientôt troublés dans la possession de leur conquête. Voilà que tout à coup, à défaut des Gaulois découragés, arrivent, des pays voisins de la Baltique, des peuplades entières d'hommes, de femmes et d'enfants. Chassés par un débordement de la mer et par la rigueur de leur climat, les Cimbres et les Teutons traversent la Germanie et passent le Rhône. Trois armées romaines marchent à leur rencontre et sont battues. Mais, comme il faut franchir les Alpes pour marcher sur Rome, ils poursuivent leur course dévastatrice vers l'Espagne où ils pénètrent. Rome a le temps de respirer; elle rappelle Marius d'Afrique: il établit son camp, vers l'embouchure du Rhône, dans un lieu qui prend le nom de *Caii-Marii-Ager* (dont nous avons fait la *Camargue*), et là il attend les Cimbres

à leur retour d'Espagne. Habituées à vaincre, ces hordes, qu'on ne peut appeler des armées, furent vaincues par la discipline des légions romaines et par le génie de Marius. Les femmes de ces barbares ne survécurent point à la mort de leurs maris; elles égorgèrent leurs enfants et se pendirent ensuite, en s'attachant par un nœud coulant aux cornes des bœufs. Leurs cadavres trouvèrent, contre les outrages des soldats romains, des défenseurs dans les chiens qui les accompagnaient et qui tous se firent tuer sur le corps de leurs maîtres. Quelques tribus gauloises s'étaient jointes à ces barbares contre les Romains. Aussi Marius, pour constater sa victoire, fit-il ciseler sur son bouclier la figure d'un Gaulois tirant la langue : un pareil trophée était peu digne de lui.

La Gaule devait bientôt subir un affront plus cruel et trouver un vainqueur plus terrible. César, qui rêvait l'empire du monde, pensa que, s'il apportait à Rome la conquête de la Gaule, Rome ne pourrait rien refuser à son ambition. Il fallut le plus grand capitaine des temps anciens, pour triompher, à l'aide de la discipline, du courage des peuples épars sur le sol de la Gaule. Mais avant de parler de cette conquête, nous devons, pour racheter un peu la sécheresse de l'analyse rapide de tant d'événements, donner quelques détails sur la religion et les mœurs des Gaulois.

Nous ne savons des anciens Gaulois que ce qu'en ont dit les historiens romains. Il ne paraît pas qu'avant la conquête l'écriture fût connue dans la Gaule; et, depuis la conquête, il ne se trouva pas un historien pour écrire l'asservissement de son pays. Nous sommes donc forcés de nous en rapporter sur leur compte au jugement de leurs ennemis.

Les Gaulois étaient divisés en trois classes distinctes : les *druides*, ou prêtres; les *cavaliers*, ou nobles; le *peuple*, ou les esclaves. La première était puissante, la seconde riche, la troisième misérable. La religion des druides devait avoir une grande influence sur des hommes qui n'obéissaient guère qu'aux lois de la nature. Un mystère impénétrable enveloppait de son prestige un culte, dont l'exercice n'avait lieu que dans les forêts les plus sombres et les plus inaccessibles. Là se consommaient souvent des sacrifices humains. Les victimes étaient tantôt des prisonniers, tantôt des esclaves, quelquefois même des enfants. Il nous reste en Bretagne des monuments du culte des druides :

ce sont d'immenses pierres, qui se dressent, comme des fantômes, dans de vastes plaines de bruyères et sur le bord des forêts. Le plus remarquable de ces monuments est celui de Karnac, qui se compose de onze lignes de roches, dont plusieurs ont vingt pieds de haut; sa longueur est de trois mille pieds, et sa largeur d'environ trois cents. Cette forêt de rochers fut probablement un lieu de sépulture. Les pierres sont quelquefois disposées transversalement, comme une table, sur deux autres qui leur servent d'appui. Ce sont les *dolmen*. Les pierres seulement rapprochées se nomment *peul-van*, et les pierres isolées *men-hir*. Celles-ci ont quelquefois cinquante pieds de haut, et sont d'un seul morceau, comme les obélisques de l'Égypte. Il y a loin de ces monuments informes et bizarres des Gaulois, aux édifices de la Grèce, si élégants de forme et si riches d'ornements. Mais nous ne savons pourquoi ces grossiers débris d'un culte presque entièrement inconnu éveillent des sentiments religieux que n'inspirent point les magnifiques vestiges des temples du paganisme. Dieu semble s'y révéler à l'homme dans une majesté austère qui imprime une sainte terreur. C'est qu'en effet les druides croyaient à l'existence d'un Dieu unique et à l'immortalité de l'âme. Cette croyance dans une autre vie était si profonde chez les Gaulois, qu'ils marchaient à une mort certaine sans témoigner le moindre effroi, et qu'ils prêtaient même leur argent sans exiger de garanties, certains que leurs débiteurs de mauvaise foi seraient forcés de les rembourser dans l'autre monde. Il est difficile de concilier l'horrible spectacle des sacrifices humains avec ces fêtes où les jeunes prêtresses, vêtues de blanc et parées de guirlandes de feuillages, allaient dans les forêts cueillir sur les vieux chênes le gui sacré, avec des faucilles d'or, en chantant des hymnes religieux. De pareils contrastes se retrouvent dans la plupart des religions antérieures au christianisme. Les druides n'étaient pas seulement des ministres du culte : ils rendaient la justice; plusieurs d'entre eux étaient encore *bardes* ou poètes. Les cavaliers formaient la seconde classe : ils possédaient les terres et se battaient pour les défendre ou pour en acquérir. Le peuple, qui leur était presque entièrement soumis, les secondait dans la conquête ou dans la défense du sol, qu'il était en outre chargé de cultiver.

Le caractère distinctif des Gaulois était un mélange de témérité, de franchise et de générosité; leur intrépidité, au dire des historiens romains, était telle, qu'ils ne craignaient ni le feu, ni l'eau, ni même les tremblements de terre, et que la chute du ciel aurait pu seule les épouvanter. Mais cette fermeté de cœur ne se soutenait pas dans les revers; ils manquaient de force et de résolution dans l'adversité. Ils étaient orgueilleux, méprisants, et curieux à tel point qu'ils se tenaient sur les grands chemins pour demander aux voyageurs ce qui se passait hors de leur pays. Les femmes gauloises ont souvent prouvé qu'elles n'étaient pas moins courageuses que leurs maris, qui cependant avaient sur elles et sur leurs enfants droit de vie et de mort. Ce droit barbare existait chez presque tous les anciens peuples du Nord et chez les Romains eux-mêmes, qui ont donné plusieurs exemples fameux de son application.

Quand la civilisation romaine eut envahi les Gaules en même temps que les armées de César, ces mœurs se modifièrent; la religion primitive s'altéra; les Gaulois devinrent moins barbares et plus corrompus, plus éclairés et moins courageux. Il est au moins douteux qu'ils aient gagné à ce changement.

CHAPITRE II.

LA GAULE SOUS LA DOMINATION ROMAINE.

De l'an 60 avant J.-C. à l'an 420 de l'ère chrétienne.

Les peuples de l'Helvétie (aujourd'hui la Suisse) menaçaient d'envahir les provinces romaines de la Gaule, lorsque J. César, nommé consul, vint arrêter leur marche, non-seulement en leur opposant ses légions, mais encore en élevant en quinze jours une muraille de seize pieds de haut, qui s'étendit depuis le lac de Genève jusqu'aux montagnes du Jura. Les Helvétiens prennent alors les défilés des montagnes et pénètrent dans la Gaule par la Franche-Comté *. Les Séquanais, qui habitaient cette

* Ici, comme dans la suite de nos récits, nous préférons désigner les lieux par les noms modernes afin d'être mieux compris.

contrée, effrayés de cette invasion, appellent les Romains à leur secours et ouvrent leur pays à César, qui s'empresse d'y entrer pour le défendre, ou plutôt pour s'en emparer. César défait les Helvétiens sur les bords de la Saône et les rejette dans leurs montagnes. Bientôt les Suèves, venus de la Souabe sous la conduite d'Arioviste, et qui s'étaient emparés du pays d'Autun, habité par les Éduens, veulent s'opposer aux progrès des Romains. Arioviste et César se disputent cette proie, et César reste maître du terrain. Les Éduens n'échappèrent aux Suèves que pour tomber sous le joug des Romains. La Gaule entière félicita César de sa victoire, et ce ne fut que l'année suivante qu'elle s'aperçut des projets de ce redoutable auxiliaire.

La Gaule était alors divisée en trois parties : au Nord la Belgique, au milieu la Gaule centrale, et au Midi l'Aquitaine. Chacune de ces Gaules était elle-même subdivisée en divers petits états soumis à des chefs qui se seraient entendus et réunis sans peine pour aller au loin porter la guerre, mais qui, plutôt ennemis qu'alliés les uns des autres, ne firent que s'isoler et par conséquent s'affaiblir, dans la défense de leur commune patrie. Si une seule volonté les eût fait agir dans un même intérêt, le génie de César et la discipline romaine eussent peut-être échoué contre l'énergie et la bravoure d'un peuple qui combattait pour ses foyers. Il n'en fut pas ainsi. Les jalousies haineuses des chefs, entretenues et excitées par la politique de César, lui permirent de les vaincre tour à tour et de soumettre enfin les Gaules à la domination romaine. Mais il ne fallut pas moins de dix ans de combats pour achever cette glorieuse conquête, et on peut dire que la Gaule fut plutôt dépeuplée que vaincue, avant d'être soumise. L'histoire de cette guerre, racontée par César lui-même, contient le plus bel éloge de la valeur gauloise. Quel courage en effet durent avoir les soldats de la Gaule pour lutter si long-temps contre la discipline et l'intrépidité des légions romaines! Quel désavantage n'avaient pas contre les Romains, couverts et hérissés de fer, ces Gaulois dont les épées, longues, pesantes, sans pointe et d'une mauvaise trempe, s'émoussaient dès les premiers coups, et qui offraient la plupart aux glaives acérés de leurs ennemis une poitrine nue jusqu'à la ceinture! L'art de ces camps retranchés, dont César a laissé tant de traces

dans notre pays, était ignoré ou dédaigné du soldat gaulois, à qui une botte de paille suffisait pour reposer sa tête.

Il ne peut entrer dans le plan de cet ouvrage de raconter en détail cette conquête, qui, comme nous l'avons dit, dépeupla la Gaule, ce qui explique son long assujettissement au joug de Rome. Les Romains ne se contentaient pas de conquérir des contrées et de vaincre des peuples : les pays conquis devenaient des provinces romaines et les peuples vaincus des esclaves. L'histoire de la Gaule, sous la domination de Rome, rentre donc dans l'histoire de l'empire romain. La religion, les lois, les usages, les costumes, la langue, les noms même, tout devint romain dans les Gaules; et quand on pense que cette vaste contrée ne formait environ que la douzième partie de l'empire, on conçoit de quelle puissance était alors dans le monde le nom de Rome, et l'on comprend que les peuples se sentissent comme écrasés sous un pareil colosse.

Ce n'est pas que durant cette longue période de cinq cents ans, les Gaulois n'aient quelquefois tenté de reconquérir leur indépendance; mais le défaut d'ensemble les fit toujours échouer; nous citerons les plus célèbres de ces tentatives.

César avait conquis la Gaule : Auguste s'occupa de la gouverner, c'est-à-dire qu'il y fonda des villes et y leva des impôts. Ce régime de spoliation se continua plus durement sous Tibère et ses successeurs. Sacrovir, chez les Éduens, et Vindex, propréteur des Gaules, tentèrent successivement d'affranchir leur pays. Vaincus par les Romains et par les Gaulois eux-mêmes, ils furent contraints de se donner la mort. Vint plus tard un chef batave, nommé Civilis, qui souleva toute la Belgique, et secondé par Velléda, fameuse prêtresse de la religion druidique, mit en péril un instant la puissance romaine.

Sur un autre point, dans les environs de Langres, se trouvait un chef gaulois nommé Sabinus, à qui la prétention de descendre de Jules César donna l'idée de prendre le titre d'empereur. Pour le vaincre, les Romains n'eurent besoin que des Gaulois. Sabinus ne put se résoudre ni à mourir, ni à quitter, par un exil lointain, sa femme Éponine; il mit le feu à la maison qu'il habitait, et se cachant dans un souterrain que seul il connaissait, il fit répandre le bruit de sa mort. On le

crut consumé par les flammes. Éponine, ne pouvant douter de son malheur, s'abandonnait à son désespoir, lorsqu'un serviteur de son mari vient la trouver et lui apprend la vérité. Pour ne pas éveiller les soupçons, ce n'était que la nuit qu'elle se rendait auprès de son époux, et le jour elle montrait la même affliction. Sept mois se passent sans apporter aucun changement à cette pénible situation. Cette femme courageuse entreprend alors d'aller à Rome avec son mari, dont elle coupe la barbe et les cheveux, et qu'elle rend ainsi méconnaissable. Là, elle emploie quelques amis auprès de Vespasien, dont le ressentiment paraît inflexible contre le chef gaulois qui a osé prendre le titre d'empereur. Trompée dans ses espérances, Éponine n'hésite point à s'enfermer avec son époux dans le même souterrain qui lui a déjà servi d'asile. Cet admirable dévouement dura neuf ans, pendant lesquels elle eut deux enfants jumeaux. On ne sait si ce fut l'imprudence ou la trahison qui révéla la retraite de cette malheureuse famille. Des soldats vinrent l'arracher du souterrain hospitalier qui la cachait au monde depuis tant d'années et la traînèrent devant Vespasien. « César, » lui dit Éponine en lui présentant ses deux fils jumeaux, vois » ces enfants : je les ai nourris dans un tombeau, afin que » nous fussions plusieurs à demander la grâce de leur père. » Cette touchante prière n'émut que faiblement l'empereur, qui, pour donner un exemple à la Gaule, ordonna la mort de Sabinus. « Ordonne donc aussi ma mort, s'écria l'intrépide Éponine : je ne survivrai pas à mon mari. J'ai vécu plus heureuse » avec lui dans l'obscurité d'un souterrain, que toi sur ton trône, » à la lumière du jour. » Vespasien fut cette fois miséricordieux à sa manière, en lui accordant ce qu'elle demandait : les deux époux moururent ensemble (l'an 78 de l'ère chrétienne). Les enfants furent seuls épargnés, sans doute parce que seuls ils n'étaient point à craindre. L'historien Plutarque, qui nous a raconté cette intéressante histoire, la tenait de l'un des deux enfants d'Éponine.

Il s'était passé, soixante-dix huit ans avant cette époque, dans un village de Judée nommé Bethléem, un événement bien simple et qui pourtant devait contribuer plus puissamment que des révoltes à l'affranchissement des peuples de la Gaule. La

douzième année du consulat d'Auguste, le gouverneur de la Syrie, chargé de faire le dénombrement des peuples de cette contrée, inscrivit le nom d'un enfant qui venait de naître dans une étable, et à qui sa mère avait donné le nom de Jésus. Trente-trois ans plus tard, Jésus, Fils de Dieu et Sauveur des hommes, livrant aux bourreaux sa dépouille humaine, remontait au ciel, et les douze disciples qu'il avait instruits de sa divine parole se mettaient en marche pour la répandre sur la terre qui l'attendait, comme les Juifs avaient attendu le Messie pendant des siècles. Parmi les religions que le paganisme avait altérées mais non détruites, la religion des druides avait, dans sa morale et dans sa foi, des points de ressemblance avec les enseignements des apôtres du Christ. Aussi la Gaule fut-elle une des provinces de l'empire romain où le christianisme fit les plus rapides progrès. Mais il n'y pénétra que tard, sous Marc-Aurèle, en 179. Les empereurs, qui comprenaient tout ce que cette religion renfermait d'idées de liberté, tentèrent de les étouffer dans le sang des premiers chrétiens. Ce sang fut fécond : il enfanta de nouveaux serviteurs du Christ, et l'eau sainte du baptême coula bientôt sur la tête d'un empereur (Constantin). La puissance temporelle des gouverneurs romains dans les Gaules fut au moins balancée par la puissance spirituelle des évêques. Mais pour cet immense changement ce n'avait pas été trop de quatre siècles, et durant cette longue période d'esclavage, les Gaules avaient tant souffert de la tyrannie des spoliateurs romains, elles étaient réduites à un tel état de misère et d'abjection, que c'est à peine si l'on pouvait encore considérer les Gaulois comme une nation. Les paysans qui cultivaient la terre, et qu'on nommait colons partiaires, parce qu'ils en partageaient les produits avec les propriétaires, disparurent pour faire place à des esclaves, et leur révolte (284), sous le nom de *Bagaudes,* ne contribua qu'à leur anéantissement.

Les grandes familles gauloises n'existaient plus, ou bien elles étaient devenues romaines. L'histoire a pourtant conservé des noms illustres dont Rome s'est emparée, mais qui appartiennent à la Gaule. Ce que cette belle contrée, soumise au joug, avait perdu d'indépendance et de gloire, elle tenta de le reconquérir par l'influence qu'elle exerça sur les destinées de

l'empire romain. D'abord elle fit empereurs des généraux de Rome; plus tard, elle donna à Rome des empereurs gaulois; enfin, elle tenta de former un empire gallo-romain. Ce n'est pas tout. Il est une gloire qui souvent console de la perte des autres : celle des lettres et des arts; elle ne lui manqua point. Les écoles de Marseille acquirent une telle célébrité, que les jeunes Romains y vinrent en foule se former au beau langage. La Grèce même y envoya des disciples. Les deux plus grands orateurs de Rome, César et Cicéron, eurent pour maître un gaulois nommé Gnipho. Des poètes de la Gaule rivalisèrent avec Virgile, des orateurs avec Cicéron. La statue colossale du Mercure gaulois fut l'œuvre de Zénodore, du pays des Avernes, et le fameux comédien Roscius était né dans le midi de la Gaule.

Sans la conquête de César et la domination de Rome qui, comme nous l'avons dit, dura près de cinq cents ans, il y avait dans la Gaule tous les éléments d'une grande nation. Mais le résultat infaillible de l'esclavage est d'énerver et d'abrutir. Comme la plupart des enfants naissaient esclaves, les Gaulois se trouvaient heureux de mourir sans enfants; et dans les derniers temps, la dépopulation de la Gaule fut telle, que les Romains tentèrent d'y appeler les habitants de la Germanie. Mais leur joug n'était pas de nature à y attirer des étrangers; et quand ils se décidèrent à prononcer des paroles de liberté, il était trop tard. Déjà les barbares du Nord avaient commencé leurs invasions, et peu importait alors aux Gaulois de changer de maîtres: la Gaule n'était plus une nation, les Gaulois ne formaient plus un peuple.

CHAPITRE III.

INVASION DES BARBARES.

De 400 à 450.

La race celtique, qui avait porté la terreur du nom gaulois en Europe et en Asie, n'existait plus: l'air de l'esclavage lui avait été mortel. La langue même, n'ayant pas de monument

écrit, avait disparu, ou bien s'était réfugiée, avec quelques familles, à l'extrémité de l'Armorique, maintenant la Bretagne : c'est là, dit-on, qu'elle s'est conservée. Le bas-breton est en partie l'ancien celte ; tout le reste de la Gaule parlait la langue latine, sans doute dénaturée par les divers dialectes des peuples qui étaient venus tour à tour se fondre dans l'empire romain. Vainement, vers 360, Julien, gouverneur des Gaules, parvint, par plusieurs victoires sur les peuples de la Germanie, à garantir des invasions sans cesse renaissantes de barbares, le pays commis à sa garde ; vainement, en fixant sa résidence d'hiver à Paris, qu'il embellit de plusieurs édifices et entre autres du palais dont les ruines existent encore aujourd'hui dans le quartier Saint-Jacques, et qu'on nomme les *Thermes de Julien*, Julien chercha à établir dans la Gaule une sorte de domination nationale et un gouvernement paternel. « J'avais mes quartiers d'hiver, dit-il » lui-même, dans ma chère Lutèce, car c'est ainsi que les Celtes » appellent la petite ville de Paris. Elle est bâtie dans une île » peu considérable, que le fleuve baigne de toutes parts : des » pont-levis, jetés sur l'un et l'autre bras, y conduisent. Il est » bien rare que ce fleuve croisse ou diminue. Tel on le voit en » hiver, tel il est encore en été ; mais il fournit à la boisson des » habitants une eau très-agréable et qui paraît toujours pure. » Enfermés dans une île, c'est aux eaux du fleuve qu'ils sont » nécessairement réduits. »

Voilà ce qu'étaient Paris et la Seine il y a quinze cents ans. La ville a étendu ses limites, et le fleuve s'est frayé une plus large route.

La mort de Julien, en 363, laissa la Gaule en proie à de nouvelles invasions de Barbares. Ils ne venaient pas seulement, sous le nom d'*Allemands* (qui signifie une réunion d'hommes de divers pays), ravager les contrées voisines du Rhin. Les Saxons, qui plus tard devaient conquérir la Grande-Bretagne, s'aventuraient sur les fleuves et même sur l'Océan, dans de frêles barques d'osier, doublées de cuir, et venaient exercer leurs ravages inattendus sur toutes les côtes maritimes de la Gaule. Ces barques légères pouvaient se transporter d'un fleuve à un autre, en sorte qu'il était presque impossible de les atteindre, et les villes seules pouvaient leur résister. Aux dévastations

organisées des hordes étrangères, se joignaient les brigandages isolés des habitants des villages, qui manquaient de pain. L'empire, dont le siége était à Constantinople depuis que Constantin-le-Grand y avait transporté sa résidence (330), n'exerçait plus dans les Gaules qu'une autorité faible et chancelante, et s'était vu obligé, pour la maintenir, de faire alliance avec un peuple de la Germanie appelé les Francs, qui habitait la rive droite du Rhin. Ce peuple, dont le nom de *Franc* signifie *libre* dans la langue tudesque, et qui avait eu précédemment celui de *Sicambre*, ne voulut point, à ce qu'on dit, en s'alliant avec les Romains, présenter une origine moins noble que celle de ses alliés. Les Francs se prétendirent issus du Troyen Francus, fils de Priam, comme les Romains se disaient descendants d'Énée. Mais cette prétention n'est qu'une de ces fables auxquelles les peuples aiment à rattacher leur origine.

Les Francs, que nous considérons comme une association d'hommes libres, parmi les différents peuples de la Germanie, association dans laquelle étaient entrées des peuplades gauloises que la domination romaine avait chassées de la Gaule, les Francs avaient été les ennemis des Romains avant d'être leurs alliés : ils avaient vu, en 310, sous Constantin, leurs rois ou chefs livrés aux bêtes féroces dans les arènes de Trèves. Leur établissement sur la rive gauche du Rhin avait été une concession forcée des empereurs; et avant d'avoir conquis les Gaules, ils en étaient en quelque sorte les maîtres. Souvent même ils commandaient les troupes de l'empire, et un Franc, nommé Arbogaste, avait répondu fièrement à l'empereur Valentinien qui voulait le destituer du commandement de l'armée : « Ce » n'est point vous qui m'avez donné le pouvoir : il ne dépend » pas de vous de le reprendre. » Les soldats furent du même avis, malgré l'édit de l'empereur.

Telles étaient les relations des Francs et des Romains, lorsque se multiplièrent et s'étendirent les invasions des Barbares. C'est ici qu'il faut redoubler d'attention pour comprendre ce que les historiens nous disent à cet égard.

Lorsqu'une rivière sort de son lit et déborde dans la campagne, on peut remarquer qu'elle laisse çà et là dans les cavités du sol une partie de ses eaux. Ainsi les peuples de l'Orient et

du Nord, qui se débordèrent dans l'Occident, devaient y laisser des traces de leur passage, en s'alliant aux peuples qui l'habitaient, ou en les remplaçant après les avoir exterminés. Ces peuples étaient d'abord les Huns, qui habitaient les frontières de la Chine; ils s'étaient mis en marche sans autre but apparent que le pillage. L'empire romain, dont ils ont entendu vanter les richesses, est la proie qu'ils vont dévorer. Chemin faisant, ils rencontrent sur les bords de la mer Caspienne et au pied des monts Caucase, les Alains, peuple féroce et sanguinaire : ils les entraînent avec eux par l'appât du carnage et de la dévastation. Les Goths des bords de la Vistule ne les avaient point attendus, et ils avaient fui devant eux. Les Germains, plus braves, les attendirent; mais au lieu de s'opposer à leur marche, ils jugèrent qu'il était plus prudent et peut-être plus avantageux de faire cause commune avec les Barbares et de se joindre à eux pour les conduire à l'anéantissement de la puissance impériale. Ils avaient tant à se venger des Romains, qu'ils parurent même accueillir avec joie ces terribles alliés qui leur venaient de si loin.

Que restait-il dans les Gaules pour les défendre, lorsqu'arrivèrent sur les bords du Rhin ces peuples si divers de langage, de costumes et de mœurs, mais qui tous avaient un même but? Quelques débris de l'ancienne nation celtique, divisés encore en Belges, Gaulois et Aquitains; au lieu des anciennes légions romaines, des bandes armées qui n'avaient plus de romain que le nom, et qui souvent n'étaient pas moins à craindre pour le pays que les Barbares eux-mêmes; enfin les Francs, qui cherchaient à justifier la prise de possession de leur nouvelle patrie, en aidant les généraux de l'empire à rejeter les Vandales au delà du Rhin. Toutes ces forces réunies n'étaient que d'impuissantes barrières contre les masses armées qui franchirent ce fleuve le 31 décembre 406, entraînant avec elles les femmes et les enfants dans des chariots chargés de butin. Cette fois, l'inondation ne devait pas se retirer.

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'état déplorable des Gaules durant cette invasion, qu'en rapportant les paroles mêmes de saint Augustin, dans une de ses lettres :

« Des nations féroces et innombrables ont occupé toutes les

» Gaules; tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées,
» entre l'Océan et le Rhin, est dévasté par le Quade, le Vandale,
» le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hérule, le Saxon, le Bour-
» guignon, l'Allemand et le Pannonien lui-même, qui, pour le
» malheur de l'empire, est aussi devenu son ennemi. Mayence,
» autrefois ville illustre, a été détruite : plusieurs milliers d'hom-
» mes y ont été massacrés dans l'église. Worms a été ruinée
» par un long siége; la puissante ville de Rheims, Amiens,
» Arras, Thérouanne, situées à l'extrémité des Gaules, Tour-
» nay, Spire, Strasbourg, ont vu tous leurs habitants transpor-
» tés dans la Germanie. Tout est ravagé dans les Aquitaines et
» les provinces lyonnaises et narbonnaises, à la réserve d'un
» petit nombre de villes que le glaive menace au dehors et que
» la faim tourmente au dedans. Je ne puis, sans verser des
» larmes, parler de Toulouse. Si cette ville n'est pas encore
» prise, c'est aux vertus de son saint évêque Exupère qu'elle
» le doit. »

Les Barbares ne s'arrêtent point tous dans les Gaules. Les Suèves, les Vandales et les Alains franchissent les Pyrénées, dévastent l'Espagne et se la partagent; les Visigoths, sous la conduite d'Alaric, marchent vers Rome, s'en emparent, la livrent au pillage (en 410), puis reviennent dans la Gaule établir leur domination depuis Toulouse jusqu'à l'Océan.

La dévastation des Gaules dura six années, pendant lesquelles chacun de ces peuples barbares parut chercher le lieu où il lui convenait le mieux de s'établir. Un général romain, nommé Aëtius, profita de leur division, se mit à la tête des Huns, et battit successivement les Francs, les Bourguignons et les Visigoths; puis, par des traités au nom de l'empire, il leur concéda les portions de territoire dont ils s'étaient déjà emparés. Peut-être prévoyait-il qu'il aurait bientôt besoin de leur appui contre de nouvelles invasions, et il leur donnait des terres afin qu'en les défendant, ils défendissent en même temps l'empire. Ainsi, les Burgundes ou Bourguignons, qui faisaient partie des Vandales, peuples des bords de la mer Baltique, s'établirent, en 413, à l'ouest des montagnes du Jura et donnèrent leur nom à la contrée dont ils s'emparèrent. Ainsi encore les Goths, partis des bords de la Vistule, vinrent se fixer dans l'Aquitaine, en

419, et y fonder un royaume plus étendu que celui des Francs.

Ces différents peuples, accourus de points si divers et si éloignés, et qui tous reçurent la dénomination de Barbares, sont cependant, avec ce qui restait des Gaulois et des Romains après tant de désastres, et avec quelques tribus franques déjà établies dans la Gaule, les ancêtres de la population actuelle de la France. C'est à cette diversité d'origine que l'on doit peut-être attribuer cette diversité d'habitudes, de costumes, de caractère et de langage même, qui distingue encore aujourd'hui les habitants des différentes parties du royaume. Quand on admire un fleuve à son embouchure, on éprouve en même temps le désir de savoir où il prend sa source, quelles rivières viennent mêler leurs eaux aux siennes et en changer successivement la couleur et la rapidité. Ne semble-t-il pas curieux, maintenant que nous voyons la France ce qu'elle est, de remonter à son origine pour connaître les éléments qui la composent, et juger ainsi, par la comparaison de ce que nous sommes à ce que nous étions, quel a été, pendant quinze cents ans, le travail progressif de la civilisation ?

Nous connaissons déjà les Romains et les Gaulois : mais alors, ils avaient déjà perdu en partie leur caractère primitif. C'étaient des peuples usés qu'il fallait régénérer, et peut-être les Barbares reçurent-ils cette mission providentielle. On conçoit le peu de résistance que les soldats de la Gaule et de Rome opposèrent aux Barbares, quand on pense à l'étonnement qu'ils durent éprouver à la vue de pareils guerriers. Ce sont d'abord les Huns, venus de la Tartarie chinoise. On les prend pour des bêtes marchant sur deux pieds, tant ils ressemblent peu aux hommes de l'Occident. Rappelons-nous ces figures ignobles et bizarres que les artistes du moyen-âge ont fait grimacer aux portiques et aux fenêtres des églises et des maisons. C'était un souvenir des Huns plutôt qu'un produit de leur fantasque imagination. Habillons ensuite ces figures de tuniques de toiles peintes et de peaux de bêtes presque toujours en lambeaux; plaçons-les maintenant sur des chevaux petits, maigres, difformes, mais infatigables, auxquels ils semblent cloués, et sur lesquels ils délibèrent, boivent, mangent et dorment, tandis que leurs femmes habitent des huttes mobiles placées sur de

grossiers chariots, et nous aurons une idée assez exacte des Huns de cette époque, qui, comme des brutes, n'avaient ni religion, ni foi, et n'obéissaient qu'à leur instinct sauvage et à la soif de l'or.

Les Huns étaient un objet d'épouvante, même pour les Alains, leurs voisins et alliés. Ceux-ci, à la vérité, étaient grands et beaux, leur regard était doux et terrible à la fois; mais leur fierté farouche ne connaissait point la pitié; la tête et la peau de leurs ennemis servaient d'ornements aux harnois de leurs chevaux. Ils ne cultivaient point la terre : peuple pasteur et guerrier, ils erraient sans cesse avec leurs chariots d'écorce et leurs troupeaux, dont le lait et la chair les nourrissaient.

Les Goths, de race scandinave comme les Alains, cachaient leurs corps décharnés sous des vêtements de peaux qui leur descendaient au-dessous du genou. La plupart se tachetaient le visage d'une couleur bleue, et la largeur de ces taches était un signe de puissance et de noblesse. Un poète romain, Sidonius, qui se trouvait parmi ces Barbares, complète ainsi ce tableau : « Je suis, disait-il, au milieu des peuples chevelus, obligé d'entendre le langage du Germain, d'applaudir avec un visage » contraint au chant du Bourguignon ivre, les cheveux enduits » d'une graisse infecte. Heureux vos yeux, heureuses vos oreilles, qui ne les voient et ne les entendent point! Heureux votre » nez qui ne respire pas dix fois le matin l'odeur empestée de » l'ail et de l'ognon! »

Ce même poète, après nous avoir montré le Saxon aux yeux bleus et à la chevelure blonde, ferme sur les flots et chancelant sur la terre, l'ancien Sicambre au front tondu et aux longs cheveux tombant sur les épaules, l'Hérule au teint verdâtre comme les algues de la mer, et le Bourguignon, haut de sept pieds, mendiant la paix à genoux, buvant la bière, l'eau, le lait, le vin, et souvent même le sang, dans le crâne de leurs ennemis, cherche à nous réconcilier avec les Barbares en nous peignant ainsi le peuple franc :

« Le jeune chef marchait à pied au milieu des siens. Son » vêtement d'écarlate et de soie blanche était enrichi d'or. » Ses compagnons portaient pour chaussure des peaux de bêtes garnies de leurs poils; leurs jambes et leurs genoux

» étaient nus. Leurs casaques bigarrées montaient très-haut, » serraient les hanches et descendaient à peine au jarret : les » manches de ces casaques ne dépassaient pas le coude. Par- » dessus ce premier vêtement se voyait une saye de couleur verte » bordée d'écarlate, puis un court manteau fourré, retenu » par une agrafe. Les épées de ces guerriers se suspendaient à » un étroit ceinturon, et leurs armes leur servaient autant d'or- » nement que de défense. Ils tenaient dans la main droite des » piques à deux crochets ou des haches faites pour être lancées. » Leur bras gauche était caché par un bouclier au fond d'argent » et à la bosse d'or. »

A l'élégance et à la richesse de ce costume, on voit que les Francs n'ont pas seulement fini par imposer leur nom à ces hordes barbares, mais qu'ils leur ont encore donné le goût de la recherche et de la propreté dans leurs vêtements.

Le seul point de ressemblance que tous ces Barbares du Nord et de l'Orient eussent ensemble, était le mépris de la mort. Il fallait rire en mourant, autrement on passait pour lâche. « Il » tomba, rit et mourut! » Telle était la plus belle oraison funèbre d'un guerrier.

CHAPITRE IV.

LES FRANCS.

De 450 à 480.

Près de cinquante ans s'étaient écoulés depuis la grande invasion, lorsque les dernières dépouilles de l'empire tentèrent les descendants des Barbares qui, les premiers, avaient frayé la route vers l'Occident. Un roi des Huns, qui se faisait gloire d'être appelé *la Terreur de l'univers* et le *Fléau de Dieu*, après avoir dévasté les provinces romaines de l'Asie, assembla sur les bords du Danube, où sa capitale était un camp, les rois qu'il avait vaincus, et qu'il forçait de veiller en armes à l'entrée de sa tente pendant son sommeil. Là se trouvaient les Goths, les Gépides, les Huns, les Suèves, les Alains, les Hérules; ceux-

ci armés de massues, de marteaux, ceux-là d'angons à deux crochets et de haches à deux tranchants. D'autres n'ont que des frondes et des arcs, mais leurs coups sont mortels. Tout ce qui tue leur est bon, et il semble que l'épée soit, à leur gré, un instrument trop faible de destruction.

A la tête de cette foule altérée de sang et de pillage, et qu'une crainte superstitieuse soumet au joug d'un seul homme, on voit marcher cet homme dont le regard est fier, la démarche superbe. Son nom est Attila. Une courte stature, une large poitrine, une tête énorme, de petits yeux, une barbe rare, des cheveux gris, un nez camus, un teint basané, tel est le portrait du terrible Tartare, qui, laissant à ses compagnons les vases d'or et d'argent, trophées de ses victoires, avait pour trône une escabelle et mangeait des mets grossiers dans des plats de bois : mais il disait en contemplant les chefs qui l'entouraient : « Les » généraux des empereurs sont des esclaves, les généraux d'At- » tila sont des empereurs. » Puis il ajoutait en brandissant son glaive : « A mon approche, l'étoile tombe, la terre tremble : » je suis le marteau de l'univers. L'herbe ne croît plus où le » cheval d'Attila a passé. »

Voilà le chef, voilà les guerriers qui tout à coup abandonnent les plaines de la Hongrie et s'acheminent vers le Rhin, rendez-vous ordinaire des Barbares du Nord et de l'Orient. Ils sont appelés à la dévastation de l'empire par les Scythes, leurs compatriotes, qui servent dans l'armée romaine, et par un chef des Francs des bords du Rhin. La terreur fut grande dans toutes les Gaules quand on apprit que, pour justifier le surnom qu'il s'était donné, Attila avait commencé ses exploits par l'incendie de la ville de Metz et le massacre de tous ses habitants. Une chapelle, restée debout, indiqua seule, long-temps après, la place où avait été la ville. Chemin faisant, après avoir tué les pères, ils suspendaient les enfants aux branches des arbres, et comblaient les ornières des routes avec les corps des jeunes filles; puis ils faisaient rouler leurs pesants chariots sur ce sol vivant, qui devenait ensuite la pâture des corbeaux et des chiens. Ces animaux voraces suivaient les armées d'Attila, comme les requins suivent en mer les vaisseaux, dans l'attente d'une proie.

Les habitants de Paris, en voyant les Huns approcher de

leurs murs, s'attendaient à subir le sort des habitants de Metz. La désolation était au comble, lorsqu'une jeune bergère de Nanterre, nommée Geneviève, que sa haute piété avait mise en relation avec plusieurs évêques, vint rassurer les Parisiens. Elle avait prié Dieu, et telle était sa foi dans ses prières, qu'elle prédisait la retraite du farouche Attila. On refusait de la croire: on voulait même la lapider et la noyer. Sa prédiction s'accomplit cependant. Le Fléau de Dieu s'éloigna des murs de Paris devant la houlette d'une bergère, de même qu'il s'était retiré des environs de Troyes devant la crosse de saint Loup, son évêque. Mais s'il avait épargné Troyes et Paris, Attila se promettait de s'indemniser de ce sacrifice par les dépouilles de la riche cité d'Orléans. L'évêque de cette ville, saint Agnan, exhortait les habitants à se défendre : mais la résistance semblait impossible si l'on n'était pas secouru. « Priez, disait l'évêque, et regardez du haut des murailles si l'on vient à votre secours. » On regarda et l'on ne vit rien. — « Priez avec foi, dit-il le lendemain, et regardez encore. » On regarda encore, et rien ne parut. Le troisième jour, saint Agnan renouvela sa recommandation : « Priez le Seigneur avec confiance et ferveur, et le Seigneur viendra vous sauver. » Ils prièrent, puis allèrent de nouveau regarder sur les tours. On aperçut alors au loin un nuage de poussière qui s'élevait dans la plaine. « C'est Dieu, s'écria le saint évêque, c'est Dieu qui vient et qui vous sauve! »

Aëtius, que nous avons déjà vu jouer le rôle de pacificateur dans les Gaules, était en effet accouru d'Italie avec quelques soldats, et avait appelé à lui les anciens Barbares dont il s'était fait des alliés : c'étaient Théodoric, roi des Visigoths, Gondicaire, roi des Bourguignons, et un chef des Francs, nommé Mérovée * : tous, menacés d'un commun péril, étaient venus se ranger sous l'aigle romaine qu'ils avaient long-temps combattue, et marchaient à la délivrance d'Orléans. A leur approche, Attila s'éloigne, et gagne les plaines de la Champagne, où il espère tirer meilleur parti de sa redoutable cavalerie : c'est près de Châlons que les deux armées se rencontrent. La lutte fut terrible et opiniâtre, et, si l'on en croit l'historien goth Jornandès, cent soixante-deux mille hommes restèrent sur le

* Dans la langue franque, Mere-wig (éminent guerrier).

champ de bataille. Théodoric y fut tué; mais Attila, vaincu, sortit de la Gaule, en se promettant de se venger sur l'Italie, ce qu'il fit l'année suivante. Aëtius eut le tort de ne pas profiter de sa victoire pour anéantir entièrement cet implacable ennemi du nom romain.

Parmi les vainqueurs d'Attila, nous avons nommé Mérovée, chef des Francs *Saliens,* c'est-à-dire des Francs qui, d'abord établis entre la Meuse et le bas Rhin, vers Cologne, s'étaient avancés dans le Brabant, tandis que les Francs *Ripuaires* étaient restés sur les rives du Rhin. Ce Mérovée, qui a donné son nom à la première race des rois francs, avait eu deux prédécesseurs qu'on est également dans l'usage de qualifier du titre de rois : l'un est Pharamond, dont on ne connaît que le nom, et qui ne paraît avoir pénétré qu'un moment dans la Gaule; l'autre est Chlodion, comme l'écrivait Grégoire de Tours, ou Clodion, comme nous l'écrivons aujourd'hui, qui fut porté sur le bouclier vers l'an 426. Telle était la coutume des Francs lorsqu'ils nommaient un roi ou plutôt un chef. Celui que les guerriers de la nation avaient jugé le plus digne de les commander était placé sur un bouclier dont la cavité était remplie de terre, puis élevé sur les épaules de quatre guerriers de même taille. Pour s'affermir sur ce trône tremblant, il s'appuyait sur sa *francisque*, arme particulière des Francs, et il était promené ainsi dans les rangs de l'armée, aux acclamations de ceux qui venaient de l'élire. Il paraît que ce Clodion, surnommé le Chevelu, sans doute à cause de la chevelure longue qu'il portait en signe de sa puissance, après s'être avancé jusque dans les environs de Rheims, et avoir battu les Romains en plusieurs rencontres, pris Cambrai et menacé Paris, fut enfin vaincu par le même Aëtius, et rejeté au delà du Rhin. Une paix suivit cette guerre, et Mérovée, successeur et non fils de Clodion, se trouvait l'allié d'Aëtius quand celui-ci défit Attila.

Tous les faits relatifs aux quatre chefs des Francs, Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric Ier, qui précédèrent Clovis, sont tellement incertains et racontés par des historiens si peu dignes de foi, qu'on ne doit les admettre qu'avec une extrême réserve. Il paraît certain, du moins, que Mérovée, après avoir conquis le nord de la Gaule, parvint à s'y maintenir.

Aëtius, qui lui devait en partie sa victoire sur Attila, lui concéda au nom de Rome toutes ses conquêtes; aussi peut-il être considéré comme le premier roi franc dans les Gaules. Son règne fut d'environ dix ans, et Childéric son fils lui succéda.

Ce prince se livra d'abord à des excès qui le firent chasser par le peuple qui l'avait élu. Il se réfugia chez Bazin, roi de Thuringe, dans la Haute-Saxe; et les Francs, ce qu'on a peine à croire, se soumirent à un Gaulois nommé Œgidius, d'autres le nomment Gilon, qui commandait les soldats de l'empire. Un fidèle serviteur de Childéric, nommé Wiomade ou Guneman, avait contribué à ce choix dans l'espoir que les Francs se lasseraient plus promptement d'un chef étranger. Il ne se trompait point. Les Francs regrettèrent leur ancien maître, et après sept ans d'exil, Childéric reçut par un envoyé de Wiomade la moitié d'une pièce d'or qu'ils s'étaient partagée au moment de leur séparation. C'était le signal du retour. Childéric est accueilli par les Francs comme un libérateur : Œgidius est chassé à son tour. Childéric prend Trèves et Cologne, assiége Paris et s'en empare, triomphe, à l'aide des Romains, des Goths qui avaient pénétré jusqu'à Bourges, et fait son entrée triomphale dans Angers. Tant de victoires consolidèrent-elles la domination du chef franc dans les Gaules? Lui permirent-elles d'y établir la capitale de ses états? Nous le croirons difficilement, quand nous verrons plus tard son fils et son successeur forcé de reconquérir toutes les conquêtes de son père. Childéric avait régné environ vingt-cinq ans. Il mourut à Tournai en 481. Douze cents ans après, un sépulcre fut découvert dans la paroisse de Saint-Brice de cette ville, près du grand chemin; on y trouva un coutelas, une hache d'armes, des agrafes et des boucles en or, un vase en agate, des abeilles en or émaillé, deux boules de cristal, deux anneaux avec l'effigie de Childéric, et ces deux mots latins : *Childerici regis (du roi Childéric)*. On y trouva aussi le squelette d'un cheval. Ces usages romains semblent attester ou que Rome était encore maîtresse de cette partie de la Gaule à la mort de Childéric, ou que les Francs avaient adopté les coutumes romaines.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans la véritable histoire des Francs, et pour nous reposer de tant de désastres

accumulés dans les Gaules, soit par la domination des Romains, soit par les invasions des Barbares, consolons nos regards par le spectacle de cette humble croix de bois élevée sur le mont Golgotha, et dont la lumière éclaire déjà le monde. C'est devant elle que sont tombés les dieux du paganisme, dont les statues ne sont plus que des monuments de l'art et du génie des anciens; c'est devant elle que les sanglants autels des druides ont croulé, pour n'être plus à nos yeux que de grossiers et informes débris d'un culte anéanti et oublié; c'est par elle que se brisent les chaînes dont les Romains attachaient les peuples à leur char de triomphe; c'est à l'ombre de cette croix que les Barbares, venus de si loin pour ravager la Gaule, se rassemblent pour ne plus former qu'un même peuple et ne plus adorer qu'un même Dieu; c'est devant elle enfin que va se prosterner le farouche Sicambre qui, en fondant la monarchie française, lèguera à ses successeurs le droit de prendre un jour le titre de roi très-chrétien et de fils aîné de l'Église.

CHAPITRE V.

CLOVIS.

De 481 à 511.

Lorsque Clovis * succéda à son père Childéric, en 481, il n'était âgé que de quinze ans, et aucun exploit n'avait encore signalé son courage. Comment donc, d'après les anciens usages d'élection des rois francs, fut-il jugé par ses compatriotes le plus digne de les commander? Il faut bien que dès lors l'hérédité fût considérée comme le titre le plus puissant à la couronne, sinon comme un droit absolu, puisque parmi les chefs francs il ne s'éleva aucun compétiteur à la royauté vacante par la mort de Childéric. Clovis fut roi sans contestation, et les cinq premières années de son règne se passèrent sans qu'il fît parler de lui. Son royaume de Tournai était fort restreint. Les Bour-

* En tudesque, Hlude-wig (guerrier fameux).

guignons, les Bretons, les Visigoths et les Romains occupaient presque entièrement les Gaules, et c'est à peine si l'on accordait quelque attention à ce jeune roi franc, qui pouvait mettre au plus sous les armes trois à quatre mille guerriers. Voilà cependant que tout à coup le Romain Syagrius, fils d'Œgidius, qui gouvernait la partie des Gaules restée fidèle à l'empire, apprend que la ville de Soissons est attaquée par ce Clovis, âgé de vingt ans. Il marche à sa rencontre, ne doutant pas d'une victoire facile sur un chef sans expérience et des soldats sans discipline. Clovis, du premier coup, révèle son génie guerrier, et défait complétement Syagrius, qui, tout épouvanté, va demander des secours à Alaric II, roi des Visigoths. Mais celui-ci, qui craint plus ce général romain que le jeune roi franc, le fait charger de chaînes et conduire à Clovis, en gage d'amitié. Clovis pense qu'il anéantit la domination romaine en tuant le général de l'empire, et il lui fait trancher la tête. Les Romains cessèrent alors, en effet, de compter comme puissance dans les Gaules.

Cependant la ville de Soissons est tombée au pouvoir de Clovis, et le partage des dépouilles romaines a lieu entre les chefs francs. Parmi ces dépouilles se trouve un riche vase d'argent qui appartient à l'église de Rheims. Saint Remi, évêque de cette ville, se présente au roi franc et réclame le vase qui sert au culte de Dieu. Le roi païen ne voit dans cette restitution qu'un moyen de se concilier les chrétiens, et il l'ordonne. Mais le Franc, auquel cette riche proie est tombée en partage, refuse de la rendre. Clovis s'irrite, menace; et le Franc, pour ne pas obéir, brise d'un coup de sa francisque le vase qu'on veut lui ravir. Clovis en remet les débris à l'évêque, et dévore en silence l'outrage qu'il vient de recevoir. Son autorité a été un moment méconnue, dès lors elle devient incertaine. Un an après, quand le souvenir du vase de Rheims paraît effacé, Clovis, passant une revue de son armée, s'arrête devant un Franc dont les armes lui semblent en mauvais état : il lui arrache sa francisque et la jette à terre. Le Franc se baisse pour la reprendre : Clovis saisit la sienne et lui fend la tête en disant : *C'est ainsi que tu as frappé le vase de Rheims!* Les deux morts violentes de Syagrius et de ce Franc sont-elles

l'œuvre d'un politique habile qui veut se faire craindre de ses alliés comme de ses ennemis, ou d'un farouche Sicambre qui n'obéit qu'à sa colère? Peut-être dans ces actes de cruauté le Sicambre et le politique se révélaient-ils à la fois.

Clovis poursuivit le cours de ses conquêtes dans la Gaule restée romaine, et y établit sa domination. Au milieu de ses succès, il songea à prendre femme parmi les princesses du sang royal, comme c'était l'usage alors. Le bruit de la beauté de Clotilde, nièce de Gondebaut, roi des Bourguignons, était venu jusqu'à lui. Cette princesse, dont Gondebaut avait tué le père et noyé la mère, vivait en quelque sorte captive dans le palais de son oncle. Chrétienne de religion, elle priait Dieu et secourait les pauvres : c'étaient là tous ses plaisirs. Un jour de dimanche qu'elle venait d'entendre le saint office, elle trouve à la porte de l'église les pauvres qui l'attendaient pour recevoir les aumônes qu'elle a coutume de leur distribuer. L'un d'eux à qui elle tend le *denier* lui prend la main, et relevant la manche qui la couvrait, la porte à sa bouche et la baise. La jeune princesse rougit de cette hardiesse inusitée, et, rentrée dans sa chambre, elle envoie chercher, par une des filles attachées à son service, le pauvre qui lui a baisé la main, et qu'elle a jugé, à son regard, n'être un mendiant que par le costume. On le lui amène, et dès qu'il se voit seul avec elle : « Je suis, » lui dit-il, un envoyé du fort roi Clovis, qui a entendu parler » de votre beauté et de votre noblesse; il désire vous avoir en » mariage et vous envoie son *anneau* et les joyaux des *épou-* » *sailles.* » En même temps, il les lui présente comme gage de sa mission. Clotilde hésite un moment à répondre, en pensant qu'elle est chrétienne et Clovis païen ; mais l'espoir de convertir à sa foi un si puissant prince lui fait accepter l'anneau et les joyaux; puis elle recommande à l'envoyé de ne rien dire à son oncle de son consentement.

A quelque temps de là, ce même envoyé, qui avait nom Aurélien, revient comme ambassadeur auprès du roi Gondebaut, et le somme, au nom du fort roi Clovis, son seigneur, de lui livrer la princesse Clotilde, que le roi des Francs a choisie pour femme, et qui a déjà reçu son anneau. Gondebaut étonné veut d'abord refuser de remettre sa nièce entre les mains d'Au-

rélien; mais le nom de Clovis inspire déjà une telle terreur aux Bourguignons et à leur roi lui-même, qu'il se voit contraint, bien à contre-cœur, de laisser partir Clotilde. Gondebaut ne lui donna de son trésor ni or ni joyaux, en sorte que la nouvelle reine des Francs n'apportait aucune dot à Clovis. Clotilde et Aurélien n'étaient pas encore sortis des domaines du royaume de Bourgogne, lorsque vinrent à leur rencontre des guerriers envoyés par Clovis. Clotilde alors, leur montrant les villes qui appartenaient à son oncle, leur dit d'y mettre le feu, après en avoir enlevé les objets les plus précieux : l'ordre fut exécuté; et la jeune reine, témoin de cette désolation, s'écria : « Souverain » Dieu, je te rends grâces! Voilà un beau commencement de la » vengeance que je dois à mon père et à ma mère! » Les dépouilles de ces villes incendiées arrivèrent à Soissons en même temps que Clotilde, qui n'en fut que mieux reçue par son royal époux. Le mariage eut lieu immédiatement avec une pompe encore à demi barbare, mais chrétienne.

Un premier fils, né de cette union, et que la reine fit baptiser, mourut quelques jours après sa naissance. Le païen Clovis accusa de cette mort le Dieu de Clotilde, et ce fut avec peine qu'il consentit au baptême du second fils qu'elle lui donna, et qui eut nom Clodomir.

Le roi franc était encore plongé dans l'idolâtrie, malgré les instantes prières de sa femme, lorsqu'il partit pour ses domaines de la Germanie, dont les Allemands inquiétaient les frontières (496). Clovis passe le Rhin vers Cologne, et rencontre l'ennemi dans un village qui n'existe plus, mais dont le nom est resté célèbre, à Tolbiac. Le combat durait depuis quelques heures, et la plaine était déjà couverte de morts : Clovis s'aperçoit que les Francs perdent du terrain; la victoire va lui échapper, lorsque, saisi d'une inspiration soudaine, il se jette à genoux et s'écrie : « Dieu que Clotilde adore, je te promets de te servir » et de t'adorer, si tu me donnes la victoire! » A peine a-t-il prononcé ce vœu, qu'il retourne au combat avec une nouvelle ardeur; les Francs le suivent, les Allemands s'épouvantent, leur roi est tué, et Clovis vainqueur les voit tous tomber à ses pieds, en le suppliant d'être leur roi. Ainsi, la victoire de Tolbiac non-seulement le délivra de ses ennemis, mais encore soumit à son

pouvoir une partie des peuples de l'Allemagne, qui devinrent ses tributaires.

Rentré dans la Gaule, Clovis, pour accomplir son vœu, se fit instruire des principes de la religion chrétienne. Il avait foi dans le Dieu qui fait vaincre, et il voulut que l'armée qu'il devait conduire de nouveau au combat eût foi dans le même Dieu. Clotilde, sa femme, et saint Remi, évêque de Rheims, prêchèrent l'Évangile aux chefs et aux soldats. La vieille chronique de Saint-Denis rapporte, à cette occasion, un mot de Clovis digne d'être conservé. Lorsque l'évêque lui peignit les affronts et le supplice de l'Homme-Dieu : « Certes, dit le roi » ému de compassion, si je eusse là esté avec tous mes Fran- » çois, je eusse bien vengié les outrages que on lui faisoit. » Clovis ne se contenta pas d'embrasser seul la foi catholique : il se présenta au baptême, dans l'église de Rheims, avec trois mille de ses guerriers, le jour de Noël de l'an 496. Saint Remi prononça alors ces magnifiques paroles qui sont restées dans l'histoire comme un monument de la puissance du christianisme : « Courbe humblement la tête, ô Sicambre! Brûle ce que tu as » adoré, adore ce que tu as brûlé. » Clovis courba la tête et reçut l'eau sainte avec humilité; ce fut le premier sacre des rois francs; Clovis peut en effet être considéré comme le premier roi de la monarchie française.

Les pieuses chroniques de cette époque racontent avec une foi que nous nous garderons bien de combattre, que l'huile sainte qui servit au sacre du fort roi Clovis fut apportée du ciel par le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe. Le petit *vaissel* qui la contenait reçut le nom de *sainte ampoule*; il s'était conservé intact pendant toute la durée de la monarchie, et il servait à Rheims au sacre des rois de France. Il fut brisé en 1793.

Clovis, devenu chrétien, fonda des églises et des abbayes; il s'occupa ensuite d'étendre les limites de son petit royaume et d'asseoir sa puissance sur de plus larges bases. Il n'était encore que roi des Francs et vainqueur d'une partie de la Gaule : on lui obéissait comme à un maître, il n'était pas roi du pays. Une longue possession pouvait seule lui donner ce titre, et il songea à se l'assurer. Il avait demandé à la religion la puis-

sance spirituelle; ce fut à la victoire qu'il demanda la puissance temporelle. La religion et la victoire le servirent également.

Le royaume de Bourgogne fut la première proie qui le tenta. Gondebaut était d'ailleurs l'assassin du père et de la mère de Clotilde, et la reine des Francs ne fut sans doute pas étrangère à la détermination de son époux. Un double motif, l'ambition et la vengeance, conduisit donc Clovis en Bourgogne. Le triste Gondebaut, abandonné par Godegesile, son frère, fut vaincu près de Dijon, et s'empressa de reconnaître la suzeraineté du roi franc, auquel il s'engagea à payer un tribut annuel (500).

Vint ensuite une guerre dont la religion fut le prétexte. Les Visigoths, qui occupaient toute la partie des Gaules entre la Loire et les Pyrénées, étaient *Ariens*, c'est-à-dire qu'ils avaient adopté l'hérésie qui niait la divinité de Jésus-Christ, et qu'avait prêchée, en 320, un prêtre nommé Arius. Cette hérésie, condamnée par un concile d'évêques tenu à Nicée en Bithynie, a passé comme passeront toutes les révoltes des hommes contre Dieu; mais à cette époque elle exerçait une grande influence, et Clovis crut qu'il était du devoir d'un roi chrétien de la détruire et même de s'emparer du pays qui la professait. Il rassemble, en 507, les Francs près de Paris, et il leur dit : « Il nous est » pénible de voir une partie des Gaules occupée par des héré- » tiques comme les Visigoths. Marchons contre eux, et, Dieu » aidant, nous les vaincrons, et mettrons leur terre en notre » pouvoir. » Les guerriers répondent par des acclamations; alors, pour se rendre Dieu favorable, Clovis jette en l'air sa redoutable francisque, en s'écriant : « Qu'une église soit bâtie à » l'endroit où elle retombera. » La francisque retomba au lieu où nous voyons aujourd'hui l'église de Saint-Étienne-du-Mont, qui fut d'abord dédiée par Clovis aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Clovis se met ensuite en marche pour le pays des Visigoths. Ses émissaires, qui portaient ses offrandes au tombeau de saint Martin, à Tours, ayant entendu, en entrant dans la basilique, chanter un verset promettant la victoire à celui qui combat pour Dieu, Clovis, plein de confiance dans ce présage, passe la Loire, et va droit à Alaric, qui l'attendait à Poitiers. La rivière de la Vienne s'oppose à sa route : elle est profonde et il manque de barques pour la franchir. Un hasard,

que les Francs nomment un miracle, les tire d'embarras. Une biche sort du bois voisin, s'élance vers la rivière, s'y précipite et reparaît un instant après sur la rive opposée. C'est un gué qu'elle a franchi; toute l'armée le franchit après elle, et se trouve en présence d'Alaric et des Visigoths, dans la plaine de Vouillé, à dix lieues de Poitiers. Le combat est terrible; mais dans la lutte, l'intrépide Clovis atteint Alaric, le frappe, le renverse, le tue, et la victoire est au roi chrétien, qui s'empare de tout le pays situé entre les Pyrénées, la Loire et le Rhône, et qui ne s'arrête que devant Arles, laissant pour asile aux Visigoths la partie méridionale du Languedoc. L'empereur Anastase envoya alors à Clovis les titres de consul et d'auguste. Clovis en reçut les insignes avec joie; il les considéra comme une reconnaissance de sa domination légitime dans les Gaules.

C'est alors que Clovis transporte sa résidence habituelle et le siége de son gouvernement de Soissons à Paris. Les Bourguignons et les Visigoths lui sont soumis par les armes. Restent encore indépendantes quelques tribus de Francs, qui reconnaissent pour rois des chefs de la race des *Chevelus :* c'est Sigebert à Cologne, Chararic à Thérouanne, Regnomer au Mans, Regnacaire à Cambrai. Ce voisinage et cette parenté inquiètent Clovis pour l'avenir de ses fils, quand il ne sera plus. Telle est la politique adroite et cruelle du roi des Francs, que peu de temps après Sigebert est tué par son fils Clodoric, que Clovis punit ensuite en s'emparant de ses états. Il se rappelle l'année suivante que Chavaric a été contre lui l'allié de Syagrius, et comme il le craint peu, il se contente de lui faire raser la tête, ainsi qu'à son fils, et de les reléguer dans un monastère : une longue chevelure était le signe distinctif d'un sang royal; Chavaric et son fils commettent l'imprudence de laisser croître leurs cheveux, et Clovis juge que c'est un crime digne de mort. Vient ensuite le tour de Regnacaire, de Cambrai, et de Regnomer, du Mans. Regnomer est frappé par une main inconnue. Regnacaire, accusé d'une lâcheté honteuse pour la race des *Chevelus,* est amené devant Clovis par ses serviteurs eux-mêmes, qui, lorsque le roi franc lui a tranché la tête d'un coup de sa francisque, osent se plaindre de ne recevoir qu'un faible prix de leur trahison. « Vous êtes » des ingrats, leur répond Clovis : vous avez livré votre maître,

» vous vivez, et vous vous plaignez! Tremblez de recevoir maintenant le prix de votre scélératesse! » Tous les peuples soumis à ces rois reconnaissent Clovis pour souverain, et la Gaule presque entière devient française, comme elle avait été romaine. La chute de l'empire romain coïncide, à quelques années près, avec l'établissement de la monarchie française.

Clovis mourut à Paris en 511, plein de gloire et non de jours, car il n'avait que quarante-cinq ans. Mais il paraît que la gloire ne suffit pas pour le bonheur. On raconte qu'il disait souvent dans les derniers temps de sa vie : « Malheur à moi, qui suis » resté dans la terre étrangère sans amis de mon sang qui me » puissent aider au jour de l'adversité. » Cette plainte était sans doute un cri de sa conscience qui lui reprochait la mort de tous les siens.

Clovis avait demandé à être enseveli dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'il avait fondée. Sa tombe existe encore comme monument d'art, mais le vent des révolutions a dispersé la cendre du fondateur de la monarchie française, en même temps qu'il renversait la monarchie elle-même.

CHAPITRE VI.

LES FILS DE CLOVIS. — CHILDEBERT I.

De 511 à 537.

Clovis n'était plus. Depuis sa conversion au christianisme, il avait accordé aux évêques une protection signalée par tant de fondations pieuses et de bienfaits aux églises et aux monastères, qu'il fut question de le canoniser, malgré les crimes trop réels dont il s'était rendu coupable pour asseoir la puissance des Francs dans les Gaules. Clovis ne méritait point cet honneur; il fut sans doute un heureux guerrier et un habile fondateur, mais il n'eut point cette haute vertu qui constitue la véritable grandeur, ni cette charité douce qui distingue la véritable piété. Clovis, devenu chrétien, resta barbare; les mœurs dominaient encore la religion. Il laissa, en mourant, quatre fils: Théodoric

ou Thierry, fils d'une première femme; Clodomir, Childebert et Clotaire, tous trois fils de Clotilde, et dont l'aîné avait à peine dix-sept ans. Nous avons vu que les rois des Francs étaient électifs, c'est-à-dire, qu'à chaque fin de règne, l'armée se réunissait dans un lieu qu'on appelait Champ-de-Mars, et que là on proclamait roi le chef franc qui avait obtenu le plus de suffrages. C'était là, en effet, le principe de la royauté des anciens Francs. Mais il paraît que plus tard il ne fut plus permis d'élire un roi que dans les familles de race *chevelue,* autrement dite *royale,* parce que les personnes du sang royal avaient seules le droit de porter de longs cheveux. Plus tard encore la politique des rois trouva moyen de faire considérer l'élection comme une simple formalité de condescendance envers la nation, et d'établir l'hérédité, c'est-à-dire le droit pour le fils de succéder à son père, comme une loi du pays. C'est la base de la loi *salique,* ainsi appelée parce que les rois francs-*saliens,* et surtout Clovis, l'établirent dans leur nouveau royaume. Cette loi, qui excluait les femmes du partage des biens, et par conséquent de la couronne, ne mettait aucune distinction entre les fils d'un même père. Ils devenaient tous ses héritiers. Ce partage, facile et juste pour des biens ordinaires, ne l'est pas quand il s'agit d'un pays et d'un peuple. Un pays et un peuple ne peuvent être considérés comme une propriété, surtout quand le pouvoir est le résultat d'une élection. Malheureusement ces principes n'existaient pas ou n'étaient point observés lorsque Clovis mourut. Comment concevoir, autrement, que les Francs qui, sous Clovis, avaient conquis et fondé un si vaste royaume, n'aient pas usé, à sa mort, du droit de lui élire un successeur, au lieu de se laisser partager, comme un troupeau, entre ses quatre fils, dont trois n'étaient encore que des enfants? Il faut, de toute nécessité, ou que les Francs se regardassent comme la propriété de la race chevelue, ou que le droit d'élection ne fût plus déjà qu'une fiction. Quand nous verrons les rois des Francs se succéder ainsi de père en fils pendant de si longues années, malgré la nullité ou les crimes de plusieurs d'entre eux, nous serons bien forcé de convenir, malgré les assertions contraires de quelques historiens modernes, que la royauté fut héréditaire de fait, sinon de droit, chez les rois francs de la première et de la seconde race.

Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que Clovis eut pour héritiers et successeurs ses quatre fils, qui tous prirent le titre de rois et se partagèrent les pays et les peuples qui lui étaient soumis. Ici, notre tâche va devenir plus compliquée et plus difficile. Où est la France? quel est le roi des Francs? est-ce l'aîné Thierry, à qui sont échus en partage l'Auvergne, le Rouergue, le Quercy, l'Albigeois, les provinces au delà du Rhin, une partie de la Belgique, et qui choisit Metz pour capitale de ses états? Est-ce Clodomir, qui eut l'Orléanais, le Berry, le Maine, l'Anjou, la Touraine, et dont Orléans fut la résidence? Est-ce Childebert, qui s'établit à Paris, et qui joignit à ce territoire le Perche, la Normandie, la Bretagne, le Poitou, la Saintonge et le Limousin? Est-ce enfin Clotaire, roi de Soissons, et dont la Picardie, l'Artois et la Flandre formèrent le royaume? Nous ferons comme ont été forcés de le faire la plupart des historiens, nous reconnaîtrons pour seul roi de France ou des Francs Childebert, roi de Paris, capitale du royaume fondé par Clovis. Les autres ne seront pour notre histoire que les rois de Metz, d'Orléans et de Soissons. Nous devons remarquer combien sont rapprochées les unes des autres les capitales de ces états. Était-ce avec l'intention d'être plus à portée de se défendre mutuellement par une sorte d'alliance fraternelle, dans le cas d'une agression étrangère? ou n'était-ce pas plutôt dans le but de se tenir mieux en garde contre les projets ambitieux d'un frère? Les événements qui suivirent ce partage confirment cette dernière supposition.

Le partage fait, les quatre rois prirent possession de leurs états, et leur jeunesse rendit leur règne paisible pendant quelques années. Thierry seul eut à souffrir les premières invasions des hommes du Nord, venus du Danemark. Il envoya contre eux Théodebert, son fils, à peine sorti de l'enfance. Son premier combat fut une victoire. Les Danois, battus sur terre et sur mer, abandonnèrent leur butin et leur roi mort au jeune vainqueur de quatorze ans (515).

Dès que les trois fils de Clotilde eurent atteint l'âge des combats, la veuve de Clovis les rassembla (523), et leur rappelant que son père avait été tué et sa mère noyée par Gondebaut, elle leur demanda, les larmes aux yeux, de les venger sur Si-

gismond, qui avait succédé à son père Gondebaut dans le royaume de Bourgogne. Ce Sigismond avait commencé son règne par étrangler son fils Sigéric, à l'instigation de sa seconde femme. Convaincu plus tard de l'innocence de ce fils, il était allé s'enfermer, pour expier son crime, dans l'abbaye de Saint-Maurice, qu'il avait fondée au pied du mont Saint-Bernard. Mais cette expiation ne devait pas suffire. Les trois fils de Clotilde entrent en Bourgogne à la tête des Francs, et dans une seule bataille défont complétement Sigismond et son frère Godemer. La reine et ses deux enfants tombent en leur pouvoir. Sigismond lui-même est bientôt reconnu sous un habit d'ermite, et livré par la trahison à Clodomir, qui entraîne à Orléans toute la famille royale de Bourgogne prisonnière, en laissant quelques troupes dans le pays. Ses frères se contentent d'emporter un riche butin; mais, à peine sont-ils revenus de cette expédition, que Godemer rassemble les Bourguignons et repousse les Francs de Clodomir. A cette nouvelle, le roi d'Orléans médite une lâche vengeance sur ses prisonniers; vainement un saint abbé, nommé Avitus, cherche à l'en détourner dans l'intérêt de sa gloire et du salut de son âme; Clodomir n'écoute que l'intérêt de son pouvoir; Sigismond, sa femme et ses deux fils sont précipités dans un puits et y trouvent la mort (524). Dès ce moment, Dieu semble abandonner Clodomir à son aveugle fureur. Il retourne en Bourgogne, et attaque Godemer à Veseronce, près de Vienne. Les Bourguignons prennent la fuite; Clodomir, altéré de sang, se met à leur poursuite, et bientôt se trouve seul au milieu de soldats ennemis qui l'entourent, le renversent, le tuent, et plaçant sur une pique sa tête aux longs cheveux, la promènent en triomphe devant les Francs, qui ne tardèrent point à venger leur roi par la dévastation de la Bourgogne. Le corps du malheureux Sigismond fut transporté et enseveli au couvent de Saint-Maurice, et la bonne chronique de Saint-Denis, qui mentionne ce fait, ajoute : « Et » l'on ne doit pas douter que il ne soit saint; car les malades » qui là viennent et font sacrifices à Dieu pour l'amour de lui, » sont tantôt garis de leur infermeté. »

Clodomir laissait une femme et trois fils en bas-âge. Clotaire épousa la veuve de son frère, et Clotilde se chargea d'élever les

jeunes princes, tandis que leurs oncles gouvernaient pour eux leurs domaines. Ces enfants grandissaient, et le moment approchait où ils devaient entrer en possession du royaume de leur père. Clotilde les aimait d'autant plus qu'ils avaient plus besoin d'elle. Childebert, témoin de cet amour, en conçut de la jalousie, et jugeant que sa mère préférait ses petits-fils à ses fils même, il fit à son frère Clotaire une proposition qui fut acceptée avec empressement. L'ambition était venue en aide à la jalousie, pour inspirer le crime le plus atroce. Childebert et Clotaire mandent à Clotilde de leur envoyer leurs neveux afin de les faire reconnaître pour rois dans leurs états. Clotilde n'hésite point, elle croit à la parole de ses fils. Les enfants partent, escortés de nombreux serviteurs. A peine arrivés, ils sont jetés dans une étroite prison. Clotilde s'applaudissait déjà de l'heureux succès de ses soins, lorsque se présente à elle un envoyé de Childebert et de Clotaire. C'est Arcadius, sénateur d'Auvergne, et l'un des confidents du roi de Paris. Il tient à la main une épée nue et des ciseaux. « Reine, dit-il, que veux-tu qu'il » soit fait aux fils du roi d'Orléans? Veux-tu qu'on leur coupe » les cheveux avec ces ciseaux, ou qu'on les tue avec cette épée? » Tes fils te laissent le choix : prononce! — Ah! pitié est » morte, s'écria Clotilde, » puis s'armant de résolution : « Plutôt » morts que tondus! » dit-elle, et l'envoyé partit précipitamment dans la crainte que la tendresse maternelle ne démentît cette réponse toute romaine. Peut-être Clotilde espérait-elle en la générosité de ses fils? S'il en était ainsi, elle les connaissait mal. A peine Arcadius a-t-il rendu compte de son message, que les deux rois entrent dans la prison de leurs neveux. Clotaire saisit par le bras l'aîné à peine âgé de dix ans, et lui plonge son poignard dans le sein; le second se jette aux genoux de Childebert et lui demande grâce de la vie. Childebert paraît ému, il offre de racheter la vie de son neveu par tel don qu'il plaira à Clotaire d'exiger; mais Clotaire, déjà animé par le sang qu'il vient de répandre, s'écrie : « C'est toi qui m'as excité à ce meurtre; livre-moi cet enfant, ou je te tue à sa place! » Childebert livre l'enfant, et Clotaire le jette, frappé du même poignard, sur le corps de son frère (526). Il paraît que, pendant cette lutte, des serviteurs enlevèrent le plus jeune

4.

fils de Clodimir, qui avait nom Clodoald. Caché pendant plusieurs années, il n'échappa au poignard de ses oncles qu'en se coupant lui-même les cheveux, et en s'enfermant dans un monastère où il mourut vénéré comme un saint (560). Le village où il se retira a reçu de lui le nom de Saint-Cloud. Un château de résidence royale a remplacé le monastère du petit-fils de Clovis.

Le goût de la conquête était venu, par ce meurtre, à Childebert et à Clotaire. Le désir d'agrandir leurs états en avait fait des assassins; ils eurent recours à des moyens plus dignes d'eux, pour s'emparer du royaume de Bourgogne. Godemer avait succédé au malheureux Sigismond, son frère. Sous le prétexte sans doute de venger leur frère Clodomir, Childebert et Clotaire envahirent la Bourgogne (532), s'emparèrent d'abord d'Autun, puis pénétrèrent jusqu'à Vienne. Godemer, vaincu et fait prisonnier, fut jeté dans une prison où il mourut oublié. Quatorze siéges épiscopaux, contenant les provinces les plus fertiles et les plus populeuses, furent ajoutés à la monarchie des Francs.

Thierry, l'aîné des fils de Clovis, après un règne troublé par des guerres tant avec les Thuringiens (Saxe) qu'avec les Goths d'Italie, laissa en mourant un fils qui s'était déjà acquis un grand renom de bravoure, et qui lui succéda sans difficulté (534). C'était ce Théodebert, vainqueur à quatorze ans des hommes du Nord. Clotaire, qui avait des fils, n'eût pas demandé mieux que de le traiter comme il avait traité les fils de Clodomir; mais Théodebert avait une épée pour se défendre, et il savait s'en servir. Childebert, roi de Paris, était sans enfants. Il accueillit Théodebert comme un fils. « Il l'enrichit de tant de présents, » nous dit saint Grégoire de Tours, que le jeune roi excita l'ad- » miration de tout le monde. De tous les biens, armes, habits » et autres ornements qui conviennent à un roi, il lui en donna » trois paires, et tout autant de paires de chevaux et de coupes. »

Nous sommes forcé de revenir sur nos pas pour raconter une brillante expédition de Childebert dans le pays des Visigoths, vers 531. Nous devons la préférence des détails au roi de Paris, puisque nous avons considéré Paris comme le siége de la monarchie franque.

Le grand Théodoric, roi des Goths, avait laissé en mourant deux royaumes et deux peuples, l'un au delà des Alpes, en

Italie, l'autre au midi de la Gaule. C'étaient à l'orient les Ostrogoths; à l'occident, les Visigoths. Amalaric, l'un des fils de Théodoric, avait eu en partage le royaume des Visigoths, et pour s'y affermir, il avait sollicité et obtenu pour femme la sœur des rois francs. Cette princesse, qui, comme sa mère, portait le nom de Clotilde, et comme elle encore était chrétienne, se trouva ainsi mariée à un roi sectateur, ainsi que son peuple, de l'hérésie arienne. Toute hérésie est intolérante; la jeune reine, au lieu de recevoir les hommages des Visigoths, était accueillie par des injures et des outrages chaque fois qu'elle se rendait à l'église. Son époux la traitait encore plus durement. Sa vie était devenue un véritable martyre, et ses gémissements ne pouvaient parvenir jusqu'à ses frères. Cependant, un jour, Childebert reçoit d'elle un mouchoir teint de son sang, que lui remet un envoyé secret. Malgré l'absence de ses frères, il n'hésite pas; il rassemble son armée, et marche seul pour venger sa sœur. Il arrive sous les murs de Narbonne, capitale du roi visigoth. Le combat s'engage, et après une lutte entre les deux armées, les Visigoths sont forcés de chercher un asile sur des vaisseaux. Amalaric veut, avant de s'embarquer, rentrer dans la ville pour y prendre la cassette qui contient ses pierreries; et il est tué par un soldat obscur, au moment où il allait, dans une église, demander au Dieu qu'il avait trahi et renié, l'asile inviolable de son sanctuaire. Clotilde, rendue à la liberté, avait tant souffert qu'elle mourut en revenant à Paris. La conquête d'une partie des états des Visigoths fut en outre le résultat de cette expédition. Childebert aurait bien voulu, chemin faisant, s'emparer de l'Auvergne; il excita même cette province à la révolte contre Thierry, qui la punit de cette tentative; et ce fut peut-être pour se faire pardonner cette conduite peu loyale et peu fraternelle, qu'il fit un si bon accueil à son neveu Théodebert, après la mort de Thierry.

L'espèce d'adoption que Childebert avait faite du vaillant Théodebert excita le ressentiment de Clotaire, au point qu'il se crut en droit d'entrer à main armée dans la Normandie, appelée alors Neustrie. Childebert et Théodebert marchèrent ensemble contre lui, et eurent bientôt repris tout le pays dont il s'était emparé. Clotaire, engagé imprudemment entre l'armée

de son frère et la mer, ne pouvant ni avancer ni revenir sur ses pas, se retranche près de Lillebonne, dans une forêt; et là, n'espérant ni grâce, ni pitié, il était résolu à se faire tuer avec tous les siens. Des arbres abattus étaient le seul rempart qu'il pût opposer à la nombreuse armée des deux rois. Ce faible secours ne pouvait le sauver; il lui en vint un sur lequel il ne devait pas compter. Vainement la reine Clotilde, alarmée de la discorde des deux frères, avait tenté de les réconcilier : ses supplications avaient été repoussées, et la Normandie allait devenir une autre Thébaïde, lorsque la pieuse reine alla prier Dieu, au tombeau de saint Martin : « Beau sire Dieu, père puissant qui » es juge et auteur de nature, je te prie de mettre paix et amour » entre les frères germains, et que tu espoventes par ta puis- » sance tous ceux qui troublent paix et concorde ! » Dieu l'exauça. Le jour était pris pour l'extermination de Clotaire et de son armée. Mais voilà que tout à coup, pendant la nuit, s'élève de la mer une tempête si furieuse, qu'elle glace les cœurs les plus intrépides. Des torrents de pluie inondent le camp de Childebert, et le vent enlève les tentes et les pavillons. Ce n'est qu'en se couchant sur la terre et en se couvrant de leurs boucliers, que les soldats parviennent à se garantir de l'ouragan et de la grêle. Une terreur superstitieuse s'empare des esprits; la tempête est aux yeux de tous un prodige surnaturel qui défend une guerre impie. On ne songe plus à combattre; et la paix se fait entre les deux frères, non pas sous l'influence de la voix du sang ou des larmes d'une mère, mais sous la menace de la colère de Dieu (537).

Voilà déjà bien des événements, bien des guerres qui se succèdent sans qu'il nous soit facile d'en indiquer l'enchaînement. Nous avons quatre royaumes et quatre rois à la fois, et le désordre qui résulta, parmi les Francs, de cette division du pouvoir royal, se reproduit nécessairement dans nos récits. Les crimes politiques, que l'ambition explique, mais n'excuse point, sont fréquents dans les premiers temps de nos annales, et nous inspirent une sorte de dégoût. Tâchons de le surmonter; car nous ne sommes malheureusement pas arrivé à leur terme, et il se passera encore bien des années avant que la religion ait étouffé tous les germes de la barbarie.

CHAPITRE VII.

LES FILS DE CLOVIS. — CHILDEBERT I. — CLOTAIRE I.

De 537 à 562.

Théodebert avait, comme nous l'avons dit, succédé à son père Thierry, dans le royaume d'Austrasie, nommé ainsi parce qu'il se composait de tous les pays francs situés à l'orient de la Loire, tandis que la Neustrie comprenait les contrées à l'occident de ce fleuve. Plus brave, plus ambitieux et non moins habile que son père, Théodebert avait, dès les premières années de son règne, jeté les yeux sur l'Italie, occupée alors en grande partie par les Ostrogoths. Le grand Théodoric, roi des Goths, n'était plus, et la conquête en parut facile à l'empereur Justinien, surtout avec l'appui de Théodebert. La proposition de l'empereur d'envahir ensemble la haute Italie plut au jeune roi franc qui se hâta d'y pénétrer avec cent mille guerriers (539). Les Ostrogoths, menacés au nord et au midi, ne pouvaient résister à de si puissants ennemis. Malgré la valeur de leur chef Vitigès, Théodebert avait suffi seul pour les battre complétement, et l'empereur grec s'applaudissait déjà d'une victoire qui le remettait en possession de ses anciennes provinces, lorsqu'il vint à la pensée de Théodebert de garder pour lui ce qu'il avait conquis pour un autre. Quand il arriva en présence de l'armée de Justinien, ce n'était plus un allié, c'était un ennemi, encore enivré de son premier triomphe. Les Grecs furent battus; mais Théodebert s'endormit dans sa victoire et n'en profita point. Ses cent mille guerriers disparurent par les désastres qu'ils subirent et par les excès auxquels ils se livrèrent : et, de cette guerre qui aurait pu réunir l'Italie à la monarchie des Francs, il ne resta que la possession de la Provence, dont l'abandon fait par le roi ostrogoth fut confirmé par l'empereur Justinien.

Cependant les rois Childebert et Clotaire, réconciliés en apparence par une tempête, songèrent à cimenter leur union sur

un champ de bataille. Jaloux des succès de Théodebert sur les Ostrogoths d'Italie, ils formèrent le projet de traiter de même les Visigoths du midi de la Gaule et de l'Espagne (543). Leur marche fut d'abord rapide et triomphante. Ils ne s'arrêtèrent point à chasser les Goths de la Septimanie, c'est-à-dire des sept villes qu'ils possédaient encore dans l'Aquitaine : ils franchirent les Pyrénées, se répandirent dans la Biscaye, l'Aragon et la Catalogne, prirent Pampelune et allèrent mettre le siége devant Saragosse. Les habitants de cette ville, n'osant se fier à leur courage, ni compter sur le secours des hommes, se contentèrent de prier Dieu. Du camp des Francs, on voyait circuler sur les remparts de longues processions de pénitents qui chantaient des psaumes, et promenaient la tunique de saint Vincent. Les hommes se couvraient la tête de cendre et les femmes échevelées s'enveloppaient de longs voiles noirs. Cette manière étrange de se défendre étonna tellement les Francs qu'ils prirent ces pieuses cérémonies pour des maléfices dont ils seraient bientôt les victimes. Tout ce qui parait nouveau étonne, et tout ce qui étonne effraie, quand l'expérience ne vient pas en aide à la raison. Les Francs étaient encore sous l'influence de cette crainte superstitieuse, lorsqu'une armée de Visigoths, sur laquelle ne comptaient ni les assiégeants, ni les assiégés, vint les attaquer à l'improviste. Les Francs furent battus, et la retraite vers les Pyrénées ne se fit qu'à travers mille obstacles et mille dangers. Les Visigoths, qui connaissaient mieux le pays et dont aucun bagage n'embarrassait la marche, leur fermèrent le passage. Pressés de toutes parts, les Francs n'avaient plus qu'à mourir. Leur renom de bravoure les sauva. Le général goth craignit leur désespoir et permit, pour de l'or, leur sortie d'Espagne. Ce revers laissa la Septimanie sous la domination des Visigoths, jusqu'à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Maures.

Théodebert, fier d'avoir vaincu Justinien dans l'Italie, méditait de porter à l'empire d'Orient un coup plus funeste, en attaquant la Thrace et l'Illyrie, lorsque Dieu en décida autrement. La chasse était, après les combats, le passe-temps le plus agréable aux rois francs. Théodebert se livrait un jour à cet exercice et venait de blesser un taureau sauvage, lorsque cet animal furieux renversa, en se débattant, un arbre qui tomba

sur le roi et le blessa à la tête. La blessure était mortelle, et Théodebert, en succombant, comme Clovis, au milieu de sa force et de sa gloire (547), laissa le nom des Francs tellement craint et respecté que son fils Théodebald, faible et chétif enfant de quatorze ans, lui succéda et régna sept années, sans être inquiété ni par ses oncles, ni même par Justinien. A la vérité, l'empereur grec avait assez de peine à se défendre contre le nouveau roi des Goths, Totila. Le triste Théodebald mourut sans enfants (553), et sa jeune veuve, Wultrade, fille du roi des Lombards, tomba, ainsi que ses états, au pouvoir de son grand-oncle Clotaire. Le roi de Soissons, qui avait déjà une femme, n'épousa la veuve de Théodebald que pour se donner un droit sur le royaume d'Austrasie, au détriment de son frère Childebert, car il s'empressa de céder aux remontrances des évêques relativement à son second mariage. Ce dernier lien fut rompu, et Wultrade épousa Goriwald, duc de Bavière: mais l'héritage de Théodebald resta à Clotaire, à l'exception toutefois des Saxons, qui refusèrent de lui obéir et qu'il ne put parvenir à soumettre. Childebert, déjà vieux, n'osa pas s'opposer ouvertement à l'agrandissement de Clotaire, et la bienheureuse Clotilde n'était plus là pour faire un égal partage entre ses fils. Elle était morte en 548, *pleine de jours,* comme dit la chronique: le renom de sainteté qu'elle eut de son vivant s'est conservé à travers les siècles et est arrivé jusqu'à nos jours sans rien perdre de sa gloire. Elle fut enterrée, près de sainte Geneviève, dans l'église fondée à Paris par Clovis; la reine près de la bergère, toutes les deux également bénies par les hommes, toutes les deux également saintes devant Dieu.

Si le roi Childebert ne s'était point opposé ouvertement à la prise de possession du royaume d'Austrasie par son frère Clotaire, il n'en conçut pas moins un vif dépit d'être exclu du partage dans la succession de Théodebald. La faiblesse n'est pas moins avide de vengeance que la force, mais elle agit autrement. Childebert connaissait la mésintelligence qui existait entre Clotaire et son fils aîné Chramne. Ce fils, que la chronique nous peint *beau de corps et léger de courage,* était l'esclave de passions violentes et coupables. Il s'abandonnait à tous les excès dans le gouvernement de l'Auvergne que lui avait confié Clo-

taire. Chassé en quelque sorte de Clermont par la haine publique, il s'était fixé à Poitiers, et là il étalait la magnificence royale de ces temps. L'idée de se faire roi lui vint alors, et Childebert l'y encouragea en secret. Clotaire, occupé par les Saxons toujours rebelles à sa domination, se contenta d'envoyer contre Chramne ses deux autres fils, Gontran et Caribert. Le combat allait s'engager, lorsque Chramne fit répandre dans l'armée de ses frères le bruit de la défaite de Clotaire par les Saxons et même de sa mort. Une tempête qui éclata au même moment ayant à leurs yeux confirmé cette nouvelle, ils se retirèrent en désordre. Chramne les poursuivit, prit Châlons et il ne s'arrêta qu'à Dijon, dont le château fit résistance. Là, se passa une scène qui peint trop bien les mœurs religieuses de cette époque pour que nous négligions de la raconter.

Chramne, suivant l'usage, se rendit à l'église, après son entrée à Dijon, manda l'évêque et fit apporter sur l'autel les livres des prophètes, des apôtres et des évangiles. Troublé par le remords, il voulait consulter l'avenir. Les augures du paganisme n'existaient plus, et on croyait faire acte de piété, en interrogeant le sort dans les livres sacrés. C'était un progrès, sans doute; mais les superstitions changent de nature, et la superstition existe toujours. Chramne fait ouvrir au hasard, devant lui, le livre des prophètes, et l'évêque lit cette sentence : « J'arracherai ma vigne et elle sera dans la désolation, parce qu'au lieu de raisin, elle n'a produit que des fruits sauvages. » Chramne, déjà effrayé, veut interroger le livre des apôtres, et le livre des apôtres lui répond par ce verset : « Ils diront : Nous voici en paix et en sûreté; mais au même instant, ils seront surpris d'une ruine imprévue, sans qu'il leur reste aucun moyen de se préserver. » La terreur de Chramne allait toujours croissante, lorsqu'on lui présente l'Évangile, le livre de vérité. Chramne espère y trouver un présage moins menaçant; il l'ouvre, et le prêtre lit ces mots : « Il est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable; et lorsque la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée et la ruine a été immense. » A ces paroles de saint Matthieu, une profonde terreur saisit tous les assistants;

Chramne, pâle d'épouvante, paraît ne plus douter de sa fin prochaine. Il ne songe plus à combattre, et le cœur toujours plein de haine contre son père, il implore son pardon et l'obtient.

Ce ne fut peut-être pas la seule crainte de la prédiction divine qui le jeta aux pieds de Clotaire. Son oncle, son allié, le roi de Paris, Childebert venait de mourir (558) : il ne laissait point d'héritier mâle, et la loi salique appelait Clotaire à lui succéder. Childebert Ier avait régné près d'un demi-siècle. La conquête de la Bourgogne et la délivrance de sa sœur Clotilde peuvent-elles effacer l'horreur de l'assassinat des fils de Clodomir, et la honte de sa complicité dans la révolte de Chramne? Nous ne le pensons pas : Childebert était un prince faible, et la faiblesse conseille le crime, sans donner le courage de l'exécuter. Assez religieux pour faire abattre les idoles que l'idolâtrie romaine avait élevées dans les campagnes, et pour abolir quelques restes des cérémonies du paganisme, il ne le fut pas assez pour obéir aux lois divines qui gênaient ses passions. S'il eut l'habileté de rétablir la paix entre le clergé de France et l'église de Rome, et d'étouffer un schisme naissant, on doit regretter que la conscience du chrétien n'ait pas plus souvent dirigé la politique du roi.

Clotaire restait seul vivant des quatre fils de Clovis. Sa puissance devenait, par la conquête de la Bourgogne et de la Provence, plus étendue que n'avait été celle de Clovis. La Gaule avait pris, sous les rois francs, un accroissement de population et de richesses qui mettait de nombreuses armées et d'immenses trésors à la disposition de Clotaire ; mais il était trop vieux pour songer à de nouvelles conquêtes, et d'ailleurs, au delà du Rhin, son ambition devait être satisfaite par la possession incontestée des duchés d'Allemagne, de Thuringe, de Bavière, du pays des Frisons et même de la Saxe. La fin de son règne, qui pouvait être tranquille et heureuse, fut troublée par une de ces tragédies trop fréquentes dans les annales des rois de cette époque.

Chramne, dompté par une terreur superstitieuse, avait imploré le pardon de son père, sans rien perdre de sa haine contre lui ; Clotaire avait pardonné à son fils, sans rien oublier de l'offense qu'il en avait reçue. De semblables dispositions de part et d'autre ne pouvaient manquer d'amener bientôt une nouvelle rupture

entre un tel père et un tel fils. La prédiction des livres saints avait cessé d'épouvanter Chramne, et déjà il se préparait à une seconde révolte. Trahi dans ses projets, il est forcé de se réfugier en Bretagne, avec sa femme et ses enfants. Là régnait, indépendant du roi des Francs, un comte nommé Conobre qui offrit à Chramne un asile et des troupes. Clotaire, tout vieux qu'il est, marche contre son fils rebelle. Le combat n'est ni long, ni douteux. Conobre est tué. Chramne allait s'embarquer lorsqu'il est fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. On les amène devant Clotaire, et le meurtrier des fils de Clodomir ne se montre pas moins inflexible pour son fils coupable que pour ses neveux innocents. Chramne est lié sur un banc dans une chaumière; sa femme et ses enfants y sont enfermés avec lui : puis on y met le feu, et Clotaire ne s'éloigne de cet affreux spectacle que lorsque de la chaumière et des malheureux qu'elle renfermait il ne reste plus que cendre et que poussière.

Allez, maintenant, roi barbare et père dénaturé, allez vous prosterner au tombeau de saint Martin et demander grâce à Dieu de votre horrible vengeance! Fondez des monastères, bâtissez des églises en expiation de vos crimes! tout sera vain devant Dieu et devant les hommes. Votre main restera toujours tachée du sang de vos neveux, et votre front toujours souillé de la cendre de votre fils!

Le vieux Clotaire, ne pouvant trouver l'oubli dans la prière, le cherchait dans des plaisirs qui n'étaient plus de son âge. A la suite d'une chasse dans la forêt de Compiègne, où il s'était fatigué plus qu'à l'ordinaire, la fièvre le prit et ne le quitta plus. Prêt à paraître devant son juge suprême, il s'écria : « *Heu va! heu va!* comme est grand et puissant ce céleste roi » qui ainsi humilie les plus puissants rois de la terre! » Puis il expira, laissant son royaume à ses quatre fils (561). Clotaire fut le plus criminel des fils de Clovis; il en fut aussi le plus puissant et le plus heureux. Quelle preuve plus éclatante que la justice divine nous attend au delà du tombeau?

On parle encore aujourd'hui avec dérision d'un petit royaume d'Yvetot en Normandie. L'origine de ce royaume semble tenir à un événement qui ne nous paraît pas sans intérêt, et que l'on place sous le règne de Clotaire I, vers l'an 536.

Un *leude* (noble ou seigneur) nommé Gaultier, favori de Clotaire, fut accusé par des envieux de l'avoir trahi; Clotaire le crut et jura sa mort. Gaultier, qui connaissait son maître, s'enfuit de ses terres d'Yvetot et alla au loin combattre les ennemis des chrétiens. Cette conduite lui mérita la protection du pape Agapet qui lui donna une lettre pour le roi des Francs. Gaultier se flattait que le ressentiment de Clotaire s'était apaisé pendant les dix années qu'avait duré son exil; mais par prudence, il attendit la solennité du vendredi saint pour présenter au roi, dans l'église, la lettre du souverain pontife. Clotaire ne l'a pas plutôt reconnu que, saisissant l'épée d'un de ses gardes, il en frappe le malheureux suppliant et le tue. Un meurtre dans une église était un sacrilége : le pape en demanda réparation, et voici celle qu'il obtint. Une charte, scellée du sceau royal, fut octroyée aux héritiers de Gaultier. Cette charte déclarait que ceux qui posséderaient à l'avenir les terres d'Yvetot seraient libres de toute dépendance envers le roi, et qu'ils ne lui devraient ni tribut, ni foi, ni services. Cette charte a été confirmée par plusieurs arrêts du parlement et par lettres-patentes des rois de France. On ne peut donc considérer comme une fable l'érection en royaume de la petite principauté d'Yvetot. Elle était devenue par succession la propriété de la maison Du Bellay, lorsque le roi Henri IV, à l'époque du couronnement de la reine Marie de Médicis, s'étant aperçu que le grand-maître des cérémonies n'avait point marqué de place, dans la cérémonie, pour Martin Du Bellay, seigneur d'Yvetot, lui en donna l'ordre en ces termes : « Je veux que l'on donne une place honorable » à mon petit roi d'Yvetot, selon sa qualité et le rang qu'il doit » tenir. » Voilà des paroles qui valent bien la charte de Clotaire.

CHAPITRE VIII.

LES FILS DE CLOTAIRE. — CARIBERT. — CHILPÉRIC I.

De 562 à 575.

Nous voudrions pouvoir franchir, sans nous y arrêter, l'époque de crimes où nous allons entrer. Plus de conquêtes, plus de gloire; des profanations, des trahisons et des assassinats, voilà l'histoire de France sous les quatre fils de Clotaire. C'est à peine si nous trouverons çà et là quelques actes de courage et de vertu pour consoler nos yeux du hideux spectacle de ces guerres de famille qu'on a tort d'appeler guerres civiles. Les peuples y sont étrangers, et ils ne comptent dans ces désastres que comme victimes.

Nous avons vu l'influence de l'église chrétienne lutter, sous les fils de Clovis, contre les passions des rois, toujours avec courage, souvent avec succès. Sous les fils de Clotaire, les passions l'emportent. Le prêtre ne menace plus, il prie: Dieu n'effraie plus, il console. La religion se réfugie dans les sanctuaires. Son alliance avec la royauté est rompue. Le trône est souillé : l'autel restera pur; et un saint évêque, Grégoire de Tours, sera l'historien de ces temps, afin que les crimes qu'il révèle ne restent pas plus impunis devant la postérité que devant Dieu.

Les quatre fils de Clotaire avaient quatre mères différentes; Clotaire mort, la voix du sang se tut; ils n'étaient plus frères, ils étaient ennemis. Aussi avant que le partage du royaume pût s'effectuer, l'un d'eux, Chilpéric, s'empara seul des trésors de Clotaire, et se rendit maître de Paris, pendant que ses frères étaient encore occupés dans Soissons, à rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de leur père. Chilpéric était déjà parvenu à se créer par ses largesses un parti puissant, lorsque Caribert, Gontran et Sigebert, les autres fils de Clotaire, se réunirent contre lui à main armée et le chassèrent de la ville que l'on considérait déjà comme la capitale de la monarchie. Telle était, dès lors, la puissance du droit des successions que, malgré

la perfidie de Chilpéric, ses frères vainqueurs lui offrirent le partage du royaume en quatre parts égales. Il y consentit. Le sort prononça : l'aîné Caribert eut le royaume de Paris, Gontran celui d'Orléans, Chilpéric celui de Soissons, et Sigebert fut roi de Metz ou d'Austrasie. La répartition du territoire fut à peu près celle qui avait eu lieu entre les fils de Clovis. Les conquêtes, faites depuis lors, furent également partagées; mais les limites n'étaient jamais assez fixes pour ne pas donner lieu à de fréquentes contestations. A vrai dire, c'était moins un partage de territoire qu'un partage d'hommes que se faisaient les rois francs de la race mérovingienne; et, afin de comprendre cette époque, nous devons remarquer que les Francs n'étaient rien encore qu'une réunion de gens de guerre qui dominaient par la force un pays qu'ils avaient conquis par la victoire. La population armée était franque, la population agricole était gauloise ou romaine. Les Francs, libres d'impôts, demandaient à leurs rois, en échange de leur sang, des pelleteries, de l'or et des festins. Pour les satisfaire, quand le trésor royal était épuisé, il fallait leur promettre les dépouilles des vaincus. La guerre était leur vie, et leur solde se payait sur le champ de bataille, soit par la mort, soit par le pillage. Cette exigence des Francs envers leurs chefs explique en quelque sorte, sans les justifier, les guerres entre frères qui ont souillé ces désastreuses époques.

Caribert qui, parce que le sort lui donna Paris, compte parmi les rois de France, Caribert n'a laissé de trace dans l'histoire que par son triple mariage avec deux sœurs, filles d'un cardeur de laine, et avec la fille d'un berger, au mépris d'une première union avec Ingoberge. Ces scandales politiques et religieux, qui lui avaient fait encourir une interdiction de la part de saint Germain, évêque de Paris, prouvent que la race des *Chevelus* perdait de sa fierté et qu'elle n'obéissait plus qu'à l'instinct de ses passions grossières. La mort de Caribert, en 567, laissa sans héritier le royaume de Paris, qui fut partagé entre ses trois frères.

Telle était, dès lors, l'importance des villes de Paris et de Marseille, qu'afin de rendre le partage égal, il fut convenu que ces villes seraient divisées en trois parts, une pour chacun d'eux, et que l'entrée en serait interdite également à tous les trois, à moins de consentement unanime. Gontran se trouva avoir la

meilleure part. La dernière femme de Caribert, Theutechilde, s'offrit à lui pour femme avec tous les trésors de son mari. Gontran prit les trésors et relégua la veuve dans un monastère. Pendant que Sigebert s'établit dans son royaume d'Austrasie, voici que de nouveaux barbares, venus du bout du monde, et que quelques historiens nomment Avares, d'autres Ogors, envahissent la Thuringe. Sigebert, dont ce pays est un des domaines, marche contre eux, et pendant qu'il va sauver la Gaule d'une invasion menaçante, le perfide Chilpéric profite de son absence pour entrer en Champagne et s'emparer de Rheims. Sigebert voit qu'il a deux ennemis à combattre à la fois, mais il ne se décourage point. Il sait que de sa première victoire dépendra la seconde. Les Avares lui semblent plus à craindre, et c'est par eux qu'il commence. Comme il sait qu'il faut vaincre, on le voit s'élancer, à pied, une hache à la main, et toujours au premier rang, contre les Barbares. Cet exemple entraîne les Francs, et Sigebert, après avoir refoulé l'ennemi jusqu'au delà de l'Elbe, consent à lui accorder la paix.

Vainqueur de ce côté, il vole à la défense de ses états de la Gaule. Il rencontre à Soissons Théodebert, fils de Chilpéric, et le fait prisonnier, puis il force Chilpéric lui-même à lui restituer successivement toutes ses villes. Il allait poursuivre sa vengeance, lorsque Gontran et Caribert, qui vivait encore, intervinrent, et Sigebert, vainqueur généreux, rendit à son frère sa capitale et son fils.

Pendant qu'il triomphait de Chilpéric, les Avares s'étaient remis en campagne. Sigebert revint pour les chasser de nouveau. Cette fois les Barbares se firent précéder par leurs prêtres qui se livraient à d'effrayantes conjurations pour appeler la victoire. Les Francs, qui s'attendaient à trouver des guerriers, prirent ces prêtres pour des esprits malfaisants et des légions infernales. Ils eurent peur, et ils étaient encore sous l'impression de ce sentiment, quand les guerriers avares les attaquèrent. Il y eut à peine résistance, et Sigebert blessé tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Avares avaient admiré sa vaillance dans le combat : ils admirèrent sa fermeté d'âme après la défaite. Sigebert, prisonnier, dicta lui-même les conditions de la paix. Vainqueur, il n'eût pas obtenu davantage (567).

Nous allons voir paraître en scène deux femmes, non pas égales de naissance et de génie, mais d'énergie et de beauté. Elles vont remplir les premiers rôles des drames sanglants qui se préparent, et les noms de Chilpéric et de Sigebert vont presque s'effacer devant ceux de Frédégonde et de Brunehault.

Chilpéric avait eu de sa femme Audovèse trois fils, Théodebert, Clovis, Mérovée et une fille Childesinde, lorsque, parmi les femmes qui servaient la reine, il remarqua la beauté de l'une d'elles. Cette femme était Frédégonde : sous le plus léger prétexte, la reine fut répudiée, et la servante domina le roi avant d'être reine.

Sigebert, moins esclave de ses passions que ses frères, avait fait un choix digne de son rang. Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, avait deux filles Galsuinthe et Brunehault. Un envoyé du roi d'Austrasie, nommé Gogon, passe les Pyrénées, accompagné d'une suite nombreuse, et se rend à Tolède, où réside le roi visigoth. Il dépose à ses pieds de riches présents, et lui demande en mariage pour son maître Sigebert, roi des Francs d'Austrasie, sa fille cadette, la belle Brunehault. Brunehault, dont la réputation de sagesse et de beauté était méritée, professait l'hérésie arienne; mais elle n'hésite point à promettre qu'elle reconnaitra l'*unité de Dieu en trois personnes,* dès qu'elle sera reine des Francs. Le consentement de son père obtenu, elle part. Le roi de Metz fait éclater sa joie par de pompeuses fêtes auxquelles prennent part les leudes et le peuple. La jeune reine, devenue catholique, reçoit l'onction du saint chrême, et on put croire au bonheur d'une union formée sous de tels auspices.

Chilpéric, jaloux du bonheur de son frère, voulut aussi, malgré son amour pour Frédégonde, avoir pour femme une fille de roi; et Galsuinthe, la sœur aînée de Brunehault, fut l'infortunée princesse sur laquelle il fit tomber son choix. Le caractère emporté et inconstant de Chilpéric était déjà connu au palais de Tolède. Un pressentiment fit d'abord rejeter par Galsuinthe et par son père la demande du roi franc. Ils ne cédèrent à ses instances que lorsqu'il eut juré sur l'Évangile que Galsuinthe serait son unique femme, qu'il lui garderait une foi exclusive, et qu'il ne la répudierait jamais. Chilpéric déploya, à Rouen, une grande magnificence, et donna à sa femme cinq de ses

principales villes, à titre de *don du matin,* ou douaire. Le peuple même, contre l'usage, prêta serment de fidélité à la jeune reine : aucun de ces serments ne devait être tenu. Galsuinthe abjura l'arianisme, comme sa sœur, pour être reine, et on peut ajouter, pour être martyre. L'empire de Frédégonde était resté le même sur Chilpéric, et elle l'exerça contre sa rivale. Les mauvais traitements de toute nature succédèrent aux fêtes du mariage. Galsuinthe se plaignit d'abord, puis elle menaça. On n'eut égard ni à ses menaces, ni à ses larmes. Alors elle offrit de retourner chez son père, en abandonnant tous ses trésors à son cruel époux. Mais Chilpéric avait fait serment de ne jamais la répudier. Un serment sur l'Évangile le retenait encore. Frédégonde lui offrit un moyen d'y rester fidèle et il eut le courage de l'accepter. Un matin, Galsuinthe fut trouvée étranglée dans son lit; et, peu de jours après, Frédégonde était épouse de Chilpéric et reine des Francs.

Peut-on blâmer, après cet horrible crime, la haine que Brunehault conçut pour Frédégonde, le bourreau de sa sœur? C'était elle qui avait en quelque sorte déterminé Galsuinthe à devenir la femme de Chilpéric; et, s'accusant d'être la cause involontaire de sa mort, elle crut qu'il était de son devoir de la venger. Sigebert et Gontran se montrèrent indignés du crime de leur frère et s'emparèrent de ses principales villes : mais bientôt ils se réconcilièrent, et Brunehault accepta, en indemnité du sang de sa sœur, les cinq villes qui composaient le douaire de la malheureuse Galsuinthe.

La paix ne pouvait être de longue durée entre de pareils frères. Chilpéric, profitant de la guerre qui avait éclaté entre Sigebert et Gontran, à l'occasion de la possession des villes d'Arles et d'Avignon, donna à l'un de ses fils, Clovis, l'ordre d'envahir à main armée la Touraine et le Poitou, qui faisaient partie du royaume d'Austrasie. Cet ordre fut exécuté. Tours et Poitiers étaient déjà au pouvoir du fils de Chilpéric, lorsque Gontran, dont la mission semblait être d'intervenir entre ses deux frères, et de rétablir l'équilibre en prenant parti pour le plus faible, envoya un de ses généraux, Mummole, défendre les domaines de Sigebert. Clovis n'échappa qu'avec peine à la poursuite de Mummole : on le traqua de ville en ville comme un cerf aux

abois, dit Grégoire de Tours, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à rejoindre son père. Chilpéric, malgré cet échec, ne se montra que plus ardent dans sa haine contre Sigebert. Frédégonde était là d'ailleurs qui ne pardonnait pas plus à Brunehault d'être la sœur de Galsuinthe, que Brunehault ne lui pardonnait d'en être l'assassin. Chilpéric chargea son fils aîné, Théodebert, de conquérir la partie de l'Aquitaine qui appartenait au roi d'Austrasie, au midi de la Loire. Théodebert, à la tête des Francs de la Neustrie, battit le lieutenant de Sigebert, Gondebaud, et ravagea successivement la Touraine, le Poitou et le Limousin. Il brûla les églises, pilla les couvents, tua les prêtres, et fit plus de mal aux chrétiens, nous dit saint Grégoire, que Dioclétien lui-même ne leur en avait fait éprouver.

Sigebert, ne pouvant défendre ses provinces du midi, songea à se venger en livrant les états de Chilpéric aux invasions des Germains. Les Germains, qui se trouvaient compris dans son royaume d'Austrasie, mais qui avaient conservé toute la férocité des anciens Barbares, s'empressèrent de répondre à son appel, et vinrent porter la dévastation sur les rives de la Seine. Chilpéric allait périr dans Chartres où il s'était renfermé, lorsque Gontran, toujours pacificateur, et les seigneurs francs de l'Austrasie et de la Neustrie, alarmés des ravages des Germains, se réunirent pour demander à Sigebert le renvoi de ses terribles sujets d'outre-Rhin. Ce renvoi n'était pas facile à la veille d'une bataille, dont ils se promettaient un riche butin. Des murmures se font entendre dans leurs rangs : on cherche à les apaiser par des paroles. Ils passent aux menaces : on veut les désarmer par des présents; alors la sédition éclate avec fureur. C'est le pillage, c'est la dévastation qu'il faut à ces Barbares. Sigebert monte à cheval et s'élance au milieu des mutins. Il est seul, et il n'a que son épée pour se défendre contre des milliers de glaives ; mais son regard et sa parole suffisent pour calmer la tempête. Un instant auparavant on voulait le massacrer, maintenant on tremble devant lui. Les plus séditieux sont saisis et lapidés à la porte du camp (574). Tel est l'empire de la force morale : tout le secret du pouvoir est là.

Encore une paix jurée entre Sigebert et Chilpéric, encore un parjure. Théodebert restait maître en Touraine, et Sigebert en-

voya contre lui les ducs Gontran-B son et Godégisile. Théodebert, surpris près d'Angoulême, fut tué par Gontran-Boson, qui dit-on, en immolant le fils de Chilpéric et d'Audovèse, obéissait moins à Sigebert qu'à Frédégonde. Cette femme altière et ambitieuse avait dans le cœur assez de haine pour satisfaire à toutes ses vengeances, et les fils que Chilpéric avait eus de sa première femme lui étaient aussi odieux que Brunehault elle-même. Cette haine était d'autant plus à craindre qu'elle était cachée. La mort de Théodebert ne fut cependant qu'un faible sujet de joie pour Frédégonde dans la position critique où elle se trouvait.

Renfermée avec Chilpéric dans les murs de Tournai, elle put voir, du haut des remparts, approcher l'armée victorieuse de Sigebert, et compter dans cette armée les principaux seigneurs de la Neustrie. Un jour encore, et Sigebert sera reconnu et proclamé roi par les soldats même de Chilpéric. Il n'y a pas un moment à perdre. Frédégonde appelle deux jeunes gens de Thérouanne, qu'elle a formés par des bienfaits à une obéissance passive et absolue. Leur fanatisme consiste à n'avoir jamais d'autre volonté que la sienne : Frédégonde est leur Dieu. « Vous » allez, leur dit-elle, vous rendre au camp de Sigebert. Là, vous » vous mêlerez à la foule de ses serviteurs, et lorsqu'il montera » sur le bouclier, voici deux couteaux empoisonnés dont vous le » frapperez. Si vous revenez vivants, je vous ferai riches et puis- » sants : si vous mourez, je distribuerai des présents aux tom- » beaux des saints pour le salut de vos âmes. »

Cependant tout se préparait au camp de Sigebert pour son triomphe. Vainement l'évêque de Paris, saint Germain, avait cherché par des prières à lui inspirer des sentiments plus fraternels; vainement ses menaces prophétiques lui avaient rappelé les paroles de Dieu : « Qui aura creusé une fosse à son » frère y tombera. » Sigebert n'avait écouté que son ambition et les conseils de Brunehault. La Neustrie s'offrait à lui : pouvait-il la refuser? pouvait-il ne pas venger la sœur de sa femme, lâchement assassinée par Chilpéric? Maître de la Neustrie, et Gontran n'ayant pas d'héritier, il devenait ce qu'avaient été Clovis son aïeul, et Clotaire son père. Ce beau rêve dura peu. Au moment où il monte sur le bouclier, aux acclamations de

l'armée de Chilpéric, deux jeunes gens qui lui font cortége s'élancent et le frappent à la fois. Il tombe et meurt, et ses deux assassins sont jetés sans vie sur son cadavre, après une courte résistance. Tout change de face alors : Chilpéric, à qui Frédégonde vient d'annoncer sa sanglante et honteuse victoire, sort de Tournai et se présente au camp, avec sa femme et ses enfants. Les Neustriens s'empressent de le reconnaître de nouveau. Il s'approche du corps de Sigebert, le fait revêtir d'habits royaux et préside lui-même à la cérémonie des funérailles. Un petit village près de Vitry reçoit la dépouille mortelle du roi franc, et aucune voix ne s'élève sur sa tombe pour honorer sa mémoire. Telle fut la triste fin du plus brave et du moins vicieux des fils de Clotaire (575).

CHAPITRE IX.

LES FILS DE CLOTAIRE. — CHILPÉRIC I.

De 575 à 584.

La reine Brunehault attendait à Paris, avec son fils Childebert, la nouvelle du triomphe de son époux. Elle méditait déjà peut-être la vengeance qu'elle allait tirer de Frédégonde, lorsqu'un fidèle serviteur, échappé au massacre des confidents de Sigebert, accourt en hâte lui annoncer la catastrophe qui la rend veuve et son fils orphelin. C'est pour elle et Childebert qu'est maintenant le danger. Un serment défend à l'un des fils de Clotaire de pénétrer dans Paris sans le consentement des autres; mais Chilpéric a un trop grand intérêt à violer ce serment pour y rester fidèle. Le fils et les trésors de Sigebert sont là, et Paris ouvre ses portes à l'époux de Frédégonde. Brunehault invoque le secours de ses amis : ses amis ont disparu avec sa fortune. Comment échapper à Chilpéric? Comment sauver le fils de Sigebert? Le duc Gondebaud se présente : il prend l'enfant, le place dans une corbeille, et le descend par une fenêtre hors des murs de la ville; un serviteur l'emporte et le conduit à Metz. Qu'importe maintenant à Brunehault que ses

trésors tombent au pouvoir de Chilpéric? Que lui importe à elle-même d'être envoyée prisonnière à Rouen? Son fils est sauvé! son fils est roi!

A peine arrivé à Metz, Childebert, âgé de cinq ans, fut en effet reconnu comme *droit seigneur* par les leudes ou barons d'Austrasie qui nommèrent pour gouverner, pendant sa minorité, un grand juge ou maire du palais (575). Ce maire était le même Gogon qui avait amené Brunehault d'Espagne. On lui remit le *bracile* (bras ou main de justice), signe distinctif de sa nouvelle dignité. Mais il ne paraît pas qu'il en ait usé pour maintenir la puissance royale dans toute sa force et toute son étendue. Les ducs, qui commandaient pour Sigebert dans les provinces austrasiennes au delà du Rhin, devinrent en quelque sorte indépendants de la couronne, et ceux qui exerçaient l'autorité royale en deçà du Rhin, profitèrent de la minorité de Childebert pour faire du royaume d'Austrasie un gouvernement plutôt fédéral que monarchique; c'étaient autant de rois absolus sous un roi qui ne pouvait pas l'être.

Par une singulière destinée, Brunehault se trouva exilée dans la même ville où vivait, obscure et délaissée, la première femme de Chilpéric, Audovèse. Mérovée, qui, depuis la mort de Théodebert, était devenu le fils aîné du roi franc, vint à Rouen voir sa mère. La veuve de Sigebert n'avait encore rien perdu de sa beauté. Le jeune Mérovée en fut frappé : il parut compatir au malheur de Brunehault, et ils se trouvèrent liés l'un à l'autre par la haine commune que leur inspirait Frédégonde. Brunehault vit dans Mérovée un protecteur pour son fils, et malgré la parenté qui les unissait, elle consentit à l'épouser. Prétextat, évêque de Rouen, maria la tante et le neveu. Il devait payer cher cette condescendance aux désirs de Mérovée, dont il était le père spirituel.

Chilpéric, indigné du mariage de son fils avec sa plus mortelle ennemie, s'empresse d'arriver à Rouen pour le rompre. Les deux époux se réfugient dans l'église de Saint-Martin, et, placés sous la protection de ce saint, ils semblent défier le courroux de Chilpéric. Ce prince, pour les arracher du sanctuaire qui les protége, est obligé de leur jurer sur les reliques qu'il approuvera leur mariage, si l'église ne le condamne pas.

Mais après le festin de noces, il fait conduire Brunehault en Austrasie; puis ayant obtenu des évêques l'annulation du mariage, il ordonne que l'on coupe les longs cheveux de son fils: peu de jours après, les moines de Saint-Calais, près du Mans, recevaient dans leur cloître un nouveau frère qui portait le nom de Mérovée. Mais il n'y resta pas long-temps. La ville de Tours était un asile à l'abri des vengeances de Chilpéric. L'évêque Grégoire y appela Mérovée, et tel était l'ascendant de la vertu de ce saint homme, qu'elle aurait pu le sauver. Malheureusement le fils de Chilpéric eut la faiblesse de se laisser entraîner par les trompeuses promesses des habitants de Thérouanne, qui, après l'avoir pris pour chef, eurent la lâcheté de le livrer aux soldats du roi de Paris. Mérovée, n'espérant ni grâce ni pitié de son père et surtout de Frédégonde, fit, dit-on, appeler Gailenus, dont le dévouement lui était connu: « Ami, lui dit-il, » nous n'avons jamais eu qu'une âme et qu'une pensée. Ne » souffre point que je tombe vivant au pouvoir de mes ennemis: » prends cette épée et tue-moi. » Gailenus prit l'épée et le tua (576). Chilpéric en arrivant ne trouva plus qu'un cadavre. Devons-nous croire à ce récit de Grégoire de Tours, quand nous savons que Frédégonde avait devancé son époux de quelques heures? Cette fable ne fut-elle pas inventée pour justifier l'assassinat de Mérovée, et l'horrible supplice qu'on fit subir à Gailenus peut-il être considéré comme le châtiment de son obéissance ou comme une garantie de son silence? Frédégonde tuait d'un seul coup le fils de Chilpéric et l'époux de Brunehault. C'était un bonheur qu'elle ne pouvait pas laisser échapper. Le meurtre d'un ami par un ami est moins probable que l'assassinat de Mérovée par Frédégonde.

Des trois fils de Chilpéric, il ne reste plus que Clovis, et Frédégonde ne lui fera pas plus grâce qu'aux deux autres. Ce jeune prince est chargé par son père d'envahir l'Aquitaine d'Austrasie; mais Gontran envoie contre lui le patrice Mummole, qui remporte une victoire complète. Frédégonde ne regrette point les vingt-cinq mille guerriers restés sur le champ de bataille. Ce qu'elle regrette, c'est que le prince qui les commandait ne soit pas au nombre des morts. Elle a deux fils : elle veut qu'ils règnent; elle veut!... Mais une maladie contagieuse éclate dans

toute la France : c'est aux enfants surtout qu'elle s'attaque. Une vertu, l'amour maternel, a trouvé place dans le cœur de Frédégonde. Que ne tente-t-elle pas pour détourner de la couche de ses fils le fléau qui les menace ? Elle fait suspendre la guerre qu'elle-même a excitée ; elle fait dégrever les peuples des tributs qu'elle-même a imposés ; elle se prosterne au pied des autels qu'elle-même a tant de fois souillés ; elle veut que ses fils vivent : elle veut !... Mais le fléau, comme un châtiment du ciel, les frappe tous les deux. Les prières d'une Frédégonde ne sont pas de celles qui montent à Dieu. Un espoir lui reste dans sa douleur : c'est que le fils d'Audovèse ne sera pas plus épargné que les siens. Elle apprend que c'est au château de Braine que la peste exerce ses plus affreux ravages : elle fait donner à Clovis l'ordre de s'y rendre. Clovis obéit, et le fléau trompe encore cette fois l'espoir de Frédégonde. Alors, dans sa rage, elle accuse Clovis d'avoir, par des maléfices, causé la mort de ses fils. Le fléau a épargné Clovis ; n'est-il pas évident que Clovis et le fléau sont complices ? C'est sur une pareille accusation que le lâche et cruel Chilpéric livre son fils à Frédégonde ; puis il part pour la chasse, et il n'y pense plus. Trois jours après, on vient lui annoncer que Clovis s'est tué lui-même et que le couteau est encore dans la blessure. Chilpéric feint de croire au suicide de Clovis, comme il a cru au meurtre de Mérovée. Pas une larme, pas un mot ne témoigne de sa douleur. Il est déjà tellement habitué au crime, que, lorsqu'on lui annonce, peu de temps après, le supplice cruel qu'on a fait subir à la mère de ses trois fils, à la malheureuse Audovèse, il ne regrette même pas qu'on ait cessé d'avoir pour lui l'attention d'inventer une nouvelle fable (580). Cette fois il sanctionne, il approuve, et il n'est pas certain qu'il n'ait pas lui-même ordonné. Chilpéric Ier fut le Néron de la France ; et c'est le grand historien de cette époque, c'est un saint évêque, c'est Grégoire de Tours qui l'a flétri de ce nom trop mérité.

La mort tragique d'Audovèse et de ses trois fils ne suffit point à Frédégonde. Sa haine ne s'arrêta pas à la famille de son époux. L'évêque de Rouen, Prétextat, avait marié Mérovée à Brunehault : Frédégonde le fit accuser, devant un concile d'évêques rassemblés à Paris, non-seulement d'avoir violé les lois de l'église en unissant la tante et le neveu, mais encore d'avoir

conspiré avec Mérovée contre les jours du roi. Telle était la frayeur qu'elle inspirait, que Grégoire de Tours fut le seul qui osa prendre hautement la défense de Prétextat. Sa condamnation paraissait tellement inévitable, que, dans l'espoir d'obtenir sa grâce, Prétextat eut la faiblesse d'avouer un crime qu'il n'avait pas commis. Chilpéric, satisfait de ce triomphe, se contenta d'un exil dans l'île de Jersey. Frédégonde, plus implacable, saura bien l'y retrouver plus tard. Les exils et les confiscations ne sont pas des châtiments à la hauteur de ses vengeances.

Le courage de Grégoire de Tours faillit lui être fatal : accusé lui-même d'avoir donné à Frédégonde un nom injurieux, il ne fallut pas moins que la vénération dont il était entouré pour qu'il échappât à une condamnation; et encore exigea-t-on de lui de dire la messe à trois autels différents, et de répéter à chaque fois le serment de n'avoir point dit les paroles qu'on lui reprochait.

C'est pour nous une tâche pénible de n'avoir à raconter que des crimes; et nous voudrions, en nous réfugiant près du *bon* roi Gontran, rencontrer quelques-unes de ces vertus qu'on aime à voir sur le trône. Comme nous l'avons déjà dit, Gontran aimait la paix; et quand il était obligé de faire la guerre, il avait des généraux qui gagnaient pour lui des batailles et tenaient en échec l'ambition de Chilpéric. C'est peut-être à cette humeur pacifique que Gontran doit cette réputation de bonté qui lui est restée, malgré quelques têtes qu'il fit trancher sans juste cause, et entre autres celles de deux médecins, coupables d'avoir laissé mourir sa femme du fléau qui avait enlevé les fils de Chilpéric. Resté sans enfants, il pensa que, si sa vie était le seul obstacle à ce que le royaume de Bourgogne tombât au pouvoir du roi de Neustrie, Frédégonde et Chilpéric ne se feraient aucun scrupule de le tuer. Alors il se détermina à faire choix d'un héritier, et son choix se fixa sur Childebert, roi d'Austrasie, qui n'avait encore que sept ans. Une entrevue eut lieu entre l'oncle et le neveu à Pont-Pierre, sur la Meuse (577). Tous les principaux ducs, comtes et barons des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne étaient présents. Gontran embrassa tendrement Childebert, le plaça près de lui sur son siége, et dit à haute voix : « Dieu m'a puni de mes péchés en m'enlevant mes

» fils : mais j'ai retrouvé un fils dans mon neveu. Qu'un même » bouclier nous protége! qu'une même lance nous défende! Si » j'ai d'autres enfants, ils seront ses frères, et il n'en sera pas » moins mon fils. » Les seigneurs d'Austrasie acceptèrent l'alliance au nom du jeune roi, et de nombreux festins scellèrent l'union des deux peuples.

Chilpéric, menacé par cet accord des Bourguignons et des Austrasiens, n'en parut cependant pas alarmé. Il montra, par de brillantes fêtes dans Paris, qu'il était prêt à soutenir la guerre. Ce fut à cette époque qu'il perdit les fils que lui avait donnés Frédégonde, et il se trouva, comme Gontran, sans héritier. L'idée lui vint alors d'adopter également son neveu Childebert. Par cette adoption, il détruisait l'alliance qui lui faisait ombrage. Ses envoyés n'eurent pas de peine à persuader aux seigneurs d'Austrasie que l'amitié de Chilpéric était préférable à celle de Gontran. Ils étaient d'ailleurs mécontents de leurs rapports avec ce roi, qui de son côté était blessé de leur insolence : en sorte que les avances amicales de Chilpéric furent accueillies avec empressement par Childebert et ses tuteurs. L'alliance du roi d'Austrasie avec le roi de Neustrie se fit à peu près dans les mêmes termes qu'elle s'était faite avec le roi de Bourgogne. Les mêmes serments furent échangés, et comme on avait décidé la guerre contre Chilpéric, cette fois on la décida contre Gontran (581).

Cette guerre se fit pendant deux années avec des chances diverses qui n'eurent d'autres résultats que la prise de quelques villes, la dévastation du Berri et de la Touraine, et beaucoup de sang versé de part et d'autre. La paix eut lieu après une défaite qu'essuya Chilpéric près de Melun (583); elle eut pour cause principale une sorte de révolution qui venait d'avoir lieu dans le royaume d'Austrasie.

Chilpéric avait permis à Brunehault de retourner à Metz près de son fils, après l'annulation de son mariage avec Mérovée : là, elle avait trouvé le jeune roi soumis au maire du palais et aux grands d'Austrasie : ils s'étaient faits les maîtres du royaume, et Brunehault n'essuya que leurs dédains quand elle réclama la tutelle de son fils. Le seul duc de Champagne, Lupus, lui fut fidèle, et il profita des dispositions favorables du peuple pour ré-

tablir en Austrasie l'autorité royale. Menacés dans leur ambition, les seigneurs austrasiens quittent aussitôt l'armée de Chilpéric, et se réunissent contre le duc de Champagne. Seul contre tous, Lupus veut résister; mais, dans une lutte si inégale, il ne peut que succomber victime de son courage et de son dévouement. Déjà le glaive est levé, le sang va couler, lorsqu'on voit s'élancer à cheval, à travers les lances et les épées, une femme en habit de guerre. Cette femme, c'est la reine, c'est Brunehault! « Arrêtez, s'écrie-t-elle, compagnons du grand Sigebert! frapperez-vous de vos glaives l'ami qu'il aimait tant? Il est innocent, et sa mort, en provoquant des vengeances, entraînera la » ruine du royaume! — Femme, retire-toi, lui répond Ursion, » l'ennemi personnel de Lupus; c'est assez pour toi d'avoir régné » sous Sigebert. Ton fils est roi maintenant : c'est à nous de le » conduire. Retire-toi, ou nous te foulons aux pieds de nos chevaux! » Ces insolentes menaces n'effraient pas l'intrépide Brunehault. Elle n'abandonne point celui qui ne l'a point abandonnée : elle le défend comme il a défendu son fils; elle le sauve d'une mort qui semblait inévitable, et acquitte ainsi la dette de la royauté. Lupus trouva un asile près du roi de Bourgogne, et ses ennemis se consolèrent de lui avoir laissé la vie en pillant et dévastant ses terres et ses châteaux. La générosité de ces temps-là n'allait jamais jusqu'au sacrifice d'un pillage (581).

Le jeune roi d'Austrasie, qui commençait à supporter impatiemment la tutelle de pareils sujets, semblait appelé à réunir un jour sur sa tête les couronnes de ses oncles, lorsqu'en 584 Frédégonde donna un fils à Chilpéric. La naissance de ce fils, qui reçut le nom de Clotaire, porta malheur à son père. Un soir qu'étant à Chelles, Chilpéric revenait de la chasse, un homme s'approcha de lui au moment où il descendait de cheval, le frappa d'un couteau sous l'aisselle, et, redoublant le coup, lui perça le ventre. Le sang lui sortit aussitôt par la bouche et par sa blessure, et il expira. Grégoire de Tours, contemporain de cette mort, et qui nous l'a racontée, ajoute : « Comme ce roi n'avait d'affection pour personne, personne n'avait d'affection pour lui. » Aussi à peine eut-il rendu le dernier soupir, que tous les siens s'enfuirent et l'abandonnèrent. Ce fut l'évêque de Senlis, qu'il avait maltraité, qui veilla et pria toute la nuit près

du corps, puis le conduisit dans une barque jusqu'à Paris, où il l'ensevelit de ses mains, sans pompe et sans honneur, dans un caveau de l'église Saint-Vincent. Cette déplorable fin d'une vie plus déplorable encore est une de ces grandes leçons que Dieu donne quelquefois aux rois de la terre. Il avait en quelque sorte régné par l'assassinat; c'est par l'assassinat qu'il périt. Le couteau qui avait frappé le sage et brave Sigebert s'était retrouvé pour tuer le perfide et cruel Chilpéric (584).

CHAPITRE X.

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAULT. — CLOTAIRE II.

De 584 à 593.

Chilpéric I meurt assassiné: Quel est l'assassin? un homme obscur et sans nom, à qui on a mis un poignard à la main. Mais qui donc arma cet homme et cacha son crime derrière une bassesse? Nul ne le sait. Tant de personnes ont des titres au soupçon, que l'histoire n'ose préciser le sien. Le sage évêque de Tours ne forme pas même une conjecture à cet égard. L'opinion accusa d'abord Frédégonde. On raconta que, menacée du courroux de Chilpéric, elle l'avait fait assassiner après l'avoir trahi; elle fut même obligée de se réfugier près de Gontran, avec son fils, Clotaire II, qui venait de naître. Gontran prit hautement son parti, et refusa de la croire coupable du meurtre de son mari. La veuve de Sigebert ne fut pas soupçonnée avec moins de vraisemblance; elle avait tant à se plaindre de Chilpéric! et la vengeance était alors considérée en quelque sorte comme une vertu. Ce qui semble justifier cependant Brunehault, c'est que Frédégonde ne l'accusa point. Elle accusa au contraire un serviteur de Chilpéric, nommé Ébérulf, dont la tête tomba ainsi que celle de Sonnégisile, seigneur austrasien. Cette expiation atteignit-elle les vrais coupables? Nous devons le croire, puisqu'ils avouèrent, mais leur motif échappe. Peut-être les grands du royaume de Neustrie étaient-ils las du joug de Chilpéric?

Peut-être un homme du peuple lui-même se dévoua-t-il pour délivrer la France de son tyran.

Quoi qu'il en soit, la mort de Chilpéric amena une grande confusion dans les trois royaumes. A leur tête se trouvaient un vieillard, Gontran; un jeune homme, Childebert; un enfant, Clotaire. Childebert, déjà ambitieux, attira à lui une partie des seigneurs neustriens, qui lui livrèrent les trésors de Chilpéric. Il se disposait même à s'emparer de Paris, lorsque Gontran l'y devança avec une armée, et lui en ferma les portes. Les Bourguignons et les Austrasiens se disputèrent plusieurs villes de la Neustrie, c'est-à-dire qu'ils les dévastèrent. Enfin un *plaid* ou réunion eut lieu pour terminer les différends des deux rois. Gontran fut amer et violent dans ses reproches, et les envoyés de Childebert fiers et insolents dans leurs demandes. On se sépara plus ennemis encore qu'auparavant. Gontran-Boson, que le roi de Bourgogne avait accusé de perfidie, osa lui dire : « Assis que tu » es au trône des rois, nul ne peut répondre à ce que tu dis; mais » s'il se rencontre quelqu'un d'égal à moi qui m'ose charger du » crime que tu supposes, qu'il vienne et qu'il parle; et toi, roi » très-pieux, consens alors que la chose soit remise au jugement » de Dieu. Tu reconnaîtras au champ-clos si je suis coupable! » Un autre envoyé, plus hardi encore, ajouta : « Nous te disons » adieu. Tu ne veux pas rendre à Childebert ce qui est à lui? » Soit; mais sache qu'elle est encore entière, la hache sous la» quelle tes deux frères sont tombés. » Cette menace ne semble-t-elle pas indiquer que les seigneurs francs, qui supportaient impatiemment le joug de leurs rois, ne furent point étrangers aux meurtres de Sigebert et de Chilpéric? Gontran, effrayé de ces paroles, ne marcha plus qu'entouré de gardes; il osait à peine paraître en public; et un dimanche, qu'il s'était rendu à l'église pour entendre la messe, au moment où le diacre venait de prescrire le silence, le roi se leva tout à coup, et se tournant vers le peuple : « Vous tous qui m'écoutez, dit-il, » gardez-moi, je vous en conjure, une immuable fidélité. Ne » me tuez pas, comme on a tué mes frères. J'ai encore besoin » de vivre trois ans pour élever mes neveux, qui sont devenus » mes fils. Ma mort vous laisserait sans un roi capable de vous » défendre. » Le peuple fut ému, et pria Dieu pour le bon roi

Gontran. Le temps n'était déjà plus où il n'y avait de grand et de fort que le roi dans le royaume de Clovis.

Cette aristocratie de chefs mutins et insolents ne se croyait cependant pas assez sûre du peuple pour usurper ouvertement l'autorité royale; elle s'était avisée de chercher au loin un chef qui servît de prétexte à sa rébellion. Un homme, se disant de la race des *chevelus,* et même fils de Clotaire, vivait à Constantinople, sous le nom de Gondovald. Appelé dans le Midi par les Aquitains et les Provençaux, il fut porté sur le bouclier et proclamé roi, à Brives, par Didier duc de Toulouse, le patrice Mummole, et Gontran-Boson, celui-là même qui, pour se justifier du crime de perfidie dont l'accusait le roi de Bourgogne, avait répondu par un insolent défi. Appuyé par les chefs du parti austrasien, Gondovald prenait, au nom de Childebert II, les villes qui avaient appartenu à Sigebert, et il recevait, en son nom, le serment des villes qui dépendaient de Gontran ou de Clotaire II. Toulouse, Bordeaux et Angoulême avaient déjà reconnu Gondovald, lorsque Gontran, justement alarmé, proposa une entrevue à son neveu Childebert. Cette entrevue eut lieu en présence de l'armée destinée à combattre Gondovald. La réconciliation entre l'oncle et le neveu fut d'autant plus sincère, qu'un même intérêt les unissait contre la puissance naissante et déjà redoutable des seigneurs. Gontran présenta Childebert à l'armée : « Ce » n'est plus un enfant, dit-il, c'est un homme. Il est resté seul » de notre race en état de défendre nos cités, et je les lui aban» donne, comme s'il était mon fils. » — Le bruit de ce traité de famille entre Childebert et Gontran ne tarda pas à se répandre parmi les partisans de Gondovald. Plusieurs étaient ennemis de Gontran, mais non de Childebert, et ils s'empressèrent de déserter les drapeaux du prétendu roi qu'ils avaient fait. Gontran-Boson, qui était allé le chercher à Constantinople, fut un des premiers à l'abandonner. Le duc de Toulouse, Didier, suivit cet exemple, et lorsque arriva l'armée de Gontran, commandée par le duc Leudegisile et le patrice Œgila, Gondovald fut forcé de fuir et de se réfugier dans Comminges. Le duc Mummole l'y suivit pour le livrer, de concert avec les habitants. La trahison des seigneurs francs alla plus loin, car, à peine maîtres de Gondovald à qui ils avaient promis le pardon de Gontran, ils le mas-

sacrèrent. Cette lâcheté reçut son châtiment. La ville de Comminges fut pillée et brûlée; le duc Mummole et l'évêque Sagittaire furent tués par ordre de Gontran, et le duc Didier eut de la peine à se mettre à l'abri de son courroux, dans les châteaux-forts de son duché (525).

En s'unissant à Childebert, Gontran avait paru abandonner son autre neveu, Clotaire II; il avait transformé la retraite de Frédégonde, à Rouen, en une sorte d'exil, et il avait même exigé, avant de tenir le jeune roi sur les fonts de baptême, que trois évêques et trois cents seigneurs francs de la Neustrie prêtassent serment devant lui que Clotaire était bien réellement le fils de Chilpéric.

Frédégonde chercha à se venger de cette humiliation par deux crimes, dont un seul réussit. Deux de ces assassins dont elle disposait furent envoyés en Austrasie, où Brunehault venait de marier son fils Childebert avec une femme de naissance obscure, et de l'affranchir de la tutelle d'un maire du palais; ils avaient mission d'assassiner la mère et le fils. Leur tentative échoua; ils avouèrent leur crime, et périrent dans d'affreux supplices. Frédégonde fut plus heureuse dans sa haine contre l'évêque de Rouen Prétextat. Gontran l'avait rappelé de son exil: Frédégonde le menaçait de l'y renvoyer. Prétextat eut l'imprudence de lui dire que, dans son exil, il était encore évêque, mais que, dans le sien, elle avait cessé d'être reine. Le dimanche de Pâques suivant, au moment où il célébrait la messe dans la cathédrale, il fut frappé d'un coup de couteau et mourut en accusant Frédégonde. Un seigneur franc, témoin du meurtre, osa répéter les paroles de Prétextat mourant, et un quart d'heure après il était mort lui-même, après avoir accepté des rafraîchissements que Frédégonde lui avait fait présenter.

Transportons-nous maintenant de la cour de Frédégonde à celle de Brunehault. C'est là que se continue dans le sang la lutte que nous avons vue commencer entre l'aristocratie et la royauté. Childebert est jeune, mais sa mère Brunehault le dirige, et elle voit que les grands de l'Austrasie veulent s'emparer du pouvoir, comme l'ont fait les grands de la Neustrie. Il faut un exemple terrible. Le plus haut placé parmi ces seigneurs austrasiens est le duc Magnovald. Childebert le fait asseoir près

de lui pour assister à un combat de taureaux, et au moment où le jeune roi l'excite à rire du spectacle qu'il a sous les yeux, un coup de hache lui abat la tête. Après Magnovald, Rauchingue est le plus puissant des Austrasiens. Childebert le fait appeler dans son palais, l'entretient de choses indifférentes, tandis qu'il expédie des courriers pour s'emparer de ses biens; et en sortant, Rauchingue est frappé par des meurtriers. Disons, pour justifier, si cela se peut, la perfidie et la cruauté de Childebert, que Rauchingue avait conspiré sa mort, et voulait, d'accord avec deux autres chefs austrasiens, substituer à un roi qu'ils redoutaient les deux fils de ce roi, dont l'aîné n'avait qu'un an, afin de régner sous leur nom. Restait le redoutable Gontran-Boson, si puissant en Aquitaine et en Austrasie. Childebert s'entendit avec son oncle pour le perdre. Boson s'était réfugié dans le sanctuaire de l'évêque de Trèves. Les deux rois ordonnèrent de mettre le feu à l'église, et Boson, en voulant s'échapper, fut tué sur le seuil. Il en fut de même des deux autres ducs austrasiens qui avaient conspiré contre Childebert. Œgidius, évêque de Rheims, obtint seul sa grâce, par l'intervention de ce fidèle Lupus, que six ans auparavant il avait chassé de son duché de Champagne. La fidélité est toujours généreuse.

Un traité entre Childebert et Gontran suivit la vengeance commune qu'ils venaient de tirer des seigneurs austrasiens et bourguignons, et ce traité se fit aux dépens du jeune Clotaire II (585).

Des guerres sans gloire et sans résultat, tantôt contre les Visigoths du midi de la Gaule, tantôt contre les Lombards établis au delà des Alpes, remplissent les dernières années du règne de Gontran, qui nous sont peu connues. Le grand historien de ces temps, Grégoire de Tours, n'est plus là pour nous guider dans le labyrinthe des événements et des crimes qui se succèdent et se pressent depuis la mort de Gontran en 593, jusqu'à celle de Brunehault en 613. Les historiens de cette époque sont tellements empreints de passion, qu'on ne doit admettre leurs assertions qu'avec une extrême défiance. Ils n'étaient pas contemporains des faits qu'ils racontent, et ils ont paru se complaire à donner aux événements les plus simples, des causes extraordinaires qui flattaient leur imagination. Aucune mort ne

leur semble naturelle : le poison vient en aide au poignard, quand le sang ne coule pas. A chaque page, il leur faut un crime. Les chroniqueurs de cette époque, presque tous anonymes, sont divisés en deux camps, comme les Francs l'étaient alors eux-mêmes. Ils combattent plutôt qu'ils n'écrivent, les uns contre Frédégonde, les autres contre Brunehault; c'est un duel entre ces deux reines, qui se prolonge après leur mort entre leurs historiens. Nous devons en conclure que souvent leurs allégations sont mensongères. En rejetant la plupart des crimes si nombreux de cette époque sur ces deux femmes, ces historiens nous semblent avoir abusé du droit d'accusation contre des personnages qui ne pouvaient plus se défendre. Certes, nous ne nous ferons point ici le champion de cette Frédégonde, de cette digne épouse de Chilpéric, dont le nom est en horreur depuis des siècles; mais nous élèverons au moins des doutes sur les crimes de toute nature imputés à la malheureuse Brunehault, pendant les vingt dernières années de sa vie, et contre lesquels protestent cinquante ans de courage, de prudence, et nous pourrions dire de vertu, attestés par le saint évêque Grégoire de Tours, le plus consciencieux peut-être de tous les historiens. Rappelons-nous qu'à cette époque la lutte avait commencé entre l'aristocratie et la royauté, ou plutôt entre les grands du royaume et le roi. La haine était déjà profonde de part et d'autre. Aucun autre lien que celui de l'intérêt n'unissait le sujet au souverain. Les exemples de fidélité sont aussi rares que sont communs ceux de trahison; et qui peut dire combien de fois les trahisons cachées se sont traduites par un coup de poignard? Qui peut dire que Brunehault et Frédégonde elle-même n'aient pas souvent été accusées d'un crime par ceux-là même qui l'avaient commis? Ces mêmes grands, qui, pendant les siècles qui vont suivre, s'étudièrent à abrutir et à dégrader la race des rois, doivent-ils rester à l'abri du soupçon des attentats qui préparèrent cet abrutissement et cette dégradation? Nous ne pouvons pas les y laisser, quand nous les voyons presque tous, dans leurs propres familles, reproduire l'horrible spectacle de meurtres et d'empoisonnements, tant reprochés à la royale famille de Clovis. Ces hommes forts, comme on les appelait, posaient, sans le savoir, la base du système féodal que nous verrons plus

tard s'établir en France. Ils bâtissaient des châteaux inaccessibles aux déprédations de leurs voisins, et dans lesquels ils devaient bientôt braver l'autorité des rois. Quand la faveur ou le mérite leur faisait donner le gouvernement d'une province ou d'une ville sous le titre de duc ou de comte, ils s'en regardaient en quelque sorte comme les maîtres, et ils y exerçaient presque sans contrôle un pouvoir absolu. Afin de se maintenir à l'abri des caprices ou des vengeances de leur roi, ils avaient intérêt à ce que ce roi fut d'âge ou de caractère à n'avoir point de volonté; aussi, pendant de longues années, ne vit-on que des enfants sur le trône. Dès qu'ils avaient âge d'homme, ils disparaissaient, à moins que par la vie corrompue à laquelle on les condamnait, on ne fût parvenu à prolonger leur enfance, transformée en imbécillité. C'est là ce qui explique le pouvoir immense des maires du palais, sous les derniers rois de la race mérovingienne; et puisque nous avons prononcé le nom de maire du palais, nous devons, dès à présent, faire connaître l'origine de cette dignité qui devint un pouvoir si redoutable aux rois eux-mêmes.

Lorsque les rois se transportaient d'un château à un autre, ils se faisaient accompagner d'un serviteur de leur choix qui veillait à ce que rien ne manquât ni à la table, ni à la maison de son maître. Le nom latin de ce serviteur était *majordomus*, qui correspond très-bien au mot français majordome; c'étaient les mêmes fonctions. De ce nom on a fait plus tard *maire du palais;* cependant il faut bien se garder de confondre cet emploi domestique avec la puissance politique attachée au titre de ces maires du palais, que Grégoire de Tours appelle *nourriciers* ou *tuteurs du roi*, et dont la nomination appartenait au peuple ou plutôt aux grands. Ces *nourriciers* gouvernaient l'état, soit en l'absence du roi, soit pendant sa minorité, et ils le dominaient entièrement. On peut même supposer que ce fut le désir d'être les maîtres absolus de celui qu'ils nommaient leur maître, qui leur fit réunir les fonctions domestiques du majordome au pouvoir politique du maire du palais, et de la fusion de ces dignités résulta la similitude du nom. Les maires du palais ont disparu avec les rois fainéants, l'effet devait cesser avec la cause; mais avant d'arriver là, nous aurons souvent à parler

de cette seconde royauté, plus puissante souvent que la première, et qui a même fini par la remplacer.

CHAPITRE XI.

CLOTAIRE II.

De 593 à 628.

Reprenons maintenant le cours rapide des événements qui suivirent la mort de Gontran. Ce dernier fils de Clotaire, longtemps dominé par ses frères Sigebert et Chilpéric, ne montra quelque énergie qu'après leur mort, pour combattre tour à tour les prétentions de Frédégonde et de Brunehault, et pour dompter l'ambition facticuse des seigneurs d'Austrasie, de Neustrie et même de Bourgogne. L'irrésolution et la faiblesse de ses premières années ne se retrouvent plus en lui, quand il arrive à l'âge où ces défauts sont naturels. Il était imprévoyant et timide, il devient habile, actif et courageux. Aussi bon qu'un roi pouvait l'être alors, il a laissé dans la Bourgogne, après un règne de 31 ans, un nom justement vénéré, et l'église même l'a jugé digne d'être admis au nombre de ses saints.

A sa mort, Childebert n'hésita point à s'emparer de sa succession, au détriment de Clotaire II, qui n'avait alors que neuf ans: mais il ne se contenta pas de cette usurpation; il chargea les ducs Gondebaud et Quintrio d'envahir la Neustrie. Landeric, que Frédégonde avait fait nommer maire du palais, après la mort de Chilpéric, homme brave et habile, employa, dit-on, la ruse pour triompher du nombre. Un matin, au moment où l'armée de Childebert se reposait près de Soissons, croyant encore loin d'elle l'armée neustrienne, elle vit s'avancer non pas des guerriers, mais des arbres, non pas une armée, mais une forêt. Étonnée de ce spectacle si nouveau et si imprévu, elle ne songea point à se mettre en défense, et les soldats de Clotaire, se découvrant tout à coup, en firent un horrible carnage. Childebert ne fut pas plus heureux dans sa tentative d'invasion en Bretagne en 594; mais, l'année suivante, il prit sa revanche

contre les Warnes, qui s'étaient révoltés en Thuringe, et qu'il détruisit complétement, au point que le nom de ce peuple ne se retrouve plus dans l'histoire.

Un an après (596), n'ayant encore que 25 ans, Childebert meurt empoisonné. Qui accuserons-nous de ce nouveau crime? Sa mère Brunehault? Son intérêt y était contraire. Frédégonde, son ennemie? Aucune circonstance ne l'indique. Les grands enfin? Rappelons-nous que Childebert avait pris à tâche d'abattre leur puissance et leur orgueil, et que sa mort, en laissant l'Austrasie et la Bourgogne à ses deux fils Théodebert et Thierry, âgés de moins de dix ans, abandonnait les deux royaumes à l'ambition des grands qui allaient gouverner sous leur nom. Ce fut en effet ce qui arriva. Clotaire était roi de Neustrie, Théodebert d'Austrasie, Thierry II de Bourgogne; mais sous le titre de maire du palais, Landeric en Neustrie, Quintrio en Austrasie et Warnachaire en Bourgogne, rendaient la justice et commandaient les armées.

Frédégonde avait profité de la mort de Childebert pour reprendre les rives de la Seine; elle avait même remporté une victoire sur les Austrasiens, et était venue s'établir à Paris, lorsqu'elle y mourut (597). Elle fut enterrée dans l'église Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, dans le même tombeau que Chilpéric son mari : ce tombeau existe encore. L'évêque de Poitiers, Fortunatus, qui fut poëte, a seul osé défendre sa mémoire; mais l'imagination du poëte paraît, dans ce panégyrique, avoir étouffé la véracité du prêtre. Le nom de Frédégonde est resté comme une tache de sang dans l'histoire.

Brunehault avait lutté vainement contre la puissance toujours croissante des maires du palais qui gouvernaient pour ses petits-fils l'Austrasie et la Bourgogne; mais, lorsque Théodebert eut atteint l'âge de treize ans, elle n'hésita pas, dit-on, à l'affranchir de tutelle par la mort de Quintrio : c'était peut-être le seul moyen d'y parvenir; et bientôt après elle maria le jeune roi, à peine sorti de l'enfance, à une esclave nommée Bilichilde, qui paraissait n'être digne du trône que par sa grande beauté. Brunehault espérait la dominer entièrement. Il n'en fut pas ainsi. Bilichilde, soutenue par les grands, fit enlever Brunehault de Metz; on la transporta de vive force sur les confins du

royaume, et là on l'abandonna, seule, à pied, sans ressource aucune, dans un pays où elle ne devait pas rencontrer un ami. Quel abaissement après tant de grandeur! Elle errait au hasard, épuisée de fatigue et de faim, sans oser frapper à une habitation, dans la crainte d'y trouver un assassin, lorsqu'un homme se présente à sa vue. C'est un prêtre; il ne doit pas être son ennemi : elle l'aborde et se nomme. Le prêtre reconnaît, malgré sa misère, la fille, l'épouse, la mère et l'aïeule des rois; il la recueille d'abord dans son humble demeure; puis il la conduit à la cour du roi de Bourgogne, de Thierry II, son petit-fils. Brunehault n'oublia point ce service, et fit nommer ce prêtre à l'évêché d'Auxerre.

Un Franc, nommé Berthoalde, avait succédé à Warnachaire, comme maire du palais, en Bourgogne. Cet homme, sans ambition, l'accueillit sans défiance, et le génie de Brunehault s'empara entièrement de l'esprit du jeune Thierry. Là elle fit et défit à son gré les maires du palais, et on l'accuse, quoiqu'elle eût alors plus de cinquante ans, d'avoir été dirigée dans ses choix par un autre sentiment que la justice. Quoi qu'il en soit, elle déploya dans le gouvernement du royaume de Bourgogne une habileté et une grandeur qui attestent son génie. Née à l'école des rois visigoths, qui étaient eux-mêmes élèves des Romains, elle comprenait le pouvoir royal autrement que les Francs d'alors. Aussi donna-t-elle successivement le titre de maire du palais à Protadius et à Claudius, qui étaient de race romaine ou gauloise. Cette préférence lui attira de plus en plus la haine des seigneurs francs; et quelques saints évêques, qui lui reprochèrent d'encourager les vices de son petit-fils, furent persécutés par elle avec une violence que ne rachète point sa munificence envers les églises. Au nombre de ses victimes, on compte saint Didier et saint Colomban; mais celui-ci du moins ne subit que l'exil.

Cependant les deux fils de Childebert, Théodebert II et Thierry II, le roi d'Austrasie et le roi de Bourgogne, à peine arrivés à l'âge d'homme, s'étaient fait la guerre, l'un poussé par Bilichilde, l'autre par Brunehault. Le résultat de cette lutte fut la défaite de Théodebert à Tolbiac et à Cologne, sa tonsure et sa mort dans un cloître (612). Thierry II se trouva ainsi maître

des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne; mais l'année suivante, au moment où il se préparait à attaquer Clotaire, il mourut tout à coup de la dyssenterie, ou peut-être du poison (613). Ses quatre fils, encore en bas âge, devaient lui succéder suivant l'usage. Brunehault chercha à faire reconnaître l'aîné, Sigebert, comme seul héritier de son père. Mais les Austrasiens la détestaient, depuis surtout qu'ils l'avaient honteusement chassée. Deux d'entre eux, qui furent les chefs de la race carlovingienne, Arnolphe et Pépin, se prononcèrent ouvertement en faveur de Clotaire II; et le maire du palais d'Austrasie, Warnachaire, impatient de s'affranchir entièrement du joug de cette reine altière et ambitieuse, feignit d'accepter pour roi le jeune Sigebert qu'elle lui présentait; il parut même entrer dans ses projets d'envahissement du royaume de Neustrie. Les deux armées de Clotaire et de Sigebert se rencontrèrent entre la Marne et l'Aisne; mais à peine l'attaque commencée, il fut aisé de voir que la malheureuse Brunehault était tombée dans un piége. Les seigneurs bourguignons et austrasiens passèrent à l'ennemi ou lâchèrent pied : on ne poursuivit les fuyards que pour s'emparer de la vieille reine et de ses petits-fils. Ce fut le comte Herpon, Bourguignon, qui arrêta Brunehault. Amenée devant Clotaire, elle eut d'abord à subir toutes les injures et tous les outrages que put inventer le fils de Frédégonde. Il l'accusa de la mort de dix rois, sans alléguer d'autre témoignage que celui de sa haine; il lui reprocha même les crimes de sa mère; puis il la fit attacher sur un chameau et promener dans le camp, au milieu des huées d'une soldatesque féroce. Brunehault supporta tous ces outrages avec la dignité de l'âge, du malheur et de la royauté; et, lorsqu'elle se vit liée, par ses cheveux blancs et par un bras, à la queue d'un cheval indompté, peut-être souffrit-elle moins de l'idée de son horrible supplice que de l'humiliation qu'elle venait de subir. A un signal donné par Clotaire, le cheval partit, et au même instant la tête de Brunehault fut brisée : sa cervelle et son sang jaillirent, et ses membres furent dispersés dans la plaine. Un pieux serviteur les recueillit, et le coffre de marbre gris, élevé sur quatre piliers, qu'on voit encore aujourd'hui dans l'église Saint-Martin à Autun, contient les tristes restes de cette reine aussi glorieuse qu'infortunée : ce

sont des cendres, des charbons, quelques ossements brisés, et la molette d'un éperon. Le carrefour qu'on appelle la *Barrière des Sergents,* à Paris, paraît avoir été le lieu du supplice de Brunehault.

Nous sommes loin d'absoudre la reine d'Austrasie de tous les torts graves dont on a flétri sa mémoire; mais nous la jugeons innocente de tous ceux qui portent un caractère de perfidie et de bassesse. Brunehault avait de hautes et grandes qualités. Son courage ne l'abandonna jamais dans la mauvaise fortune; elle vit passer plusieurs générations de rois, la plupart indignes de ce nom, sans avoir jamais avili son caractère de reine; et ses plus aveugles détracteurs avouent leur étonnement de toutes les grandes choses qu'elle a entreprises et exécutées. L'ancienne France est couverte de monuments qui portent encore son nom, et qui le disputent tellement en grandeur à ceux des Romains que souvent on les confond ensemble. N'outrageons donc point, par des imputations calomnieuses ou incertaines, la mémoire d'une reine dont le génie eût été grand dans tous les siècles et qui fut immense dans le sien (613).

Clotaire, qui n'épargna pas plus les fils de Thierry que leur aïeule, se trouva ainsi réunir les trois royaumes francs, et telle est la force que donne l'unité du pouvoir, que la fin du règne de ce roi cessa d'offrir ces catastrophes sanglantes que nous venons de tracer dès qu'il fut seul maître de la nation franque. Et c'est au fils de Chilpéric et de Frédégonde qu'une pareille gloire était réservée! Le seul historien de ces temps, Frédégaire, est tellement laconique sur les événements qui suivirent la mort de Brunehault, qu'on doit les croire sans intérêt. Il nous est resté cependant un monument écrit de cette époque qu'il est utile de connaître. C'est l'édit de Clotaire qui confirma, en les modifiant toutefois, les décisions du concile qu'il convoqua à Paris, et auquel se trouvèrent soixante-dix-neuf évêques et plusieurs leudes ou seigneurs des trois royaumes, qui n'en formaient plus alors qu'un seul. Les droits de l'église et du clergé y furent établis avec d'immenses priviléges, que méritaient dès lors les lumières et la sagesse des principaux évêques. Les impôts furent réduits et les confiscations injustes furent restituées. Clotaire nomma et fit reconnaître, de son vivant, en 622, son fils

aîné Dagobert comme roi d'Austrasie, et quelques légers différends entre le père et le fils furent les seules traces des haines de famille, dont les Mérovingiens avaient donné jusqu'alors de si sanglants exemples. Clotaire mourut en 628, et son historien, ou plutôt son panégyriste Frédégaire, nous le montre « doué » d'une grande patience, instruit dans les lettres, craignant Dieu » et rémunérant généreusement les églises et les prêtres; il fai- » sait aux pauvres de grandes aumônes, et il se montrait plein » de bénignité et de piété envers tout le monde. » Il paraît que Frédégaire ne comprenait dans le monde, ni Brunehault, ni ses petits-fils, ni tant d'autres victimes du fils de Frédégonde.

CHAPITRE XII.

DAGOBERT I.

De 628 à 638.

Nous avons dépassé, pour les rois mérovingiens, l'époque des grands crimes et des grandes révolutions. L'énergie de Clovis et de ses premiers successeurs a presque entièrement disparu. On trouve bien encore çà et là les qualités de l'homme privé, rarement les talents d'un roi, jamais les vertus d'un héros. C'est aux mains des maires du palais que va passer l'autorité royale: le sceptre a suivi l'épée, aussi est-ce l'histoire des maires du palais plutôt que celle des rois que nous avons à raconter. L'histoire, qui semble placée près de la royauté pour lui servir de secrétaire, se repose comme elle, et, ne la voyant point agir, elle se tait. Si nous bornions nos récits à ce que nous pouvons croire des derniers temps de la race mérovingienne, la chronique sèche et décolorée de Frédégaire ne nous offrirait qu'un bien faible intérêt. Nous aurons nécessairement recours à d'autres sources, mais qui n'ont pas le même caractère d'authenticité. A cette époque on s'occupait peu d'écrire l'histoire des rois; mais les moines, renfermés dans leurs couvents, racontaient, pour l'édification de leur communauté, les vies des saints, nombreux alors; et c'est dans ces pieux travaux d'écrivains étrangers

au monde que les historiens, qui vinrent après eux, ont puisé leurs documents nécessairement inexacts. Les erreurs involontaires de ces saintes légendes ont passé dans les crédules chroniques des âges suivants, et il en est résulté un mélange de mensonges et de vérités qu'il est fort difficile de discerner les unes des autres. C'est ainsi que le moine de Saint-Denis, qui écrivit, au IXe siècle, la vie du roi Dagobert, et l'auteur des *Gestes des rois Francs*, qui vivait vers 720, ont recueilli toutes les traditions les plus incertaines pour en composer leurs récits naïfs. C'est ainsi que la plupart des historiens les ont admises, sans les soumettre à un examen assez sévère. C'est ainsi que nous-même nous les raconterons, en négligeant toutefois l'absurde et l'impossible, pour nous en tenir au vraisemblable à défaut du vrai, et au probable à défaut du certain.

Dès que la nouvelle de la mort de Clotaire parvint à Dagobert, son fils aîné, qui était en Austrasie, il s'empressa d'envoyer ses leudes, nommés dès lors *barons* (*hommes forts et illustres*), prendre possession en son nom des royaumes de Neustrie et de Bourgogne. Il se croyait généreux en laissant à son frère Caribert l'Aquitaine méridionale, dont leur père Clotaire leur avait fait un royaume à part : c'était une dérogation au principe de l'égalité du partage entre frères. Ce Caribert dompta les Wascons ou Gascons, sortis de l'Espagne, qui s'étaient emparés de la province qui porte leur nom, et où ils s'établirent, par suite d'un traité, sous la domination franque et l'autorité d'un duc de leur nation.

Dagobert, nommé roi d'Austrasie par son père Clotaire, avait eu pour tuteur l'évêque de Metz, Arnolphe ou Arnould, et pour maire du palais, Pépin. Il leur laissa ses pouvoirs en partant pour son royaume de Neustrie; puis, après s'y être fait proclamer dans l'église de Rheims, il se mit en route pour son royaume de Bourgogne, rendant lui-même la justice aux peuples qui avaient à se plaindre des grands, et distribuant aux pauvres d'abondantes aumônes. Il se fit ainsi craindre et bénir à la fois. C'est la belle partie de son règne que ce voyage de justice et de charité. Dagobert doit peut-être à ce voyage la popularité dont il a joui de son temps, et qui s'est transmise jusqu'à nous à l'aide d'une chanson. Un des principaux événements de son règne

fut la fondation de l'église et de l'abbaye de Saint-Denis. Comme il avait une foi particulière en ce saint martyr, il en fit déterrer les pieux restes, ainsi que ceux de ses compagnons; puis, après les avoir fait déposer dans de riches châsses ornées d'or fin et de pierres précieuses, il bâtit, avec toute la magnificence de cette époque, l'église qui devait les contenir. La partie où la châsse était placée fut même recouverte en argent, et la ville de Marseille fut imposée à l'envoi annuel de sa meilleure huile pour le luminaire. Un *gazophile* ou tronc fut placé près de l'autel afin que les fidèles pussent y déposer leurs aumônes. Dagobert fixa lui-même la sienne à cent livres par an, et il fit à ses successeurs un devoir royal de la même munificence. C'est encore à l'embellissement de cette église, qu'il voulait rendre splendide entre toutes les autres, et pour laquelle il ne craignait point de les dépouiller, qu'il employa le talent d'un orfévre nommé Éloi. Cet habile homme forgea pour le maître-autel une grande croix d'or, enrichie de pierreries, dont le travail était si admirable que, depuis, on ne vit rien de pareil, disent les chroniques, et que l'évêché de Noyon et le titre de saint, donnés à son auteur, en furent probablement la récompense. Dagobert donna en outre à l'abbaye de riches possessions en bois, villes et châteaux, afin que les pauvres et les pèlerins y trouvassent toujours un asile et des secours.

Nous voudrions n'avoir à raconter que de pareils faits du bon roi Dagobert. Malheureusement nous ne pouvons taire ce penchant coupable qu'il avait à changer de femme, au mépris des canons de l'église, et à reproduire en quelque sorte en Occident la vie honteuse des sérails de l'Orient. Son fils aîné, Sigebert, ne fut point le fruit d'une union légitime. On raconte que, pendant le baptême, l'enfant, qui ne parlait point encore, répondit cependant *Amen* aux prières de l'évêque, à la place de son oncle et parrain Caribert. Ce roi d'Aquitaine mourut peu de temps après son retour à Toulouse, en 631, et Dagobert fit saisir ses trésors et même, nous dit Frédégaire, tuer son fils Chilpéric, encore en bas âge. Un autre fils de Caribert, nommé Boggis, fut recueilli par Amand, duc des Gascons, son aïeul maternel, et fonda plus tard le duché d'Aquitaine.

Si la mort du fils de Caribert fut un crime de Dagobert, il ne

tarda pas à en être puni. Depuis la retraite dans un cloître de l'évêque Arnould et la disgrâce du maire du palais Pépin, les grands d'Austrasie murmuraient hautement d'être sacrifiés aux barons de la Neustrie et de la Bourgogne; et lorsque les Venèdes, peuple des bords de la Vistule, envahirent les frontières de l'Austrasie, ils trouvèrent peu de résistance. Un simple marchand, nommé Samon, Franc de naissance, dit-on, avait affranchi les Venèdes du joug des Avares; il lutta contre les armées des Francs avec tant d'habileté et de bonheur qu'il régna glorieusement, pendant trente-cinq ans, dans un vaste état, créé par lui, sur les confins de l'Austrasie allemande. Dagobert eut, en outre, le tort de partager l'usurpation de Sisenand dans le royaume des Visigoths, en Espagne, et de livrer aux Bavarois l'armée des Bulgares, qui avait obtenu de lui une perfide hospitalité. Une révolte des Gascons fut étouffée, après qu'ils eurent détruit presque entièrement l'armée que Dagobert avait envoyée contre eux sous la conduite du duc Aremberg. Judicaël, duc des Bretons, ne resta fidèle à la monarchie franque que grâce à l'habileté de ce même orfévre Éloi, devenu trésorier de Dagobert.

Les domaines du vaste empire de Dagobert les plus menacés de lui échapper ou d'être envahis étaient ceux d'Austrasie. Les seigneurs, toujours mécontents, demandaient un roi, et il fallut bien les contenter. Dagobert se rendit à Metz avec son fils Sigebert, à peine âgé de trois ans. Là, dans une assemblée de leudes et de prélats : « Voici mon fils que je vous donne, leur » dit-il, il sera votre roi ; soyez pour lui de bons et fidèles ser- » viteurs. » Cet arrangement fut accepté avec d'autant plus de joie, que, dans un roi de trois ans, les seigneurs austrasiens n'avaient point à redouter un maître.

Peu de temps après, la reine Nantechilde avait donné à Dagobert un fils qui reçut le nom de Clovis, et la crainte que ce fils ne fût un jour dépouillé par Sigebert des royaumes de Neustrie et de Bourgogne, détermina Dagobert à convoquer une nouvelle assemblée de leudes et d'évêques des trois royaumes. Cette assemblée eut lieu dans son château de Garches, près Paris, le 23 mai 636. Là, en présence de ses deux fils et des principaux barons et évêques, il monta sur un trône d'or*; il

* Ce trône, conservé jusqu'à nos jours, est à la bibliothèque du roi.

se couvrit le front de sa couronne royale, et, après avoir manifesté sa volonté sur le partage de son royaume entre ses deux fils, il donna à Sigebert l'Austrasie, et à Clovis la Neustrie et la Bourgogne, et fit connaître son testament, qui consacrait à de saintes œuvres tous les domaines qu'il avait acquis. La basilique et l'abbaye de Saint-Denis eurent la plus large part dans sa pieuse munificence. Après quoi Dagobert demanda à ses fils et aux grands de confirmer ses dispositions dernières, en apposant leur sceau sur cet acte solennel, dont il fit déposer des copies dans les cathédrales de Paris, de Lyon et de Metz.

Au mois de janvier 638, Dagobert, étant à son château d'Épernay, fut pris de la dyssenterie : il se fit aussitôt transporter à l'abbaye de Saint-Denis. Là, il appela Æga, son principal ministre, lui recommanda la reine Nantechilde et son fils Clovis; puis il mourut, entouré de ses moines en prières, de cette mort que doit désirer tout chrétien. On l'ensevelit à la droite du maître-autel de Saint-Denis, près de la châsse des martyrs. Dagobert fut regretté et pleuré, comme s'il eût été un grand et bon roi. Ses bonnes œuvres ont, sans doute, racheté ses fautes graves. Voici du moins une légende qui atteste qu'à sa mort cette pieuse compensation fut accueillie par l'église : aussi ne la trouvons-nous pas indigne de l'histoire :

« En ce temps était allé en Sicile, où se trouve l'une des » bouches de l'enfer, l'évêque de Poitiers, Ansovald. Quand il » eut rempli la mission dont il était chargé, il se mit en mer et » arriva dans une île qu'habitait un saint homme, nommé Jean » le solitaire. C'était un vieillard, dont la vie, pleine de charité, » s'était passée à secourir de ses prières et de ses soins les mal- » heureux naufragés que la mer jetait sur le rivage; aussi cette » île avait-elle acquis, par lui, un saint renom. Quand la main » du Seigneur y conduisit l'évêque Ansovald, le solitaire l'ac- » cueillit avec empressement et le secourut le mieux qu'il put. » Après avoir longuement parlé de la joie du paradis et du bon- » heur des élus, le saint vieillard lui demanda de quel pays il » était, et pourquoi il était venu en Sicile. Dès que l'évêque lui » eut répondu qu'il était de France, le solitaire s'informa de la » vie et des mœurs du roi Dagobert, et Ansovald le satisfit en » homme qui les connaissait bien. Quand le bon vieillard eut

» tout écouté, il raconta la merveille qu'il avait vue en mer, et
» que voici : — Un jour, dit-il, je m'étais couché, pour me re-
» poser un peu, car je suis vieux et usé par les années. Pendant
» que je dormais, un homme à cheveux blancs s'approcha de
» moi et m'éveilla; puis il me dit de me lever et d'implorer la
» miséricorde de notre Seigneur pour l'âme du roi Dagobert,
» qui venait de passer de vie à trépas. Au moment où je me
» mettais en prières, j'aperçus sur la mer, assez près de moi,
» une troupe de diables qui emmenaient dans une nacelle l'âme
» du roi Dagobert, la tourmentaient et la battaient durement,
» en l'entraînant vers la *chaudière de Vulcain* *. Mais il gémis-
» sait et appelait sans cesse à son aide trois des saints du paradis :
» saint Denis de France le martyr, saint Martin et saint Maurice.
» Tout à coup je vis éclater la foudre, et, du milieu des éclairs,
» descendre les glorieux saints qu'il avait invoqués, et qui étaient
» vêtus de robes blanches. Tremblant de frayeur à cette appa-
» rition merveilleuse, je leur demandai qui ils étaient. — Nous
» sommes, me répondirent-ils, ceux que Dagobert a appelés
» pour le délivrer, Denis, Maurice et Martin. Nous venons le
» sauver des griffes du diable et le porter dans le sein d'Abra-
» ham. — Aussitôt je les vis s'approcher de la nacelle où l'âme
» du roi Dagobert se débattait contre les mauvais traitements,
» et ils l'enlevèrent vers le ciel en chantant : *Seigneur, il est à*
» *jamais heureux, celui que tu as élu ; car il habitera ton saint*
» *paradis et jouira de tous les biens qu'il contient.* »

Dès que l'évêque Ansovald fut de retour en France, il s'empressa de raconter ce qu'il avait appris du saint solitaire, et il se trouva que le jour et l'heure où avait eu lieu cette merveilleuse apparition, étaient précisément ceux où l'âme du roi Dagobert s'était séparée de son corps. L'archevêque de Rouen, saint Ouen, écrivit lui-même cette merveilleuse histoire, qui, selon le chroniqueur, est plus vraie que vraisemblable. Le curieux tombeau de Dagobert, que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Denis, est orné de sculptures qui représentent, en trois compartiments, les événements de cette sainte légende.

* On voit que les dénominations du paganisme se maintenaient encore à cette époque même dans les légendes chrétiennes, tant les Romains avaient jeté de profondes racines dans les Gaules.

CHAPITRE XIII.

LES MAIRES DU PALAIS.

CLOVIS II. — CLOTAIRE III. — THIERRY III.

De 638 à 687.

Dagobert mort, son testament fut fidèlement exécuté. En Neustrie, Clovis II fut roi, Nantechilde régente, Æga maire du palais. En Austrasie, Pépin régna au nom de Sigebert III. Le partage du trésor de Dagobert se fit entre sa veuve et ses deux fils. A la tête des deux royaumes se trouvaient deux hommes d'un rare mérite. Pépin et Æga. Malheureusement leur puissance fut de courte durée. Pépin mourut en 639, et Æga en 640. La succession de Pépin, d'abord partagée entre son fils Grimoald et Othon favori du jeune roi, resta au fils de Pépin, lorsque Lothaire, duc des Allemands, eut tué Othon. Dans la France occidentale, où Clovis portait le nom de roi, Archinoald fut maire du palais en Neustrie, et Flaochat en Bourgogne : mais ce dernier survécut peu à l'assassinat du patrice Willibad, son rival, qu'il fit tuer aux comices tenus à Autun en 641, et sa mort fut considérée comme un jugement de Dieu. C'est à cette époque que le duc héréditaire de Thuringe se déclara indépendant du royaume d'Austrasie, malgré les efforts de Grimoald. Le silence complet des historiens nous laisse ignorer à quelles vertus Sigebert dut le titre de saint qui lui fut donné par l'église.

Quant à Clovis II, voici ce qu'on raconte de sa vie et de sa mort. Sa mère, Nantechilde, était morte en 642. Le maire du palais, Archinoald, le maria à une jeune esclave saxonne nommée Bathilde, belle et pieuse reine, qui lui donna trois fils, Clotaire, Thierry et Childéric.

Une horrible famine ayant éclaté en France, le jeune roi, dont le trésor était épuisé, eut l'idée, pour secourir les pauvres qui mouraient de faim, de faire enlever la toiture d'argent qui couvrait, dans la basilique de Saint-Denis, les châsses des saints martyrs. Les moines de l'abbaye en avaient gardé quelque ran-

cune, et lorsque Clovis convoqua à Clichy, quelques années après, les évêques et barons du royaume, il fit déclarer, par un acte solennel, l'église et l'abbaye de Saint-Denis indépendantes de l'autorité de l'évêque de Paris, qui était alors saint Landry. Ne doutant pas que la faveur de saint Denis ne lui fût acquise, il voulut en porter sur lui une garantie de protection spéciale. Un jour qu'il était allé, suivant sa coutume, se prosterner devant la châsse du saint, il la fit ouvrir, et il détacha, en le brisant, un os du bras, afin de le mettre dans un scapulaire qu'il ne devait pas quitter. Des accès de folie lui survinrent peu après, et on les regarda comme le châtiment de cette profanation. Vainement s'empressa-t-il de rétablir dans la châsse cet os sacré, après l'avoir fait entourer d'or et de pierreries : le sacrilége devait être puni. Après un règne sans gloire qui dura seize années, Clovis II mourut en 654, n'ayant encore que vingt et un ans.

Cependant il se passait en Austrasie un grave événement. Pépin le vieux avait laissé une grande renommée; Grimoald, son fils, en lui succédant comme maire du palais, n'avait hérité ni de son génie ni de sa loyauté. Il se dit que le sang de Clovis avait dégénéré, et l'ambition fit taire le devoir. Préparant d'avance l'élévation de sa race, il obtint de Sigebert III un testament par lequel ce roi, alors sans enfants, adoptait pour fils et pour héritier, sous le nom de Childebert, le fils et l'héritier de son maire du palais Grimoald. Les grands d'Austrasie, qui redoutaient surtout d'être soumis au même roi que la Neustrie, ne s'opposèrent point à cet acte, qui faisait passer la couronne sur la tête de l'un d'entre eux. Mais il arriva que, peu après, Sigebert eut un fils qui reçut le nom de Dagobert. Cet enfant avait à peine trois ans lorsque son père mourut. Il fut reconnu roi par les soins de Grimoald : mais bientôt on vit l'enfant-roi attaqué d'une maladie de langueur, que l'on déclara mortelle, et peu de jours après on annonça publiquement sa mort. Grimoald, le testament de Sigebert à la main, fit proclamer roi d'Austrasie son propre fils Childebert, qui n'était lui-même qu'un enfant. L'évêque d'Autun, Léodgard, mieux connu sous le nom de saint Léger, dont la renommée était déjà grande, se prêta à cet arrangement : et tandis que l'on intronisait le fils de Grimoald,

le véritable roi Dagobert, qui n'était pas mort, avait les cheveux rasés, et était conduit en secret par l'évêque de Poitiers dans un monastère d'Écosse.

Il paraît que les esprits n'étaient pas encore préparés à reconnaître des droits au trône à un homme qui n'était pas du sang de Clovis, tant le principe de l'hérédité avait déjà pris racine en France. Soit justice, soit jalousie, les Austrasiens ne virent qu'une usurpation dans cette royauté prématurée du petit-fils de Pépin. Ils se saisirent de Grimoald et de son fils, et les livrèrent à Clovis II, qui les fit périr. L'Austrasie se trouva ainsi réunie à la Neustrie jusqu'à la mort de Clovis. Alors la reine Bathilde devint régente, et Archinoald resta maire du palais des trois royaumes. Sa puissance ne dura qu'une année. A sa mort, les Neustriens, en laissant à Bathilde la tutelle de son fils Clotaire III, élurent maire du palais Ébroin, tandis que les Austrasiens obtinrent pour roi Childeric II, second fils de Clovis, et lui donnèrent pour tuteur le duc Wulfoad.

Nous devons remarquer avec quelle persévérance les grands d'Austrasie luttaient contre la destinée qui les ramenait sans cesse sous la domination des rois de Neustrie, et cependant nous les voyons toujours reconnaître les droits des descendants de Clovis. Le but de leur ambition était de dominer les grands de la Neustrie, afin de n'être pas dominés par eux. Les maires du palais, qui représentaient cette aristocratie armée des deux pays, devaient se craindre et se haïr mutuellement. De la haine à la guerre, comme de la crainte au crime, il n'y a qu'un pas. Nous aurons donc des guerres et des crimes: mais les rois, enfants débiles ou princes stupides, ne seront plus désormais les coupables.

La régence de la reine Bathilde se passa en bonnes œuvres et en fondations pieuses. Elle restaura l'abbaye de Chelles; et lorsque Ébroin, jaloux de l'autorité qu'avait prise sur elle l'évêque Sigebrand, eut fait assassiner ce rival de sa puissance, elle s'enferma dans son couvent, en 664, et y termina sa sainte vie vers l'année 680.

Resté seul maître de la Neustrie, Ébroin exerça pendant six ans, au nom de Clotaire III, le pouvoir royal avec une hauteur et une fermeté qui humilièrent et irritèrent les grands; et lorsqu'en 670, Clotaire III mourut sans enfants après un règne de

quatorze ans, Ébroin, sans convoquer aucune assemblée de leudes et d'évêques, plaça sur le trône de Neustrie et de Bourgogne le troisième fils de Clovis II, Thierry III, qui avait au plus quinze ans. Les grands du royaume de Bourgogne, et à leur tête l'évêque d'Autun, saint Léger, proposèrent aux grands de la Neustrie de ne point reconnaître le roi qu'avait fait Ébroin, et d'appeler au trône Childéric II, son frère aîné, déjà roi d'Austrasie. Cette proposition fut appuyée par le maire du palais Wulfoad, et favorablement accueillie par les nombreux ennemis d'Ébroin. L'unanimité contre lui fut telle, qu'il ne put lever une armée pour défendre Thierry, et qu'ils se virent contraints l'un et l'autre à se réfugier dans une église, en abandonnant leurs trésors aux vainqueurs. On leur fit grâce de la vie, mais on les soumit à la tonsure ecclésiastique : Thierry fut mis au couvent de Saint-Denis, près du caveau royal où dormait son père, et Ébroin renfermé dans le monastère de Luxeuil.

Le triomphe de l'évêque d'Autun, saint Léger, ne devait pas durer long-temps. Dès que Childéric eut atteint l'âge d'homme, il profita de la première occasion pour se débarrasser des conseils peut-être sévères de l'évêque à qui il devait la Neustrie. Saint Léger fut jeté dans le même couvent qui renfermait son ennemi Ebroin. Ces deux rivaux, atteints de la même disgrâce, parurent se réconcilier dans le cloître, pendant que le roi Childéric III, qui les y avait réunis, s'aliénait de plus en plus l'affection des grands de la Neustrie. L'un d'eux, nommé Bodillon, ayant été attaché par son ordre à un poteau, et battu de verges, l'indignation qu'excita cet infâme traitement fut telle, que ces mêmes hommes, qui avaient appelé Childeric III au trône, le massacrèrent dans la forêt de Livry, où il chassait, et ils n'épargnèrent ni sa femme Bilichilde ni l'un de ses fils en bas âge. Un autre fils de Childéric se sauva dans un cloître, où il vécut quarante-trois ans sous le nom de Daniel : nous le verrons reparaître plus tard pour être roi. Le triste Thierry III, qu'on avait rasé et renfermé à Saint-Denis trois ans auparavant, fut replacé sur le trône par ceux qui l'en avaient chassé, et saint Léger sortit de son cloître, ainsi que son ancien rival et nouvel ami Ébroin. Cette amitié ne pouvait être sincère.

Il s'était fait également en Austrasie une restauration au pro-

fit de ce jeune Dagobert II, fils de Sigebert III, que Grimoald avait supposé mort, et qu'il avait envoyé dans un couvent d'Écosse. On était allé l'y chercher. Ébroin, qui s'était déclaré pour lui, ne pouvant tirer aucun parti de ce prince abruti par ses vices et par le malheur, essaya de ressusciter un prétendu fils de Clotaire III, qu'il nomma Clovis III. Jugeant que cet appui lui manquerait encore, il fit alliance avec quelques évêques, et, entre autres, avec saint Ouen, archevêque de Rouen, qui seul pouvait balancer le crédit de saint Léger.

Décidé à agir par lui-même, Ébroin rassemble une armée, que grossissent quelques seigneurs austrasiens, et attaquant de nuit et à l'improviste l'armée de Thierry, il la met en déroute, tue le maire du palais Leudesius qui la commandait, s'empare de l'évêque saint Léger, lui fait d'abord crever les yeux, couper la langue et les lèvres, et enfin trancher la tête; joignant ainsi la palme du martyre à l'auréole du saint; puis, quand il a abattu tous les soutiens du malheureux Thierry III, qui peut-être s'attendait à un pareil sort, Ébroin vainqueur s'incline devant lui et le reconnaît pour roi, après avoir fait disparaître le faux Clovis III, dont il n'avait plus besoin (674).

Ébroin poursuivit alors sans pitié tous ceux qui lui avaient résisté; et les couvents ne furent point à l'abri de ses vengeances. Il s'appuya du peuple contre l'aristocratie, et peut-être l'eût-il écrasée si deux petits-fils de saint Arnould, Martin et Pépin, neveux du célèbre Pépin-le-Vieux, n'eussent rallié autour d'eux les grands d'Austrasie, et même un grand nombre des seigneurs neustriens qui gémissaient sous le joug tyrannique d'Ébroin. Ces deux chefs, après s'être débarrassés du fantôme de roi nommé Dagobert II, vinrent attaquer la Neustrie (680). Ébroin marcha à leur rencontre, les battit près de Laon, et s'étant emparé par trahison de Martin, il le fit massacrer. Peut-être eût-il à son tour porté la guerre en Austrasie pour y atteindre Pépin, mais un seigneur franc, nommé Ermanfroi, qu'Ébroin avait surpris en fraude et dont il avait confisqué les biens, résolut de se venger et d'affranchir son pays de ce terrible maire du palais. Un dimanche matin qu'Ébroin se rendait à l'église, Ermanfroi se précipita sur lui, et le tua d'un coup d'épée à la tête; puis il s'enfuit en Austrasie, où il fut accueilli

et comblé d'honneurs, ce qui a fait supposer, peut-être à tort, que Pépin n'était point étranger à ce crime.

Cet Ébroin, qui avait gouverné la France en maître absolu pendant vingt ans, et qui avait fait et défait les rois, est une des grandes figures de cette époque. L'atroce supplice qu'il fit subir à saint Léger justifie la sévérité des jugements que l'église a portés sur son compte. Mais, à défaut de vertus, il avait un génie puissant, et peut-être les descendants de Pépin n'auraient jamais fondé une dynastie, sans le coup d'épée de l'assassin Ermanfroi (681).

Les maires du palais de Neustrie qui succédèrent à Ébroin n'étaient pas de taille à se mesurer avec Pépin, et lorsqu'il eut consolidé son pouvoir en Austrasie, il se mit à la tête des grands pour attaquer le triste Thierry III, qui avait alors pour maire du palais un homme de courage, nommé Berthaire. La victoire fut vivement disputée à Testry près Saint-Quentin ; mais enfin Pépin l'emporta: Berthaire fut tué, l'armée neustrienne détruite; et Pépin, s'étant rendu maître de Paris et du roi qui s'y était réfugié, jugea qu'il ne pourrait placer sur le trône un prince plus docile et plus soumis à ses volontés que Thierry III; il le fit donc reconnaître roi d'Austrasie, comme il était roi de Neustrie, c'est-à-dire que, sous le titre de maire du palais, Pépin exerça seul la puissance royale dans les trois royaumes (687).

Nous voyons qu'il est maintenant à peine question des rois, et que les maires du palais prennent dans l'histoire la première place, comme ils la prenaient dans le gouvernement du pays. Rappelons-nous ce qu'avaient été le roi Clovis et même Clotaire, pour comprendre dans quel mépris étaient tombés leurs indignes successeurs; aussi la bonne Chronique de Saint-Denis, si favorable pourtant à la royauté, ne craint-elle pas de nous tracer ainsi leurs portraits: « Les rois n'avoient tant seulement » que le nom et de rien ne servoient, fors de boire et de man- » gier. En un chastel ou en un manoir demouroient toute l'an- » née jusques aux calendes de may. Lors issoient hors en un » char pour saluer le peuple et pour être salués d'eux, dons et » présents prenoient et aucuns en rendoient, puis retournoient » à l'hostel et estoient ainsi jusques aux autres calendes de may.»

Dans les temps de barbarie et d'ignorance, les rois ne peu-

vent être que tyrans ou esclaves; et la royauté est ce qu'ils la font. Dans les temps de civilisation, l'intérêt général, compris de tous, suffit pour modérer la tyrannie ou soutenir la faiblesse des souverains. La royauté est alors à l'abri des rois.

CHAPITRE XIV.

LES MAIRES DU PALAIS.

THIERRY III. — CLOVIS III. — CHILDEBERT III. — DAGOBERT III. — CHILPÉRIC II. — THIERRY IV.

De 687 à 732.

Dans le principe de la monarchie des Francs, les rois étaient électifs; Clovis les rendit héréditaires par la puissance de sa volonté, plus encore que par l'autorité de ses lois. Le sang de Clovis fut seul jugé digne du trône, ou plutôt la nation aima mieux reconnaître un droit de naissance que de maintenir un droit d'élection qui pouvait, à chaque fin de règne, livrer le pays à des luttes sanglantes et anarchiques. Elle avait voulu cependant conserver le principe de l'élection pour les maires du palais; mais cette grande charge devint en quelque sorte héréditaire comme la royauté, dès qu'il se trouva dans cette dignité un homme assez fort pour changer une concession en un droit. Ainsi une seconde royauté se plaça près de la première pour la dominer. Est-il étonnant qu'elle ait fini par la remplacer?

Le petit-fils de saint Arnould, Pépin, qu'on a surnommé d'Héristal pour le distinguer des autres, parce qu'il possédait un château de ce nom près de Liége, Pépin, vainqueur à Testry, prit le titre de maire du palais de Neustrie; mais il en délégua les fonctions, ainsi que la garde du roi, à un Franc, nommé Nordbert, qui lui était dévoué. Quant à lui, il resta duc d'Austrasie et fixa sa résidence à Cologne. Des deux fils qu'il avait de sa femme Plectrude, il fit l'aîné, Drogon, duc de Champagne, réservant la Neustrie au cadet Grimoald. Il nomma

ensuite, au nom de Thierry III, les ducs et comtes qui devaient administrer les provinces. Fidèle aux anciens usages des Francs, il rassemblait chaque année, au mois de mars, les comices qui se composaient des grands et des évêques: là, on amenait le roi pour les présider et prononcer un discours, puis on le reconduisait dans son castel de Maumaque, sur les bords de l'Oise, pendant qne Pépin le remplaçait dans la présidence des comices et traitait réellement des affaires du pays. Quant à l'armée, le roi et les grands ne disposaient pas d'un soldat. Pépin s'en était réservé le commandement suprême et exclusif: c'est avec elle qu'il dompta les Frisons, qui avaient tenté de secouer le joug des Francs.

Thierry III mourut en 691, après 17 ans de règne, à 39 ans; ce qui était un âge avancé pour un roi de ce temps. Il avait vécu tour à tour dans un cloître et dans un palais; et, dans l'un et l'autre, il avait été également prisonnier sous le nom de roi. Il laissa deux fils Clovis et Childebert. Le premier fut proclamé dans les trois royaumes sous le nom de Clovis III; et Pépin continua de régner sans obstacle. Lorsque Clovis III mourut en 695, il le remplaça par Childebert III, auquel il donna pour maire du palais son propre fils Grimoald. Une guerre contre les Allemands, qui s'étaient révoltés et qui furent soumis par Pépin, est le seul événement de ce règne de seize années. Childebert III eut pour successeur son fils Dagobert III, âgé de 12 ans (711). Des chagrins domestiques troublèrent seuls la gloire et le bonheur de Pépin. Son fils aîné, Dragon, mourut en 708, d'une fièvre violente, et Grimoald fut assassiné au moment où, prosterné devant la châsse de saint Laurent, il lui demandait de prolonger les jours de son père malade. Pépin soupçonna de ce crime sa seconde femme Alpaïde, dont il avait eu un fils nommé Carl ou Charles *, qui déjà avait fait preuve de courage: il livra ce fils à sa première femme, Plectrude, qui le garda en prison; et lorsque Pépin mourut le 16 décembre 714, après avoir gouverné la France pendant plus de vingt-sept ans, il nomma maire du palais de Dagobert III, Théodoald, son petit-fils, sous la tutelle de Plectrude. Ainsi on vit à cette époque un roi de 15 ans sous la tutelle d'un maire du

* Dans la langue germanique, Carl signifie *valeureux*.

palais de 6 ans. Rien ne prouve mieux que la dignité de maire du palais tendait à devenir héréditaire comme la royauté.

Les grands de Neustrie s'indignèrent d'un pareil affront et prétendirent affranchir leur roi Dagobert III de la régence de Plectrude, qui n'était pas de sang royal. Plectrude marcha contre eux à la tête des Austrasiens. La rencontre eut lieu dans la forêt de Guise, près de Compiègne, et la vieille haine des deux peuples se réveilla dans cette lutte d'extermination, où l'avantage resta aux Neustriens. Vainqueurs, ils élurent pour maire du palais Regenfred ou Rainfroi. Bientôt les Austrasiens eux-mêmes eurent honte d'obéir à un enfant et à une femme. Charles fut arraché de sa prison par le dévouement d'un ami et présenté au peuple. Il avait les traits de son père Pépin, comme il en avait le courage. « C'est le soleil qui renaît plus » brillant après une éclipse, » dit alors le moine auteur des *Annales de Metz*. Charles eut bientôt une armée à lui, tandis que Plectrude conservait la sienne. Un danger commun les menaçait. Dagobert III étant mort (715), le maire du palais Rainfroi, au lieu de couronner Thierry, fils de Dagobert, était allé tirer du cloître le moine Daniel, dernier fils de Childéric II, qui avait alors 42 ans. Il lui laissa pousser les cheveux et le fit reconnaître pour roi sous le nom de Chilpéric II. Rainfroi fit alliance avec le duc des Frisons, Radbode, pour attaquer à la fois l'Austrasie au nord et au midi. Charles ne put empêcher leur jonction devant Cologne; mais les ayant surpris dans la forêt des Ardennes, il remporta sur les Neustriens une victoire complète, et, poursuivant ses succès, il livra la Neustrie au pillage. Rainfroi et Chilpéric II rassemblèrent une nouvelle armée et rencontrèrent les Austrasiens à Vincy près Cambrai. Charles, alarmé du nombre des Neustriens, offrit la paix à condition qu'on le laisserait maire du palais d'Austrasie. On ne lui répondit que par une menace, et le combat commença aussitôt (21 mars 717). La lutte fut longue, acharnée, décisive. Charles triompha. Cette victoire le délivra même de la rivalité de Plectrude et de son fils. Tous les trésors de son père lui furent rendus, et il créa un roi d'Austrasie dont on ignore l'origine, et auquel il donna le nom de Clotaire IV. Plus tard, en 719, ayant appris que Rainfroi avait fait alliance contre lui

avec Eudes, duc, et en quelque sorte roi d'Aquitaine, Charles les attaqua et les défit près de Soissons. Rainfroi, vaincu, accepta, en échange de la mairie de Neustrie, le duché d'Anjou; et, Clotaire IV étant mort, Charles fit reconnaître Chilpéric II roi d'Austrasie : les trois royaumes se trouvèrent ainsi réunis de nouveau sous le prince qui avait été le moine Daniel, ou plutôt sous le maire du palais Charles, fils de Pépin. Un an après (720), Charles eut encore à remplacer Chilpéric II qui venait de mourir, et il lui donna pour successeur Thierry IV, enfant de sept ans, fils de Dagobert, qui vivait obscurément dans l'abbaye de Chelles (720). Instruments dociles entre les mains des maires du palais, les rois de ces temps ne comptent dans l'histoire que par les dates de leur avénement et de leur mort.

Cependant il se préparait en Europe un de ces grands événements qui changent la destinée des empires. Nous avons vu comment le christianisme s'était répandu depuis sept cents ans, d'abord à travers les persécutions des empereurs païens, ensuite au milieu des vengeances des rois chrétiens. Un grand nombre de saints de cette époque furent en même temps des martyrs. Si les évêques ne se montraient pas exempts d'une ambition mondaine, on peut d'autant moins les en blâmer que leur influence dans les conseils de la nation était presque toujours conciliante et réparatrice. Les rois et les grands n'écoutaient que leurs passions et ne consultaient que leurs intérêts; les évêques défendaient l'église et le peuple. Si le modeste bâton de voyageur des apôtres s'était changé dans leurs mains en une crosse magnifiquement sculptée et dorée; si la croix de bois était devenue une croix d'or sur leur poitrine; si les églises et les monastères rivalisaient de luxe et de richesses avec les palais, il n'en est pas moins vrai que ces églises et ces monastères étaient toujours ouverts aux pauvres qui manquaient de pain et aux pèlerins qui n'avaient pas d'asile. Là veillait sans cesse une charité active et abondante. Là aussi se conservaient quelques traditions littéraires de l'antiquité. Les cloîtres seuls renfermaient alors les germes de la civilisation, qui ne devaient éclore que plus tard, et qui, sans cet abri, eussent été promptement étouffés sous les dévastations sans cesse renaissantes.

Ces siècles présentent une lutte continuelle entre la religion qui crée et la barbarie qui détruit; la société ne trouvait de refuge que dans l'église, comme l'opprimé ne trouvait d'asile que dans le sanctuaire. Dieu, sauveur des hommes, se continuait dans ses ministres pour le salut de l'humanité.

Un jour vint cependant où la religion du Christ parut menacée dans son impérissable avenir, et avec elle la civilisation naissante. Nous avons vu les Barbares du nord envahir successivement la Gaule, et ces mêmes Barbares élever ensuite une barrière contre ceux qui venaient leur disputer le prix de la victoire. Voici maintenant que la barrière du nord ne suffit plus. D'autres Barbares, adorateurs d'un homme qui se disait l'envoyé, le prophète de Dieu, sortent tout à coup par masses innombrables des pays qui avoisinent la mer Rouge : ce sont des peuples d'origine arabe; mais ils ont quitté ce nom déjà glorieux pour prendre celui de *Sarrasins,* qui dans leur langue signifie brigands. Les uns se jettent vers l'orient sur la Perse; les autres se dirigent vers la Syrie, l'Égypte, et se répandent sur les côtes africaines de la Méditerranée. Parvenus en face de l'Espagne, ils y rencontrent un comte Julien, qui a reçu un sanglant outrage du roi goth Roderic et n'attend qu'une occasion de se venger. Il la trouve dans le désir de conquête et de pillage qui anime les hordes sarrasines. Il leur montre au delà du détroit un pays dont il leur vante les richesses, et le détroit est bientôt franchi. Les Goths d'Espagne, surpris du débarquement inattendu de guerriers qu'ils connaissent à peine de nom, cherchent à se rallier autour de leur roi, mais la vengeance de Julien devait être complète. Roderic est tué et les Goths entièrement défaits à Xérès, en 711. Il ne resta plus de cette nation, qui occupait l'Espagne depuis trois siècles, que quelques tribus errantes dans les montagnes, où elles gardèrent le feu sacré du christianisme pendant sept cents ans que dura la domination des Arabes en Espagne.

Après s'être rendus maîtres de tout l'empire des Visigoths, les Sarrasins n'étaient pas gens à s'arrêter devant la barrière des Pyrénées, quand le pillage les appelait au delà. Ils profitèrent d'un moment où le duc d'Austrasie était occupé à soumettre les Frisons révoltés, pour pénétrer dans le midi de la

Gaule. Plusieurs villes tombèrent en leur pouvoir et furent saccagées. En 725, un chef sarrasin, nommé Ambiza, entra dans la Bourgogne et prit Autun, qu'il ravagea. On a trouvé près de cette ville des tombeaux qui attestent le séjour qu'y firent les sectateurs de Mahomet.

Le duc d'Aquitaine, Eudes, fut tellement alarmé de ce terrible voisinage, que, pour obtenir la paix, il donna sa fille en mariage à un chef musulman nommé Munusa. C'était trahir à la fois son Dieu et son pays. Il devait en être puni. Le khalife de Cordoue envoie Abdérame contre Munusa, dont la tête est mise à prix et promptement livrée, et la fille d'Eudes est envoyée au sérail de Bagdad. Le duc d'Aquitaine, dont Charles avait été obligé de réprimer les tentatives d'indépendance, se trouve alors pressé entre deux ennemis également redoutables : au midi, les Sarrasins, toujours avides de conquêtes et de pillages; au nord, les Francs, dont il a irrité le chef par sa première alliance avec les Sarrasins. Que faire dans ce danger qui le menace de tous côtés? Déjà Abdérame l'a vaincu deux fois : déjà Saintes, Angoulême, Bordeaux ont vu ces terribles vainqueurs abattre les églises, détruire les monastères, massacrer les populations. Et ce n'est pas seulement une armée qui s'avance et qui marque son passage par la dévastation : c'est en quelque sorte un peuple tout entier (car les Sarrasins entraînent avec eux leurs femmes et leurs enfants) qui vient prendre possession du pays des Francs, et proclamer la loi de Mahomet sur les débris des autels du Christ. Abdérame a entendu vanter les trésors de l'église Saint-Hilaire de Poitiers : il s'empare de la ville, pille le trésor et brûle l'église. Mais une plus riche proie l'attire au delà. Depuis des siècles la piété des rois enrichit la basilique Saint-Martin de Tours. Abdérame se met en marche pour la Touraine avec cette confiance que donne la victoire et cette ardeur qu'inspire l'amour du pillage; mais à peine est-il sorti des murs de Poitiers, qu'il aperçoit sur une hauteur des guerriers qui paraissent déterminés à lui disputer le passage. On dirait, à les voir, une muraille de fer qui s'est élevée tout à coup. Abdérame s'informe, et il apprend que le duc d'Aquitaine a imploré le secours du chef des Francs, au nom du Dieu des chrétiens, et que Charles, oubliant son ressenti-

ment contre lui, est résolu à défendre le royaume des Francs et la foi chrétienne également menacés. Abdérame surpris passe quelques jours à observer cette armée ennemie, sur laquelle il ne comptait pas et qui s'est formée comme par enchantement. Il cherche à l'attirer dans la plaine, afin de l'écraser sous le nombre de ses guerriers. Des attaques successives contre ce rempart vivant prouvent aux Sarrasins qu'ils ont affaire à des hommes aguerris et surtout à un chef expérimenté. Déjà leurs morts couvrent la plaine, et un samedi du mois d'octobre 732, au moment où Abdérame médite une nouvelle tentative, l'armée des Francs s'élance, comme un seul homme, de la hauteur qu'elle occupait, et écrase dans sa marche rapide tout ce qu'elle rencontre. Les musulmans, armés à la légère, résistent vainement. La discipline et le courage ont triomphé du nombre, et la mort d'Abdérame a décidé la victoire.

La nuit seule arrêta le massacre des Sarrasins, qui, si l'on en croit certains historiens, perdirent trois cent quatre-vingt-cinq mille hommes. L'exagération est ici trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la combattre. L'importance de cette victoire dispensait d'y ajouter des circonstances merveilleuses. Si les Sarrasins avaient triomphé à Poitiers, c'en était fait du christianisme et de la civilisation qui devait en être l'ouvrage : peut-être encore aujourd'hui les peuples de la France gémiraient-ils sous la rude et tyrannique domination des successeurs de Mahomet, qui dura sept cents ans en Espagne, et dure encore dans une partie du monde. Dieu, en armant le fils de Pépin du glaive qui vainquit Abdérame, lui donna la plus grande gloire à laquelle un héros chrétien pût prétendre, et consacra ainsi d'avance la future royauté de sa famille. Après la bataille de Poitiers, Charles, sans en avoir le titre, était roi des Francs de par Dieu et la victoire.

CHAPITRE XV.

THIERRY IV. — CHARLES MARTEL. — PÉPIN.

De 732 à 752.

Le surnom de *Martel,* que l'on donna depuis à Charles, fut le prix de sa bravoure à la bataille de Poitiers. Il frappa, dit-on, sur les Sarrasins aussi rudement que le marteau ou martel sur l'enclume, et ce surnom populaire est peut-être pour lui un titre plus glorieux que celui de roi dont il pouvait s'emparer. Après sa victoire, qui fut complète, il laissa au duc d'Aquitaine le soin d'en poursuivre les résultats; mais les Sarrasins, malgré leur désastre, commirent d'horribles ravages en se retirant vers les Pyrénées. C'étaient de terribles vaincus que ces peuples dont le pillage était la vie et en quelque sorte la religion.

Charles-Martel ne pouvait pardonner aux Bourguignons d'avoir donné un si facile accès dans leur royaume à ces ennemis de Dieu; il en accusa avec raison les grands, jaloux les uns des autres, et tous jaloux de lui. Son premier soin fut de rétablir en Bourgogne son autorité ébranlée. Il s'empara des villes et des châteaux, et en confia le commandement à des barons austrasiens qui lui étaient dévoués. Il s'approchait de la ville de Lyon, lorsqu'il apprit que les Frisons, auxquels il ne pouvait pardonner la première et seule défaite qu'il eût éprouvée, s'étaient de nouveau révoltés. Charles-Martel quitta aussitôt la Bourgogne, qui l'inquiétait peu, et, attaquant à la fois les Frisons par mer et par terre, il s'empara de leurs îles, tua leur duc Pappon, et revint chargé des dépouilles de ce peuple, avec des otages qui lui répondaient de sa soumission (734).

L'année suivante, la mort d'Eudes, duc d'Aquitaine, lui donna l'idée de réunir ce duché à la Neustrie; il se rendit maître de Bordeaux et de Blaye; mais, cédant aux prières d'Hunold, fils d'Eudes, il l'investit du duché d'Aquitaine et reçut son serment de fidélité. Leurs ennemis communs, les Sarrasins, étaient vaincus, mais non détruits; et le midi de la Gaule

devint la proie de leurs fanatiques dévastations. Pas une église ne demeura debout, pas un moine ne resta vivant où ils passèrent. Ils multiplièrent les saints et les martyrs. Narbonne, Arles, Nîmes, Avignon devinrent en peu de temps des villes musulmanes, et l'étendard du prophète s'éleva sur les ruines des temples du Christ dans toute la Provence.

Charles-Martel, animé d'un zèle religieux et politique à la fois, envoya le comte Childebrand, son frère, mettre le siége devant Avignon, qu'un duc nommé Mauront avait eu la lâcheté de vendre aux Sarrasins. Lorsque tout fut prêt pour l'assaut, Charles arriva lui-même pour y prendre part. La défense fut habile et meurtrière de la part des musulmans, autant que du côté des Francs l'attaque fut impétueuse et hardie. Enfin, Charles l'emporta. Les murs furent escaladés au milieu d'une grêle de flèches et de traits, et le courage seul reprit ce que la trahison avait livré. Charles, qui peut-être se reprochait de n'avoir pas profité de sa victoire de Poitiers, ne commit pas cette fois la même faute. La noble et riche cité de Narbonne était devenue le siége de la puissance musulmane en deçà des Pyrénées. C'est sur Narbonne qu'il marche; mais, pendant qu'il prépare l'assaut, on l'informe qu'une nouvelle armée de Sarrasins vient au secours de Narbonne : Charles ne l'attend pas; il court à sa rencontre. La vallée de Corbière le voit triompher une seconde fois des musulmans, qu'il refoule jusqu'à la mer et qu'il poursuit même jusque sur leurs vaisseaux. Mais, ayant échoué devant Narbonne, vaillamment défendue par le Sarrasin Anthème, il se venge sur Nîmes, Uzès et Beziers. Les arènes de Nîmes conservent encore les traces de l'incendie qu'il alluma pour détruire ces redoutables asiles de la puissance musulmane dans les Gaules. On a reproché à Charles-Martel la destruction de ces villes, renommées par leurs monuments; mais alors les monuments romains n'étaient point environnés du respect qu'ils obtiennent aujourd'hui des admirateurs des arts antiques. Charles n'hésita point à les sacrifier, parce qu'ils servaient de refuge à ses ennemis. Son vandalisme était en quelque sorte national. Sans doute il doit nous laisser des regrets; mais il ne peut lui mériter nos reproches.

C'est vers ce temps (737) que mourut Thierry IV, et Charles-

Martel ne songea même pas à le remplacer sur ce trône vacant qu'il remplissait de sa gloire. Thierry IV avait vécu et était mort sans que la nation s'occupât de lui. Il paraît que Charles le laissait libre de voyager à son gré de château en château, menant la vie qui lui plaisait, et ne lui interdisant que les affaires et les combats. Les derniers successeurs de Clovis avaient tellement accoutumé le pays à leur nullité, que nul ne songea ou peut-être n'osa faire remarquer à Charles-Martel que les Francs n'avaient plus de roi.

Ils avaient un chef du moins et un chef qui faisait glorieusement respecter leur territoire Les Saxons et les différents peuples des frontières du nord l'apprirent à leurs dépens. Charles-Martel leur montra que son épée atteignait ses ennemis à la fois au nord et au midi ; car à peine avait-il, en 738, soumis à un nouveau tribut les Saxons révoltés, qu'il était déjà en Provence, chassant les Sarrasins de ville en ville, de châteaux en châteaux, et les forçant enfin de renoncer désormais à toute tentative d'invasion au delà des Pyrénées (739).

Cette campagne fut la dernière de Charles-Martel. Cet infatigable guerrier, que la mort avait épargné sur tant de champs de bataille, ressentit, à cinquante ans à peine, les atteintes d'une maladie qu'il jugea mortelle. Il crut devoir faire lui-même le partage de l'empire des Francs entre ses fils. Il n'était pas roi et il agissait comme roi. Charles avait eu deux femmes, Rotrude et Sonichilde : la première lui avait donné deux fils, Carloman et Pépin, et une fille, Chiltrude ; la seconde, un fils nommé Griffon, alors âgé de quinze ans. Il donna à l'aîné Carloman l'Austrasie avec la Souabe et la Thuringe, qui en dépendaient ; il laissa à Pépin la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Quant à Griffon, il lui composa un domaine de quelques comtés pris à ses deux frères. Carloman et Pépin allèrent aussitôt se faire reconnaître dans leurs nouveaux états, tandis que Charles, vivant encore, se rendait à la basilique de Saint-Denis, et là se préparait à bien mourir, par de pieuses prières et de riches offrandes : puis il se fit porter à Kiersy-sur-Oise, près de Compiègne, où il mourut le 21 octobre 741, après avoir glorieusement gouverné la France pendant vingt-sept ans.

La mémoire de Charles-Martel a été violemment attaquée par plusieurs écrivains religieux, qui lui ont amèrement reproché d'avoir dépouillé de leurs domaines quelques églises et couvents pour en enrichir ses principaux guerriers. Il est sans doute injuste d'enlever au faible pour donner au fort; mais les événements ont leurs exigences. Menacé, attaqué de toutes parts, Charles avait besoin de soldats pour repousser au nord les Frisons idolâtres et au midi les Sarrasins de Mahomet. Que serait-il advenu de l'église chrétienne en France, si Charles n'eût pas trouvé des guerriers pour la protéger? Cette protection pouvait-elle être désintéressée? Ne fallait-il pas l'acheter? Qu'importe donc que la crédulité de ces temps ait accueilli, comme vérité, la fable d'un dragon ailé qui sortit du tombeau de Charles-Martel? Un fait plus certain, c'est la lettre que lui écrivit le pape Grégoire III, et dans laquelle il lui attribue la conversion au christianisme des Frisons et des Thuringiens; il fit ensuite don à Charles des clefs du Saint-Sépulcre et des chaînes qu'avait portées saint Pierre, et lui offrit de mettre le duché de Rome sous la protection du royaume des Francs. Le vainqueur de Poitiers méritait tous ces honneurs. Ajoutons, mais sans l'affirmer, que Charles-Martel est le premier qui ait fondé en France un ordre militaire, l'ordre de la *Genette*. La genette est un petit animal de l'espèce de la fouine, dont la fourrure était recherchée, et qui se trouvait en grand nombre dans le camp des Sarrasins. Charles distribua ces fourrures aux principaux chefs de son armée. Telle est, dit-on, l'origine de cet ordre qui se perpétua sous la dynastie carlovingienne. Si l'anecdote est vraie, elle prouve que Charles connaissait les Francs, et qu'il n'était pas moins habile politique que brave capitaine. Mieux valait offrir à ses guerriers l'appât d'une fourrure conquise sur l'ennemi que la dépouille d'une église ou d'un couvent.

L'amitié inviolable des deux fils aînés de Charles-Martel, Carloman et Pépin, est un fait digne d'être remarqué dans l'histoire. Le plus jeune, Griffon, devait succomber dans la lutte que sa mère Sonichilde lui fit entreprendre contre ses frères. Vainement eut-il recours au duc de Bavière, Odilon, oncle de sa mère; vainement s'appuya-t-il du mécontentement

de quelques seigneurs austrasiens et des révoltes sans cesse renaissantes des Saxons; vainement invoqua-t-il le secours du duc d'Aquitaine, Hunold, qui saisissait avec empressement tous les prétextes pour s'affranchir du tribut qu'il payait au chef des Francs. Carloman et Pépin, ensemble ou séparément, mais toujours d'accord, battirent les Bavarois, domptèrent les Saxons et les peuples de la Germanie, et soumirent de nouveau le duc d'Aquitaine. Les infructueuses tentatives de Griffon ne firent que consolider la puissance des deux frères, qui cependant se montrèrent toujours généreux envers lui. Pépin finit même par lui accorder douze riches comtés et la ville du Mans pour résidence; mais Griffon ne s'en montra pas reconnaissant.

On a peine à s'expliquer pourquoi Pépin eut l'idée d'exhumer du cloître un fils oublié de Thierry IV, pour le faire reconnaître roi de Neustrie, sous le nom de Childéric III (743). On pense que ce fut pour calmer le mécontentement de quelques seigneurs neustriens et bourguignons qui considéraient toujours la famille de Pépin comme austrasienne et par conséquent comme étrangère. On s'explique moins encore la résolution que prit tout à coup (747) Carloman de renoncer au duché d'Austrasie et d'aller à Rome abdiquer ses grandeurs entre les mains du pape, pour s'enfermer ensuite dans le couvent de Saint-Benoît sur le mont Cassin, et y faire des vœux monastiques. Carloman n'avait point de crimes à expier par la pénitence; il avait gouverné en bon, brave et vertueux prince. Fut-il, comme le prétend la chronique de Moissiac, touché d'un amour divin et du désir d'une patrie céleste, ou bien porta-t-il l'amitié et le dévouement pour son frère Pépin jusqu'à lui sacrifier sa part de l'héritage de Charles-Martel? On peut admettre l'une et l'autre de ces suppositions. Il recommanda ses enfants à son frère, mais il ne leur laissa pas son royaume, et la sincérité de sa foi, attestée par la sainte vie à laquelle il se dévoua, ne peut être révoquée en doute.

Pépin, resté seul maître des trois royaumes, n'en gouverna pas moins glorieusement. Il fit alliance avec les Vénèdes, peuple des bords du Danube dont le secours l'aida puissamment à réprimer les tentatives d'indépendance des Saxons, des Bavarois et des Allemands. Deux années de paix suivirent cette der-

nière campagne; mais ces deux années ne furent point perdues. Pépin jugea que le moment était venu d'accomplir ce que son aïeul Grimoald avait tenté vainement. Redouté au dehors par ses victoires, il persuada aux barons et seigneurs des trois royaumes que son aïeul et son père avaient, ainsi que lui, fait triompher l'aristocratie des Francs de la royauté des lâches descendants de Clovis. Il leur fit entendre qu'ils ne pouvaient espérer ni gloire, ni richesses, d'une race flétrie par ses vices et condamnée par Dieu. Il leur demanda s'il était digne d'eux de reconnaître pour roi un enfant imbécile, et de confier le sceptre à une main qui ne pouvait pas tenir une épée. Il leur rappela que les rois francs étaient autrefois élus par la nation; et ce fut en blessant leur orgueil qu'il les força de s'en souvenir. Mais un nouveau pouvoir s'était élevé depuis lors dans l'état; ce pouvoir était celui de l'église, pouvoir d'autant plus important qu'il s'exerçait sur les consciences, et que c'étaient les consciences surtout que Pépin voulait gagner. Après s'être assuré du consentement des barons qui commandaient aux guerriers, il s'occupa de se rendre favorables les évêques qui dirigeaient le peuple. Les confiscations de Charles-Martel furent en partie restituées aux églises et aux monastères. De riches présents effacèrent les ressentiments du passé; et l'église de France se trouva ralliée, comme par miracle, autour du fils de l'homme qu'elle avait en quelque sorte condamné au feu éternel.

La croix et l'épée, ces deux colonnes de la royauté, étaient à Pépin, et Pépin n'était pas roi. Dans un coin obscur du palais de Neustrie, vivait un chétif enfant, qui était le roi. Pépin, le regardant en pitié, se demanda si une couronne dans le ciel n'était pas préférable à la couronne que cet enfant portait sur la terre. Après avoir consulté l'archevêque de Mayence, l'apôtre de la Germanie, Boniface, dont la sainteté était universellement reconnue, Pépin envoya une députation au pape Zacharie pour lui soumettre cette question : « Dans un État où le roi est réduit à son titre seul et où la royauté est au pouvoir d'un autre que lui, n'est-il pas sage et permis de réunir le titre à la royauté? » Le saint-père répondit : « Que celui-là devait être roi, qui exerçait la puissance royale » (752).

Pépin n'hésita plus. Il rassembla à Soissons les barons et les évêques des trois royaumes, et leur communiqua la réponse du pape Zacharie. Aucune voix ne s'éleva en faveur du dernier descendant de Clovis, qui fut relégué, après avoir reçu la tonsure ecclésiastique, dans un couvent de Saint-Omer, où il mourut trois ans après.

« Le 1er mars 752, Pépin, dit le continuateur de Frédégaire, » fut élevé sur le trône des Francs, par l'autorité et le com- » mandement du saint pape Zacharie, par l'onction du saint- » chrême qu'il reçut des mains des bienheureux évêques de » France et par l'élection de tous les Francs. »

Pépin doit-il être considéré comme un usurpateur des droits des descendants de Clovis? Ces descendants avaient-ils été des usurpateurs des droits de la nation, en se perpétuant sur le trône? Voici notre réponse : Les Francs avaient renoncé à l'élection : c'était leur faute. Un droit abdiqué cesse d'être un droit. Pépin à nos yeux est donc un usurpateur; mais son usurpation fut utile, glorieuse, nécessaire, inévitable : n'est-ce pas dire à peu près qu'elle fut juste?

CHAPITRE XVI.

LES CARLOVINGIENS. — SECONDE RACE. — PÉPIN.

De 752 à 768.

Lorsqu'un voyageur a gravi péniblement la côte escarpée d'une montagne, arrivé au sommet, il s'arrête, et, jetant un rapide regard sur le chemin qu'il vient de parcourir, il en saisit l'ensemble, et ses souvenirs, d'abord confus, se classent et se gravent dans sa mémoire. Nous imiterons ce voyageur; et parvenus, comme nous le sommes, à la fin de la première race de nos rois, nous donnerons, avant d'aller plus loin, un dernier coup d'œil à la naissance de cet empire qui devait être le premier du monde durant tant de siècles.

Les premiers habitants de la Gaule sont guerriers et libres. Ils croient à un Dieu unique, à l'immortalité de l'âme : leurs

temples sont des forêts, leurs autels des rochers, leurs prêtres des devins, leurs législateurs des poëtes. Ils vont en Grèce et en Italie; là, donner leur nom à un pays; ici, tracer ce nom avec l'épée sur les murs du Capitole.

Rome se venge. César fait payer à la Gaule son triomphe d'un jour par cinq cents ans d'esclavage. Rome écrit des lois, bâtit des villes, trace des routes, construit des monuments, et les donne à la Gaule en échange de sa liberté perdue; mais le christianisme seul la console; car le christianisme, c'est la résignation et l'espérance.

De nouveaux maîtres se présentent: peu importe à la Gaule d'en changer! ceux-ci ne lui apportent point la civilisation, ils viennent la chercher. Leur glaive s'incline devant la croix; mais ils ne comprennent la liberté que pour eux, et tout ce qui est esclave, reste esclave.

Ces nouveaux maîtres ont un chef, puissant par le courage et grand par le génie. Il donne à ses compagnons vainqueurs les dépouilles des vaincus. Il attache l'homme au sol par la possession: il fonde un royaume: il est roi.

Ce roi meurt, le royaume est partagé entre ses fils; mais le génie ne se transmet pas, et le partage affaiblit. Les rivalités naissent, les haines s'animent, le sang coule; mais comme les vices étouffent le courage, ce n'est plus seulement l'épée qui tue, c'est le poison et le poignard. On combat par des assassinats.

Les guerriers commencent à mépriser des chefs sans force et sans vertu. Ils choisissent entre eux un homme plus digne de les commander. Cet homme n'est pas roi, mais il est le maître, et le roi même lui obéit. L'aristocratie domine la royauté.

Bientôt, cet homme se demande si le titre de maire du palais suffit à l'élu des hommes forts de la nation. Roi, peuple, ne sont plus que des mots: l'église, qui seule grandit à travers cette lutte du roi et des grands, sacrifie le roi et sauve la royauté: elle tonsure Childéric et sacre Pépin.

Ainsi, durant cette première race des rois francs, nous voyons la puissance aristocratique des compagnons de Clovis s'accroître de plus en plus, à mesure que le pouvoir royal de ses descendants s'affaiblit et s'efface. L'avénement de Pépin au trône est la conséquence inévitable de la guerre entre l'aristo-

cratie et la royauté; guerre que nous verrons recommencer toujours pour amener toujours le même résultat; guerre tantôt sourde et perfide, tantôt ardente et ouverte, rarement généreuse et loyale; guerre sans fin, dont le génie d'un homme arrête de temps en temps les progrès et répare les désastres, mais qui bientôt se réveille et prend toujours pour instrument le peuple qui, après la bataille, quel que soit le vainqueur, n'a jamais rien à faire qu'à compter ses morts. Revenons à Pépin.

Pépin, fils d'un guerrier, guerrier lui-même, sent qu'il doi réhabiliter par la gloire le titre de roi, afin de ne pas tomber dans le mépris, comme ceux qui ont porté ce titre avant lui. Il sait que quelques grands ont murmuré de son élévation à la puissance suprême et se permettent de le railler sur la petitesse de sa taille, en le nommant Pépin-le-Bref. Il veut que ce surnom lui soit un titre glorieux dans l'histoire, et un jour qu'il assiste avec tous les grands du royaume à un combat, où, suivant un usage transmis par les Romains, on mettait aux prises, dans un cirque, un lion et un taureau, il se tourne vers ceux qui l'entourent, et leur montrant dans l'arène le taureau qui va succomber : « Qui de vous, dit-il, ira les séparer? » Personne ne répond. « Ce sera donc moi! » s'écrie Pépin, et il s'élance dans l'arène, le glaive à la main. D'un coup il abat la tête du lion et le tranchant du fer pénètre même dans le cou du taureau. « Eh bien, suis-je trop petit pour être votre roi? dit-il, en regardant fièrement ceux dont il connaissait les railleries. » Tous les fronts s'inclinèrent. Pépin venait d'apprendre à ceux qui l'avaient fait roi, qu'il n'était pas roi seulement de nom. C'était l'histoire du vase de Soissons : Pépin se souvenait de Clovis.

Dès la première année de son règne, Pépin rassembla les comices du royaume et y appela les évêques. Il consacra ainsi les droits du clergé à participer au gouvernement du pays, et le clergé se montra digne de cette mission, en appliquant ses premiers travaux à la réforme des mœurs. L'influence ecclésiastique domina entièrement ces délibérations nationales, et la nation n'eut point à s'en plaindre. Pépin devait, en quelque sorte, la couronne au pape Zacharie, aussi protégea-t-il son successeur

Étienne II dans ses démêlés avec l'empereur Constantin, qui favorisait l'hérésie des *Iconoclastes*, ou destructeurs des saintes images, et dans sa lutte avec les Lombards. Ces peuples à *longues barbes* étaient venus s'établir, en 568, dans les provinces du nord de l'Italie, d'où ils menaçaient constamment les domaines du saint-père et Rome même. Étienne II vint en France, le corps revêtu du cilice, et le front couvert de cendres; il se prosterna devant Pépin, lui demandant de le délivrer du superbe Astolphe, roi des Lombards. Le roi Pépin s'empressa de relever le saint-père et de lui promettre secours et protection. Il fit plus : il lui demanda de le couronner une seconde fois, ainsi que sa femme Bertrade et ses deux fils Charles et Carloman. Le pape n'eut garde de refuser au roi des Francs une consécration qui paraissait soumettre la puissance temporelle des rois au pouvoir spirituel du chef de l'église; et la cérémonie de l'onction sacrée se fit le 28 juillet 754 dans la basilique de Saint-Denis.

Fidèle à sa promesse, Pépin franchit les Alpes, dont Astolphe défendit en vain les *cluses* ou passages. Menacé dans Pavie, sa capitale, le roi des Lombards promit à Pépin de rendre au saint-père tous les domaines qu'il réclamait; mais il fallut que l'année suivante Pépin revînt l'obliger, les armes à la main, de remplir sa promesse. Ce fut en vain que Carloman, le frère de Pépin, quitta son couvent pour venir intercéder en faveur du roi des Lombards; Pépin ne lui permit plus de retourner en Italie, et un couvent du Dauphiné devint le tombeau du frère du roi des Francs (754). Les guerres d'Italie ne déplaisaient point aux Francs, qui en rapportaient toujours un riche butin et les bénédictions du saint-père; mais, s'ils déployaient un grand zèle religieux à défendre les domaines de l'église de Rome contre les usurpations de ses voisins, ils ne mettaient pas moins d'orgueil national à punir les révoltes sans cesse renaissantes des peuples de la Germanie. Les Saxons toujours vaincus n'étaient jamais soumis, et Pépin fut obligé d'aller en 753 ravager leurs villes et leur imposer un nouveau tribut, pour leur apprendre que la chute des Mérovingiens n'avait rien changé à leur traité avec le roi des Francs.

Vainqueur au nord, Pépin entendit sans peine la voix du Visigoth Ansemond qui l'appelait au midi, et consentait à se re-

connaître son sujet et à lui remettre les villes de la Septimanie, à la condition qu'il délivrerait la ville de Narbonne du joug des musulmans. Mais Narbonne, occupée par eux depuis quarante ans, était pourvue de moyens de défense; et le siége déjà si long eût lassé une seconde fois la persévérance et le courage des Francs, si les habitants, ruinés par cette interminable guerre, ne fussent tombés eux-mêmes sur les Sarrasins qui défendaient leurs remparts et n'eussent ouvert leurs portes aux soldats de Pépin. Le résultat de cette victoire fut la réunion de la Septimanie (Languedoc) à la monarchie française. Une conquête plus importante était réservée au fondateur de la dynastie çarlovingienne.

Nous nous rappelons les luttes sanglantes d'Eudes, duc d'Aquitaine, contre Charles-Martel. Son fils Hunold ne s'était pas montré plus disposé à la soumission envers Pépin, alors qu'il n'était encore que maire du palais; or, Pépin, roi, devait trouver plus hostile encore à sa domination Guaifer, fils et successeur d'Hunold.

Le duché d'Aquitaine, qui s'étendait depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, s'était toujours affranchi, autant qu'il l'avait pu, du joug des rois francs. La population en était presque entièrement gauloise et romaine; et le petit nombre de chefs francs qui étaient venus s'y établir avait disparu. Une sorte de civilisation s'y faisait remarquer, et l'on y regardait les Francs de la Germanie comme des barbares; par malheur, cette civilisation avait éteint le génie guerrier de ces contrées, et le duc Guaifer s'efforça en vain de le ranimer, quand il vit Pépin passer la Loire et envahir ses domaines. Vainement chercha-t-il à se faire un rempart de sa naissance, en faisant remonter son origine à Charibert, père de Dagobert; vainement appela-t-il à sa cour, pour gagner l'appui de quelques seigneurs austrasiens, Griffon frère de Pépin; le malheureux Griffon, qui eut le tort de quitter son duché du Maine, où il vivait tranquille, alla se faire assassiner, sur les bords de l'Arche, par deux comtes dévoués à Pépin, et la conquête de l'Aquitaine commença en 760. Ce fut une guerre de dévastation; à mesure que Pépin prenait des villes, il les faisait raser; Guaifer, et les seigneurs aquitains qui lui restaient fidèles, n'eurent bientôt plus pour asiles que

quelques châteaux-forts bâtis sur les montagnes les plus escarpées. Enfin, après huit années d'une glorieuse résistance, le malheureux Guaifer fut assassiné dans le Périgord, le 2 juin 768, par ses gardes mêmes, gagnés, dit-on, par Pépin. Il est fâcheux de penser que la soumission du grand duché d'Aquitaine au royaume des Francs fut le prix d'un crime. La victoire seule justifie la conquête; l'assassinat ne peut fonder un droit.

Pépin ne devait pas survivre long-temps à un triomphe peu digne de lui. Cent jours après la mort de Guaifer, il est atteint, à Saintes, d'une hydropisie qui prend bientôt un caractère alarmant. Plein de foi dans la puissance des saints, il se fait porter d'abord à Tours, au tombeau de saint Martin; de là il va se prosterner devant la châsse de saint Denis; il distribue d'abondantes aumônes aux pauvres, de riches présents aux religieux; il pense que Dieu doit faire un miracle en sa faveur; mais Dieu l'avait fait roi, et c'était assez. Pépin fit lui-même le partage de son royaume entre ses deux fils, Charles et Carloman, et mourut, le 24 septembre 768, après avoir régné onze ans comme maire du palais, et seize ans comme roi.

Les chroniqueurs de cette époque nous apprennent peu de chose relativement au premier roi carlovingien. Leur laconisme, relativement à ce changement de dynastie, mérite d'être remarqué: il semble être l'effet de la peur. Ils ne témoignent ni regret pour la race qui s'en va, ni enthousiasme pour celle qui s'élève. On ne connaît guère Pépin que par les légendes des moines; et ces légendes nous le montrent occupé de processions plutôt que de guerres, et de translations de reliques plutôt que de convocations de leudes. Moins grand que son père Charles-Martel, Pépin nous apparaît à peine derrière la grande figure de son fils Charlemagne; aussi, écrivit-on sur son tombeau, comme son premier titre de gloire :

PÉPIN, PÈRE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XVII.

CHARLEMAGNE.

De 768 à 777.

Quatre grands noms dans l'histoire des hommes dominent tous les autres, Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon : les deux premiers appartiennent à l'antiquité; les deux autres, tous deux chefs de la nation française, tous deux empereurs, semblent placés à mille ans de distance l'un de l'autre, pour marquer les deux plus hauts points de la grandeur française par la présence des deux plus puissants génies qui aient gouverné les hommes. Occupons-nous du premier, qui, né près du trône, y monta sans peine, sans obstacle, sans combat; il portait même déjà le titre de roi, lorsque, peu de jours avant sa mort, le roi Pépin, en présence des ducs et comtes des Francs et des évêques et prélats des villes, fit entre ses deux fils le partage de ses vastes états, donnant à l'un l'Occident, à l'autre l'Orient. Le royaume de l'aîné, Charles, s'étendit depuis la Frise jusqu'aux Pyrénées, comprenant, en grande partie, l'Austrasie, la Neustrie et l'Aquitaine; Carloman, le plus jeune, reçut la Souabe, les provinces au delà du Rhin, l'Alsace, la Bourgogne et la Provence. Le dimanche, 9 octobre 768, Charles fut reconnu et couronné à Noyon, et Carloman à Soissons. Cette égalité de partage entre frères, qui fut cause de tant de crimes et de tant de guerres, était un principe tellement enraciné dans les usages et les opinions des peuples du Nord, qu'il fallut près de cinq siècles de révolutions et de guerres civiles pour leur faire comprendre que ce qui est juste dans les simples rapports de famille peut être funeste sous le rapport politique, et que l'unité d'un peuple, étant la base de sa force et de sa puissance, doit être la première loi de l'État.

L'inconvénient et le danger de ce partage ne tardèrent pas à se faire sentir. L'Aquitaine, vaincue par Pépin, mais non soumise, voyant la mésintelligence qui déjà éclatait entre les

deux frères, rappelle son ancien duc Hunold, qui depuis vingt-cinq ans était relégué dans un monastère. Le désir de venger son fils Guaifer et de recouvrer son duché, fait oublier à Hunold son âge et sa faiblesse; il reprend sa lance qu'il avait à peine la force de porter, et revient se mettre à la tête de ses barons, qui espèrent échapper avec lui au joug des Francs de la Germanie. Charles n'était pas homme à souffrir cette révolte de l'Aquitaine; il rassemble son armée et invite son frère Carloman à prendre part à cette expédition. Carloman paraît y consentir, et la rencontre des deux armées des rois francs a lieu en Poitou. Mais qui prendra le commandement? nul ne veut obéir. La guerre qu'ils vont faire aux Aquitains est près d'éclater entre eux. Tout à coup Carloman s'éloigne avec ses troupes, et Charles marche seul contre Hunold. C'est à peine s'il a besoin de combattre: les Aquitains se dispersent à son approche, et Hunold est obligé d'aller demander asile au duc Loup, son neveu, qui gouvernait les Gascons, au nom du roi franc. Loup, dont le père avait eu les yeux crevés par Hunold, le livre à Charles tout en intercédant en sa faveur. Hunold est conduit prisonnier en France (763), d'où il ne tarde pas à s'échapper pour rejoindre Didier, roi des Lombards, ennemi des Francs. La haine d'un vieillard est plus persévérante que celle d'un jeune homme. On a moins de générosité quand on n'a plus d'espérance.

Le château de Fronsac, que Charles fit bâtir sur les bords de la Dordogne, et qu'il remplit de guerriers dévoués, suffit dès lors pour maintenir l'Aquitaine. La civilisation et la langue romaines, qui s'étaient perpétuées dans cette vaste province, la distinguaient du reste de la Gaule, où les Francs restaient fidèles aux mœurs barbares et au rude langage de la Germanie. La fusion des Aquitains dans la nation française ne pouvait se faire que sous la menace d'une épée toujours suspendue sur leurs têtes.

La veuve de Pépin, la sage reine Bertrade, ou Berthe, n'avait pas vu sans un vif chagrin la désunion de ses deux fils: elle s'efforça de les réconcilier entre eux, ainsi qu'avec Tassilon, duc des Bavarois, et Didier, nouveau roi des Lombards. C'était un spectacle touchant et grand à la fois que celui de

cette mère allant de l'un à l'autre de ses fils pour calmer leurs ressentiments mutuels, puis courant au dehors pour leur assurer un règne paisible et heureux, en désarmant la haine de leurs ennemis. Un pareil dévouement méritait une éclatante récompense. Le seul résultat qu'elle obtint fut le mariage de son fils Charles avec Désirée, fille de Didier. Mais Charles la répudia un an après, et ce mariage devint une cause de haine entre les deux peuples comme entre les deux rois. Charles ne tarda pas à faire choix d'une autre femme : il épousa Hildegarde, issue d'une famille illustre dans la nation des Suèves (771).

Le 4 décembre de la même année, Carlôman étant mort au château de Saumonci, près de Laon, Charles convoque les leudes et évêques des deux royaumes au château de Carbonne dans les Ardennes; et cette assemblée, sans égard pour les droits des deux fils de Carloman et les prières de sa veuve Gilberge, reconnaît Charles pour successeur de son frère et seul chef de la nation française. Il semble, par cette décision toute nouvelle dans les coutumes franques et germaines, que cette assemblée ait pressenti la grandeur future de Charles, et cependant il n'avait rien fait encore qui pût en donner l'espérance. Peut-être les barons et les prélats voulurent-ils en cette occasion le récompenser de son exactitude à les convoquer tous les ans, en champ de mai, pour soumettre à leurs délibérations les grandes questions du gouvernement de la France. Charles en effet ne manqua jamais, avant d'entreprendre une expédition guerrière, de consulter les comices nationaux, dans lesquels il adjoignit aux barons et aux évêques, des délégués du peuple, qui jusqu'à lui en avaient été exclus. Il est hors de doute cependant que, s'il n'eût pas trouvé dans ces assemblées un concours favorable à ses projets, il eût tranché les questions avec l'épée; mais, non moins politique que guerrier, Charles comprit quelle force donnait à ses expéditions lointaines l'assentiment des représentants de la nation.

Quoi qu'il en soit des causes de l'exclusion des fils de Carloman, Charles lui dut sa plus grande gloire militaire, la soumission des Saxons, dont les états touchaient les frontières de son frère et non les siennes. Resté seul maître de tout le royaume des Francs, Charles n'eut plus qu'une pensée, celle de l'agran-

dir, et en même temps de l'éclairer : double mission que son génie était digne de remplir.

Charles-Martel et Pépin avaient eu deux fois à réprimer l'esprit remuant et guerrier des peuples de la Saxe. Ces peuples, qui s'étendaient depuis la mer Baltique jusqu'au royaume des Francs, s'appelaient Ostphaliens à l'orient, Westphaliens à l'occident, Angariens au centre. Là, point de roi : des chefs, toujours les plus braves, qui se réunissaient chaque année, sur les bords du Weser, pour discuter des affaires publiques. Là, un culte demi-païen, demi-barbare, mais surtout ennemi du christianisme. Aussi, lorsqu'en 772 un saint prêtre, Labuin, se présenta courageusement dans une de leurs assemblées pour prêcher l'Évangile, il n'échappa au martyre que par la protection d'un vieillard qui le défendit comme envoyé de Charles, et non comme prêtre de Jésus-Christ. Les Saxons se vengèrent de la perte de cette proie sur l'église de Daventer qu'on venait de construire et sur les chrétiens qui y étaient rassemblés. L'église fut brûlée et les chrétiens massacrés.

Les comices des Francs étaient rassemblés à Worms, lorsque Charles eut à leur annoncer cette sanglante profanation de la maison de Dieu.

La guerre fut résolue par acclamation. L'armée était prête : elle entra en Saxe, et le fer et le feu eurent bientôt puni le sacrilége et le massacre de Daventer. Le château d'Ehresburg tomba au pouvoir du roi franc, et la colonne d'Hermansul, le dieu des Saxons, fut brisée. Cette statue, qui figurait Herman, le Mars de la Germanie, représentait un guerrier couvert de son armure ; de la main droite, il tenait un drapeau sur lequel était une rose ; de la gauche, il portait une balance ; son bouclier était orné d'un lion commandant à d'autres animaux ; ses pieds foulaient un champ semé de fleurs. Cette bizarre figure, très-vénérée dans toute la Germanie saxonne, était placée dans un bois sacré près d'Ehresburg, aujourd'hui Paderborn.

Une église chrétienne s'éleva à la place du temple païen, et les Saxons, plus découragés peut-être par la chute de leur dieu que par la défaite de leur armée, demandèrent la paix et l'obtinrent en donnant des otages. Cette expédition est la première d'une guerre qui dura trente-trois ans entre les Francs et les

Saxons; les limites incertaines des deux territoires, une perfidie souvent féroce de la part des Saxons, une ambition parfois injuste de la part des Francs, une antipathie à la fois nationale et religieuse entre les deux peuples, telles furent les causes de la lutte longue et acharnée qui ne fut pas sans gloire pour les vaincus, mais qui donna au vainqueur une puissance et une renommée auxquelles peu de conquérants ont pu atteindre.

Une autre guerre appela bientôt Charles loin de la Saxe un moment soumise. Didier, roi des Lombards, avait donné asile, non-seulement à Hunold, évadé de sa prison, mais encore aux deux fils de Carloman et à leur mère. En accueillant les ennemis de Charles, il cherchait à se venger de la répudiation de sa fille Désirée. Il voulait même contraindre le nouveau pape, Adrien Ier, à sacrer roi des Francs les fils de Carloman. Adrien s'y refusait *pour ne pas offenser le très-chrétien roi Charles-le-Grand;* mais, craignant le courroux de Didier, il invoquait l'appui du roi des Francs, que nous nommerons désormais Charlemagne, à l'exemple du saint-père.

Charlemagne rassemble ses leudes à Genève et leur fait décréter la guerre contre Didier; puis il franchit les Alpes par le mont Cenis, et après avoir envahi la Lombardie, il force Didier à se réfugier dans Pavie sa capitale. Le siége de cette place, plus facile à défendre qu'à attaquer, devant être long, Charlemagne laisse un de ses lieutenants pour le continuer; et, le premier des rois francs, il entre dans la capitale du monde chrétien. Adrien Ier l'y reçoit le samedi saint 1er avril 774, avec tous les honneurs qu'on accordait au patrice de Rome. Charlemagne traverse Rome à pied, ainsi que toute sa suite de leudes et d'évêques; Adrien et son clergé, couverts de leurs plus riches ornements, l'attendaient sur le haut du perron de la basilique de Saint-Pierre, et lorsque le roi franc en eut gravi les degrés, le pape le bénit et l'embrassa; puis ils entrèrent ensemble dans l'église. Pour reconnaître l'accueil qui lui était fait, Charlemagne confirma la donation à l'église de Rome d'une partie du royaume des Lombards, qu'elle devait déjà à Pépin son père; puis il revint rejoindre son armée devant Pavie. Les assiégés, sans espoir d'être secourus, et exténués par la famine et les maladies, livrèrent Didier, sa femme et sa fille à Charlemagne, qui les

envoya prisonniers à Liége. Adelgise, fils du roi lombard, et qui avait défendu courageusement Vérone, se sauva à Constantinople sous un déguisement. Quant aux fils de Carloman, on sait seulement qu'ils furent livrés à leur oncle Charlemagne ; mais les historiens se taisent sur leur sort.

Charlemagne, maître de la Lombardie, ne l'incorpora point dans le royaume. Il se contenta de prendre le titre de roi des Lombards, espérant que le pays lui saurait gré de cette honorable distinction; il laissa même, pour le gouverner, les ducs qui commandaient sous Didier. Mais cette générosité et cette confiance devaient être mal récompensées. Un an s'était à peine écoulé, et déjà Rotbaude, duc de Frioul, s'était mis à la tête d'une conspiration pour rappeler d'exil le fils de Didier. Charlemagne venait de châtier une révolte des Saxons de la Westphalie, lorsqu'il est informé par le pape Adrien de la trahison de Rotbaude, auquel se sont joints Arigise, duc de Bénevent, et Hildebrand, duc de Spolette. Passant aussitôt des bords du Rhin à ceux du Danube, Charlemagne traverse la Souabe et la Bavière, et entre en Italie par le Tyrol. Rotbaude est fait prisonnier et puni de mort. En quelques semaines, le roi a soumis de nouveau toute la Lombardie; mais cette fois il remplace les Lombards par des Francs dans le commandement des villes. De ce moment, plus encore que de la chute de Didier, le royaume des Lombards, qui avait duré 206 ans, cessa d'exister.

A peine Charlemagne avait-il quitté la Saxe westphalienne pour se rendre en Italie, que déjà les Saxons avaient repris les armes et s'étaient emparés du château d'Ehresburg (776). Le Champ-de-Mai de Worms vit le roi franc et sa brave armée se remettre en campagne contre ces infatigables et terribles voisins, qui cette fois, dans leur épouvante, imaginèrent, pour apaiser la colère du vainqueur, de lui offrir de se faire chrétiens. Charlemagne accepta, sans trop d'examen, cette nouvelle garantie de soumission, qui lui parut d'autant plus réelle que le Christ fut pris à témoin de sa sincérité. Il pardonna aux révoltés convertis, mais il ne négligea pas de rebâtir le fort d'Ehresburg et d'en construire un nouveau sur la Lippe. Il convoqua en même temps l'assemblée du Champ-de-Mai 777 à Paderborn, sur le territoire saxon, et il invita les Saxons eux-mêmes à s'y rendre,

sans doute pour leur faire comprendre qu'il les considérait comme sujets du roi des Francs. Les Saxons ne se montrèrent pas tous reconnaissants de cet honneur.

Éginhard, chapelain, secrétaire et historien de Charlemagne, nous dit en parlant des Saxons: « On ne saurait croire combien » de fois ils furent vaincus, combien de fois ils se rendirent » en suppliants au roi, promettant de faire ce qui leur était » ordonné et livrant des otages; » puis il ajoute : « Jamais la » grandeur d'âme du roi ne put être vaincue par leur perfide » inconstance; jamais il ne laissa un de leurs outrages impuni; » jamais il ne se rebuta de ce qu'il avait entrepris. » Ce qu'il avait entrepris, c'était la conversion des Saxons au christianisme et leur fusion avec le peuple franc. Nous ne suivrons point Charlemagne dans toutes les guerres qu'il leur fit pour arriver à ce but: les détails n'en sont pas assez variés pour exciter quelque intérêt. Mais parmi la foule de chefs saxons qu'il eut à combattre, nous devons distinguer celui qui seul opposa au roi franc une loyale et glorieuse résistance. Le nom de Witikind n'est point indigne d'être placé près du grand nom de Charlemagne.

CHAPITRE XVIII.

CHARLEMAGNE.

De 777 à 785.

Ce devait être un imposant spectacle que celui de ces assemblées du Champ-de-Mai, où se rendaient de tous les points du royaume les ducs, comtes et barons, les évêques et les prélats, ainsi que les délégués du peuple, pour discuter, sous la présidence de Charlemagne, de la paix ou de la guerre et des grands intérêts de la religion et du pays. Ces assemblées qui, sous les rois de la première race, avaient lieu au mois de mars, et s'appelaient alors Champs-de-Mars, furent transférées en mai par Pépin; cette saison parut plus favorable aux voyages et à un rassemblement nombreux d'hommes et de chevaux. La langue latine avait été long-temps la seule dont on se servît dans ces

assemblées; aussi les leudes francs et germains, fidèles par ignorance à leur idiome allemand, abandonnaient volontiers aux évêques érudits et versés dans le beau langage de Rome tous les triomphes de l'éloquence; puis ils votaient à haute voix ou par signe, mais non par écrit, car aucun d'eux ne savait écrire, et il fallut des siècles avant que la main qui portait une lance crût ne plus se déshonorer en tenant une plume.

Parmi les assemblées nationales des Francs à cette époque, le Champ-de-Mai de Paderborn dut avoir un caractère particulier. Il eut lieu en pays ennemi; on doit croire que le nombre des barons excédait celui des évêques, et que les questions militaires l'emportèrent dans les délibérations sur les affaires religieuses. La présence des chefs saxons dans une assemblée de leudes francs semblait annoncer une incorporation de la nation saxonne dans la nation française, une sorte de fusion des deux peuples ennemis depuis si long-temps. Le but de Charlemagne paraissait atteint. Au nombre des cérémonies qui consacrèrent les engagements des Saxons envers le roi des Francs, gardons-nous d'oublier le baptême. L'eau sainte coula sur le front de ces païens, qui, abjurant à la fois leur idolâtrie et leur indépendance, se relevaient adorateurs du Christ et sujets de Charlemagne : c'était un double triomphe pour le roi chrétien.

Un homme manquait à cette réunion des chefs saxons convertis et repentants, et cet homme était le plus illustre et le plus brave des guerriers de la Saxe, cet homme était Witikind. Dès qu'il a vu que la résistance était impossible et la soumission inévitable, il est allé dans la Scandinavie demander aux hommes du Nord un asile et peut-être une vengeance. Là, tandis que ses compagnons d'armes se prosternent devant l'épée de Charlemagne et la croix du Christ, il attend.

Voici qu'au moment où les comices de Paderborn vont se séparer, et cette fois sans décider une nouvelle guerre, on voit apparaître dans l'assemblée des hommes dont le teint basané et le costume oriental contrastent avec les guerriers du Nord. Ces hommes viennent de Saragosse, au delà des Pyrénées; leur chef est Ibn-al-Arabi, gouverneur de cette ville, où il commande au nom du khalife de Bagdad. Menacé dans son gou-

vernement par Abdérame, qui s'est fait khalife de Cordoue et s'est affranchi de la suprématie de Bagdad, Ibn-al-Arabi a franchi les Pyrénées, traversé tout le pays des Francs, passé le Rhin, et pénétré dans la Germanie pour venir incliner son turban devant Charlemagne et lui demander l'appui de son épée contre l'usurpation d'Abdérame. Les musulmans, qui ont souvent mis en péril le royaume des Francs, s'y montrent cette fois en suppliants, et semblent vouloir mettre l'étendard du Prophète sous la protection du drapeau de Jésus-Christ.

Charlemagne, que cette ambassade grandit encore aux yeux des Saxons, s'empresse de promettre au gouverneur de Saragosse le secours qu'il sollicite. Une fois que les Francs auront franchi les Pyrénées, il sera difficile de les en faire sortir; il l'espère du moins, et ce protectorat vaut, à ses yeux, une conquête.

Le Champ-de-Mai de 778 est convoqué sur les bords du Lot, dans l'Agénois. Jamais, dans ces temps, les expéditions guerrières ne s'entreprenaient pendant l'hiver. Les haines et les ambitions semblaient dormir tant que durait la saison des pluies et des frimas. Les chemins devenaient impraticables et s'opposaient aux mouvements des armées. Charlemagne employait ce temps de repos à l'administration de ses vastes États, et nous verrons que c'était le plus utilement employé pour le bonheur de ses peuples. Puis, quand les fêtes de Noël et de Pâques avaient été solennisées avec une pompe royale, circonstance que les historiens de Charlemagne ne manquent jamais de constater chaque année, le roi chrétien se relevait du pied des autels, et, plein de confiance dans la protection du Dieu qui donne la victoire, il revêtait son armure de guerre, saisissait sa terrible épée *Joyeuse,* et se rendait, entouré de ses guerriers d'élite, au Champ-de-Mai, rendez-vous d'honneur, où tous les grands du royaume s'empressaient d'accourir à l'appel de la gloire.

L'expédition de 778 des Francs en Espagne, qui a fourni aux romanciers du moyen âge des inspirations si poétiques, commença par des triomphes et finit par des désastres. Déjà Pampelune, Huesca, Saragosse, étaient au pouvoir du roi franc, lorsqu'un message lui arrive au moment où il recevait

la soumission de Barcelone. Ce message apporte une terrible nouvelle : Witikind a reparu ; la Saxe tout entière a repris les armes, et la moitié de la Germanie s'est soulevée à sa voix contre la domination des Francs. Charlemagne quitte aussitôt l'Espagne ; Witikind lui paraît un bien plus digne adversaire. Son armée ne tardera pas à le suivre ; elle ne peut courir aucun danger : tout le pays est soumis jusqu'à l'Èbre, et les peuples basques des Pyrénées sont chrétiens et amis. Il n'en fut cependant point ainsi que Charlemagne avait espéré. Le grand roi parti, l'armée des Francs se vit entourée d'ennemis ; le roi de Navarre, Inigo Garcias ; le roi des Asturies, Fruela, vendus à Abdérame, se réunirent au duc des Gascons, Loup, neveu d'Hunold et cousin de Guaifer, et les défilés de la vallée de Roncevaux devinrent le théâtre d'une de ces défaites sanglantes qui sont restées dans les traditions populaires, grâce aux fabuleuses circonstances dont les ont entourées les romanciers. Le désastre fut grand ; là périrent, nous dit Éginhard, le grand maître-d'hôtel du roi, Eygihard ; le comte du palais, Anselme, et le préfet de la frontière britannique, Roland. C'est à ce seul passage de l'historien de Charlemagne que le préfet Roland doit ce grand renom de vaillance dont il jouit depuis des siècles. L'impartialité sévère de l'histoire abaisse parfois de hautes renommées ; mais, quoi qu'elle dise, le paladin Roland n'en restera pas moins un de ces types merveilleux de la chevalerie du moyen âge, que la poésie a dérobés à l'histoire. Le preux Roland a reçu de l'Arioste une immortalité que n'aurait pu lui donner Éginhard : c'est le privilége de la poésie, c'est le droit du génie.

Dès que Charlemagne avait reparu sur les bords du Rhin, les Saxons s'étaient soumis et dispersés dans leurs forêts ; ils avaient commis d'horribles ravages sur tous les domaines du roi franc au delà du Rhin, et c'était assez pour eux. Charlemagne, occupé à Rome, pendant l'année 781, de négociations avec l'impératrice Irène pour le mariage de sa fille Rotrude avec Constantin, héritier de l'empire grec, se contenta d'envoyer en Saxe une armée sous les ordres de trois comtes attachés au service de son palais. Witikind, profitant de l'absence de Charlemagne et de l'inexpérience de ses généraux, surprit

les Francs sur le mont Sonnéthal (duché de Brunswick), les extermina tous, et la Saxe parut triompher. Mais ce triomphe fut de courte durée : Charlemagne revint, et avec lui la victoire. Les Saxons tremblants eurent la lâcheté de lui livrer quatre mille cinq cents des guerriers de Witikind, et le roi franc eut la cruauté de leur faire trancher la tête ; horrible vengeance de la défaite de Sonnéthal. Si Charlemagne démentit cette fois la générosité de son caractère, on doit peut-être en accuser sa nouvelle femme Fastrade, qu'Éginhard nous peint hautaine et cruelle ; peut-être aussi Charlemagne se lassait-il d'une mansuétude qui ne faisait qu'encourager ces peuples insoumis. Il paraît du moins que sa résolution était prise d'anéantir la race entière des Saxons plutôt que de laisser leurs outrages impunis.

L'hiver de 785 vit, contre la coutume, Charlemagne et son armée tenir la campagne et se garantir du froid par les incendies des villes. Le résultat de cette expédition, où le vainqueur se montra impitoyable, fut la dévastation complète de la Saxe. Witikind n'eut plus d'asile que dans les forêts inaccessibles aux armées franques, et d'où la faim vint bientôt le chasser. Resté seul avec son frère et quelques amis, le héros saxon sentit que sa lutte, s'il la prolongeait, serait un prétexte à de nouvelles vengeances ; il s'oublia pour son pays, dont il avait si vaillamment défendu l'indépendance ; et, sans fléchir le genou ni abaisser sa fierté, il demanda noblement *merci*. Pour gage de sa foi, il offrit même d'embrasser le christianisme. Un homme du caractère de Witikind ne devait croire qu'au dieu qui donne la victoire. Charlemagne se montra aussi généreux dans sa prospérité que Witikind était noble dans son malheur. Il convoqua les deux frères à l'assemblée nationale qui se tint au château d'Attigny, sur l'Aisne ; et là, en présence de tous les barons et évêques de son royaume, il reçut le serment de fidélité de Witikind (785).

Ce dut être un beau jour pour Charlemagne, que celui où il put compter un tel homme parmi ses sujets : aussi le combla-t-il de présents et de marques de distinction. Le même jour fit de Witikind un chrétien ; l'église ne triomphait pas moins que Charlemagne. Cet exemple du héros saxon contribua, plus que

les pieuses prédications des évêques et les terribles capitulaires du roi franc, à la conversion des Saxons. Il se passa cependant encore plusieurs années avant que la Saxe fût chrétienne et soumise; mais pendant huit ans elle parut se résigner. Ce n'était pas trop pour se guérir de ses blessures et se consoler de la perte de son héros.

Détournons un moment nos regards de ces guerres désastreuses, dont la gloire ne racheta point les malheurs, pour les porter sur cette académie naissante où nous voyons Charlemagne, sa femme, ses enfants et les plus grands personnages de l'État, transformés en disciples des savants qu'il avait appelés à sa cour. Dans ses excursions en Italie, le roi franc avait rencontré à Parme un Saxon de la Grande-Bretagne, dont la science déjà célèbre lui avait inspiré une haute admiration. Cet homme était Alcuin, bibliothécaire de l'archevêque d'York. Charlemagne employa tous les moyens de séduction pour l'attirer en France et l'y fixer. C'était une conquête non moins importante que celle d'un royaume. Alcuin, que les troubles de son pays détournaient de ses travaux, se rendit sans peine aux vœux de Charlemagne, dont le palais devint sa demeure. Paris n'était plus le centre ni la capitale du pays des Francs, comme sous les rois de la première race. Charlemagne, Austrasien de naissance et de cœur, avait choisi pour sa résidence Aix-la-Chapelle, et il y avait fait construire, par les soins d'Éginhard, son secrétaire et en même temps le ministre de ses bâtiments, un palais d'une magnificence qui rivalisait avec les plus beaux édifices de la Grèce et de Rome. Il n'est pas inutile de donner une courte description de ce palais et de cette ville d'Aix-la-Chapelle, qui dut son importance à ses eaux thermales et à son voisinage des pays que le roi franc était toujours obligé de surveiller.

Le palais d'Aix-la-Chapelle se composait d'immenses bâtiments à galeries, entourant de vastes cours, et même des jardins où se cultivaient avec un soin particulier, dans le voisinage des roses, l'oignon, l'ail et l'herbe-au-chat. Des bains spacieux permettaient à cent personnes à la fois de se livrer aux exercices de la natation, auxquels Charlemagne était le plus ardent et le plus habile. Les bâtiments contenaient des salles assez

vastes pour que les assemblées nationales pussent y tenir leurs séances annuelles; les murailles en étaient décorées des plus riches dépouilles enlevées aux pays conquis et des étendards des peuples vaincus. C'était en présence de ces glorieux trophées qu'on se préparait à en acquérir de nouveaux. On n'eût pas osé prendre une résolution timide devant ces monuments de tant de victoires. On y respirait un parfum de gloire qui enivrait toutes les têtes; et lorsque Charlemagne faisait retentir sous ces voûtes belliqueuses son terrible cri de guerre, il n'était pas un cœur qui ne battît d'un noble enthousiasme, pas une voix qui ne répondît à son appel, pas une main qui ne tirât l'épée.

Près de cette salle des armes on en voyait une autre qui contenait trois tables d'argent et une table d'or d'une grande dimension et d'un travail remarquable : sur les tables d'argent étaient tracés les plans de Constantinople, de Rome, et du monde connu. Un portique et une galerie d'une magnificence extraordinaire conduisaient du palais à la chapelle qui a donné son nom à la ville : elle était consacrée à la Vierge. Deux rangs de colonnes de marbre, apportées de Rome et de Ravennes, soutenaient l'édifice, dont les portes de bronze massif avaient été enlevées à Pise. De riches peintures et des ornements d'or et d'argent décoraient l'intérieur de la basilique. La coupole extérieure était surmontée d'une boule d'or, représentant le monde, et dominée par une croix. Les maisons des grands attachés au service du roi et des ambassadeurs étaient disposées dans le voisinage du palais, de manière à ce que, de la chambre qu'il occupait habituellement, Charlemagne pût voir ceux qui entraient ou sortaient. Les galeries extérieures de ces maisons servaient pendant le jour de promenade aux habitants, et pendant la nuit d'asile à ceux qui n'en avaient point. Mais la salle du palais qui mérite de fixer toute notre attention est celle où Charlemagne avait réuni, de tous les points de ses vastes domaines et même des pays étrangers, tous les monuments de la science et des arts. Les manuscrits les plus précieux de la Grèce et de l'Italie s'y trouvaient placés près des saintes légendes de la Gaule et des chansons guerrières et nationales des Francs et des Germains. Là aussi se conservait le recueil des lois fran-

ques, grossi chaque année des décisions des conciles nationaux et des ordonnances et règlements militaires, fiscaux ou religieux, qui ont pris le nom à jamais célèbre de *Capitulaires* de Charlemagne; monument qui marque le passage d'un grand homme entre deux époques d'ignorance et de barbarie, comme on voit briller un rayon de soleil entre deux nuages. C'est là que se tenaient les séances de l'école *Palatine,* nommée ainsi parce qu'elle habitait un palais. Pierre de Pise, Clément d'Écosse et Alcuin y professaient la grammaire, la rhétorique et l'astronomie; le plus ardent de leurs disciples était Charlemagne. Une académie s'était formée des professeurs et des plus doctes élèves de cette école. On y traitait toutes les questions de science, de poésie, d'art et de religion. Charlemagne prenait toujours part à ces discussions; il composait même des vers latins qu'on a conservés, et il s'étudiait péniblement à imiter les curieux manuscrits des clercs de cette époque; mais son historien Éginhard avoue qu'il ne s'y montrait pas fort habile. Sa main, habituée à porter une lourde épée, se prêtait difficilement à un travail d'écrivain. Charlemagne se faisait lire, pendant ses repas, les écrits des saints Pères de l'église et les vies des rois ses prédécesseurs. Il lisait beaucoup lui-même, et son livre favori était la *Cité de Dieu* de saint Augustin, qu'il avait toujours sous le chevet de son lit. Il s'occupait aussi de musique, et de même qu'il avait fondé dans plusieurs villes des écoles de grammaire et d'arithmétique, de même il fonda des écoles de chant dans les cathédrales, pour substituer au chant rude de la Germanie le chant dit grégorien, qu'il avait entendu dans la basilique de Saint-Pierre. C'est par de tels travaux, qui n'ôtaient rien à son activité guerrière, que Charlemagne acquérait une gloire non moins grande que celle des combats, et méritait le surnom qui est devenu une partie de son nom même *.

* Magnus (grand).

CHAPITRE XIX.

CHARLEMAGNE.

De 785 à 800.

Plus l'empire de Charlemagne étendait ses limites, plus il devenait difficile de les défendre contre les invasions continuelles des rois barbares, jaloux de tant de grandeur : les armées des Francs n'auraient pu suffire, si le nom de Charlemagne n'avait été, par la terreur qu'il inspirait, le plus sûr rempart de ses États. Occupé presque exclusivement de ses frontières du nord et de l'est constamment menacées, le roi franc avait profité de son voyage à Rome, en 781, pour faire sacrer par le pape Adrien l'aîné de ses fils, Pépin, roi de Lombardie, et le second, Clovis (Hlotwig, dont on a fait Louis), roi d'Aquitaine. C'étaient deux enfants, mais ils avaient le titre de rois, et cette satisfaction lui coûtait peu à donner aux peuples du midi de la France et de la Haute-Italie, qui parurent s'en contenter. Leur prétention était d'avoir un roi à part, un gouvernement à part. A la vérité, ce roi n'était qu'un représentant soumis du grand roi d'Aix-la-Chapelle, et ce gouvernement se composait de comtes austrasiens dévoués à Charlemagne ; mais les peuples, comme les hommes, se prêtent volontiers aux illusions qui flattent leur vanité.

Tranquille sur ses frontières du midi qui s'étaient même étendues au delà des Pyrénées, Charlemagne s'occupa de porter celles de l'est au delà de l'Elbe, afin d'y comprendre tout le pays saxon. Mais, avant d'accomplir ce dessein, il eut à punir un comte de Thuringe, Hastrad, qui avait conspiré contre sa vie. « Si mes compagnons avaient voulu me croire, jamais tu n'aurais repassé le Rhin vivant. » Telle fut la réponse insolente d'Hastrad ; et cependant Charlemagne ne lui imposa, ainsi qu'aux conjurés, d'autre peine qu'un pèlerinage à Rome et dans divers lieux consacrés aux expiations chrétiennes. Une révolte des Bretons, peuple obstiné dans ses vieilles coutumes, ne fut pas plus heureuse (786). Charlemagne se vit encore forcé, l'année

suivante, d'aller à Rome protéger le pape Adrien contre les entreprises d'Arigise, duc de Bénévent, seul débris en Italie de l'empire grec, et, de plus, gendre du dernier roi des Lombards Didier; à ce double titre, il devait être l'ennemi de Charlemagne, mais sa faiblesse le sauva. Le roi franc accepta son fils pour otage et le maintint dans son duché, à condition qu'il n'inquiéterait plus les domaines de l'église de Rome.

Un autre gendre de Didier, Tassilon, duc de Bavière, parut à Charlemagne plus digne de sa colère. Depuis long-temps ce prince cherchait à entraîner les nations esclavonnes dans la guerre qu'il méditait pour replacer sur le trône de la Lombardie son beau-frère Adelgise. Ces menées étant venues à la connaissance de Charlemagne, Tassilon, dans l'espoir d'obtenir grâce devant lui, comme le duc de Bénévent, avait prié le saint-père d'intercéder en sa faveur; mais Charlemagne, à qui sans doute l'incorporation dans le royaume du duché de Bavière convenait mieux que celle du duché de Bénévent, convoqua à Worms (787) l'assemblée du Champ-de-Mai pour juger la question. Là, il fit connaître la conduite du duc de Bavière, et la guerre contre Tassilon fut résolue. Le résultat ne pouvait en être douteux : à peine la frontière était-elle franchie que Tassilon vint au camp du roi franc pour implorer son pardon. Charles lui répondit que la guerre ayant été décidée par l'assemblée nationale des Francs, cette même assemblée, convoquée pour le printemps suivant à Ingelheim près de Mayence, pouvait seule juger si sa soumission était une satisfaction suffisante. Tassilon prit l'engagement d'y comparaître en personne, et donna son fils Théodon pour otage. Au mois de mai 788, le duc de Bavière comparut, ainsi qu'il l'avait promis, devant l'assemblée des Francs; et là ses propres sujets l'accusèrent d'avoir entamé des négociations avec les Huns et les Slaves, même depuis sa soumission. Tassilon ne put démentir ces dépositions accablantes. Convaincu de haute trahison, il fut condamné à mort par l'unanimité de l'assemblée; mais Charles, toujours généreux, lui laissa la vie, à condition qu'il entrerait dans un couvent, ainsi que son fils, sa femme et ses filles. L'abbaye de Jumiéges devint la prison du moine Tassilon, et la Bavière fut réunie au royaume de Charlemagne.

Cependant les Huns, que les conseils de Tassilon avaient entraînés à la guerre, ne se tinrent pas pour battus par sa condamnation. Deux de leurs armées se jetèrent, l'une sur l'Allemagne, l'autre sur l'Italie; mais elles furent défaites l'une et l'autre. L'Elbe, cette puissante ceinture du royaume, fut franchie par les soldats de Charlemagne (789) sous le prétexte de venir au secours de ses alliés les Abodrites, en guerre avec les Slaves du Nord, nommés Weltsi. Ces peuples firent à peine résistance, et tout leur pays, compris entre l'Elbe et l'Oder, devint la conquête du roi des Francs. Charlemagne, en s'avançant toujours vers l'orient, allait bientôt se trouver en contact avec cette terrible impératrice Irène, qui, après s'être délivrée de son mari par un crime, ne paraissait pas disposée à remettre l'empire à son fils. Le mariage projeté entre ce fils et la fille de Charlemagne avait été rompu, et une secrète inimitié animait contre le roi franc la fière impératrice de Constantinople. Restaient entre eux les Huns dans la Pannonie, peuple guerrier, sans villes et presque sans gouvernement. Charles y conduisit plusieurs armées à la fois (791). Les Huns ne résistèrent point en bataille rangée; ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles et laissèrent ravager la plaine.

La campagne du printemps (793) devait être moins heureuse. Les Saxons, las de huit années de soumission, avaient fait alliance avec les Huns; le comte Théderic, que Charlemagne avait chargé de l'expédition contre ces Barbares, fut mis en pièces sur le Bas-Weser par les Huns et les Saxons réunis. Ces derniers n'avaient point attendu leur victoire pour s'affranchir des évêques que Charlemagne leur avait imposés; ils en avaient massacré plusieurs dans leurs églises incendiées, et les anciennes divinités de la Saxe avaient reparu sur les débris des autels chrétiens. Une conspiration, tramée en Lombardie par quelques chefs lombards et par un fils naturel de Charlemagne, ne mérite d'être remarquée qu'à cause de la générosité du roi franc, qui, après leur condamnation à mort par l'assemblée de Ratisbonne, se contenta de faire tonsurer son coupable fils et de l'enfermer dans un couvent du diocèse de Trèves.

Cette conjuration et la nouvelle révolte des Saxons n'étaient pas les seuls chagrins qui affligeassent alors l'âme de Charle-

magne. Les travaux d'un immense canal qui devait réunir le Danube au Rhin avaient échoué par l'inexpérience des travailleurs; la grande pensée du roi franc n'avait pas trouvé d'hommes assez habiles pour l'exécuter. Un nouveau souci allait l'atteindre. Au moment où un message lui apportait des frontières de l'est la triste nouvelle de la destruction de l'armée commandée par Théderic, un autre messager arrivait du midi, et lui annonçait que les Sarrasins avaient envahi l'Aquitaine, brûlé les faubourgs de Narbonne et remporté une grande victoire sur le duc de Toulouse, Guillaume, tuteur du jeune duc d'Aquitaine. Que fera Charlemagne? Ira-t-il venger les provinces du midi des déprédations des musulmans? reviendra-t-il en Saxe châtier une dernière fois les éternels ennemis de son repos? Avant de prendre un parti, il voulut se rendre Dieu favorable par la destruction d'une hérésie qui affligeait l'église. L'évêque d'Urgel, Félix, avait osé dire que *Jésus-Christ, fils de Dieu, quant à sa nature divine, n'était, quant à sa nature humaine, que le fils adoptif de la Divinité.* Cette hérésie, dite félicienne, semblait reproduire, sous une forme moins hostile, l'ancienne hérésie des ariens. Il importait à Rome de l'étouffer à sa naissance, et le roi très-chrétien se chargea de cette mission. Charlemagne convoqua à Francfort, pendant l'été de 794, un concile de toute l'église d'Occident. Trois cents évêques de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne s'y rendirent; l'évêque Félix et ses adhérents furent condamnés par une décision solennelle du concile, et une lettre que Charlemagne adressa à toutes les églises de son empire prouve qu'il n'était pas moins bon théologien que grand capitaine. Le même concile de Francfort se prononça contre le culte trop étendu des images, sans admettre toutefois les doctrines des iconoclastes, condamnées par le concile de Nicée. Charlemagne composa, dit-on, sur ce sujet un traité en quatre livres, connu sous le nom de *Livres Carolins;* il les envoya au pape, qui trouva moyen de concilier les opinions en apparence contradictoires des conciles de Francfort et de Nicée sur le culte des images. Ce fut pendant ce concile que mourut la reine Fastrade, qui ne laissa aucun regret et fut bientôt remplacée par Luitgarde, d'origine allemande, dont Charlemagne n'eut point d'enfants (794).

La fin de l'année 795 vit la mort du pape Adrien et l'élection de Léon III à la chaire pontificale. Dès le commencement de l'année suivante, le nouveau pape s'empressa d'envoyer à Charlemagne les clefs de Saint-Pierre, l'étendard de Rome et de riches présents, en lui demandant sa protection. Le roi franc la promit en homme qui se regardait comme le véritable souverain de Rome, et il fit remettre au saint-père une partie des dépouilles que son fils Pépin venait d'enlever aux Avares de la Pannonie.

Charlemagne était dans son palais d'Aix-la-Chapelle au printemps de l'année 797, lorsque vinrent l'y trouver des ambassadeurs de quatre nations différentes qui sollicitaient son alliance ou sa protection. C'étaient d'abord les Arabes de Barcelone qui venaient lui apporter les clefs de leur ville et le reconnaître pour suzerain de tout le pays au delà des Pyrénées jusqu'à l'Èbre; puis les envoyés d'Alphonse II, roi d'Asturie et de Galice, qui demandait au roi des Francs sa protection contre les Maures et lui envoyait une tente magnifique, trophée de sa dernière victoire. Venaient ensuite les députés des Huns qui, pour échapper à une nouvelle guerre, le suppliaient d'accepter leur soumission. Enfin paraissait, avec tout l'éclat oriental, l'ambassadeur du jeune Constantin V, qui avait chassé sa mère Irène pour n'être pas chassé par elle, et qui devait subir cruellement la peine de ce triomphe d'un jour. Charlemagne, au faîte de la puissance, voyait à ses pieds tous les souverains du monde civilisé et le chef même de la chrétienté. Rien n'eût alors manqué à sa gloire, si les intraitables Saxons, abusant de sa mansuétude, n'eussent sans cesse troublé son repos. Dès que Charlemague marchait contre eux, ils cessaient toute résistance, se dispersaient dans leurs forêts et sur leurs montagnes, et attendaient l'occasion de surprendre les détachements de l'armée des Francs et de massacrer les lieutenants royaux qu'on appelait *missi dominici* (envoyés du maître), et qui étaient chargés par lui de rendre la justice. Charlemagne, après une courte expédition, revenait à sa résidence sans avoir pu obtenir satisfaction d'ennemis qui fuyaient toujours, mais qui se révoltaient par habitude.

Cependant une révolution venait de se faire dans la capitale du monde chrétien. Le 25 avril 799, au moment où le pape

Léon III conduisait une procession de pénitents, des conjurés, à la tête desquels on cite le primicier Pascal et le sacristain Campulus, se jettent sur lui et le blessent à l'œil; mais, soit respect pour sa vieillesse, soit, comme on le dit alors, secours miraculeux des saints, les assassins n'osent achever leur œuvre, et se contentent d'enfermer Léon III dans un couvent, d'où son camérier Alba le fait évader pendant la nuit au moyen d'une échelle de corde. Le saint-père, chassé de son église, se met en route pour Paderborn, où le roi très-chrétien a rassemblé son armée. Il a repris le bâton de voyageur des premiers apôtres; et comme il doit traverser des pays long-temps ennemis de la foi chrétienne, il ne veut pas être connu. Quelle est sa surprise de trouver partout sur son passage des populations qui se prosternent devant lui et implorent sa bénédiction! Bientôt même il voit venir à sa rencontre une armée, que commande Pépin, le fils de Charlemagne. Cette armée est un cortége d'honneur qu'on lui envoie, et quand le vicaire de Jésus-Christ arrive devant le roi des Francs, il l'aperçoit sur son trône occupé à rendre la justice à ses sujets. Aussitôt le pieux Charlemagne, après s'être prosterné trois fois devant le pontife proscrit et suppliant, l'embrasse avec une affection filiale, et, traversant avec lui la foule du peuple, le conduit dans le palais. Jamais Charlemagne ne s'était montré plus grand que dans ces hommages respectueux qu'il rendait à une puissance abattue, à une auguste infortune. Ils devaient avoir leur récompense.

Charlemagne, après avoir fait reconduire Léon III à Rome par quatre évêques et plusieurs comtes, parcourut diverses provinces de l'intérieur du royaume et des côtes de l'ouest, et fit un voyage à Tours pour prier au tombeau de saint Martin. C'est là que mourut sa femme Luitgarde; il ne la remplaça point sur le trône. Revenu à Mayence pour y présider la diète ou assemblée nationale, il annonça aux Francs son intention de les conduire en Italie, pour y entendre la justification du saint-père, accusé par ses ennemis de torts graves. Nous pensons que ce n'était pas là son seul but.

Le 24 novembre de l'an 800, Charlemagne fit son entrée à Rome, entouré des milices et des écoles, qui étaient venues au-devant de lui. Le saint-père et son nombreux clergé l'atten-

daient devant la basilique, où il fut introduit avec tout le cérémonial des anciens empereurs. Peu de jours après, le saint-père monta dans la chaire de vérité, et là, en présence du roi, des seigneurs francs et romains, des archevêques et évêques, il protesta hautement de son innocence. Aucune voix ne s'éleva contre celui que le peuple de Rome avait proscrit naguère; et les ennemis du saint-père ne durent la vie qu'à son intercession en leur faveur.

Le jour de Noël était arrivé. Le roi franc, revêtu de ses habits les plus simples, se rend à la basilique du Vatican pour y entendre la messe. La solennité du jour a amené au pied des autels une foule immense: c'est le pape lui-même qui célèbre l'office divin. Tout à coup, au moment où la basilique retentit des chants sacrés et se remplit des parfums de l'encens, le saint-père s'avance vers le roi franc prosterné humblement sur la pierre du sanctuaire, et, plaçant sur sa tête une couronne d'or, tandis que deux archevêques posent sur ses épaules le manteau impérial, il s'écrie: *Vie et victoire à l'Auguste Charles, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains!* Charlemagne parait étonné, mécontent même, dit Éginhard. Cependant, quand il se relève, il ne rejette ni la couronne, ni le manteau. Il n'est plus seulement roi des Francs; il est Auguste, il est César, il est empereur d'Occident.

CHAPITRE XX.

CHARLEMAGNE, EMPEREUR.

De 800 à 814.

Devons-nous croire, avec Éginhard, au mécontentement de Charlemagne, quand il se vit improviser empereur d'Occident par le saint-père? Nous ne pensons point faire injure au roi franc en supposant que tout était convenu d'avance, et même que depuis long-temps il roulait dans sa vaste tête le projet de rétablir en sa faveur le trône des Césars. Le titre de roi appartenait à tant de petits souverains inaperçus, que Charlemagne

méritait bien d'en porter un moins vulgaire et plus glorieux. Le roi qui, par sa puissance et l'étendue de ses domaines, avait ressuscité l'empire d'Occident, éteint depuis trois cent vingt-quatre ans, n'avait-il pas les droits les plus incontestables au titre d'empereur? et ce titre d'empereur, que les peuples, dans leurs souvenirs du passé, plaçaient fort au-dessus de celui de roi, n'appartenait-il pas à Charlemagne, qui lui-même dominait de si haut tous les rois de cette époque? L'ambition du roi franc fut donc bien naturelle; la couronne d'or et le manteau impérial, de légitimes conquêtes; et ce n'est pas une faible gloire pour nous de voir notre roi franc figurer comme souverain dans l'histoire de tous les peuples de l'Europe, et ces mêmes peuples s'enorgueillir de lui avoir appartenu.

Le retentissement de ce titre d'empereur d'Occident fut tel, que l'impératrice d'Orient, Irène, en trembla sur son trône, qu'elle venait de souiller du sang de son fils. Il paraît, cependant, que ce crime n'empêcha point Charlemagne de concevoir la pensée d'unir les deux empires d'Orient et d'Occident par un mariage; mais la seule nouvelle des négociations entamées à ce sujet détermina dans le peuple de Constantinople un mouvement d'indignation et de colère qui fit déposer et reléguer dans une île l'épouse et la mère des Césars. L'ambassadeur de Charlemagne, l'évêque Hetton, ne put lui-même échapper aux outrages de la populace, tant ce nouvel empire d'Occident excitait de jalousie dans la ville de Constantin.

Charlemagne avait depuis long-temps conçu une haute estime pour un souverain qui possédait des états non moins vastes que les siens, et qui, à son exemple, s'occupait de civiliser ses peuples par la protection intelligente qu'il accordait aux lettres et aux arts. Ce souverain était cependant le successeur de Mahomet, le khalife de Bagdad, le célèbre Haroun-al-Raschild. L'Asie presque entière lui était soumise. Le tombeau du Dieu des chrétiens étant devenu inaccessible à la piété des pèlerins, Charlemagne envoya au khalife une ambassade pour lui demander sa protection en faveur des chrétiens qui allaient à Jérusalem expier leurs fautes et mériter le ciel en priant sur la tombe du Dieu qui rachète les crimes et donne le ciel. La réponse du khalife fut telle que pouvaient la désirer l'orgueil et la piété de

Charlemagne. Des ambassadeurs du chef des croyants vinrent déposer à ses pieds des présents que leur simplicité ne fit paraître que plus merveilleux. C'était d'abord un éléphant qui obéissait avec l'intelligence d'un esclave aux ordres de son maître; ensuite une horloge à roues, qui sonnait les heures, et qu'ornaient de petites figures mobiles, chef-d'œuvre des arts de l'Asie, inconnus en Europe; enfin l'étendard de Jérusalem et les clefs du Saint-Sépulcre. Ce dernier présent, qui semblait abandonner à Charlemagne la souveraineté des lieux saints, fut reçu comme un bienfait qui surpassait tous les autres.

Une autre ambassade allait donner plus d'éclat encore au trône du nouvel empereur. Charlemagne se préparait à châtier l'affront fait à l'évêque Hetton, lorsqu'il apprend que Nicéphore, successeur d'Irène à Constantinople, lui envoie demander grâce pour son peuple. Cette fois, l'empire d'Orient va abaisser sa vieille gloire devant le jeune empire d'Occident. C'est peu d'effrayer les ambassadeurs de Nicéphore du spectacle de sa puissance. Charlemagne veut encore les éblouir de l'éclat de sa magnificence. Les merveilles fabuleuses des contes de l'Asie civilisée vont apparaître en réalité dans l'Europe barbare. Les envoyés grecs sont introduits dans ce palais d'Aix-la-Chapelle que nous connaissons. Dans la première salle, ils aperçoivent sur une estrade le connétable, couvert de son brillant costume, et environné de mille seigneurs vêtus de drap d'or; ils veulent se prosterner; mais, avertis que ce n'est là qu'un des officiers du roi, ils passent dans la seconde salle. Là se montre à leurs yeux le comte du palais, avec son brillant cortége. Les ambassadeurs grecs, ne doutant pas que ce ne soit l'empereur, vont mettre un genou en terre, lorsqu'on les prévient de leur erreur. Même méprise dans la troisième salle, où siége le grand maître de la table, et dans la quatrième, où le grand chambellan apparait dans tout le faste de sa dignité. Enfin les ambassadeurs, déjà éblouis de tant de magnificence, paraissent devant Charlemagne, et comme frappés de la foudre, à l'aspect de l'imposante majesté de ses traits et de son regard, ils ne craignent plus de se tromper : ils tombent à genoux, sans oser même lever les yeux.

Représentons-nous ce que devait être Charlemagne portant

sur son mâle visage cette empreinte de gloire qui grandit et embellit tout, revêtu du riche costume impérial, étincelant du feu des pierreries, entouré de vingt rois ses tributaires, portant couronne en tête, appuyé sur cette épée qui fait trembler le monde, et nous concevrons la muette terreur dont furent saisis les ambassadeurs, surtout quand ils entendirent les fières et menaçantes paroles du tout-puissant empereur.

Ne croyons pas cependant que ce faste tout oriental déployé en cette circonstance par Charlemagne lui fût habituel. A la vérité, depuis qu'il s'était fait empereur, il avait adopté l'ancien cérémonial de l'empire; on ne lui parlait plus qu'après avoir mis un genou en terre; et les seigneurs francs, si fiers sous les rois précédents, s'étaient soumis sans murmure à ces usages des peuples esclaves. Mais le luxe des vêtements et les somptuosités de la table n'étaient point dans les goûts de Charlemagne. Son véridique historien Éginhard nous rapporte qu'il se revêtait d'abord, comme les simples Francs, d'une chemise et d'un caleçon de lin, puis qu'il se couvrait d'une tunique de laine bordée de soie, et enveloppait ses jambes et ses pieds de bandelettes qui lui servaient de chaussure. L'hiver, il ajoutait à ce vêtement une veste de peau de loutre et s'enveloppait d'un manteau de Venise. Aux grandes solennités et dans les processions, il portait une tunique tissue d'or, une chaussure couverte de pierreries, une agrafe d'or à son manteau et un diadème d'or enrichi de pierreries. Sa table ne se composait jamais que de quatre plats et d'un rôti qu'il préférait à tout. Il avait horreur de l'ivresse et la punissait sévèrement; il donnait à tous l'exemple de la sobriété. Il avait pour habitude de faire entrer, pendant qu'on le chaussait, les seigneurs francs qu'il préférait, et c'était en leur présence qu'il jugeait les procès qu'on venait lui soumettre. Doué d'une éloquence naturelle, il l'avait perfectionnée par l'étude de plusieurs langues, surtout des langues grecque et latine. Son amour pour les lettres était tel que, malgré le juste orgueil que lui donnait son titre d'empereur d'Occident, il attachait peut-être autant d'importance au nom de *David,* qu'il avait pris dans l'académie présidée par Alcuin, paré lui-même du nom d'*Horace.*

Nous nous laissons entraîner sans peine à donner ces dé-

tails, qui auraient peu d'importance historique, s'ils ne concernaient pas Charlemagne. Mais, d'un tel homme, tout mérite d'être connu, tout intéresse. On aime à le voir présider, dans l'intérieur de son palais, à l'instruction de ses enfants, et, à la tête de ses armées, conduire les Francs à la victoire. Il n'est pas jusqu'aux chagrins domestiques que lui causaient les désordres de ses filles qui ne nous touchent aussi vivement que les revers de ses armées. Nous n'admirons pas moins sa persévérance à répandre dans son vaste empire les bienfaits de la science qu'à triompher des révoltes annuelles de la Saxe.

Nous sommes même forcés d'y revenir. L'année 804 vit de nouveau les Saxons prendre les armes; mais cette fois Charlemagne eut recours à un moyen décisif pour réduire cette nation à l'obéissance. Il la transporta, presque tout entière, en la divisant par colonies, dans les contrées désertes de l'intérieur de l'empire. Il ne resta en Saxe que des populations inoffensives, et ceux qui ne voulurent pas se soumettre à cette émigration forcée allèrent porter chez les peuples du Nord leur haine contre les Francs; ils devaient y trouver des vengeurs (804).

C'est vers ce temps, en effet, que commencent les invasions des hommes du Nord ou Normands. Godfried, roi des Danois, envahit le pays des Abodrites, alliés des Francs; l'aîné des fils de Charlemagne, Charles, roi de Germanie, marcha contre lui, sans pouvoir le vaincre. Ce chef normand pénétra dans le pays des Frisons avec une flotte de deux cents galères; et peut-être, s'il n'eût été victime d'une conspiration domestique, Charlemagne aurait-il trouvé en lui un second Witikind. Ce n'étaient plus seulement les frontières de l'Elbe qu'il fallait défendre: tout le littoral de la France était envahi au nord par les Normands, au midi par les Sarrasins. Charlemagne n'avait qu'une faible marine. Il en créa une forte et puissante dans les ports de Boulogne et de Gand, et sur le Rhône et la Gironde; les pirates, qui n'aimaient de la guerre que le pillage, restèrent quelque temps sans se montrer. Mais leurs audacieuses tentatives avaient fait une vive impression sur l'esprit de Charlemagne, et un jour qu'il les avait forcés de se rembarquer précipitamment et que de la fenêtre de son palais il voyait leurs

galères qui s'éloignaient du rivage, le vieil empereur se prit à pleurer. Chacun s'étonnait et nul n'osait l'interroger. Charlemagne pleurant après une victoire était un mystère sublime qu'on ne pouvait comprendre. « Mes amis, dit-il aux grands » qui l'entouraient, savez-vous pourquoi je pleure? Je ne » crains pas pour moi ces pirates; mais je m'afflige que, moi » vivant, ils aient osé insulter ce rivage. Je prévois les maux » qu'ils feront souffrir à mes descendants et à leurs peuples. » Cette prévision ne tarda pas à se réaliser : les larmes de Charlemagne ne devaient pas couler pour des malheurs imaginaires.

Charlemagne, parvenu au faîte de la gloire et de la puissance, possédant le plus vaste empire qui eût existé depuis l'empire romain, voyait enfin la paix permettre le repos aux dernières années de sa vie; et comme il sentait ses forces s'affaiblir il jugea que le moment était venu de faire le partage de ses états entre ses trois fils, Charles, Pépin et Louis. Ce partage se fit au Champ-de-Mai 806, en présence des grands de l'empire; tous s'engagèrent à le maintenir, et le pape y donna sa sanction. L'article 14 de cet acte solennel mérite d'être remarqué : il établit qu'en cas de contestation entre les frères, elle ne sera point terminée par les armes, mais par l'épreuve de la croix. Cette épreuve consistait à se tenir les bras étendus, comme Dieu les avait sur la croix, le plus long-temps possible. Le vainqueur dans cette lutte était celui à qui Dieu donnait raison.

Ce partage ne devait point s'effectuer. Le 6 juillet 810, Pépin, roi d'Italie, mourut à Milan, et l'année suivante Charles, qui devait régner sur la France septentrionale et dans la Germanie, laissa en mourant, le 4 décembre 811, Louis, roi d'Aquitaine, seul héritier de l'empire. Charlemagne pleura ses fils, comme père et comme empereur : comme père, il regrettait ceux qui n'étaient plus; comme empereur, il savait que les vertus modestes du roi d'Aquitaine étaient au-dessous de la tâche que Charlemagne devait léguer à son successeur, et il s'en affligeait. Sa politique prévoyante s'occupa alors de cimenter une paix durable avec ses voisins, l'empereur grec Michel Curopolate, l'émir de Cordoue Aboulassi-al-Haccan, et les deux rois de Danemark Heriold et Reginfred. Il y réussit sans peine, tant

sa puissance, malgré son âge, l'entourait encore d'un prestige redoutable. Puis, quand il fut tranquille sur ce point, il convoqua les comices du royaume à Aix-la-Chapelle, au mois de septembre 813; les évêques, abbés, comtes et seigneurs francs se rendirent en grand nombre à l'imposante cérémonie.

Tout à coup Charlemagne, revêtu de son costume impérial et environné du plus brillant cortége, s'avance jusqu'au pied de l'autel, appuyé sur le bras de son fils; là, après s'être agenouillé et avoir prié Dieu, il monte sur son trône, et s'adressant au roi d'Aquitaine, d'une voix profondément émue, il lui dit: « Fils, cher à Dieu, à ton père, et à ce peuple, toi que » Dieu m'a laissé pour ma consolation; tu le vois, mon âge se » hâte, ma vieillesse même m'échappe; l'heure de ma mort » approche. Le pays des Francs m'a vu naître; le Christ m'a » accordé cet honneur; le Christ m'a permis de posséder les » royaumes paternels, je les ai gardés non moins florissants » que je les ai reçus. Le premier d'entre les Francs, j'ai obtenu » le nom de César, et transporté à la race des Francs l'empire » de la race de Romulus. Reçois ma couronne, ô mon fils, » avec le consentement du Christ, et avec elle les marques de » ma puissance. » A ces mots, il dépose sur l'autel la couronne d'or dont il dépouille ses cheveux blancs... Louis, par un serment solennel, jure de rester fidèle observateur des commandements de Dieu, de prendre soin de son église, de la défendre contre ses ennemis, d'honorer ses prêtres, d'aimer ses sœurs et d'être le père de ses peuples; puis il prend sur l'autel la couronne impériale et la place sur sa tête, au milieu des acclamations universelles des assistants.

Cette adjonction solennelle de Louis à l'empire fut confirmée par les comices du royaume et sanctionnée par le pape; on peut croire, au soin que mit Charlemagne à obtenir ces différentes consécrations, que l'ancien droit des Francs d'élire leurs souverains avait à ses yeux repris toute sa puissance; et comme il avait reçu l'empire d'Occident des mains du saint-père, il pensait que, pour le transmettre à son fils, la même sanction divine était nécessaire. Jamais monarque n'aurait pu être plus absolu que Charlemagne, et jamais monarque ne respecta plus religieusement les droits de la nation et de l'église.

Charlemagne était arrivé à l'âge de soixante-douze ans; il avait régné 47 ans comme roi des Francs et quatorze comme empereur d'Occident. Cinquante-trois expéditions militaires qui, presque toutes, avaient eu pour motifs d'arrêter les deux grandes invasions des barbares du Nord et du Midi, avaient à peine fatigué cette puissante organisation. Non moins grand législateur que grand capitaine, Charlemagne a laissé dans ses *Capitulaires* des témoignages de cette haute intelligence qui, ne demandant aux hommes que ce qu'ils peuvent lui donner, constitue le génie du pouvoir. Quand on compare ce règne à ceux qui suivent comme à ceux qui précèdent, on reste pénétré d'admiration pour un prince si fort au-dessus des princes de son temps et peut-être de tous les temps. Faut-il donc s'étonner que l'église, dont il se montra toujours le défenseur, l'ait admis, malgré quelques taches de sa vie privée, au nombre des saints dont elle s'honore? Si sa vie fut celle d'un grand roi, sa mort fut celle d'un vrai chrétien; le jour même où, à la sortie d'un bain, il se sentit saisi par la fièvre, il se disposa à bien mourir. D'abondantes charités furent distribuées aux pauvres, de riches dons furent faits aux églises pendant les sept jours que dura sa maladie; le septième jour, il reçut les sacrements de son aumônier Hildebald, et le matin du jour suivant, le 28 janvier 814, après avoir péniblement fait le signe de la croix de sa main droite, et répété d'une voix éteinte: *In manus tuas commendo spiritum meum,* il expira.

Charlemagne fut enterré à Aix-la-Chapelle, dans l'église qu'il avait fait construire. On le descendit dans un caveau, où il fut assis sur un trône d'or, revêtu de ses habits impériaux, du manteau royal et du grand chaperon de pèlerin qu'il portait dans tous ses voyages à Rome. Il avait la couronne sur la tête; il était ceint de son épée, tenait un calice à la main, avait sur les genoux le livre des Évangiles, son sceptre et son bouclier d'or à ses pieds. On remplit le sépulcre de pièces d'or et de parfums, et on le scella. Un arc de triomphe fut ensuite élevé sur ce caveau, et on y grava une épitaphe pompeuse. Qu'en était-il besoin? Ne suffisait-il pas d'y inscrire le nom de Charlemagne?

CHAPITRE XXI.

LOUIS I, LE DÉBONNAIRE.

De 814 à 830.

Lorsque meurt un roi tel que Charlemagne, ce n'est jamais dès les premiers jours que les peuples comprennent toute l'étendue de la perte qu'ils ont faite. Confiants dans les paroles de l'Écriture, ils se disent, comme la chronique de Saint-Denis à l'avénement de Louis-le-Débonnaire : « *Mort est l'homme droiturier. Et si est ainsi comme s'il ne feust pas mort, car il nous laisse hoir à luy semblable.* » Mais le temps marche, et ce *haut justicier* met à leur place les choses et les hommes. La lumière qui jetait un si vif éclat s'éteint peu à peu, les ténèbres recommencent : la puissante impulsion donnée au monde par la main d'un grand homme se ralentit quand il n'est plus, et l'esprit humain qu'il entraînait revient sur ses pas comme effrayé du chemin qu'on lui a fait faire. L'œuvre du maître s'altère et se détruit entre les mains inhabiles de l'ouvrier vulgaire qui ne la comprend pas, et tout le travail d'un siècle s'évanouit en un jour.

Ce fut ce qui arriva à la mort de Charlemagne. Rien ne semblait plus facile que de maintenir l'empire à ce degré de puissance où il l'avait élevé. Point d'ennemi redoutable au dehors qui pût inquiéter les frontières, point de duc ni de comte à l'intérieur qui fût à craindre pour le nouveau roi. Façonnés à l'obéissance par le grand empereur, les seigneurs francs ne songeaient point à s'en affranchir, et les ministres même de Charlemagne, Adelhard et Wala, qui devaient supposer que son successeur ne laisserait point le pouvoir entre leurs mains, furent les premiers à venir à sa re. contre lorsqu'il quitta Toulouse pour se rendre à Aix-la-Chapelle. La jeunesse de Louis, alors âgé de trente-six ans, n'avait pas été sans gloire. Il avait fait preuve de courage dans plusieurs expéditions guerrières contre les Sarrasins : les siéges de Barce-

lone, de Tortose et d'autres villes de l'Espagne sarrasine attestaient que s'il n'avait pas toute l'énergie de son père, il avait hérité du moins de sa persévérance. Son administration à la fois ferme et paternelle avait donné à l'Aquitaine une prospérité dont elle était reconnaissante. Plusieurs impôts avaient cessé de peser sur elle, et si Louis avait pu rester roi d'Aquitaine il aurait reçu le titre de *Bon* et non celui de *Débonnaire* qui fut donné à sa faiblesse. Mais la couronne de Charlemagne était trop pesante et trop large pour son front; le manteau impérial était trop ample et trop lourd pour ses épaules : autant sa vie avait été paisible et heureuse comme roi d'Aquitaine, autant elle fut agitée et misérable quand il fut roi de France et empereur d'Occident; c'est qu'à Toulouse il n'était point au-dessous de sa tâche, tandis qu'à Aix-la-Chapelle il devait en être écrasé. Ses vertus mêmes, qui lui avaient acquis une juste popularité, allaient tourner contre lui, et il n'est pas jusqu'à cette haute et sincère piété qui l'avait mis en vénération dans tout le monde chrétien, qui ne dût lui devenir funeste.

Les dernières années de Charlemagne avaient donné libre carrière aux mauvaises mœurs : une fois admises dans le palais impérial, elles s'étaient répandues aisément hors de son enceinte, et les cloîtres eux-mêmes n'avaient pu se mettre à l'abri de leur funeste invasion. Louis avait donné, au contraire, dans son royaume d'Aquitaine, l'exemple des mœurs les plus pures, et son premier soin, quand il se vit appelé au trône des Francs, fut de s'occuper d'une réforme dont sa piété lui faisait un devoir. Malheureusement le scandale était dans sa famille même, et en reléguant ses sœurs dans des couvents, il fit plutôt un acte de justice que de sévérité. Il n'est pas toujours facile de faire le bien : la réforme des abus et des mœurs rencontre des obstacles dont le génie seul peut triompher. Louis avait la volonté, mais il manquait de génie; sa fidélité scrupuleuse à exécuter, tant envers ses sœurs qu'envers les églises, les libéralités du testament de son père, ne lui fit point pardonner son zèle à ramener dans les couvents l'austérité des règles et dans son palais la pureté des mœurs. Le peuple même, dont il s'étudia à diminuer les charges, le peuple qu'il défendit contre l'oppression des grands, le paya d'ingratitude. Les acclamations

qui accueillirent son avénement et son passage à travers la France eurent peu de retentissement. La vertu sans force est presque un malheur dans un souverain.

Ce ne fut pas seulement envers les peuples francs que Louis se montra juste et généreux. Les Saxons et les Frisons avaient été dépouillés par Charlemagne du droit de laisser leurs patrimoines en héritage à leurs enfants. Louis leur rendit ce droit: leur fidélité fut la récompense de ce bienfait; mais les seigneurs francs, qui comptaient sur les dépouilles des peuples vaincus, lui surent mauvais gré de ce grand acte d'équité.

Dès les premiers comices nationaux qui eurent lieu à Aix-la-Chapelle après son avénement, Louis chargea du gouvernement de la Bavière son fils aîné, Lothaire, âgé de quinze ans; le second, Pépin, fut roi d'Aquitaine; et le plus jeune, Louis, resta près de lui. Bernard, qui avait succédé à son père Pépin comme roi d'Italie, vint lui-même faire sa soumission au nouvel empereur, son oncle. Le duc de Bénévent, Grimoald, reconnut également la souveraineté de Louis. Les rois des Slaves et l'empereur grec Léon s'empressèrent de renouveler leur alliance avec le roi des Francs. Rien n'était donc changé dans l'empire, sauf l'empereur.

Parmi ces rois qui venaient protester de leur fidélité à Louis, Bernard seul, roi d'Italie, excitait ses soupçons et peut-être sa jalousie. Il était fils de Pépin, son frère aîné; et son droit à la couronne impériale aurait pu balancer le sien si Charlemagne n'en eût pas décidé autrement. Louis mit cette fidélité à l'épreuve à l'occasion de nouveaux troubles à Rome, et Bernard en sortit victorieux.

A la suite de ces troubles, Léon III étant mort, le clergé et le peuple romain lui donnent pour successeur Étienne IV, sans consulter l'empereur (816). Cette insulte au pouvoir impérial de Louis aurait pu avoir des suites fâcheuses sous un prince moins pieux; mais, le nouveau pape étant venu lui-même en France sous le prétexte de désarmer un ressentiment qui n'existait pas, le roi s'empressa d'aller à sa rencontre, et après s'être prosterné par trois fois devant lui, il l'embrassa et lui demanda même l'onction sacrée pour lui et pour l'impératrice. Peut-être cette cérémonie avait-elle pour but de mettre la conscience de

Louis plus à l'aise à l'égard de son neveu Bernard. Charlemagne avait d'ailleurs été sacré empereur par un pape; il fallait un pape à Louis. Ainsi s'établissait en quelque sorte un droit en faveur du chef de l'église.

Tout avait réussi jusqu'alors à Louis; ses domaines s'étaient même agrandis par la soumission volontaire ou forcée de petits souverains du Nord et de l'Est, et par la réunion à l'empire des *marches* ou frontières de l'Espagne. Le désir de se livrer plus assidument à ses devoirs religieux détermina Louis, à l'exemple de Charlemagne, à associer son fils Lothaire à l'empire; et son troisième fils, Louis, reçut le gouvernement de la Bavière avec le titre de roi. Mais cette adjonction de Lothaire, qui lui donnait une prééminence sur ses deux frères, devint la cause première de tous les malheurs de Louis. Les deux rois d'Aquitaine et de Bavière, ainsi que le roi d'Italie Bernard, se montrèrent jaloux de cette préférence. Bernard surtout n'oubliait pas qu'il aurait pu prétendre au titre d'empereur à la mort de son oncle. Des seigneurs et des évêques, mécontents des réformes de Louis, excitèrent son ambition. De ce nombre étaient les anciens ministres de Charlemagne : ils lui offrirent d'appuyer ses droits. Bernard, entraîné par leurs conseils, allait prendre les armes, lorsqu'il fut sommé de comparaître devant l'empereur. Trop faible pour lutter contre l'armée des Francs qui s'était mise en marche pour l'Italie, il accepta la médiation de l'impératrice Hermengarde auprès de son époux; mais cette médiation était un piége. Bernard croyait, en se jetant aux pieds de son oncle, obtenir aisément son pardon; il n'en fut point ainsi. Une longue et rigoureuse procédure eut pour résultat la dégradation des évêques qui avaient pris part au complot et la condamnation à mort du roi Bernard et de Réginard, comte du palais de l'empereur. Louis commua la peine. On leur creva les yeux, mais on fit en sorte que cette grâce fût un supplice de plus; et, trois jours après, ils avaient cessé de vivre. Les autres conjurés en furent quittes pour l'exil et la prison (818). Les trois plus jeunes frères du malheureux Bernard furent tonsurés et renfermés dans un couvent; leur seul crime était d'être du sang royal. Les usages de la première race reparurent avec la seconde : la faiblesse est toujours ombrageuse.

La même année, mourut à Angers, pendant que l'empereur soumettait une révolte des Bretons, l'impératrice Hermengarde, qu'on suppose n'avoir pas été étrangère à la catastrophe de Bernard. Cette mort parut peut-être à Louis un châtiment du ciel, et, dans un de ces moments où l'âme a besoin de se donner à Dieu tout entière, pour calmer sa douleur, ou pour oublier ses remords, l'empereur parut songer à se retirer dans un couvent. Son penchant l'y portait, et il fallut, pour l'y faire renoncer, qu'on invoquât l'intérêt de ses peuples. On chercha ensuite à le rattacher au monde par le lien d'un nouveau mariage. La couronne fut, comme au temps d'Assuérus, un prix offert à la beauté, et Judith, fille du comte Guelfo de Bavière, l'emporta sur les filles des seigneurs francs (819).

Bien que la puissance de Louis parût non moins grande que celle de Charlemagne, treize vaisseaux normands, montés par neuf cents aventuriers, suffirent pour porter la terreur et exercer impunément leurs ravages sur les côtes de la Flandre et de l'Aquitaine. Le faible empereur ne cherchait que les occasions d'alléger son fardeau, et ses fils profitaient de cette disposition pour étendre les limites des pays dont le gouvernement leur était confié. Le nouveau mariage de Louis leur avait déplu, et le débonnaire empereur cherchait à les apaiser par des concessions de territoire. Les assemblées nationales, qui n'avaient lieu qu'une fois par an sous Charlemagne, furent convoquées au mois de mai et au mois d'octobre de chaque année. Il semblait que Louis voulût se mettre sous la tutelle de ces assemblées; non-seulement il les consultait sur l'avenir, mais encore il leur rendait compte du passé. C'est ainsi que dans celle qu'il convoqua en 822, à Attigny-sur-l'Aisne, il fit une sorte de confession publique de sa cruauté envers Bernard et de sa sévérité envers Adelhard, Wala et les évêques exilés; il demanda à haute voix pardon de ses péchés à l'assemblée, au peuple; il accorda des dédommagements à tous ceux qui pouvaient avoir à se plaindre, et répandit d'abondantes aumônes, en se recommandant aux prières de l'église. Devons-nous admirer cette humilité toute chrétienne? Nous n'hésiterions pas à le faire, si quelques actes de fierté et d'énergie s'étaient mêlés à ces démonstrations d'une piété sincère : l'homme faible est obligé d'a-

voir toujours raison, l'homme fort peut seul avouer ses erreurs sans danger. On sait que la tête qui s'incline se relèvera terrible et menaçante : on admire et on tremble devant cette humiliation volontaire. Mais le front qui se prosterne et qui conserve en se relevant la trace de son abaissement, n'inspire qu'une vaine pitié, souvent même que le mépris. Louis se montra plus chrétien que roi dans cette confession publique. Quand le peuple craint, il croit qu'il aime; en cessant de craindre Louis-le-Débonnaire, il cessait de l'aimer.

Cependant, la faiblesse du pouvoir impérial ne se trahissait point au dehors. Tous les peuples limitrophes de l'empire, les Dalmates, les Pannoniens, les Abodrites et même les Bulgares s'empressèrent d'envoyer aux comices des députés pour protester de leur soumission, tant le nom d'empereur avait encore de prestiges aux yeux de ces peuples barbares (824). Le pape lui-même se reconnaissait comme sujet de l'empire, tout en réclamant le droit de sacrer les empereurs; les Bretons et les Gascons seuls ne cédaient qu'à la force des armes, et ce n'était jamais sans avoir disputé la victoire.

Un événement inattendu vint tout à coup jeter dans la famille impériale un nouveau germe de division. La belle Judith mit au monde un fils qui reçut le nom de Charles (13 juin 823). La puissance que lui donna son titre de mère se manifesta surtout par la protection dont elle honora le comte Bernard, fils de Guillaume *au Court-Nez*, duc de Toulouse. Elle lui fit donner le commandement de l'armée destinée à combattre les Sarrasins qui attaquaient les marches d'Espagne. Jaloux de cette faveur, les comtes Hugues et Matfrid, qu'on lui donna pour le seconder, firent en sorte de ne pas arriver à temps, et leur désir de complaire à la haine que les fils de Louis portaient au favori de leur belle-mère fut la cause de plusieurs échecs contre les musulmans, qui par bonheur ne surent pas en profiter. Bernard accusa hautement Hugues et Matfrid devant l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, en février 828. Condamnés à mort, ils ne durent la vie qu'à la clémence du souverain. Mais cette condamnation ne fit qu'irriter de plus en plus les fils de Louis et même le peuple contre le comte Bernard, devenu principal ministre et favori de l'empereur. Des

plaintes vagues s'élevaient de tous côtés. On avouait les torts de Hugues et de Matfrid, mais on blâmait leur condamnation qu'on supposait arrachée par le crédit du favori. On blâmait même la clémence qui leur avait fait grâce. Un mécontentement général, né de l'absence d'un pouvoir fort et redouté, plutôt que de souffrances réelles, trouvait les fils de l'empereur plutôt disposés à l'exciter qu'à l'étouffer; et le titre de roi d'Allemagne que Louis donna (829) au fils de l'impératrice Judith ajouta encore à la haine que ses autres fils portaient à leur jeune frère, haine qui peut-être ne s'arrêtait pas au pied du trône de leur père. Vainement, pour apaiser le ressentiment de Lothaire, on lui donna la tutelle du jeune Charles et le royaume d'Italie. Les princes, les grands et le peuple n'attendaient qu'une occasion pour se prononcer contre Louis-le-Débonnaire. Quand tout est prêt pour la révolte, il n'est point besoin d'une juste cause pour la faire éclater; le prétexte le moins plausible suffit.

L'empereur avait convoqué, au printemps de 830, l'assemblée nationale à Aix-la-Chapelle. Ses fils devaient s'y trouver avec leurs armées, car il s'agissait d'aller porter la guerre en Bretagne. Louis, roi de Bavière, se rend seul aux ordres de son père. Pépin, roi d'Aquitaine, loin d'obéir, commence par chasser le comte Odon, qui commandait à Orléans, et le remplace par le comte Matfrid, tombé dans la disgrâce de l'empereur. De là il marche sur Verberie, où son frère Louis vient le rejoindre avec son armée. Cet exemple entraîne le reste des troupes que l'empereur avait avec lui à Saint-Omer. Elles refusent d'aller en Bretagne, et il est obligé de les suivre plutôt que de les conduire à Compiègne. Là, se trouvant presque en présence de ses fils, il reçoit d'eux l'injonction de livrer son favori Bernard et sa femme Judith. Bernard se hâte de fuir dans son gouvèrnement de Septimanie et de s'enfermer dans Barcelone. Judith, non moins effrayée, offre de prendre le voile et même de déterminer son époux à embrasser l'état monastique, si on veut lui laisser la vie. L'empereur, quelque disposé qu'il y soit, demande du temps, et Judith est conduite au monastère de Sainte-Radegonde de Poitiers.

Sur ces entrefaites, arrive d'Italie l'aîné des fils de Louis,

Lothaire, qui approuve tout et n'hésite point à se faire le chef des mécontents, nous pouvons dire des révoltés. Il assemble un conseil de seigneurs et d'évêques, tous ennemis de l'empereur, et qui tous sont d'avis de le faire déposer par une assemblée solennelle des Francs. Mais Louis et Pépin, qui redoutaient peut-être pour eux-mêmes les dangers de reconnaître au peuple le droit de déposer son souverain, décident dans une assemblée extraordinaire tenue à Compiègne (830) que leur père conservera le titre et les honneurs d'empereur et de roi, mais que l'exercice du pouvoir impérial et royal passera aux mains de Lothaire, tandis que Pépin retournera en Aquitaine et Louis en Bavière. C'était une déposition à huis-clos.

Nous voyons que les traditions d'inimitiés de famille ont passé de la première à la seconde race.

CHAPITRE XXII.

LOUIS I, LE DÉBONNAIRE.

De 830 à 840.

Louis-le-Débonnaire a été diversement jugé par les historiens. Les uns en font un prince imbécile, soumis à la domination de la reine Judith et de quelques prêtres, et méritant ses malheurs par l'absence de toutes les qualités d'un souverain; les autres exaltent ses vertus, sa piété, sa résignation, parent sa faiblesse du nom de bonté, et ne lui reprochent que de n'avoir pas su punir. Nous pensons qu'on ne doit adopter ni la sévérité du blâme, ni l'indulgence de l'éloge. Louis fut bon et pieux, mais il est fâcheux que cette bonté ait été peu éclairée, et cette piété trop humble. « En toutes choses, nous dit la chronique de Saint-Denis, preschoit humilité le saint empereur, » par œuvre et par bouche, et disoit que quiconque s'humilioit, » à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il seroit assis ès Cieulx. » La règle austère qu'il établit dans les couvents, tant pour réformer le luxe des habits que la somptuosité de la table, et que saint Benoît fut chargé de faire exécuter dans tout le royaume, prouve

que sa condescendance envers le clergé n'allait pas jusqu'à tolérer des abus qui lui semblaient condamnables. Louis Ier fut un roi honnête homme. Entouré de traîtres, il ne le fut jamais, et les lâches et audacieuses révoltes de ses fils ne purent étouffer ni la clémence du roi, ni la tendresse du père. Il pardonna ; il fit plus, il oublia. Louis-le-Débonnaire eut surtout le tort de succéder au grand empereur, et le malheur de laisser l'empire à des fils moins dignes encore que lui de porter le sceptre de Charlemagne.

Nous avons laissé ce malheureux père, portant encore par dérision le vain titre d'empereur sous la tutelle de son fils Lothaire, dont il était en quelque sorte le prisonnier. Les trois fils de Louis s'étaient appuyés dans leur révolte sur la haine que conservaient toujours contre les Francs germains d'Austrasie et d'au delà du Rhin, les Francs gaulois de la Neustrie et de l'Aquitaine. Quelques amis de l'empereur déchu profitèrent habilement de cette mésintelligence entre les deux peuples ; ils présentèrent la déposition de Louis comme un triomphe de cette partie de la nation française qui avait adopté la langue romane, corruption du latin. Les Francs germains, qui conservaient la langue teutonique, se firent un devoir de prendre parti pour un prince qui leur était fidèle et dévoué. Ils se rendirent en foule à l'assemblée nationale convoquée à Nimègue, tandis que les Francs gaulois, plus éloignés du lieu de réunion, n'y vinrent qu'en petit nombre.

Louis, se voyant soutenu par la majorité de l'assemblée, montre quelque vigueur; il donne l'ordre à plusieurs seigneurs et évêques du parti de Lothaire de retourner dans leurs comtés et dans leurs diocèses. Ceux-ci se rendent la nuit dans la tente de Lothaire et le pressent de s'emparer de son père à main armée ; d'autres veulent se retirer pour revenir ensuite avec des forces plus imposantes. On délibérait encore sur le parti à prendre, lorsqu'arrive un message de Louis, qui appelle son fils près de lui. Lothaire, qu'effraient les résolutions énergiques, s'empresse de s'y rendre. Arrivé devant son père, dont il attend des reproches sévères et mérités, le coupable Lothaire ne trouve qu'un vieillard en pleurs qui lui tend les bras ; il s'y précipite lui-même en pleurant. Cette touchante entrevue se prolongeant

trop au gré des partisans de Lothaire, ils accourent en armes au pavillon de l'empereur, et tentent d'y pénétrer; le peuple, qui attend également l'issue de la conférence, s'oppose à cette tentative criminelle; on se prépare à en venir aux mains; le sang va couler, lorsqu'à la fenêtre du pavillon impérial paraissent le père et le fils, et leurs embrassements mutuels protestent de leur réconciliation. Les révoltés, restés sans chefs, veulent se disperser; on les arrête, et la clémence de l'empereur renvoie leur jugement au printemps suivant.

Le rappel de Judith fut le premier acte d'autorité de Louis. Mais l'impératrice ne consentit à reprendre son rang qu'après avoir été solennellement reconnue innocente des torts dont on l'accusait devant l'assemblée d'Aix-la-Chapelle (831). Aucune voix n'osa s'élever contre elle: on lui déféra le serment; elle le prêta, et le vieil empereur se montra, ainsi que le peuple, heureux de croire à cette facile justification. Le duc Bernard de Septimanie, son prétendu complice, demanda à prouver son innocence en champ clos, et porta un défi à ses accusateurs; aucun ne l'accepta. Ce genre de combat, qu'on appelait *jugement de Dieu,* était en usage depuis quelque temps; on aimait à se persuader que la justice divine ne pouvait pas permettre le triomphe du crime et le châtiment de la vertu. Il fallut qu'il se passât bien des années avant que l'on revînt de cette pieuse erreur. Bernard fut donc déclaré innocent sur sa parole. La condamnation à mort des seigneurs complices de Lothaire, signée par Lothaire lui-même et par ses frères, fut pour Louis encore une nouvelle occasion de clémence: il fit grâce. C'était le droit qu'il préférait à tous les autres; mais il n'en usa pas toujours avec discernement. Louis manquait surtout d'habileté dans l'exercice de son pouvoir, et les peuples savent moins gré des bonnes intentions que des bons résultats: quand on vit que cette clémence ne faisait qu'encourager de nouvelles révoltes, le mécontentement du peuple reparut. Un nouveau favori, le moine Gombaud, avait remplacé le duc Bernard, qui se rangea alors parmi les mécontents. Le roi d'Aquitaine, Pépin, ne tarda pas à braver de nouveau l'autorité paternelle, et Louis alla en personne combattre son fils rebelle, sans pouvoir obtenir une complète satisfaction (832). Les deux frères de Pépin, enhardis

par son succès contre leur père, lui donnèrent rendez-vous, au printemps de 833, pour s'opposer, les armes à la main, au projet de l'empereur de donner au fils de Judith, Charles, une part de l'héritage paternel.

Les armées du père et des trois fils se trouvaient en présence dans les plaines de Rothfeld, près Colmar, lorsque le pape Grégoire IV vint se placer entre elles, comme médiateur. Cette intervention, qu'on prétend avoir été partiale à l'égard des fils, fut fatale au père. Dans la nuit du 24 juin 833, seigneurs, prélats, courtisans, guerriers, tous abandonnent lâchement l'empereur, et passent dans le camp ennemi; leur attachement pour lui ne va pas jusqu'à braver les chances d'un combat. A son réveil, Louis ne trouve près de lui que sa femme, son jeune fils et quelques serviteurs fidèles. « Allez, leur dit-il, je » ne veux pas que vous vous exposiez pour moi à perdre la » vie; » puis il prend par la main sa femme et son fils, et se rend à pied avec eux devant la tente qu'occupent Lothaire et ses deux frères. Le vieil empereur, venant demander à ses fils révoltés une prison et du pain, offre un de ces touchants spectacles qui pénètrent l'historien d'une profonde émotion; il voudrait s'arrêter pour contempler ce malheureux père, cette femme si belle encore et ce jeune enfant qui viennent se mettre à la merci de leurs plus terribles ennemis; il voudrait surtout les montrer tels qu'il les voit, portant empreintes sur leur front la dignité du malheur et la résignation de la vertu.

Le lieu témoin de cette infâme trahison des Francs envers leur empereur reçut le nom de *Champ du Mensonge;* il le méritait doublement par les perfides témoignages de respect que Louis reçut de ses fils. L'impératrice Judith fut confinée dans la citadelle de Tortone, et une nombreuse escorte conduisit l'empereur et son fils Charles dans l'abbaye de Soissons; puis, quand Lothaire eut pourvu à la sûreté de leur prison, il alla se livrer aux plaisirs de la chasse. On ne peut supposer que ce fût pour distraire ses remords; il n'en avait point.

On ne se contenta pas de donner une garde sévère au malheureux empereur; toute communication avec les amis qu'il pouvait avoir au dehors lui fut interdite; on poussa même la cruauté jusqu'à lui faire entendre que son fils Charles avait été

tonsuré, et que l'impératrice Judith était morte, après avoir pris le voile. Accablé sous le poids de ces nouvelles infortunes, Louis passait les journées en prières. N'osant plus rien espérer des hommes, il s'adressait au Dieu qui console. Un jour qu'il assistait à la messe, et que, suivant l'usage, il s'approchait du prêtre qui officiait pour lui remettre sa pieuse offrande, ce prêtre lui prend la main, la serre fortement, et laisse en même temps tomber un petit sac à ses pieds, sans que personne s'en aperçoive. Lorsque la messe est chantée et que ses gardes sont sortis, Louis prend le sac, l'ouvre et y trouve un parchemin roulé. Cet écrit, qu'il s'empresse de lire, lui annonce que l'impératrice n'est point morte, que son fils Charles n'a aucun mal, et que plusieurs barons se repentent de l'avoir trahi et abandonné, et se disposent à le délivrer. Plein de joie, à cette nouvelle inespérée, l'empereur voit arriver avec bonheur l'assemblée de Compiègne, où il est conduit par Lothaire; ses deux autres fils, qui paraissent blâmer la dureté dont on use envers lui, ne s'y rendent point. Mais les évêques qui ont coopéré à sa déposition imaginent un moyen d'empêcher à jamais son retour au pouvoir. Louis avait, une première fois, fait un aveu public et volontaire des fautes qu'il se reprochait. On exige cette fois qu'il fasse une nouvelle confession des torts qu'on lui suppose envers l'église et envers le pays, qu'il dépose au pied de l'autel ses armes, et qu'il se revête d'une robe de pénitent; on veut, par cet acte solennel et flétrissant, qu'il se reconnaisse lui-même indigne de porter une épée et de garder le titre d'empereur. Cette confession, écrite à l'avance, lui est présentée; et, soit qu'il craigne, en refusant de se soumettre, qu'on attente à sa vie, soit que cette nouvelle humiliation publique coûte peu à sa piété, il la lit à haute voix dans la cathédrale de Soissons en présence de son fils Lothaire, des grands, des prélats et du peuple. Le peuple seul est ému de compassion. L'humiliation volontaire de Louis l'avait indigné; son humiliation forcée le touche; le vieil empereur, courbant sa tête blanchie devant un fils rebelle et des sujets ingrats, excite une vive sympathie parmi le peuple, et cette sympathie réveille le zèle de ses partisans. Plusieurs comtes se déclarent hautement en sa faveur; Pépin et Louis somment Lothaire de traiter leur père avec plus d'égards.

Alarmé de la réprobation générale qui s'élève contre lui, Lothaire se retire à Vienne en Dauphiné, laissant son père libre dans le couvent de Saint-Denis (834). Louis-le-Débonnaire, avant de reprendre le pouvoir impérial, se fait relever par des évêques de la dégradation que d'autres évêques lui ont infligée, puis il ressaisit ses armes sur l'autel où il les a déposées. En se voyant pressé dans les bras de ses deux autres fils, Pépin et Louis, en se voyant entouré des témoignages de respect de son peuple, il peut croire un moment au bonheur; la délivrance de l'impératrice Judith et de son fils Charles sont bientôt pour lui un nouveau sujet de joie. Lothaire, d'abord vainqueur à Châlons des armées de son père, se voit tout à coup abandonné des siens, et forcé à son tour d'implorer un pardon qu'il ne méritait pas. Un exil en Italie est le seul châtiment que Louis trouve dans son cœur contre son coupable fils.

On a peine à comprendre aujourd'hui ces révolutions soudaines qui faisaient passer le pouvoir alternativement des fils au père et du père au fils, sans qu'un combat fût nécessaire pour décider la victoire. Dès que les armées se trouvaient en présence, elles semblaient répugner à verser leur sang dans des querelles de famille, et surtout pour des princes si peu dignes de les commander. Elles changeaient de bannière selon l'intérêt ou le caprice du moment, et renouvelaient ainsi en quelque sorte les révolutions du Bas-Empire. Les peuples, et surtout les armées qui en sont la représentation active, ont besoin d'entendre la voix qui les commande et de voir l'épée qui les conduit. Quand ce guide leur manque, c'est le hasard qui les mène; ils marchent sans direction, sans but, comme frappés de vertige; et bientôt de leur gloire passée il ne reste plus qu'un vain nom.

Le ciel sembla se charger du soin de punir le crime de Lothaire. Retiré dans le nord de l'Italie avec les principaux complices de sa révolte, il y fut assailli par une maladie pestilentielle qui lui enleva ses plus puissants amis, et dont il faillit lui-même être la victime (836). Louis-le-Débonnaire se disposait à se rendre en pèlerinage à Rome et, peut-être aussi, à ramener Lothaire à l'obéissance, lorsque les Normands ou Danois, profitant des divisions intestines de l'empire, renouvelèrent

leurs invasions sur les côtes de France et commirent d'horribles ravages. Le danger était grand, et l'union du père et des fils aurait dû en être la conséquence; mais une résolution généreuse et énergique n'était dans le cœur d'aucun des descendants de Charlemagne. Louis, au lieu d'appeler ses fils à la défense commune de l'empire, ne s'occupa, sans doute à la demande de sa femme Judith, qu'à faire entre eux un nouveau partage du territoire, afin d'agrandir les domaines du jeune Charles. Si, en dépouillant Lothaire, Louis et Pépin, l'empereur n'eût obéi qu'à un sentiment de juste sévérité envers des fils coupables, peut-être l'effet en eût été salutaire. Mais personne ne vit là qu'un acte de sa faiblesse pour l'impératrice, et les haines s'envenimèrent de plus en plus. Cependant le roi d'Aquitaine, Pépin, consentit à assister à l'investiture du royaume de Neustrie, que Louis donna au fils de Judith, alors âgé de quinze ans, et qui reçut, en outre, des mains de son père l'épée de chevalier. Cette condescendance valut à Pépin le duché du Maine (838); mais il n'en jouit pas long-temps, et mourut à la fin de cette année.

Pépin s'était montré le plus respectueux des fils de Louis; mais ses enfants ne devaient pas en être récompensés. L'impératrice Judith, prévoyant la mort prochaine de son époux, et convoitant pour son fils le bel héritage du royaume d'Aquitaine, songea à lui assurer l'appui de son plus terrible ennemi, Lothaire. Sachant que les haines sont toujours subordonnées aux intérêts, Judith offrit à Lothaire de partager l'empire en deux parts, dont il choisirait la plus belle, à la condition qu'il soutiendrait les droits de Charles sur celle qu'il lui laisserait. Lothaire accepta et prit la partie orientale, qui comprenait l'Italie, l'Allemagne, la Provence et une partie de l'Austrasie et de la Bourgogne. Charles eut sa part de ces deux royaumes, et de plus la Neustrie et l'Aquitaine. L'assemblée de Worms confirma ce partage le 30 mai 839, et Lothaire fléchit le genou devant son père en présence des grands et du peuple. Louis pardonna, comme Judith l'avait promis.

Ce partage était injuste. Louis, roi de Bavière, n'y gagnait rien, et les fils de Pépin étaient dépouillés de leur héritage. Les Aquitains, mécontents surtout de n'avoir plus un roi qui fût à

eux, proclamèrent Pépin II, fils aîné de Pépin, et prirent les armes pour le défendre. Le vieil empereur parut retrouver ses forces pour marcher contre son petit-fils; mais elles le trahirent bientôt, et ayant appris que le roi de Bavière témoignait, les armes à la main, son mécontentement du partage dont il était exclu, il quitta l'Aquitaine pour aller à sa rencontre (840) Soit crainte, soit respect, le roi de Bavière évita le combat que lui offrait son père; et la mort de Louis-le-Débonnaire lui épargna peut-être un parricide. Attaqué d'une hydropisie de poitrine, l'empereur se fit porter à Ingelheim, dans une île du Rhin. Son frère naturel, Drogon, évêque de Metz, lui demanda de pardonner à son fils Louis, dont la dernière révolte excitait son ressentiment. La mort approchait: « Puisqu'il ne peut venir à moi, dit-il, pour me témoigner son repentir, en présence de Dieu et de vous tous, je lui pardonne tous les maux qu'il m'a faits. Mais dites-lui cependant que les chagrins qu'il m'a donnés à la fin de ma vie ont hâté ma mort. » Le lendemain, après avoir reçu les sacrements et fait le signe de la croix, il se tourna vers la gauche en criant d'une voix assez forte : *Haus! haus!* (hors! hors!) comme s'il eût voulu chasser le diable qui lui apparaissait, dit la Chronique de Saint-Denis; puis il se tourna vers la droite en souriant, comme s'il eût entrevu le ciel. C'est ainsi qu'il expira, nous dit la même Chronique, « *en telle manière que entre lui et un homme qui rit n'avoit point de différence.* » (20 juin 840.)

CHAPITRE XXIII.

CHARLES II, DIT LE CHAUVE *.

De 840 à 861.

Après la mort de Louis-le-Débonnaire, Lothaire, revêtu déjà de la couronne impériale, prétendit à la suzeraineté sur ses frères: « Sachez, leur manda-t-il, que le titre d'empereur m'a

* Charles II dut ce surnom à ce qu'il perdit, jeune encore, sa longue chevelure, parure des rois francs.

» été donné par une autorité supérieure, et considérez quelle » étendue de pouvoir et quelle magnificence doivent accompa- » gner un pareil titre. » Ni le roi de Bavière, ni le roi des Francs, ne tinrent compte de cet avertissement. Louis s'empara de toute la Germanie jusqu'au Rhin, et reçut le nom de Louis-le-Germanique; et Charles II, malgré la protection dont Lothaire favorisait son neveu Pépin II, roi d'Aquitaine, envahit ce royaume, comme lui appartenant en vertu du partage fait par Louis-le-Débonnaire. Il s'occupa également de soumettre le duc des Bretons, Noménoé, qui avait pris le titre de roi. Menacés également par Lothaire, Louis de Bavière et Charles II de France s'armèrent pour combattre les prétentions de leur aîné, et, le 25 juin 841, les armées se rencontrèrent dans la plaine de Fontenay près d'Auxerre. Des héraults ou messagers furent envoyés de part et d'autre, comme s'il se fût agi d'un combat singulier. Lorsqu'il fut bien reconnu que tout arrangement était impossible, et toute tentative de séduction inutile, il fallut bien en appeler au jugement de Dieu, et la bataille commença. Depuis le fameux combat de Poitiers où Charles-Martel défit les Sarrasins, jamais, disent les historiens, il n'avait été versé tant de sang dans une seule bataille. On a prétendu que Lothaire et son neveu, Pépin d'Aquitaine, qui s'était réuni à lui, perdirent quarante mille hommes, et que la perte de Louis et de Charles ne fut pas moindre. Il paraît du moins certain que la victoire de Fontenay coûta la vie à la plus grande partie des seigneurs francs; et c'est à leur mort que les historiens attribuent le succès des invasions des Normands et des Sarrasins; quarante mille hommes étaient-ils donc toute la force militaire de la France? quelle faiblesse après tant de puissance!

L'épuisement des deux armées fut tel que les vainqueurs ne songèrent point à poursuivre les vaincus. Lothaire put se retirer à Aix-la-Chapelle, sans être inquiété dans sa marche; et Louis et Charles retournèrent chacun dans leurs états; mais la paix n'était point faite, et, l'année suivante, s'étant réunis à Strasbourg, Louis et Charles firent un nouveau traité d'alliance contre leur aîné; le serment de Louis est le premier monument de langue romane qui nous ait été transmis. Cette langue, corruption du latin, est celle que parleront désormais les rois des

Francs et les peuples soumis à leur domination. C'est elle qui formera la principale distinction entre les Français et les Germains. Voici ce serment avec la traduction :

Pro Deu amur et pro christian poble et nostre commun salvament, d'est di en avant, en quant Deus saver et poder me donet, si salvaraieu cest meon fradre Karle, et en adjuda et en caduna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar deit, in o quid il mi altresi fazet. Et ab Lodher nul plaid nunquam prindrai qui meon vol cest meon fradre Karle in damne sit.

« Pour l'amour de Dieu, pour le peuple chrétien et notre » commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu me » donnera de savoir et pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles, » et je l'aiderai en toute chose, comme il est juste de soutenir » son frère, à condition qu'il en agira de même envers moi. Et » je ne ferai jamais avec Lothaire aucun traité qui de ma volonté » soit préjudiciable à mon frère Charles. »

Ce serment, prêté par les deux rois, fut sanctionné par les serments des deux peuples; des festins et des fêtes attestèrent leur bon accord, et nous devons à l'historien Nithard, l'un des généraux de Charles, la description du tournoi qui eut lieu à cette occasion; c'est le premier dont l'histoire fasse mention.

« On se rassemblait, dit-il, dans un lieu propre à ce spectacle; » toute la multitude était arrêtée en dehors par des barrières : » alors des Saxons, des Gascons, des Austrasiens et des Bretons, » s'avançaient en nombre égal et d'une course rapide, les uns » contre les autres, comme s'ils voulaient combattre. Ceux qu'on » attaquait se repliaient vers leur camp, en se couvrant de leurs » boucliers; puis ils en repartaient et poursuivaient à leur tour » ceux qui les avaient attaqués, jusqu'à ce que les rois eux- » mêmes, avec toute leur suite de jeunes guerriers, lâchant la » bride de leurs chevaux, et poussant de grands cris, s'élan- » çassent les uns contre les autres. Ils faisaient résonner à l'envi » leurs petites lances sur les boucliers, et poursuivaient tour à » tour ceux qui fuyaient. C'était un spectacle digne d'être vu, » à cause de sa magnificence et du bon ordre qui y régnait. » Dans une si grande foule de gens de race diverse, il n'y eut » personne de blessé ni d'insulté, ce qui arrive rarement dans

» les réunions de gens de guerre, même lorsqu'ils sont peu » nombreux et qu'ils se connaissent. »

Lothaire chercha vainement à détruire l'effet de cette union solennelle de ses deux frères, en déployant un grand luxe à Aix-la-Chapelle. Abandonné d'une partie de son armée, il enleva du palais impérial toutes les richesses qu'y avaient amassées Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, et se retira vers Lyon, tandis que ses frères prenaient possession de la capitale de l'empire. Il en vint même bientôt à demander la paix qu'il avait refusée. Charles et Louis furent reconnus indépendants de l'empereur; et un nouveau partage, réglé par trois cents commissaires, donna la Germanie tout entière jusqu'au Rhin à Louis-le-Germanique; Lothaire eut l'Italie et la partie orientale de la France depuis la mer de Provence jusqu'aux bouches du Rhin et de l'Escaut. Cette partie s'appela *Lotharingia,* du nom de Lothaire; c'est l'origine de la *Lorraine.* Le roi des Francs eut toute la partie de la Gaule située au couchant de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Dans ce partage, Pépin II fut sacrifié par Lothaire; l'Aquitaine était réunie à la France (843).

Cependant Pépin résistait toujours, et Charles sacrifiait à cette guerre toutes les ressources qu'il aurait dû employer à repousser les Normands. Déjà Rouen avait été pris, pillé et brûlé par eux le 14 mai 841. En 843, leurs dévastations se portèrent sur les bords de la Loire. Nantes vit ses bourgeois, ses prêtres et son évêque massacrés. La méfiance des grands contre la bourgeoisie était telle qu'ils ne lui avaient point laissé d'armes pour se défendre. Les Normands partagèrent leur butin dans l'île de Noirmoutier, et, ne sachant que faire de leurs prisonniers, ils les renvoyèrent; ces malheureux, dépouillés de tout, rentrèrent, le 30 septembre 843, dans les ruines de leur ville. Bordeaux et Saintes subirent le même sort, pendant que Charles assiégeait inutilement Pépin dans Toulouse (844).

L'année suivante, les Normands, conduits par leur duc, Ragner, remontent la Seine et arrivent devant Paris le samedi saint, 28 mars. Cette ville n'était pas la capitale des rois carlovingiens; mais, depuis le dernier partage, elle était devenue la principale ville des états du roi des Francs, et ses nombreuses

églises et abbayes renfermaient des richesses immenses. Les habitants de Paris, comme ceux de Nantes, étaient sans armes. Informés de l'approche des Normands, ils se hâtent d'emporter au loin dans les terres tout ce qu'ils possèdent de plus précieux; les moines dépouillent leurs cloîtres, les prêtres leurs églises; nul ne songe à combattre; on ne pense qu'à sa vie et à ses biens : l'honneur, on le laisse aux Normands; et Charles-le-Chauve, qui se contente de protéger l'abbaye de Saint-Denis, se trouve heureux d'acheter à prix d'or la sortie des Normands de la ville qu'ils ont pillée et noyée dans le sang des vieillards, des femmes et des enfants. On a voulu justifier Charles en disant que son armée n'était pas assez nombreuse : pour triompher, peut-être; mais pour combattre, peu importait le nombre? il fallait le tenter et mourir.

Le succès de Ragner devait appeler d'autres Normands au partage des dépouilles de la France. Un paysan du diocèse de Troyes, nommé Hastings, trop fier pour rester esclave, s'était enfui chez les peuples du Nord. Là, ayant adopté leur religion et leurs mœurs, son courage et son habileté en avaient fait un chef puissant. Un désir de vengeance le ramena dans sa patrie. Les églises et les châteaux n'eurent pas de plus terrible ennemi. Il avait été esclave, et il faisait expier sa première honte par tous les malheurs du pillage et de l'incendie.

Que faisaient donc alors ces seigneurs qui s'étaient réservé le droit de porter des armes? Renfermés dans leurs châteaux qu'ils fortifiaient de leur mieux, ils abandonnaient les campagnes aux dévastations des Normands et aux ravages des loups qui se promenaient par bandes, et osaient seuls disputer aux vainqueurs une part de leur proie.

Que faisait Charles II, le roi des Francs? Ne trouvant ni appui chez les grands, ni énergie dans son âme, il se consolait de ses désastres par la trahison de Sanche, marquis * de Gascogne, qui lui livrait le roi d'Aquitaine, Pépin II (852). Mais les Aquitains voulaient un roi; ils appelèrent un fils de Louis de Bavière, et Charles s'empressa alors de faire couronner roi d'Aquitaine son propre fils, encore enfant. Cependant Pépin

* Le titre de *marquis* fut donné aux seigneurs qui commandaient les frontières ou *marches* du royaume.

était parvenu à s'échapper du couvent de Saint-Médard de Soissons; mais il commit la faute grave d'appeler à son aide les Normands et les Sarrasins, et perdit dès lors tout son pouvoir sur l'esprit des Aquitains, dont le mépris fit justice des deux rivaux. Pendant que Charles et Pépin se disputaient l'Aquitaine, l'empereur Lothaire, poursuivi peut-être par sa conscience, abdiquait l'empire pour finir pieusement sa vie dans l'abbaye de Prum (855).

Le 28 décembre 856, les Normands entrèrent de nouveau dans Paris, après avoir ravagé toutes les rives de la Seine. Cette fois Saint-Denis ne fut pas même défendu; on le racheta. « Qui » ne s'affligerait, s'écrie Aimoin, moine de Saint-Germain-des- » Prés, et témoin de ce désastre, de voir l'armée mise en fuite » avant que la bataille soit commencée, de la voir abattue avant » le premier trait de flèche, renversée avant le choc des bou- » cliers... Mais les Normands s'étaient aperçus que les seigneurs » du pays (nous ne saurions le dire sans une profonde douleur » de cœur) étaient lâches dans le combat. » N'ajoutons rien à cette terrible accusation de lâcheté portée par un prêtre contre les seigneurs francs; c'est une époque d'exception dans nos annales.

Aussi mécontents de leur roi que leur roi pouvait l'être d'eux, les seigneurs font offrir la couronne de France à Louis-le-Germanique qui, oubliant son serment, pénètre dans le royaume pour s'en emparer. Charles, entouré de traîtres, ne cherche point à lutter contre son frère; il s'enfuit en Bourgogne, où il compte quelques partisans. Mais Louis-le-Germanique, un moment roi de France, recule, dans son usurpation, devant les censures de l'église. Les conciles du clergé s'étaient seuls maintenus au milieu des dissensions civiles; et le concile de Metz de 859, présidé par le célèbre Hincmar, archevêque de Rheims, qui était alors la lumière et le chef de l'église française, eut la puissance non-seulement de faire renoncer Louis-le-Germanique à sa coupable tentative, mais encore de lui en faire demander pardon. Le clergé avait pris la place de la noblesse pour défendre le territoire, et ce fut par son influence que Charles obtint que le duc des Danois, Wéland, entré dans la Seine avec deux cents vaisseaux, tournât ses armes contre les Normands qui

avaient ravagé Paris et ses environs, et lui prêtât même serment de fidélité, après avoir embrassé le christianisme. C'était le premier triomphe de Charles sur les peuples du Nord (861). Après de tels services, peut-on s'étonner de l'immense pouvoir du clergé de France à cette époque? La noblesse par sa tyrannie et sa lâcheté, la royauté par sa faiblesse et son impuissance, avaient perdu tout leur pouvoir sur l'esprit des peuples. En anéantissant peu à peu la classe des hommes libres, on avait enlevé au pays ses véritables défenseurs. Les anciens seigneurs francs, qui avaient survécu à la bataille de Fontenay, n'étaient plus qu'en petit nombre; derrière eux surgissait une seconde noblesse, issue de la concession des fiefs. Ces deux noblesses ne songeaient qu'à s'affranchir de l'autorité royale, et à se créer une puissance absolue dans leurs domaines. Les ducs, comtes et barons, qui recevaient de Charlemagne et même de Louis-le-Débonnaire des pouvoirs temporaires et révocables, ne s'occupaient qu'à les rendre héréditaires. Peut-être ne laissaient-ils le royaume en proie aux dévastations des Normands et des Sarrasins, leurs terribles alliés, que pour affaiblir de plus en plus la royauté, et s'élever sur ses ruines. Un seul homme parmi les grands va faire exception à cette coupable trahison envers la France et la royauté; la France et la royauté appartiendront un jour à ses descendants; n'est-ce pas justice?

CHAPITRE XXIV.

CHARLES-LE-CHAUVE.

De 861 à 877.

Dans la longue lutte que Pépin et son fils avaient soutenue successivement contre Louis-le-Débonnaire et contre Charles-le-Chauve, un seigneur franc, comte d'Anjou, nommé Robert, s'était montré fidèle aux droits des ducs d'Aquitaine; mais, dès que Pépin II eut fait alliance avec les Normands et les Sarrasins, Robert, à qui sa force et son courage avaient mérité le nom de Robert-le-Fort, vint se ranger sous la bannière du roi

des Francs, qui du moins n'appelait pas l'étranger à son secours. Charles-le-Chauve, dans un parlement tenu à Compiègne, en 861, lui donna, sous le titre de duché et marquisat de France, la province située entre la Seine et la Loire. Il l'opposait ainsi aux Normands qui pourraient tenter de remonter la Loire, et aux Bretons qui menaçaient toujours les frontières du royaume. Cette juste confiance excita la jalousie du fils de Charles-le-Chauve, Louis-le-Bègue qui, mécontent d'ailleurs d'avoir été dépouillé de la riche abbaye de Saint-Martin de Tours, ne craignit pas de tourner, à l'exemple de presque tous les fils de roi de ces temps, ses armes contre son père et de s'allier à Salomon, qui s'était fait roi des Bretons, au mépris des droits du roi des Francs. Robert, attaqué dans son gouvernement, s'y défendit vaillamment, et, après deux victoires, força même le rebelle Louis à venir implorer le pardon de son père. Les Bretons vaincus appelèrent les Normands à leur aide; Robert battit les Normands et les Bretons réunis, et le roi Salomon fut forcé de reprendre son titre de duc et de continuer à payer tribut. Un autre fils du roi, nommé Charles, se révolta également contre son père, à l'instigation de quelques seigneurs mécontents; Robert-le-Fort les battit également et obtint leur pardon. Il était dans sa destinée, non-seulement de donner l'exemple de la fidélité, mais encore de punir la rébellion.

Cependant le terrible chef normand Hastings a reparu; fort de l'appui des Bretons, il exerce ses ravages dans le Maine et l'Anjou. La ville du Mans venait d'être pillée, lorsque le comte Robert, soutenu par Ranulphe, duc d'Aquitaine, rassemblant à la hâte ses milices, attaque les Normands retranchés sur les bords de la Sarthe. Effrayés de l'audace plus que du nombre de leurs ennemis, les Normands se réfugient dans une église dont les épaisses murailles leur permettent de soutenir un siége. Hastings est avec eux et affermit leur courage. La nuit qui approche force les chefs francs de remettre l'attaque de l'église au lendemain. On dresse les tentes, et Robert, accablé de fatigue et de chaleur, détache son casque et sa cuirasse pour prendre un instant de repos. Il s'occupait de donner des ordres pour les préparatifs du siége, lorsque tout à coup

Hastings et quelques Normands s'élancent de l'église et fondent à l'improviste sur le comte d'Anjou. Robert-le-Fort n'a que son épée; mais elle lui suffit pour repousser les agresseurs. Entraîné par son courage, et oubliant qu'il est sans cuirasse, il les poursuit jusque dans l'église; mais, au moment où il en franchit le seuil, il tombe frappé d'un coup de lance (25 juillet 866). Il fut, disent les Annales de Metz, le Machabée de ce siècle. Le sang de Robert-le-Fort fut le premier ciment du trône des Capets. Jamais dynastie ne pouvait avoir une plus glorieuse origine.

Charles-le-Chauve, vainqueur, par Robert-le-Fort, des Bretons et des Normands, l'avait été de Pépin II, par Ranulphe, compagnon de Robert. Pépin, condamné à mort, comme ennemi de la patrie et de la chrétienté, fut enfermé dans un couvent de Senlis et y mourut après une assez longue captivité. Ainsi l'Aquitaine se trouva réunie à la France; mais cet agrandissement ne rendit pas Charles-le-Chauve plus redoutable aux Normands, qui désolaient les rives de la Seine, et il fallut leur payer quatre mille livres pesant d'argent, pour qu'ils consentissent à cesser leurs déprédations. Robert-le-Fort n'était plus, et aucune main ne s'était trouvée assez courageuse pour saisir la seule épée qui eût été fatale aux Normands.

La mort du roi de Lorraine, Lothaire, éveilla l'ambition de Charles-le-Chauve; il se rendit à Metz, sur l'invitation de quelques seigneurs lorrains, et se fit couronner roi, le 9 septembre 869; mais Louis-le-Germanique et l'empereur Louis II n'avaient pas des prétentions moins fondées à l'héritage de Lothaire. Le premier eut recours aux armes; le second au pape. Adrien menaça Charles de l'interdit; l'archevêque Hincmar ne craignit pas de défendre le roi des Francs contre le pontife de Rome, et la menace échoua. Louis-le-Germanique était plus à craindre. Au lieu de combattre, on transigea, et le royaume des Francs s'agrandit du Dauphiné, du Lyonnais, d'une partie de la Bourgogne, du pays de Liége et du Brabant. Ainsi l'ancien empire se trouva divisé en deux parts, comme il l'était en deux peuples, les uns fidèles à la langue germanique, les autres ayant adopté la langue romane. La France ne devait pas tarder à recevoir un nouvel accroissement de territoire; l'em-

pereur Louis II étant mort à Brescia, le 12 août 875, son héritage fut également convoité par Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique. Mais Charles eut pour lui le nouveau pape Jean VIII, et suivi d'une nombreuse armée, il arriva à Rome sans que les deux fils de Louis-le-Germanique eussent osé l'arrêter dans sa marche. Charles-le-Chauve fut couronné empereur d'Occident, et le globe de Charlemagne tomba dans cette main déjà trop faible pour porter une épée.

Cependant Louis-le-Germanique avait passé le Rhin et ravageait les provinces françaises. Le nouvel empereur, à qui ce titre semblait avoir donné une sorte de courage, revint en France et marcha contre lui, mais le roi de Germanie ne l'attendit pas. Les armées voulaient bien piller, mais elles répugnaient à se battre. Louis semblait d'ailleurs avoir perdu son énergie, et la mort le surprit à Francfort, le 28 août 876. Avant de mourir il avait fait le partage de ses états entre ses trois fils. Carloman avait eu la Bavière, Louis la Saxe et la Thuringe, et Charles la Souabe. Louis s'empressa de demander sa protection à son oncle Charles-le-Chauve; mais l'empereur avait pris goût à l'agrandissement de ses domaines, et il pensa que la Saxe et la Thuringe lui seraient une conquête facile. Il se trompait. Faisant cette fois la guerre en personne, métier qu'il ne savait pas, il attaqua les Allemands, après une marche longue et pénible, et dès le premier choc les Francs, épuisés de fatigue, entraînèrent leur empereur dans leur fuite précipitée. Chacun se sauva comme il put, et le désordre fut tel que l'impératrice Richilde, chassée du palais d'Héristal, fut réduite à se réfugier dans les bois, où elle accoucha d'un enfant, sans autre secours que celui d'un fidèle serviteur.

Nous sommes arrivés à une époque où il s'opéra un grand changement dans la forme du gouvernement du royaume; c'est de ce changement que date un nouvel ordre de choses, un nouveau système de gouvernement qui dura des siècles, et auquel on a donné le nom de féodalité, du mot latin *fides* (foi).

Lorsque Charles-Martel avait conduit les Francs à la victoire, il les avait récompensés de leurs courageux services par le don de domaines ou fiefs; les églises et les abbayes en avaient également reçu en grand nombre de la piété des rois.

Ces fiefs, résultant de *bénéfices* ou *bienfaits*, se transmettaient à titre d'héritages. Mais les gouvernements de provinces, de villes ou de châteaux, donnés par la confiance d'un souverain à un seigneur de sa cour ou à un chef de ses armées, n'étaient point une propriété transmissible du père au fils. Sous Charlemagne les ducs et les comtes n'exerçaient dans les provinces et dans les villes que des pouvoirs temporaires et révocables. Sous son fils, Louis-le-Débonnaire, dans la crainte qu'une révocation même méritée ne transformât une fidélité douteuse en hostilité ouverte, ces pouvoirs furent conférés à vie, c'est-à-dire qu'ils ne cessaient qu'à la mort de celui qui les possédait. Cependant, en cas de trahison ou d'un grave méfait, les assemblées nationales pouvaient provoquer la révocation du coupable.

On conçoit que cette extension des droits des représentants du pouvoir royal ne se faisait qu'aux dépens du pouvoir royal lui-même qui s'affaiblissait de plus en plus, et des libertés du peuple qui devenaient chaque jour plus restreintes. Charles-le-Chauve, si puissant par l'étendue de ses états, si faible par le mépris où était tombée son autorité, fut bientôt forcé de reconnaître que ces ducs et ces comtes étaient plus maîtres que lui-même des pays dont il leur avait confié le gouvernement. Ne pouvant ni les révoquer, ni les faire obéir, il prit un parti qui abaissa encore la royauté, mais qui peut-être sauva la France. Dans l'assemblée de Kiersy (14 juin 877), Charles-le-Chauve rendit héréditaires les titres de ducs, comtes et marquis, ainsi que le pouvoir qui y était attaché. Les seigneurs qui les possédaient, de lieutenants de roi, devinrent rois de fait. Vainement, dès lors, le roi des Francs les convoqua-t-il, au nom de l'intérêt général, aux assemblées du royaume; ils ne s'y rendirent plus que dans l'espoir d'obtenir quelque nouvelle dignité. Vainement les appela-t-il aux armes pour défendre les frontières; ils ne s'armèrent plus que lorsque les invasions les menaçaient directement. Par une singulière contradiction, ce même roi qui concédait l'hérédité aux ducs et aux comtes, y renonçait pour la couronne, et reconnaissait à ces ducs et à ces comtes le droit d'élire le souverain. Telle fut l'origine de la féodalité, devenue inévitable par la faiblesse des

rois et l'ambition des grands. Telle fut en même temps l'origine de la noblesse, de cette institution qui fut si glorieuse durant des siècles, et à laquelle, malgré tout ce qu'on est en droit de lui reprocher, on est forcé de rendre hommage. Nous verrons si souvent cette noblesse verser son sang pour la France, que nous serons tentés de savoir gré à Charles-le-Chauve d'avoir donné sans le savoir, à la propriété, un caractère national et guerrier. A mesure que se développeront les avantages et les inconvénients du système féodal, nous aurons soin de les indiquer. Les faits contiennent toujours les plus sûrs enseignements.

Peu après la publication de ce fameux capitulaire de Kiersy, Charles-le-Chauve partit pour l'Italie, pour échapper peut-être aux embarras toujours croissants du royaume, dont il confia l'administration à son fils Louis-le-Bègue. A peine avait-il été reçu par le pape Jean VIII, qu'il apprit que Carloman, l'aîné des fils de Louis-le-Germanique, s'avançait avec une armée pour lui disputer l'héritage de Louis II et le titre d'empereur. Charles-le-Chauve, que les historiens allemands accusent de lâcheté, se retira d'abord à Tortone avec le pape; puis voyant que Bozon, duc de Lombardie, ne répondait point à son appel, il prit la route du Mont-Cenis pour rentrer en France. En passant la montagne, il fut pris d'un accès de fièvre, et le 6 octobre 877, il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, après en avoir régné trente-sept. Il se fit de son corps une décomposition si subite, que l'on accusa son médecin, Sédécias, de l'avoir empoisonné. Il est au moins permis de douter d'un crime sans motif et sans but. Sédécias était juif, et c'est peut-être l'unique cause de l'accusation qui pesa sur lui.

CHAPITRE XXV.

LOUIS II, DIT LE BÈGUE. — LOUIS III ET CARLOMAN. — CHARLES-LE-GROS.

De 877 à 888.

Quelques historiens ont attribué l'anéantissement si subit de la puissance impériale de Charlemagne au démembrement de

l'empire opéré par Louis-le-Débonnaire. Voici comment un diacre de l'église de Lyon exprimait alors en vers latins la douleur que lui causait cet événement.

« Un bel empire florissait sous une brillante couronne; il » n'y avait qu'un prince et qu'un peuple : toutes les villes » avaient des juges et des lois. Le zèle des prêtres était entre- » tenu par des conciles fréquents, et l'esprit des enfants se for- » mait à l'étude des lettres. L'amour d'un côté, de l'autre la » crainte maintenaient partout le bon accord. Aussi la nation » franque brillait-elle aux yeux du monde entier. Les royau- » mes étrangers, les Grecs, les Barbares et le sénat du Latium » lui adressaient des ambassades. La race de Romulus, Rome » elle-même, la mère des royaumes, s'étaient soumises à cette » nation. C'était là que son chef, soutenu de l'appui du Christ, » avait reçu la couronne par le don apostolique. Heureux s'il » eût connu son bonheur, l'empire qui avait Rome pour cita- » delle et pour fondateur le porte-clefs du ciel! Déchue main- » tenant, cette grande puissance a perdu à la fois son éclat et » le nom d'empire. Le royaume si bien uni est divisé en trois » lots. Il n'y a plus personne qu'on puisse regarder comme em- » pereur : au lieu de roi, on voit un roitelet, et au lieu de » royaume un fragment de royaume. Le bien général est an- » nulé; chacun s'occupe de ses intérêts; on songe à tout; Dieu » seul est oublié. Les pasteurs du Seigneur, habitués à se réu- » nir, ne peuvent plus tenir leurs conciles au milieu d'une » telle division. Il n'y a plus d'assemblée du peuple, plus de » loi. C'est en vain qu'une ambassade arriverait là où il n'y a » point de cour. Que vont devenir les peuples voisins du Da- » nube, du Rhin, du Rhône, de la Loire et du Pô? Tous an- » ciennement unis par les liens de la concorde, maintenant » que l'alliance est rompue, seront tourmentés par de tristes » dissensions. De quelle fin la colère de Dieu fera-t-elle suivre » tous ces maux? A peine est-il quelqu'un qui y songe avec » effroi, qui médite sur ce qui se passe et s'en afflige; on se » réjouit plutôt du déchirement de l'empire, et l'on appelle » paix un ordre de choses qui n'offre aucun des biens de la » paix. »

Que n'eût pas dit le diacre-poète qui déplorait le démem-

brement de l'empire en trois royaumes, s'il eût vu la division de chaque royaume en principautés, dont les chefs, reconnus héréditaires et par cela même indépendants, se contentaient de payer à la royauté un tribut en paroles? N'était-ce pas en effet une dérision que cette foi jurée, à laquelle on pouvait mentir impunément? Sans doute le démembrement de l'empire avait pu contribuer à amener cet ordre de choses; mais la faiblesse et l'incapacité des deux empereurs Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve l'avaient fait inévitable. La nullité de leurs successeurs va le rendre durable. Peut-être parmi tous ces petits souverains qui se partagent la France, en sera-t-il un qui la sauvera.

Louis II, dit le Bègue, qui ne s'était fait connaître que par une tentative de révolte contre son père, lui succéda à l'âge de 31 ans, et vit le commencement de son règne troublé par des révoltes. Boson, que Charles-le-Chauve avait créé marquis de Provence et duc de Lombardie, pressé par sa femme qui voulait être reine, refuse d'abord de reconnaître Louis II; la Lorraine échappe également à son autorité; le duc de Bretagne, Alain, dit le Grand, prend le titre de roi des Bretons; et Sanche, duc de Gascogne, se déclare indépendant de la couronne de France. L'Aquitaine obéissait au marquis de Gothie et au comte d'Auvergne, nommés tous deux Bernard; et la Neustrie avait pour maître Conrad, comte de Paris. Le triste Louis était donc, à peu près, roi sans royaume, ou, du moins, roi sans sujets : il n'avait ni soldats sous sa bannière, ni argent dans son trésor. Seul, l'archevêque Hincmar n'abandonna pas le fils de son maître, et lui conserva, par son crédit sur le clergé, une apparence de royauté. Le pape Jean VIII vint lui-même en France tenir les états du royaume. Louis-le-Bègue, qui ne pouvait rien empêcher, le laissa faire, et donna même sa fille en mariage à Boson, qui venait d'être adopté par le saint-père. La mort sauva Louis de nouvelles humiliations (10 avril 879).

Comme Louis-le-Bègue, pour complaire aux grands, s'était reconnu *roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple,* ces grands eurent la prétention d'élire son successeur. Il se forma aussitôt deux partis. L'un, à la tête duquel était l'abbé de Saint-Denis, Gauzelin, offrit la couronne au roi de Saxe,

Louis; l'autre, dirigé par Hugues, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois, se hâta de faire couronner par Anségise, archevêque de Sens, les deux fils de Louis-le-Bègue, Louis III et Carloman, à peine âgés de dix-sept ans. Boson profita de ces dissensions et de l'amitié du pape pour se faire nommer roi par les évêques et comtes de la Provence, du Dauphiné, de la Savoie et de la Bourgogne. Quant au royaume, on ne lui en assigna point. Il devait se composer de tous les domaines que Boson pourrait enlever aux deux rois des Francs. C'est ainsi que fut fondé ce royaume de Provence, qui resta si long-temps indépendant de la couronne de France.

Pour combattre Boson, Louis III et Carloman firent alliance avec leur oncle, Charles-le-Gros, roi de Souabe; mais leur expédition n'eut d'autre résultat que de procurer la couronne impériale à leur allié (880), et de les mettre, en quelque sorte, sous sa dépendance. Dans la Neustrie et l'Aquitaine, on data même les diplômes de l'année du règne de l'empereur et non des rois francs. N'oublions pas, pour être justes envers Louis III et Carloman, de dire que le premier eut la gloire de battre les Normands à Saulcourt-en-Vimeu (881), et que le second eut la honte d'acheter, au prix de douze mille livres pesant d'argent, leur sortie de France. Louis III mourut, le 5 août 882, des suites d'un coup qu'il se donna à la tête, en poursuivant une jeune fille, et Carloman, le 6 décembre 884, d'une blessure qu'il reçut à la chasse. Ces deux rois ne méritent guère de mention dans l'histoire que par leur amitié qui ne se démentit pas.

Il ne restait pour leur succéder qu'un dernier fils de Louis-le-Bègue, encore enfant, qui fut depuis Charles-le-Simple; mais Charles-le-Gros était empereur, et les seigneurs francs l'engagèrent à prendre la couronne de France (884). Cette élection rendit Charles-le-Gros possesseur d'un empire non moins vaste que celui de Charlemagne. La force et la faiblesse, le génie et l'imbécillité arrivant au même résultat par des moyens si divers, voilà ce qui ne s'explique que par l'intervention de cette haute volonté qui accomplit ses impénétrables desseins, quels que soient les hommes qui président aux destinées des empires.

Charles-le-Gros s'acquitta par un crime de la reconnaissance

qu'il devait aux seigneurs francs. N'osant pas combattre les Normands les armes à la main, il leur offrit de traiter. Leur duc se rendit sans défiance, avec quelques hommes seulement, sur les bords du Rhin, au lieu indiqué pour la conférence, et Charles-le-Gros l'y fit assassiner ainsi que ceux qui l'accompagnaient (885). La vengeance suivit de près. Les Normands entrèrent dans Rouen et ravagèrent toute la province. Charles-le-Gros s'était enfui en Germanie, les seigneurs francs s'étaient retirés dans leurs châteaux, et bientôt Paris se vit assiégé par ces vainqueurs avides de pillage.

A cette époque, Paris était renfermé dans l'île comprise entre les deux bras de la Seine; deux ponts défendus par une tour la liaient au continent. La ville, grâce au courage d'Eudes, fils de Robert-le-Fort, de Gauzelin, son évêque, et de Hugues, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois, résista pendant une année, sans que Charles-le-Gros, ni les autres comtes francs, songeassent à venir à son secours. Après la mort de Gauzelin et de Hugues, le comte Eudes resta seul pour tenir tête aux Normands. Mais un pont et une tour ayant été détruits par une inondation de la Seine, une plus longue résistance semblait impossible, lorsqu'on apprend que le comte Eudes est parti secrètement pour Metz, dans le but de déterminer l'empereur à secourir la ville assiégée. A cette nouvelle, les bourgeois se croient abandonnés: la seule porte de Paris est gardée par les Normands de manière à ce qu'on ne puisse y pénétrer, et Eudes sera arrêté par cet obstacle, s'il tente de rentrer dans la ville. Déjà on se prépare à se soumettre à toutes les exigences du vainqueur, lorsqu'on voit s'élancer de toute la vigueur de son cheval, sur les rangs ennemis, un guerrier armé de toutes pièces; son épée lui ouvre passage jusqu'au pont qu'il a bientôt franchi. Ce guerrier, c'est le comte Eudes qui vient annoncer la prochaine arrivée de l'armée impériale. Elle arriva en effet; mais elle ne combattit pas. Charles-le-Gros acheta la délivrance de Paris à prix d'argent. L'héroïque résistance du fils de Robert-le-Fort méritait un plus noble dénoûment (886).

Tant de lâchetés dans un homme qui prenait fastueusement le titre d'empereur devaient soulever d'indignation un peuple qui n'avait point encore perdu le souvenir de Charlemagne.

Une assemblée était convoquée à Tribur sur le Rhin. Arnolphe ou Arnoul, fils naturel de Carloman et duc de Corinthe, s'y rendit, et fut bientôt entouré de tous les seigneurs francs et germains : il resta à peine un serviteur à Charles-le-Gros. Sans force contre le malheur, le triste empereur, que des excès de table avaient plongé dans une sorte d'abrutissement, ne survécut que peu de semaines à sa déposition. Il mourut le 12 janvier 888, et fut enseveli sans pompe dans un couvent près de Constance. On peut à peine considérer Charles-le-Gros comme roi des Francs, et véritablement le règne d'Eudes, comte de Paris, avait commencé du jour où, seul de tous les comtes et barons de la France, il avait tenu tête aux Normands.

Il ne restait plus du sang de Charlemagne que cet Arnolphe, proclamé empereur par l'assemblée de Tribur, et un dernier fils de Charles-le-Chauve, encore enfant, qui même, selon l'église, n'avait pas les droits d'enfant légitime. La France se trouvait donc sans maître, sans chef, sans roi, et chaque duc, chaque comte profita de cette absence du pouvoir royal pour se déclarer indépendant, et acquérir la force de soutenir son indépendance. Les fortifications, que l'édit royal de Pistes avait fait raser, se relevèrent autour des châteaux, et opposèrent aux nouvelles invasions des Normands une résistance qu'ils n'étaient plus accoutumés à rencontrer. Les possesseurs des fiefs les moins importants réclamèrent l'appui des seigneurs de leur voisinage qui pouvaient leur prêter main-forte; ceux-ci eurent également recours aux ducs, comtes et marquis dont la domination s'étendait au loin sur les villes et les châteaux. Mais ces protections du plus fort envers le plus faible ne s'accordèrent qu'à de certaines conditions; et ces conditions constituèrent la *vassalité*, c'est-à-dire les obligations mutuelles entre le protecteur et le protégé, entre le seigneur et le vassal. Ainsi le paysan libre, ou affranchi, ou même esclave, en recevant de son seigneur une portion de terre, s'engageait à lui en payer une rente annuelle en argent ou en denrées, ou bien encore, au lieu de rentes, à lui rendre tel service qu'il exigerait, même de le suivre à la guerre.

Le droit de porter des armes, donné à tous ceux qui promettaient de s'en servir dans un intérêt commun de défense ou

d'attaque, réveilla, dans des cœurs flétris par l'esclavage, ce sentiment d'honneur, ce patriotisme qui font vivre les peuples et les empires. Chacun eut sa part, son rôle, sa place, suivant sa naissance, sa force ou sa richesse, dans cette organisation sociale; chacun fit partie du grand tout, en conservant une indépendance relative à sa force: les plus puissants se firent rois. On vit un roi de Provence, un roi de Bourgogne supérieure, un roi de Bourgogne inférieure, un roi d'Aquitaine, un roi de Lorraine, enfin un roi de France, et ce titre fut déféré au comte Eudes, qui avait si vaillamment défendu Paris. C'est à cette époque que commence réellement le royaume de France; jusqu'alors on avait eu en France des rois francs de la Germanie; Eudes est le premier roi français; et ce qui détermina même son élection fut son inimitié déclarée contre la race germaine, devenue odieuse et méprisable aux yeux des populations comprises entre la Meuse et la Loire. De ce moment jusqu'à l'extinction des fils de Charlemagne, Eudes et ses descendants firent pour les Carlovingiens ce que Charles-Martel et Pépin avaient fait pour les Mérovingiens. Ils créèrent contre eux un parti national, un parti français, et ce parti les fit rois (888).

CHAPITRE XXVI.

EUDES. — CHARLES III, DIT LE SIMPLE. — RAOUL.

De 888 à 936.

Lorsque les Francs possédaient la moitié du monde connu, nous étions forcés de suivre leur chef d'une frontière à l'autre de leur vaste empire. Maintenant que les descendants de Charlemagne, qui ont gardé le titre de roi des Francs, n'exercent plus qu'une autorité restreinte entre la Meuse et la Loire, c'est à l'histoire de ce pays, à l'histoire de la France proprement dite, que nous devons borner nos récits. Au delà ce n'est plus la France, c'est l'Allemagne, c'est l'Italie; ce sont des provinces détachées de l'empire, et pour nous en occuper de nouveau, nous attendrons que le courage ou la politique des rois de France

les ait fait rentrer successivement dans les limites du royaume.

La naissance, qui était devenue un droit sous la seconde race comme sous la première, appelait au trône le fils posthume de Louis-le-Bègue, Charles. Mais ce prince, dont les Francs avaient déjà méconnu les droits, était encore trop jeune, à la mort de l'empereur Charles-le-Gros, pour réclamer la couronne paternelle. Le comte Eudes, qui avait si vaillamment défendu Paris contre les Normands, fut donc élu roi par les seigneurs de la Neustrie, dans une assemblée tenue à Compiègne; une victoire qu'il remporta, bientôt après, sur les Normands, près de Montfaucon, en Argone, parut affermir sur sa tête la couronne qu'y avait placée l'archevêque de Sens. Cette victoire n'empêcha pas Rainulphe, duc d'Aquitaine, ainsi que le duc des Bretons, Alain-le-Grand, et Sanche Mittara, duc des Gascons, de se déclarer indépendants de la couronne. Quatre grands vassaux seulement consentirent à reconnaître Eudes pour roi: c'étaient Baudouin II, comte de Flandre, Héribert Ier, comte de Vermandois, Foulques Ier, comte d'Anjou, et Richard Ier, duc de Bourgogne; mais chacun de ces vassaux était aussi puissant que le roi lui-même, et Eudes ne régnait réellement que sur le comté de Paris. Les dix années du règne d'Eudes furent dix ans de lutte avec les Normands, qui tentèrent plusieurs fois de s'emparer de Paris, mais sans y parvenir. Toutefois ce ne fut pas toujours l'épée qui les en chassa; l'or avait plus de pouvoir que le fer sur ces avides conquérants, et le petit royaume de France allait être bientôt épuisé par ces sacrifices et par ces guerres, lorsque le comte de Vermandois, ennemi d'Eudes, profita du moment où il faisait rentrer l'Aquitaine sous son autorité méconnue, pour tirer de son obscurité le fils posthume de Louis-le-Bègue, qui n'avait encore que quatorze ans, et le faire couronner par l'archevêque de Rheims (28 janvier 893). Le jeune Charles ne répondit à l'attente de ceux qui l'avaient fait roi qu'en méritant le surnom de *Simple*. Les grands qui s'étaient attachés à lui eurent bientôt reconnu sa complète nullité, et dès qu'Eudes reparut, le jeune roi fut abandonné de toute son armée. Il se retira d'abord en Germanie, puis en Bourgogne, où il n'obtint que de vaines démonstrations d'intérêt et de pitié. Eudes se montra généreux, et voulant mettre fin aux guerres civiles qui

favorisaient les invasions des Normands, il donna à Charles-le-Simple un riche apanage. Bientôt après il mourut sans enfants (3 janvier 898); et comme il n'avait fait aucune disposition pour transmettre la couronne à son frère Robert, duc de France, les seigneurs neustriens la rendirent au fils de Louis-le-Bègue.

C'était un titre sans valeur que celui de roi, porté par un homme tel que Charles-le-Simple; sous son règne, tous les seigneurs devinrent indépendants. Ils profitèrent de cette impuissance de l'autorité royale pour élever de nombreux châteaux et s'y fortifier à la fois contre les Normands et contre le roi. Plusieurs années se passèrent en petites guerres intestines de château à château, dans lesquelles le roi ne paraissait pas, même comme médiateur. Enfin un grand événement allait tirer Charles-le-Simple de son indolence, et les seigneurs français de leur apathie.

Parmi les guerriers de la Scandinavie qu'un esprit aventureux poussait à la dévastation des pays placés sous un climat plus doux que celui du Nord, se trouvait un chef dont le genie s'élevait au-dessus des idées de pillage et de mort. Ce chef nommé Rhou, ou, si l'on veut, Rollon, avait commencé par envahir l'Angleterre, et le grand Alfred, qui en était le roi, ne se défendait qu'avec peine contre ce terrible Normand. Un jour, nous dit une chronique contemporaine, Rollon, harassé de fatigue, après un combat dont il était sorti vainqueur, s'endormit au bord de la Tamise. Odin et Frigga, divinités de la Scandinavie, lui envoyèrent un songe. Il sembla à Rollon que son corps était couvert de lèpres immondes, mais que bientôt, s'étant jeté dans les eaux d'une fontaine qui coulait d'une montagne de France, il avait été guéri; puis, aussitôt, des milliers d'oiseaux de toutes couleurs étaient venus tremper le bout de leurs ailes dans l'eau de la fontaine, et avaient fait entendre sur sa tête des chants merveilleux, comme pour se donner à lui. Ce songe fit une telle impression sur Rollon, qu'il voulut en avoir l'explication. Un prisonnier anglais, chrétien de religion, inspiré sans doute par son désir d'éloigner de sa patrie un si redoutable ennemi, offrit d'interpréter ce songe prophétique. Amené devant Rollon: « Grand prince, lui dit-il, votre songe vient de Dieu, qui veut » vous attirer à lui. Les lèpres dont vous étiez couvert sont vos

» péchés; la montagne est l'église de Jésus-Christ; la fontaine » est le sacrement de baptême qui seul peut laver et régénérer » votre âme; les oiseaux sont les divers peuples de France qui, » si vous vous convertissez à la religion chrétienne, vous ren- » dront foi et hommage. » Rollon conçut une telle joie de cette interprétation qu'il rendit la liberté à tous les prisonniers chrétiens, et, après avoir fait la paix avec le roi d'Angleterre, qui le combla de présents, il mit à la voile avec tous les siens pour les côtes de France.

Une tempête le jette dans la Frise; cette province et le Hainaut sont d'abord ravagés, puis il remonte sur ses vaisseaux, et bientôt un vent favorable le fait entrer à pleines voiles dans l'embouchure de la Seine. A la manière dont les compagnons de Rollon brandissent leurs épées, en poussant d'avance des cris de victoire, les populations de la riche Neustrie voient que cette nouvelle expédition de Normands a un autre caractère que les précédentes. L'archevêque de Rouen, Francon, est député vers le conquérant et lui offre la soumission des habitants, s'il consent à embrasser la foi chrétienne. Le guerrier scandinave accepte la soumission, sans condition, et montrant à ses soldats les riches plaines qui se déroulent à leurs yeux, il leur annonce l'accomplissement de son rêve. Après avoir fortifié Rouen, Rollon remonte la Seine avec l'élite de son armée. A défaut de Charles-le-Simple qui ne songe pas même à se défendre, le duc d'Orléans et le comte de Chartres tentent d'arrêter le guerrier normand au confluent de l'Eure et de la Seine; mais ils sont vaincus, et peu de jours après Rollon paraît sous les murs de Paris (911). Là, sans qu'on puisse en faire honneur à la prudence ni au courage de Charles-le-Simple, les habitants opposent une résistance qui déconcerte le chef des Normands. Un échec qu'éprouve à Bayeux un de ses lieutenants le force de partir; mais après en avoir tiré vengeance, et désolé par ses ravages la Bretagne, la Touraine et l'Anjou, il vient remettre le siége devant Paris. Les malheureux habitants, épuisés par le premier siége, ne pouvaient lutter long-temps contre l'épée victorieuse de Rollon. Charles-le-Simple se rend à leur désir d'obtenir la paix, et l'archevêque de Rouen est chargé de la négocier.

Les Normands avaient depuis long-temps reconnu combien la fertilité du sol et la douceur du climat de la France étaient préférables à celles de la Scandinavie. La religion chrétienne leur était en outre apparue comme la base puissante d'une civilisation qu'ils enviaient; aussi, lorsque l'archevêque, qui avait entrepris la conversion de Rollon, lui offrit le duché de Neustrie et la main de Giselle, fille de Charles-le-Simple, à la seule condition qu'il embrasserait la religion chrétienne et rendrait foi et hommage au roi de France, le chef normand s'empressa d'y consentir. Il demanda seulement que la couronne de France lui transmît son droit de suzeraineté sur la Bretagne, et Charles-le-Simple se trouva trop heureux d'échapper à ce prix au danger qui le menaçait. Le traité fut signé à Saint-Clair-sur-Epte. Rollon prêta serment de fidélité au roi, et reçut l'investiture du duché de *Normandie.* Mais quand on en vint à la cérémonie qui consistait à se mettre aux genoux du roi et à lui baiser le pied, en signe de *foi et hommage*, le fier Normand s'y refusa et jura sur son épée qu'il ne fléchirait le genou devant personne. Ce fut même avec peine qu'il consentit à ce qu'un de ses officiers remplît ce devoir à sa place. Cet officier, honteux lui-même d'un pareil acte de servilité, s'y prêta avec tant de mauvaise grâce et peut-être d'insolence, qu'en levant le pied de Charles pour le baiser, il renversa en arrière le triste roi, qui joignit ainsi le ridicule à la honte dont le couvrait l'abandon de sa plus riche province (911).

Rollon tint parole; il se fit instruire dans la religion chrétienne par Francon, archevêque de Rouen, et choisit pour parrain, dans la cérémonie de son baptême, le seigneur franc qui lui avait paru le plus brave et le plus illustre; c'était Robert, duc de France et comte de Paris, fils de Robert-le-Fort et frère du roi Eudes. L'établissement des Normands dans la Neustrie rendit à la France une force guerrière qu'elle n'avait plus; les Normands se montrèrent aussi ardents et aussi habiles à cultiver la terre et à rebâtir les églises et les villes, qu'ils l'avaient été à les ravager et à les détruire. En peu d'années il se fit dans cette province, qui prit le nom de Normandie, un changement qui put servir d'exemple au reste du royaume. Ces hommes, qui jusqu'alors n'avaient vécu que de pillage, comprirent tellement

le droit de propriété lorsqu'ils devinrent eux-mêmes propriétaires, que Rollon laissa, pendant trois ans, des bracelets d'or suspendus à une branche d'arbre, sans que personne osât y toucher. Le système féodal fut adopté par Rollon, comme le plus propre à établir la durée de sa conquête et à maintenir l'esprit guerrier : le néophyte de l'église chrétienne n'oublia point de comprendre dans le partage des terres les serviteurs du Dieu qui lui avait envoyé son rêve aux bords de la Tamise.

Le roi de France avait perdu une province et gagné un grand homme; il dépendit de lui, bientôt après, de réparer sa perte par la possession de la Lorraine, qui s'offrit à lui, à la mort de Louis IV, roi de Germanie. Mais les Lorrains s'aperçurent bientôt de la nullité du maître qu'ils avaient choisi; et, dès que le duc de Saxe, Henri Ier, dit l'Oiseleur, eut été nommé roi de Germanie, ils s'empressèrent de se ranger sous les lois d'un prince plus digne de les commander. Les seigneurs francs commençaient eux-mêmes à se lasser d'un roi gouverné par un favori obscur, nommé Haganon, dont l'insolence ne cherchait qu'à les humilier. Leur mécontentement devint tel que lorsqu'un parti de Hongrois envahit le royaume, ils refusèrent, pour les repousser, de répondre à l'appel de Charles-le-Simple, et se rassemblèrent même à Soissons dans l'intention de le déposer. L'archevêque de Rheims, Hérivée, prit sa défense et lui sauva cette honte; mais le triste roi se vit bientôt réduit, pour tout royaume, à la seule ville de Laon; car le duché de France et la ville de Paris appartenaient à Robert. Il ne fallait qu'un prétexte pour que la guerre éclatât entre un roi si faible et un vassal si puissant : le favori Haganon le fit naître par sa cupidité. Il se fit donner, par son maître, l'abbaye de Chelles, qui appartenait à la belle-mère de Hugues-le-Blanc, fils de Robert. Le duc de France en réclama la restitution les armes à la main; mais il n'eut pas besoin de combattre : Charles s'enfuit, et l'archevêque de Rheims Hérivée, dont la fidélité avait été récompensée par l'ingratitude, mit la couronne de France sur la tête de Robert (juin 922). Son règne fut court; un an après, le 15 juin 923, le nouveau roi, surpris avec un petit nombre des siens sur les bords de l'Oise, fut tué d'un coup de lance. On a dit que ce fut de la main de Charles-

le-Simple; mais rien n'est moins prouvé que cette circonstance tout à fait invraisemblable.

Robert mort, Hugues-le-Blanc ne tarda pas à venger son père par une victoire qui força Charles à se réfugier en Lorraine. Il dépendait d'Hugues de prendre le titre de roi; mais craignant qu'on ne l'accusât d'ambition personnelle, il fit sacrer, à Soissons, par l'archevêque de Sens, Raoul, duc de Bourgogne, son beau-frère (15 juillet 923), et Charles-le-Simple fut trop heureux que le comte de Vermandois, Héribert, lui donnât pour asile une prison à Château-Thierry. La reine Odgive se réfugia, avec son fils Louis, âgé de neuf ans, près de son frère Athelstane, qui régnait sur les Anglo-Saxons. Raoul fut roi de France de nom, et Hugues-le-Blanc de fait; mais l'Aquitaine ne reconnut ni le titre de l'un, ni le pouvoir de l'autre. De nouveaux Normands, appelés, dit-on, par les partisans de Charles-le-Simple, et conduits par Ragenold, ravagèrent les rives de la Loire jusqu'en Auvergne; mais après plusieurs combats, tant contre Hugues que contre Raoul, ils furent entièrement détruits par ce dernier, près de Limoges, en 927.

Cependant le gardien de Charles-le-Simple, Héribert, comte de Vermandois, se montrait de plus en plus exigeant envers le nouveau roi. Mécontent de n'avoir pu obtenir de Raoul le comté de Laon, il rendit la liberté à Charles-le-Simple, qui ne sut pas en profiter, et qui dut, l'année suivante, à la générosité de Raoul, ou plutôt de Hugues-le-Blanc, qui s'interposa en sa faveur, la permission de se retirer au château de Péronne et d'y mourir tranquille, le 7 octobre 929. Jamais prince n'avait encore montré une telle incapacité sur le trône. Ses partisans les plus zélés étaient forcés de la reconnaître, et rien ne prouve mieux le respect que les Francs conservaient pour le sang de Charlemagne, ou plutôt pour le droit d'hérédité, que ce règne de Charles-le-Simple, qui dura 31 ans, dont à la vérité il en passa sept en prison. Le comte de Vermandois eut seul le blâme et la honte de cette captivité. Hugues-le-Blanc et Raoul aspiraient plus haut qu'au titre de geôlier.

La mort de Charles-le-Simple ne changeait rien à l'état des choses: il passait d'une prison dans une tombe; seulement elle enlevait un point d'appui au comte de Vermandois, qui ne pou-

vait plus menacer de son prisonnier la royauté incertaine de Raoul. La guerre, qui autrefois ne se faisait que de peuple à peuple et de roi à roi, descendit de ces hautes régions. Les ducs et comtes, que l'édit de Kiersy avait faits souverains dans leurs duchés et comtés, se donnèrent le privilége royal de traiter à main armée de leurs prétentions réciproques. Cette origine de la noble chevalerie ne fut donc ni noble ni chevaleresque: on se battit pour des intérêts vulgaires, avant que l'honneur fût devenu le premier de tous les intérêts. Ainsi le comte de Vermandois, Héribert, et le comte de Paris, Hugues-le-Blanc, guerroyèrent pendant plusieurs années pour s'enlever des vassaux et des fiefs, sans que le roi Raoul s'occupât de leurs querelles. Il espérait que la couronne gagnerait en puissance ce que ses grands vassaux perdraient en force; mais, lorsqu'il vit Henri-l'Oiseleur, roi de Germanie, et le duc de Lorraine prendre parti pour le comte de Vermandois, il comprit que la couronne elle-même était engagée dans la lutte, et il n'hésita plus à se prononcer pour le comte de Paris, qui l'avait fait roi. Après cinq années passées en prises et reprises de villes et de châteaux, une conférence, qui eut lieu en 935, mit fin à cette guerre sans résultat. Peu après, le roi Raoul tomba malade et mourut le 15 janvier 936. Ce prince ne fut réellement roi qu'en Bourgogne : le reste de la France obéissait au comte de Paris. Aucun historien n'a traité Raoul d'usurpateur. On a réservé ce titre pour le fils de Hugues-le-Blanc, qui pouvait l'être et qui ne le voulut pas.

CHAPITRE XXVII.

LOUIS IV, DIT D'OUTREMER. — LOTHAIRE. — LOUIS V, DIT LE FAINÉANT.

De 936 à 987.

Les événements qui remplissent les années que nous avons à parcourir jusqu'à l'extinction de la race carlovingienne ont peu d'importance en eux-mêmes; mais ils amenèrent une révolu-

tion et, sous ce rapport, ils méritent d'être étudiés. Pour les bien comprendre, il importe d'examiner ce qu'était la France au dixième siècle.

La féodalité, en se développant depuis l'édit de Charles-le-Chauve, avait donné à la couronne des vassaux tellement puissants, que le serment de *foi et hommage* n'était plus qu'une vaine formalité. Ces grands vassaux n'étaient parvenus à ce degré de puissance qu'en exerçant eux-mêmes une autorité souveraine sur les vassaux d'un ordre inférieur qui leur étaient soumis. Mais, plus avisés que les rois, ils limitèrent le pouvoir de ces vassaux de manière à n'avoir point à le craindre. Ceux-ci, à leur tour, se vengèrent de leur assujettissement aux volontés absolues d'un maître, par une tyrannie plus rude encore envers les populations placées dans leur dépendance. Il n'exista dès lors aucune différence marquée entre l'homme libre des villes et le serf des campagnes. La misère d'un côté et la violence de l'autre les mirent de niveau, et il fallut de toute nécessité se donner un protecteur, c'est-à-dire un maître. Devant cette terrible loi de la nécessité, les capitulaires de Charlemagne durent disparaître. Quand le roi cessa d'être le plus fort, il parut juste qu'on cessât de lui obéir. Et d'ailleurs ce titre de roi avait perdu tout son prestige, toute son autorité; il n'était plus, comme sous la première race, le privilége exclusif d'une famille aux longs cheveux; l'hérédité du trône avait reçu, par la déclaration de Charles-le-Chauve, une atteinte que les élections d'Eudes et de Raoul avaient consacrée. Les assemblées nationales n'existaient plus pour lutter contre l'ambition d'un vassal rebelle à son roi; et la royauté, en voulant se débarrasser d'une gêne, s'était réellement privée d'un appui.

En l'absence du droit d'hérédité et du droit d'élection, il n'en restait donc plus qu'un, celui de la force. Son triomphe était naturel, et l'avénement des Capétiens en fut la conséquence. Cet avénement ne nous paraît pas avoir le même caractère que celui de Pépin. Robert-le-Fort et ses fils n'avaient pas, comme Pépin d'Héristal et ses descendants, la tutelle de rois enfants; ils ne gouvernaient pas le royaume à titre de maires du palais. Les derniers rois de la famille de Charlemagne avaient d'ailleurs tellement restreint les limites de l'empire, qu'elles ne compre-

naient plus guère que le duché de France, qui appartenait à Hugues-le-Grand. Il fallait donc, ou que le duché revînt au roi, ou que le titre de roi arrivât au duc. Le duc l'emporta, et en voici, selon nous, la principale cause.

La race de Charlemagne était allemande d'origine : elle l'était restée de mœurs et long-temps même de langage. La France romane la considérait toujours comme étrangère. Les langues constituent les nations plus encore peut-être que les démarcations de territoire qu'une épée victorieuse peut changer à son gré; mais, dès que l'épée est brisée, la trace qu'elle a faite est bientôt effacée. Les Français devaient donc préférer à une race allemande, qui ne rachetait plus par la gloire des armes les torts de son origine, une famille qui cachait la sienne dans la nuit des temps, et qui, si elle n'était pas française, l'était devenue par d'éminents services et par une gloire héréditaire. Si donc, dans la lutte qui va s'engager entre les fils de Charles-le-Simple et ceux de Robert-le-Fort, nous voyons les premiers avoir recours à la puissance allemande pour se maintenir en France, ne soyons pas surpris de l'abandon où les laissera le parti qui veut substituer une royauté nationale à un gouvernement fondé par la conquête. C'est là, nous le pensons, tout le secret de la prétendue usurpation de la dynastie française des Capétiens.

La France était sans roi depuis la mort de Raoul; mais elle pouvait s'en passer avec un duc de France tel que Hugues-le-Grand, qui devait ce surnom à l'étendue de ses domaines, et sans doute aussi à sa puissance. Hugues exerçait de fait l'autorité royale dans tout le pays situé entre la Loire et la Meuse. Petit-fils de Robert-le-Fort, fils du roi Robert, neveu du roi Eudes et beau-frère du roi Raoul, il n'avait qu'un mot à dire pour devenir roi à son tour, et les seigneurs francs semblaient attendre qu'il le prononçât. Ce mot, il ne le dit pas. On a peine à s'expliquer pourquoi ce prince, qui ne s'était point fait scrupule de s'emparer en Bourgogne d'une partie de l'héritage de Raoul, ne comprit pas la couronne de France dans cet héritage, et comment il eut l'idée, quand personne n'y songeait, de rappeler le fils de Charles-le-Simple, à qui son exil en Angleterre avait fait donner le nom de Louis-d'Outremer. Le

titre de roi était-il tombé si bas que le duc de France dédaignât de s'en emparer? Craignait-il, en prenant la couronne, de se la voir disputer par le comte de Vermandois, appuyé par les autres seigneurs français, et de succomber dans une guerre d'usurpation? Espérait-il rester roi de fait, tandis que le jeune Louis se contenterait de ne l'être que de nom? Ou bien, devons-nous attribuer à un noble désintéressement, à un sentiment de haute équité, ce rappel volontaire du fils de son ennemi? Les exemples de probité politique et de grandeur d'âme sont si rares dans l'histoire des hommes que nous les admettons volontiers sans un examen trop sévère; et nous croyons être juste envers le père de Hugues-Capet, en disant que les diverses suppositions que nous venons d'émettre contribuèrent toutes à sa généreuse détermination.

La surprise du jeune exilé et de sa mère dut être grande lorsqu'ils virent arriver à la cour d'Athelstane l'archevêque de Sens, et que ce prélat leur annonça que le comte Hugues de Paris, le comte Héribert de Vermandois et le nouveau duc de Normandie, Guillaume-*Longue-Épée*, attendaient à Boulogne le fils de Charles-le-Simple afin de le reconnaître pour roi. La prudente mère exigea le serment qu'on n'attenterait ni à la vie, ni à la liberté de son fils, et le prince exilé fut sacré au château de Laon, par Artaud, archevêque de Rheims, le 19 juin 936.

Cependant, comme il arrive souvent aux princes, Louis IV d'Outremer se montra peu reconnaissant envers le puissant vassal qui l'avait fait roi. Il s'appuya de l'inimitié que les seigneurs d'Aquitaine et de Bourgogne portaient au comte de Paris pour s'affranchir ouvertement de sa tutelle. Doué de quelque courage, il voulut être roi par lui-même, et le désir d'acquérir en France quelque popularité lui fit entreprendre la conquête de la Lorraine contre le roi de Germanie Othon. Privé de l'appui du comte de Vermandois et du comte de Paris, Louis n'obtint que de faibles avantages, et fut bientôt obligé d'abandonner ses alliés de Lorraine à la clémence du roi de Germanie (939). De leur côté, les deux comtes français, dont Louis s'était fait des ennemis par son ingratitude, poussèrent leur ressentiment jusqu'à rendre hommage à Othon, comme

roi de la France romane. Ils marchèrent même contre Louis, le battirent complétement à Château-Porcien, et le forcèrent de chercher un asile en Provence (941).

C'est dans ce nouvel exil que Louis, apprenant que Guillaume-Tête-d'Étoupes, duc d'Aquitaine, Alain-Barbe-Torte, comte des Bretons, et Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie, prenaient la défense de ses droits, et se sachant, en outre, appuyé d'une menace d'excommunication du pape Étienne VIII contre les comtes français, vint se placer au milieu de ses nouveaux partisans, et obtint, par l'entremise du roi de Germanie, une réconciliation avec ses puissants vassaux (942).

L'assassinat de Guillaume-Longue-Épée par le comte de Flandre, et la mort du comte de Vermandois, donnèrent l'idée à Louis-d'Outremer de s'agrandir aux dépens de leurs fils encore enfants; mais les Normands défendirent les droits du jeune Richard, leur nouveau duc, et Hugues-le-Grand prit sous sa protection les fils de son ancien allié, le comte de Vermandois. A une guerre ouverte succéda bientôt une guerre d'intrigues et de trahisons. Louis-d'Outremer, qui avait voulu s'emparer de l'héritage du duc de Normandie en retenant prisonnier son fils encore enfant, fut à son tour fait prisonnier dans Rouen, après l'entrevue du guet de Herlain, où les seigneurs de sa suite furent massacrés par les Normands, qui avaient reconnu parmi eux l'assassin de Guillaume-Longue-Épée. Le comte de Paris réclama le roi captif, qui lui fut remis; mais il le garda à son tour en prison, jusqu'à ce que le malheureux Louis IV eût consenti à livrer à Hugues la ville de Laon, qui seule était restée en toute propriété à la couronne (946).

Louis-d'Outremer, à peu près roi sans royaume, en appela de la trahison du comte de Paris au roi de Germanie Othon et au pape Agapet II; mais l'excommunication lancée contre Hugues fut sans effet, comme la guerre que lui déclara Othon. La lutte entre le roi et le vassal se continua avec des chances diverses, jusqu'en 954; elle atteste, toutefois, dans Louis-d'Outremer un courage et une persévérance qui méritaient un sort plus heureux. Ce prince n'avait encore que trente-trois ans lorsqu'il mourut, à Rheims, des suites d'une chute de cheval, le 10 septembre 954.

Louis-d'Outremer laissait deux fils, Lothaire * et Louis. Lothaire n'avait que treize ans, et Hugues-le-Grand, qu'on nomme aussi Hugues-l'*Abbé*, parce qu'il possédait les riches abbayes de Saint-Denis et de Saint-Martin, resta encore fidèle à son principe de préférer la puissance au titre. A la prière de Gerberge, mère de Lothaire, le comte de Paris consentit à le laisser monter au trône, à condition que le nouveau roi lui concèderait le duché d'Aquitaine. Le duc de Lorraine, Bruno, frère d'Othon-le-Grand, se montra plus désintéressé, et l'appui de ces deux puissants vassaux suffit pour entraîner l'adhésion des autres seigneurs de France, de Bourgogne et d'Aquitaine. L'archevêque Artaud sacra Lothaire à Rheims, le 12 novembre 954.

Le comte de Paris se disposait à aller prendre possession, les armes à la main, de son duché d'Aquitaine, que lui disputait Guillaume-Tête-d'Étoupes, comte de Poitiers, lorsqu'il mourut, le 16 juin 956, au château de Dourdan-sur-Orge. De ses trois fils, Hugues, dit Capet, paraît avoir été l'aîné, puisqu'il succéda à son père dans le duché de France et le comté de Paris. Il n'avait que dix ans; le roi Lothaire en avait au plus seize. Leurs mères, Gerberge et Hedwige, étaient sœurs; dirigées l'une et l'autre par leur frère Bruno, archevêque de Cologne, elles s'efforcèrent d'inspirer à leurs fils des sentiments de mutuelle amitié; mais cette amitié ne devait pas se prolonger au delà de leur enfance, et Bruno fut plusieurs fois obligé d'intervenir pour mettre la paix entre les deux cousins, et même entre les deux sœurs.

A peine sorti de la tutelle de sa mère, le jeune Lothaire se mit à l'école du comte de Chartres et de Blois, à qui ses intrigues avaient fait donner le nom de Thibaud-le-Tricheur. Ce précepteur ne lui conseilla pas de s'opposer au développement de la puissance d'Othon-le-Grand, roi de Germanie, qui s'était fait couronner empereur, en 961, par le pape Jean XII, et dirigea son ambition vers la Normandie, que gouvernait le duc Richard-sans-Peur, beau-frère de Hugues-Capet. Mais cette guerre injuste, qui commença par des perfidies ayant pour but

* La prononciation de la langue romane a d'abord confondu, puis fait prévaloir le nom de Lothaire sur celui de Clotaire.

de s'emparer de Richard, et qui amena en France de nouveaux Normands, tourna peu à la gloire du roi Lothaire et de son conseiller le *Tricheur*.

La mort de l'archevêque de Cologne, Bruno, en 965, et celle d'Othon-le-Grand, le 7 mai 973, sont les seuls événements connus de cette époque qui n'a pas eu d'historien. Othon II, qui était jeune encore quand il monta sur le trône impérial, crut sans doute faire un acte de bonne politique en donnant en fief la Lorraine à Charles, frère cadet de Lothaire; mais celui-ci fit une grande faute en l'acceptant, si, comme on l'a prétendu, les Français le repoussèrent plus tard comme roi, parce qu'il s'était fait vassal de l'empereur (977). Lothaire, toujours conseillé par Thibaud-le-Tricheur, vit dans la concession de la Lorraine un acte de faiblesse de la part d'Othon, et, partant secrètement de Laon avec une troupe d'élite, il arriva à Aix-la-Chapelle avant que l'empereur eût pu se mettre en défense. Othon s'enfuit et Lothaire entra triomphalement dans le palais des empereurs d'Occident, et y resta trois jours; mais la France paya cher cette folle et inutile bravade. Un héraut d'Othon se présenta à Lothaire, et lui déclara que l'empereur irait lui rendre sa visite au mois d'octobre. Il y vint en effet avec un cortége de soixante mille hommes, et, après avoir ravagé impunément les diocèses de Rheims, de Laon et de Soissons, il se montra avec son armée sur les hauteurs de Montmartre, aux yeux des Parisiens surpris et effrayés. Là, dans la crainte d'une résistance désespérée des habitants, ou par ménagement pour son oncle, Hugues de Paris, il se contenta de faire chanter à pleine voix, par un grand nombre de prêtres et par les soldats de son armée, le cantique des martyrs. Sa retraite, toutefois, fut moins heureuse que son arrivée, car Lothaire l'atteignit au passage de l'Aisne, et lui tua beaucoup de monde. Après ce combat, on en vint à parlementer, et le comte d'Anjou, qui accompagnait Lothaire, s'écria : « C'est » folie d'exposer tant de braves gens à la mort pour la querelle » de deux rois : qu'ils descendent en champ clos et combattent » sous nos yeux; nous reconnaîtrons pour chef le vainqueur. » — Le comte d'Ardennes répondit aussitôt : « On nous avait dit » que les Français méprisaient leur roi, mais nous n'avions

» jamais voulu le croire. Maintenant que nous le tenons de » votre bouche, nous ne pouvons plus en douter. La victoire » entre votre roi et le nôtre ne nous paraît pas incertaine; mais » sachez que jamais nous n'éviterons un danger auquel notre » empereur s'exposera, et que nous ne permettrons pas qu'il » combatte seul pour nous, quand nous pouvons combattre » avec lui et pour lui. »

Un traité de paix suivit ces défis chevaleresques (980), et l'histoire se tait sur les événements, sans doute peu importants, de cette époque de fainéantise pour le roi comme pour les seigneurs de France. Mais c'est pendant ces temps de repos que se préparent les révolutions; la mer ne paraît jamais plus calme qu'au moment où s'amoncellent les nuages qui enfantent les tempêtes. L'esprit travaille d'autant plus que le corps agit moins. Lorsque les lances se croisent et que les boucliers se choquent, l'intrigue se tait et se cache, et son action ne commence qu'au moment où celle des combats finit. Nous devons croire que l'intrigue ne fut point étrangère à la révolution qui se préparait. La gloire y eut du moins peu de part. Hugues-Capet, immobile dans son duché de France, se contentait de resserrer de plus en plus le roi Lothaire dans son comté de Laon, tandis que celui-ci associait son fils Louis à la couronne et le mariait à Blanche, fille d'un comte d'Aquitaine, sans que cette association et ce mariage lui donnassent aucune force. Sa femme Emma lui causait des chagrins domestiques dont la publicité, peut-être mensongère, devenait un ridicule pour sa royauté. La malveillance, qui poursuivait depuis long-temps les descendants dégénérés de Charlemagne, alla même jusqu'à donner à la mort de Lothaire, qui eut lieu le 2 mars 986, une cause que l'histoire ne peut admettre, puisqu'elle manque de preuves. On accusa la reine Emma d'avoir empoisonné son époux, mais nous ne pouvons la croire coupable, en lisant ce qu'elle écrivit alors à sa mère, Adélaïde de Germanie : « Mes » douleurs se sont aggravées encore, ô ma mère, depuis que » j'ai perdu mon mari. Mon espérance était dans mon fils, ce » fils est devenu mon ennemi; mes amis les plus chers se sont » éloignés de moi pour me plonger dans l'ignominie avec toute » ma race. On a inventé d'atroces calomnies contre l'évêque de

» Laon; ils le persécutent, et ils veulent le priver de ses hon-» neurs pour me couvrir d'une honte éternelle. O ma mère, » venez à mon secours! » Ce n'est point là le langage d'une coupable. N'oublions pas que le célèbre Gerbert, qui fut plus tard le pape Sylvestre II, et qui était alors le conseiller et l'ami de Hugues-Capet, écrivait à cette époque : « *Une grande affaire se traite sérieusement ;* » quelle pouvait être cette grande affaire si ce n'est l'expulsion de la race carlovingienne? Il est donc peu surprenant qu'on ait employé tous les moyens pour arriver à ce but, et la calomnie a pu être un de ces moyens. Le duc Charles de Lorraine se prêtait même à ces intrigues contre son frère Lothaire, et c'est à lui que ce même Gerbert écrivait confidentiellement : « Lothaire est roi de France, mais seule-» ment de nom; Hugues n'en porte pas le titre, mais il est roi » par le fait et par ses armes. »

Lorsque Louis V, fils de Lothaire et dernier roi carlovingien, monta sur le trône, il n'avait que vingt ans, et le surnom de fainéant paraît avoir été donné à tort à un prince qui ne régna qu'une année, et dont aucun historien n'a daigné parler. Tout ce que nous savons, par la chronique de Glober, c'est que Blanche, femme de Louis V, voyant qu'il avait moins de talent encore que son père, voulut divorcer. Devons-nous croire que, pour parvenir plus sûrement à la séparation qu'elle souhaitait, le poison ait été un moyen qu'elle ne craignit pas d'employer? Nous pouvons douter d'un crime qui de reine la faisait vassale. C'est peut-être là encore une de ces calomnies qui poursuivent les partis vaincus dans leur défaite, pour les perdre à jamais.

La mort de Louis V (21 mai 987) semblait appeler au trône le duc Charles de Lorraine, son oncle, dernier prince du sang de Charlemagne; mais, pendant qu'il faisait son entrée à Laon, l'archevêque de Rheims, Adalberon, sacrait roi de France Hugues-Capet, alors âgé de 41 ans, en présence d'une nombreuse armée et des plus puissants seigneurs de France, de Bourgogne et d'Aquitaine (3 juillet 987). Quels étaient ses droits? Les services de ses pères, plus que les siens; nous ne lui en connaissons point d'autres. Son avénement fut le fait de sa volonté et non d'une élection; mais les esprits y étaient tellement préparés de longue main, qu'il ne s'éleva parmi les

seigneurs francs aucun compétiteur à la couronne. Hugues était le plus puissant d'entre eux. Ce fut là son titre, et il est des temps où la force devient un droit. Ces temps étaient venus, et Hugues-Capet en profita pour fonder sa dynastie.

CHAPITRE XXVIII.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES DEUX PREMIÈRES RACES.

L'histoire de la domination des rois francs dans la Gaule est terminée; avant de commencer l'histoire du royaume de France, jetons un rapide et dernier regard sur les siècles que nous venons de parcourir. Quelques observations sur les mœurs, les lois et les travaux de l'esprit humain à cette époque serviront peut-être à éclaircir des événements obscurs, ou à détruire des préventions injustes. L'historien, comme le magistrat, doit étudier, pour arriver à la certitude d'un fait, les causes qui ont pu le produire. C'est ainsi qu'il découvre l'action de la providence dans la destinée des empires.

Malgré les invasions des Barbares, la Gaule était restée romaine par les mœurs et le langage, lorsque les Francs vinrent y apporter le langage et les mœurs de la Germanie. Les sons rudes et rauques de la langue teutonique ne purent pas triompher des accents harmonieux et sonores de la langue latine, comme la francisque germaine avait triomphé du glaive romain; mais la civilisation s'arrêta tout à coup, et l'étude des monuments de poésie et d'éloquence, que l'ancienne Rome avait légués au monde, cessa d'occuper le Gaulois soumis à la grossière ignorance de ses nouveaux maîtres. Il ne songea même pas à continuer ou à entretenir ces monuments moins durables de l'art que le génie des Romains avait élevés dans toute la Gaule, et dont le midi de la France conserve encore de si imposants vestiges. Des arcs triomphaux, d'immenses aqueducs, de vastes amphithéâtres, de larges routes, de magnifiques temples attestaient partout que Rome n'avait rien négligé pour se faire pardonner les exactions et les rapines de

ses gouverneurs, et qu'elle n'était restée indifférente ni à la religion, ni à la gloire, ni même aux plaisirs des peuples conquis; c'était en dorant les fers de ses esclaves qu'elle était parvenue à les leur faire paraître moins pesants. Les Francs, en enlevant l'or de ces chaînes, se gardèrent bien de les briser. Ils se partagèrent les hommes et les terres de la Gaule, et ne voulurent pas comprendre que parmi ces hommes il y en eût de libres, et que parmi ces terres il s'en trouvât qui ne fussent pas sans maîtres. Aussi, la condition des hommes libres devint bientôt si misérable, et celle des possesseurs des terres si dangereuse, que ces deux classes de la population gallo-romaine disparurent presque entièrement. Fidèle à ses habitudes de conquête, le Franc eut la guerre pour occupation, la chasse pour passe-temps. Esclave de ses vices grossiers et de ses passions brutales, il s'y abandonnait depuis long-temps sans réserve et sans contrôle, quand le christianisme vint apprendre aux vainqueurs la pitié, aux vaincus la résignation. Entre le maître et l'esclave se plaça un prêtre du Christ pour retenir le glaive prêt à frapper, ou guérir la blessure déjà faite. Sa mission divine ne s'arrêta pas là : l'invasion des peuples païens avait détruit les temples et déchiré les livres saints; le prêtre rassembla les pierres dispersées des églises et les pages lacérées des manuscrits; à sa voix s'élevèrent de nouvelles basiliques, et les saintes Écritures se retrouvèrent sous sa plume. Pour échapper au bruit du monde, il s'enferma dans le silence du cloître, et l'antiquité païenne fut sauvée de l'oubli par le prêtre chrétien du moyen âge. L'église devint le sanctuaire où se conserva le feu sacré du génie de la Grèce et de Rome. L'astronomie, la géométrie, la physique et la médecine, toute la science enfin des temps anciens se transmit de siècle en siècle dans la solitude des monastères. La grammaire et les belles-lettres y trouvèrent des disciples qui en conservèrent fidèlement les traditions. La langue romane naquit du mélange du latin avec les idiomes celtiques ou germains, pour devenir plus tard la langue française, la langue de Racine et de Bossuet. L'histoire, ce grand enseignement des peuples et des rois, monta, avec Grégoire de Tours et Hincmar, sur le trône épiscopal, et n'en descendit que pour trouver asile dans le palais des rois

16.

avec Alcuin et Éginhard, ou dans les abbayes avec Loup de Ferrière, Éric d'Auxerre et Odon de Cluny. Les rois et les grands furent obligés de reconnaître qu'il existait une autre puissance que la force, celle de l'intelligence; cette puissance appartenait presque exclusivement au clergé. On eut besoin de ses prières, et on lui donna des bénéfices; on eut besoin de ses conseils, et on l'appela dans les assemblées de la nation. Telle fut, dans ces temps barbares, l'influence des lumières, que le clergé, qui seul les possédait, devint pendant long-temps le maître du pays. La crosse d'un abbé ou d'un évêque fut plus puissante que l'épée d'un leude ou d'un comte. Est-il étonnant, dès lors, que des Francs eux-mêmes aient ambitionné de si hautes positions, et qu'une fois admis dans l'église, ils y aient apporté quelques mauvaises passions du dehors? On a beaucoup blâmé la part que prirent aux guerres de cette époque certains évêques et abbés, malgré les canons de l'église qui interdissaient l'usage des armes aux ecclésiastiques et même aux simples clercs; mais ils possédaient des terres, ils avaient des vassaux, et quand on attaquait ces terres, quand on leur enlevait ces vassaux, ils se défendaient. Peut-être la présence des hommes d'église dans les armées inspira-t-elle souvent des sentiments plus humains à des guerriers avides de pillage et de sang. L'histoire nous offre plusieurs exemples de cette heureuse intervention d'une croix entre des épées. Disons comme Charlemagne, dans l'un de ses capitulaires : « Ce n'est que par » méchanceté digne du démon que quelques personnes mal in- » tentionnées ont pu penser que j'aie voulu offenser la dignité » du clergé, et nuire à ses intérêts temporels, en faisant la loi » qu'il m'a lui-même demandée, et qui lui défend de porter » les armes et de faire la guerre; j'ai des sentiments tout op- » posés. Il n'en deviendra que plus respectable lorsqu'il s'atta- » chera tout entier aux fonctions divines de son état. » La philosophie moderne n'a pu rien dire de plus juste et de plus vrai.

Comment la noblesse fut-elle créée en France? Il est certain que les premiers Francs, compagnons de Clovis, étaient tous libres et égaux. Un cheval de bataille, un javelot, une francisque ou une épée, étaient les magnifiques récompenses que Clovis donnait à ses guerriers. Le plus brave était le plus puis-

sant. Mais, lorsque la propriété du sol et des esclaves devint plus considérée que la force et la bravoure personnelle, les rois conférèrent des domaines, à titre de *bénéfices* ou bienfaits, à ceux dont ils attendaient des services, et la puissance alla au plus riche. Ces dons des souverains furent d'abord gratuits; mais Charles-Martel, qui avait besoin de compagnons dévoués à ses projets, exigea, en retour des domaines qu'il donnait aux siens, des serments de fidélité et l'engagement de le suivre à la guerre. C'est là ce qui constitua le *fief;* et comme il supposait la profession des armes, les propriétaires de fiefs se placèrent au-dessus des détenteurs de simples bénéfices. Ce fut là une des bases de la noblesse héréditaire. Cependant, ces premiers feudataires n'exerçaient qu'un pouvoir politique fort restreint: le gouvernement du pays appartenait entièrement à ces ducs, comtes et marquis que le roi nommait pour exercer l'autorité royale dans les provinces. Parmi ces derniers se trouvèrent sans doute plusieurs des anciens feudataires de Charles-Martel; mais lorsque Charles-le-Chauve eut rendu ces grandes charges héréditaires, sous la seule condition de foi et hommage, cette nouvelle noblesse, toute politique, toute guerrière, domina la première, et exigea d'elle les serments qu'elle faisait elle-même à la royauté.

Une révolution dans les noms propres suivit cette révolution dans la condition des hommes. Les premiers Francs, chez lesquels la force et le courage étaient en honneur, portaient des noms qui exprimaient une qualité qu'on leur souhaitait dès leur naissance. Ainsi Hlodi (Clodion), signifie *éclatant, illustre,* en langue teutonique; Mere-wig (Mérovée), *éminent guerrier;* Thiode-rik (Thierry), *très-brave;* Daghe-berht (Dagobert), *guerrier brillant;* Carl (Charles), *homme robuste;* plus tard, on vit Ode (Eudes), *riche;* Rod-berht (Robert), *parleur brillant;* Hrod-hulf (Raoul), *conseiller secourable;* Hug (Hugues), *prévoyant.* Ces noms significatifs étaient le partage de la noblesse seigneuriale. Dans les derniers temps de la race carlovingienne, un grand nombre de seigneurs portaient les mêmes noms : on leur donna des surnoms pour les distinguer. Ainsi, nous avons vu en langue romane Thibaud-le-Tricheur, Guillaume-Longue-Épée, Richard-sans-Peur, Alain-Barbe-

Torte, Hugues-le-Blanc, Robert-le-Fort. Nous verrons, plus tard, succéder à ces noms, ceux des fiefs, villes, comtés et duchés. Ce ne sera plus le seigneur qui donnera son nom à son domaine, c'est le domaine qui donnera le sien au seigneur. Cette dernière transformation des noms durera jusqu'à nos jours.

La justice fut d'abord exercée par le roi et par ses *envoyés* qu'il chargeait chaque année d'aller dans les provinces écouter les plaintes, réparer les injustices et juger les procès. Mais, quand les seigneurs possédèrent, ils voulurent rendre eux-mêmes la justice dans leurs domaines; et il faut convenir qu'avant les capitulaires de Charlemagne, c'était une étrange justice que celle des rois et des seigneurs francs. On ne connaissait que trois moyens de découvrir la vérité : le *serment* que l'on prêtait ou que l'on faisait prêter à des amis; les *épreuves de Dieu*, par le fer chaud, ou l'eau chaude ou glacée; enfin, le *combat judiciaire*. C'était créer un privilége en faveur du parjure, de la ruse et de la force, qui seuls devaient triompher. Les admirables capitulaires de Charlemagne lui survécurent à peine; ils ne sont restés que comme preuves de son génie; on peut en dire autant de ses institutions scientifiques et littéraires. Charlemagne était trop au-dessus de son siècle pour en être compris. Ce brillant météore ne devait éclairer le monde qu'un moment. Chose étrange dans l'histoire des peuples! jamais races royales n'ont commencé sous des hommes plus éminents que Clovis et Charlemagne, et ne se sont éteintes sous des princes plus avilis. Il n'en sera pas ainsi des Capétiens, parce que, dans la lutte de la royauté contre l'aristocratie, ils s'appuieront sur cette partie de la nation qu'on appelle le peuple, et que cet appui ne manque qu'à ceux qui dédaignent ou qui craignent de s'en servir.

CHAPITRE XXIX.

HUGUES-CAPET.

De 987 à 996.

La plupart des historiens de la France, tant anciens que modernes, nous semblent animés d'un esprit de dénigrement qui leur fait admettre trop aisément tout ce qui porte atteinte à l'honneur de la nation, ainsi qu'à la gloire des rois. Si le prince a des vertus privées, on nie ses vertus royales; s'il est bon, on le dit faible; s'il est sévère, on le fait cruel; s'il préfère le bonheur de son pays à la gloire de ses armes, on est tenté d'en faire un lâche, et on se croit généreux en le déclarant inhabile à régner. Montre-t-il quelque piété? on le déclare livré aux superstitions; quelque générosité? on l'accuse de prodiguer les trésors de l'État; et pour peu qu'un sage esprit d'économie préside à ses largesses, on ne manque pas de flétrir son avarice. On ne lui tient compte ni du temps où il a vécu, ni des obstacles qu'il a rencontrés, ni des moyens dont il disposait. Sans doute les rois sont responsables de leurs actes devant le tribunal de l'histoire; mais si l'historien est juge, il doit savoir que, comme les lois n'ont pas d'effet rétroactif, il ne peut condamner les hommes d'un siècle avec les opinions et les lumières d'un autre siècle. Ce serait exiger qu'un fleuve fût aussi large et aussi rapide à sa source qu'à son embouchure. Cet injuste dénigrement du passé ne nous semble pas sans danger pour le présent; il habitue à ne voir les hommes et les choses que du mauvais côté, et il impose le doute dans le bien et la foi dans le mal; il dénature les faits et fausse les idées. Mensonge pour mensonge, le système contraire nous semblerait préférable. Du moins en exaltant des vertus imaginaires, l'historien pourrait en faire naître de réelles. Le mieux est de rester dans le vrai; nous continuerons de le faire dans le cours de cette histoire, en nous plaçant au point de vue le plus rapproché des hommes que nous voulons peindre et des événements que nous devons raconter.

Un bruit s'était répandu parmi le peuple; on racontait qu'en 981, le comte Hugues, ayant pris le soin pieux de transférer lui-même, sur ses épaules, dans une église de Paris, les reliques de saint Valeri ou de saint Riquier, ce saint lui était apparu en songe et lui avait dit: « A cause de ce que tu as fait, toi et tes descendants, vous serez rois jusqu'à la septième génération, c'est-à-dire à perpétuité.» Est-il surprenant que cette pieuse légende, reconnue pour authentique par tous les chroniqueurs de l'époque, ait fait alors une si vive impression sur des esprits habitués à ne pas douter de la parole des saints? L'avénement de Hugues-Capet fut donc populaire; il fut aussi aristocratique et religieux; voici comment.

Cet avénement ne fut l'ouvrage ni d'un seul jour, ni d'un seul homme. Le comte Hugues de Paris, surnommé Capet, à cause de sa forte tête, n'était pas un de ces puissants génies qui font la destinée des empires. Louis-le-Bègue, en autorisant les seigneurs à fortifier leurs châteaux, et, avant lui, Charles-le-Chauve, en accordant aux ducs et aux comtes qui gouvernaient les provinces, une hérédité que peut-être il ne pouvait plus leur refuser, furent les principaux auteurs de l'anéantissement de la race carlovingienne. De ce moment, la royauté se trouva constamment en lutte avec l'aristocratie qu'elle avait créée. Pour que cette lutte se terminât par le triomphe du pouvoir royal, il aurait fallu qu'un descendant de Charlemagne fût assez fort pour faire valoir ses droits et briser de son épée, sur le front de ces petits souverains, leurs couronnes récentes de ducs, de comtes ou de marquis. Ils étaient au nombre de cinquante-cinq à la chute des Carlovingiens; la crainte de voir cesser un ordre de choses qui leur était si favorable leur fit préférer la royauté de l'un d'entre eux à celle d'un descendant de Charlemagne. Hugues-Capet n'était pas d'un caractère qui pût leur faire ombrage et qui menaçât leur indépendance. Quelques historiens ont cherché à établir que Hugues-Capet descendait de saint Arnoul par Childebrand, frère de Charles-Martel. D'autres ont prétendu qu'il était d'origine saxonne, et qu'il comptait le fameux Witikind au nombre de ses aïeux. Il en est enfin (et c'était l'opinion populaire d'alors) qui lui donnent pour ancêtre un boucher de Paris. Nous qui pensons qu'il suffit

à sa gloire d'être fils de Hugues-le-Grand et descendant de ce Robert-le-Fort qui, le premier des seigneurs francs, vainquit les Normands, nous conviendrons que sa naissance ne lui donnait pas le droit de prétendre à l'autorité suprême qu'avait exercée Charlemagne. Il était l'égal, le *pair* des grands feudataires des rois carlovingiens, et en lui laissant prendre le titre de roi, ses *pairs* espéraient se rendre indépendants de la couronne.

Le clergé se montra plus favorable encore que le peuple et les seigneurs à l'élection de Hugues-Capet. Cette élection n'ayant pas été faite par une assemblée nationale des grands du royaume, Hugues voulut du moins la placer sous la protection de Dieu. Sacré à Rheims par l'archevêque Adalberon, il voulut, un an après, que son fils Robert reçût, comme lui, l'onction sainte. C'était reconnaître la royauté nouvelle comme l'œuvre de Dieu, et intéresser à son triomphe et à sa durée toute l'église de France. Le sacre des rois francs devint dès ce moment une cérémonie tout à la fois religieuse et politique. Auparavant elle n'était que religieuse. Cette royauté, *par la grâce de Dieu*, fut un contrat entre la nation et le roi. La nation cessa d'être une propriété que le souverain pouvait partager à son gré entre ses fils; et c'est à ce principe de transmission de la couronne, du père au fils aîné, que la France est redevable de sa grandeur toujours croissante. Le droit divin fut donc en même temps un droit national.

Nous avons dit que les *pairs* de Hugues-Capet ne s'opposèrent point à main armée à sa royauté, et que plusieurs d'entre eux la reconnurent. Le titre de *pair* n'était pas nouveau en France; il s'appliquait à tous les vassaux d'un seigneur qui avaient un rang égal et des droits égaux. Ainsi, un duc avait des vassaux qui étaient les *pairs* de son duché, et dont les principales fonctions étaient de rendre la justice. Un comte et un marquis avaient également leurs *pairs* parmi leurs vassaux. Le roi dut avoir les siens; il en est résulté une haute pairie du royaume, composée des seigneurs francs qui, avant de devenir les pairs du roi Hugues-Capet, avaient été les égaux de Hugues, comte de Paris. C'est là, nous le pensons, l'origine de cette pairie française, dont l'institution est attribuée à Hugues-Capet par quelques historiens, mais qui ne devint un pouvoir politique que lorsqu'elle forma le haut conseil de la nation.

A l'avénement de Hugues-Capet, les grands feudataires du royaume étaient Héribert III, comte de Vermandois, auquel succédèrent les comtes de Champagne; Arnoul II, comte de Flandre; Henri, frère de Hugues-Capet, duc de Bourgogne; Richard-sans-Peur, duc de Normandie; Guillaume-Fier-à-Bras, duc d'Aquitaine, et Guillaume-Taillefer II, comte de Toulouse. Tous ne consentirent point à jurer foi et hommage à leur égal devenu roi. Le comte de Flandre, le comte de Vermandois, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, soit jalousie contre Hugues, soit fidélité au sang de Charlemagne, se déclarèrent pour Charles de Lorraine; mais leur zèle en sa faveur se refroidit quand ils virent ce prince attendre dix mois pour réclamer l'héritage de son neveu, tandis que Hugues-Capet n'avait mis que dix jours pour s'en emparer. Le nouveau roi conçut une telle confiance de cette inaction de Charles, qu'il ne craignit pas, à la mort d'Adalberon, de donner l'archevêché de Rheims à Arnoul, neveu de son rival. A la vérité, Arnoul s'engagea, *par écrit et par serment, à garder aux rois français, Hugues et son fils Robert*, la foi la plus pure; mais ce serment ne l'empêcha pas d'ouvrir les portes de Rheims à Charles de Lorraine, après que ce prince se fut emparé de la ville de Laon et que quelques serviteurs l'y eurent proclamé roi.

Hugues parut s'inquiéter peu de cette occupation de Rheims et de Laon par le prétendant, et ce ne fut qu'en 990 qu'il tenta de se faire reconnaître pour souverain par les grands vassaux qui lui étaient contraires. Son début ne fut pas heureux contre le duc d'Aquitaine, qu'il assiégea inutilement dans Poitiers, mais qui bientôt, attaqué lui-même par Adalbert, comte de Périgueux, demanda des secours au roi qu'il avait combattu. Hugues-Capet crut qu'il suffirait d'un message pour arrêter Adalbert, qui venait de prendre la ville de Tours. Un héraut se présenta au vainqueur, et lui adressa, au nom du roi de France, cette seule question : « Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi?... » lui fait répondre aussitôt le fier comte de Périgueux. Ils auraient pu répondre l'un et l'autre : La force est mon droit.

Hugues-Capet sentit alors la nécessité d'anéantir le seul débris qui restât de la royauté carlovingienne, et il vint mettre le siége devant Laon. Cette seconde tentative fut moins heureuse

encore que la première. Les assiégés brûlèrent son camp; mais Hugues trouva moyen de réparer cet échec en liant avec l'évêque de Laon, Ascelin, une correspondance dont le résultat fut décisif. Charles de Lorraine, sa femme et son neveu, Arnoul, archevêque de Rheims, furent livrés à Hugues-Capet et enfermés dans la tour d'Orléans (991). Charles devait bientôt y mourir, laissant deux fils en bas âge, à qui la générosité de Hugues permit de chercher un asile en Allemagne.

La politique de Hugues-Capet n'était pas guerrière. Ce fut par d'habiles négociations qu'il amena successivement plusieurs des grands vassaux de la couronne à reconnaître sa royauté. S'il eût voulu employer la force, peut-être se seraient-ils tous réunis contre lui. La vigueur d'esprit et de corps dont il était doué ne l'entraîna point dans des guerres d'ambition, dont le succès même eût augmenté le nombre de ses ennemis. Il chercha plutôt à gagner qu'à soumettre les vassaux rebelles, et il accomplit cette tâche avec bonheur. Mais en se montrant habile, il ne cessa jamais de paraître fort; et quand un seigneur venait, la tête nue, sans baudrier et sans éperons, se mettre à genoux devant lui, et placer les mains dans les siennes, en lui jurant foi et hommage, ce n'était pas la couronne du roi que Hugues portait sur la tête, c'était le casque du guerrier, et son sceptre était une épée *. On peut fonder une empire par la gloire, on ne l'affermit que par la modération.

Nous ne pouvons faire honneur de cette politique adroite et ferme à la fois, ni à Hugues-Capet seul, ni à son fils Robert. La Providence avait donné au père un conseiller, et au fils un précepteur dont les lumières brillèrent d'autant plus qu'elles apparurent à une époque de ténèbres. Cet homme était un pauvre moine d'un couvent d'Aurillac, nommé Gerbert. La naissance la plus obscure semblait devoir borner son ambition aux humbles devoirs de son couvent; mais l'étude de l'antiquité ayant développé en lui des talents supérieurs, il obtint la permission d'aller en Espagne étudier, dans la célèbre université arabe de Cordoue, les sciences exactes et naturelles pour lesquelles il avait un goût particulier. Il en rapporta en France les chiffres

* On prétend même que, soit prudence politique, soit scrupule religieux, il ne porta jamais les insignes de la royauté.

arabes, les horloges à balancier, et même, dit-on, les télescopes. Ses connaissances en chimie le firent soupçonner d'initiation aux sciences occultes, et ce soupçon le poursuivit même sous la tiare pontificale. Le bruit se répandit à sa mort en 1003, que le diable était venu réclamer son âme lorsqu'il officiait comme pape dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Comment l'humble moine d'Aurillac devint-il le chef suprême de l'église? Voilà de ces fortunes qui prouvent que le génie n'a pas besoin de trouver sa route frayée pour arriver à son but. Revenu en France, Gerbert fut successivement attaché à l'empereur Othon, puis à Hugues-Capet, qui le fit précepteur de son fils. Hugues voulut récompenser ses services en l'élevant à l'archevêché de Rheims, dont il avait fait dépouiller Arnoul par un concile d'évêques. Mais le pape Jean XV n'approuva point la nomination de Gerbert, et il désapprouva la captivité d'Arnoul. Hugues chercha en vain à désarmer le saint-père. Après le concile de Mouson, où Gerbert plaida lui-même sa cause et posa les bases des libertés de l'église gallicane, il fut condamné à remettre l'archevêché de Rheims à Arnoul, toujours captif. C'est alors (995) qu'il quitta la France et que le jeune empereur Othon III, qui avait apprécié son haut mérite, lui donna d'abord l'archevêché de Ravenne, et peu après le fit élever au pontificat (998), sous le nom de Sylvestre II.

Cependant Henri, duc de Bourgogne, et Richard-sans-Peur, duc de Normandie, étaient les seuls grands seigneurs qui eussent reconnu franchement et loyalement la royauté de Hugues Capet, leur frère et beau-frère. Tous les autres, sans le combattre, cherchaient à établir leur indépendance en se faisant entre eux la guerre. Hugues ne songeait point à s'y opposer, dans l'espoir que ces luttes tourneraient à son profit quand leurs forces seraient épuisées. Une peste effroyable qui désola l'Aquitaine (994) frappa les seigneurs d'une terreur telle que la paix se fit pour détourner la colère du ciel. C'est l'origine de la *trêve de Dieu*, qui interdisait toute hostilité du mercredi soir au lundi matin de chaque semaine.

On ne sait rien de plus sur le fondateur de la dynastie des Capets. Hugues mourut le 24 octobre 996, à l'âge de cinquante-sept ans, après neuf années de règne; et comme il avait eu le

soin de faire sacrer de son vivant, son fils Robert, celui-ci monta sur le trône sans élection nouvelle.

CHAPITRE XXX.

ROBERT-LE-PIEUX.

De 996 à 1031.

Le fils de Hugues-Capet nous semble un des rois auxquels l'histoire n'a pas rendu justice, en le qualifiant seulement du titre de *pieux*, ou en l'appelant le *bon roi Robert*. Sans doute il était pieux et bon; mais sa politique eut un caractère de modération et de sagesse qui contribua puissamment à asseoir la royauté des Capets sur des bases plus solides que celles de la force et de la victoire. S'il chercha peu les occasions de montrer son courage, il ne les évita pas du moins; il avait à lutter contre les ennemis de son père, devenus les siens, et ses ennemis étaient non-seulement l'empereur d'Allemagne, dont la jalousie était excitée par la création d'une royauté voisine et rivale, mais encore tous les grands feudataires de la race carlovingienne, dont plusieurs refusaient de le reconnaître, et dont le reste ne lui avait juré qu'une foi douteuse. N'était-il pas naturel qu'il cherchât son point d'appui dans l'église, quand tous les autres lui manquaient? C'était faire ce qu'avaient fait Clovis et Pépin.

Mais l'église de France était loin d'avoir alors la puissance dont elle avait joui sous Charlemagne. La féodalité s'était fondée sur les droits de la force, et avait détruit ceux de l'intelligence. Le seigneur qui, renfermé dans son château, pouvait défier le roi sur son trône, devait peu craindre le prêtre dans son église ou le moine dans son abbaye. Souvent même quand l'église ou l'abbaye condamnait la licence de ses mœurs, ou tentait sa cupidité, il ne se faisait pas scrupule de dépouiller l'église de ses trésors, l'abbaye de ses domaines. Il fallait alors avoir recours à la protection d'un seigneur plus puissant, qui ne l'accordait qu'à des conditions de vasselage souvent onéreuses; ce n'était donc, à l'avénement du pieux Robert, qu'en sacrifiant son indé-

pendance que le clergé avait acquis quelque sécurité. Le temps était passé où la croix d'or d'un évêque dominait l'épée de fer d'un comte; alors l'épée dominait la croix. Pendant tout le xe siècle, la puissance de l'église s'était affaiblie; aussi n'aurait-elle offert à Robert qu'un vain appui, si une croyance populaire n'eût contribué alors à relever son autorité abattue.

Parmi les prophéties de l'Apocalypse, il s'en trouvait une qui semblait annoncer que la fin du monde et le jugement dernier auraient lieu mille ans après la naissance de Jésus-Christ. Lorsque Robert monta sur le trône, l'année fatale approchait, et plusieurs fléaux, tels que l'horrible peste d'Aquitaine, donnèrent une apparence de vérité à cette croyance universelle. Une terreur profonde s'empara des esprits; le seigneur trembla dans son château, le paysan dans sa chaumière. On ne songea plus qu'à fléchir le ciel, et la foule assiégea les églises. Les donations au clergé se multiplièrent. Il profita de ces pieuses superstitions, qu'il partageait lui-même, pour ramener les cœurs égarés à des sentiments religieux; il prêcha l'oubli des offenses, l'affranchissement des serfs; et la crainte fit plus que la justice et l'humanité. Chacun ne s'occupa plus qu'à se mettre en paix avec Dieu; chacun s'isola du reste des hommes, et les émigrations d'une province à l'autre devinrent tellement rares, qu'on les considéra comme des actes d'une haute imprudence ou d'un courage téméraire. C'est vers ce temps-là que le vénérable abbé de Cluny, pressé par le comte de Melun de venir fonder un monastère à Sainte-Maure-des-Fossés, s'excusa *d'entreprendre un si long voyage dans une contrée étrangère et inconnue.* Toutes les affaires de commerce, toutes les relations d'amitié restèrent suspendues; le laboureur négligea même d'ensemencer la terre. Qu'était-il besoin de travailler pour vivre? le monde allait finir. On eût dit que les hommes étaient d'accord pour donner raison à la prophétie: une horrible famine faillit en amener l'accomplissement.

Il semble que cette impression de terreur ait atteint les chroniqueurs eux-mêmes; car cette époque, où la société entière éprouva toutes les émotions, toutes les angoisses d'un condamné, manque d'historien. Ce grand drame du cœur humain n'a pas eu de peintre; on ne le connaît que par quelques chartes ou

donations à des églises et des couvents, qui commencent par ces mots : *La fin du monde étant prochaine,* etc. Ce fut sous l'influence de cette crainte, qui se prolongea même au delà de l'époque fatale, que se passèrent les premières années du règne de Robert.

Ce prince, dont Helgaud, moine de Fleury, nous a raconté la vie, s'est-il borné, comme l'ont écrit quelques historiens, sur la foi de son pieux biographe, à des actes de dévotion et de charité et à la composition de quelques hymnes et cantiques qu'il chantait lui-même ? Ne devons-nous voir dans Robert qu'un poète d'église et qu'un chantre de lutrin? Le silence des chroniqueurs sur les actes politiques de son règne ne prouve rien contre le successeur de Hugues-Capet; et, n'eût-il fait que consolider l'œuvre de son père, c'en serait assez pour sa gloire. Nous allons voir qu'il eut plus d'un obstacle à vaincre pour se maintenir sur un trône si nouveau, et qu'il ne manqua ni de résolution ni d'habileté pour étendre sa puissance et agrandir les domaines de sa couronne. Le principal appui de Robert était le clergé; et à peine fut-il monté sur le trône, cet appui se brisa dans ses mains, et devint même une arme contre lui. Il avait épousé Berthe de Bourgogne, veuve d'Eudes, comte de Chartres; Berthe était sa cousine au quatrième degré, et, de plus, Robert avait été parrain d'un des enfants qu'elle avait eus de son premier époux. Ce double lien n'avait point été un obstacle à leur mariage; l'archevêque de Tours, Archambaut, les avait unis, et plusieurs évêques avaient assisté à la cérémonie. Si les défenses de l'église avaient été oubliées, la bénédiction de graves et pieux ecclésiastiques semblait avoir compensé cet oubli. Sans doute Rome n'aurait pas pris garde à cette légère infraction aux règles canoniques, si le saint-siége n'eût alors été occupé par un homme qui était le parent éloigné et la créature dévouée de l'empereur Othon III. Vainement, dans l'espoir de se rendre le pape favorable, Robert avait-il mis en liberté l'archevêque de Rheims, Arnoul, dont la trahison avait été si funeste à son père. Arnoul n'en profita que pour appeler sur le roi de France les foudres de l'église. Grégoire V assembla à Rome un concile, en présence de l'empereur, et là fut prononcé ce jugement :

« Le roi Robert quittera sa parente Berthe, qu'il a épousée » contre les lois, et il fera une pénitence de sept ans, selon les » degrés fixés par l'église : s'il refuse de le faire, qu'il soit » anathème ! »

Robert refusa d'obéir; ce roi pieux ne vit point l'ordre de Dieu dans une sentence dictée au pontife de Rome par l'empereur. L'anathème fut prononcé, et le royaume tout entier mis en interdit. C'était la première fois que l'église s'arrogeait un pouvoir aussi absolu sur la royauté. Les effets de cette interdiction étaient terribles; l'office divin ne pouvait être célébré dans aucune église de France; il était défendu d'administrer les sacrements aux adultes et d'enterrer les morts en terre sainte. Quant au roi, tout lien était rompu entre lui et ses peuples. Devons-nous croire, comme l'a écrit cinquante ans après le cardinal Pierre Damien, que la terreur du peuple fût telle qu'il ne resta plus à Robert que deux petits esclaves pour lé nourrir, et que même ils purifiaient par les flammes, avant d'y toucher, les vases dans lesquels le roi avait bu et mangé? Devons-nous croire également que le ciel, pour châtier cette union coupable, rendit la malheureuse Berthe mère d'un enfant qui avait la tête et le cou d'une oie? Ces légendes, postérieures d'un demi-siècle à l'événement qu'elles racontent, ne sont probablement qu'un moyen dont leurs auteurs se servaient pour effrayer les puissants de la terre. Quand Dieu voyait sa parole inutile, il avait recours aux miracles; les prédications ne suffisant plus pour arrêter le déréglement des mœurs, une pieuse superstition y attachait un châtiment divin. C'est ainsi que s'explique la légende de l'évêque de Strasbourg, Wilderode, dévoré par des rats, pour avoir dissipé les biens de son église.

Deux années de résistance à l'anathème qui pesait sur lui prouvent que Robert était doué de quelque énergie, et peut-être n'eût-il sacrifié aux exigences de Rome ni son amour pour Berthe, ni l'honneur de sa couronne, si l'anathème n'eût frappé que lui. Mais la reine et le peuple en souffraient également, il eut pitié de leurs malheurs, et il céda. La séparation des deux époux fut douloureuse; ils étaient unis par l'amour et le malheur. Le nouveau mariage que contracta Robert avec la fille de Guillaume, comte de Provence, ne fut pas de nature à le consoler de la

rupture du premier. Constance était belle, mais son caractère hautain rendit plus amère à son époux la perte qu'il avait faite. Robert vit bientôt qu'il s'était donné un maître, et il se créa, à défaut de travaux guerriers, de pieuses occupations, pour échapper aux querelles conjugales. L'élève du docte Gerbert aimait les lettres et surtout la musique; il composa en latin plusieurs hymnes et répons qu'on chante encore à l'église. La gravité de ces travaux plaisait peu à la reine Constance, qui s'était fait suivre par des danseurs et des bateleurs du midi; elle lui demanda, par raillerie, de composer un hymne en son honneur. Il écrivit aussitôt l'hymne: *O constantia martyrum* (*O constance des martyrs*). La reine, voyant son nom, ne douta pas que le chant ne fût fait pour elle. Un des plaisirs de Robert était de diriger le chœur à la messe et à vêpres, et de chanter avec les moines dans l'église de Saint-Denis. L'amour-propre de l'auteur se mêlait peut-être à la piété du chrétien dans les soins auxquels il se livrait à cet égard; mais, avant d'en faire un ridicule pour le roi Robert, rappelons-nous que Charlemagne n'avait introduit en France le chant grégorien que parce qu'il prenait plaisir à l'entendre et même à le chanter.

Une occupation plus royale allait distraire Robert de ces pieux travaux: son oncle Henri, duc de Bourgogne, était mort le 15 octobre 1002; et comme il ne laissait point d'enfants, les seigneurs du duché s'étaient aussitôt partagé son héritage. Hugues, évêque d'Auxerre, qui resta seul fidèle à Robert, fut chassé de sa ville par Landry, comte de Nevers. Le roi n'avait que peu de soldats dans son duché de France, et il eut recours au duc de Normandie, Richard II, qui lui amena des renforts. Les historiens, qui ont reproché au pieux Robert la lenteur de ses opérations militaires, n'ont peut-être pas assez réfléchi au genre de guerre qui se faisait alors. On ne se battait plus en rase campagne. La Bourgogne, comme les autres parties de la France, était couverte de châteaux fortifiés par la nature et par l'art. On ne pouvait les prendre que par ruse ou par surprise. La force et le courage venaient échouer devant ces hautes et épaisses murailles qu'attaquaient vainement de grossières machines. Le siége d'une ville durait des années, et quelques hommes suffisaient à la défense d'un château. Il fallut deux

campagnes pour conquérir une partie de la Bourgogne, qui ne devait rentrer que dix ans plus tard dans le royaume de France.

Parmi les vassaux de la couronne qui, loin de porter secours à Robert, l'inquiétaient sans cesse, le comte Eudes II de Champagne, fils de sa première femme, Berthe, était le plus turbulent. Toujours en guerre, tantôt avec le comte Bouchard de Melun, tantôt avec Foulques Nerra, comte d'Anjou, il devint l'ennemi déclaré du roi, quand il le vit intervenir dans ses querelles avec ses voisins, et le forcer à des restitutions de villes et de châteaux. Le règne de Robert se passa presque entièrement à rétablir la paix entre les seigneurs du royaume; mais cet appel que chacun d'eux faisait à l'autorité royale contribuait à l'affermir, et comme, dans ces différends à main armée, Robert se montrait juste et ferme tout à la fois, il finit par acquérir une puissance que la guerre ne lui aurait peut-être pas donnée. C'est ainsi qu'il amena le rebelle et ambitieux comte de Champagne à lui écrire une lettre, dont nous citerons les passages suivants, qui nous paraissent établir les relations des grands vassaux avec le roi: « Toutefois je m'étonne, seigneur, que tu » me juges indigne de tes fiefs sans avoir discuté ma cause. Si » tu regardes à ma condition, Dieu m'a fait la grâce de la » rendre héréditaire; si tu considères mes services, tu sais com- » ment je t'ai servi, à la guerre et en voyage, tant que j'ai été » en faveur auprès de toi; mais depuis que tu as voulu m'enlever » les honneurs que tu m'avais donnés, si j'ai fait des choses qui » t'ont déplu, c'est que, forcé par la nécessité, j'ai dû défendre » ma personne et mon honneur. Dieu m'est témoin que j'aime » mieux mourir avec honneur que de vivre déshonoré. Si tu » renonces à ce qui pourrait le flétrir, il n'est rien au monde que » je désire plus que d'obtenir ta grâce et de la mériter. Ma dis- » corde avec toi, mon seigneur, m'est très-pénible, mais elle » ne l'est pas moins pour toi, dont elle trouble la paix. Au nom » de la clémence qui t'est naturelle, quand de mauvais conseils » ne l'étouffent pas, je te supplie de cesser de me persécuter et » de permettre que je me réconcilie avec toi. »

Robert n'eut pas seulement à combattre des vassaux rebelles; une hérésie nouvelle troubla l'église et força le roi très-chrétien à s'armer du glaive de la foi pour châtier les hérétiques et même

les juifs qui les favorisaient. Des bûchers s'élevèrent; le sang coula, et l'impérieuse Constance présida aux supplices. Nous n'hésitons point à l'accuser seule de la rigueur qui fut alors déployée contre les fauteurs de l'hérésie. N'avait-elle pas fait assassiner, sous les yeux du roi, le comte Hugues de Beauvais, le fidèle et dévoué ministre de Robert? n'inspirait-elle pas au roi lui-même une telle terreur qu'il était obligé de se cacher pour exercer ses pieuses charités? Le moine Helgaud raconte à cet égard plusieurs traits dont la simplicité touchante ne nous semble pas indigne de l'histoire.

Un jour que le roi donnait à Étampes un festin auquel se trouvait Constance, il fit entrer les pauvres, et l'un d'eux, se glissant sous la table, détacha du manteau de Robert un ornement d'or. Le roi s'en aperçut et le laissa faire; mais après le repas, Constance lui fit remarquer avec colère qu'il avait été volé; Robert se contenta de répondre: « Celui qui l'a pris en avait sans doute plus besoin que moi. » Un autre jour qu'il était en prière, un voleur enleva adroitement une partie de la frange d'or qui bordait son manteau; il allait continuer, lorsque le roi se retourna et lui dit: « C'est assez pour toi, laisse le reste pour un autre. » Sa clémence n'était pas moins grande que sa générosité. Des assassins avaient attenté à sa vie dans Compiègne; condamnés à mort, ils marchaient au supplice; au moment où ils passaient devant l'église, Robert y entrait. A la manière dont ils écoutent le prêtre qui les exhorte à bien mourir, il juge de leur repentir, et les faisant aussitôt approcher de la sainte table, il communie avec eux. « Vivez, leur dit-il ensuite, je ne puis vous punir, lorsque Dieu vous a pardonné. » Comme ce roi fit peu la guerre, il consacra presque tous ses revenus à des charités et à des fondations pieuses. Plus de trente églises ou monastères furent son ouvrage. On cite entre autres l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et l'abbaye de Saint-Germain-en-Laye. C'est encore lui qui jeta les fondations de Notre-Dame de Paris sur les ruines d'un ancien temple romain.

Des chagrins domestiques troublèrent les dernières années du règne de Robert; il perdit son fils aîné, Hugues, qu'il avait associé à sa couronne. Ayant appelé son second fils, Henri, au même honneur, en 1027, il se vit en butte aux reproches

amers de Constance, qui préférait le plus jeune de ses fils, nommé Robert, et qui l'excita même à la révolte contre son père.

Robert n'avait que soixante-un ans lorsqu'il mourut, à Melun, le 28 juillet 1031, après un règne de quarante-cinq ans, dont la gloire modeste repose sur le bonheur du peuple. Hasardons ici une conjecture qui ne nous paraît pas sans fondement. La piété de Robert fit qu'on lui attribua le don des miracles, et c'est à lui, nous le pensons, qu'on doit reporter le privilége des rois de France de guérir les écrouelles en les touchant. Robert, en effet, visitait lui-même les malades; les ulcères et les écrouelles semblaient inguérissables, on les croyait même contagieuses. Les soins de Robert parvinrent peut-être à produire quelques guérisons; peut-être aussi en touchant le mal avec la main, il prouva que la contagion n'existait pas; Dieu fit le reste. Si telle est en effet l'origine de la cérémonie du toucher des écrouelles dans le sacre des rois de France, ne suffit-elle pas pour faire à jamais vénérer la mémoire du bon roi Robert?

CHAPITRE XXXI.

HENRI I.

De 1031 à 1060.

La féodalité était la protection du plus fort envers le plus faible, mais à des conditions onéreuses; la religion intervint dans ce traité, et en plaçant la faiblesse sous la protection de la force, sans condition, elle créa la chevalerie. Cette admirable institution, la gloire du moyen âge, est née en effet de l'esprit religieux et du principe féodal réunis. Comme elle se développa puissamment sous le règne de Henri Ier, nous devons en faire connaître les bases, qui paraissent avoir été posées vers la fin du règne de Robert.

Les seigneurs qui vivaient dans les châteaux ne s'étaient pas bornés à s'entourer d'épaisses murailles, de hautes tours et de

fossés profonds : ils avaient songé à leur défense personnelle en se revêtant le corps d'armures de fer, qui, en les garantissant contre l'épée, la hache ou la lance d'un ennemi, ne gênaient en rien leurs mouvements pour attaquer à leur tour. Exercés dès leur enfance à porter sans fatigue ces lourdes armures et à manier avec grâce leurs armes meurtrières, ils acquéraient une force prodigieuse qui inspirait une admiration mêlée de crainte au peuple des campagnes et des villes, que les vêtements d'étoffe ou de peaux ne garantissaient pas du tranchant de l'acier. Ces guerriers, en quelque sorte invulnérables, conçurent de leur puissance une si haute idée qu'ils la crurent appelée par Dieu même à exercer parmi les hommes une justice supérieure à la justice souvent aveugle et impuissante des rois. La bonne opinion qu'on a de soi engage à mériter celle des autres. La générosité, la loyauté, l'honneur, devinrent pour le chevalier une religion nouvelle qui s'allia merveilleusement avec la religion du Christ : aussi l'ordre de chevalerie fut-il à la fois guerrier et religieux; on le conféra avec des cérémonies analogues à celles du sacerdoce. L'aspirant-chevalier, préparé par des jeûnes et des prières, prenait un bain pour se purifier le corps, comme la pénitence avait purifié son âme; puis il revêtait une tunique blanche, symbole de la pureté de sa vie future; une robe rouge, image du sang qu'il devait verser pour l'Église; enfin une saie noire, pour le rappeler sans cesse à la pensée de la mort. Ainsi vêtu, il entrait dans la chapelle, et s'avançant vers l'autel, il présentait l'épée de chevalier au prêtre, qui la bénissait et la lui passait au cou; ensuite il allait se mettre à genoux devant celui qui devait l'armer. Là on lui lisait les devoirs de la chevalerie, dont le principal était la défense de la sainte Église, des opprimés, des orphelins et des dames; et quand il avait fait serment de remplir ces devoirs, il recevait successivement des mains des chevaliers les éperons d'or, le haubert, la cuirasse, les brassards et les gantelets, que lui attachaient souvent des dames ou damoiselles; puis enfin, le seigneur qui conférait l'ordre lui frappait l'épaule de trois coups d'épée nue, pour lui apprendre qu'il aurait beaucoup à souffrir, et lui donnait l'accolade en prononçant ces paroles : *Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te*

fais chevalier : sois preux, hardi et loyal!... Le nouveau chevalier se relevait alors, et, saisissant son casque, son écu et sa lance, il s'élançait, sans s'aider de l'étrier, sur son coursier, et caracolait devant les dames et en présence du peuple, en brandissant fièrement sa lance ou son épée.

C'est à cette institution guerrière et religieuse tout à la fois que la France est en partie redevable de cette renommée de vaillance et de courtoisie dont elle s'honore. Comment peut-on croire, ainsi que le prétendent quelques historiens, que les descendants de Hugues-Capet restèrent pendant plus d'un siècle étrangers à l'esprit chevaleresque de la nation? Comment admettre que, s'ils n'imprimèrent pas eux-mêmes ce mouvement à la noblesse féodale, dont ils étaient les chefs, ils ne l'aient pas du moins suivie dans cette brillante carrière? Nous avons déjà vu Robert intervenir dans les querelles de ses vassaux et protéger le faible contre le fort. N'était-ce pas là un des devoirs de la chevalerie? Nous verrons que son fils Henri ne se montra point indigne du titre de chevalier et de roi.

L'impérieuse Constance n'aimait pas ses fils d'un égal amour; aussi à peine Robert fut-il enseveli dans l'église de Saint-Denis, ce cimetière des rois, qu'elle détermina plusieurs seigneurs, et entre autres le fameux comte de Champagne, à reconnaître pour roi son second fils, Robert, de préférence à l'aîné, Henri. Cette injustice maternelle, dont on ignore la cause, força Henri d'avoir recours au duc de Normandie, Robert, qui soutint loyalement ses droits. Constance avait pris possession de plusieurs châteaux que le jeune roi et son allié lui enlevèrent successivement; Henri, généreux dans sa victoire, oublia les torts de sa mère, et donna à son frère Robert le duché de Bourgogne. Deux ans de suite il vint en Champagne, et, par la prise de plusieurs châteaux, punit le comte Eudes de l'appui coupable que celui-ci avait donné à Constance, et dont il s'était fait payer par l'abandon de la moitié de la ville de Sens. Ce ne fut qu'après avoir réduit à l'obéissance ce redoutable vassal de la couronne qu'il revint à Paris jouir d'un repos qu'on a coutume de lui reprocher comme une honte. Mais ce repos ne fut-il pas commandé par l'horrible famine qui désola la France pendant trois années, et dont le chroniqueur Glober a fait un tableau

si horrible qu'on ne peut s'empêcher de le soupçonner d'exagération ? Des pluies continuelles détruisirent toutes les récoltes, et empêchèrent l'année suivante d'ensemencer les terres. La misère fut la même pour le riche et pour le pauvre, pour le seigneur et pour le vassal. Les racines des forêts et les herbes des fleuves furent la nourriture la moins rebutante : on eut bientôt dévoré les animaux les plus immondes ; on fit la chasse aux hommes, et surtout aux enfants ; les cadavres même des morts ne furent point à l'abri de la voracité, et dans quelques villes il se fit un commerce atroce de chair humaine. Un pareil fléau ne suffisait-il pas, sans la guerre, aux malheurs des Français, et peut-on reprocher à leur roi de s'être occupé uniquement de les adoucir? La paix est-elle un crime pour un souverain quand l'honneur de sa couronne ou l'intérêt de ses peuples ne lui commande point la guerre? Le silence des chroniqueurs n'est-il pas l'éloge de son règne? Devait-il imiter le turbulent comte de Champagne, Eudes II, qui, après avoir tenté la conquête des royaumes d'Arles et de Bourgogne, tandis que ses propres états étaient ravagés par Conrad-le-Salique, venait tomber à Bar-le-Duc sous les coups d'un vassal de Conrad, et restait inconnu parmi les morts? Devait-il, à l'exemple du terrible comte d'Anjou Foulques Nerra, après avoir guerroyé sans fruit toute sa vie, abandonner ses peuples pour se rendre à Jérusalem, et là se prosterner, demi-nu et un joug de bois sur les épaules, devant le Saint-Sépulcre, en disant : « Reçois, » Seigneur, ton misérable Foulques, ton fugitif, ton parjure! » Daigne recevoir mon âme qui se confesse! » Devait-il enfin, comme le duc de Normandie, Robert-le-Magnifique, après avoir tenté vainement la conquête de l'Angleterre, laisser son fils encore enfant à la garde de ses vassaux, pour aller en Bithynie mourir sans gloire dans un pèlerinage d'ostentation plutôt que de piété? Henri fit moins de bruit. Mais bientôt les désastres de la famine disparurent; les villes s'agrandirent et se peuplèrent; l'industrie et le commerce se développèrent, et les historiens, qui se montrent si sévères envers lui, conviennent qu'à la fin de son règne le royaume de France avait acquis une prospérité inconnue jusqu'alors.

Henri devait s'acquitter envers les fils de Robert-le-Magnifique

des services qu'il avait reçus de leur père dans la conquête de la Bourgogne. Les seigneurs de Normandie ne se soumirent pas tous volontairement à ce duc de huit ans, qui avait pour mère une jeune fille de Falaise, nommée Harlette, et qui devait à cette naissance illégitime le nom de Guillaume-le-Bâtard. Mais Henri vint en aide à son tuteur, Alain, duc de Bretagne, et contribua puissamment à soumettre ses vassaux rebelles.

Un dernier fait prouve combien le gouvernement de Henri était sage et paternel. Partout ailleurs qu'en France on se battait ville contre ville, château contre château; c'était une guerre continuelle entre les seigneurs, qui se disputaient à main armée tantôt un village, tantôt une forêt, souvent même des vassaux. La cause la plus futile excitait des haines violentes entre les familles seigneuriales, qui, ne reconnaissant pas d'autre justice que celle de la force, se la faisaient à coups de lance et d'épée. L'Aquitaine, la Provence et la Bretagne étaient de vastes arènes où le sang coulait en de brillants faits d'armes ou de lâches trahisons, sans autre fruit que la dévastation et la ruine du pays. Le clergé vit le mal et s'occupa d'y remédier. Les évêques se rassemblèrent en concile dans un but religieux et politique: ils appelèrent la foi au secours de l'humanité, et prononcèrent les peines les plus terribles dans l'autre monde contre ceux qui violeraient *la paix* ou *la trêve de Dieu.* Cette trêve de Dieu défendit toute hostilité, toute spoliation, du mercredi soir au lundi matin de chaque semaine, ainsi que pendant l'avent et le carême; elle fit des églises et des cimetières un refuge contre la violence; enfin elle mit le cultivateur et les instruments du labourage sous la garde de Dieu. Cette sage et bienfaisante législation fut accueillie partout, excepté dans le royaume de France. C'est qu'il n'en avait pas besoin. N'est-ce pas là le plus bel éloge de Henri? (1042).

Cependant Guillaume-le-Bâtard était devenu homme, et le comte Guido, qui tenait de Robert des fiefs considérables en Normandie, refusait d'obéir à Guillaume. Ce prince eut avec Henri une entrevue à Poissy: trois mille Français se joignirent aux Normands fidèles, et la victoire du Val-des-Dunes rendit Guillaume-le-Bâtard maître de toute la Normandie. Il chassa même du château d'Arques le comte Guillaume, son oncle, que

voulut en vain protéger le roi de France. Blessé de cet outrage, Henri rassembla deux armées, l'une au nord, l'autre au midi de la Seine; mais cette double expédition fut sans succès : elle ne fit qu'accroître la puissance du duc de Normandie, qui, dans cette lutte, avait toujours évité de se trouver en présence du roi, dont il était le vassal, et s'était contenté de battre ses généraux (1054). Ce fut vers ce temps-là que quelques chevaliers normands, chassés de leur pays pas les guerres civiles, et entraînés par leur esprit aventureux, allèrent dans le midi de l'Italie, combattirent le pape Léon IX, le firent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que lorsqu'il leur eut donné l'investiture des duchés de Pouille, de Calabre et de Sicile. Douze de ces hardis chevaliers étaient fils du Normand Tancrède de Hauteville, et le plus célèbre d'entre eux fut Robert Guiscard.

Les dernières années du règne de Henri se passèrent sans guerres et sans malheurs; aussi l'histoire en fait-elle à peine mention. Sa vie privée était aussi chaste que sa vie politique était loyale. Après avoir été fiancé à Mathilde, fille de l'empereur Conrad-le-Salique, qui mourut avant la célébration du mariage, il épousa la princesse Anne, fille de Jeroslaw, tzar de Russie, qui prétendait descendre des anciens rois de Macédoine. Elle lui donna trois fils, dont l'aîné reçut le nom de Philippe, en souvenir de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand. Philippe avait au plus sept ans lorsque, le 23 mai 1057, jour de la Pentecôte, en présence de deux légats du pape, des deux archevêques de Sens et de Tours, de vingt évêques et des plus grands seigneurs de France, de Bourgogne et d'Aquitaine, l'archevêque de Rheims, Gervais, le sacra roi, du consentement de son père, et les prélats, les grands, les chevaliers et le peuple s'écrièrent par trois fois : *Laudamus! volumus! fiat!* (Nous approuvons, nous voulons qu'il en soit ainsi).

L'année suivante, le 4 août 1060, Henri mourut pour avoir, dit-on, négligé de suivre une ordonnance de son médecin, et laissa son fils mineur sous la tutelle du comte Baudouin de Flandre. Un chroniqueur normand, Guillaume de Jumièges, nous dit de Henri : « Ce roi fut très-militaire, d'une grande » valeur et d'une grande piété. » Tenons-nous-en à ce témoi-

gnage d'un contemporain, et ne regrettons pas, dans le seul intérêt de l'histoire, que les chroniques de cette époque ne retentissent pas plus souvent du nom de Henri Ier.

CHAPITRE XXXII.

PHILIPPE I.

De 1060 à 1087.

L'hérédité des fiefs avait consolidé l'hérédité du trône; aussi, nul grand seigneur ne s'opposa à ce que Philippe, encore enfant, succédât à Henri Ier, son père. Le comte Baudouin de Flandre, qui avait épousé une fille du roi Robert, fut reconnu pour tuteur du jeune roi par tous les vassaux de la couronne. La reine Anne ne lui disputa point la tutelle : elle préféra épouser Raoul, comte de Crespy et de Valois, et sa mort suivit de près son mariage. Le duc de Bourgogne, frère de Henri Ier, ne songea pas non plus à faire valoir ses droits; son duché, où il vivait paisible, suffisait à son ambition. Mais pendant que le jeune roi Philippe grandissait sous la tutelle du sage et loyal Baudouin, un des grands feudataires du royaume accomplissait un de ces événements qui font époque dans l'histoire.

Le fils de la pauvre Harlette de Falaise, Guillaume-le-*Bâtard,* se trouva bientôt à l'étroit dans son duché de Normandie. Il lui sembla que, puisque de simples chevaliers normands étaient allés en Italie et en Sicile conquérir des principautés et se faire reconnaître souverains par un pape, lui, Guillaume-le-Bâtard, leur maître et seigneur, ne pouvait moins faire que de conquérir un royaume de *par Dieu* et *son épée.* Ne pouvant être le premier parmi les vassaux du roi de France, puisque le comte de Flandre, le duc d'Aquitaine et le comte de Toulouse l'emportaient sur lui par l'étendue de leurs domaines, il se dit qu'il fallait changer son titre de duc pour celui de roi. La minorité de Philippe le laissait sans inquiétude sur ses frontières du côté de la France, et la division qui régnait entre les

comtes de la Bretagne le rassurait contre une invasion des Bretons. L'esprit guerrier et aventureux des seigneurs normands éveillait seul ses craintes, et il jugea que la pointe de leurs épées se tournerait bientôt contre lui, s'il ne leur donnait une autre direction.

A cette époque régnait en Angleterre Édouard-le-Confesseur; mais le véritable maître du royaume était Godwin, comte de Kent, de Surrey et de Sussex. Édouard n'avait point de fils, et les Anglais paraissaient disposés à couronner, à sa mort, Harold, fils de Godwin. Édouard, qui avait été élevé en Normandie, songea alors à opposer Guillaume à Harold, et Guillaume écouta sans peine les propositions du roi d'Angleterre. Une tempête ayant jeté Harold sur les côtes de Normandie, Guillaume le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait jurer, sur les reliques des saints, qu'il ne s'opposerait point à son avénement au trône d'Angleterre, et après s'être fait livrer le château de Douvres. Édouard-le-Confesseur, dernier roi de la race anglo-saxonne, mourut le 5 janvier 1066, et Guillaume prétendit aussitôt qu'un testament, qu'il ne montra pas, l'avait institué héritier du trône d'Angleterre. Harold ne se crut point lié par ses serments; il convoqua les seigneurs anglo-saxons, qui le choisirent pour roi. Quels étaient alors les deux peuples qui allaient se trouver en présence? Voici ce qu'en dit un contemporain, Guillaume de Malmesbury: « Les Anglais, qui avaient abandonné l'étude des » lettres et de la religion, habitaient des maisons pauvres et » abjectes; ils portaient des habits malpropres qui leur descendaient jusqu'au milieu du genou; leurs cheveux étaient » courts, leur barbe rasée. Leurs bras étaient chargés de bracelets dorés; leur peau était peinte de stigmates colorés; leur » gloutonnerie allait jusqu'à la crapule, et leur passion pour » la boisson jusqu'à l'abrutissement. — Les Normands, au contraire, étaient soigneux dans leurs vêtements jusqu'à la recherche, délicats sans excès dans leur nourriture, accoutumés à la vie militaire, ardents au combat et ne pouvant » vivre sans guerre. » La lutte entre ces deux peuples ne pouvait être ni longue, ni douteuse.

Guillaume appelle à lui, non-seulement les chevaliers nor-

mands, mais encore les seigneurs de France et de Flandre qui veulent acquérir de la gloire. Son armée ne s'élève qu'à cinquante mille hommes, mais elle est commandée par quatre cent deux chevaliers dont les noms vont appartenir à l'histoire, et qui formeront la puissante aristocratie de l'Angleterre. Il n'a qu'un droit des plus contestables au trône qu'il réclame; mais il obtient du pape Alexandre III une bulle qui le reconnaît pour le champion de l'Église dans la Grande-Bretagne, et il s'arme d'un étendard bénit que lui a envoyé le saint-père. C'est à Saint-Valery-de-Ponthieu, à l'embouchure de la Somme, que s'embarque cette armée de brillants aventuriers: le 29 septembre 1066, jour de la Saint-Michel, la flotte met à la voile, et le même jour un vent favorable la conduit à Pevensey, sur les côtes de Sussex. Harold, occupé dans le comté d'York à combattre une invasion des Norwégiens, n'est point là pour empêcher le débarquement, qui se fait sans coup férir. Mais au moment où Guillaume descend de son navire, son pied glisse et il tombe. Cette chute paraît à l'armée un fâcheux présage. Guillaume en se relevant s'écrie : « Par la splendeur » de Dieu! ne voyez-vous pas que je prends possession de l'An» gleterre? » Aussitôt un chevalier détache une poignée de chaume d'une maison voisine : « Sire, lui dit-il, je vous baille » la saisine de cette terre et royaume, et vous proteste qu'avant » un mois vostre chef sera chargé de la couronne. » Cette présence d'esprit du prince et du chevalier rend à l'armée tout son courage, et Guillaume fait brûler les navires, pour montrer à ses soldats qu'il faut vaincre ou mourir. Harold ne tarde pas à se montrer avec une nombreuse armée, et Guillaume, dès qu'ils sont en présence, lui envoie un cartel qui n'est point accepté. La nuit du 13 octobre se passe, du côté des Anglais, à chanter et à boire. Les Normands prient Dieu et préparent leurs armes. Au point du jour, Guillaume entend pieusement la messe que célèbre l'évêque de Bayeux, son frère, au milieu du camp. Disposant ensuite son armée en trois corps; le premier, composé d'archers ou arbalétriers; le second, de fantassins cuirassés; le troisième, de cavaliers, il attend qu'on l'attaque. Bientôt il voit les Anglais, qui tous ont mis pied à terre, s'avancer en serrant leurs rangs, et, malgré les traits qui fondent

sur eux de tous côtés, pénétrer, comme un coin de fer, dans les rangs de ses archers et de ses fantassins. Les Normands plient; le désordre se met dans leurs lignes, et le bruit se répand que Guillaume est tué. Un chevalier s'élance au milieu des soldats qui fuient : il a ôté son casque afin que tous voient son visage: c'est Guillaume! « Me voilà! me voilà! » s'écrie-t-il; et il se précipite sur l'ennemi qui déjà se croit victorieux: tous ses guerriers le suivent; l'Anglais fuit à son tour, et Guillaume entre le premier dans le camp d'Harold. Ce malheureux prince était tombé dès le commencement du combat, et il fallut que la belle *Édith au cou de cygne,* qui l'aimait, vînt le reconnaître parmi les morts. La noblesse anglo-saxonne périt presque tout entière dans cette bataille d'Hastings, à jamais célèbre dans les fastes de la Normandie et de l'Angleterre; ce qui en resta se soumit, et le duc Guillaume de Normandie, le vassal du roi de France, fut élu et proclamé roi de la Grande-Bretagne par les Normands et les Anglais réunis. Ce grand événement du onzième siècle n'est point étranger à l'histoire de France. Le monument élevé sur le champ de bataille d'Hastings, et sur lequel Guillaume fit inscrire les noms des chevaliers qui l'avaient accompagné, présente, en grand nombre, des noms français. Cette noblesse, écrite sur la pierre d'Hastings par l'épée victorieuse de Guillaume, est à la fois la plus glorieuse et la moins contestable. On conserve encore ces noms sur les registres de l'abbaye de Jorvaux.

Nous laisserons encore grandir le jeune roi Philippe avant de nous occuper de lui, et pour compléter le tableau de cette époque brillante de la chevalerie nous donnerons une courte description des tournois. Nous nous souvenons de la joûte guerrière entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique; c'était l'enfance des tournois, dont les règles ne furent fixées qu'au siècle qui nous occupe, par un chevalier nommé Geoffroy de Preuilly. Le tournoi était d'invention française; en maintenant l'image de la guerre dans les jeux de la paix, il entretenait dans la nation cet orgueil du triomphe qui ne lui est pas moins naturel que l'amour de la gloire. C'était une école brillante d'adresse, de vaillance, de courtoisie et de générosité. Les plus nobles sentiments du cœur se trouvaient là excités au plus

haut point. Quelles devaient être, en effet, l'émotion et la joie du jeune chevalier qui descendait pour la première fois en champ-clos! Ce jour va décider de l'avenir de toute sa vie; c'est plus qu'un combat véritable, car là du moins, s'il était vaincu, il pourrait mourir. Ici, c'est la honte qui l'attend s'il succombe, et la honte, c'est bien pis que la mort. Aussi, voyez comme dès le matin il se met en prières pour demander à Dieu la victoire! Avec quel soin il visite l'une après l'autre toutes les pièces de son armure : il y ferait moins attention, s'il ne s'agissait que d'un combat à mort. Voyez comme il cherche, en flattant de la main et de la voix son beau coursier, à lui communiquer l'ardeur qui l'anime! ce jour-là un coursier c'est plus qu'un ami. Mais déjà les trompettes des hérauts d'armes se font entendre; de vieux chevaliers entrent dans la tente du jeune homme, et pendant que son écuyer le revêt de son armure, on lui raconte les beaux faits d'armes des temps passés, et ce récit l'enflamme; il veut aussi qu'un jour on cite ses exploits en exemple aux jeunes chevaliers. Un vieillard l'embrasse en pleurant et le bénit; c'est son père : « Fais ton devoir, » lui dit-il d'une voix ferme; et le jeune homme, qui a fléchi le genou, se relève et s'élance d'un bond sur son coursier; il parcourt l'enceinte du champ-clos, où sa bonne grâce et son air martial provoquent des murmures flatteurs parmi les dames et les seigneurs rangés alentour sur de hauts gradins; puis il vient se placer à l'une des extrémités de la lice, où les juges du combat, tenant à la main une baguette blanche, s'assurent qu'il ne porte qu'un glaive *courtois* et une lance à fer *esmolu*. Quand ils ont vu que tout est loyal de part et d'autre, ils donnent le signal; la trompette sonne, le héraut crie : Laissez aller! et les champions s'élancent l'un contre l'autre, la lance au poing, de toute la vitesse de leurs coursiers. Au premier choc, les lances se brisent sur les boucliers et volent en éclats, sans que les combattants en paraissent ébranlés. On les arme de nouvelles lances moins fragiles, et notre chevalier, qui a senti redoubler ses forces, lorsqu'en passant devant le gradin des dames une blanche main lui a jeté un nœud de rubans, renverse cette fois son adversaire sur l'arène. Le vaincu se relève et veut se venger avec l'épée; mais les juges étendent leur

baguette blanche entre les combattants, et le vainqueur, conduit par eux au milieu des acclamations des spectateurs, reçoit, d'un air modeste et fier à la fois, des mains de sa dame, le prix de sa vaillance et le gage de son bonheur.

Qu'on vienne maintenant reprocher à ces chevaliers, dont c'étaient là les jeux et les plaisirs, de n'avoir pas été grands *clercs!* Quant à nous, à des gens qui savaient si bien se battre et qui se montraient si fidèles aux lois de l'honneur, nous n'osons rien demander de plus.

Il est difficile de croire que Philippe, dès qu'il eut atteint l'âge de chevalerie, soit resté étranger aux jeux guerriers de sa vaillante noblesse; à la vérité, les chroniques de son temps ne racontent de lui aucunes prouesses dignes de renom, et on doit regretter qu'il n'ait pas dirigé vers quelque grande et noble entreprise l'ardeur chevaleresque de ses vassaux. La mort de son tuteur Baudouin le laissa trop jeune encore maître de lui-même; et quand il devint homme, il avait contracté les habitudes d'une vie nonchalante dont il ne put se défaire. Les exploits de Guillaume le rendirent jaloux, mais il ne chercha point à les imiter, et il se borna à favoriser la révolte du fils aîné de son redoutable vassal. Il est à remarquer que le puissant Guillaume, roi d'Angleterre, évita toujours de se rencontrer, les armes à la main, avec le roi de France, dont il connaissait la faiblesse. On doit croire que cette faiblesse de Philippe n'avait pas le caractère de lâcheté qu'on lui reproche, ou bien que la fidélité du vassal envers le souverain avait un tel empire sur Guillaume-le-Conquérant qu'il l'empêcha de s'apercevoir qu'il dépendait de lui d'ajouter à son titre de roi d'Angleterre celui de roi de France. Toutefois Philippe dut en avoir la crainte tant que vécut Guillaume. Le 9 septembre 1087, cette crainte cessa. Le conquérant de l'Angleterre mourut en recommandant son âme à la sainte Vierge. Un instant auparavant, son lit était entouré de tous les seigneurs de la Normandie qui attendaient ses ordres dans un respectueux silence. A peine avait-il rendu le dernier soupir que tous, ne songeant qu'à se mettre en sûreté, partirent à la hâte pour aller se renfermer dans leurs châteaux. Ses serviteurs, restés seuls près de lui, pillèrent les vêtements et enlevèrent jusqu'au lit de leur maître, dont le ca-

davre fut abandonné nu sur la terre, tandis qu'ils emportaient ses dépouilles. Comme Guillaume était mort au couvent de Saint-Gervais, un pauvre chevalier prêta ses habits et fournit un bateau pour transporter le corps sur la rive opposée de la Seine, et peu s'en fallut qu'un coin de terre manquât en Normandie pour y déposer les restes de l'homme qui avait conquis l'Angleterre.

CHAPITRE XXXIII.

PHILIPPE I.

De 1087 à 1108.

Le onzième siècle allait finir sans autre grand événement que la conquête de l'Angleterre par les Normands : l'inflexible moine Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII, avait succombé dans sa lutte avec l'empereur Henri IV ; le droit de nommer aux évêchés vacants était resté à l'empereur et au roi de France, mais Grégoire avait obtenu que les évêchés et les abbayes ne seraient plus donnés par le souverain à prix d'argent, et les sages réformes qu'il avait introduites dans le clergé pouvaient le consoler de laisser en mourant la tiare pontificale toujours soumise à la couronne impériale. Un nouveau pape avait été élu le 8 mars 1088 sous le nom d'Urbain II, et ce pontife, né à Châtillon-sur-Marne d'une famille française, ancien chanoine de Rheims et abbé de Cluny, devait se montrer digne, par ses talents littéraires et son zèle religieux, d'être le successeur de Grégoire VII. L'occasion se présenta bientôt à lui de déployer la sévérité de ses principes.

Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, l'un des plus vaillants chevaliers de ces temps, après avoir répudié deux femmes, avait à plus de soixante ans épousé en troisièmes noces la fille de Simon de Montfort. Bertrade était son nom, et aucune dame de France ne l'égalait en beauté. La sévérité ombrageuse de son époux lui était devenue importune ; aussi mit-elle une coquetterie ambitieuse à se montrer au roi de France. Philippe la vit à

Tours, et en devint tellement épris qu'il n'hésita pas à reléguer dans le château de Montreuil la reine Berthe, sa femme, dont il avait déjà eu quatre enfants. Mais, pour qu'il pût épouser la belle Bertrade, il fallait un double divorce, et l'église s'y refusa. Il ne se trouva dans le clergé de France que l'évêque de Bayeux, frère de Guillaume-le-Conquérant, qui consentit à bénir la coupable union de l'époux de Berthe et de la femme de Foulques-le-Rechin. La mort même de Berthe ne désarma point le courroux de l'église, et l'archevêque de Lyon, Hugues, fut chargé par le pape Urbain de casser le mariage de Philippe et de Bertrade. Deux conciles d'évêques se rassemblèrent, l'un à Rheims, l'autre à Autun, et ce dernier prononça l'excommunication des deux époux (1094).

Le moment était venu où l'église allait triompher par des événements d'un effet plus assuré que celui des excommunications, auxquelles on n'obéissait pas toujours. Un premier pape français, Sylvestre II, avait cherché, sous le règne de Robert, à exciter la pitié des chrétiens d'Europe en faveur de leurs frères prisonniers en Orient; mais alors l'esprit chevaleresque ne se mêlait point encore à l'esprit religieux, et sa voix ne fut point entendue. Plus tard les pèlerinages au tombeau du Christ attestèrent la piété plus que le courage des pénitents qui s'y rendaient en foule. Parmi ces pèlerins s'était trouvé un ancien soldat nommé Pierre, qui, après avoir pris part aux guerres de sa province, s'était retiré dans un ermitage, près de la ville d'Amiens, où il était né. Cet homme avait éprouvé dans son voyage au Saint-Sépulcre les traitements les plus rigoureux de la part des Turcs : le patriarche de Jérusalem, Siméon, lui avait raconté toutes les misères des chrétiens de l'Orient; et un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il avait cru entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait : « Pierre, lève-» toi ! cours annoncer les souffrances de mon peuple : il est temps » que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés. » Et Pierre, pénétré de cette foi vive qui enfante des miracles, était parti, missionnaire du Christ, pour appeler le monde chrétien à la conquête de la cité de Dieu. Muni de lettres du patriarche pour le saint-père, il passe les mers, débarque en Italie et se présente au chef de l'Église. Urbain II prend d'abord

pour un insensé ce pèlerin aux cheveux gris, à la taille courte, aux traits peu nobles, qui, couvert d'un long froc d'étoffe grossière et le corps ceint d'une corde, vient les pieds nus, un bâton d'une main et de l'autre un crucifix, lui rappeler ses devoirs. Il l'écoute, et bientôt le saint zèle du pèlerin a passé dans l'âme du pontife. Urbain voit un prophète inspiré dans le vieillard inconnu que Dieu lui envoie, et il le charge d'annoncer la prochaine délivrance du tombeau de Dieu.

Pendant une année, Pierre-l'Ermite ou Petit-Pierre, c'est ainsi que le peuple l'appelle, parcourt la France et la plus grande partie de l'Europe; tantôt il monte dans les chaires des églises, tantôt il s'arrête sur les places publiques, et là son éloquence véhémente rappelle la profanation des saints lieux et la détresse des chrétiens d'Orient. Le feu de son regard et de ses paroles, le crucifix qu'il tient à la main, les larmes qu'il répand, la foi qui l'anime, tout révèle un envoyé de Dieu aux populations qui se pressent sur son passage. Partout où il se montre, son pieux enthousiasme pénètre les cœurs; on s'attendrit, on s'indigne, on pleure, on s'arme. Alors Urbain convoque successivement deux conciles, l'un à Plaisance, mais il ne s'y rend que des évêques; l'autre à Clermont, et là le monde chrétien tout entier semble accourir à la voix du pontife (novembre 1095). Le clergé, les seigneurs et le peuple se pressent en foule pour entendre le désolant récit des misères de Jérusalem. Pierre-l'Ermite et Urbain II parlent tour à tour, et lorsque, rappelant les exploits de Charles-Martel, ils annoncent qu'une gloire plus grande encore est réservée aux libérateurs de la cité sainte, un seul cri retentit au loin dans la foule: Dieu le veut! Dieu le veut! Ce sera le cri de guerre des croisés; c'est à ce cri que tomberont les fers des captifs; c'est à ce cri que sera délivré le tombeau de Jésus.

Sur tous les points de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, on s'arme, on se prépare à partir: Dieu le veut! La trêve du Seigneur s'étend alors à tous les jours de la semaine; les haines se taisent en présence du grand intérêt qui anime tous les cœurs; les guerres des châteaux cessent pour faire place à la grande guerre du Saint-Sépulcre: Dieu le veut! Parmi les seigneurs qui parent leur poitrine de la croix rouge, signe dis-

tinctif des croisés, on remarque le comte Hugues de Vermandois, frère du roi de France; Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine; Robert, duc de Normandie; Étienne, comte de Blois; Baudouin, comte de Hainaut, et une foule d'autres nobles comtes et vaillants chevaliers, qui tous s'écrient: Dieu le veut!

Dans ce grand mouvement que vient d'imprimer à l'Europe entière le concile de Clermont, c'est à peine si l'on remarque que ce même concile a renouvelé l'interdiction de l'empereur d'Allemagne et du roi de France. Ce ne fut que l'année suivante, au concile de Nîmes, que le pape Urbain, informé que Philippe Ier s'était séparé de la reine Bertrade, leva l'interdit qui pesait sur eux.

Cependant les croisés étaient prêts à partir au jour fixé par le pontife, le 15 août 1096, jour de l'Assomption. L'enthousiasme populaire était tel qu'une foule indisciplinée, conduite par un pauvre chevalier nommé Gauthier *sans avoir*, s'était mise en route dès le mois de mars pour Constantinople; mais, ne vivant que de pillage, cette multitude avait trouvé partout des ennemis sur sa route; et ses désastres, juste punition de ses excès, auraient pu ébranler la résolution de la véritable armée des croisés, sans la foi ardente et pure qui l'animait. On porte à trois cent mille le nombre des guerriers qui se réunirent sous l'étendard de la croix; et les chefs, afin de se distinguer entre eux et de reconnaître leurs soldats, changèrent, dit-on, leurs surnoms en noms de famille ou de seigneurie, et donnèrent aux hommes qu'ils commandaient un signe particulier qui se répétait sur leurs bannières. Telle fut l'origine des armoiries.

La grande armée des croisés se divisa en trois corps: le premier eut pour chef Godefroi de Bouillon; le second Robert-Courte-Heuse, duc de Normandie, et le troisième Raymond IV, comte de Toulouse. Les Normands d'Italie se mirent également en marche sous la conduite de Bohemond et de Tancrède. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, vit cette fois sans crainte arriver dans sa capitale cette pieuse armée, que des chefs expérimentés maintenaient dans une discipline sévère, et l'accueil qu'il leur fit lui mérita d'être reconnu d'avance par eux comme seigneur des pays qu'ils allaient conquérir. Ils lui prêtèrent même foi et hommage en cette qualité.

A peine débarqués sur la rive du Bosphore opposée à Constantinople, Godefroi de Bouillon, nommé chef de la croisade, vengea les premiers pèlerins de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-avoir sur le sultan de Nicée, Soliman; mais ce ne fut qu'aprés trois batailles, qui furent trois victoires, que l'armée des croisés arriva en Syrie, et le 21 octobre 1097 commença le siége d'Antioche, qui dura sept mois et demi. Par malheur une peste se déclara dans les rangs de l'armée après ce triomphe, et, lorsque Godefroi de Bouillon arriva sous les murs de Jérusalem, il comptait à peine quarante mille hommes sous ses ordres. C'est avec ces faibles ressources qu'il entreprit le siége de cette ville puissamment fortifiée et vaillamment défendue, et qu'à force de courage et de patience, le vendredi 15 juillet 1199, à l'heure et au jour même de la Passion, il entra dans la cité sainte, et vint avec toute l'armée se prosterner devant le tombeau du Christ, délivré enfin du joug des Musulmans. Ce dut être un beau jour pour ces pieux guerriers, après trois années de souffrances et de combats ! Ce fut un beau jour pour la chrétienté tout entière. De quelque manière que l'on juge l'esprit des croisades, on ne peut nier que la conquête de Jérusalem et la délivrance du Saint-Sépulcre ne soient une des plus grandes gloires de la France, où, pour la première fois, avait retenti : Dieu le veut !

Ces croisades, où la philosophie du dix-huitième siècle n'a voulu voir que l'œuvre d'un fanatisme aveugle et farouche, eurent cependant, comme nous le verrons, la plus heureuse influence sur la civilisation de l'Europe. Un de leurs premiers bienfaits fut de mettre fin à ces guerres continuelles qui désolaient les provinces de France. Il fallait des combats, il fallait de la gloire à ces hommes de fer qui ne savaient rien que se battre; il fallait du repos aux populations qui gémissaient sous le joug de leur turbulent pouvoir. Dès qu'ils furent partis, la France respira; et la plus habile politique d'un puissant monarque n'aurait pu rien inventer de mieux que la foi sincère d'un humble ermite, pour donner aux guerriers la gloire, au peuple le repos.

Les regards de l'Europe, sans cesse tournés vers l'Orient, aperçurent à peine la petite guerre que se firent alors le roi de

France, Philippe Ier, et Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, à l'occasion du Vexin; mais elle développa dans le fils du roi de France des vertus chevaleresques. Philippe, comptant plus sur les talents guerriers de son fils Louis que sur les siens, l'associa à la couronne en 1101, et le premier acte de royauté de ce prince fut de réprimer les excès de quelques seigneurs, tels que Bouchard, seigneur de Montmorency, qui se permettaient de piller les domaines de l'abbaye de Saint-Denis. La réputation que s'acquérait de plus en plus le jeune Louis excita la jalousie de la reine Bertrade, sa belle-mère, que Philippe avait eu la faiblesse de reprendre avec lui, et dont la haine alla, dit-on, jusqu'à une tentative d'empoisonnement qui ne réussit point. Pendant qu'une seconde croisade, organisée par Guillaume IX, duc d'Aquitaine, allait mourir sans gloire dans les sables de la Syrie (1102), les premiers croisés revenaient dans leurs domaines, et leur présence y excitait un pieux enthousiasme. De ce nombre était Robert-Courte-Heuse, qui, voyant le trône d'Angleterre occupé par son frère cadet, Henri, se contenta du duché de Normandie; mais Henri vint l'y attaquer et l'emmena prisonnier à Londres. De ce jour, la Normandie fut réunie au royaume d'Angleterre, et le roi d'Angleterre se trouva, comme duc de Normandie, le vassal du roi de France. Cette suzeraineté devait être chèrement payée par plusieurs siècles de haines et de guerres entre les deux nations.

Philippe Ier n'était âgé que de cinquante-sept ans lorsqu'il mourut, le 29 juillet 1108. Son règne, de quarante-huit ans, fut sans gloire pour lui-même; mais la chevalerie française brilla alors d'un grand éclat. Il eut à sa mort un tel repentir des excès auxquels il s'était livré durant sa vie que, se jugeant lui-même indigne d'être enseveli dans la sainte et royale basilique de Saint-Denis, il demanda à être enterré dans le couvent de Saint-Benoît-sur-Loire, attendu, dit-il, que ce saint est *clément et benin, et reçoit favorablement les pécheurs qui cherchent à se réconcilier avec Dieu.* Cette humilité de chrétien mourant ne peut désarmer la sévérité de l'histoire, et l'histoire doit regretter d'avoir si peu à dire d'un roi qui vit, sans y prendre sa part de gloire, la conquête de l'Angleterre et le triomphe de la première croisade.

CHAPITRE XXXIV.

LOUIS VI, DIT LE GROS.

De 1108 à 1124.

Il s'était fait sous Philippe Ier une révolution dans les mœurs, un progrès dans la langue et une innovation dans les travaux de l'esprit. La chevalerie n'avait pas seulement réveillé l'ardeur belliqueuse des anciens Francs, elle avait, en entourant les femmes d'un prestige ignoré jusqu'alors, créé une puissance nouvelle dans l'état et surtout dans les relations sociales. D'esclaves qu'elles étaient, les femmes devinrent reines. Le chevalier, paré des couleurs de sa dame, ne songea plus qu'à les faire triompher dans les tournois et dans les batailles. De même qu'on était le vassal de son seigneur ou de son roi, on devint le vassal de sa dame; nul, sans passer pour félon, ne put faillir à *ce doux servage;* et le mot tout français de *galanterie* servit à peindre à la fois la bravoure à la guerre et la loyauté en amour. La langue romane, en s'épurant, ou plutôt en se perfectionnant chaque jour davantage, avait perdu ce qui lui restait de désinences latines et de formes tudesques; elle était devenue la langue française, non pas sans doute celle de Racine et de Bossuet; mais si elle devait, pour arriver là, acquérir encore une correction, une élégance, une dignité qui lui manquaient, n'est-il pas à regretter qu'on l'ait châtiée avec trop de sévérité, et qu'on lui ait ôté presque entièrement ce caractère naïf, cette originalité pittoresque qui nous charment encore aujourd'hui dans les légendes des vieux romanciers et dans les chansons des anciens troubadours? Ces troubadours et ces romanciers jouent un grand rôle dans la chevalerie; ils en sont les historiens et les poètes, parfois même les héros. Ce n'est point là une imitation plus ou moins heureuse du génie antique. Ces joyeux voyageurs, qui vont de ville en ville, de château en château, réciter leurs légendes amoureuses, chanter leurs gais tensons ou leurs piquants sirventes, ne se doutent pas qu'avant

eux ont existé des Homère et des Virgile. Ils font cependant ce qu'Homère a fait, ils chantent leurs vers et créent, sans le savoir, une poésie nouvelle, qui, si elle n'atteint pas la hauteur et la dignité de la poésie antique, aura du moins une grâce et une naïveté qui lui seront propres. Ils formeront, eux aussi, une école de poésie; mais ils se garderont bien de la professer; ils aiment trop le plaisir, ils redoutent trop l'ennui. C'était grande joie dans les villages et dans les castels de voir arriver ces docteurs de la *gaie science,* qu'accompagnaient les baladins ou jongleurs, afin d'amuser à la fois les yeux et l'esprit des nobles châtelains et des belles châtelaines. Tantôt la verte pelouse sous les grands arbres, tantôt la vaste salle sous les arceaux gothiques voit la foule curieuse écouter avidement leurs récits naïfs et leurs joyeuses chansons : ce sont des gazettes vivantes qui vont dire au nord les exploits du midi, et au midi les hauts faits du nord, et qui, dans toute la France, éveillent ainsi une noble rivalité de gloire et une généreuse émulation de vertu. Et par vertu gardons-nous d'entendre ces chastes vertus du foyer domestique dont la religion seule est la sauvegarde. Les troubadours du midi et les trouvères du nord racontent peu de pieuses légendes; les saints ne sont pas les héros de leurs chants. La gloire et l'amour, l'amour surtout, voilà leur culte; et quand ils chantent l'honneur de vaincre et le bonheur d'aimer, il est aisé de voir qu'ils ne sont point étrangers à ce double privilége; aussi comptent-ils dans leurs rangs de braves chevaliers et même de nobles princes. Le plus brillant et le moins chaste d'entre eux est un vainqueur de Jérusalem : c'est Guillaume IX, duc d'Aquitaine.

Si nous passons de ces riantes et folles distractions des châteaux aux graves et sévères travaux des écoles théologiques, nous serons surpris que le même siècle et le même peuple aient accordé une égale faveur à des occupations si diverses et même si contraires. En ce temps-là un homme obscur des environs de Nantes s'était fait connaître dans la Bretagne par un savoir prodigieux et une éloquence entraînante. Il vient à Paris, non pour enseigner, mais pour apprendre; et quand les leçons de Guillaume de Champeaux ont agrandi le cercle déjà si vaste de ses connaissances, c'est à Melun, puis à Corbeil qu'il va d'abord

ouvrir une modeste école de théologie. Le bruit de sa science vient à Paris : il y est appelé lui-même, et bientôt la France entière retentit du grand nom de Pierre Abailard. Ce génie puissant, dont l'esprit merveilleux apprenait tout, et dont la prodigieuse mémoire n'oubliait rien, aurait pu faire faire à son siècle des pas immenses, s'il eût osé être novateur. Mais avec la science qui éclaire, il n'avait point la volonté qui conduit. Il renferma sa gloire dans les triomphes des écoles, et sa vie dans ses amours avec la docte Héloïse, son élève. Il eut le tort de rester fidèle aux traditions scolastiques et à la langue latine. Un si beau génie était né pour faire révolution dans les idées et dans la langue de son pays. S'il eût rempli cette double mission, il ne serait pas réduit à n'être plus guère connu aujourd'hui que comme un héros de roman.

Louis VI, à qui son embonpoint fit donner plus tard le nom de Louis *le Gros,* mais qui, à son avénement, n'étant encore âgé que de 28 ans, s'appelait Louis l'*Éveillé*, avait dès sa jeunesse montré des penchants chevaleresques. Il avait moins fréquenté les écoles que les tournois, et il préférait les guerriers aux savants. Il monta sur le trône avec une réputation de bravoure qui fit craindre aux grands vassaux de la couronne, et surtout à ceux du duché de France, que l'indépendance qu'ils s'étaient faite aux dépens de la royauté ne fût menacée; ils formèrent une sorte de coalition contre le nouveau roi, qui, après s'être fait sacrer à Orléans par l'archevêque de Sens, ne tarda pas à leur prouver qu'ils avaient bien jugé ses intentions. Sa belle-mère, Bertrade, était l'âme de cette espèce de conspiration; aussi, son frère Philippe, comte de Mantes, fut-il le premier qu'il alla mettre à la raison. Il lui enleva Mantes et Montlhéry; et Bertrade, voyant échouer ses projets de vengeance, alla jeune encore mourir de chagrin dans le couvent de Fontevrault. Du comte de Mantes, Louis passa à un adversaire plus redoutable, Bouchard, seigneur de Montmorency. Cette famille, déjà la plus puissante du duché de France, s'était vu préférer un favori du roi, nommé Ansel de Garlande, pour la charge de sénéchal de France, et il fallut que le roi lui apprît, par la prise du château de la Ferté-Baudouin ou Alais, qu'il y avait en France une famille plus puissante encore que celle des Mont-

morency. Le baron du Puiset, qui inquiétait les voyageurs dans le voisinage de Chartres, reçut également une leçon sévère et vit raser son château après une vigoureuse résistance. Une autre guerre appela ensuite le roi sur un autre point de son petit royaume; et cette guerre amena dans la condition du peuple un changement important, dont on fait avec raison honneur à Louis-le-Gros : c'est l'affranchissement des communes.

La féodalité avait substitué le servage à l'esclavage : c'était un premier pas vers la liberté. Peut-être était-il resté dans les traditions populaires un vague souvenir des libertés communales qui s'étaient établies dans les Gaules sous la domination romaine; peut-être n'avait-on pas oublié ces assemblées annuelles, où le peuple était admis, par ses délégués, à délibérer sur les affaires de la nation, avec les grands et les prélats. Il est certain du moins que le joug tyrannique des seigneurs pesait aux villes, que le commerce et l'industrie avaient rendues riches et puissantes. Les citoyens de ces villes se demandèrent pourquoi ils ne se réuniraient pas, dans un intérêt commun, pour s'opposer aux vexations continuelles de leurs capricieux tyrans; ils mesurèrent les murailles des châteaux et virent qu'ils pouvaient en élever d'aussi hautes autour de leurs demeures, pour les garantir du pillage et de la dévastation. A défaut d'armures de fer, ils se sentirent au cœur du courage; et bientôt des murailles s'élevèrent autour des villes, des armes brillèrent dans des mains qui n'avaient pas l'habitude d'en porter, mais qui s'y accoutumèrent promptement. De cette *communauté* d'intérêts entre les habitants d'une même ville, naquit la *commune.* Des villes, cet esprit de *communauté* gagna les campagnes, et le clocher de l'église devint le point de ralliement. Le clergé, sur qui le joug des seigneurs ne pesait pas moins lourdement, favorisa ce mouvement, et la paroisse fut la base de la commune; souvent même le curé en fut le chef.

Louis VI, dès son avénement, avait accordé des priviléges aux villes d'Étampes et d'Orléans, pour favoriser leur commerce et leur industrie : Paris avait également obtenu quelques concessions relatives à l'administration de la justice; mais les droits de commune n'existaient encore pour aucune de ces villes, lorsque les évêques de Laon et de Rheims, qui en étaient en même

temps les seigneurs, consentirent à leur reconnaître ces droits. Cette innovation ne se fit point sans une lutte sanglante entre les communes nouvelles et quelques seigneurs du voisinage. Amiens ayant suivi l'exemple de Laon, Thomas de Marle, de la puissante maison de Coucy, voulut châtier ces bourgeois. Ce seigneur, la terreur de la Picardie, marcha contre eux, et sans doute il eût fait prompte justice de leur soulèvement, si Louis-le-Gros ne fût venu au secours de la commune menacée. Il fallut au roi de France deux ans de combats et une blessure pour réduire ce fier ennemi des libertés communales, ce redoutable champion de la toute-puissante féodalité (1117). C'est surtout cette guerre qui a fait attribuer à Louis-le-Gros l'affranchissement des communes; mais on doit remarquer que les trois villes de Rheims, de Laon et d'Amiens appartenaient à des évêques et non à des seigneurs laïcs, en sorte qu'une part de cette gloire doit appartenir au clergé. Louis était humain et loyal, et peut-être doit-on attribuer à ces qualités plutôt qu'à un système politique la protection généreuse qu'il accorda à quelques communes contre leurs seigneurs. Il imprima le mouvement: ses successeurs le suivirent, et les libertés communales remplacèrent les libertés politiques des anciens Francs.

Louis-le-Gros allait avoir affaire à un vassal plus puissant que Thomas de Marle et Aimon de Bourbon, qu'il avait également forcé à la soumission. Ce vassal était le roi d'Angleterre Henri Ier : non content d'avoir enlevé la couronne d'Angleterre à son frère aîné, Robert-Courte-Heuse, pendant son expédition en Palestine, il s'était emparé depuis du duché de Normandie, et à la mort de Robert, il avait voulu faire disparaître son neveu Guillaume, dont les droits légitimes lui portaient ombrage. Mais Élie de Saint-Saens, gouverneur de l'enfant, l'avait enlevé et placé sous la protection du roi de France.

Telle fut l'origine de la grande guerre entre l'Angleterre et la France, guerre qui mit tant de fois en péril la dynastie capétienne, et qui ne devait se terminer que deux siècles après par une intervention miraculeuse de la Providence.

Le siége du château de Gisors, situé sur les confins des duchés de France et de Normandie, fut le premier acte d'hostilité entre Louis-le-Gros et Henri Ier. Après une lutte de plusieurs

années dans laquelle le roi de France donna des preuves d'une grande bravoure personnelle, le château de Gisors resta au roi d'Angleterre à la condition d'en faire hommage au roi de France, à titre de vassal.

Pendant la paix qui suivit, Louis-le-Gros, qui s'était séparé de sa première femme, Lucienne de Rochefort, épousa Adélaïde, fille du comte Humbert de Savoie (1115), et s'occupa ensuite de se faire des alliés contre son terrible voisin, le duc de Normandie. Foulques V, comte d'Anjou, Amaury de Montfort, Baudouin de Flandre se réunirent au roi de France, qui enleva plusieurs villes et châteaux et en prit possession au nom de Guillaume Cliton, fils de l'ancien duc Robert-Courte-Heuse. Une partie de la Normandie se déclara pour ce prince contre Henri d'Angleterre. La mort de Baudouin et la défection de Foulques firent changer la fortune de la guerre, et dans une rencontre fortuite qui eut lieu à Brenneville entre Louis et Henri, l'avantage resta au roi d'Angleterre, qui fit le généreux en renvoyant au roi de France son étendard royal. L'intervention du pape Calixte II mit fin à la guerre : dans une conférence qui eut lieu à Gisors (1120), la Normandie fut donné au fils de Henri d'Angleterre, avec l'obligation de l'hommage au roi de France.

Cette guerre avait donné à la royauté de Louis VI une puissance toute nouvelle. Témoins de sa bravoure, les vassaux de la couronne commençaient à le craindre, en même temps que sa loyauté gagnait leur affection. Quand un différend survenait entre eux, il prononçait, et son épée venait en aide à sa parole, si sa parole ne suffisait pas. Tantôt c'était un évêque, tantôt une ville, tantôt une abbaye qu'il avait à protéger contre un seigneur qui abusait de sa force, et le bon droit seul dictait ses arrêts; aussi était-il rare qu'on ne s'y soumît pas. Cette conduite sage, ferme et loyale rétablit en France une nationalité qui n'existait plus. On en eut bientôt la preuve.

Le roi d'Angleterre, mécontent de l'appui que Louis-le-Gros donnait aux nombreux partisans de son neveu Guillaume Cliton en Normandie, et l'empereur d'Allemagne, irrité que le roi de France eût osé prendre contre lui les intérêts de la papauté, se liguent pour l'écraser : déjà les soldats de Henri V menacent la

Champagne. Louis n'a qu'une faible armée et des vassaux dont il a souvent réprimé les excès et humilié l'orgueil. Cependant le royaume est en péril : il faut le sauver ou mourir. Louis se rend à l'abbaye de Saint-Denis; le docte Suger, qui en est l'abbé, lui remet l'oriflamme, cet étendard sacré de l'abbaye, qui va devenir le drapeau de la France. Louis l'emporte, et le déployant dans les plaines de Rheims : « A moi, s'écrie-t-il, mes nobles » et féaux chevaliers! » Et les nobles et féaux chevaliers s'empressent de répondre à cet appel de leur roi. En peu de jours, Louis-le-Gros se voit entouré d'une nombreuse et brillante armée, que l'exagération de quelques historiens porte jusqu'à deux cent mille hommes; là, le seigneur châtelain paraît à la tête de ses hommes d'armes; là, les bourgeois des villes accourent en bandes armées et disciplinées; là, les abbayes envoient leurs saintes milices, et l'abbé Suger, un casque en tête, vient, la crosse d'une main, et l'épée de l'autre, bénir et combattre à la fois! Ces mots : *Montjoye saint Denis,* qui brillent sur la rouge oriflamme de l'abbaye, sont répétés de rang en rang. L'empereur Henri V les entend : il voit qu'il n'a plus seulement un roi à combattre, mais une nation unie à son roi; et il s'éloigne, il fuit, sans oser attendre ceux qu'il est venu provoquer. L'étendard rentre triomphant dans l'abbaye; mais tous les Français ont maintenant un cri de guerre : *Montjoye saint Denis!* Les Français sont un peuple, et la France a un roi (1124).

CHAPITRE XXXV.

LOUIS VI, DIT LE GROS. — LOUIS VII, DIT LE JEUNE.

De 1124 à 1180.

La victoire sans combat, que Louis-le-Gros avait remportée à Rheims sur l'empereur Henri V, révéla au roi de France toute sa force; il comprit qu'il n'avait pas moins d'intérêt à s'assurer la fidélité des grands vassaux que l'affection du peuple. Dès lors, il eut soin de convoquer, en assemblées nationales, les seigneurs qui dépendaient de sa couronne, toutes les fois qu'une

affaire importante réclamait leur concours. Ainsi le roi, qui avait le premier donné le signal de l'affranchissement des communes, fut aussi le premier à reconnaître qu'en certaines circonstances graves la nation devait être consultée sur ses intérêts. Il posait ainsi les deux grandes bases de la liberté : c'étaient en même temps celles de la royauté. Quand un vassal, quelque puissant qu'il fût, se rendait coupable d'un méfait, ses pairs le condamnaient ; et pour exécuter la sentence, le roi trouvait tous les seigneurs prêts à répondre à son appel. C'est ainsi que, lorsque l'évêque de Clermont fut chassé de son église et de sa ville par le comte d'Auvergne, Louis-le-Gros vint le rétablir dans son évêché ; et le comte de Flandre, le comte d'Anjou et le duc de Bretagne le suivirent dans cette expédition. Ainsi encore, quand il voulut mettre un terme aux pillages et aux crimes du terrible Thomas de Marle, seigneur de Coucy, et aux hostilités continuelles de Thibaut, comte de Champagne, il eut pour alliés, dans ces guerres, ceux de ses vassaux qu'il jugea utile d'y appeler.

Peut-être avant de congédier l'armée de Rheims, Louis aurait-il dû la conduire en Normandie pour se venger des affronts du roi d'Angleterre ; mais il craignit apparemment de n'être pas soutenu par ses grands vassaux dans une guerre personnelle, et il attendit une occasion plus sûre d'obtenir leur concours. Cette occasion se présenta bientôt. Le comte de Flandre, Charles-le-Bon, ayant été assassiné dans une église par la famille d'un sujet rebelle qu'il avait puni, Louis-le-Gros voulut venger la mort de son vassal ; et, comme Charles était mort sans enfants, il donna l'investiture du comté de Flandre à Guillaume Cliton, en indemnité du duché de Normandie. Toute la noblesse de France seconda ce mouvement généreux de son roi. Les assassins de Charles furent punis, et la mort de Guillaume Cliton empêcha seule le comté de Flandre d'appartenir à l'héritier légitime du duché de Normandie.

Louis VI, dont l'énorme corpulence augmentait chaque jour, avait cru prudent de faire sacrer son fils aîné, Philippe, en 1129 ; mais ce jeune prince, doué des plus brillantes qualités, mourut en 1131 d'une chute de cheval ; et le deuil de Louis fut partagé par toute la France. La même année, son second

fils, Louis, reçut l'onction sainte, à Rheims, des mains du pape Innocent, qui était venu y présider un concile. Une grande consolation était réservée aux derniers jours de Louis. Déjà résigné à la mort que ses infirmités pouvaient rendre prochaine, il se préparait à paraître devant Dieu, lorsqu'un envoyé du duc d'Aquitaine, Guillaume X, dont la puissance égalait, si elle ne la surpassait pas, celle du roi de France, vint lui offrir pour son fils Louis la main d'Éléonore d'Aquitaine, son unique héritière. C'était lui offrir l'Aquitaine elle-même. Louis-le-Gros s'empressa d'envoyer son fils, avec un brillant cortége, à Bordeaux, où l'attendait sa fiancée. Quand il arriva, Guillaume X était mort dans un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; le mariage n'en fut pas moins célébré en juillet 1137; et lorsque le nouveau duc d'Aquitaine arriva à Paris, il était roi de France. Louis-le-Gros avait succombé le 1er août, après un règne de trente ans, non moins utile au pays que glorieux pour lui-même. Ses deux grands ennemis, Henri Ier, roi d'Angleterre, et Henri V, empereur d'Allemagne, l'avaient précédé dans la tombe, et aucun d'eux n'avait laissé de fils pour lui succéder. Louis, plus heureux, en léguant à la France un roi jeune et vaillant comme Louis VII, et un ministre sage et loyal comme Suger, pouvait quitter la vie sans crainte pour l'avenir de son peuple.

Les premières années du règne de Louis VII, dit le Jeune, n'ont que peu d'intérêt. La répression de la turbulence de quelques grands vassaux de France et d'Aquitaine, la punition de quelques villes qui voulaient s'emparer du droit de *commune*, au lieu de l'attendre du souverain, la résistance aux menaces et même aux excommunications du saint-père, ne semblent pas, dans l'histoire de cette époque, d'une plus haute importance que les débats théologiques entre le savant Abailard et l'éloquent abbé de Clairvaux. Mais cet humble moine, qui, renfermé dans sa cellule, jugeait les querelles des rois, était plus pape que le pape lui-même. Ce sage réformateur du luxe épiscopal, dont la parole puissante frappait de mort les hérésies dès qu'elles se montraient, l'ami de Suger, le rival d'Abailard, l'homme aux miracles, saint Bernard, allait de nouveau ébranler la France jusque dans ses fondements, comme

l'avait fait Pierre l'Ermite avec moins de génie et plus de bonheur.

La France était en paix avec l'Angleterre, et l'esprit chevaleresque des seigneurs se fatiguait d'un repos sans gloire, lorsqu'arriva tout à coup la triste nouvelle de la prise d'Édesse en Syrie, du massacre des chrétiens de cette ville, et des dangers qui menaçaient Antioche, Tripoli et Jérusalem. Le fils de Foulques d'Anjou, Baudouin III, encore enfant, régnait dans la cité sainte, et la victoire du sultan d'Alep sur Josselin de Courtenai, comte d'Édesse, pouvait replacer le Saint-Sépulcre sous le joug des serviteurs de Mahomet. Le cri de détresse des chrétiens d'Orient retentit dans toute la France, et surtout à la cour de Louis-le-Jeune qui, n'ayant encore que vingt-six ans, s'était déjà fait un renom de vaillant chevalier. On a prétendu que sa résolution soudaine de conduire une nouvelle croisade au secours de Jérusalem, lui fut inspirée par le remords qu'il éprouvait d'avoir laissé brûler quinze cents prisonniers dans l'église de Vitry, pendant sa guerre avec Thibaud de Champagne, et par le désir d'effacer la trace des différends qu'il avait eus avec le pape, à l'occasion de l'archevêché de Bourges. Nous pensons plutôt que la gloire parla seule à son cœur et fut seule écoutée, puisqu'il resta sourd aux sages remontrances de l'abbé Suger, et que, dans l'assemblée nationale de Bourges (1145), il annonça hautement son intention de se croiser; il convoqua aussitôt, pour les fêtes de Pâques, les grands et les prélats du royaume à Vézelay, dans le comté de Nevers, et le pape, Eugène III, fut invité à s'y rendre. La plus grande partie de la noblesse et du clergé de France se trouva au rendez-vous. Le pape n'y parut que par un représentant, mais ce représentant, était saint Bernard.

Sur le penchant d'une colline, on avait élevé une tribune, d'où la voix de l'orateur de la croisade pouvait se faire entendre au loin. Une foule immense de chevaliers, de prélats, de Français de toute condition, se pressait alentour. Le roi de France et l'abbé de Clairvaux y montent ensemble; leur seule présence excite un enthousiasme à la fois pieux et guerrier. Saint Bernard prend la parole, et après avoir éloquemment retracé les désolations de la ville sainte, il s'écrie: « Le bruit

» des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre, » voilà la pénitence que Dieu vous impose!.... Guerriers chré- » tiens, celui qui a donné sa vie pour vous vous demande au- » jourd'hui la vôtre! Voilà des combats dignes de vous, des » combats où il est glorieux de vaincre et de mourir. Volez » donc aux armes! qu'une sainte colère vous anime, et que le » monde chrétien retentisse de ces paroles du prophète : *Mal-* » *heur à celui qui n'ensanglante pas son épée!* » Il dit, et le roi de France tombe à ses genoux et lui demande la croix. « La croix! la croix!... » s'écrie aussitôt l'assemblée entière, en agitant ses bannières et ses armes. Bientôt les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne suffisent plus : il faut qu'il déchire ses vêtements pour en faire de nouvelles. La croisade est résolue : elle aura lieu dans un an, et c'est à Étampes qu'un rendez-vous général est donné, pour le 16 février 1147, à tous les guerriers de la croix.

L'élan fut moins spontané, mais plus réfléchi qu'à la première croisade. Le but n'était plus seulement religieux, il semblait politique. Les rois étaient restés personnellement étrangers à la première expédition; cette fois les rois la commandaient : il y allait de l'honneur de deux couronnes : Louis VII et Conrad avaient pris la croix. Les seigneurs de France répondirent à l'appel de leur souverain; mais la plupart, manquant d'argent pour s'équiper, ne purent en obtenir qu'en accordant des droits de commune aux villes et villages de leur dépendance. Cette seconde croisade fut plus favorable encore que la première au progrès des franchises communales; l'une avait affaibli les seigneurs, l'autre fortifia les communes.

Au jour indiqué, tous les croisés se trouvèrent à Étampes, et sur la proposition de saint Bernard, l'abbé Suger fut nommé régent du royaume en l'absence du roi. La voie de terre ayant été préférée, malgré les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, et de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, on fixa le départ aux fêtes prochaines de la Pentecôte. Louis se prépara, par des œuvres pieuses et par des prières, à la sainte guerre qu'il entreprenait; et après avoir reçu de l'abbé de Saint-Denis l'oriflamme, qui devenait ainsi le drapeau royal de la France, et du pape Eugène III sa bénédiction et la pane-

tière de pèlerin, il partit pour Metz, rendez-vous général des croisés.

L'empereur Conrad avait devancé Louis; et à peine le roi de France était-il à Nicée, que Frédéric Barberousse, duc de Souabe, vint lui apprendre que les Allemands avaient subi un désastre qui les forçait de revenir sur leurs pas. Les débris de l'armée de Conrad vinrent se joindre à l'armée de Louis; mais bientôt Conrad partit pour Constantinople, et la réunion momentanée des Allemands et des Français ne servit qu'à ébranler la confiance des soldats de Louis-le-Jeune. D'abord victorieuse sur les bords du Méandre, l'armée française est surprise dans un défilé de montagnes, et le roi, après avoir perdu quarante des principaux chefs, échappe avec peine aux Musulmans. On ne perd cependant pas courage. Mais à Satalie, la noblesse, qui formait la cavalerie de l'armée, abandonne l'infanterie, qui est massacrée, pour arriver plus tôt à Antioche, où règne Raymond de Poitiers, oncle de la reine Éléonore. Raymond veut l'entraîner à la conquête d'Alep; mais Louis et ses chevaliers se rendent directement à Jérusalem, et quand ils ont fait leur prière sur la tombe du Christ, ils croient avoir atteint le principal but de leur expédition; cependant ils assistent à l'assemblée de Saint-Jean-d'Acre, où l'on décide le siége de Damas. Damas et Ascalon résistent à leurs armes, et après une année d'impuissants efforts, Louis VII se rembarque à Saint-Jean-d'Acre, le 29 juillet 1149; son allié, l'empereur Conrad, l'avait abandonné depuis plus d'un an.

Louis parut humilié, plus qu'il n'aurait dû l'être, du triste résultat de sa croisade : il s'y était montré brave, mais peut-être son inexpérience dans le commandement d'une si nombreuse armée avait-elle en effet causé sa perte. La mort de tant de vaillants chevaliers affligea si profondément le cœur du roi, qu'il fut presque insensible à l'état prospère dans lequel Suger lui remit le royaume (novembre 1149). La mort de Raoul, comte de Vermandois, de Suger et de saint Bernard vint bientôt après lui enlever son plus fidèle vassal et ses guides les plus éclairés, et c'était au moment où il en avait le plus besoin. Un divorce, dont les causes ne sont pas bien connues, avait été prononcé d'un commun accord entre Louis VII

et la reine Éléonore. A peine libre, celle-ci prit pour époux Henri Plantagenet, duc de Normandie, qui devait être bientôt roi d'Angleterre, et lui apporta en dot son duché d'Aquitaine, qui fut alors perdu pour la France. Louis n'avait plus aucun motif d'aimer ni d'estimer sa femme; mais il ne put voir sans dépit passer l'Aquitaine au duc de Normandie, et la prise des châteaux de Vernon et de Neufmarché fut la faible vengeance qu'il en tira. Henri s'en consola aisément, lorsque la mort d'Étienne (24 septembre 1154) mit sur sa tête la couronne d'Angleterre. Henri, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, était français; mais sa mère, l'impératrice Mathilde, était fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, où les droits au trône se transmettaient par les femmes. Ainsi le roi de France avait encore une fois pour vassal le roi d'Angleterre. Le 2 février 1156, Henri II vint mettre les deux genoux en terre devant le roi de France, lui jurer foi et hommage pour la Normandie, l'Aquitaine, le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Touraine, et remplir, comme comte d'Anjou, les fonctions de sénéchal de France, dont une des principales était, après le commandement des armées, de verser à boire au souverain. Les principes de la féodalité étaient alors si forts et si sacrés, que l'orgueil et l'ambition se taisaient devant eux.

Louis VII, trop faible pour lutter ouvertement contre un si puissant vassal, se trouva heureux que ce vassal lui demandât la main de sa fille, Marguerite de France, âgée de six mois, pour Henri Plantagenet, âgé de trois ans, son fils et son héritier au trône d'Angleterre. Ce mariage valut à Henri II le comté de Nantes; mais il ne s'arrêta pas là, et le riche comté de Toulouse lui parut devoir faire partie de son duché d'Aquitaine. Cette fois Louis vint se jeter dans Toulouse, qu'assiégeait Henri : le vassal se retira devant le roi, et Henri se contenta d'enlever le Quercy au comte Raymond de Toulouse, beau-frère de Louis.

Henri II, possesseur de toute l'Angleterre et maître des plus riches et des plus vastes provinces de la France, s'était fait un ennemi plus puissant que des rois. Le chancelier Thomas Becket s'étant opposé aux constitutions de l'Église anglicane qu'avait établies un parlement rassemblé à Clarendon, Henri

le chassa de son archevêché de Cantorbéry, et le livra même au tribunal de ses pairs en l'accusant de concussion et de rébellion. Becket vint demander un asile au roi de France, et l'obtint malgré Henri. Bientôt il fut considéré comme une victime du despotisme impie de son maître, et un cri de réprobation s'éleva contre Henri dans toute la chrétienté. Le comte de Flandre renonça à son alliance; l'Aquitaine presque entière se révolta, et un grand nombre de seigneurs, ses vassaux, portèrent leur hommage au roi de France. La cause de l'archevêque de Cantorbéry était celle de l'Église, et tout bon chrétien lui devait son appui. Henri alarmé réclama l'intervention de Louis pour sa réconciliation avec son chancelier, mais l'inflexible Becket se refusa à toute concession contraire à l'*honneur de Dieu.* Le roi fut obligé de subir toutes les exigences de l'archevêque, qui rentra triomphant dans son église de Cantorbéry. Mais Henri était profondément outragé, et un jour il lui arriva de s'écrier : « Ne se trouvera-t-il donc point un » serviteur qui me délivre de ce prêtre! » Peu de temps après, Thomas Becket tomba au pied de l'autel, assassiné par quatre gentilshommes de la suite du roi d'Angleterre (29 décembre 1170). La résistance orgueilleuse de Becket ne peut justifier le crime de Henri : l'archevêque défendait les droits de l'Église, le roi ceux de la couronne. L'assassinat du prêtre donna tort au roi aux yeux du monde chrétien, et le martyr de Cantorbéry trouva des vengeurs même parmi les fils de Henri.

L'aîné, Henri-au-Court-Mantel, duc de Normandie, fit hommage de son duché au roi de France, dont il avait épousé la fille, Marguerite. Les deux autres, Richard, duc d'Aquitaine, et Geoffroy, duc de Bretagne, suivirent cet exemple. En soutenant la révolte des fils contre le père, Louis VII eut un tort grave, dont il fut puni par sa défaite à Verneuil. Mais ce tort se justifie peut-être par la nécessité où il était d'opposer un obstacle à l'ambition du roi d'Angleterre, et cet obstacle, il ne l'avait trouvé que dans les fils mêmes de ce souverain. C'était d'une politique peu loyale, mais utile. Le puissant roi Henri, qui s'était humilié devant son chancelier, fut obligé de s'humilier une seconde fois pour expier son crime. Revêtu d'une simple robe de lin, il vint pieds nus se prosterner devant

la tombe de saint Thomas, se faire battre de verges par les évêques et les moines et boire de l'eau bénite par le martyr. Ce ne fut qu'alors que l'Église le reçut en grâce et que ses fils et le roi de France consentirent à lui accorder la paix : cette paix fut signée en septembre 1174.

Cependant le roi Louis VII avait vieilli, et il jugea prudent, avant de mourir, de faire sacrer son fils Philippe, que sa naissance tardive et inespérée avait fait surnommer *Dieudonné*. Ce couronnement, auquel assistèrent les trois fils du roi d'Angleterre, se fit avec une solennité inconnue jusqu'alors. Il fut suivi de joutes où le jeune roi montra ce qu'il serait un jour; et lorsque Louis VII, frappé de paralysie, mourut, le 18 septembre 1180, après un règne de 41 ans, il put emporter dans la tombe l'espérance que, si son rival Henri avait un fils du nom de Richard-Cœur-de-Lion, le sien mériterait un jour de s'appeler Philippe-Auguste.

CHAPITRE XXXVI.

PHILIPPE II, DIT AUGUSTE.

De 1180 à 1200.

Si la dynastie capétienne eût, comme celles qui l'avaient précédée, commencé par un grand homme, il est à croire qu'elle eût bientôt succombé sous la rivalité puissante des grands vassaux de la couronne. Soit habileté, soit faiblesse, les premiers Capétiens ne cherchèrent point à humilier par leur titre de rois, ni à inquiéter par l'ambition de leurs armes, ceux dont naguère ils étaient à peine les égaux. Doués la plupart d'un caractère doux et conciliant, ils ne heurtèrent point cette indépendance féodale qui avait consenti à leur élévation, et ils se contentèrent d'obtenir d'elle l'hommage d'une vassalité rarement soumise, souvent menaçante et toujours incertaine. Que fallait-il pour que cette suzeraineté de nom devînt une souveraineté de fait? Il fallait que la providence fît naître, dans cette succession de rois, un prince qui ne fût pas seule-

ment brave et loyal, mais dont l'habileté égalât le courage et la résolution : ce prince était né le 22 août 1165, et la mort de son père, Louis VII, l'appela au trône à l'âge de 15 ans, sous le nom de Philippe II. Il devait y joindre celui d'Auguste, moins parce qu'il était né dans le mois d'*auguste* (août) qu'en raison des grandes qualités qui devaient lui mériter ce glorieux surnom.

Élève du clergé, dans son enfance, et du chevalier Clément du Mez, dans sa jeunesse, le jeune roi se montra tout d'abord religieux et guerrier. Les Juifs, nation dispersée parmi les nations, peuple errant parmi les peuples, étaient parvenus, à force de patience, à acquérir des richesses, à défaut de gloire, et leur humilité commençait à se montrer insolente. Les grands ruinés et le peuple toujours pauvre voyaient avec envie une prospérité bâtie sur des désastres. On accusait les Juifs, non-seulement de s'enrichir des dépouilles des chrétiens, mais encore de s'abreuver de leur sang dans les secrètes solennités de leur culte impie. S'emparer de leurs biens et les chasser du pays parut donc une œuvre méritoire à un jeune monarque dont le trésor était épuisé, et qu'on avait nourri dans la haine des ennemis de Dieu. En puisant ainsi largement dans la bourse des Juifs, Philippe ne paraissait que reprendre un bien mal acquis, et l'usage qu'il en fit pour réprimer la rébellion des quatre frères de sa mère fut du moins utile à la France. A quinze ans, il crut qu'un roi devait s'affranchir d'une tutelle importune et régner par lui-même; et dès qu'il eut montré l'énergie de son caractère, il songea à s'armer, contre les grands vassaux, du nouveau droit que lui donnait sur eux son mariage avec une descendante de Charlemagne, Isabelle de Hainault.

Le roi d'Angleterre, Henri II, ne vit point sans inquiétude ces premières tentatives de Philippe-Auguste contre la grande vassalité française; il comprit que la possession de l'Angleterre et des trois quarts de la France ne l'empêcherait pas d'être traité en vassal par le jeune roi, son suzerain. Il ne pouvait compter sur ses fils, Henri et Richard, qu'une amitié loyale, née des mêmes penchants chevaleresques, unissait à Philippe : aussi se trouva-t-il heureux d'intervenir comme pacificateur entre le roi de France, le comte de Flandre et le duc de Bour-

gogne. Le traité de Senlis donna à Philippe-Auguste Amiens et une partie de la Flandre (1182). Ce fut sa première conquête : il ne devait pas s'arrêter là. Au midi de la France, il s'était formé, sous les noms de *Routiers*, *Coteraux*, ou *Patérins,* une bande de soldats d'aventure qui pillaient et dévastaient les provinces. Un charpentier d'Auvergne, nommé Durand, avait créé, pour réprimer leurs brigandages, une association d'hommes dévoués portant sur leur poitrine une petite image en plomb de la Sainte-Vierge, et ces hommes prenaient le nom de *Capuchons.* Philippe-Auguste leur vint en aide, et le 20 juillet 1183, sept mille *Coteraux* périrent près de Châteaudun.

La mort de Henri-*au-Court-Mantel*, duc de Normandie, venait d'enlever au roi d'Angleterre un fils repentant, et de faire de Richard, duc d'Aquitaine, l'héritier du trône d'Angleterre, lorsque le comte de Flandre et le duc de Bourgogne s'avisèrent de violer les conditions du traité de Senlis. Philippe-Auguste ne tarda pas à punir l'un par la conquête du Vermandois, et l'autre par la prise de Châtillon ; puis, il leur accorda la paix en véritable suzerain qui pardonne et se montre généreux. Philippe allait avoir à combattre un vassal plus redoutable.

Les sujets de querelle ne manquaient pas entre les rois de France et d'Angleterre. Geoffroy, duc de Bretagne, était mort, laissant sa femme Constance enceinte de l'enfant qui devait être son héritier. Henri et Philippe prétendaient également à la tutelle de cet enfant, ou plutôt à la possession de la Bretagne; Philippe avait envoyé sa sœur Alix en Angleterre, où elle devait épouser Richard, et Henri semblait vouloir la garder pour lui-même, sans qu'il fût question de la faire reine d'Angleterre; la possession du Vexin et de Gisors était d'ailleurs un sujet de disputes continuelles. Un grand orme, entre Trie et Gisors, avait pris le nom d'orme des Conférences depuis que les deux rois se donnaient rendez-vous sous son ombrage pour régler leurs différends; mais jamais on ne pouvait s'entendre. Enfin, le 7 octobre 1188, Philippe fit abattre l'arbre de paix à coups de hache, et les guerriers qui accompagnaient les deux rois allaient en venir aux mains, lorsqu'on vit Richard d'Angleterre se mettre à genoux devant le roi de France, et lui faire hom-

mage de tous les fiefs que son père lui avait donnés. Une sympathie mutuelle unissait Philippe et Richard, et la conduite du roi d'Angleterre envers Alix de France les irritait également. La guerre qui suivit, et dans laquelle le fils combattit le père, fit tomber le Mans et Tours au pouvoir de Philippe. Henri implora la paix; obligé de céder sur tous les points, il demanda la liste de ses ennemis auxquels il avait promis de pardonner; et lorsqu'il vit en tête le nom de son plus jeune fils, Jean-sans-Terre, il se prit à pleurer amèrement de l'abandon de tous les siens; un violent chagrin s'empara de lui, et six jours après (le 6 juillet 1189), Richard-Cœur-de-Lion, l'ami de Philippe, était roi d'Angleterre. Cette amitié ne devait pas durer longtemps.

De tristes nouvelles étaient venues depuis quelque temps de la Terre-Sainte. La succession des comtes d'Anjou, comme rois de Jérusalem, avait amené Baudonin-le-Lépreux, puis un enfant incapable de lutter contre la puissance naissante du sultan de Damas, Saladin, le plus brave et le plus habile des serviteurs de Mahomet. Le patriarche de Jérusalem, et les grands-maîtres de l'Hôpital et du Temple, deux ordres religieux et guerriers qui s'étaient voués à la défense du Saint-Sépulcre, étaient venus, en 1185, offrir à Philippe-Auguste le trône de Syrie. A son défaut, on avait fait roi de Jérusalem Guy de Lusignan; en apprenant cette élection, son frère Geoffroy s'était écrié: « *S'ils ont fait un tel homme roi, sans doute ils me feront Dieu.* » L'incapacité du nouveau roi amena la sanglante défaite de Tibériade, où périrent les grands-maîtres du Temple et des Hospitaliers, et presque toute la noblesse française de la Terre-Sainte. Enfin, le 2 octobre 1187, le bois de la sainte croix et la cité sainte étaient tombés au pouvoir du vaillant Saladin. Ce fut un long cri de désolation dans tout le monde chrétien. Mais le zèle religieux des deux premières croisades s'était amorti, et lorsque Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion firent un appel à tous leurs grands vassaux pour une nouvelle croisade, ils obéirent seulement à un sentiment d'honneur national et à l'amour de la gloire. Il fallut qu'un impôt, qui reçut le nom de dîme saladine, et qui fut prélevé sur les biens mêmes de l'Église, payât les frais de l'expédition. Après avoir fait son testament,

qui donnait, pendant la minorité de son fils, la régence à sa mère et à son frère Guillaume, archevêque de Rheims; après avoir fait avec le roi d'Angleterre un traité de garantie mutuelle de leurs états, Philippe alla recevoir des mains de l'abbé de Saint-Denis la panetière et le bourdon de pèlerin, ainsi que l'oriflamme de France; puis il se rendit à l'abbaye de Vézelay, dans le Nivernais, et le 4 juillet 1190, les deux rois prirent la route de Lyon pour aller s'embarquer, Philippe-Auguste à Gênes, et Richard à Marseille.

Cette fois, la croisade ne se compose que de guerriers. Ce n'est plus un pèlerinage. On arrive en Sicile, où règne Tancrède, ennemi de Richard, et le roi d'Angleterre s'empare de vive force de Messine. Philippe blâme cette violence, et ce premier dissentiment entre les deux amis ne tarde pas à s'envenimer. Richard n'a point épousé Alix de France, ainsi qu'il s'y était engagé. On lui rappelle sa parole; il répond en flétrissant l'honneur d'Alix, et en épousant Bérengère de Navarre. On prétend que Philippe accepta, en indemnité de l'affront fait à sa sœur, une somme d'argent qu'il distribua aux principaux chefs de son armée. La nécessité l'y contraignit peut-être; mais il paraît qu'il se crut dès lors dégagé de tout serment envers Richard, qui manquait au sien, et les deux amis conçurent l'un contre l'autre une haine qui n'eut pas besoin de serments pour être durable et sincère.

Philippe-Auguste quitta Messine avant la célébration du mariage de Richard et de Bérengère, et le 13 avril 1191 il débarqua devant Saint-Jean-d'Acre. Les murailles étaient déjà ébranlées, les brèches ouvertes, lorsque, le 8 juin, arriva Richard qui, chemin faisant, s'était emparé de l'île de Chypre et avait fait prisonnier l'empereur Isaac Comnène. Par une loyauté toute française, Philippe n'avait pas voulu livrer l'assaut avant l'arrivée de son allié dans la croisade. Richard se montra peu reconnaissant de cette attention, et la mésintelligence des deux rois devint de jour en jour plus manifeste. Saint-Jean-d'Acre n'en tomba pas moins en leur pouvoir, et le massacre des prisonniers, dont Richard seul doit être accusé, flétrit la première victoire des croisés.

La force de corps de Richard-Cœur-de-Lion lui donnait un

grand avantage sur son rival, dont le climat avait altéré la santé. Philippe-Auguste ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pourrait jouer que le second rôle dans cette guerre, et que le premier appartiendrait à son vassal. Soit que son orgueil en souffrît, soit que réellement le climat mît ses jours en danger, Philippe quitta la Terre-Sainte le 3 août 1191, sans avoir vu Jérusalem, et laissa son brillant rival terminer seul avec plus de gloire, mais non avec plus de bonheur, leur commune expédition. Il est hors de doute que la désunion des deux rois la fit échoner; l'orgueil l'emporta sur la foi. Richard-Cœur-de-Lion pleurant devant les murs de Jérusalem dont il n'avait pu s'emparer, et tombant ensuite dans les fers de l'empereur d'Allemagne, jette un puissant intérêt sur le dénoûment de cette troisième croisade.

Rentré à Paris le 27 décembre 1191, après une absence de dix-huit mois, le roi de France rapportait un grand fonds de jalousie et de haine contre son ancien ami. La gloire de Richard avait effacé la sienne dans la guerre sainte, et le serment qu'ils s'étaient fait mutuellement de respecter leurs états, tant que durerait l'expédition, ne parut pas à Philippe-Auguste le lier désormais, puisque pour lui l'expédition était finie. Et d'ailleurs Richard avait-il été plus fidèle à ses serments en refusant d'épouser Alix de France, sa fiancée? On ne manque jamais de prétexte pour mal faire quand la résolution en est prise, et la conscience capitule aisément avec l'intérêt. Philippe accusa Richard d'avoir voulu l'empoisonner. Personne n'y crut, et lui moins que tout autre. Quoi qu'il en soit, Philippe se crut en droit de profiter de l'absence, puis de la captivité de Richard en Allemagne, pour exciter Jean-sans-Terre à s'emparer du trône, et les seigneurs d'Aquitaine à se révolter. Jean s'abaissa, dit-on, jusqu'à faire hommage au roi de France de sa future couronne d'Angleterre, et lui abandonna la Normandie. Évreux, Pacy, Gisors et un grand nombre de villes et de châteaux tombèrent au pouvoir de Philippe; mais il échoua devant Rouen, défendu par Robert, comte de Leicester. Tout à coup on apprit la délivrance de Richard, et Jean-sans-Terre, qui l'avait trahi pour s'attacher à Philippe, trahit Philippe à son tour pour rentrer en grâce auprès de son frère si justement

irrité. Les deux anciens amis allaient cette fois se trouver en présence; tous deux s'étaient montrés braves chevaliers, mais la science militaire consistait moins alors à gagner des batailles rangées qu'à surprendre son ennemi à l'improviste, et à lui enlever des châteaux ou à lui faire des prisonniers. Aucun exploit mémorable ne signala cette guerre, un moment interrompue en 1196 par le traité de Gaillon, puis reprise avec fureur jusqu'en 1199 avec des chances diverses qui ne furent jamais décisives. Le 26 mars 1199, pendant que Richard-Cœur-de-Lion attaquait le château de Chalus-Chabrol, où le vicomte de Limoges avait découvert un trésor que Richard réclamait comme suzerain du fief, un soldat nommé Bertrand de Gourdon l'aperçut, et, pour venger son père et ses deux frères tués par lui, il lui décocha une flèche d'arbalète qui l'atteignit à l'épaule et pénétra dans le côté. La blessure était mortelle, et, le 6 avril, Richard-Cœur-de-Lion mourut en pardonnant chrétiennement au soldat qui l'avait frappé. Philippe-Auguste, qui n'avait pu vaincre son rival, se fit un devoir de le venger; mais la mort du soldat Bertrand pouvait-elle consoler la chevalerie de la perte de Richard-Cœur-de-Lion?

CHAPITRE XXXVII.

PHILIPPE-AUGUSTE.

De 1200 à 1214.

Le trône d'Angleterre appartenait de droit au jeune Arthur de Bretagne, neveu de Richard; mais Jean-sans-Terre, son oncle, s'en empara, et voulut même recevoir des mains de l'archevêque de Rouen la couronne et le glaive du duché de Normandie. Rien ne pouvait être plus favorable à l'ambition de Philippe-Auguste que cette usurpation de Jean-sans-Terre, qui n'était de taille ni de force à lutter avec lui. Constance implora sa protection en faveur de son fils, et Philippe-Auguste, en la lui accordant, donna à la prise d'Évreux et de plusieurs villes et châteaux de la Normandie et de la Bretagne une apparence de

générosité. Jean-sans-Terre vit bientôt à quel homme il avait affaire, et il se trouva heureux d'acheter la paix en abandonnant à son neveu Arthur le duché de Bretagne et au roi de France le comté d'Évreux. Un mariage entre Blanche de Castille, nièce de Jean, et Louis, fils de Philippe, parut cimenter cette paix, par laquelle les droits du jeune Arthur étaient sacrifiés. Les différends que Philippe-Auguste avait alors avec la cour de Rome sauvèrent peut-être Jean-sans-Terre. Après avoir répudié Ingeburge, fille du roi de Danemarck, il avait épousé Agnès de Méranie, et le pape Innocent III fit prononcer, par un concile, l'interdiction du roi de France et même de tout le royaume. Philippe ne céda point; il punit même comme des rebelles les évêques qui obéirent au chef de l'église. Il s'occupait de faire prononcer son divorce avec Ingeburge, lorsque mourut Agnès. Alors il reprit la princesse de Danemarck; mais tant qu'elle vécut, elle fut moins reine que prisonnière.

Cependant les habitants de l'Anjou, du Poitou, du Maine et de la Touraine étaient restés plus fidèles que Philippe-Auguste au prince Arthur de Bretagne, et la conduite du roi d'Angleterre n'était pas propre à lui concilier l'affection de ses vassaux du continent. Le roi de France ne put rester sourd aux plaintes qui s'élevaient de tous côtés contre le roi son vassal, et se prononçant tout à coup pour Arthur, il le reçut chevalier et lui donna en mariage sa fille Marie, alors âgée de cinq ans. Arthur, en échange, lui fit hommage pour la Bretagne, la Normandie et même l'Aquitaine, et se mit en devoir de conquérir ces provinces. Mais son expédition lui fut fatale. Le nouveau chevalier, après avoir gagné ses éperons par la prise du château de Mirebeau près de Poitiers, tomba au pouvoir de son oncle Jean-sans-Terre, qui le fit renfermer dans la tour de Rouen.

Le malheureux prince y était déjà depuis quelques mois, espérant les secours du roi de France, son beau-père, lorsque, la nuit du Jeudi-Saint, 3 avril 1202, un bateau aborda au pied de la tour qui lui servait de prison. Deux hommes en sortirent et pénétrèrent dans la tour, à la clarté d'une torche funèbre. Quelques instants après, le corps d'un jeune homme était précipité tout sanglant, dans la Seine, d'une des fenêtres du château. Le lendemain, les serviteurs de Jean-sans-Terre ré-

pandirent le bruit que le jeune Arthur s'était noyé en cherchant à s'évader. Mais des deux hommes qui s'étaient introduits ainsi dans sa prison, l'un était le roi d'Angleterre, l'autre Pierre de Maulac, qui reçut en récompense le château de Mulgrave. Jean-sans-Terre fut moins heureux : il reçut de l'Europe entière le nom d'assassin. Il est du moins certain qu'ayant proposé l'exécution de ce crime au commandant de la tour, il ne put trouver pour le commettre un bras aussi lâchement cruel que le sien.

Philippe-Auguste, indigné de la mort tragique de son gendre, se mit aussitôt en campagne pour le venger. Plusieurs seigneurs de la Normandie, de l'Aquitaine et de la Bretagne, honteux d'un suzerain tel que Jean-sans-Terre, vinrent faire hommage au roi de France. Le siége du château de Valery, que défendait Jacques de Lascy, connétable de Chester, dura cinq mois; il fut pris d'assaut malgré les secours qu'amena Jean et l'intervention du saint-siége en faveur du roi d'Angleterre (6 mars 1204). La reddition de Rouen, que Jean-sans-Terre ne vint pas secourir, fut la conséquence glorieuse de la prise de Saint-Valery. Philippe, en entrant dans Rouen, s'y montra en roi plutôt qu'en vainqueur. Le Poitou, la Touraine et l'Anjou suivirent l'exemple de la Normandie, et pendant que le roi d'Angleterre perdait l'une après l'autre ses plus riches provinces de France, il se livrait à Londres à tous les plaisirs d'une vie folle et dissipée: il lui fallait de la joie pour oublier son crime.

Philippe-Auguste ne l'oubliait pas plus que lui, et, pour assurer à la couronne de France la possession de ses conquêtes sur le meurtrier d'Arthur, il s'occupa de lui faire son procès. On dit qu'en souvenir des douze apôtres et des douze preux de Charlemagne, Philippe-Auguste fixa à douze le nombre des pairs de France qui devaient juger son vassal le duc de Normandie. Puis il somma Jean-sans-Terre de comparaître devant ce haut tribunal. Le monarque accusé fit demander un sauf-conduit pour l'allée et le retour. « Par tous les saints de la » France, répondit Philippe, son retour n'aura lieu qu'autant » que son jugement le permettra. » L'envoyé de Jean, l'évêque d'Hély, répliqua aussitôt: « Seigneur roi, le duc de Normandie » ne peut venir à votre cour sans que le roi d'Angleterre y » vienne aussi, et les barons d'Angleterre ne doivent pas le

» permettre. — Et qu'importe? reprit Philippe, si un sujet » acquiert quelques honneurs, son seigneur doit-il pour cela » perdre ses droits sur lui?» Les envoyés ne surent que répondre. Jean-sans-Terre ne se rendit point à la citation, et le jugement des pairs du royaume le déclara solennellement déshérité de toute la terre qu'il possédait dans le royaume de France (1203). La mort d'Arthur servit donc mieux Philippe-Auguste que n'auraient pu le faire cent victoires. Ces hautes leçons de la Providence rappellent trop rarement aux puissants de la terre que la justice humaine n'est pas la seule qui règne ici-bas.

Jean-sans-Terre, condamné par les pairs de France, le fut bientôt par un tribunal plus redoutable. Abandonné par les barons qui le méprisaient, il voulut se venger sur son clergé, et, à défaut de gloire, acquérir des richesses. Des évêques furent dépouillés et proscrits, et l'un d'eux, que le pape avait fait cardinal, fut bientôt chargé de rapporter en Angleterre une sentence d'excommunication. Jean s'en inquiéta peu d'abord; mais quand il vit que les principaux seigneurs de l'Angleterre faisaient un appel au roi de France pour qu'il vînt prendre possession du trône d'Angleterre, il commença à se réveiller de son apathie; le danger était pressant.

Philippe-Auguste a convoqué à Soissons les grands vassaux de la couronne et les plus braves chevaliers: là il leur communique les avances que lui font les barons du roi Jean, et la conquête de l'Angleterre est résolue. Ferrand, comte de Flandre, et Renaud, comte de Boulogne, refusent seuls de répondre à l'appel de leur souverain; ils payeront cher ce refus. C'est dans le comté de Boulogne que se rassemble la vaillante armée qui doit renouveler pour Philippe-Auguste la gloire de Guillaume-le-Conquérant. Jean-sans-Terre peut d'autant moins résister, que ses plus grands ennemis ne sont pas dans l'armée du roi de France, mais dans la sienne. Pandolfe, légat du pape, lui a révélé ce terrible secret. Mais, après l'avoir épouvanté des périls qui le menacent et que l'excommunication amasse sur sa tête, le légat lui demande la restitution de tous les biens enlevés au clergé : c'est peu, il faut que Jean se reconnaisse le vassal de l'Église romaine pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande. A ce prix, l'Église le prend sous sa protection et le sauve. Jean-

sans-Terre consent à tout. Le vassal de la France pour l'Aquitaine, seule province qui lui reste sur le continent, se fait le vassal de Rome pour l'Angleterre elle-même. Il subit la honte d'être ainsi sauvé. Ne valait-il pas mieux périr? Le légat Pandolfe, après avoir reçu le serment de Jean (15 mai 1212), se présente au camp de Philippe-Auguste et lui fait défense de songer désormais à envahir les domaines d'un feudataire de l'Église. Le roi de France montre au légat cette vaillante armée à qui il a promis des périls et de la gloire. Le légat répond qu'il peut y joindre des richesses. Philippe n'a-t-il pas à punir l'allié du roi Jean, le comte de Flandre? La Flandre n'est-elle pas, par le commerce et l'industrie de ses habitants, la plus riche province du royaume; et ses bourgeois enrichis n'ont-ils pas la prétention de vouloir marcher de pair avec les plus grands seigneurs? Un vassal rebelle à punir, des bourgeois insolents à châtier, d'immenses trésors à acquérir, et tant de bien sans avoir à passer les mers! Il ne fallait pas moins pour déterminer Philippe, qui s'écria : La France deviendra Flandre, ou la Flandre deviendra France!

Attaquée à la fois par terre et par mer, la Flandre ne pouvait faire qu'une vaine résistance; elle la fit du moins glorieuse. Les bourgeois des villes défendirent vaillamment leurs foyers; mais cette vaillance même leur fut fatale et motiva les pillages, les dévastations et les incendies. La campagne finie, les seigneurs français emportèrent dans leurs châteaux les dépouilles de la Flandre, qu'on avait traitée plutôt en ennemie qu'en vassale de la France (1213). C'est alors que Jean-sans-Terre, qui venait d'échapper à sa ruine, songea à se relever de sa honte par une expédition dans le Poitou, où l'appelaient quelques seigneurs jaloux de la gloire de Philippe-Auguste. Il proposa à ses barons anglais de l'y suivre; mais afin d'obtenir leur appui, il fallut encore qu'il se soumît à une nouvelle humiliation. Le cardinal Lambton, archevêque de Cantorbéry, exhuma une charte du roi Henri Ier, qui garantissait aux vassaux de la couronne les libertés féodales les plus étendues. Cette charte, oubliée pendant un siècle, fut imposée à Jean, qui, en la jurant, se promit bien de la violer dès qu'il serait le plus fort.

Jean, malgré l'appui de ses barons, ne se croyant pas assez

fort pour lutter seul avec le roi de France, lui suscita alors un ennemi plus redoutable qu'il ne pouvait l'être lui-même. Cet ennemi était l'empereur Othon IV, neveu du roi d'Angleterre, qu'importunait depuis long-temps la gloire de Philippe-Auguste, allié de son rival Frédéric II. Othon se déclara le protecteur et le vengeur de la Flandre; et aussitôt Henri, duc de Brabant, Guillaume, comte de Hollande, Renaud, comte de Boulogne, et Ferrand, comte de Flandre, vinrent se ranger sous la bannière impériale. Les choses avaient changé de place; Philippe-Auguste ne menaçait plus; il était menacé à son tour, et déjà dans le camp ennemi on se partageait la France qu'on allait conquérir. Ce moment du plus grand péril va devenir pour Philippe-Auguste celui de sa plus grande gloire. Il envoie en Poitou son fils Louis contre Jean-sans-Terre, tandis que se rassemblent à Péronne les guerriers qu'il doit opposer à l'armée impériale. Il partage entre son fils et lui ceux de ses vassaux que n'ont pas séduits l'or de Jean-sans-Terre ou les promesses d'Othon. Quand le jeune prince arrive à Chinon, Jean-sans-Terre est déjà maître du Poitou et du comté de Nantes. Mais bientôt il perd l'un après l'autre tous ses avantages, et le fils de Philippe-Auguste, vainqueur à la Roche-au-Moine, voit fuir devant lui le roi d'Angleterre, sans même avoir besoin de combattre. Le roi de France avait un adversaire plus capable de lui disputer la victoire. Othon était brave et habile; il inspirait une grande confiance à sa nombreuse armée, qui comptait dans ses rangs les chevaliers les plus renommés de l'Allemagne. Philippe-Auguste avait donné à son fils ses meilleurs chevaliers; mais ceux qui lui restaient et les milices des villes de Corbie, Amiens, Beauvais, Compiègne et Arras formaient encore une force redoutable.

Les armées sont en présence entre Lille et Tournay, le 27 août 1214; l'oriflamme est déployée; la bannière royale aux fleurs-de-lys flotte près de l'étendard de Saint-Denis : la garde en est confiée à deux braves chevaliers qui ne doivent pas quitter le roi. Philippe-Auguste s'est assis un moment à l'ombre d'un frêne, près d'une église, pour prendre un peu de repos. Tout à coup, au moment où l'armée va franchir le pont de Bouvines, un cri aux armes! se fait entendre; Philippe se

lève, entre dans l'église, fait sa prière, puis va se placer sur une éminence, tandis que frère Garin ou Guérin, évêque de Senlis, met par ses ordres l'armée en bataille, et parcourt les rangs une massue à la main. Avec cette arme, il peut tuer sans verser le sang. En face, l'armée ennemie étend ses longues lignes, au milieu desquelles on voit briller sur un char magnifique, traîné par seize chevaux, l'aigle d'or de l'empire. Un chapelain de Philippe, nommé Guillaume-le-Breton, nous a laissé le récit le plus circonstancié de cette mémorable bataille, dont il fut témoin, n'ayant pas quitté le roi un instant. C'est dans son récit naïf et animé qu'il faut lire comment, après les escarmouches des écuyers, les chevaliers vinrent se heurter au cri de : *Souvenez-vous de vos dames!* comment, dans la mêlée, c'était sur le roi de France que se tournaient tous les efforts de la chevalerie allemande; comment les fantassins ennemis l'entourèrent tout à coup et le renversèrent de son cheval; comment Galon de Montigny, en agitant l'étendard royal pour appeler à son secours, et Pierre Tristan, en le couvrant de son corps, le sauvèrent; comment enfin, remontant avec agilité sur son cheval, malgré sa lourde armure, il se montra toujours au plus fort de la bataille, donnant à tous l'exemple du courage le plus intrépide, et faisant tour à tour les fonctions de capitaine et de soldat. Nous voudrions pouvoir citer tous les hauts faits de Guillaume des Barres, qui saisit l'empereur Othon par le cou; du vicomte de Melun, qui deux fois traversa seul les lignes ennemies; du duc de Bourgogne, dont le cheval fut tué sous lui; de Mathieu de Montmorency, qui enleva, dit-on, douze aigles impériales; de l'évêque Guérin, qui fit prisonnier le comte de Boulogne; du comte Gaucher de Saint-Pol, qu'on avait soupçonné de trahison, et qui prouva, comme il le disait, qu'il était du moins un *bon traître;* enfin de tant d'autres braves chevaliers qui, dans cette glorieuse bataille de cinq heures, méritèrent si bien du roi et de la France. La fuite d'Othon, qui fut emporté par son cheval blessé à l'œil loin du champ de bataille, la destruction du char qui portait l'aigle impériale, et surtout la prise du comte de Boulogne et du comte de Flandre décidèrent la victoire en faveur de Philippe-Auguste. Le roi chrétien se plut à reconnaître la protection divine, en fondant

près de Senlis l'abbaye de la Victoire. Une chronique de Rheims a rapporté qu'avant d'engager la bataille, le roi avait déposé sa couronne sur un autel, en l'offrant à celui de ses chevaliers qui se croirait plus digne que lui de la porter. Son chapelain et historien, Guillaume-le-Breton, ne dit rien de cette circonstance remarquable, lui qui n'a oublié aucune circonstance de la bataille. On peut donc douter de son authenticité; mais véritable ou fausse, Philippe-Auguste mérita que la France lui répondît, selon la même chronique de Rheims : *Sire, pour Dieu merchi, nous ne volons roy, se vous non.* »

CHAPITRE XXXVIII.

PHILIPPE-AUGUSTE. — LOUIS VIII, DIT CŒUR-DE-LION.

De 1214 à 1226.

La joie fut grande dans Paris quand on y apprit la victoire du roi. Les bourgeois allèrent à sa rencontre, et son entrée eut toute la pompe d'un triomphe romain; car on vit, à ses côtés, son rebelle vassal, le comte Ferrand de Flandre, porté sur une litière, et les injures du peuple ne manquèrent pas au prisonnier. Les fêtes et réjouissances durèrent sept jours et sept nuits; *et la nuit*, dit la chronique de Saint-Denis, *était aussi enluminée comme le jour.* Cette victoire était, en effet, d'une haute importance. Le roi triomphait à la fois du plus puissant des souverains étrangers et des plus rebelles parmi les grands vassaux de la couronne. Aussi, de ce moment, Philippe-Auguste donna à la royauté un tout autre caractère que celui qu'elle avait reçu des premiers rois capétiens; elle prit quelque chose de cette puissance absolue qu'elle devait avoir plus tard; et, d'un autre côté, le soin qu'il eut de rassembler les grands vassaux pour délibérer entre eux des affaires de l'état, et pour prononcer sur leurs différends sans avoir recours aux armes, donna à la féodalité un caractère national qu'elle n'avait point avant lui. Chaque grand vassal se crut membre d'une même famille dont le roi était le chef. Le seigneur devint

plus soumis et le peuple fut plus libre. L'aristocratie a toujours plus à souffrir que le peuple du pouvoir absolu. Le despotisme né de la gloire est le moins humiliant et le plus légitime. Philippe-Auguste ne chercha à établir le sien que dans l'intérêt de la France, et les impôts qu'il leva sur ses peuples tournèrent tous à leur profit. Ainsi, il fit clore l'enceinte des villes, et donna des armes aux citoyens pour les défendre. Afin de ne pas enlever aux campagnes et aux ateliers des bras utiles à l'agriculture et à l'industrie, il eut pour la première fois des hommes de guerre qu'il payait de ses deniers, et qui prirent le nom de *soldats*, de la solde qu'ils recevaient. Il en résulta des armées permanentes (chose à peu près inconnue jusqu'alors); elles donnèrent une grande force à la royauté, qui seule en disposait.

Philippe ne se contenta pas de construire des églises, au nombre desquelles nous devons compter Notre-Dame de Paris, qu'il acheva et embellit; il bâtit des marchés et des ponts, éleva le château du Louvre, et fit paver les principales rues de la capitale, qui avant lui avait toujours mérité de porter son ancien nom de *Lutèce* (boueuse). Paris n'était plus depuis long-temps renfermé entre les deux bras de la Seine. Mais Philippe-Auguste, en lui traçant une nouvelle et plus vaste enceinte qu'il entoura de murailles et de tours, commença de lui donner cette suprématie qu'elle devait avoir toujours sur les autres villes de France. Les écoles de Paris jouissaient depuis Abailard d'une réputation méritée. L'Italie, l'Allemagne et le reste de la France venaient y puiser le savoir et se former à la langue française, qui déjà l'emportait sur la langue latine. Philippe-Auguste favorisa puissamment les progrès de la science; mais ses goûts chevaleresques lui donnaient une prédilection particulière pour les romans de chevalerie, en vers et en prose, que les trouvères du nord et les troubadours du midi venaient lui réciter. C'est sous son règne que furent écrits les romans de Tristan le Léonais, du Saint-Graal et de Lancelot du Lac, qui précédèrent les romans de la Table-Ronde. Parmi les poëmes de l'époque, nous devons remarquer celui qu'écrivirent neuf poètes différents en l'honneur d'*Alexandre de Macédoine*, transformé par eux en chevalier du moyen âge;

le rhythme nouveau qu'ils employèrent a fait donner depuis le nom d'*alexandrin* au vers de douze syllabes; auparavant, la poésie française n'avait que des vers de huit et de dix pieds. Philippe-Auguste inspira lui-même à Guillaume-le-Breton le poème de *la Philippide*, qu'on peut regarder comme une histoire poétique du héros. C'est un des monuments littéraires les plus curieux de cette brillante époque.

Le moment est venu de porter notre attention sur des événements à peu près étrangers à la France, mais que la part qu'y prirent des Français rattache à notre histoire. Nous voulons parler de la quatrième croisade, prêchée dans un tournoi, en 1199, par Foulques, curé de Neuilly, et de la guerre contre les Albigeois. Les chefs de cette croisade, Baudouin, comte de Flandre, et Conrad, marquis de Montferrat, se réunirent à Venise en 1202; mais au lieu de faire voile vers la Syrie, la flotte des croisés se dirigea vers Constantinople, et la conquête de l'empire grec les fit aisément renoncer à celle de la Terre-Sainte : leur ambition avait cessé d'avoir un but religieux. Il ne s'agissait plus pour eux de conquérir la vraie croix, mais des royaumes et des principautés. Cette croisade est remarquable en ce qu'elle plaça sur le trône de Constantinople Baudouin, comte de Flandre, et qu'elle eut pour historien Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne, dont le récit est le premier monument historique en langue française qui nous soit parvenu.

Parmi les seigneurs français qui avaient fait le vœu de se croiser, il en était un qu'animait une foi sincère et qui ne se laissa point entraîner loin de la route qui conduisait au tombeau du Christ. Mais, après de nombreuses traverses, il était revenu pauvre dans son comté des environs de Paris. Ce chevalier était Simon de Montfort, dont la prétention était de descendre, par les femmes, de l'empereur Charlemagne. Renfermé dans son castel de Montfort, il apprend que vers le midi de la France, aux environs de la ville d'Albi, la haine et le renversement de la religion du Christ sont ouvertement prêchés par des hérétiques, qui appuient leurs doctrines nouvelles par le massacre des prêtres et l'incendie des églises; il apprend que le comte de Toulouse, Raymond VI, n'a pu défen-

dre ni ses états, ni sa cour, ni lui-même du poison de l'hérésie, et que Pierre de Castelnau, envoyé par le pape au secours de l'église menacée, a été lâchement assassiné par un seigneur de la maison du comte de Toulouse; il entend le saint-père Innocent III qui, alarmé de voir s'élever une église nouvelle, appelle tous les chrétiens à la défense de Jésus-Christ; il voit aux portes de son castel les moines de l'abbaye de Cîteaux qui viennent, les larmes aux yeux, raconter les profanations sacriléges et sanguinaires dont ils ont été les témoins et les victimes. Il s'indigne que le roi de France, son suzerain, n'ait pas déjà répondu, par un cri de guerre, aux cris de désolation qui s'élèvent des églises de la Provence et du Languedoc. Eh bien! il fera ce que son roi aurait dû faire. Il s'arme pour la nouvelle croisade avec plus de ferveur que n'en inspira jamais la première; il part avec tous ses vassaux, et cette fois il ne reviendra pas sans avoir rempli son vœu d'étouffer l'hérésie dans le sang des hérétiques. Nous ne suivrons point Montfort dans cette guerre, qu'on nommait *sacrée*, et dans laquelle il acheta le comté de Toulouse par l'extermination de la plus grande partie de ses habitants. Les premiers crimes des Albigeois s'effacent en quelque sorte par les châtiments horribles qui en furent le prix. A la vérité, les prédications avaient échoué pour ramener à Dieu les hérétiques; mais s'ils avaient commis des crimes, devait-on les imiter en les punissant? Devait-on oublier que l'on combattait pour le Dieu qui pardonne?

Philippe-Auguste ne prit part à ces guerres déplorables, qui durèrent plusieurs années et virent tant de guerriers du nord de la France se croiser contre les Français du midi, qu'en envoyant son fils Louis pour en réprimer les excès et y mettre un terme. La mort de Simon de Montfort, tué devant Toulouse d'un coup de pierre (25 juin 1218), put seule ralentir, si non arrêter l'effusion du sang. L'hérésie des Albigeois ne disparut que quelques années après.

La vieillesse de Philippe-Auguste ne pouvait avoir l'éclat de ses premières années; cependant il eut un moment l'espérance que son fils Louis réunirait un jour les couronnes de France et d'Angleterre. Les barons anglais, après avoir forcé leur roi Jean à jurer la grande charte de leurs libertés, voyant qu'il

ne manquait aucune occasion de se parjurer, se fatiguèrent d'obéir à un prince qu'ils méprisaient, et ils appelèrent au trône d'Angleterre le fils du roi de France. Louis se rendit à Londres, et malgré la protection que le pape accorda au roi Jean, qui s'était reconnu son vassal, il fut couronné solennellement. Le peuple accueillit avec enthousiasme le souverain dont les barons avaient fait choix. Par malheur, Jean vint à mourir, et les Anglais abandonnèrent leur nouveau roi pour le fils de celui qu'ils avaient d'abord abandonné. Ils pensèrent sans doute qu'il leur serait plus facile de maintenir leurs libertés nouvelles avec un souverain légitime qu'avec un prince étranger. Trahi par les barons d'Angleterre, Louis conserva de nombreux partisans parmi le peuple. Londres fut la dernière ville qui lui resta fidèle, et il n'en sortit que par un traité où le fils de Philippe-Auguste maintint toute la dignité du nom français (11 septembre 1217).

Philippe-Auguste, témoin de la lutte sanglante du midi, aurait voulu la terminer lui-même. « Je sais, disait-il, qu'après » ma mort les clercs aussi voudront que mon fils se charge de » l'affaire des Albigeois; et comme il est délicat et faible, il » ne pourra en supporter les fatigues, et il mourra en peu de » temps. Alors le royaume demeurera aux mains des femmes » et des enfants, et il ne manquera pas de dangers. » Il était lui-même trop faible pour entreprendre une nouvelle guerre qui peut-être répugnait à son cœur généreux. Atteint d'une fièvre qui le minait lentement, il fit un testament où l'on remarque le don de cinquante mille marcs d'argent aux Hospitaliers et aux Templiers, pour entretenir pendant trois ans cent chevaliers de plus au service du Saint-Sépulcre. Il revenait à Paris pour assister à un concile, lorsqu'arrêté tout à coup à Mantes par sa maladie, il y mourut le 14 juillet 1223, à l'âge de 58 ans, après un règne de quarante-trois années. « Roy très-sage, très-noble en vertu, grant en fais, cler en renommée, glorieux en gouvernement, victorieux en bataille. » C'est ainsi que la Chronique de Saint-Denis nous montre Philippe-Auguste; et, pour mieux constater encore la perte que fit la France par la mort de ce roi, elle a soin d'indiquer qu'en ce temps-là « une horrible comète apparut en Occident à

» donner signe de la mort de si grant prince et du déchaiement » du royaume. » Philippe-Auguste réunit à la couronne la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois et l'Artois. Il apprit aux grands vassaux à craindre et à respecter la royauté, et la protection qu'il accorda aux communes lui donna contre les seigneurs une force que malheureusement il ne put transmettre à ses successeurs. Le premier, depuis Charlemagne, il donna à la monarchie un caractère de grandeur et de puissance qu'elle ne devait retrouver que sous Louis XIV.

Le règne de Louis VIII ne fut en quelque sorte que la continuation de celui de son père, dont la gloire et la puissance protégeaient sa faiblesse. Il avait bien quelque courage personnel : il le prouva dans la conquête du Poitou et de La Rochelle, qu'il enleva au roi d'Angleterre Henri III, et dans la prise d'Avignon, commencement d'une dernière campagne contre les Albigeois. Mais la prédiction de son père devait s'accomplir : il devait *mourir en peu de temps.* Sa mort, qui eut lieu au château de Montpensier, en Auvergne, le 8 novembre 1226, doit-elle être attribuée aux fatigues du siége d'Avignon, qui produisit dans l'armée de graves épidémies, ou bien au poison que lui aurait fait verser le comte Thibaud de Champagne? Le poison n'était point l'arme des chevaliers de cette époque, et il nous répugne de penser qu'un si courtois chevalier et un si bon poète que le comte Thibaud de Champagne ait cru devoir prouver son amour à la reine Blanche de Castille en empoisonnant son mari. On donna à Louis VIII, après sa mort, le surnom de *Lion,* parce que, dans les prophéties de Merlin, on avait lu, *Le Lion mourra à Montpensier.* Louis VIII, en mourant, recommanda aux prélats et aux seigneurs qui l'entouraient son fils aîné, âgé seulement de douze ans, et il en confia la tutelle à la reine, sa femme. Cette femme était Blanche de Castille, ce fils était saint Louis.

Ce règne si court fut témoin d'un de ces événements qui jettent parfois dans l'histoire un intérêt qui tient du roman. Ce Baudouin, comte de Flandre, qui, parti de Venise pour la Terre-Sainte, s'était arrêté, chemin faisant, à Constantinople, et y avait été nommé empereur d'Orient, peu de temps après dis-

parut tout à coup dans une guerre avec les Bulgares. Était-il mort ou captif? nul ne pouvait l'affirmer. On le crut mort, et sa fille, Jeanne de Flandre, en épousant le comte Ferrand, transporta à ce seigneur portugais l'héritage paternel. Le comte Ferrand subissait, depuis la bataille de Bouvines, dans les prisons du roi de France, une captivité que sa femme ne cherchait point à abréger : en sorte que la comtesse Jeanne gouvernait seule, en son absence, le comté de Flandre. Vingt ans après la disparition de l'empereur Baudouin, lorsqu'il ne restait plus de lui qu'un vague souvenir, voilà que tout à coup un vieillard, dont les traits, flétris par le malheur plus que par l'âge, rappelaient ceux de l'ancien comte Baudouin de Flandre, se présente à la porte de celle qu'il nomme sa fille. On le repousse comme un fou ou comme un imposteur. Alors il rappelle des circonstances de sa jeunesse; le peuple l'écoute avec attendrissement. Le merveilleux a tant de charme, que les Flamands ne doutent plus que dans ce mendiant à cheveux blancs ils n'aient retrouvé leur ancien comte. Jeanne a moins de mémoire : elle ne reconnaît point son père dans cet homme qui vient lui enlever sa couronne et ses domaines. Il faut même que le peuple le prenne sous sa protection pour le soustraire à la vengeance de la comtesse. Malheureusement pour lui, les rois se mêlent de cette querelle de famille. Henri III d'Angleterre prend parti pour le père, Louis VIII de France se prononce pour la fille. Le vieux comte est appelé à Péronne devant une assemblée pour être interrogé sur un passé qu'il doit connaître. Là, soit que ses malheurs et une prison de vingt ans aient affaibli sa raison, soit plutôt qu'il manque de mémoire pour soutenir son mensonge, il se trompe à trois questions qui lui sont adressées, après avoir exactement répondu à toutes les autres. Condamné comme imposteur, il obtient cependant de Louis VIII la liberté de se retirer où bon lui semblera. Mais à peine arrivé en Bourgogne, il est reconnu sous son déguisement de marchand et livré à la comtesse Jeanne, qui s'obstine à ne voir en lui qu'un ermite de Champagne nommé Bernard de Roys. Un échafaud est aussitôt dressé sous les fenêtres du palais, et « de cette exécution, dit le chroniqueur de Flandre Oudeghert, » procéda depuis entre le peuple un merveilleux murmure, au

» moyen que chacun disoit et maintenoit que la comtesse
» Jeanne avoit fait pendre son père. »

CHAPITRE XXXIX.

LOUIS IX. — RÉGENCE DE BLANCHE DE CASTILLE.

De 1226 à 1243.

Nous sommes arrivé à l'un de ces rois qui nous font regretter de ne pouvoir donner que peu d'étendue à nos récits; mais notre but étant surtout de faire comprendre l'histoire de France par l'enchaînement des faits dont elle se compose, nous sommes souvent forcé de renoncer à des détails qui entraveraient notre marche et détourneraient l'attention. Nous avons remarqué que l'importance d'un grand événement s'efface quelquefois devant l'intérêt de circonstances secondaires, comme dans un tableau il arrive souvent que l'attention néglige le sujet principal pour le brillant des accessoires. Il est d'ailleurs des règnes et des époques dont l'importance a mérité d'avoir des historiens à part, qui en ont fait une étude spéciale. C'est dans leurs travaux qu'il faut chercher ce qui manque au nôtre. L'histoire demande à être étudiée d'abord, puis approfondie; et nous bornons notre ambition à rendre plus facile l'étude de notre histoire.

Lorsqu'une mort imprévue vint frapper Louis VIII, à l'âge de trente-neuf ans, les barons de France (et par barons, nous entendons les principaux vassaux de la couronne) commençaient à s'apercevoir que la main de Philippe-Auguste n'était plus là pour les maintenir dans le devoir. Trois années avaient suffi pour relever leur orgueil humilié, et ils se préparaient, en réparant les brèches de leurs châteaux, à regagner tout le terrain qu'ils avaient perdu depuis le règne de Louis-le-Gros. Rien ne semblait plus favorable à leurs ambitieux projets d'indépendance que l'avénement au trône d'un enfant de douze ans, élevé par une mère étrangère à la France et sans point d'appui dans la nation. Blanche de Castille, à la vérité, n'avait plus la timidité de la jeu-

nesse; elle était arrivée à cet âge où les hommes commencent à perdre de l'énergie et où les femmes semblent en acquérir. Mais on ne la connaissait guère que par sa bienfaisance et par sa beauté, et on ne voyait là rien qui dût effrayer l'ambition. On s'inquiétait peu qu'elle fût reine, et on oubliait qu'elle était mère.

Blanche de Castille ne l'oublia point, et après avoir rempli religieusement les derniers devoirs de l'épouse, elle se dit que la reine et la mère en avaient de non moins sacrés. Voici la lettre qui fut expédiée à tous les barons de France par l'archevêque de Sens et les évêques de Chartres et de Soissons :

« Sachez, chiers sires, que nous étions présents en l'abbaye » de Montpensier lorsque l'illustre et très-chier seigneur, notre » roy Loys, s'est trouvé malade à son lit de mort, et a déclaré » avec liberté d'esprit que son fils aisné et successeur, comme » les autres rejetons encore enfants, seront placés sous la tu- » telle de notre dame Blanche, leur mère, jusqu'à ce qu'ils » parviennent à l'âge légitime; et comme le roy seigneur a dit » ces mots devant nous, nous l'attestons de notre scel. »

Cependant, la charte dictée par Louis, à son lit de mort, ne disait rien de la tutelle ni de la régence, et ce silence autorisait les ennemis de Blanche de Castille à lui contester l'autorité dont elle s'emparait. Leur opposition éclata à l'occasion du sacre du jeune roi, auquel ils furent convoqués. Plusieurs refusèrent de s'y rendre, et parmi ceux qui appuyèrent leur refus de paroles menaçantes, on remarqua Pierre de Dreux, dit Mauclerc, comte-duc de Bretagne, et le comte de la Marche, chef de la puissante maison de Lusignan. Le comte Thibaud de Champagne s'était mis en route avec une suite nombreuse et brillante, lorsque le prévôt de la cité de Rheims vint, au nom de la reine-régente, lui faire défense d'entrer dans la ville, sous peine de voir ses bannières lacérées. D'où provenait cette rigueur? Du bruit qui l'accusait d'avoir empoisonné le roi Louis VIII, et de prétendre à l'amour, peut-être même à la main de sa veuve. Ce bruit, qu'on peut croire mensonger, au moins en ce qui regarde l'empoisonnement, avait soulevé contre lui la plupart des seigneurs qui l'accusaient hautement.

Malgré ces refus et cette exclusion, le sacre de Louis IX, qui précéda sa réception de chevalier, par son oncle Philippe Hure-

poil, comte de Boulogne, fut célébré avec une magnificence à laquelle la bonne grâce et l'air affable du jeune roi donnèrent un nouvel attrait; et lorsque le comte de Boulogne remit entre ses mains l'épée de Charlemagne, on vit à la manière dont il la prit qu'il ne se montrerait pas indigne de la porter : aussi ce fut dans la basilique de Rheims un enthousiasme qui se répandit bientôt dans tout le royaume.

Cependant si la couronne semblait légère au front de l'enfant-roi, c'est que tout le poids, pendant long-temps encore, en devait retomber sur sa mère, qui, comme le disent les chroniques, *print couraige d'homme en cueur de femme.* Après avoir formé son conseil des hommes les plus éminents dans la chevalerie et dans l'Église, tels que le connétable Mathieu de Montmorency et le chancelier Guérin, évêque de Senlis, Blanche s'occupa de l'éducation de son fils. Henri Clément du Metz, fils de l'ancien gouverneur de Philippe-Auguste, et maréchal de France comme son père, fut chargé de l'instruire dans la science militaire et dans les devoirs de la chevalerie, tandis que le père Pacifique, non moins recommandable par ses vertus que par son savoir, lui enseigna les lettres et la religion. Mais son véritable précepteur fut sa mère, et voici par quelles leçons elle fit de Louis IX le roi le plus loyal et le plus *droiturier* qui ait jamais gouverné un peuple : « Cher beau fils, lui di-
» sait-elle, un souverain se doit à ses peuples : il est né pour
» servir ses propres sujets. S'il se livre à quelques plaisirs, ils
» ne doivent être pour lui qu'un simple délassement à de grands
» travaux. — Un prince ne saurait être trop en garde contre
» la flatterie. — Les vertus d'un roi ne sont pas celles d'un
» simple particulier. Responsable de tout ce qui se fait en son
» nom, il doit moins agir pour lui que pour les autres. »

La régente avait d'autres devoirs à remplir que ceux d'instruire son fils : elle était obligée de lui donner à la fois des exemples et des leçons dans l'art si difficile de gouverner les hommes; et tandis que le jeune roi se délassait de ses graves études par la chasse dans la forêt de Saint-Germain, qui avoisinait son manoir royal de Poissy, sa mère s'occupait à combattre la ligue des seigneurs qui cherchaient à lui enlever son autorité de régente.

Cette ligue est devenue d'autant plus puissante, qu'à sa tête

s'est placé l'oncle du roi, Philippe Hurepoil, comte de Boulogne, qui voit avec dépit la régente mettre sa confiance dans le cardinal de Saint-Ange, légat du pape. « Peut-on souffrir » plus long-temps, disait-il, le joug de reine castillane et de » ministre italien? » Le comte Thibaud de Champagne, maître de la Brie, blessé d'avoir été exclus de la cérémonie du sacre, s'est joint aux mécontents, et le voisinage de ses états, qui s'étendent jusqu'aux portes de Paris, fait de lui l'ennemi le plus dangereux. Au même moment, la mère de Henri III d'Angleterre, qui avait épousé Hugues de Lusignan, comte de la Marche, jalouse de la reine Blanche, arme contre elle son fils et son époux; et le comte de Toulouse, Raymond VII, irrité de l'appui que le roi de France avait donné à son rival, Amaury de Montfort, se trouve heureux de pouvoir se venger. Le duc de Bourgogne lui-même, encore enfant, est entraîné aisément dans la ligue; et Blanche reste seule pour tenir tête à de si nombreux et puissants ennemis. Que va-t-elle faire? ira-t-elle risquer dans une bataille la couronne de son fils? elle sait qu'il y va de la couronne, et que les seigneurs ont élu roi l'un d'entre eux, le sire Enguerrand III de Coucy; on lui raconte même que sous les voûtes du château de Coucy s'est faite en secret la cérémonie du sacre du nouveau roi. A la place de Blanche, un homme eût tout perdu; mais la régente, par bonheur, connaît ses ennemis : elle voit bien qu'ils marchent au même but, mais elle sait qu'ils obéissent à des motifs différents, et que tous, en bons amis de cour, sont prêts à se trahir les uns les autres, au gré de leurs passions et de leurs intérêts. Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, est cupide, elle lui offre de l'or; le comte de Boulogne est jaloux du pouvoir, elle l'appelle dans son conseil; le ministre du roi d'Angleterrre, Hubert Dubourg, est avare, trois mille marcs d'argent suffisent pour arrêter les armements de l'Angleterre. La Flandre regrette son comte toujours captif, Blanche brise ses fers et s'en fait un ami dévoué. Reste, parmi les chefs de la ligue, le comte Thibaud de Champagne. Quelle séduction emploie à son égard la régente? Nul ne le sait, mais la malignité se plut à donner à la soumission de l'illustre trouvère une interprétation peu favorable à l'honneur de la veuve de Louis VIII.

La paix semblait faite ; car on s'alarmait peu des autres mécontents, lorsque Pierre Mauclerc et Hugues de Lusignan conçoivent le projet d'enlever le jeune roi sur la route d'Orléans. Thibaud de Champagne, informé du complot, accourt avec quelques chevaliers, et conduit le roi dans le fort-château de Montlhéry, situé à sept lieues de Paris. La régente s'y rend aussitôt, et toute la population de Paris vient en armes délivrer son roi et le ramène triomphalement dans la capitale, au cri de : « Dieu doinct bonne vie et longue au roi ! » Mais Blanche ne peut plus compter sur les serments de Mauclerc : il faut qu'il soit puni de sa félonie. Elle conduit elle-même son fils au siége du château de Bellesme, et lui fait gagner ses éperons de chevalier par la prise de la plus forte place du rebelle duc de Bretagne.

Ce danger passé, un autre le remplace. Des querelles entre les bourgeois de Paris qui aiment le repos, et les écoliers de l'Université que le bruit amuse, forcent la justice prévotale à intervenir. Des coups sont donnés et reçus ; et les professeurs, jaloux des priviléges de l'Université, prennent parti pour leurs turbulents élèves, ferment les écoles et vont s'établir à Orléans et à Angers. Il faut que la régente ait recours au pape pour rappeler au sein de la capitale la rebelle Université, qui se faisait gloire d'être la *fille aînée* des rois de France.

Le saint-père n'accordait cependant à la régente qu'une bienveillance douteuse. Toutes les affections de l'église de Rome étaient pour le roi d'Angleterre, qu'elle regardait en quelque sorte comme son vassal. Vainement la régente a-t-elle obtenu que Raymond de Toulouse vînt faire, pieds nus et un cierge en main, amende honorable de ses erreurs dans la cathédrale de Paris, tandis que ce qui reste d'Albigeois est soumis à une enquête qui déjà recevait le nom d'Inquisition, et qui, plus tard, prendra en Espagne un caractère odieux et sanguinaire. Grégoire IX embrassa la défense de Milon, évêque de Beauvais, qui avait voulu se soustraire à l'autorité royale ; et il fallut toute la fermeté, disons plus, toute la piété de Blanche de Castille pour oser résister aux excommunications lancées par le prélat. Ainsi les grands, les écoles et le clergé avaient été contraints tour à tour de reconnaître les droits du trône, si éner-

giquement défendus par la régente. Mais l'ambition des grands n'était point étouffée par l'humiliation de leur orgueil, et le duc de Bretagne, malgré la prise de ses châteaux de Bellesme et d'Oudon, malgré ses serments, osa faire porter par son héraut d'armes, à Louis IX, la déclaration suivante : « Moi, comte-duc de Bretagne, me reconnaissant le vassal du roi d'Angleterre, je cesse dès ce moment de me regarder homme lige du roi de France, auquel je déclare la guerre. » Mauclerc, en portant ce défi hautain, comptait sur l'appui du roi d'Angleterre. Cet appui lui manqua, et le rebelle vint quelque temps après, *la corde au cou*, se jeter aux pieds du roi et lui demander pardon de sa félonie. « Maulvais traistre, répondit » Louis d'une voix sévère, encores que aies mérité mort in- » fâme, te pardonne en considération de la noblesse de ta » race. Ains la Bretagne ne sera rendue à ton fils qu'à vie seu- » lement, et après lui les rois de France seront maîtres de » cette terre qui n'est plus tienne. » Telles furent les bases du traité de Saint-Aubin-du-Cormier qui mit fin à la guerre civile (novembre 1234).

Cette même année (le 27 mars), avait été célébré à Sens le mariage de Louis IX avec la belle Marguerite de Provence, et l'ascendant que la jeune reine ne tarda pas à prendre sur le cœur de son époux alarma la tendresse maternelle de Blanche. Peut-être ces querelles d'intérieur auraient-elles pris un caractère plus grave sans la déférence respectueuse que Louis IX ne cessait pas d'avoir pour sa mère.

Le 25 avril 1236, le roi avait atteint sa majorité, et les devoirs de la royauté allaient désormais peser sur lui seul. A ce moment, le comte Thibaud de Champagne, devenu roi de Navarre, que la régente et son fils avaient soutenu dans sa guerre contre ses anciens amis, partait pour une croisade qui ne devait pas être heureuse; et une trêve de cinq ans venait d'être signée avec le roi d'Angleterre. Tout annonçait un règne paisible au jeune roi, et la pieuse acquisition qu'il fit alors de la couronne d'épines de Jésus-Christ semblait aux yeux de la France lui mériter une longue vie de prospérité. Il n'en fut pas ainsi : Saint Louis, à l'exemple de celui dont il honorait les précieuses reliques, devait aussi porter sa couronne d'épines.

La régente avait marié son fils Alphonse à la fille du comte Raymond VII de Toulouse, et, dans la cour plénière de Saumur, qui fut nommée la *nonpareille*, tant la magnificence qu'on déploya parut merveilleuse, l'investiture du Poitou fut donnée au frère du roi, en présence de tous les grands du royaume; mais il fut aisé de voir que le comte de la Marche et la veuve de Jean-Sans-Terre, sa femme, ne resteraient pas long-temps soumis à la suzeraineté du nouveau comte de Poitiers. Peu de mois après, Hugues de Lusignan, pressé par la comtesse-reine qui lui promettait l'appui de son fils, le roi d'Angleterre, porta un insolent défi à Alphonse et le renia pour suzerain. Louis IX se vit alors forcé d'entrer en campagne pour soumettre le rebelle vassal de son frère. Déjà plusieurs châteaux étaient tombés en son pouvoir, lorsque Henri III arriva avec de nombreux chevaliers, commandés par le vaillant comte de Leicester, fils de Simon de Montfort, et vint rendre quelque courage au comte de la Marche.

Les deux rois se trouvent bientôt en présence sur les rives de la Charente (22 juillet 1242). Leicester, qui défend le pont de Taillebourg avec l'élite de ses chevaliers, paraît devoir offrir au roi de France une barrière infranchissable. Déjà trois attaques du comte de Poitiers ont échoué devant la muraille de fer que présente la ligne des Anglais. Le pont se couvre de morts; on parle déjà de retraite, lorsque tout à coup Louis, qui voit le danger, s'élance l'épée à la main, suivi seulement de huit chevaliers. Leicester le reconnaît, et se flatte de faire le roi prisonnier. Mais Louis est sur le pont, et tandis que le sire Archambaud de Bourbon tombe frappé à ses côtés, il enfonce les rangs ennemis et fraie la route à son armée. La victoire alors cesse d'être douteuse. Poursuivi sous les murs de Saintes, le roi d'Angleterre et le comte de la Marche, qui déjà s'accusent de s'être trompés mutuellement, voient de nouveau leur armée mise en fuite. Louis IX pouvait s'emparer du roi d'Angleterre; il le laissa généreusement mettre à la voile sans troubler son départ. Mauclerc, qui était rentré en grâce, s'interposa en faveur du rebelle Lusignan; mais le roi ne pardonna qu'à de dures conditions, et il fallut que la fière Isabelle et le comte de la Marche vinssent à genoux demander grâce et merci. Comme

il arrive toujours après une victoire, les seigneurs qui s'étaient rangés sous la bannière d'Angleterre vinrent en hâte se rallier sous le gonfanon royal. La soumission du comte Raymond VII de Toulouse se fit l'année suivante, et le roi d'Angleterre, craignant pour ses possessions en Guienne, implora et obtint une trêve de cinq années. — Comme il avait épousé la sœur de la reine de France, Louis se montra généreux envers son beau-frère, et signa la trêve en disant : « *Nul de cœur dur n'acquit oncques salut!* » Ainsi la lutte des grands vassaux contre la couronne, qui durait depuis cent quarante ans, fut terminée par le courage, la sagesse et la fermeté d'un roi de vingt-sept ans.

CHAPITRE XL.

SAINT LOUIS.

De 1243 à 1250.

Quelques historiens ont pensé que la politique des rois ne fut point étrangère au mouvement général des croisades, et qu'ils favorisèrent ces saintes expéditions pour occuper au loin l'activité guerrière des grands vassaux. Ce fut là sans doute une conséquence de ces émigrations armées qui donnèrent pour souverains à la Syrie des barons de France, d'Allemagne et d'Angleterre; mais aucun historien contemporain des croisades ne leur assigne un but politique; et, soit qu'on s'attache aux pas de Pierre-l'Ermite, soit qu'on écoute la voix éloquente de saint Bernard, soit qu'on assiste aux délibérations de Philippe-Auguste, soit enfin qu'on lise dans l'âme de saint Louis, on ne voit dans cet entraînement des peuples vers l'Orient que le résultat de l'esprit chevaleresque et aventureux de l'époque, dominé et conduit par la foi. Qu'on n'oublie pas que les premiers croisés furent d'humbles pèlerins portant panetière et bourdon, sans autre arme que le bâton de voyageur. Si leurs chétives dépouilles n'avaient tenté les Bédouins qui les rencontraient chantant sur la route des hymnes pieux, jamais peut-être la Syrie n'aurait vu des pèlerins armés marcher à la délivrance de

leurs frères captifs et à la conquête de la tombe divine. Il se passa bien des années de souffrance et d'oppression avant que les cris de détresse des chrétiens de la Terre-Sainte se fissent entendre au delà des mers; il se versa bien des larmes sur le tombeau du Christ avant qu'il vînt à la pensée des guerriers de l'Occident de l'affranchir du joug des serviteurs de Mahomet. Mais lorsqu'un pauvre ermite s'écria : Dieu le veut! la croisade était dans tous les cœurs; ce fut l'étincelle qui décida l'embrasement; et que de sang ne fallut-il pas pour l'éteindre!

Louis IX, dont la mission fut de donner au monde l'exemple des plus hautes vertus, Louis IX, du moins, ne devait pas, ne pouvait pas avoir, en prenant la croix, un autre mobile que la foi ardente dont il était animé. Ce n'était pas un ambitieux, ce prince qui, doutant des droits de la victoire, avait besoin que l'Église rassurât sa conscience sur la légitimité des conquêtes de son aïeul et des siennes, et qui refusait d'accepter des mains d'un pape les dépouilles d'un empereur excommunié. Le vainqueur de Taillebourg et de Saintes n'avait pas besoin d'acquérir une gloire nouvelle dans les combats pour être craint et respecté des grands vassaux de sa couronne; mais le Saint-Sépulcre était retombé au pouvoir des mécréants, et pour un roi chrétien comme l'était Louis IX, c'était un devoir de marcher à sa délivrance. Que l'ennemi eût envahi une des provinces du royaume, Louis, comme roi, n'eût pas hésité à l'en chasser au péril de sa vie. L'infidèle s'était emparé du tombeau de Dieu : Louis, comme chrétien, n'hésita pas à passer les mers pour l'arracher aux profanations.

Cette résolution était déjà sans doute dans l'âme de Louis IX, lorsque sa santé, altérée par les fatigues de la guerre d'Aquitaine, fut tout à coup si vivement attaquée qu'on désespéra de sa vie. Écoutons un moment son véridique historien et fidèle compagnon d'armes, le sire de Joinville : « Il advint, ainsi que » Dieu voulut, qu'une grande maladie surprit le roi à Paris; il » en fut si mal, comme il le disoit, que l'une des dames qui le » gardoient voulut lui tirer le drap sur le visage, croyant qu'il » étoit mort; et une autre dame qui étoit de l'autre côté du lit, » ne le souffrit point, disant qu'il avoit encore l'âme au corps. » Quoiqu'il fût muet et qu'il ne pût parler, il entendit le désac-

» cord de ces deux dames, et Notre-Seigneur opéra en lui et lui » envoya la santé. Aussitôt il demanda qu'on lui donnât la » croix, et cela fut fait. La reine, sa mère, ayant appris que la » parole lui étoit revenue, en témoigna la plus grande joie; » mais quand elle sut qu'il s'étoit croisé, elle montra une aussi » grande douleur que s'il étoit mort. »

Ce pressentiment maternel était justifié par la mort de tant d'illustres chevaliers que les guerres saintes avaient déjà dévorés, et les derniers désastres de Gaza, d'où il n'avait échappé que quatre templiers et dix-neuf hospitaliers, devaient inspirer de vives alarmes à une mère, quelle que fût d'ailleurs sa piété. Les prières, les larmes, les reproches même, tout fut employé pour détourner Louis de sa résolution; mais le saint roi n'était pas de ces hommes que la crainte de la mort arrête dans l'accomplissement d'un devoir. Il arriva même qu'un jour que la reine Blanche et l'évêque de Paris cherchaient à lui prouver que son vœu, formé par le transport de la fièvre, ne le liait point, Louis parut céder à leurs instances, et, détachant la croix de son épaule, il la leur remit. Mais aussitôt il leur dit: « Maintenant vous reconnaissez, j'espère, que je suis dans mon » bon sens. Rendez-moi cette croix, car j'atteste Dieu qu'aucun » aliment n'entrera dans ma bouche avant que j'aie été de nou- » veau marqué de ce signe révéré. » Aucune voix ne s'éleva plus pour combattre le vœu du chrétien. Le pressentiment de Blanche de Castille devait se réaliser.

Cependant, rien n'était prêt encore dans le royaume pour cette lointaine expédition; et Louis ne voulut partir qu'après avoir rétabli la paix entre l'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV. Le pape, réfugié en France, avait tenu à Lyon un premier concile, où l'empereur avait été déposé. Mais Louis s'était écrié, en apprenant cette nouvelle: « Qui donc a donné au pape le droit de détrôner un si grand prince? » Une entrevue fut jugée nécessaire entre le roi et le pape; elle eut lieu dans la célèbre abbaye de Cluny, avec toute la pompe que purent déployer le pontificat et la royauté. Innocent IV resta inflexible dans sa haine contre l'empereur, et peu s'en fallut que le zèle de Louis à rétablir entre eux une paix si désirable n'attirât sur lui-même le ressentiment du saint-père.

Ce fut dans un parlement féodal, convoqué à Paris pour le carême de 1247, que le roi annonça hautement son intention de partir pour la Terre-Sainte, l'année suivante. Les principaux seigneurs de France, qui, peu auparavant, s'étaient ligués contre la puissance temporelle que voulait exercer le pontife de Rome, s'empressèrent de donner un gage de leur piété en prenant la croix, à l'exemple de Louis; mais dans cette détermination spontanée, la religion eut moins de part que l'honneur. Le roi ne forçait personne à le suivre, mais c'eût été une honte de le laisser partir seul, et les trois frères du roi, Robert d'Artois, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, vinrent se ranger sous l'oriflamme, entraînant avec eux tous les nobles et pieux chevaliers de France. La reine Marguerite elle-même, qui avait donné à Louis IX un second fils, en 1245, devait accompagner en Terre-Sainte son royal époux .Aussi eût-il été regardé comme lâche et félon le chevalier qui, sans cause légitime, eût paru craindre les dangers auxquels allait s'exposer si bravement son seigneur et roi.

Le rendez-vous était à Aigues-Mortes, petit port de Provence, et, le 12 juin 1248, après avoir pris à Saint-Denis l'oriflamme et le bourdon de pèlerin, après avoir quitté ses riches vêtements d'écarlate et de vair pour vêtir une robe en camelin de couleur sombre, Louis se mit en marche, escorté jusqu'à Saint-Antoine de grandes processions qui priaient Dieu pour lui. Sa mère le suivit jusqu'à Cluny, où il lui remit la régence du royaume. Ce fut la consolation de Blanche de Castille de penser qu'avant de mourir elle pourrait être utile à ce fils qu'elle aimait si tendrement.

Nous allons quitter la France; tous les regards, tous les vœux s'attachent à cette nef royale qui emporte Louis et sa fortune. Et selon le récit naïf du sire de Joinville, « dès que les chevaux » furent entrés dans les navires, le pilote fit venir en avant les » clercs et les prêtres, et leur dit : *Chantez, de par Dieu!* et ils » se mirent à chanter le *Veni Creator Spiritus*. Puis il cria à » ses nautoniers : *Faites voiles, de par Dieu!* et ils firent voiles » aussitôt. En peu de temps, le vent enfla les voiles, la terre » disparut, et nous ne vîmes plus que le ciel et l'eau. Chaque » jour, le vent nous éloigna davantage des pays où nous étions

» nés. On voit par là combien est fou et hardi celui qui ose » braver un tel péril en état de péché mortel, car on s'endort le » soir là, sans savoir si on ne se réveillera pas au fond de la » mer. »

Après vingt-quatre jours d'une heureuse navigation, Louis aborda dans l'île de Chypre, où il avait d'avance fait rassembler d'immenses approvisionnements. Arrivé le premier au rendez-vous, il lui fallut, à son grand regret, attendre pendant huit mois à Nicosie les croisés qui étaient en retard. Des négociations avec le khan des Tartares et les princes de l'Orient, qui lui envoyèrent des ambassadeurs, occupèrent Louis tant que dura son séjour en Chypre, et déjà l'air malsain de cette île avait enlevé près de trois cents chevaliers, lorsque enfin, le 13 mai 1249, le roi mit à la voile pour l'Égypte. Dix-huit cents vaisseaux, tant grands que petits, suivaient la nef royale. Un vent qui s'éleva de terre dispersa la flotte, et lorsqu'on arriva en face de Damiette, Louis n'avait avec lui qu'un tiers de ses chevaliers. Sur le rivage resplendissaient au soleil les armures d'or des guerriers sarrasins, et les airs retentissaient au loin des sons effrayants de leurs *nacaires* (timbales). Les barons, rassemblés en conseil, voulaient qu'on attendît le reste de la flotte; mais le roi, plus habile et plus hardi, donne aussitôt l'ordre et l'exemple du débarquement. La bannière de Saint-Denis flotte en avant, la nef royale la suit de près; déjà Jean de Beaumont, Érard de Brienne et le sire de Joinville sont descendus, et fixant dans le sable du rivage leurs lances et leurs écus, ils opposent une muraille d'acier impénétrable aux six mille Turcs qui fondent sur eux. Louis les voit de loin, et pressant ses rameurs, il brandit son épée au milieu d'une grêle de traits, en s'écriant: « Montjoye saint Denis! en avant! en avant! » Et tout à coup, quand la grève est loin encore, il s'élance dans la mer, le heaume en tête, l'écu au col, l'épée au poing, et marche droit au fort Vitry, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Nul ne veut rester en arrière, et le combat s'engage sur tous les points. « Le » roi se férit, par si grande fureur et hardiesse que, fort épou- » vantés, les Sarrasins abandonnèrent le fort qu'ils venoient » défendre, et se mettent en fuite vers la cité de Damiette; et » regardoit-on le roi de toute part pour son bien faire. » Quatre

émirs sont restés sur le champ de bataille, et Fakr-Eddin, le chef de l'armée musulmane, désespérant d'être secouru par le soudan malade à Aschmoun, abandonne Damiette aux croisés, qui n'ont à regretter que la mort du comte de la Marche, de ce Hugues de Lusignan, si long-temps rebelle à son roi.

Ce brillant début fut fatal à la croisade. On se partagea les dépouilles de Damiette, et le plus grand nombre oublièrent, dans de sales et grossiers plaisirs, qu'ils avaient pris la croix pour la gloire de Dieu. Le roi, hors la bataille, n'était pas toujours obéi, et la présence de la vertueuse reine Marguerite ne suffisait pas pour réprimer les plus déplorables excès. On ne songea point à inquiéter l'émir dans sa retraite, et on laissa aux musulmans le temps de revenir de leur première épouvante. Bientôt on les vit reparaître autour de Damiette, et le seigneur Gaucher de Châtillon fut une de leurs victimes. On s'occupa, en attendant l'arrivée du comte de Poitiers, à faire des processions; et lorsque le prince arriva avec des renforts, on décida qu'on marcherait sur le Caire plutôt que sur Alexandrie, parce que, selon l'avis du comte d'Artois : *Qui veut tuer le serpent doit d'abord en écraser la tête.* Mais la saison favorable était passée, et quand le roi arriva sur bords du canal d'Aschmoun, en face de la ville de Mansourah, la rive opposée était gardée par l'armée musulmane qui, selon les historiens arabes, ressemblait, quant au nombre, au genre humain réuni pour le jugement dernier, à des montagnes mouvantes, aux flots de la mer agités. Deux grandes tours s'élevèrent sur le bord du canal pour protéger la construction d'une chaussée; mais les efforts de l'ingénieur de l'armée, Josselin de Courvant, échouèrent tous, et le feu grégeois, ce terrible devancier de la poudre à canon, détruisait les travaux en même temps qu'il jetait la consternation dans les rangs des croisés. Les vivres commençaient à manquer et le découragement à s'emparer de l'armée, lorsqu'on apprend, par un Bédouin, qu'il existe un gué à peu de distance au-dessous du camp. On se décide à le franchir; mais comme il est difficile, plusieurs chevaliers y périssent. Le frère du roi, Robert d'Artois, commandait l'avant-garde, et dès qu'il a franchi le gué, sans attendre le roi et malgré les remontrances du grand-maître des templiers, Guillaume de Sonnac, il entre

de vive force dans Mansourah, et ses soldats tuent l'émir Fakr-Eddin qui sortait du bain. Les mameluks, d'abord surpris, s'aperçoivent bientôt du petit nombre de leurs ennemis, et fondent sur eux de leur côté. Cependant Louis, qui a passé le gué, accourt en toute hâte pour délivrer Robert. Bientôt il est maître du camp des Sarrasins, et c'est au milieu de ce succès inespéré qu'il apprend la mort de son frère : « Dieu soit adoré, dit-il, dans tout ce qu'il donne ! Et les larmes lui tomboient des yeux moult grosses, » nous dit Joinville (8 février 1250).

La bataille était gagnée, mais la croisade était perdue. La plupart des chevaliers étaient blessés et ne pouvaient plus mettre leurs armures. La famine et les maladies ne tardèrent pas à venir joindre leurs calamités à celles de la guerre. Les eaux malsaines du canal donnèrent le scorbut, et bientôt il se trouva à peine un chevalier en état de tenir la campagne. Saint Louis était un des plus malades ; on le regardait comme mort, et lorsqu'il donna l'ordre de se retirer vers Damiette, personne n'espérait qu'il pût y arriver vivant. Continuellement harcelés dans leur retraite, qu'à défaut de force leur courage rendait encore redoutable, les croisés étaient arrivés au village de Kiarcé, lorsque les mameluks, qui avaient pris les devants, les cernèrent tout à coup. Le soudan vainqueur, Touran-Chah, offrit le premier de traiter, et Louis, forcé d'y consentir, ne voulut accéder à la restitution d'aucun des châteaux que les chrétiens possédaient dans la Terre-Sainte. Il offrit de l'or pour la rançon des prisonniers, et Damiette pour la sienne (6 avril 1250).

La paix entre les Français et les Sarrasins venait d'être signée pour dix ans, lorsque le soudan Touran-Chah fut assassiné par les mameluks sous les yeux des Français, et celui qui avait arraché le cœur du soudan vint tout sanglant demander à Louis, pour prix de son crime, de l'armer chevalier. Le roi y mit la condition de se faire chrétien, qui ne fut point acceptée. Alors les émirs exigèrent que le roi déclarât que *s'il ne tenait pas les conventions du traité, il serait aussi honni que le chrétien qui renie Dieu et sa loi, et qui, en mépris de Dieu, crache sur la croix et la foule aux pieds.* Louis refusa de proférer un pareil blasphème ; aussitôt les glaives se levèrent sur

sa tête pour l'y forcer, et l'un des émirs lui dit : « Nous nous » merveillons, comme tu sois notre esclave et notre chaitif, » comment tu oses parler si baudement. Saches, si tu ne t'y » accordes, je te occiray tout maintenant. » Le roi répondit : « Le corps de moi pourrez occire, mais l'âme n'occirez vous » jà. » Tant de grandeur d'âme pénétra d'une telle admiration ces hommes altérés de sang, qu'ils délibérèrent entre eux s'ils ne prendraient pas pour soudan le roi de France ; mais comme *il était le plus ferme chrétien qu'on pût trouver*, ils craignirent que Louis ne les obligeât à se faire chrétiens. Jamais la vertu n'avait eu un plus beau triomphe. Sans la fermeté chrétienne de Louis, il est certain que pas un des Français qui l'avaient suivi en Égypte n'aurait revu sa patrie. Libre par la reddition de Damiette, il pouvait revenir en France, et de là faire payer les cinq cent mille francs imposés par le traité pour la rançon des autres prisonniers. Mais le chrétien l'emporta sur le roi ; et craignant que ces malheureux, en le voyant partir, ne se crussent abandonnés, Louis resta quatre ans encore en Syrie, et douze mille captifs lui durent la liberté et sans doute la vie.

La reine Marguerite se montra digne d'un tel époux. Au moment où elle apprit la captivité du roi, elle allait mettre au monde un fils, qui devait recevoir le surnom de Tristan, en souvenir des tristes circonstances de sa naissance. Laissons ici parler Joinville, en rajeunissant un peu son vieux langage : « Trois jours avant qu'elle accouchât, nouvelles lui vinrent que » le roi était pris. Elle en fut si effrayée que toutes les fois » qu'elle dormait dans son lit, il lui semblait que toute sa » chambre était remplie de Sarrasins, et elle s'écriait : Aidiez ! » aidiez (au secours) ! et, pour que l'enfant dont elle était » grosse ne périt point, elle faisait coucher devant son lit un » vieux chevalier, de l'âge de quatre-vingts ans, qui la tenait » par la main. Toutes les fois que la reine criait, il disait : » *Dame, n'ayez garde, car je suis ici*. Avant qu'elle fut accou- » chée, elle fit sortir tout le monde de sa chambre, hors le » vieux chevalier, et alors s'agenouillant devant lui, elle lui » requit un don : le chevalier le lui promit par serment, et elle » lui dit : *Je vous demande par la foi que vous m'avez baillée,*

» *que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la* » *tête avant qu'ils me prennent.* » Et le chevalier répondit : » *Soyez certaine que je le ferai volontiers ; car je l'avais déjà en* » *pensée, que je vous occirais avant qu'ils nous eussent prins.* »

Nous sommes bien loin de la France et nous y pensons à peine. Tel est l'empire des hautes vertus, qu'elles absorbent toute notre attention, tout notre intérêt. Avec un roi comme saint Louis, il est bien difficile que, pour l'historien, la France ne soit pas toujours là où est le roi (mars 1250).

CHAPITRE XLI.

SAINT LOUIS.

De 1250 à 1270.

Pendant que saint Louis, fidèle à son vœu autant qu'il pouvait l'être, s'obstinait à rester à Saint-Jean-d'Acre avec la reine Marguerite, et là, épuisait son épargne royale à racheter des captifs et à fortifier les villes chrétiennes de la Syrie, la régente, sa mère, continuait à gouverner le royaume avec autant de sagesse que de fermeté. La mort de Raymond VII, de ce prince devenu persécuteur des hérétiques après avoir été persécuté pour eux, avait fait passer le comté de Toulouse aux mains du comte de Poitiers, époux de sa fille (27 septembre 1249). Innocent IV ne s'était point laissé désarmer dans sa haine contre l'empire, par la mort de Frédéric II (13 décembre 1250), et revenu en Italie, il avait même prêché une croisade contre le nouvel empereur Conrad IV. Mais les barons français, qui déjà s'étaient prononcés contre la suprématie de l'église romaine, refusèrent de marcher pour assurer le triomphe de la tiare sur la couronne; et lorsque le mot de croisade était prononcé par eux, ce n'était qu'en pensée de leur roi, qu'ils avaient laissé presque seul sur la terre inhospitalière de Judée. Mais, épuisés par les fatigues et les dépenses de la première expédition, ils se contentaient, au lieu de lui porter secours, de raconter ses exploits et ses malheurs. Ces récits,

répétés avec des circonstances merveilleuses, excitaient l'enthousiasme dans les villes et dans les campagnes. Louis IX, vainqueur du soudan du Caire et libérateur du Saint-Sépulcre, eût peut-être excité moins d'admiration et moins d'amour que saint Louis vaincu et captif. On s'indignait de l'abandon des seigneurs et de l'indifférence des prélats pour un roi si brave et si pieux; et voilà que des hommes, étrangers jusqu'alors à tout entraînement religieux et guerrier, s'arment d'eux-mêmes pour aller, disent-ils, délivrer leur roi prisonnier. Ces hommes sont de pauvres pasteurs, à qui l'on rappelle que des bergers furent les premiers qui honorèrent le berceau de Jésus; c'est à des bergers qu'est réservée la gloire de délivrer sa tombe. Les troupeaux sont abandonnés, et les *pastoureaux* (c'est ainsi qu'ils s'appellent), troupeaux eux-mêmes, se laissent conduire par un étranger qu'ils ne connaissent pas. Ils parcourent les campagnes, et cette avalanche d'hommes se grossit de tous ceux qu'ils rencontrent sur leur route et qui consentent à les suivre. Des vagabonds, des malfaiteurs se joignent à eux dans l'espoir du pillage, et bientôt en effet le pillage s'organise, car il faut du pain à ces hommes qui n'en ont pas, et que le travail ne nourrit plus. C'est au prêtre qu'ils en demandent; et quand le prêtre n'en a pas ou refuse d'en donner, ils le poursuivent et le tuent jusque sur les marches de l'autel. Affranchis de toute loi comme de tout culte, ils nomment entre eux des chefs et des prêtres; de la Terre-Sainte, il n'en est pas question. Ce n'est plus qu'une cohue vagabonde de brigands voués au pillage, à l'incendie et à l'assassinat. Blanche de Castille les avait d'abord favorisés : ne s'étaient-ils pas armés pour le roi? Mais dès qu'elle vit à quels crimes un chef habile, qui disait tenir en sa main une lettre de la sainte Vierge, avait entraîné cette foule fanatique et impie, elle les fit poursuivre à main armée, et bientôt les pastoureaux, traqués de toutes parts, tombèrent sous les coups des seigneurs qui commençaient à trembler devant eux (1251).

La régente, qui venait de sauver le clergé de la haine des pastoureaux, ne montra pas moins de zèle à défendre les vassaux de l'abbaye de Saint-Denis contre l'oppression des agents de ce puissant chapitre. Les habitants de Chatenay subissaient

dans les prisons de l'abbaye la peine de leur pauvreté : ils n'avaient pas pu payer leurs redevances; entassés pêle-mêle dans d'étroits cachots, ils y mouraient de froid et de faim. Blanche se rendit à la prison et en fit briser les portes, qu'elle frappa elle-même d'un bâton. Il en sortit une foule d'hommes, de femmes et d'enfants pâles et exténués, qui se jetèrent à ses pieds en implorant sa protection. Il était difficile de faire un plus digne usage du pouvoir qui lui était confié. Aussi ce fut un deuil général en France, lorsque, le 1er décembre 1250, la régente succomba tout à coup après cinq jours de maladie, à l'âge de soixante-cinq ans. Blanche de Castille est une des plus nobles et des plus belles figures de notre histoire, et nous sommes loin de la flatterie en disant, avec Guillaume de Nangis, « qu'elle fut *la plus sage de toutes les femmes et celle avec » qui toutes sortes de bénédictions entrèrent au royaume de » France.* »

Quelle ne fut pas la désolation de son fils, lorsqu'il reçut à Sidon cette fatale nouvelle! « Si grand deuil en mena, dit Joinville, que de deux jours on ne put parler à lui. » — Ce ne fut pas d'ailleurs un faible chagrin pour Louis de quitter la Terre-Sainte sans avoir affranchi le tombeau de Dieu du joug des infidèles, sans même l'avoir arrosé de ses pieuses larmes. Mais la France l'appelait et il n'hésita point. Le 25 avril 1254, le roi mit à la voile du port de Saint-Jean-d'Acre. Après une traversée qui fut longue et périlleuse, il débarqua à Hyères, et, le 7 septembre 1254, il fit son entrée à Paris; mais la profonde tristesse de son âme parut le rendre presque insensible à la joie que le peuple témoignait de son retour. Il pensait à sa mère qui était morte, à la chrétienté qui était mourante, et le titre de roi balançait à peine dans son cœur ceux de fils et chrétien.

Ici, saint Louis se présente à nous sous un aspect tout nouveau. Nous avons vu le pieux guerrier, nous allons voir le sage législateur. « Quand les barons de France, nous disent les » chroniques de Saint-Denis, entendirent le grand sens et la droite » justice qui était au bon roi, tous lui portèrent honneur et ré» vérence, et depuis son retour d'outre-mer il ne se trouva pas » un seul homme qui osât aller contre lui en son royaume. »

Tel fut en effet l'ascendant de la haute vertu de Louis que jamais monarque n'exerça une autorité moins despotique et plus absolue. Dès qu'il apprenait qu'un seigneur avait un sujet de mécontentement, il l'appelait, écoutait ses plaintes, y faisait droit ou les condamnait selon qu'elles lui paraissaient justes ou mal fondées; et jamais ceux qui s'étaient faits ses ennemis ne le quittaient sans être pénétrés de vénération pour sa justice et d'amour pour sa bonté. Enfin, nous disent encore les mêmes chroniques : « On ne pouvait trouver homme tant fût sage ni » lettré, qui si bien jugeât une cause comme il faisait, ni qui » donnât meilleure sentence ni plus vraie. » Opposerons-nous à ce témoignage unanime des contemporains du saint roi le blâme et le ridicule que l'esprit philosophique du dix-huitième siècle a voulu jeter sur quelques pratiques religieuses de sa vie privée? Dirons-nous que l'obligation qu'il s'imposait tous les samedis de laver les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuait ensuite des aumônes, avilissait la royauté? Oserons-nous répéter qu'il s'occupait moins de son peuple que de son salut? Non, ce serait, à notre avis, mentir à la vérité, et faire descendre l'histoire au niveau du pamphlet. Saint Louis fut sans doute le plus pieux des rois, mais il en fut aussi le plus juste et peut-être l'un des plus éclairés. On en voit la preuve dans les sages ordonnances qu'il publia pour la bonne administration de la justice; s'il s'y montre sévère envers les blasphémateurs, les usuriers, les joueurs, les juifs et les hérétiques, peut-on reprocher au roi de s'être souvenu qu'il était chrétien? La religion était alors le premier intérêt des peuples; on l'oublie trop aujourd'hui quand on juge les Établissements de saint Louis. On veut que la conscience ait eu plus de part que la politique aux ordonnances qui réprimaient les guerres privées, les combats judiciaires, les exactions féodales et les usurpations du clergé. S'il en fut ainsi, reconnaissons que la conscience est aussi bonne conseillère que la politique. Lorsque nous voyons saint Louis, mieux éclairé sur les principes de la justice humaine par la découverte encore assez récente des Pandectes de Justinien, rassembler tous les ans en parlement autour de son trône, non-seulement les barons de France, mais encore les hommes les plus instruits dans la législation,

soumettre à leurs lumières les sages réformes que lui dictait sa conscience, puis venir après la messe s'asseoir sous les grands arbres de Vincennes pour rendre lui-même la justice, parce qu'il avait lu dans la Bible que les rois sont les premiers juges de leurs peuples, nous nous demandons s'il fut jamais sur le trône un roi qui comprît mieux que saint Louis tous les devoirs de la royauté?

Louis ne se montra pas seulement *bon justicier*, il imprima à toutes les branches de l'administration ce caractère de droiture qui était en lui. Le privilége de battre monnaie, dont un grand nombre de seigneurs abusaient par de coupables altérations, fut soumis à un contrôle sévère, et bientôt la monnaie royale eut seule cours dans toute la France. Il créa les corporations des métiers, leur imposa de sages règlements, et dans toutes les questions où la bourgeoisie était intéressée, il appela toujours, pour les consulter, les citoyens les plus recommandables par leurs lumières et leur probité.

Sa charité n'était pas moins active que sa justice. Les pauvres et les infirmes avaient toujours la plus forte part dans les largesses de son épargne royale, et lorsqu'arrivèrent de Syrie trois cents croisés auxquels le soudan avait fait crever les yeux, Louis leur bâtit un royal asile qui prit le nom de l'*hôtel des Quinze-Vingts*, et qui est encore aujourd'hui l'hospice des aveugles. Souvent il arrivait que les conseillers de sa couronne blâmaient hautement l'abondance de ses aumônes et la simplicité de ses vêtements : « J'aime mieux, leur répondait-il, faire » de grandes dépenses en aumônes pour l'amour de Dieu que » pour les vaines gloires de ce monde. » Ce roi si humble et si pieux osa cependant le premier combattre l'église romaine, et la *pragmatique-sanction* fut la base des libertés de l'église gallicane. Louis avait dans toute la chrétienté un tel renom de justice et de piété que, seul de tous les rois, il pouvait poser les limites de la puissance pontificale sans encourir les excommunications de l'Église. Si la politique peut lui reprocher d'avoir abandonné au roi d'Angleterre quelques provinces conquises, pour rassurer sa conscience sur la possession d'autres conquêtes plus importantes, c'est peut-être à ce haut sentiment d'équité qu'il dut d'être choisi par le roi Henri III et les barons

d'Angleterre comme arbitre de leurs différends, et de se voir offrir par le pape la couronne des Deux-Siciles, que son frère Charles d'Anjou accepta, à son refus.

Ce fut sans doute ce même sentiment de justice qui empêcha saint Louis de prendre part à la destruction de la maison de Souabe, et à la mort tragique du jeune Conradin, qui faisait enfin triompher les Guelfes des Gibelins, et la papauté de l'empire. Il dut même déplorer amèrement que son frère plaçât sur sa tête une couronne souillée du sang de son véritable possesseur. Peut-être prévoyait-il que le sang français expierait plus tard cet injuste triomphe de la force sur le droit.

Mais la plus grande douleur de Louis lui venait de cette terre désolée, qu'il avait quittée avec tant de regret, et dont il était réduit à pleurer de loin les nouveaux désastres. Le sultan d'Égypte, Bibars, avait résolu de chasser de Syrie tous les chrétiens, ou plutôt de les y exterminer; Césarée, Arzuf, Saphet, Japha, et enfin Antioche, avaient vu leurs habitants passés au fil de l'épée ou traînés en esclavage; il ne restait plus pierre sur pierre de ces remparts du christianisme. Louis, déjà faible et souffrant, au point, dit Joinville, qu'il ne pouvait plus *chevaucher,* conçut cependant la pensée de les relever et osa même l'entreprendre. Dans une assemblée de barons, qui se tint au Louvre le 25 mai 1267, Louis parut au milieu d'eux tenant à la main la couronne d'épines; et, leur montrant la croix qu'il portait toujours sur ses vêtements, il les exhorta à suivre son exemple; car cette fois sa résolution était prise, et ce n'était point un conseil qu'il leur demandait. La vénération pour Louis était telle, que nul n'osa refuser de marcher à une mort qu'ils jugeaient inévitable. Après avoir armé chevalier son fils, Philippe, que la mort de l'aîné, Louis, avait rendu l'héritier du trône, le roi fixa à l'année 1270 le départ pour la croisade, et les trois années qui s'écoulèrent jusque-là furent employées aux préparatifs de cette fatale expédition. Le 1er juillet 1270 tout fut prêt à Aigues-Mortes, et Louis, après avoir confié la régence du royaume à Mathieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Nesle, s'embarqua avec trois de ses fils, son frère le comte de Toulouse, et son neveu le comte d'Artois. Il semblait qu'on dût faire voile pour la Terre-Sainte; mais de graves ma-

ladies, provenues de retards dans la navigation et d'un séjour trop prolongé devant l'île de Sardaigne, firent prendre tout à coup la résolution d'aborder à Tunis; il paraît certain que le manque d'eau, et le désir d'attendre le comte d'Anjou, déterminèrent ce brusque changement de route. On persuada d'ailleurs à Louis que le sultan d'Égypte tirait de Tunis ses meilleurs soldats, et qu'il importait de détruire cette ville toute sarrasine. Louis, espérant la convertir au christianisme, se rendit à ces raisons, et le château de Carthage, voisin de Tunis, tomba d'abord au pouvoir des Français.

On était alors dans la saison où le climat d'Afrique semble mortel aux Européens. Huit jours se sont à peine écoulés depuis la prise de Carthage, et déjà les croisés se trouvent hors d'état de tenir la campagne contre les musulmans qui les harcellent de tous côtés. Les eaux corrompues des citernes sont d'un fatal secours contre l'ardeur dévorante du soleil, et le vent du désert souffle sur l'armée comme un vent de mort. Le roi de Tunis n'a pas besoin de combattre pour triompher du roi de France et des plus braves chevaliers de l'Europe. Le premier baron chrétien, Mathieu de Montmorency, les maréchaux de France Henri de Beaujeu et Gauthier de Nemours, Bouchard, comte de Vendôme, Hugues X de Lusignan, les sires de Brissac et de Piennes, ont passé de vie à trépas, et l'une des premières victimes du fléau est ce fils du roi, ce prince Tristan, né à Damiette à une époque également fatale. Louis, en apprenant sa mort, regarda le ciel, et la certitude d'y rejoindre bientôt son fils vint en aide à sa résignation chrétienne : le fléau venait de l'atteindre lui-même, et l'heure était venue où le pressentiment de Blanche de Castille devait se réaliser.

C'est le 24 août 1270 : Louis a pu encore recevoir les ambassadeurs de Michel Paléologue, et promettre à l'église grecque les secours de l'église catholique, sa sœur. Ces secours ne sont à la vérité que des prières; mais n'est-ce rien près de Dieu que les prières de saint Louis mourant? Cependant il reste au roi un dernier devoir à remplir : à ce moment suprême où le chrétien ne pense qu'au salut de son âme, Louis pense au bonheur de la France, et il appelle son fils Philippe au che-

vet de son lit de douleur. Alentour sont rangés, dans un morne silence et les larmes aux yeux, les plus illustres compagnons d'armes du saint roi. Philippe est à genoux : Louis lui prend la main, et d'une voix d'abord faible, mais qui bientôt s'anime : « Chier fils, lui dit-il, la première chose que je te » enseigne, est que tu mettes tout ton cueur à aimer Dieu, car » sans cela nul ne peut estre sauvé. Garde-toi de faire péchié... » se il te vienne aucune adversité, reçois-la en bonne patience, » et en rends grâces à nostre Seigneur; et dois penser que tu » l'as desservi. Et se Dieu te donne habondance de bien, re- » mercie-l'en humblement... Chier fils, aie le cœur piteux et » doux aux pauvres gens, et les conforte et les ayde; maintiens » les bonnes coutumes dans ton royaume, et détruis les mau- » vaises; ne grève ton peuple d'impôts ne de tailles, se ce n'est » pour trop grant besoing...

» Se tu as aucune pensée pesant au cueur, dis-la à ton con- » fesseur ou à aucun prud'homme qui sache garder ton secret; » et pourras porter plus légèrement la pensée de ton cueur... » Garde que ceux de ton hostel soient prud'hommes et loyaux, » et te souviegne de l'Escripture qui dit : *Aime gens qui crai-* » *gnent Dieu, font droicte justice et abhorrent l'avarice*, et tu » profiteras et garderas bien ton royaume. Ne souffre point » que villenie soit dite de Dieu devant toi... En justice tenir » envers ton peuple et envers ta gent, sois roide et loyal sans » tourner de çà de là...

» Se aucun se plaint, qu'il lui soit avis que tu lui fais injure » ou tort, sois toujours contre toi jusqu'à ce que la vérité soit » bien connue, et commande à tes juges de ne jamais te sous- » tenir plus que un autre... Se tu tiens un bien d'aultrui, rends- » le sans retard... Garde les bonnes villes et les bonnes cités » du royaume en l'estat et en la franchise où tes devanciers les » ont gardées; car par la force de tes bonnes villes et de tes » bonnes cités, les hommes puissants craindront de s'attaquer » à toi...

» Il me souvient moult bien de Paris et des bonnes villes de » mon royaume qui me aidèrent contre les barons quand je fu » nouvellement coronné... Aime et honnoure saincte église... » Garde-toi de mouvoir guerre contre nul homme chrétien, s'il

» ne t'a trop fortement mesfait; et s'il te requiert mercy, tu » dois lui pardonner, afin que Dieu t'en sache gré... Soies, » biaux doux fils, diligent d'avoir bons baillis, et enquiers-toi » souvent de leurs faits, et comment ils se contiennent dans » leurs offices... De ceux de ton hostel, enquiers plus souvent » que de nuls autres, s'ils sont convoiteux ou bobanciers oultre » mesure; car selonc nature, les membres sont volontiers de la » nature du chief; c'est à savoir : quant le sire est saige et bien » ordonné, tous ceux de son hostel y prennent garde et exem- » ple et en valent mieux...

» Prends garde que les dépens de ton hostel soient raison- » nables et à mesure... Enfin, très doux fils, je te prie que tu » secoures mon âme par messes et oraisons. Je te donne toutes » les bénédictions que un bon père peut donner à fils, et que » la bénédiction de Nostre Seigneur te soit en aide et te donne » la grace de faire sa volonté!... »

Louis, épuisé par les efforts qu'il venait de faire et par les souffrances de sa maladie, remit à son héritier ces admirables enseignements, qui devraient être le code des rois, la charte de la royauté; et le lendemain, sentant que l'heure du dernier sacrifice, ou plutôt d'une nouvelle gloire, était venue, il se fit placer sur la cendre, afin de mieux se souvenir qu'il n'était lui-même que cendre et poussière. Tout à Dieu désormais, sa figure prit une expression divine; on eût dit que le ciel s'ouvrait à lui, et qu'un ange lui apportait la palme du martyre. Il priait encore, quand son âme s'échappa de ses lèvres pour remonter à Dieu. Dieu la retrouva telle qu'il l'avait créée; le souffle empesté du monde n'avait pu en ternir la pureté, et Louis était saint au ciel comme sur la terre (25 août 1270).

CHAPITRE XLII.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI.

De 1270 à 1285.

Le 18 août 1297, le chef de la chrétienté, Boniface VIII, qui venait, après une enquête solennelle de canonisation, de placer au rang des élus du ciel le roi de France Louis IX, s'écriait dans la basilique de Saint-Pierre de Rome :

« Maison de France! réjouis-toi d'avoir donné au monde un » si grand prince!

» Réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi! »

Le 21 mai 1271, ils étaient loin de se réjouir, cette maison royale et ce peuple de France, lorsqu'entra dans sa capitale le roi Philippe III, portant dans ses bras les précieuses reliques de son père! Que de malheurs s'étaient accumulés sur sa tête depuis le jour où la couronne de saint Louis y avait été placée par son oncle Charles d'Anjou! Arrivé devant Tunis au secours de son frère, à l'heure même où son règne avait fini sur la terre pour commencer dans le ciel, le roi de Sicile ne put que se joindre à son neveu pour venger la mort du roi qui leur était si cher; et Philippe III, à qui cette héroïque résolution fit donner le nom de *Hardi,* ne quitta l'Afrique qu'après avoir, par de brillants succès, obtenu du roi de Tunis un traité honorable pour la France. Mais nul dans l'armée ne se livrait aux joies du retour, et l'horrible tempête qui assaillit la flotte à Trapani en Sicile, et qui fit périr plus de six mille croisés, ne pouvait rien ajouter à la tristesse de ceux qui survivaient à tant de désastres. Il était peu de familles en France qui n'eussent une perte cruelle à déplorer, et cependant tous les regrets, comme toutes les larmes, semblaient pour ce roi qu'on ne devait plus revoir. Et la mort ne s'était pas bornée à frapper ce seul coup dans la maison royale de France : le 6 mai 1271, le malheureux Philippe écrivait de Cluny à Jean de Verneuil, général des frères prêcheurs : « Les premiers jours de notre règne, que sont-ils?

» Une suite de calamités, d'épreuves, de tribulations!... Le pre-
» mier coup a porté sur notre père et seigneur : ce grand prince
» dont le souvenir est si doux et si glorieux, couché sur la cen-
» dre pendant qu'une grièvе maladie nous frappait nous-même,
» a rendu son âme très-pure au Créateur à la même heure où
» le fils de Dieu est mort sur la croix pour le salut du monde!
» La mort nous a encore enlevé notre cher frère Tristan, l'il-
» lustre roi de Navarre, notre beau-frère et sincère ami; notre
» chère épouse, Isabelle d'Aragon, reine de France, que tant
» de belles qualités rendaient agréable à Dieu. Au milieu de
» tant de maux, notre très-chère sœur Isabelle, reine de Na-
» varre, pouvait nous donner quelque consolation... et c'est la
» mort de cette illustre princesse qui vient de mettre le comble
» à notre douleur! »

Philippe rapportait cinq cercueils à sa mère, la reine Marguerite, la malheureuse veuve de saint Louis, et la douleur publique fut telle qu'il fallut laisser passer quelques mois après la cérémonie funèbre de leur sépulture dans les caveaux de Saint-Denis, avant que l'on pût s'occuper des fêtes du sacre du nouveau roi. Ces morts presque simultanées enrichissaient cependant le roi de France des comtés de Valois et de Poitou, et celle de la comtesse Jeanne de Toulouse ne tarda pas à faire passer cette riche province dans les domaines de la couronne. C'était une sage mesure de la loi des apanages que celle de leur retour à la couronne, lorsque les princes ne laissaient point d'enfants. Henri III, roi d'Angleterre, réclama une part de l'héritage de Jeanne, en vertu du traité de Paris; mais il n'obtint que l'Agénois; Philippe garda le Quercy. Ce même traité donnait au pape le comtat Venaissin, au delà du Rhône, et peu de temps après, Grégoire X, qui le réclama, l'obtint sans difficulté de la piété et de la justice du roi de France. C'est ainsi que l'église de Rome se trouva posséder un pays enclavé dans le territoire de la France, et dont Avignon était la ville principale. Henri III, vassal de Philippe pour l'Aquitaine, s'était excusé sur l'état de sa santé pour ne pas venir en personne lui jurer foi et hommage, et sa mort, le 20 novembre 1272, prouva que son excuse était fondée. Il avait régné sans gloire et sans honneur pendant cinquante-six ans. Son fils Édouard, qui guerroyait

bravement en Palestine, quitta aussitôt la Terre-Sainte, dont il fut à peu près le dernier champion, et chemin faisant pour se rendre dans ses états, il fut invité à prendre part à un brillant tournoi donné par le comte de Châlons-sur-Saône. Il eut la gloire d'en être le vainqueur, et ce triomphe ne l'empêcha pas de venir bientôt après à Paris renouveler, entre les mains du roi de France, le serment de vassalité du roi d'Angleterre pour ses fiefs d'Aquitaine. Les lois féodales, que commençaient à saper les légistes créés par saint Louis, étaient encore sacrées pour les princes, qui y trouvaient une force guerrière que les hommes de loi ne pouvaient leur donner; mais les seigneurs s'en affranchissaient de plus en plus. Il leur répugnait d'obéir à des docteurs dont la science était pour eux incompréhensible; et comme on ne leur parlait plus au nom de l'honneur, ils cherchaient à se dispenser de répondre au nom de la fidélité. Le comte de Foix, qui passait avec le comté de Toulouse sous la domination immédiate du roi de France, tenta même de s'en affranchir. Philippe marcha contre lui, et malgré la protection du roi d'Aragon, il l'assiégea dans son château de Foix et le garda dix-huit mois prisonnier.

Cependant, la politique des papes avait changé avec Grégoire X. Cet illustre pontife ayant autorisé l'élection d'un nouvel empereur d'Allemagne, qui devait être en même temps roi des Romains, ce fut un pauvre et brave gentilhomme suisse, le comte Rodolphe de Hapsburg, qui l'emporta et fut élu. Après avoir placé la puissance temporelle de Rome sous un protecteur assez puissant pour la faire respecter, Grégoire X rassembla à Lyon, dans un concile, cinq cents archevêques et évêques, soixante-dix abbés et plus de mille prêtres, pour y traiter à fond toutes les questions religieuses qui agitaient alors le clergé (7 mai 1274). L'union des églises grecque et latine, les secours à la Terre-Sainte et la réforme de quelques ordres mendiants furent les principaux actes de ce concile, qui ne fit pas moins honneur aux lumières qu'à la sagesse du saint-père. Il parvint même à étouffer une guerre prête à éclater entre le roi de France et l'empereur d'Allemagne.

La mort du roi de Navarre (22 juillet 1274) appela bientôt d'un autre côté l'attention de Philippe. L'héritière de Navarre

était une enfant de trois ans que sa mère, Blanche, nièce de saint Louis, vint mettre sous la protection du roi de France. Philippe envoya en Navarre le sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais, qui prit possession des principales villes et fiança la jeune reine au second fils du roi, malgré les prétentions que le fils de don Pédro, roi d'Aragon, avait eues à sa main et à ses états, sans doute en qualité de voisin. D'un autre côté, Alphonse X, roi de Castille, ayant paru vouloir transmettre sa couronne à l'infant don Sanche, au préjudice des infants de La Cerda que son fils aîné avait eus de Blanche, fille de saint Louis, Philippe se mit en marche pour l'Espagne afin de faire respecter les droits de ses neveux et de la fiancée de son fils. Mais Alphonse n'attendit point qu'il entrât en Espagne pour se soumettre, et la paix fut signée avant que la guerre eût commencé.

Pendant que Philippe se montrait au dehors le digne fils de saint Louis, l'intérieur de son palais était livré à des intrigues domestiques que l'histoire recueille en les déplorant. Après la mort d'Isabelle d'Aragon, qui lui avait donné quatre fils, Philippe avait épousé Marie de Brabant, que sa sagesse ne lui rendait pas moins chère que sa beauté. Un ancien barbier-chirurgien de saint Louis, parvenu on ne sait comment à la faveur du roi et à la dignité de chambellan, conçut bientôt un vif dépit de voir son crédit balancé par celui de la jeune reine, déjà mère d'un fils et de deux filles. Pierre de La Brosse (c'était son nom) exerçait dans le royaume un pouvoir d'autant plus odieux à tous qu'il n'était point la récompense du mérite. L'animosité des grands contre ce favori de basse extraction menaçait chaque jour d'éclater; il se sentait perdu, lorsque tout à coup la mort du fils aîné du roi vint lui rendre quelque espérance, en lui inspirant une pensée infâme. Le jeune prince était mort avec des symptômes d'empoisonnement. Pierre de La Brosse, sans accuser positivement la reine de ce crime, insinue au roi le conseil d'interroger le vidame de Laon, un moine et une béguine de Nivelle, qui passaient pour avoir des révélations. L'interrogatoire qu'on leur fait subir paraît confirmer les insinuations dirigées contre la malheureuse Marie. Mais Philippe, qui l'aime tendrement, ne peut se résoudre à la croire coupable,

et des questions plus pressantes obtiennent enfin de la béguine des aveux qui prouvent l'innocence de la reine. Bientôt après une lettre remise au roi par un moine, et qui porte le sceau de Pierre de La Brosse, change la fortune de ce favori. Traduit devant une commission composée du duc de Bourgogne, du duc de Brabant, père de la reine Marie, et de Robert, comte d'Artois, il est condamné à être pendu, et il subit sa sentence au gibet de Montfaucon, le 20 juin 1278. Pierre de La Brosse fut-il victime des haines de cour qu'avait excitées sa faveur, ou bien sa mort ne fut-elle que le juste châtiment de son lâche complot contre la reine Marie? L'histoire manque de preuves pour se prononcer. Ce qui est certain, c'est que le roi se décida avec peine à ordonner le supplice de son favori, que le peuple s'obstina à le croire innocent, et que le pape prit hautement la défense de l'évêque de Bayeux, son beau-frère, accusé comme lui d'avoir calomnié la reine.

Philippe III voulut se consoler de ces chagrins domestiques en donnant un brillant tournoi en l'honneur de son frère Robert, comte de Clermont, qu'il venait d'armer chevalier. Cette fête chevaleresque fut fatale au jeune prince. Dans un pas d'armes, il reçut à la tête plusieurs coups qui ébranlèrent son cerveau et lui causèrent une démence incurable. Sa femme était l'héritière du duché de Bourbon, et ce fils de saint Louis est la souche de la maison de Bourbon, qui remonta sur le trône de France avec Henri IV.

Les tournois étaient défendus par l'église. Aussi, le pape Nicolas III imposa-t-il une pénitence expiatoire à tous les chevaliers qui avaient pris part au tournoi de Philippe III, devenu si fatal à son frère; mais le saint-père était plus irrité encore de l'empire que les Français exerçaient en Italie. Il avait fait offrir sa nièce au petit-fils du roi de Sicile, Charles d'Anjou; mais ce frère de saint Louis avait répondu : « Croit-il donc, parce qu'il » porte une chaussure rouge, que son sang soit digne de se » mêler avec le nôtre? » Nicolas III ne cessa dès lors de lui susciter des ennemis; il se fit écouter sans peine de don Pédro, roi d'Aragon, et de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, qui tous deux avaient des prétentions sur le royaume de Naples et de Sicile. Pendant que Charles d'Anjou s'applaudis-

sait d'avoir fait élire un pape français, Urbain IV, à la place de Nicolas III, son ennemi, les habitants de la Sicile, sur qui pesait la domination française, se préparaient à la vengeance, sous la direction de Jean de Procida : cet ancien serviteur de la maison de Souabe s'était mis aux gages de Charles pour le trahir avec plus de sécurité. Les Siciliens n'attendirent point, pour éclater, l'arrivée de la flotte du roi d'Aragon, et le 30 mars 1282, lendemain de Pâques, un soldat français ayant insulté une jeune fille de Palerme, ce fut le prétexte du massacre de huit mille Français qui se trouvaient dans cette ville; le massacre dura deux heures, pendant lesquelles les cloches des églises ne cessèrent pas de sonner, comme si le sang versé pouvait jamais être un hommage agréable à Dieu! Procida, vainqueur par la trahison et le meurtre, envoya des ambassadeurs à don Pédro d'Aragon pour lui offrir la couronne de Sicile, qui fut dès lors perdue pour le roi Charles, malgré ses efforts pour la reconquérir. On le vit mordre de rage son épée et pousser des cris de fureur pendant que Roger de Loria brûlait sa flotte sur les côtes de la Calabre. La bravoure du frère de saint Louis était populaire en France; aussi, il se fit dans tout le royaume un mouvement en sa faveur, à la nouvelle du désastre de Palerme. Déjà l'on se mettait en marche pour l'Italie, lorsqu'on apprit que les deux rivaux, Charles d'Anjou et don Pédro d'Aragon, avaient résolu de vider leur querelle en champ-clos : la Sicile devait appartenir au vainqueur. Douze chevaliers réglèrent le lieu, les armes et les garanties; et, le 1er juin 1283, les deux rois durent se trouver à Bordeaux pour combattre sous la sauvegarde du roi d'Angleterre. Le pape protesta contre ce combat judiciaire, qui, cependant, devait épargner le sang des deux peuples, et le roi d'Angleterre refusa sa garantie. Mais le lâche assassinat du frère du roi de France, Pierre d'Alençon, par les Aragonais, à la Catona, fut un nouveau motif pour Charles d'Anjou de maintenir le combat. Au jour indiqué, Charles se trouva seul au rendez-vous, et l'absence du roi d'Angleterre parut un honteux prétexte pour excuser la lâcheté du roi d'Aragon.

Il fallut bien alors avoir recours à un autre moyen pour tirer vengeance du massacre des vêpres siciliennes et de l'as-

sassinat de Pierre d'Alençon. Tandis que Charles d'Anjou rassemblait en Provence une armée pour aller à Naples secourir son fils, Philippe III se dirigea vers l'Aragon pour attaquer l'ennemi dans ses foyers. Le pape Martin IV vint en aide au roi de France, et lui offrit pour son second fils l'investiture du royaume d'Aragon. Philippe, après avoir pris l'avis de ses barons, dans un parlement solennel, accepta l'offre du pape. Avant de partir, il fit épouser à son fils aîné Philippe-le-Bel, âgé de 16 ans, après l'avoir armé chevalier, la princesse Jeanne, héritière du trône de Navarre et des comtés de Champagne et de Brie. La guerre commença par une victoire du célèbre Roger de Loria sur la flotte de Charles d'Anjou, dont le fils tomba même au pouvoir de l'amiral sicilien. Charles en conçut un si violent chagrin qu'il tomba malade et mourut à Foggio le 7 janvier 1285. Frère de saint Louis, Charles d'Anjou était loin d'avoir les grandes qualités du saint roi; mais sa bravoure chevaleresque lui avait gagné l'affection des barons de France. Malheureusement il apporta dans le gouvernement du royaume des Deux-Siciles une hauteur insultante qui rappela toujours aux Siciliens que leur roi était un étranger, et le sang du jeune et brave Conradin fut un mauvais ciment pour son trône, qui croula en expiation dans le sang français.

Philippe III fut plus heureux dans son expédition. Entré en Roussillon le 10 mai 1285, il prit Perpignan, Elna, Figuières, et le 23 juin il mettait le siége devant Girone. Après la victoire incertaine d'Ostalrich, la ville fut forcée de capituler. Philippe III se crut assez vengé par la prise de Girone, et se sentant malade des fatigues de la campagne, il fit sa retraite, non sans de graves pertes, à travers les défilés des montagnes. Il arriva à Perpignan porté sur un brancard, et le 5 octobre 1285, il y mourut, à l'âge de quarante ans, après un règne de quinze années. Jamais guerre ne fut plus fatale à ceux qui y prirent part. En moins d'un an, Charles d'Anjou, le pape Martin IV, Philippe III et don Pédro, roi d'Aragon, vainqueurs et vaincus, tous étaient morts.

CHAPITRE XLIII.

PHILIPPE IV, DIT LE BEL.

De 1285 à 1304.

A mesure que les grandes existences féodales s'effacent, la monarchie absolue s'établit. Les barons de France, appelés de temps à autre à délibérer, sous la présidence du roi, sur les affaires du pays, se contentent de ce privilége qui les soumet plus encore à la volonté du souverain. Ils souffrent que les légistes interviennent entre eux et la couronne, pour discuter leurs droits; et comme ils ne sont *grands clercs* que sur les champs de bataille, la victoire n'est jamais pour eux dans des assemblées ou la parole est la seule arme permise. Le duché de France de Hugues-Capet est devenu successivement le royaume de France de Louis-le-Gros, de Philippe-Auguste et de saint Louis. Le roi n'a plus besoin de demander à un vassal: *Qui t'a fait comte?* et nul ne songe à lui dire : *Qui t'a fait roi?* Les fonctions de cour sont enviées comme des commandements d'armée. Les plus puissants parmi les barons se font honneur de remplir près du roi des devoirs domestiques. Ce n'est plus, comme autrefois, la hauteur de ses tours et le nombre de guerriers qu'il peut y rassembler qui font la puissance et la force d'un grand vassal de la couronne : c'est une charte écrite; et les différends qui s'élèvent entre eux sont portés devant un autre tribunal que celui de Dieu. La force a cessé d'être un droit; ce grand changement s'est opéré peu à peu, et la menaçante féodalité de la dynastie carlovingienne est devenue l'humble servante de la race capétienne. Malheureusement, avec les grandes existences féodales, disparaissent les grands caractères qui font le drame de l'histoire. Tout se nivelle en s'abaissant au pied du trône. Ainsi, dans une forêt, lorsqu'un chêne est parvenu à dominer les arbres qui l'avoisinent, tout ce qui croît sous son ombrage ne peut plus s'élever assez haut pour avoir sa part de soleil.

Mais à défaut de sa puissance, la féodalité maintint religieusement ses formes et ses usages sous les successeurs de saint Louis; elle ne fut plus qu'un simulacre, qu'un fantôme. Le peuple seul continua à la croire une réalité : aussi se vengea-t-elle sur lui de sa chute, et en tombant elle l'écrasa.

Dans un tel état de choses, les avénements des rois ne pouvaient donner lieu à aucun trouble dans l'état. Philippe IV, que la beauté de ses traits fit surnommer *le Bel*, avait dix-sept ans lorsque la mort presque subite de son père l'appela au trône; et, le 6 janvier 1286, il fut sacré à Rheims, par l'archevêque Pierre Barbet. La France avait alors trois reines vivantes, Marguerite, veuve de saint Louis; Marie, veuve de Philippe-le-Hardi, et Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-Bel. Il ne paraît pas qu'aucune d'elles ait cherché à dominer l'esprit du jeune roi; quoique la paix ne fût point faite avec le roi d'Aragon, aucune guerre sérieuse ne troubla les premières années du règne de Philippe IV. Le roi d'Angleterre, Édouard Ier, occupé de la conquête du pays de Galles, qu'il souilla par le supplice du prince David, loin de s'affranchir de la suzeraineté du roi de France, vint, le 5 juin 1286, prononcer à genoux ce serment de vassalité : « Je deviens votre homme des terres que » je tiens de vous deçà la mer, selon la forme de la paix qui fut » faite entre nos ancêtres. » Après cet acte de déférence d'un monarque de quarante-cinq ans envers un roi de dix-huit, Édouard se rendit en Guienne pour rétablir la paix entre la France et l'Aragon; mais les haines étaient trop vives et avaient déjà fait répandre trop de sang pour qu'il pût y parvenir. La guerre se prolongea sur terre et sur mer avec des chances diverses, et la liberté rendue par le roi d'Aragon à Charles de Sicile, à la demande du roi d'Angleterre, n'apporta qu'une courte trêve aux hostilités. Il s'agissait, en effet, bien moins de la Sicile que de l'Aragon même, dont le pape avait donné l'investiture à Charles de Valois; et le roi de France, étant roi de Navarre par Jeanne, sa femme, aimait mieux avoir un frère qu'un ennemi pour voisin de ses lointaines possessions d'Espagne. Charles II, de Sicile, intervint, et offrit à Charles de Valois, en échange du royaume incertain d'Aragon, les comtés d'Anjou et du Maine, qu'il tenait de son père; et Philippe-le-

Bel, dont les finances étaient épuisées par le luxe de sa cour, ayant essuyé quelques échecs, consentit enfin à cet arrangement. Une autre conquête plus utile s'offrait au roi de France. Les seigneurs de l'Aquitaine, charmés des bonnes grâces de sa personne et mécontents d'Édouard, qui s'occupait de donner un roi à l'Écosse, n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer les vassaux de la France, dont ils avaient adopté la langue, les mœurs et les lois. Les liens de famille entre les rois de France et d'Angleterre avaient maintenu la paix pendant trente-cinq ans; mais la haine des deux peuples n'avait fait que sommeiller, et il suffit, pour la réveiller, d'une querelle de matelots anglais et normands dans le port de Bayonne. Philippe-le-Bel se prétendit insulté, et cita le roi d'Angleterre à comparaître en personne devant son parlement de Paris. Édouard envoya son frère Edmond, et malgré l'intervention des deux reines, Marie et Jeanne, il fallut qu'Édouard enjoignît à ses lieutenants en Guienne « de rendre au roi de France toute la terre de Gascogne à sa volonté » (2 février 1294). Il ne tarda pas à s'en repentir; mais une guerre était nécessaire pour reprendre l'Aquitaine, et les affaires de Galles et d'Écosse occupaient toutes les forces d'Édouard. Les barons d'Angleterre s'intéressaient peu d'ailleurs aux possessions de leur roi sur le continent. Philippe-le-Bel avait ainsi conquis la riche Aquitaine par une confiscation judiciaire, et le mariage de son fils avec la fille d'Othon IV lui donna le comté de Bourgogne sans coup férir. On ne peut se refuser à reconnaître là une sorte d'habileté dans la politique de Philippe-le-Bel; mais n'est-il pas à croire, en voyant l'épuisement des finances du royaume et les coupables moyens employés pour les rétablir, que l'or fut le mobile de ces importantes conquêtes? Philippe-le-Bel, guidé dans ses opérations financières par deux Italiens plus habiles que consciencieux, eut souvent recours à des exactions fiscales peu honorables pour les conseillers de la couronne, et pour la couronne elle-même. L'altération des monnaies et l'établissement de la maltôte, impôt onéreux pour le commerce, prouvèrent alors que la guerre n'est pas la seule cause de ruine des peuples et des gouvernements.

Pendant que Philippe-le-Bel promettait des secours au roi

d'Écosse, Baliol, contre le roi d'Angleterre, Édouard excitait le comte Gui de Flandre à la révolte contre le roi de France; c'était la guerre. Elle eut d'abord pour résultat la victoire de Furnes remportée par le comte d'Artois sur les Flamands, et la prise de Bruges par Philippe-le-Bel. Le comte de Flandre, abandonné par son allié Édouard, et ayant perdu successivement ses villes les plus importantes, vint, sur l'invitation de son vainqueur, Charles de Valois, se confier à la générosité du roi de France. Cette confiance lui fut fatale. Une prison s'ouvrit pour lui et ses deux fils, et la Flandre fut réunie aux domaines de la couronne (1301). La ruine du comte Gui et du roi Baliol était la conséquence de la réconciliation des rois de France et d'Angleterre; et cette réconciliation, cimentée par le mariage de Marguerite, sœur de Philippe, avec Édouard, fut l'œuvre du pape, Boniface VIII. Ce pontife, en réjouissance de ce succès, créa le *jubilé* centenaire, et tant que dura l'année 1300, il n'y eut jamais moins de deux cent mille pèlerins dans les murs de Rome. La foi vivait encore; mais non plus cette foi guerrière qui entraînait les chrétiens à la délivrance de la Terre-Sainte. La ruine de Saint-Jean-d'Acre avait, dès l'année 1291, replacé toute la Syrie sous le joug de l'islamisme; et chaque fois que l'Église avait élevé sa voix en faveur du christianisme expirant au delà des mers, il s'était fait un profond silence dans toute la chrétienté. Jérusalem n'était plus qu'un souvenir de gloire et de malheur, et les pèlerinages s'arrêtaient à Rome aux pieds du prêtre de Jésus-Christ.

Boniface VIII se crut dès lors assez puissant pour dicter au roi ses volontés. Plus il avait favorisé les Français, protecteurs des Guelfes, dans les affaires de Sicile, plus il se croyait en droit de compter sur leur appui. Il appela en Italie Charles de Valois, en lui offrant l'espérance du trône d'Occident, dont Albert d'Autriche s'était emparé par un crime, et le nomma capitaine général du siége apostolique. Cependant un différend s'étant élevé à l'occasion de la vicomté de Narbonne entre l'archevêque et le roi, Boniface VIII voulut intervenir. Son légat, l'archevêque de Pamiers, parla avec hauteur à Philippe-le-Bel, qui le fit traduire devant son conseil. Le saint-père prit parti pour l'évêque qui avait parlé en son nom; il lança contre le

roi une bulle qui fut lacérée, comme outrageante pour l'honneur de la couronne, par l'assemblée des états du royaume, convoquée en l'église de Notre-Dame, le 10 avril 1302.

Pendant que Philippe-le-Bel bravait les excommunications de Boniface VIII, et l'accusait même d'hérésie devant la chrétienté, son lieutenant en Flandre, Jacques de Châtillon, provoquait, par sa dureté, la révolte des Flamands contre la domination du roi de France. Le 21 mars 1302, quinze cents Français furent massacrés dans Bruges par les corps de métiers, et aussitôt le fils du comte de Flandre, toujours prisonnier, vint se mettre à la tête des communes flamandes révoltées. Robert d'Artois, chargé par Philippe-le-Bel de mettre à la raison ces bourgeois mutins, partit avec une brillante armée; et le 11 juillet, on se trouva en présence sous les murs de Courtrai. Robert d'Artois, malgré les conseils du connétable Raoul de Nesle, qui proposait de séparer les Flamands de la ville, marcha droit à eux; mais un canal les séparait; les cavaliers français, enveloppés de poussière, ne l'aperçurent point, et les premiers rangs, poussés par ceux qui les suivaient, y furent précipités en tumulte. Leurs chevaux effrayés se rejetèrent en arrière, et à la faveur de ce désordre, les Flamands les attaquèrent en flanc, sans qu'ils pussent se défendre. Robert d'Artois, le connétable Jacques de Châtillon, Gui de Nesle et Simon de Melun, maréchaux de France, le chancelier Pierre Flotte, et plus de trois cents des plus illustres chevaliers, se firent tuer bravement; le comte de Clermont, le comte Gui de Saint-Paul et le duc de Bourgogne, qui seuls échappèrent au massacre par la fuite, *portèrent toujours grande honte et reproche en France.*

La sanglante défaite de Courtrai réveilla Philippe-le-Bel de son rêve de gloire, et, comme il arrive toujours après un revers, ses ennemis cachés se montrèrent à découvert. L'argent manquait surtout : il fallut, pour s'en procurer, affranchir des serfs, conférer la noblesse à des roturiers, et altérer de nouveau les monnaies; une confiscation des biens des membres du clergé qui s'étaient prononcés pour le pape contre le roi, vint au secours du trésor; enfin, l'honneur national aidant, Philippe-le-Bel se trouva bientôt à Arras à la tête de dix mille ca-

valiers et de soixante mille fantassins. Cette fois, c'était le roi lui-même qui devait conduire sa brave noblesse et ses fidèles communes à la vengeance de l'affront de Courtrai. Des pluies continuelles forcèrent d'ajourner l'expédition; dans l'intervalle, Philippe-le-Bel consentit à rendre l'Aquitaine au roi d'Angleterre, à condition que celui-ci se reconnaîtrait vassal du roi de France; puis, répondant par la violence aux excommunications de Boniface VIII, il l'effraya tellement par une captivité de quelques jours, que le 11 octobre 1303, une fièvre chaude le délivra de ce redoutable adversaire. Tranquille sur ce point, le roi de France ne songea plus qu'à la guerre de Flandre; et, soit calcul, soit générosité, il rendit la liberté au vieux comte Gui qui, n'ayant pu réussir à calmer l'effervescence des Flamands, revint à Compiègne mourir dans sa prison. Un voyage du roi dans le midi de la France, pendant lequel il réprima la sévérité de l'inquisition établie à Toulouse et augmenta les priviléges des villes du Languedoc, fit arriver de l'argent dans son trésor et des soldats sous ses drapeaux; en sorte que, lorsque la saison des batailles fut venue, Philippe-le-Bel put opposer aux soixante mille fantassins de la Flandre des forces à peu près égales.

C'est à la fin de septembre 1304 que les deux armées se rencontrent près de Mons-en-Puelle; les Flamands, retranchés derrière un double rang de chariots, s'inquiètent peu des attaques de la gendarmerie française, qui se contente d'escarmoucher aux portes du camp. Tout à coup, au moment où le jour commence à baisser, ils sortent à l'improviste de leurs retranchements par trois issues à la fois, et marchent droit aux tentes de Philippe qui allait se mettre à table. A pied et sans armes, le roi ne leur échappe que parce qu'il n'est pas reconnu; on pille sa tente, et quinze cents cavaliers ont déjà mordu la poussière avant que les Français puissent se rallier. Par bonheur Philippe a trouvé un cheval et une lance : le front découvert pour être mieux reconnu des siens, il les appelle, et revient à la charge lorsque les Flamands se croient déjà victorieux. *Le roi se combat! le roi se combat!* s'écrie-t-on de toutes parts dans les rangs de l'armée française, et chacun tient à honneur de ne pas moins faire que le roi. Surpris à leur tour, les Fla-

mands cherchent vainement à résister. Partout des lances, partout des épées les environnent et les pressent; la nuit vient, l'obscurité seule sauve les débris de cette brillante armée qui, peu d'heures auparavant, menaçait la France d'un nouveau désastre de Courtrai. Le roi victorieux garda les villes de Lille et de Douai, et se fit payer deux cent mille livres pour les frais de la guerre; l'honneur de la France était vengé.

CHAPITRE XLIV.

PHILIPPE IV, DIT LE BEL. — LOUIS X, DIT LE HUTIN.

De 1304 à 1316.

L'histoire reproche avec raison à Philippe-le-Bel ses exactions fiscales et le système de confiscation qu'il établit pour enrichir le trésor royal, toujours épuisé par son luxe et ses prodigalités. Sous son règne, les Lombards et les Juifs eurent souvent à se plaindre d'être dépouillés et proscrits; et cependant ils n'hésitaient point à revenir en France exercer leur commerce, leur industrie, leur usure, au risque de se voir de nouveau en butte aux persécutions. Il fallait donc que la cupidité les aveuglât sur le danger, ou que ces confiscations n'entraînassent pas leur ruine complète. Ne condamne-t-on pas encore aujourd'hui à de fortes amendes ceux qui se livrent à l'usure ou qui vendent à faux poids? Les ordonnances étaient sans doute plus sévères dans leur texte que dans leur exécution, et l'empressement que mettaient les victimes à revenir les braver semble indiquer que les pertes étaient toujours amplement compensées par les bénéfices. L'altération des monnaies nous paraît plus condamnable; c'est un vol manifeste que rien ne peut justifier. Deux Italiens, les frères Francesi, conseillèrent cette mesure à Philippe-le-Bel, qui eut la faiblesse d'y recourir plusieurs fois pour sortir de ses embarras financiers; mais elle ne pouvait que les suspendre un moment pour les augmenter ensuite. Le vice de cette mesure se révéla bientôt au roi, lorsqu'on lui paya les impôts avec cette fausse monnaie qu'il avait faite. Il

comprit alors que la probité et la bonne foi sont le meilleur système financier, et il en revint aux monnaies de saint Louis. Philippe-le-Bel n'aurait pas dû s'arrêter là dans l'imitation de son aïeul.

Nous sommes arrivés à l'événement tragique et mystérieux qui a flétri la fin du règne de Philippe et presque effacé le souvenir de la victoire de Mons-en-Puelle. Nous voulons parler du procès et du supplice des Templiers. Cet ordre religieux et militaire s'était formé à l'époque de la croisade de saint Bernard. La garde du saint temple, et plus tard sa délivrance, telle était leur mission. Soumis à un grand-maître qu'ils nommaient entre eux, « ils vivaient, nous dit saint Bernard, sans avoir rien en » propre, pas même la volonté. Vêtus simplement, n'ayant de » parure que leurs armes, couverts de poussière, le visage brûlé » par le soleil, le regard fier et sévère, armés pour les com» bats, de foi au dedans, de fer au dehors.» Cent quatre-vingts ans d'existence avaient modifié étrangement les statuts sévères du fondateur Hugues de Payens et de ses neuf compagnons. Les vœux de chasteté et de pauvreté avaient bientôt paru à leurs successeurs plus gênants que celui de mourir pour Dieu, et le seul qu'un chevalier du Temple n'eût pas oublié au moment de leur procès était de « ne jamais fuir en présence de » trois ennemis. » Forcés en 1305 de revenir en France, les Templiers avaient rapporté de Palestine d'immenses richesses; le trésor de l'ordre était renfermé dans la maison du Temple à Paris, forteresse inaccessible au roi même, sans la permission du grand-maître; ils possédaient en outre neuf mille manoirs, où quinze mille chevaliers, qui formaient alors la sainte milice et relevaient du pape et non du roi, n'avaient plus d'autre mission que de jouir en paix de leurs immenses revenus. Il est probable que l'inaction forcée de ces guerriers, si actifs naguère, les entraîna à de condamnables excès et même à l'oubli complet des statuts de leur ordre. Une réforme eût été juste; on aima mieux les détruire. Devons-nous croire que ce fût uniquement pour s'emparer de leurs richesses? Il est au moins permis d'en douter, quand on voit la confiscation de leurs biens prononcée par le pape en faveur de leurs frères les Hospitaliers. Philippe-le-Bel, assez puissant pour les mettre à mort,

ne l'était-il donc pas assez pour les dépouiller de leurs trésors, sans avoir recours au supplice des chevaliers et à la destruction de l'ordre tout entier? D'un autre côté, ajouterons-nous foi aux crimes honteux, aux lâches sacriléges dont ils furent accusés? nous associerons-nous à la haine de Philippe-le-Bel pour les poursuivre et les condamner au tribunal de l'histoire? demanderons-nous, avec l'assemblée des États du royaume, que la honte du châtiment égale le scandale du crime? abandonnerons-nous les Templiers aux bûchers de l'inquisition, comme le fit le pape Clément V, pour sauver Boniface VIII de la condamnation dont le roi de France voulait flétrir sa mémoire? Tâchons d'être justes envers Philippe-le-Bel, comme envers les chevaliers du Temple.

Philippe-le-Bel, trois ans auparavant, leur avait accordé de nouveaux priviléges « en considération de la piété et de la li-» béralité magnifique de ces chevaliers, pour lesquels il avait » une sincère prédilection. » — Il avait choisi Jacques de Molai, grand-maître de l'ordre et son ami, pour tenir un de ses enfants sur les fonts du baptême. Tout à coup cette prédilection et cette amitié se changent en haine. Il faut à Philippe-le-Bel l'abolition de l'ordre; il faut la mort de tous les Templiers. Quel est leur crime? leur puissance. Quinze mille chevaliers, aussi riches que braves, formaient une armée permanente qui, avec un grand-maître ambitieux ou un pontife entreprenant, aurait suffi pour renverser le trône. Cette nombreuse milice, indépendante de la royauté, était pour elle un danger constant. Philippe-le-Bel, dont le caractère était fier, irascible et ombrageux, ne put voir grandir près de lui une puissance rivale de la sienne, et il l'étouffa dans la flamme des bûchers. Un crime douteux, une accusation absurde, un supplice horrible : voilà tout ce qui nous apparaît aujourd'hui du procès des Templiers. Est-il donc étonnant que tout l'odieux en retombe sur Philippe-le-Bel? Ce qui ajoute encore à l'intérêt qu'inspire la mémoire des chevaliers du Temple, c'est la haute vertu et la résignation sublime du grand-maître, Jacques de Molai, qui semble résumer en lui seul l'ordre tout entier. On croit voir l'innocence de leur vie dans le courage de sa mort. « Ils avouèrent dans les » tortures, mais ils nièrent dans les supplices, » a dit Bos-

suet : ces seules paroles sont la plus belle oraison funèbre des Templiers.

Pendant que les chevaliers du Temple mouraient en France dans les supplices, les Hospitaliers, leurs rivaux de gloire en Palestine, s'emparaient de l'île de Rhodes, et recueillaient leur héritage. Cet héritage, en passant par les mains des agents du fisc, s'amoindrit tellement qu'il leur parut onéreux, et c'est peut-être cette circonstance qui a fait accuser Philippe-le-Bel d'avoir sacrifié la riche milice du Temple à la plus vile des passions, la cupidité.

Une tradition, qu'on peut révoquer en doute, attribue à Jacques de Molai le don de prophétie. Au moment où les flammes du bûcher l'enveloppaient de toutes parts, on l'entendit citer à comparaître au tribunal de Dieu, à quarante jours, le pontife qui avait condamné les Templiers, et à un an le roi qui avait fait exécuter la sentence. Quarante jours après, Clément V mourut à Roquemaure, le 20 avril 1314, et le 29 novembre de la même année, Philippe-le-Bel, âgé seulement de quarante-six ans, expirait à Fontainebleau d'une maladie de langueur, aggravée par un accident de chasse. Il avait vu, avant de mourir, les femmes de ses trois fils flétries par des condamnations publiques pour le déréglement de leurs mœurs, et ces chagrins domestiques, joints au souvenir des Templiers, amenèrent l'accomplissement de la prédiction de Jacques de Molai.

Ces déplorables événements avaient jeté sur la fin du règne de Philippe-le-Bel un nuage de tristesse que sa mort ne put dissiper entièrement; aussi Louis X, son fils aîné, qui lui succéda, différa-t-il d'une année la cérémonie de son sacre, pour qu'elle n'eût pas lieu sous cette fâcheuse impression. Le manque d'argent contribua en outre à ce retard. Le surnom de *Hutin* lui fut donné sans doute dans sa jeunesse, car on ne voit dans son règne, qu'il commença à l'âge de vingt-cinq ans, rien qui motive cette qualification de *Tapageur*. Il parut même redouter de prendre tout d'abord les rênes du gouvernement, et son oncle, Charles de Valois, ne demanda pas mieux que de s'en charger. A la mort de Philippe-le-Bel, un mécontentement général semblait agiter le royaume; les seigneurs étaient humiliés, le clergé inquiet, et le peuple misérable. Charles de Valois pensa qu'en

sacrifiant à la haine publique les ministres du roi mort, il ferait à la fois un acte de bonne justice et d'habile politique. Ces ministres, sauf Enguerrand de Marigny, étaient d'ailleurs des parvenus; et, si Philippe-le-Bel avait aimé à s'entourer de bourgeois de préférence aux nobles, on pensa qu'une conduite tout opposée rendrait au trône sa puissance et sa popularité. Le chancelier Pierre de Latilli, évêque de Châlons-sur-Marne, fut d'abord jeté en prison : puis on en vint au favori de Philippe, Enguerrand de Marigny, homme sage et rusé qui, dit-on, avait eu la témérité de donner un démenti au frère du roi. Charles de Valois s'en souvint; mais dans l'accusation contre Marigny, il ne fut d'abord question que de l'altération des monnaies, d'exactions fiscales et de détournement des deniers publics. Il n'y avait pas là peine de mort; aussi Charles de Valois y joignit-il l'accusation de sorcellerie. Condamné à être pendu, sans avoir pu se défendre, Enguerrand de Marigny expia sur le gibet de Montfaucon une parole imprudente. On se contenta de mettre à la torture Raoul de Presles, l'un des chefs du parlement de Paris, et de confisquer ses biens; il n'avait, heureusement pour lui, offensé aucun frère du roi.

La condamnation flétrissante de la reine, Marguerite de Bourgogne, n'avait point rompu son mariage avec Louis X, et cependant le roi négociait une nouvelle union ave Clémence de Hongrie. Quand tout fut arrêté, on trouva un matin Marguerite étouffée dans sa prison de Château-Gaillard. On lui avait fait grâce de la vie après son crime; mais sa vie était devenue un crime plus grave depuis que sa mort importait au bonheur de Louis. Le nouveau mariage du roi et son sacre se firent au mois d'août 1315, avant que les cendres de sa première femme fussent refroidies.

La noblesse, qu'importunait la puissance du parlement où les bourgeois étaient en majorité, avait déjà obtenu sous Philippe-le-Bel le rétablissement du combat judiciaire. Ce retour aux coutumes féodales, favorisé par Charles de Valois, ne s'arrêta pas là sous Louis-le-Hutin. Les nobles de Normandie réclamèrent d'anciens priviléges qu'on n'osa pas leur refuser. La Bourgogne et la Champagne, la Picardie et le Languedoc, qui commençaient à devenir des provinces distinctes, firent entendre

leurs plaintes. Il fallut encore y faire droit. La bourgeoisie, à l'imitation de la noblesse, éleva des prétentions qu'on dut satisfaire; et l'Université de Paris obtint le rétablissement de ses anciennes franchises. Sans doute, c'étaient là des progrès; mais ces progrès mal dirigés étaient plutôt un affaiblissement de la royauté qu'un triomphe des principes de la Charte anglaise. Les concessions arrachées à la faiblesse du pouvoir profitent rarement à la liberté des peuples. La liberté ne s'improvise point; elle est fille du temps, mais il ne faut qu'un jour pour la détruire.

Louis-le-Hutin ne tarda pas à s'apercevoir du danger de ces concessions irréfléchies, et il pensa que la guerre pouvait seule rendre à la couronne son autorité si gravement compromise. Il se flattait de reconstruire d'un seul coup l'édifice dont il avait lui-même dispersé les pierres; mais l'argent manquait pour l'expédition qu'il projetait en Flandre, et il est à regretter que ce soit le désir de s'en procurer qui ait inspiré l'édit du 3 juillet 1315, dans lequel nous lisons: « Considérant que, selon le droit » de nature, chacun doit naître Franc, et que notre royaume » est dit et nommé le royaume des Francs, voulons que cela » soit de fait comme de nom, et que franchise soit donnée aux » serfs à bonnes et convenables conditions. » — Ces conditions étaient une somme d'argent proportionnée à la fortune de chaque serf. Il faut croire que le servage était alors peu pénible, ou que la pauvreté des serfs était extrême, puisque cette ordonnance ne fit entrer que peu d'argent dans le trésor royal. L'autorisation donnée aux juifs de rentrer en France pour dix ans fut plus profitable; et, vers le milieu d'août, Louis était entre Lille et Courtrai, à la tête d'une nombreuse armée.

La Flandre était menacée d'une nouvelle bataille de Mons-en-Puelle, lorsque les pluies, qui duraient depuis long-temps, augmentèrent au point qu'il devint impossible d'entrer en campagne, et l'armée fut congédiée sans avoir pu combattre. Ces pluies produisirent en outre une famine et des maladies que ne conjurèrent pas les prières et les processions ordonnées dans tout le royaume. Quelques esprits religieux attribuèrent ces fléaux à ce que l'Église était sans chef depuis la mort de Clément V. Les cardinaux rassemblés en conclave à Carpentras

n'avaient pu s'entendre; ils profitèrent même d'une alarme produite par un incendie pour s'échapper par une fenêtre. Il fallut que Louis X envoyât son frère Philippe-le-Long, comte de Poitiers, pour les rassembler de nouveau et faire en sorte que le parti italien ne triomphât pas du parti français; car on regardait comme un grand bonheur que le saint-père habitât la France. Mais lorsque enfin, après un interrègne de plus de vingt-sept mois, les cardinaux, renfermés à Lyon par Philippe, nommèrent Jacques Renaud d'Ossa, fils d'un savetier de Cahors, et évêque d'Avignon, Louis X ne pouvait plus jouir de ce triomphe; il était mort le 5 juin 1316, pour avoir bu du vin à la glace après avoir joué à la paume. A ce règne de moins de deux ans succéda une régence de quatre mois, dont s'empara Philippe-le-Long. La reine Clémence de Hongrie était enceinte à la mort de Louis; l'enfant qu'elle mit au monde fut un fils qui reçut le nom de Jean, mais qui, n'ayant vécu que cinq jours, peut à peine être compté parmi les rois. Son sacre fut le baptême, et son royaume le ciel.

CHAPITRE XLV.

PHILIPPE V, DIT LE LONG. — CHARLES IV, DIT LE BEL.

De 1316 à 1328.

La mort du fils de Louis-le-Hutin soulevait en France pour la première fois une grave question. Sa première femme, Marguerite de Bourgogne, lui avait donné une fille, nommée Jeanne; et Eudes de Bourgogne, oncle de cette princesse, réclama pour elle la couronne de France, tandis que Philippe-le-Long s'en emparait, comme fils de Philippe-le-Bel et frère de Louis-le-Hutin. Son droit était au moins douteux. Dans aucun royaume voisin, les femmes n'étaient exclues du trône, que l'on considérait comme un fief, soumis à toutes les règles ordinaires des successions. Les lois de Clovis et les capitulaires de Charlemagne étaient tombés en oubli; et, comme la dynastie capétienne s'était jusqu'alors perpétuée de mâle en mâle, on

n'avait aucun antécédent pour décider la question. La victoire appartenait au plus fort et au plus habile : Philippe-le-Long fut l'un et l'autre. Il avait vingt-quatre ans : sa régence de quatre mois avait mis entre ses mains le timon des affaires, et ce n'était pas une enfant de six ans à peine, fille d'une reine flétrie dans l'opinion, qui pouvait le lui arracher. Cependant, lorsque Philippe convoqua les pairs du royaume pour la cérémonie de son sacre, son frère Charles, comte de la Marche, refusa d'y venir, et le duc de Bourgogne protesta en faveur de sa nièce Jeanne. Les comtes de Valois et d'Évreux, oncles du roi, assistèrent à son sacre, mais ne cachèrent pas leur mécontentement. Philippe-le-Long fit alors un appel à la nation, et, dans une assemblée générale des états où furent admis des nobles, des prélats et des bourgeois, il fit reconnaître ses droits et décider que jamais les femmes ne pourraient succéder à la couronne de France. On donna à cette décision le nom de *loi salique*, comme si elle n'eût été que la confirmation des lois de Clovis. Philippe V, dans un intérêt tout personnel, fit une loi toute nationale, et ce fut là un grand bonheur pour la monarchie française. Le droit de succession au trône fut dès lors réglé d'une manière invariable. C'est ainsi que Dieu fait quelquefois servir les passions des hommes au bonheur de l'humanité. Le trône de Philippe V s'affermit encore par la mort de son fils âgé d'un an (18 février 1317); car, son frère Charles, ayant l'espoir de lui succéder, se rapprocha de lui; le duc de Bourgogne épousa sa fille aînée, et le fils aîné du comte d'Évreux fut uni à Jeanne, seconde fille de Louis X. Ces mariages de famille étouffèrent tous les germes de discorde parmi les *royaux de France* (c'est ainsi qu'on les appelait), et les principes de la loi salique n'eurent plus de contradicteur. Il était décidé que *le royaume de France ne devait pas tomber en quenouille.*

Cependant le fils du savetier de Cahors, le nouveau pape, Jean XXII, apportait dans l'exercice de son pouvoir une hauteur que ne justifiait pas l'humilité de sa naissance, et une sévérité que les superstitions de son enfance rendirent aussi absurde qu'impitoyable. Par lui les bûchers de l'inquisition furent relevés, non-seulement pour les hérétiques et les sorciers, mais encore pour les moines mendiants de l'ordre de Saint-François.

Leurs statuts leur interdisaient de rien posséder : on leur objecta qu'ils possédaient du moins le pain qu'ils mangeaient et que leur donnait la charité publique. Placés ainsi entre la nécessité de mourir de faim ou de manquer aux règles de leur ordre, plusieurs obtinrent le martyre : leur vie n'était pas autre chose. Peut-être était-il sage de réformer en partie ces ordres mendiants, mais devait-on les punir par la mort de leur obstination à faire contraster leur pauvreté avec le luxe des prélats?

Les juifs ne pouvaient pas échapper au terrible Jean XXII, et malheureusement Philippe V se fit le complice des persécutions sanglantes dont ils furent les victimes. Le peuple n'était lui-même que trop disposé à regarder comme coupables et dignes de mort, des hommes qui s'enrichissaient de sa misère. Aussi leurs supplices n'excitèrent-ils aucune pitié.

Il est difficile de s'expliquer comment pouvait se prêter à d'aussi injustes persécutions le roi qui écrivait en tête d'une de ses ordonnances : « Quand nous reçûmes de Dieu le gouverne» ment de nos royaumes, le plus grand désir que nous eussions » et que nous ayons encore, fut et est de justice et droiture » garder et maintenir. » Cette justice et cette droiture se manifestèrent bien dans quelques ordonnances sur l'administration du royaume, entre autres celle qui déclare inaliénables les domaines de la couronne et y réunit ceux que le roi possédait avant son avénement; mais on ne les retrouve point dans l'impitoyable rigueur qui fut déployée contre les lépreux dans la plupart des villes de France. Les guerres de Syrie avaient introduit en Europe cette terrible maladie des peuples de l'Orient. Il était peu de cités qui n'eussent leur *maladrerie*. C'était, hors de l'enceinte des villes, une espèce d'hôpital où l'on renfermait les lépreux. Ce fléau immonde, propagé par la malpropreté, avait pris un caractère contagieux qui alarmait les populations. Ce fut sans doute l'impuissance de la science à guérir la lèpre qui fit recourir à un atroce expédient : on tua les lépreux. Saint Louis les soignait lui-même de ses mains, et protégeait leur infirmité par un culte religieux. Pour justifier la barbarie qui remplaça ces soins pieux, on accusa les lépreux d'empoisonner les rivières et les fontaines, à l'instigation

des juifs et des mahométans. Aussi, juifs et lépreux furent-ils confondus dans l'animosité populaire et dans les exécutions d'une aveugle justice. Philippe devint malade lui-même, lorsqu'il sévissait contre les malheureuses victimes de la lèpre; et peut-être les accusa-t-il de sa maladie. Il eut recours aux prières, aux reliques de la Sainte-Chapelle; il ordonna même le dégrèvement de plusieurs impôts; tout fut inutile. Son lit de douleur, qu'il garda cinq mois, fut son lit de mort (13 janvier 1322). La loi salique, la paix avec la Flandre, qui conserva à la France Béthune, Lille et Douai, et quelques sages ordonnances, ne peuvent suffire pour faire pardonner à Philippe-le-Long ses bûchers et ses échafauds. Il n'était cependant ni cruel ni sanguinaire, mais il était faible et superstitieux, et les rois subissent dans l'histoire le blâme de tout le mal qui se fait en leur nom. Il est juste de dire que les persécutions contre les juifs étaient dans l'esprit de la nation, et que la mort des lépreux était peut-être le seul moyen de délivrer la France d'un horrible fléau.

Il arriva que la loi salique, proclamée par Philippe V, pour exclure du trône les filles de son frère Louis, fut tournée à sa mort contre ses propres filles, et son frère cadet, Charles, monta sur le trône sans obstacle, comme héritier légitime. Ce troisième fils de Philippe-le-Bel, qui reçut le surnom de son père, n'avait pas moins que ses frères à se plaindre de la conduite de sa femme, Blanche de Bourgogne. Il n'eut pas, comme Louis-le-Hutin, recours à un crime pour briser un lien honteux, mais il obtint du pape une annulation de son mariage, et il épousa successivement Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, et Jeanne d'Evreux, sa cousine. Charles-le-Bel arrêta les supplices; c'est là sa plus belle gloire. Il eut ensuite l'idée d'une croisade : il porta même la croix sur ses habits, et fit équiper quelques vaisseaux; mais sa résolution n'alla pas plus loin, et ses exploits se bornèrent à châtier le sire de Casaubon, haut baron du midi de la France, que ses crimes nombreux vouaient à l'exécration de ces provinces. Charles-le-Bel le fit pendre sans égard pour sa noblesse. C'était justice; ce qu'on peut reprocher à Charles-le-Bel, c'est d'avoir obéi aux passions populaires dans leurs accusations de sorcel-

lerie contre une foule de gens qui, peut-être, n'avaient que le tort d'être plus rusés ou moins crédules que d'autres. Des prêtres, des moines, furent surtout en proie aux persécutions pour de prétendus crimes de magie et de sorcellerie; et des magistrats, qui passaient pour les plus érudits des hommes, croyaient à ces crimes et les punissaient du dernier supplice. Nous verrons que cette croyance aux magiciens et aux sorciers se prolongea bien au delà des temps d'ignorance et de superstition ; tant ce qui tient du merveilleux a d'empire sur l'esprit des hommes.

Pendant que tout restait calme en France sous la crainte des impitoyables légistes qui formaient le conseil du roi, tout s'agitait au dehors. La guerre était en Flandre entre le comte Louis et Robert de Cassel, élu chef par les bourgeois de Bruges. Charles-le-Bel intervint entre les communes flamandes et leur comte prisonnier. Il obtint pour le comte Louis de Flandre la liberté, et pour lui-même deux cent mille livres. Les Flamands préférèrent cette humiliation à une guerre qui eût ruiné leur commerce. — En Allemagne, Frédéric d'Autriche était vaincu et fait prisonnier par Louis de Bavière, que sa victoire élevait à l'empire, et la nation suisse se faisait indépendante de l'Autriche par le courage de ses montagnards. La couronne impériale fut un moment suspendue sur la tête de Charles IV, mais il manqua de force et d'habileté pour s'en emparer. L'Angleterre était le théâtre des plus déplorables désordres. Le faible et dissolu Édouard II sacrifiait sa couronne à son favori, Hugues Spencer, et Isabelle, sa femme, venait en France demander à son frère vengeance de son coupable époux. Charles lui donna des armes et de l'argent; et pendant qu'il envoyait son oncle Charles de Valois s'emparer d'une partie de la Guyenne, Isabelle descendait en Angleterre avec mille cavaliers. La nation était pour elle, et le lâche Édouard lui fut livré, ainsi que son favori. Un pareil prisonnier était d'une garde trop difficile : on le tua, et Édouard III, son fils, qui monta sur le trône d'Angleterre, se hâta de faire la paix avec Charles-le-Bel : « Par contemplation, dit le traité, de notre très-chère dame, la » reine d'Angleterre, sœur du roi de France » (1327).

Peu de temps après, Charles-le-Bel tomba malade. « Quand

» il aperçut que mourir lui convenoit, nous dit Froissart, il » devisa que s'il advenoit que la reine s'accouchât d'un fils, il » vouloit que messire Philippe de Valois, son cousin germain, » en fût mainbourg (tuteur), et régent du royaume, jusques » à donc que son fils seroit en âge d'être roi; et s'il advenoit » que ce fût une fille, que les douze pairs et les hauts barons » de France eussent conseil et avis entre eux d'en ordonner et » donnassent le royaume à celui qui avoir le devroit. Sur ce, » le roi Charles alla mourir environ la Chandeleur (1er février » 1328), ni demeura mie grandement après ce que la reine » Jeanne accoucha d'une fille. De quoi le plus du royaume en » furent durement troublés et courroucés. »

Une fatalité semblait avoir pesé sur les derniers Capétiens. Les trois fils de Philippe-le-Bel étaient morts successivement sans avoir passé l'âge de trente-quatre ans, et sans qu'aucun d'eux eût aucune des grandes qualités qui auraient pu exciter les regrets sur leur fin prématurée. L'homme le plus marquant de cette époque était Charles de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi, et qui fut fils, frère, père, oncle, gendre, beau-père de rois, et jamais roi. Doué d'un esprit guerrier et de quelques talents militaires, il imprima seul le mouvement et la vie aux règnes des trois fils de Philippe-le-Bel. Il dirigea les conseils, commanda les armées, et rendit ainsi plus facile l'avénement au trône de son fils Philippe, après la mort de Charles-le-Bel. Toutefois, le supplice d'Enguerrand de Marigny est une tache à sa mémoire. A la vérité, étant sur son lit de mort, il fit distribuer des aumônes à tous les pauvres de Paris, en leur recommandant de prier *pour le seigneur Enguerrand* et *le seigneur Charles;* mais si cette tardive expiation a suffi pour réhabiliter le ministre de Philippe-le-Hardi, a-t-elle suffi à la réhabilitation du bourreau comme à celle de la victime?

Malgré les actes de superstition barbare que nous venons de signaler, il ne faut pas croire que la civilisation n'eût pas fait d'immenses progrès depuis l'avénement de Hugues-Capet jusqu'à la mort de son dernier héritier direct, Charles-le-Bel. C'est l'époque la plus brillante de la chevalerie, de cette fée à qui nous devons toutes les ravissantes créations du moyen âge, et qui fit de l'honneur une seconde religion pour les Français.

C'est l'époque des croisades, de ces guerres saintes qui enrichirent la poésie nationale des trouvères et des troubadours des brillantes couleurs du génie oriental des Arabes, et donnèrent à l'architecture en ogive des anciens Goths cette élégante hardiesse et cette imposante majesté qui naissent du génie et de la foi. C'est l'époque où se forma la langue française dans ces naïfs et brillants essais, si peu connus encore, où la gloire et l'amour, muses de la France, remplaçaient pour la première fois les divinités surannées d'Athènes et de Rome. C'est l'époque où se fondèrent ces universités et ces colléges d'où la science se répandait au loin, et comme un phare lumineux dissipait les ténèbres et éclairait le monde. Enfin c'est l'époque où la force cessa d'être le premier des droits, où la royauté s'appuya sur le peuple sans l'opprimer, où la liberté se réveilla de son long sommeil à la voix d'un roi de France.

CHAPITRE XLVI.

PHILIPPE VI, DIT DE VALOIS.

De 1328 à 1346.

Nous sommes arrivés aux règnes désastreux des Valois; et lorsque nous verrons les guerres civiles et les invasions étrangères, auxquelles se joindront la famine et la peste, fléaux moins terribles peut-être, faire passer les trois quarts de la France sous le joug d'un roi d'Angleterre, nous serons tentés de nous demander si ce fut réellement un bienfait que cette loi salique, qui donna la couronne de France au présomptueux Philippe de Valois. Cette loi, si conforme aux intérêts du pays, n'avait pas encore reçu du temps cette sanction qui, plus tard, la rendit nationale. Le grand historien de ces temps, Froissart, nous dit même qu'elle *semble à moult de gens hors de la droite ligne.* Mais Philippe de Valois, que le renom de Charles, son père, avait rendu populaire en France, après avoir exercé la régence pendant la grossesse de la reine, Jeanne d'Évreux, n'hésita pas, dès qu'elle fut accouchée d'une fille (1er avril 1328), à prendre

le titre de roi de France. En même temps il donna le royaume de Navarre, auquel il attachait peu d'importance, à Philippe d'Évreux, son cousin, qui était alors son seul compétiteur dangereux, comme époux d'une fille de Louis X. Les Navarrois, charmés d'avoir un roi, fêtèrent son avénement par le massacre de dix mille Juifs. Philippe VI s'inquiétait peu d'un autre concurrent, le jeune Édouard III, roi d'Angleterre, dont Isabelle de France, sa mère, se contenta de revendiquer les droits par une protestation adressée aux principaux seigneurs de la Guyenne et du Languedoc. La cérémonie du sacre se fit avec une pompe extraordinaire, et Louis Ier, comte de Flandre, y parut pour se faire recevoir chevalier, et demander au roi son appui contre les bourgeois révoltés de ses villes d'Ypres et de Bruges.

Philippe de Valois était brave, et il pensa que la gloire de briller dans les tournois et dans les fêtes n'était pas la seule que dût ambitionner un roi de France. La noblesse du royaume était d'ailleurs merveilleusement disposée à châtier d'insolents bourgeois qui se permettaient de se couvrir d'armures de fer, comme les nobles chevaliers. Le vieux connétable, Gaultier de Châtillon, avait à cœur de terminer ses quatre-vingts ans par une mort glorieuse sur un champ de bataille. Tout était à la guerre; et au premier appel, Philippe de Valois se trouva à la tête d'une nombreuse et vaillante armée. Les Flamands en parurent si peu effrayés, qu'ils firent peindre sur leurs bannières un coq, et les Français, en approchant de la ville et des retranchements de Cassel, purent lire cet insolent défi :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

Tant de présomption devait être fatale aux Flamands. Le 23 août 1328, à cette heure du soir où ils savent que les Français sont dans l'usage de se désarmer pour souper, le Flamand Zannékin partage en trois corps les seize mille hommes qu'il a sous ses ordres, et à la tête du premier, il pénètre sans obstacle dans le camp français jusqu'à la tente du roi. Philippe, surpris à table, n'a que le temps de s'armer à la hâte, pendant que quelques serviteurs se dévouent; et bientôt son cri de guerre, *Montjoye saint Denis!* retentit au loin; il se jette dans la mê-

lée : les chevaliers le suivent, et les Flamands, accablés sous le poids des lourdes armures de fer dont leur vanité bourgeoise fait l'apprentissage, tombent les uns sur les autres, et trouvent la mort dans ce camp où ils sont venus l'apporter. Ils étaient seize mille en y entrant, ils n'en sortirent que trois mille, et, le lendemain, Cassel se rendit au roi sans que le coq eût chanté. Peu de jours après, Philippe, faisant son entrée triomphale dans Bruges, dit au comte de Flandre : « Beau cousin, je vous » remets en votre comté que vous avez perdu, gardez que vous » ne le perdiez de nouveau, faute d'y faire bonne justice, et » que vous ne me forciez à vous le reprendre. »

La victoire de Cassel ne fut peut-être pas sans influence sur la détermination du roi d'Angleterre, Édouard III, de venir en personne jurer foi et hommage au roi de France pour le duché d'Aquitaine. Il ne fut alors nullement question des prétentions du fils d'Isabelle à la couronne de France. Voici à quelle occasion elles lui vinrent tout à coup, et lui firent oublier la foi jurée.

Robert d'Artois avait inutilement réclamé des derniers rois l'héritage de son aïeul, Robert II, frère de saint Louis, dont il était le plus proche héritier mâle en ligne directe. Cet héritage avait été donné à la sœur cadette de son père. Devenu gendre du roi de France, Robert renouvela sa demande, et produisit, dit-on, à l'appui, des pièces falsifiées. Le parlement se prononça contre lui, et, le 8 avril 1332, un arrêt solennel, publié dans tous les carrefours de Paris, le bannit du royaume de France. Après avoir erré pendant trois années dans les provinces flamandes, Robert se réfugia en Angleterre, et n'eut sans doute pas de peine à persuader à Édouard que ses droits à la couronne de France n'avaient besoin que d'être appuyés par des armes victorieuses pour être reconnus incontestables. Il paraît même que dans ses projets de vengeance contre Philippe, les maléfices et les sortiléges furent souvent employés. Le plus perfide et le plus dangereux était assurément d'avoir éveillé l'ambition du roi d'Angleterre, qui lui donna le comté de Richemond, en échange de l'espoir du royaume de France.

Philippe, mécontent de cette protection accordée à son ennemi, Robert d'Artois, protégea à son tour contre Édouard,

David Bruce, roi d'Écosse. La guerre entre la France et l'Angleterre existait donc de fait avant d'être déclarée, et d'importants préparatifs se faisaient de part et d'autre, lorsque la Flandre donna tout à coup un prétexte à une rupture ouverte. La *bonne justice,* que Philippe avait recommandé au comte de Flandre de faire à ses peuples, avait été si sévère, que la révolte éclata de nouveau contre lui à Ypres, à Bruges et à Gand. Un brasseur de cette ville, nommé Jacquemart ou Jacques d'Arteveld, aussi riche que considéré, se mit à la tête du mouvement; et tandis que le comte Louis recourait de nouveau à la protection du roi de France, Arteveld, au nom de ses concitoyens, réclama l'appui du roi d'Angleterre. A la vérité les Flamands, après leur défaite à Cassel, avaient juré fidélité au roi de France, leur suzerain; mais Édouard d'Angleterre n'avait-il pas la prétention d'être le véritable roi de France? ils ne manquaient donc point à leur serment. Tel fut le raisonnement des bourgeois de Gand, et le roi d'Angleterre se garda bien de le contredire. Aussi, le 7 octobre 1337, Édouard prit ouvertement, dans l'abbaye de Westminster, le titre de roi de France; et, le 10 novembre suivant, une petite flotte anglaise débarquait à Cadsand, sur les côtes de Flandre, et y battait les Flamands restés fidèles au protégé du roi de France. C'était la guerre. Un siècle devait suffire à peine pour la terminer; jamais même elle n'a entièrement cessé : une paix perfide a toujours succédé à une guerre sanglante, et la rivalité de la France et de l'Angleterre est devenue, en quelque sorte, une des conditions de leur existence. On en a fait un préjugé national, que l'intérêt ébranle quelquefois, mais que le sang des deux peuples a trop souvent cimenté pour qu'il soit jamais détruit.

Philippe de Valois rêvait l'empire d'Allemagne et la gloire d'une nouvelle croisade, lorsqu'il vit sa couronne menacée; il ne songea plus qu'à la bien défendre. Édouard III avait fait alliance contre Philippe avec Louis IV, empereur d'Allemagne; et tandis qu'ils combinaient leur attaque par la Flandre, le roi envoyait ses lieutenants s'emparer de quelques châteaux de la Guyenne et de l'Agénois. Heureusement, par l'influence de Jean de Bohême, ami de Philippe, Louis IV, manquant de parole à Édouard, ne vint point le rejoindre dans les Pays-Bas, comme

il s'y était engagé, et le roi d'Angleterre se trouva à deux lieues de Bruxelles, avec une petite mais vaillante armée, attendant, pour attaquer, des soldats et de l'argent. Philippe, n'ayant pas de marine pour empêcher ces secours d'arriver, en loua une à Gênes et à Monaco, et la mit sous les ordres de son amiral, Hugues Quieret, avec mission d'intercepter tout convoi venant d'Angleterre. Cette flotte, mi-française, mi-italienne, commença heureusement la campagne par la prise et le pillage de Southampton. Édouard, à la tête d'environ vingt mille hommes, prit sa revanche en Picardie, où il brûla la ville d'Origny. Enfin, après un défi porté par le roi Philippe, les deux armées se trouvèrent en présence, le 23 octobre 1339. On allait en venir aux mains, lorsque tout à coup, sans qu'il soit possible d'assigner à cette détermination d'autre cause que la crainte d'une défaite, on renonça de part et d'autre à engager la bataille, et le signal de la retraite fut donné dans les deux camps à la fois. On continua cependant de guerroyer pendant l'hiver, et les Flamands eurent beaucoup à souffrir des excursions des partis français. Arteveld, insensible aux avances de Philippe, resta fidèle à Édouard, et attendit son retour d'Angleterre pour se joindre à lui.

Le 22 juin 1340, Édouard mettait à la voile avec une flotte montée par ses plus habiles marins et ses plus braves soldats. La flotte franco-italienne l'attendait entre Blankenbert et l'Écluse, sur une côte entourée de bancs de sable, où elle ne pouvait manœuvrer, tant les vaisseaux étaient serrés les uns contre les autres. Édouard donna sur eux à pleines voiles, et n'eut pas de peine à mettre le désordre dans leurs rangs. Les archers anglais signalèrent leur adresse; l'abordage fut terrible, et, après un combat acharné de quatre heures, les deux amiraux français étaient tués, tous les vaisseaux pris et coulés à fond, et trente mille hommes avaient perdu la vie dans les flots de la mer ou sous le fer de l'ennemi. Le même jour, Édouard entrait triomphant dans le port de l'Écluse, et un mois après, il mettait le siége devant Tournai, de concert avec son allié, Arteveld. Mais les Flamands n'avaient jamais long-temps la même volonté, et lorsqu'ils eurent subi devant Saint-Omer une défaite, dont ils accusèrent Robert d'Artois, ils ne virent plus en lui qu'un traître

à son pays; et, en une seule nuit, toute l'armée flamande regagna ses foyers, laissant Édouard continuer seul le siége de Tournai. Les deux rois en étaient aux derniers expédients pour poursuivre la guerre, lorsque Jeanne de Valois, sœur du roi de France et belle-mère du roi d'Angleterre, vint les trouver l'un après l'autre, et eut peu de peine à leur faire signer une trêve de six mois (25 septembre 1340). Malgré le désastre de l'Écluse, Philippe avait empêché la prise de Tournai, et ses lieutenants avaient conquis la moitié de la Guyenne; il pouvait donc se dire vainqueur : aussi les fêtes de tout genre signalèrent son passage à Lille et son retour à Paris.

Une autre cause de guerre ne tarda pas à s'élever entre les rois de France et d'Angleterre. Jean III, duc de Bretagne, qui avait suivi Philippe dans la guerre de Flandre, mourut peu de temps après, le 30 avril 1341. Il n'avait point d'enfants, et le duché de Bretagne fut réclamé à la fois par Charles de Blois, époux de sa nièce Jeanne de Penthièvre, et par le comte de Montfort, son frère. Les lois des successions n'étaient pas assez bien établies, et les droits des prétendants étaient trop balancés, pour que ce débat ne fût pas remis au jugement de Dieu. Dès que Charles de Montfort avait appris la mort de son frère, il s'était fait reconnaître souverain par les bourgeois de Nantes, et s'était emparé successivement de Clisson, de Rennes, d'Hennebon, de Vannes et d'Auray. Charles de Blois, au lieu d'agir, s'était contenté de recourir au roi de France, son oncle; et Philippe avait sommé Charles de Montfort de comparaître devant la cour des pairs qui devait prononcer entre lui et son rival. Charles comparut, fit valoir ses droits; mais, lisant sa condamnation dans les regards de ses juges, il partit sans attendre l'arrêt, passa en Angleterre, et offrit à Édouard de le reconnaître pour roi de France, si de son côté Édouard lui garantissait l'investiture du duché de Bretagne. Cette proposition était trop douce au cœur du roi d'Angleterre pour n'être pas accueillie, et les deux rois ne crurent pas manquer à la trêve en envoyant leurs armées se battre, hors de leur présence, l'une pour Charles de Blois, l'autre pour Charles de Montfort. La prise de Nantes par l'armée française et la captivité de Montfort ne mirent point fin à la guerre; Jeanne de Flandre,

sa femme, alla de château en château, tenant son fils par la main et disant : « Ah! seigneurs, ne vous déconfortez mie pour » mon seigneur que nous avons perdu; ce n'étoit que un seul » homme; voyez-ci mon petit enfant qui sera, si Dieu plaît, » son restaurateur, et qui vous fera des biens assez. » Le courage héroïque de cette mère lutta, avec les secours qu'elle reçut du roi d'Angleterre, contre toutes les forces du roi de France, qui envoya son fils Jean, duc de Normandie, soutenir les droits de son neveu, Charles de Blois. Cette guerre, si désastreuse pour la Bretagne, qu'elle couvrit de ruines et inonda de sang, un moment suspendue par le traité de Malestroit (19 janvier 1343), se ranima bientôt lorsque Olivier de Clisson, père du célèbre Clisson, et quatorze autres seigneurs de la Bretagne, venus à Paris pour prendre part à un tournoi, furent arrêtés par ordre du roi, et perdirent la tête sur un échafaud. On les accusa d'avoir traité avec le roi d'Angleterre pour l'introduire en France; mais aucun jugement préalable ne constata la vérité de cette accusation. La veuve de Clisson se joignit à Jeanne de Montfort, et ces deux femmes vengèrent cruellement, l'une la mort, l'autre la captivité de son époux.

Pendant que le comte de Derby regagnait en Guyenne, pour Édouard, tout ce qu'il y avait perdu précédemment, le monarque anglais débarquait avec une armée au port de l'Écluse, et venait offrir à Arteveld de faire nommer duc de Flandre son fils le prince de Galles. Mais Arteveld subissait déjà l'inconstance de la faveur populaire; accusé par les bourgeois, dont il avait été l'idole, de s'attribuer l'autorité souveraine, le pensionnaire de l'Angleterre fut arraché de sa maison et massacré par ses concitoyens, malgré ses prières et ses larmes. L'ambitieux Arteveld reconnut trop tard que le peuple, une fois révolté, ne voit plus qu'un tyran dans son maître, qu'il soit né sur le trône ou dans une échoppe, qu'il soit prince ou brasseur. Édouard, privé de cet appui sur lequel il comptait, renonça à attaquer la France du côté de la Flandre, et s'embarqua pour aller défendre les provinces d'Aquitaine que Jean, duc de Normandie, venait d'envahir, après avoir tenu à Toulouse les états-généraux du Languedoc. Mais le vent qui le portait en Gascogne changea tout à coup, et le conduisit, le 12 juillet 1346, à la

Hogue-Saint-Waast en Normandie, dont Godefroi de Harcourt lui ouvrit l'entrée.

Philippe, étant loin de prévoir cette invasion, n'avait aucune force à lui opposer; aussi, Valognes, Cherbourg, Saint-Lô et Caen tombèrent aisément au pouvoir du roi d'Angleterre. Pour justifier le pillage des villes, Édouard fit publier qu'il avait découvert à Caen un traité entre les Normands et le roi de France, dont le but était de conquérir l'Angleterre, comme au temps de Guillaume. Ce fait est peu croyable; et le traité eût-il existé, il est douteux qu'on l'eût remis à Édouard. De Caen le roi d'Angleterre marcha sur Louviers, qu'il mit au pillage; mais, ne pouvant franchir la Seine pour s'emparer de Rouen, il brûla toutes les villes de la rive gauche, et arriva à Poissy, où il fêta l'Assomption. De là il envoya ses lieutenants mettre le feu à Saint-Germain, à Saint-Cloud et à Bourg-la-Reine, sans que Philippe pût arrêter le cours de ces incendies, dont il pouvait apercevoir les flammes de son palais.

La France vit le péril qui menaçait la capitale, et s'empressa d'envoyer au roi ses meilleurs chevaliers et ses plus braves milices. Édouard, pressé vivement par l'armée française, fut bientôt forcé de se retirer, et ne s'arrêta que dans une plaine près de Crécy en Ponthieu. Ce fut le 26 août 1346 que Philippe, après une marche forcée pendant une pluie constante, arriva si près de l'ennemi, qu'il ne put se contenir, et il dit à ses maréchaux : « Faites passer nos Génois devant et commencer la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis. » Ces Génois étaient d'habiles archers qu'il avait pris à sa solde, pour les opposer aux redoutables arbalétriers de l'Angleterre. Par malheur la pluie avait endommagé les cordes des arcs; et les Génois, exposés, sans pouvoir se défendre, aux traits des archers anglais, perdirent bientôt courage. Ils se trouvaient d'ailleurs en présence d'armes plus terribles que des flèches d'arbalètes. Un historien contemporain, Villani, nous apprend qu'Édouard avait entremêlé à ses archers des « bombardes qui avec du feu lançaient de petites balles de fer, pour effrayer et détruire les chevaux; les coups de ces bombardes causèrent tant de tremblement et de bruit, qu'il semblait que Dieu tonnait, avec grand massacre de gens et ren-

» versement de chevaux. » Ainsi, la poudre à canon, dont l'invention paraît être due à Roger Bacon, savant moine anglais du treizième siècle, commençait à Crécy son terrible rôle de destruction.

Les archers génois veulent fuir; mais le chemin leur est fermé par une haie de gendarmes français, qui les tuent et les écrasent en passant, pour arriver plus vite à l'ennemi. Philippe, dans son impatience, a donné cet ordre, dont l'exécution jette le trouble parmi les gendarmes, qui ne peuvent plus suivre les princes et les chevaliers déjà engagés dans les rangs de la ligne anglaise. Le désordre n'a jamais gagné de bataille. Dès ce moment, la victoire d'Édouard n'est plus douteuse, et le courage ne suffit plus pour vaincre. Le frère du roi, le comte d'Alençon, tombe près du roi Jean de Bohême, qui, tout aveugle qu'il est, s'est fait conduire par ses écuyers au plus fort du combat, et qui meurt avec eux; le duc de Lorraine, les comtes de Flandre, de Nevers, de Blois, les archevêques de Nîmes et de Sens, le comte de Savoie et une foule d'autres seigneurs et hauts barons sont frappés et tombent sous les yeux du roi, qui lui-même a un cheval tué sous lui; il faut que Jean de Hainaut lui fasse violence pour l'arracher du champ de bataille qu'il ne peut plus défendre. Onze princes, quatre-vingts bannerets, douze cents chevaliers et trente mille soldats avaient succombé, quand fut donné le signal de la retraite, commandée par la nuit. Il est souvent arrivé aux Français de perdre des batailles par imprudence, mais jamais par lâcheté. Les champs de bataille témoins de leurs revers ont toujours attesté, comme à Crécy, par le nombre des morts, qu'en abandonnant la victoire à l'ennemi, ils ne renoncent jamais à la gloire de bien mourir.

CHAPITRE XLVII.

PHILIPPE VI, DE VALOIS. — JEAN, DIT LE BON.

De 1346 à 1356.

« Qui est là? qui frappe à cette heure? » demanda le commandant de Broye à cinq chevaliers qui se présentèrent, la nuit même de la bataille de Crécy, à la porte de son château. « Ouvrez! répondit une voix. C'est l'infortuné roi de France! » Mot touchant qu'on a cru rendre sublime en faisant répondre: C'est la fortune de la France!... La porte s'ouvrit au vaincu de Crécy; elle serait restée close au vainqueur, car la victoire d'Édouard, quelque éclatante qu'elle fût, ne donnait pas la France au roi d'Angleterre. Pas une ville alors qui ne fût fortifiée; pas un citoyen qui ne fût soldat pour défendre ses foyers. Les lois de la guerre autorisant le pillage, on ne se rendait qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense; la fidélite au roi, d'accord avec l'intérêt personnel, faisait des murailles de chaque cité un rempart pour la monarchie.

Édouard n'avait pris aucune part à la victoire qu'il venait de remporter. Tout l'honneur de la journée était au prince de Galles, son fils, qui y avait gagné ses éperons de chevalier; mais il voulut en profiter pour s'emparer de Calais, qui était pour lui la clef de la France. Calais ayant des remparts et un gouverneur en état de se bien défendre, Édouard se contenta d'en former le blocus, et fit construire une ville en bois, afin que ses soldats ne souffrissent pas du froid pendant l'hiver. Placé entre la ville et les marais qu'il fallait traverser pour y arriver, maître en outre de la mer, Édouard était certain d'empêcher qu'elle fût secourue, et comptait avoir bientôt la famine pour auxiliaire. La résistance des habitants l'irritait au point qu'il s'était promis de les passer tous au fil de l'épée. Cependant Philippe n'avait pas perdu courage. Après avoir rappelé d'Aquitaine son fils Jean, qui assiégeait vainement depuis plusieurs mois la ville d'Aguillon, il convoqua à Paris, le 25 mars

1347, une assemblée de prélats, de barons et de députés des bonnes villes du royaume, et leur demanda les moyens de venger le désastre de Crécy. On fit tout ce qu'il voulut, et le 20 mai suivant une armée était réunie à Amiens; mais ce ne fut qu'en juillet qu'il put se mettre en marche pour délivrer Calais. L'arrivée des Français en vue de la ville rendit quelque espoir aux habitants, qui déjà manquaient de vivres; mais le marais était infranchissable devant une armée aguerrie qui en défendait tous les passages. Philippe eut recours alors à un moyen qu'autorisaient les mœurs du siècle : il envoya quatre chevaliers porter un défi à Édouard, qui refusa de renoncer à l'avantage de sa position. Philippe, alors, aima mieux perdre Calais que d'exposer son armée à une défaite certaine, et il la licencia. La désolation fut grande parmi les défenseurs de la ville, lorsque le 2 août ils n'aperçurent pas du haut des remparts les bannières de France. Des vivres, ils n'en avaient plus; de l'espérance, ils venaient de la perdre; du courage, ils en avaient toujours; mais il ne pouvait les conduire qu'à une mort infaillible et à l'incendie de la ville.

C'est alors que Jean de Vienne, gouverneur de Calais, offre de livrer la place à la condition que la garnison et les habitants auront la vie sauve. Édouard, furieux de onze mois de siége, veut mort ou rançon. Cependant, à la prière de Gaultier de Mauny, son plus brave chevalier et son plus sage conseiller, il exige seulement que six des plus notables bourgeois viennent, en chemise, pieds nus et la hart au col, lui apporter les clefs de la ville et se mettre à sa merci. Lorsque la fatale réponse fut connue dans Calais, il se fit dans la population rassemblée sur la place un profond silence de consternation. Qui voudra se dévouer pour ses concitoyens? La merci d'Édouard, c'est la mort; tous le savent. C'est donc à la mort, à un supplice plus terrible peut-être, qu'il faut se condamner. Qui l'osera?... « Ce sera moi, dit Eustache de Saint-
» Pierre, le plus riche bourgeois de la ville. Si je meurs pour
» sauver ce peuple, j'ai l'espérance d'avoir grâce et pardon
» devant notre seigneur Dieu... » Toute la foule tombe à ses pieds en pleurant et baise ses vêtements. Ce noble exemple entraîne Jean d'Aïre, Jacques et Pierre de Vissant, et en un mo-

ment les six victimes, les six héros sont trouvés. Couverts d'une chemise de toile brune, la corde au cou et les pieds nus, ils se rendent au camp d'Édouard : Gaultier de Mauny, à qui Jean de Vienne les a remis, les présente au roi en disant : « Sire, voici la représentation de la ville de Calais, à votre or» donnance. » — Eustache de Saint-Pierre fléchit les genoux et remet les clefs au roi, qui en les prenant garde un morne silence et un front sévère, tandis qu'autour de lui tous les guerriers ne peuvent retenir leurs larmes. Édouard et les six bourgeois sont les seuls qui ne pleurent pas. L'un conserve son courroux, les autres leur dignité. « Qu'on leur tranche la tête! » dit le roi d'Angleterre; et les bourreaux s'avancent. C'est en vain que Gaultier de Mauny et les chevaliers anglais demandent pitié et merci; Édouard n'écoute rien : il semble impatient de vengeance et altéré du sang généreux qui va couler. Par bonheur une femme était là. C'est la reine d'Angleterre. Elle se jette aux pieds de son terrible époux. « Ah! gentil sire, dit» elle, depuis que je repassai la mer en grand péril, si, comme » vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé. Or vous » prie-je humblement et requiers en propre don, que, pour » le fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez » avoir de ces six hommes merci. — Ha! dame, répond le roi » avec une émotion qu'il ne peut cacher, j'aimasse trop mieux » que vous fussiez autre part que ci!... Vous me le priez si » acertes que je ne vous le ose refuser, et combien que je le » fasse avec peine, tenez, je vous les donne, si en faites votre » plaisir. — Monseigneur, très-grand merci! » s'écrie la reine; et ôtant elle-même la corde que les bourgeois avaient au cou, elle leur fait donner des vêtements et les rend à leurs familles, qui, du haut des remparts, assistaient de loin à ce douloureux et touchant spectacle.

Les bourgeois étaient sauvés, mais la ville de Calais était perdue pour le roi de France. Édouard en chassa presque tous les habitants et la peupla d'Anglais. Calais devait être une ville anglaise pendant plus d'un siècle, et la seule consolation de cette perte est, encore aujourd'hui comme elle fut alors, le souvenir de l'héroïque dévouement des bourgeois de Calais. Nous nous garderons bien, comme l'ont fait quelques historiens, d'é-

lever un doute sur le récit de Froissart. Nous n'avons pas le courage d'arracher une si belle page du livre de notre histoire.

La prise de Calais avait épuisé les finances d'Édouard ; d'un autre côté, le trésor du roi de France ne lui permettait pas de recommencer la guerre. Une trêve fut donc signée le 28 septembre 1347, et l'année suivante un fléau plus terrible encore que la guerre vint jeter la consternation dans la France et même dans l'Europe entière. Une peste contagieuse venue du Levant, et qui commença à Florence, enleva dans une année plus d'un tiers de la population du royaume. Elle n'épargna ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Le peuple dans son désespoir accusa les juifs et fit des victimes. N'était-ce pas assez du fléau ? Mais le peuple ne sera jamais assez éclairé pour être juste. Il voudra toujours qu'on expie les malheurs qui l'atteignent et qu'il ne comprend pas. Frappée de terreur et de misère, la France ne pouvait payer ses impôts, et Philippe fut obligé de revenir à la déplorable ressource de l'altération des monnaies. Il changea en même temps tous les trésoriers et receveurs des taxes. L'économie nouvelle apportée dans les dépenses de la couronne lui permit d'acquérir, à prix d'argent, la baronnie de Montpellier et le Dauphiné, qu'il donna à son petit-fils, Charles (1349). La peste qui avait prolongé forcément la trêve entre la France et l'Angleterre, ayant enfin cessé d'exercer ses ravages, Philippe fit épouser à son fils Jean la veuve du duc de Bourgogne, et au nouveau dauphin, son petit-fils, Jeanne de Bourbon : lui-même épousa Blanche, sœur du roi Charles de Navarre, qui mérita trop bien le surnom de *Mauvais*. Ce mariage fut fatal à Philippe, qui, peu de temps après, tomba malade et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, le 22 avril 1350, après un règne de vingt-deux années, plus agité que glorieux, et dont, par malheur, la défaite de Crécy et la perte de Calais furent les principaux événements.

Jean, son fils, qui lui succéda, avait plus de loyauté et non moins de valeur que son père. Élève de Jean de Bohême, qui s'était fait dans la chevalerie un renom européen, Jean tenait avant tout à être reconnu pour un preux chevalier. C'était assez pour le duc de Normandie ; ce n'était pas assez pour le roi de France. Le premier acte de son pouvoir, après la cérémonie de

son sacre, fut le supplice du connétable Raoul, comte d'Eu et de Guines, à qui il fit trancher la tête sous ses yeux. Quel était le crime de Raoul? Une lettre que lui montra Jean, et qui parut le confondre, en contenait le secret. On peut croire que c'était l'engagement de livrer Guines aux Anglais; mais toute la noblesse du royaume témoigna plus que de la surprise d'un châtiment dont elle ignorait la cause, et dont aucun jugement ne justifiait la sévérité. Jean donna la charge de connétable à Charles d'Espagne de la Cerda, et le nomma en même temps comte d'Angoulême. Cette faveur devait lui coûter cher. Après avoir rendu visite au pape à Avignon, où il se distingua dans un tournoi, Jean revint à Paris présider les états-généraux du royaume (16 février 1351). Le but principal de cette assemblée était d'obtenir de l'argent pour recommencer la guerre avec l'Angleterre. La trêve allait expirer, et aucun des deux rois n'était disposé à la renouveler. Jean, ayant obtenu des hommes et de l'argent, commença le premier les hostilités par la prise de Saint-Jean-d'Angely; ce seul fait d'armes, acheté par la perte de quelques chevaliers, amena une nouvelle trêve d'une année. Mais cette politique de temporisation, commandée par l'état des finances, était peu du goût de la noblesse française, qui, depuis l'affaire de Crécy, ne demandait qu'une occasion de prendre sa revanche. Pour se consoler des ennuis de la trêve, Robert de Beaumanoir, chevalier breton du parti de Charles de Blois, porta un défi au gouverneur anglais de Ploërmel, et trente chevaliers français eurent la gloire de vaincre en champ-clos trente chevaliers anglais; faible consolation pour l'honneur de la France!

Jean avait, par politique, fiancé sa fille à ce Charles de Navarre, dont son père avait épousé la sœur, et lui avait assigné pour dot les revenus de ce même comté d'Angoulême qu'il venait de donner à son favori, Charles d'Espagne. Le roi de Navarre n'était pas homme à supporter cet affront, et sa haine, avant d'éclater contre le maître, tomba sur le favori. Il fit assassiner le connétable et se retira dans son château d'Évreux, d'où il parut braver la colère du roi. Jean ne trouva pas sa noblesse disposée à le seconder dans sa vengeance contre Charles-le-Mauvais, et deux traités successifs, où l'honneur de la cou-

ronne semble avoir été trop oublié, amenèrent entre eux une réconciliation qui ne pouvait être sincère ni durable.

Cependant la trêve avec l'Angleterre était expirée: Édouard, trop occupé en Écosse pour venir guerroyer sur le continent, y envoya son fils, le prince de Galles, avec une armée d'élite. Le comte d'Armagnac, qui commandait pour le roi en Languedoc, n'essaya même pas de combattre, et le roi ne put, faute d'argent, aller au secours de ses provinces dévastées. C'est alors qu'il rassembla à Paris (le 13 novembre 1355) les états-généraux qu'on nommait de la *langue d'oïl*, c'est-à-dire de la France au nord de la Loire, pour les distinguer des états-généraux des provinces du midi, qui se rassemblaient à Toulouse, et qui se nommaient de la *langue d'oc. Oïl,* dans le français d'alors, signifiait *oui*, comme *oc* en provençal.

Les trois états de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie votèrent un impôt de huit deniers pour livre sur toute chose qui serait vendue, et augmentèrent le droit sur le sel, qu'on nommait la gabelle. La France entière, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, fut soumise à cette contribution que les besoins de l'État rendaient urgente et nécessaire. C'était le gouvernement représentatif de nos jours en ce qu'il a de plus important, le vote des impôts. La création récente d'une chambre des comptes avait pour but d'en surveiller l'emploi. Le roi de Navarre et le comte Geoffroy d'Harcourt se refusèrent dans leurs comtés à payer ces impôts; et leur exemple, suivi dans plusieurs provinces, augmenta tellement les embarras de Jean, qu'il se crut en droit de punir cette nouvelle trahison de son vassal. Charles-le-Mauvais n'avait pas borné ses intrigues au refus d'un impôt: il était parvenu, par de perfides insinuations, à entraîner le fils de Jean, le dauphin Charles, dans un projet de révolte contre son père. Par bonheur l'âme droite et généreuse du jeune prince aperçut à temps le piége où il allait tomber. L'aveu et le repentir de sa faute lui obtinrent son pardon et même l'investiture du duché de Normandie. Jean feignit de pardonner également à Charles-le-Mauvais; mais un jour (16 avril 1356) que le nouveau duc de Normandie donnait à dîner au roi de Navarre et à son allié le comte d'Harcourt, dans le château de Rouen, le maréchal Arnoul d'Audeneham, en-

trant tout à coup, l'épée nue à la main, dans la salle du festin : « Nul ne se meuve pour chose qu'il voie, s'écrie-t-il, s'il » ne veut être mort de cette épée! » Le roi, qui le suit, s'approche du roi de Navarre, et le saisissant par la tête : « Or » sus, traître, lui dit-il, tu n'es pas digne de seoir à la table de » mon fils! » — Le jour même le comte d'Harcourt et trois autres confidents des projets de Charles ont la tête tranchée aux portes de Rouen, en présence du roi et de son fils. Charles-le-Mauvais est conduit au Louvre et jeté dans une prison. Ses seigneuries en France sont confisquées. A cette nouvelle, Philippe de Navarre, frère du roi, et Godefroy d'Harcourt, oncle du décapité, ne respirent plus que vengeance. Ils font alliance avec le roi d'Angleterre, qui leur envoie le duc de Lancastre, alors en Bretagne. Mais l'armée de Jean est déjà trop nombreuse pour que le général anglais ose l'attaquer, et il repart, sans avoir rien entrepris pour défendre Évreux, qui tombe au pouvoir du roi.

Nous prendrions de la noblesse de cette époque une idée trop défavorable, si nous considérions comme traîtres au roi et à la France ceux des seigneurs français qui se rangèrent alors sous la bannière du roi d'Angleterre ou du roi de Navarre. Ces deux princes avaient des droits, par lès femmes, à la couronne de France, et la loi salique n'avait pas été si universellement reconnue qu'il ne fût permis d'en contester le privilége exclusif en faveur de Philippe de Valois et de son fils. Dans plusieurs familles il y eut, à cet égard, un complet dissentiment. L'illustre maison d'Harcourt en est la preuve. L'ambition, l'intérêt ou la haine ne furent pas les seuls mobiles qui entraînèrent dans le parti d'Édouard quelques noms déjà célèbres dans nos annales. Beaucoup de Français, comme les Flamands, comme les Bretons, virent dans Édouard le roi de France; et si la politique du roi d'Angleterre eût été aussi habile et son caractère aussi généreux que ses armes furent prospères, les Valois auraient peut-être été bientôt flétris du nom d'usurpateurs. Ce qui perdit Édouard, c'est qu'il se montra plus Anglais que Français. Ce qui sauva Philippe et ses successeurs, c'est qu'ils ne compromettaient pas l'indépendance nationale qui ne voulait pas périr.

CHAPITRE XLVIII.

JEAN, LE BON.

De 1356 à 1364.

Jean venait d'enlever Évreux et Breteuil au roi de Navarre, son prisonnier, lorsqu'il apprend que le prince de Galles a quitté Bordeaux, et qu'après avoir ravagé l'Auvergne et le Berry, il menace la Touraine et l'Orléanais. Le roi ne perd pas de temps; il rassemble son armée à Blois et cherche à couper la retraite au prince de Galles, qui vient de brûler Romorantin, où la valeur de Craon et de Boucicault n'a cédé qu'à la puissance du canon. L'armée anglaise espérait rentrer en Guyenne avant d'être atteinte, lorsque, le 16 septembre 1356, elle se trouve tout à coup en présence du roi de France et de sa nombreuse armée, à deux lieues de Poitiers. Le prince de Galles, que la couleur de son armure a fait nommer le Prince-Noir, voit que l'heure de mourir est venue, car il n'a avec lui que quelques milliers de combattants, mais du moins il vendra cher la victoire. Il se retranche sur un coteau planté de vignes, entouré de haies et de fossés, et auquel on ne peut arriver que par un chemin creux assez étroit. Devant lui, dans la plaine, se déploie l'armée française, divisée en trois corps de bataille, commandés par le roi, son frère et ses quatre fils, dont l'aîné n'a pas vingt ans. Au moment où, après avoir invoqué le Dieu des armées, le roi va donner le signal de l'attaque, un cavalier se présente et demande à lui parler; c'est le cardinal de Périgord qui vient porter des paroles de paix. Le prince de Galles offrait de rendre les prisonniers qu'il avait faits et les villes et châteaux qu'il avait conquis depuis trois années; il s'engageait en outre à ne point porter les armes contre la France pendant sept ans, et à payer deux cent mille écus d'or pour les frais de la guerre. Le roi, trop sûr de vaincre, exige que le prince anglais et cent chevaliers se rendent prisonniers : — « Mes chevaliers, répond-il à ces propositions, ne seront pris que les

» armes à la main. Quant à moi, quoi qu'il arrive, l'Angleterre » n'aura pas à payer ma rançon. »

Ces négociations ont fait perdre une journée au roi de France; mais le Prince-Noir ne l'a pas perdue, toute la nuit a été employée à creuser des fossés et à élever des palissades. Le lendemain, au lever du soleil, suivant le plan d'attaque arrêté la veille, trois cents chevaliers d'élite s'engagent dans le chemin creux pour chasser les archers anglais embusqués derrière les haies et les palissades. A peine entrés, ils y sont assaillis par une grêle de traits. Les chevaux blessés se cabrent et se rejettent en arrière; plusieurs tombent et entraînent leurs cavaliers. C'est en foulant aux pieds leurs cadavres que les deux maréchaux d'Audeneham et de Clermont parvinrent jusqu'aux premiers rangs anglais : Clermont y est tué. Dès que le bruit de cet échec arrive au second corps, commandé par le duc d'Orléans, il y apporte une sorte de désordre, et l'attaque imprévue de six cents cavaliers anglais qui le chargent en flanc, achève sa défaite. La cavalerie allemande prend la fuite dès qu'elle a vu tomber ses deux chefs, et déjà il ne reste plus sur le champ de bataille que la division que commande le roi.

* « Le roi, faisant serrer les rangs, marche aux Anglais qui sortaient du défilé pour l'attaquer; il se faisait remarquer au milieu des siens par sa haute taille, son air martial, et par les fleurs de lis d'or semées sur sa cotte d'armes : il était à pied comme le reste de ses chevaliers, et tenait à la main une hache à deux tranchants, arme des vieux Franks. A ses côtés était son fils, le jeune Philippe, à peine âgé de quatorze ans, comme le lionceau auprès du lion..... Le choc fut rude : d'un côté, c'était le Prince-Noir environné de Chandos, du captal de Buch, fameux rival de Duguesclin, de d'Audeley, d'Aubrécicourt, des comtes de Warwick et de Suffolk, maréchaux d'Angleterre; de l'autre, le roi Jean, accompagné de Jacques de Bourbon et de Pierre de Bourbon, père de ce Louis II de Bourbon, dont les vertus annoncèrent celles d'Henri IV, des deux princes d'Artois, fils d'un traître et tous deux fidèles.....

» Jean vit approcher le prince de Galles avec une joie intré-

* Le fragment entre guillemets est emprunté à l'admirable récit de la bataille de Poitiers, par le vicomte de Châteaubriand.

pide; abandonné des deux tiers de ses soldats, il ne lui vient pas même un moment à la pensée de reculer, résolu qu'il était de sauver l'honneur français s'il ne pouvait sauver la France. Nos hommes d'armes ayant raccourci leurs piques, le roi ne put les faire remonter à cheval comme le prince de Galles avait fait remonter les siens. L'armée anglaise, toute à cheval, se ruait à grands cris sur l'armée française toute à pied. Les flots des combattants étaient poussés vers Poitiers, et ce fut près de cette ville que se fit le plus grand carnage...

» Déjà les plus braves avaient été tués, le bruit diminuait sur le champ de bataille, les rangs s'éclaircissaient à vue d'œil, les chevaliers tombaient les uns après les autres comme une forêt dont on coupe les grands arbres. Charny, haussant l'oriflamme, luttait encore contre une foule d'ennemis qui la lui voulaient arracher. Jean, la tête nue (son casque était tombé dans le mouvement du combat), blessé deux fois au visage, présentait son front sanglant à l'ennemi. Incapable de crainte pour lui-même, il s'attendrit sur son jeune fils, déjà blessé en parant les coups que l'on portait à son père. Il voulut éloigner l'enfant royal et le confia à quelques seigneurs; mais Philippe échappa aux mains de ses gardes et revint auprès de Jean malgré ses ordres. N'ayant pas assez de force pour frapper, il veillait aux jours du monarque en lui criant: « *Mon père, prenez-garde! à droite! à gauche! derrière vous!...* » à mesure qu'il voyait approcher un ennemi.

» Les cris avaient cessé; Charny, étendu aux pieds du roi, serrait dans ses bras roidis par la mort l'oriflamme qu'il n'avait pas abandonnée, il n'y avait plus que les fleurs de lis debout sur le champ de bataille. La France tout entière n'était plus que dans son roi. Jean, tenant sa hache des deux mains, défendant sa patrie, son fils, sa couronne et l'oriflamme, immolait quiconque osait l'approcher. Il n'avait autour de lui que quelques chevaliers abattus et percés de coups, qui se ranimaient dans la poussière à la voix de leur souverain, faisaient un dernier effort et retombaient pour ne plus se relever. Mille ennemis essayaient de saisir le roi vivant, et lui disaient : « *Sire, rendez-vous!* » Jean, épuisé de fatigue et perdant son sang, n'écoutait rien et voulait mourir. »

Il fallut se rendre cependant, et ce fut un Français de l'Artois, Denis de Robec, qui eut le triste honneur de faire son roi prisonnier. Jean aima mieux remettre son gant à un Français qu'à tout autre. Conduit en présence du jeune vainqueur, il fut traité en roi de France par le fils de celui qui prétendait l'être; et quand on se mit à table, le prince de Galles voulut servir lui-même son royal captif, disant qu'il n'était pas assez présomptueux pour s'asseoir à la table d'un si grand prince et d'un si vaillant homme. Édouard devait être moins généreux dans sa victoire.

Le dauphin Charles, revenu à Paris, s'empressa d'y convoquer les états-généraux du royaume. Il s'y trouva huit cents personnes; mais, comme il arrive dans les jours malheureux, on éleva des plaintes, on formula des accusations, on demanda le renvoi des conseillers de la couronne: on mit enfin des conditions sévères aux faibles ressources d'hommes et d'argent que l'on offrait en échange. L'évêque de Laon, Robert-le-Coq, et le prévôt des marchands de Paris, Marcel, se signalèrent par d'amers reproches contre le passé, et exigèrent, pour garantie de l'avenir, qu'ils auraient part au gouvernement du pays. Le dauphin fut obligé de consentir à tout ce qu'on voulut. Était-ce le seul amour du bien qui inspirait ce Marcel, lorsque, profitant de la détresse de la royauté, il lui imposait, au nom du peuple, de dures et humiliantes conditions? Était-ce un véritable patriotisme qui l'animait lorsqu'il apprenait aux bourgeois de Paris à tendre leurs rues de chaînes et à s'armer pour défendre leurs remparts? Nous le verrons bientôt.

Cependant une trêve de deux années avait été signée à Bordeaux par le roi captif, avant son départ pour l'Angleterre: on ne se battait plus qu'en Bretagne pour la succession de ce duché. En attendant la reprise des hostilités, les soldats licenciés se réunirent par bandes sous des chefs entreprenants qui les menèrent au pillage des campagnes. L'administration de Marcel et de ses adhérents était impuissante contre les excès d'une soldatesque indisciplinée; mais elle se manifesta en favorisant l'évasion de Charles-le-Mauvais, qui devint plus puissant dans Paris que le dauphin lui-même. En opposition aux gens du roi, qui portaient la couleur blanche, Marcel fit porter aux Parisiens un chaperon rouge et bleu; et un jour que le dauphin tenait

conseil avec Robert de Clermont, maréchal de Normandie, le sire de Conflans, maréchal de Champagne, et quelques prélats et chevaliers, Marcel entra tout à coup dans la salle avec des gens armés, et après avoir porté plainte des compagnies de gendarmes qui ravageaient les environs de Paris : « Sire, » dit-il, ne vous esbahissez de choses que vous voyez. » Puis, se tournant vers les bourgeois armés : « Allons, dit-il, faites en » bref ce pour quoi vous êtes venus ici. » A l'instant ils s'élancèrent sur les maréchaux de Champagne et de Normandie, et leur sang rejaillit sur les vêtements du dauphin. La vie du prince fut épargnée. Marcel se contenta de lui mettre sur la tête son chaperon rouge et bleu. Il exigea même que Charles prît le titre de régent du royaume. Mais Étienne Marcel, le prévôt des marchands, était alors le véritable régent; il était du moins le roi de Paris.

Cependant, la noblesse s'était réunie à Compiègne et avait demandé au dauphin la punition des assassins des deux maréchaux. Charles de Navarre s'empressa d'en prévenir son allié Marcel, qui aussitôt s'empara du Louvre et fortifia de nouveau Paris. Le dauphin ne pouvait plus rentrer dans sa capitale. Un nouveau danger menaçait le trône. Les plaintes des états avaient retenti au loin dans les campagnes. Les paysans sentirent plus vivement leurs souffrances du jour qu'on leur dit qu'ils souffraient, et, quand on leur demanda de l'argent pour racheter leurs seigneurs captifs en Angleterre, ils se dirent qu'ils ne devaient rien à ceux qui n'avaient pas su les défendre. Les pillages des compagnies franches, qui parcouraient le pays, ajoutaient à leur exaspération; le sobriquet de *Jacques Bonhomme,* que leur donnaient les hommes de guerre, fit ce que la misère n'avait pu faire. Ils s'armèrent pour se défendre d'abord, puis pour attaquer; ils confondirent dans leur haine les aventuriers et les seigneurs; ils incendièrent les châteaux et massacrèrent sans pitié tous ceux qu'ils soupçonnaient d'être nobles ou chevaliers. Cette guerre des paysans contre la noblesse, qu'on a nommée la Jacquerie, menaçait de devenir générale, lorsqu'elle finit par l'extermination de tous les *Jacques.* Leur foule indisciplinée ne put que se faire tuer dès que les nobles et les chevaliers se réunirent pour les combattre.

Les bourgeois de Paris, dirigés par Marcel et appuyés par le roi de Navarre, étaient plus redoutables à la noblesse et à la royauté. Charles-le-Mauvais avait été nommé par Marcel capitaine-général; mais une entrevue qu'il eut avec le dauphin le fit soupçonner de trahison, et il fut chassé de Paris par ceux-là même qui l'y avaient appelé. Triste destinée de l'homme qui fut traître une fois; on ne peut plus croire à sa loyauté. Marcel allait bientôt lui-même reconnaître cette dure vérité. Le dauphin entourait Paris de ses troupes, et les vivres commençaient à y manquer. Alarmé des plaintes des bourgeois, Marcel a de nouveau recours au roi de Navarre et lui offre de livrer Paris aux Anglais plutôt que d'y recevoir le dauphin. Charles-le-Mauvais accepte dans l'espoir d'être roi lui-même. Ainsi, pour avoir trahi son roi, Marcel était entraîné à trahir ses concitoyens. Mais un échevin, nommé Maillart, a deviné son lâche projet; il en fait prévenir Pépin des Essarts et Jean de Charny, chefs du parti royaliste à Paris, et, au moment où Marcel va livrer les clefs de la porte Saint-Antoine, il tombe frappé d'une hache, et les cris de : Mort aux traîtres! vive le dauphin de France! sont les derniers mots qu'il entend avant de mourir. Le grand citoyen Marcel, le vertueux prévôt des marchands, en était venu, par orgueil et par ambition, à livrer sa ville aux ennemis de son pays! (31 juillet 1358.)

Trois jours après, le dauphin de France faisait son entrée à Paris, appuyé sur l'échevin Maillart, et entouré des acclamations de ce même peuple qui peu auparavant avait porté Marcel en triomphe. Parvenu devant les halles, le prince aperçut un enfant de quinze ans qui, bravant les hommes d'armes, criait de toute sa force : « Mort aux royaux! alarme! défendez-vous, gens de » Paris. » Charles, poussant alors son cheval tout près du champion populaire : « Passez, passez, lui dit-il en souriant. On ne » vous en croira pas, beau sire. »

Charles-le-Mauvais, trompé dans ses espérances, s'empressa de quitter Saint-Denis, après en avoir pillé la riche abbaye, et il s'en fut, avec ses troupes, dévaster la Picardie. Robert-le-Cocq, l'évêque de Laon, l'ami de Marcel, vint se joindre à lui, et expliqua ainsi sa conduite aux états-généraux. Presque tout le royaume était en proie au brigandage, tandis que le dau-

phin s'efforçait à Paris d'effacer les traces de l'anarchie. Le besoin de la présence du roi se faisait de plus en plus sentir, et on commença de traiter des conditions de sa délivrance. Édouard demandait la restitution en toute souveraineté de toutes les anciennes provinces anglaises du continent, et de plus une rançon de quatre millions d'écus d'or. Le dauphin convoqua les états-généraux, qui furent unanimes pour rejeter ces humiliantes propositions, et la guerre commença aussitôt avec une nouvelle fureur. Édouard pénétra en France, et le roi de Navarre se fit son auxiliaire dans la dévastation de l'Artois, de la Champagne et de la Bourgogne. Le dauphin luttait avec peine contre tant d'ennemis. Cependant Édouard, effrayé, dit-on, par un orage, et craignant peut-être que la victoire ne lui enlevât ce que la victoire lui avait donné, signa le traité de Brétigny, qui lui donnait plusieurs provinces du royaume de France, et fixait à trois millions d'écus d'or la rançon du roi Jean (8 mai 1360).

Après quatre années de captivité, Jean revoyait la France livrée encore aux déprédations des grandes compagnies; il mit tous ses soins à les combattre, et en compensation de tout l'or que sa délivrance coûtait à la France, il s'empara de la Bourgogne et de la Champagne, à la mort du duc de Bourgogne, et les réunit à la couronne, au préjudice du traître Charles de Navarre, qui en était l'héritier. Il donna la Bourgogne à son quatrième fils, Philippe, qui avait mérité le surnom de Hardi à la bataille de Poitiers.

Jean commençait à rétablir l'ordre dans le royaume; il s'occupait même d'organiser une croisade, lorsqu'il apprend que le duc d'Anjou, son fils, qui était un des otages pour le payement de sa rançon, s'est enfui de Calais. Aussitôt Jean fait demander à Édouard un sauf-conduit pour venir à Londres reprendre ses fers. Jean n'a pas oublié qu'il est chevalier: il juge que son honneur l'engage plus fortement que l'intérêt de son royaume, et qu'un roi doit être esclave de sa parole. Le 3 janvier 1364, il s'embarque à Boulogne, et quitte la France qu'il ne devait plus revoir. On a dit, mais rien ne le prouve, qu'un sentiment tendre le rappelait en Angleterre. Jean obéissait au sentiment de l'honneur, dont sa vie de chevalier et de roi est

empreinte, et lorsque, trois mois après son retour à Londres, il rendit son âme à Dieu (8 avril 1364), il put dire, sans crainte d'être démenti par l'histoire, cette admirable maxime qu'il avait prise pour règle de conduite : « Quand la bonne foi » serait bannie de la terre, elle devrait se retrouver dans le » cœur des rois. »

CHAPITRE XLIX.

CHARLES V, DIT LE SAGE.

De 1364 à 1373.

Philippe de Valois et Jean-le-Bon, tous deux princes guerriers, avaient perdu la plus grande partie des conquêtes de Philippe-Auguste; Charles V, roi peu belliqueux, eut la gloire de les recouvrer. C'est que Philippe et Jean furent plus braves chevaliers que bon capitaines, et que leur habileté ne répondit point à leur courage. On apprenait bien alors les nobles exercices de la chevalerie, mais l'art de la guerre, qui fait gagner les batailles, était presque entièrement ignoré. Un hasard heureux décidait plus souvent de la victoire qu'une habile combinaison, et il fallut qu'un pauvre chevalier breton vint montrer à cette belliqueuse époque que le génie est plus puissant que le hasard.

Il était né vers 1320, dans le château de la Motte-Broon, près de Rennes, un enfant si disgracieux de manières et si laid de visage, « que son père et sa mère le hayaient moult, et sou» vent désiraient sa mort. » Armé d'un bâton, il ne se plaisait qu'à batailler avec les enfants du voisinage, et quand on lui reprochait sa laideur : « Je suis ford laid, répondait-il : jamais » ne serai bien venu des dames, mais serai hardi et vaillant à » l'encontre des ennemis. » — Cet enfant s'appelait Bertrand du Guesclin. Il semble que la Providence ait fait naître du Guesclin pour Charles V, et Charles V pour du Guesclin. La France, en proie aux guerres civiles et aux invasions étrangères; la France, sans argent comme sans armée, avait des pertes à ré-

parer et des ennemis à combattre : il lui fallait à la fois un homme sage au conseil et un homme fort à la bataille. Ces hommes furent Charles V et du Guesclin : l'un fut la tête qui dirige, l'autre le bras qui exécute, le sage roi et le bon connétable. Avec de tels hommes la France devait être sauvée de l'anarchie et de la guerre, et elle le fut.

Le dauphin de France, Charles, qui le premier porta, comme fils aîné du roi, ce titre de dauphin, avait vingt-sept ans lorsqu'il succéda à Jean-le-Bon; mais déjà il avait exercé le pouvoir royal pendant les quatre années de captivité de son père, et cette expérience, qui fut la leçon du malheur, servit puissamment à la gloire de son règne. Il avait vu de près les hommes et les événements, et il avait compris qu'en s'assurant des hommes il se rendrait maître des événements. On lui reprochait avec raison d'avoir abandonné trop tôt et trop vite le champ de bataille de Poitiers. Soit qu'il se défiât de son courage, soit qu'il crût que le devoir d'un roi n'est pas de risquer sa vie ou sa liberté dans les batailles pour y acquérir un vain renom de bravoure chevaleresque, Charles V se tint toujours éloigné des combats, et il se contenta de faire dire à son rival Édouard : « Il n'y eut onc roi qui si peu s'armât, et si n'y eut onc » roi qui tant me donnât à faire. » Qu'avait-il besoin d'ailleurs de se jeter, faible de corps et *léger de courage*, dans la mêlée des combattants? N'avait-il pas là, pour tenir haute et droite la bannière de France, son bon connétable? Ce n'est jamais, pensait-il encore, sur un champ de bataille qu'on peut méditer ces sages ordonnances qui font la prospérité des peuples, bien plus que d'éclatantes victoires. En renonçant pour lui-même à la gloire des armes, Charles V mérita peut-être ce surnom de Sage, qu'il reçut de son temps et que la postérité n'a pas hésité à lui confirmer.

Cette sagesse lui révéla tout d'abord que son véritable ennemi était ce Charles-le-Mauvais, qui avait voulu, disait-on, l'empoisonner dans sa jeunesse, et dont les prétentions au trône de France s'étaient révélées par son alliance avec le factieux prévôt de Paris. Cette même sagesse lui fit deviner un grand capitaine dans ce chevalier breton, qui bataillait depuis quelques années pour Charles de Blois dans la guerre de Bretagne. Il

chargea donc le sire Bertrand du Guesclin d'enlever au roi de Navarre ses villes et châteaux du comté d'Évreux, et Charles-le-Mauvais envoya, pour les défendre, le plus redoutable champion de l'armée anglaise, le captal de Buch : c'était mettre Gascon contre Breton, brave contre brave. Le roi se préparait à Rheims à la cérémonie de son sacre, lorsqu'un chevalier accourut à toute bride, et lui annonça que du Guesclin avait battu complétement, à Cocherel près d'Évreux, une armée d'Anglais et de Navarrois, et fait prisonnier son chef, le redouté captal de Buch, déjà si fatal à la France (16 mai 1364). Charles ne pouvait commencer son règne sous de meilleurs auspices : une victoire. Le comté de Longueville, enlevé à Philippe de Navarre, fut la récompense de du Guesclin, qui reçut bientôt après l'ordre d'aller en Bretagne défendre Charles de Blois contre le protégé de l'Angleterre. Du Guesclin, moins heureux cette fois, fut fait prisonnier à la bataille d'Auray, où Charles de Blois perdit la Bretagne et la vie. Charles V cessa dès lors de défendre des droits abandonnés par la fortune, et le traité de Guérande, en consacrant ceux de Montfort, mit fin à la guerre qui désolait la Bretagne depuis vingt-cinq ans (11 avril 1365). En même temps Charles signait la paix avec le roi de Navarre, qui recevait la baronnie de Montpellier, en échange des seigneuries de Meulan, de Mantes et de Longueville que la guerre lui avait enlevées. Cette double paix fit naître un nouveau fléau que la sagesse du roi n'avait pu prévoir.

Que vont devenir tous ces hommes d'armes qui ne savent pas d'autre métier que celui de la guerre? Voudront-ils rentrer dans leurs foyers, où les attendent d'humbles travaux, et le bras qui a si long-temps porté la lance et l'épée consentira-t-il à reprendre la charrue du laboureur ou le marteau de l'ouvrier? Les seigneurs même qui les commandent renonceront-ils à cette vie de dangers et de gloire qui leur est si chère? La misère et l'ennui, qui les attendent dans leurs châteaux en ruines, leur rappellent combien il est doux de mener joyeuse vie aux dépens de l'ennemi. A la vérité il n'y a plus d'ennemis à combattre, mais qu'importe? quiconque possède est un ennemi pour celui qui ne possède rien. La guerre continuera donc, non plus contre tel ou tel roi, mais contre tout ce qui offre une chance

de pillage. Vainement Charles V présente à leur bravoure l'attrait d'une croisade en Égypte et d'une expédition en Hongrie. Pourquoi iraient-ils chercher si loin ce qu'ils ont sous la main? Formés en grandes compagnies, les Malandrins (c'est ainsi qu'on les nomme) parcourent le royaume en le ravageant. A leur approche les portes des villes et des châteaux se ferment; mais les campagnes n'ont aucune barrière à opposer à leurs brigandages. Les gémissements de la France arrivaient de tous côtés au roi qui ne pouvait remédier à tant de maux, dont la captivité de du Guesclin était peut-être le plus grand de tous.

Alors régnait en Castille un prince à qui des crimes nombreux, parmi lesquels on comptait l'empoisonnement de sa femme, Jeanne de Bourbon, belle-sœur de Charles V, avaient fait donner par ses sujets le nom trop mérité de Pierre-le-Cruel. Il avait un frère naturel, Henri de Transtamare, aussi brave qu'ambitieux, qui ne demandait pas mieux que de se venger, en détrônant son frère, des mauvais traitements qu'il en avait reçus. L'idée vint à Charles V de diriger vers la Castille les redoutables compagnies qui désolaient la France, et il leur offrit pour les commander dans cette expédition un prince des *fleurs de lis,* Jean de Bourbon, et lui adjoignit du Guesclin, dont il venait de payer la rançon. Le nom déjà fameux du chevalier breton rassembla comme par enchantement, sous sa bannière, les aventuriers français et anglais, qui peut-être ne trouvaient plus rien à piller en France. Lorsqu'il entra en Castille, du Guesclin avait trente mille hommes sous ses ordres et deux maréchaux de France. Don Pédro (Pierre-le-Cruel), ne trouvant ni sujets ni soldats pour le défendre, abandonna son royaume à Henri de Transtamare, et, après s'être réfugié en Portugal, vint solliciter l'appui du prince de Galles, alors à Bordeaux. Les grandes compagnies, gorgées de butin, étaient dispersées, et il ne restait que quinze cents gendarmes à du Guesclin, nommé connétable de Castille par le roi Henri. Le prince de Galles, dont cette expédition avait éveillé la jalousie, accueillit don Pédro qui lui offrait la Biscaye et cinq cent mille florins aux capitaines qui l'aideraient à reconquérir son royaume. « Anglais et Gascons, dit Froissart, sont convoiteux. » Aussi le Prince-Noir eut bientôt une brillante armée qui comptait dans

ses rangs, pour renverser Henri de Transtamare, un grand nombre des compagnies qui l'avaient mis sur le trône. Comme cette guerre avait pour but de détruire l'ouvrage du roi de France, le roi de Navarre, malgré la paix jurée, favorisa l'expédition du prince de Galles; mais il fut bientôt puni de sa nouvelle trahison. Il avait préparé une embuscade pour s'emparer de du Guesclin : Olivier de Mauny l'y surprit et le fit lui-même prisonnier; mais la bataille de Najara le vengea cruellement. Du Guesclin et ses Bretons y firent seuls une courageuse résistance à l'armée d'Anglais et de Gascons du prince de Galles qui, après avoir fait prisonnier à Poitiers un roi de France, eut la gloire d'amener captif en Angleterre le premier capitaine de ces temps belliqueux.

Charles V se consolait des revers de son protégé Henri par la prospérité qu'il voyait renaître partout dans son royaume. Le départ des grandes compagnies avait sauvé la France; une administration aussi sage qu'éclairée réparait peu à peu les désastres du dernier règne. Les puissantes maisons d'Armagnac et d'Albret, mécontentes du prince de Galles, sollicitaient l'alliance du roi de France : le sire de Clisson lui offrait son épée, trop long-temps au service de l'Angleterre, et Bertrand du Guesclin, racheté par son roi et les dames de Bretagne qui avaient filé pour payer sa rançon, lui rapportait d'Espagne, où il avait replacé Henri de Transtamare sur le trône de Castille, une épée victorieuse et une vigoureuse haine contre tout ce qui était anglais. Le Prince-Noir venait lui-même en aide à Charles V, en grevant d'impôts et d'humiliations la noblesse gasconne. Son état de santé ne lui permettant plus les combats, il cherchait à s'en consoler par les plaisirs; mais ses jours de gloire et de bonheur étaient passés; une mort vulgaire menaçait le vainqueur de Crécy et de Poitiers.

Tel est l'état des choses, lorsque la noblesse de Gascogne adresse au roi de France, comme suzerain, ses plaintes contre le prince de Galles et d'Aquitaine. Charles V le somme aussitôt de comparaître devant la cour des pairs, et le prince anglais répond fièrement : « Nous irons volontiers à Paris, mais le bas-» sinet en tête et soixante mille hommes en compagnie. » Charles V répond à cette menace en envoyant au roi d'Angle-

terre sa déclaration de guerre par un valet de cuisine, et elle est à peine arrivée, que déjà le Ponthieu est tombé au pouvoir du comte de Saint-Pol et de Jacques de Châtillon. Du Guesclin, vainqueur en Castille, n'a plus, comme Charles, qu'une pensée, c'est de purger le sol de la France de tout soldat de l'Angleterre; mais la tâche n'est pas facile, car l'Angleterre envoie au Prince-Noir ses meilleurs chevaliers. Débarqués à Calais, ils traversent toute la France sans rencontrer d'autres obstacles que les ruines qu'ils font sur leur passage. Charles V ne veut pas, comme son père et son aïeul, risquer dans une bataille le fruit de sa politique. Il laisse passer le torrent dévastateur, qui bientôt se disperse dans les villes et châteaux d'Aquitaine, non plus pour attaquer, mais pour se défendre. C'est alors que du Guesclin, forcé par son roi d'accepter l'épée de connétable, que le grand âge du comte de Fiennes ne lui permettait plus de porter, se met avec son nouvel ami et frère d'armes, Olivier de Clisson, à la poursuite de Robert Knolles, que sa vaillance avait tiré des rangs des soldats pour le placer à la tête de l'armée anglaise. Chassé du Maine et de l'Anjou, Knolles est bientôt forcé de se réfugier en Bretagne, où, après plusieurs échecs, il licencie son armée. De là du Guesclin et Clisson pénètrent successivement dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge qu'ils font rentrer sous la domination française. La flotte anglaise qui venait secourir ces provinces est anéantie par la flotte castillane de Henri, reconnaissant allié du roi de France, et le prince de Galles va finir sans gloire à Londres des jours usés par la guerre et les plaisirs.

Édouard III, furieux de la perte de ses provinces d'Aquitaine, renouvelle ses alliances avec le roi de Navarre, le comte de Flandre et le duc de Bretagne (1372). C'est sur la Bretagne surtout qu'il compte pour se consoler de l'Aquitaine, et il y envoie quatre cents lances et autant d'archers. A cette nouvelle, du Guesclin, qui vient de s'emparer des dernières places qui tenaient pour Édouard dans le Poitou, et de refouler tout soldat anglais au delà de la Gironde, du Guesclin rassemble à Angers son armée et se prépare à châtier la trahison du duc de Bretagne, qui se hâte de chercher en Angleterre un asile, avec l'espoir d'y trouver un vengeur. Toute la Bretagne était fran-

çaise par le cœur : aussi les châteaux qui avaient garnison anglaise furent les seuls à se défendre : on ne fit grâce ni quartier à tout ce qui était anglais, et bientôt Brest fut la seule ville qui restât en Bretagne au protégé de l'Angleterre (1373).

Pendant toutes ces guerres que Charles V dirigeait du fond de son cabinet, et dont il recueillait les avantages sans en envier la gloire, il était loin de rester inoccupé dans le riche et vaste hôtel de Saint-Paul dont il avait fait sa résidence habituelle, de préférence au Louvre, qui était plutôt une forteresse qu'un palais. C'est là que, loin du tumulte des camps, il méditait ces ordonnances qui auraient dû lui mériter le titre de réparateur. Jamais prince ne trouva en effet l'état dans une situation plus misérable et ne parvint en moins d'années à y ramener une plus réelle prospérité. Ami éclairé des lettres et des lettrés, Charles porta à neuf cents le nombre des ouvrages de la bibliothèque de son palais, qui ne contenait pas, avant lui, plus de vingt volumes. Il appela à sa cour les savants de la France et de l'étranger, au nombre desquels nous devons citer Thomas de Pisan, célèbre astronome, ou plutôt astrologue, dont la fille, Christine de Pisan, poète et historien, devait acquitter la dette de sa reconnaissance envers Charles V, en lui donnant le surnom de *Sage* et en écrivant l'histoire de sa vie. A l'exemple de Charlemagne, il veillait lui-même aux dépenses de sa maison et aux revenus de ses métairies; comme saint Louis, il se plaisait à rendre lui-même la justice, et tous les jours, à l'issue de la messe, « toute manière de gens, riches » ou pauvres, dames ou damoiselles, femmes veuves ou au- » tres, pouvaient lui bailler leurs requêtes, et il s'arrêtait très- » débonnairement à entendre leurs supplications. » Presque tous les jours, il tenait conseil avec ses ministres, dont le plus habile était Bureau de la Rivière; mais son bon et droit sens fut toujours son meilleur conseiller. Il avait trop vu, sous son père et pendant sa régence, les dangers des états-généraux pour en multiplier les convocations : aussi ne les rassembla-t-il qu'une fois pendant son règne, et il les remplaça par des *lits de justice*, où quelques seigneurs et quelques prélats, auxquels il adjoignait des députés de la bourgeoisie et de l'université, venaient délibérer, en sa présence, sur les affaires de

l'état. Trop jaloux du pouvoir royal pour le laisser prendre ou pour en mal user, il s'attacha, autant qu'il le put, à prouver que la règle de sa conduite était cette maxime, qu'il aimait à répéter : « Je ne trouve les rois heureux qu'en ce qu'ils ont le » pouvoir de faire le bien. »

CHAPITRE L.

CHARLES V, DIT LE SAGE.

De 1373 à 1380.

Édouard III était trop fier de ses premiers succès pour n'être pas aussi irrité qu'humilié des revers de ses armées en Aquitaine et en Bretagne. Ne voulant pas mourir avant de s'être vengé, et le Prince-Noir étant malade à Londres, il donna à son second fils, le duc de Lancastre, la principauté d'Aquitaine et le titre de capitaine-général pour le royaume de France.

En juillet 1373, le duc de Lancastre débarque à Calais avec les plus vaillants chevaliers de l'Angleterre, trois mille hommes d'armes et dix mille archers. Le duc de Bretagne l'accompagne ; il lui reste à peine un soldat ; mais, fort de l'appui de l'Angleterre, il n'en a pas moins déclaré la guerre au roi de France, son suzerain. Charles V se garde bien d'opposer une armée à une armée ; il croit peu au succès des batailles. Toute la force du royaume était alors dans les hautes et épaisses murailles des villes et des châteaux, et dans les vaillantes épées des guerriers qui les défendaient. L'armée anglaise entre triomphalement en France, sans s'inquiéter des forteresses qu'elle rencontre sur sa route ; mais de ces forteresses sortent tout à coup de hardis cavaliers qui tombent sur les fourrageurs, font des prisonniers, et forcent bientôt l'armée anglaise à marcher comme un seul homme, sans pouvoir se répandre dans les campagnes. L'incendie des hameaux, où elle trouve à peine des habitants, éclaire son passage ; mais un toit de chaume se relève aisément, et il est moins facile à l'armée anglaise de réparer les pertes d'hommes et de chevaux qu'elle

essuie dans sa marche victorieuse. Les embuscades se multiplient sur sa route : souvent elle y tombe; près de Soissons, une division anglaise est entièrement anéantie. Bientôt le duc de Lancastre est obligé d'éviter les pays riches et peuplés, et pour se rendre en Aquitaine, il est contraint de passer par les montagnes de l'Auvergne, où les vivres commencent à manquer. Hommes et chevaux, épuisés de fatigue et de besoin, s'arrêtent sur les grands chemins, et leurs vêtements en guenilles donnent aux chevaliers même l'apparence de mendiants plutôt que de vainqueurs. Quand ils arrivent en Aquitaine, après avoir traversé le Limousin, il ne reste pas quarante chevaux à cette brillante armée, dont l'équipement a épuisé les trésors de l'Angleterre. Ainsi se justifie la prévision de Charles V : « Laissez-les aller, avait-il dit à ses généraux : par fumières ne peuvent-ils venir à notre héritage. Il leur ennuiera » et iront tous à néant : quoique un orage et une tempête se » appert à la fois en un pays, si se départ depuis et se dégâte » de soi-même : ainsi adviendra-t-il de ces gens anglais. »

Il eût été facile à du Guesclin et au duc d'Anjou, qui commandait pour le roi en Languedoc, d'écraser les débris de cette armée. Soit générosité, soit politique, on laissa passer l'hiver : rendez-vous fut donné, et jour pris pour un combat décisif entre les deux armées. Le 15 août 1374, le duc d'Anjou et le connétable étaient à Moissac, attendant, suivant la parole donnée, le duc de Lancastre et l'armée anglaise; mais leur étonnement fut grand d'apprendre, après six jours d'attente, que le duc de Lancastre était parti de Bordeaux pour l'Angleterre, avec toute la noblesse qui l'avait accompagné. Aussitôt le comte de Foix et les principaux feudataires de la Gascogne vinrent faire hommage au roi de France, et peu de temps après, les villes de Bayonne et de Bordeaux restèrent seules en Guyenne sous la domination de l'Angleterre.

Édouard, découragé par tant de revers et par la mort du vainqueur de Poitiers, abattu d'ailleurs par une vieillesse précoce, sollicita une trêve et l'obtint. Des plénipotentiaires furent même nommés pour régler les bases d'une paix définitive. Une des conditions était la restitution de Calais à la France; mais la mort d'Édouard, survenue le 21 juin 1377, arrêta

tout, et la guerre recommença en Guyenne, toujours au désavantage de l'Angleterre.

La minorité du roi d'Angleterre, Richard II, fils du Prince-Noir, était trop favorable à Charles V pour qu'il n'en profitât pas. Un seul ennemi lui restait maintenant à combattre, et c'était le roi de Navarre, ce Charles-le-Mauvais, qu'il accusait d'avoir fait du poison son arme favorite. Cette accusation se renouvela à l'occasion de la mort presque simultanée de la reine de Navarre, sœur de Charles, et de Jeanne de Bourbon, sa femme (1378). Bientôt même un ministre du roi de Navarre, Jacques Derue, arrêté à Corbeil, avoua qu'il était venu à Paris avec l'ordre d'empoisonner le roi de France; et Pierre Dutertre, gouverneur de Bernay pour le roi de Navarre, s'étant rendu à du Guesclin, confessa, tout en niant le poison, que son maître, au mépris des traités, avait fait alliance avec le nouveau roi d'Angleterre, contre son suzerain le roi de France. Comment croire, ainsi que le prétendent quelques historiens, que toutes ces accusations d'empoisonnement et de trahison n'étaient fondées que sur des aveux arrachés par la violence, et que Charles V imagina cette abominable ruse pour justifier ses projets de vengeance contre Charles-le-Mauvais? Ces historiens veulent que ce prince ait été lâchement calomnié par les écrivains contemporains, et que le roi de France ait accrédité les prétendus crimes de son beau-frère, afin d'avoir un prétexte pour le dépouiller de son comté d'Évreux. Ainsi Charles V n'aurait fait tomber les têtes de Derue et de Dutertre, après un jugement solennel, qu'en haine du roi de Navarre, leur maître! et cependant il avait à sa cour le fils même de ce roi! et c'est au nom de ce fils que du Guesclin s'emparait successivement de toutes les villes de Normandie, qui reconnaissaient pour souverain Charles-le-Mauvais. A aucune époque de son règne, ni même de sa vie, Charles-le-Sage ne nous paraît avoir mérité un pareil soupçon de lâche hypocrisie et de froide cruauté. Placé entre le prince qui appela sans cesse dans son pays les armes de l'étranger et celui dont la pensée dominante fut de les en chasser, nous ne pouvons penser que tout un peuple et tout un siècle se soient entendus pour calomnier celui des deux Charles qu'ils ont nommé le *Mauvais*. Sans doute,

tous les crimes qu'on lui impute ne sont pas avérés; mais le soupçon même aurait-il pu l'atteindre, si sa vie entière l'eût démenti? Le roi de Navarre se vengea de la perte de son comté d'Évreux en livrant Cherbourg aux Anglais, et en les appelant de nouveau en Aquitaine. Il prit soin lui-même de justifier ainsi Charles-le-Sage.

Le roi de Navarre n'était pas le seul grand feudataire de la couronne de France qui eût fait alliance avec l'Angleterre. Le duc de Bretagne, Jean V de Montfort, réduit à la seule ville de Brest, l'avait livrée aux Anglais et s'était ainsi aliéné toute la noblesse de Bretagne. Retiré près du comte de Flandre, en guerre lui-même avec les Gantois, il ne lui restait que son titre et des dettes. Charles V crut le moment favorable pour réunir le duché de Bretagne aux domaines de la couronne, et il envoya à Jean, comte de Montfort, *qui se dit duc de Bretagne,* une sommation de comparaître le 4 septembre devant le parlement de Paris. Jean V ne comparut point; nouvelle sommation lui est faite pour le 9 décembre: ce jour-là le parlement se réunit de nouveau, déclare Montfort traître et félon, et confisque, au profit de la couronne, le duché de Bretagne et le comté de Montfort. C'était détruire la nationalité bretonne; Charles V n'en avait pas le droit, et cette fois il manqua de cette sagesse adroite qui avait signalé les commencements de son règne. Les Bretons auraient mieux aimé devenir Français qu'Anglais, mais ils voulaient rester Bretons. Aussi, dès qu'ils apprirent la sentence du parlement de Paris qui disposait d'eux sans les consulter, ils formèrent une confédération pour défendre l'indépendance du pays, et le duc Jean fut rappelé par ceux-là même qui l'avaient abandonné. Charles V vit bien qu'il fallait avoir recours aux armes, et il donna l'ordre au duc d'Anjou d'entrer en Bretagne; mais aussitôt il vit arriver à sa cour le connétable Bertrand du Guesclin, Olivier de Clisson, le vicomte de Rohan et le sire de Laval, qui, parmi les seigneurs bretons, étaient les plus puissants et les plus dévoués à la couronne de France, et qui tous lui déclarèrent qu'ils désapprouvaient la guerre où l'on voulait les engager. Charles V n'en persista pas moins dans sa résolution, et du Guesclin, informé que le roi le soupçonnait de favoriser Montfort, lui ren-

voya l'épée de connétable. Cet exemple entraîna tous les Bretons qui servaient dans l'armée royale, et il fut impossible au duc d'Anjou de commencer la guerre. Les seigneurs bretons étaient plutôt ennemis des Anglais que de leur duc, et ils refusèrent tous de soumettre le duché à la domination immédiate du roi de France. Maître pour maître, ils aimaient mieux celui avec lequel ils pouvaient presque traiter d'égal à égal. Du Guesclin ne céda qu'avec peine aux instances du roi et de son ami le duc de Bourbon, et il ne reprit l'épée de connétable qu'à la condition qu'il ne la porterait point contre son pays. Fidèle à sa haine, il demanda à aller détruire les compagnies anglaises qui ravageaient les provinces du midi et pénétraient jusque dans l'Auvergne. Après leur avoir enlevé quelques forteresses, il vint mettre le siége devant le Château-Neuf de Randan, à quelques lieues de Mende. C'est devant cette bicoque que devait mourir le grand capitaine de ces temps belliqueux.

Atteint subitement d'une maladie qu'il juge mortelle, du Guesclin assemble autour de son lit ses compagnons d'armes : il leur recommande par-dessus toutes choses de ne point oublier qu'en quelque pays qu'ils fassent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne sont point leurs ennemis, puis se tournant vers son ami le sire Olivier de Clisson : « Messire Olivier, lui dit-il, je sens que la mort m'ap- » proche de près et ne vous puis dire beaucoup de choses. » Direz au roi que je suis bien marry que je ne lui ai fait plus » long-temps service; de plus fidèle n'eussé-je pu; et si Dieu » m'en eût donné le temps, j'avais bon espoir de lui vider son » royaume de ses ennemis d'Angleterre. Il a de bons serviteurs » qui s'y emploieront, et vous, messire Olivier, pour le pre- » mier. Je vous prie de lui rendre l'épée qu'il me commit quand » il me nomma connétable; il saura bien en disposer et faire » élection de personne digne. Je lui recommande ma femme et » mon frère, et adieu, je n'en puis plus » (13 juillet 1380). — Du Guesclin venait de mourir, lorsqu'on vit entrer dans sa tente le commandant anglais du fort de Randan. Il venait, au jour indiqué, remettre au vainqueur les clefs de la place. Fidèle à sa parole, il les déposa entre les vaillantes mains que la mort venait de glacer. Du Guesclin, mort, gagnait donc encore de

victoires. Un dernier honneur était réservé à ce grand homme. Charles V ordonna que le corps de son fidèle connétable fût déposé à Saint-Denis, parmi les tombes des rois, et il en marqua la place près de celle qu'il avait choisie pour lui-même, et qu'il ne devait pas tarder à venir occuper. L'épée du connétable était à donner; nul n'osa la demander; nul ne se croyait digne de la porter après du Guesclin.

Jean de Montfort, rentré en grâce auprès de ses barons, pouvait également faire sa paix avec son roi; mais un traité le liait à l'Angleterre, et le comte de Buckingham lui amena des secours qui devaient lui être plus funestes qu'utiles. Le duc de Bourgogne, frère du roi, marchait à la poursuite de l'armée anglaise et l'eût infailliblement écrasée au passage de la Sarthe, lorsqu'à l'arrivée d'un message venu de Paris, il quitta tout à coup son armée, et Buckingham put entrer en Bretagne par Vitré. Quelle était la cause du départ précipité du chef et des principaux seigneurs de l'armée française? Le roi de France était mourant, et ses trois frères, le duc d'Anjou, le duc de Berry et le duc de Bourgogne, étaient mandés à son lit de mort. Le duc de Bourbon, son beau-frère, y était également appelé. Charles, empoisonné, dit-on, dans sa jeunesse par Charles-le-Mauvais, n'avait échappé à la mort qu'au moyen d'une incision qu'un médecin allemand lui avait faite au bras et qui devait rester toujours ouverte. Cette incision s'étant refermée, la mort était venue; Charles, après l'arrivée de ses frères, n'eut que le temps de leur recommander son fils, âgé de treize ans à peine, et de lui donner sa bénédiction. Quand il eut demandé pardon à Dieu et aux hommes, *grands, moyens et petits,* des offenses qu'il avait pu leur faire : « Mes amis, » dit-il, à ceux qui l'entouraient, allez-vous-en, et priez pour » moi, et me laissiez, pour que mon travail soit fini en paix. » Et pendant qu'on lui lisait la Passion, il expira (26 septembre 1380).

Charles V n'avait point le génie qui crée, mais la sagesse qui répare; et à une époque de ruines, réparer, c'est presque créer. Ce ne fut pas un grand roi, mais ce fut un des meilleurs et des plus utiles qu'ait eus la France. S'il ne sut pas fonder l'avenir, il sauva le présent, et c'est assez pour sa gloire.

CHAPITRE LI.

CHARLES VI.

De 1380 à 1388.

Le sage Charles V commit une faute grave en confiant le gouvernement et presque la souveraineté de vastes provinces à ses trois frères les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne. Le duc d'Anjou exerça de telles déprédations en Languedoc, qu'il s'en fallut peu que cette riche province ne fût perdue pour la France, et le caractère violent du duc de Bourgogne excita plusieurs soulèvements parmi les peuples qu'il eut à gouverner. Charles avait sans doute reconnu son tort, et voulut vraisemblablement y remédier autant qu'il était en lui, lorsque par l'édit du mois d'août 1374 il fixa la majorité des rois à l'âge de quatorze ans. Il eut, en mourant avant que son successeur eût atteint cet âge, le souci de voir que sa prévoyance n'avait pas atteint son but, et ses derniers moments furent sans doute troublés par le chagrin de n'avoir pu mettre le royaume à l'abri de l'ambition de ses trois frères. Le duc d'Anjou, étant au château de Beauté-sur-Marne, où se mourait Charles V, n'avait pas même attendu le dernier soupir de son frère pour mettre la main sur le trésor royal. Il ne se montra pas moins ardent à s'emparer de la régence, dont il espérait bien faire une royauté, au détriment d'un enfant de douze ans. Le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon réclamèrent la tutelle et la garde du jeune roi. Chacun des prétendants faisait approcher de Paris ses hommes d'armes. Ils allaient se disputer la régence à la pointe de l'épée, lorsque tout à coup, sur la proposition du chancelier, ils tombèrent d'accord de faire sacrer immédiatement Charles VI, sans attendre sa quatorzième année. Le duc d'Anjou fut seulement chef du conseil : l'éducation et la tutelle du jeune roi restèrent confiées aux ducs de Bourgogne et de Bourbon, ainsi que l'avait ordonné Charles-le-Sage.

Pendant que l'on conduisait à Rheims le nouveau monarque,

le duc d'Anjou, informé que Philippe de Savoisy, trésorier du feu roi, tenait cachés, dans le château de Melun, des lingots d'or et d'argent pour les remettre à Charles VI, à l'époque de sa majorité, le fit venir, et en présence du bourreau qui tenait la hache levée sur sa tête, il le força de lui livrer tout ce que la sagesse économe de Charles V avait amassé pour les mauvais jours qu'il présageait dans l'avenir. De là il se rendit au sacre, dont cette honteuse expédition avait retardé la cérémonie. Le 4 novembre 1380, Charles VI reçut la chevalerie et l'onction royale. L'épée de connétable brillait à cette solennité entre les mains du sire Olivier de Clisson. C'était l'accomplissement d'un des derniers vœux de Charles V, qui l'avait jugé seul digne de recevoir cet héritage de son ami, le bon connétable du Guesclin.

Il était d'usage qu'un roi signalât son avénement par la suppression de quelque impôt onéreux. Le duc d'Anjou se garda bien de suivre cet usage, et quand il eut vidé à son profit les caisses de l'État, l'argent manqua pour solder les troupes, qui se payèrent par leurs mains en pillant les campagnes. Le bruit s'était répandu parmi les Parisiens que le roi Charles V avait signé, avant de mourir, une ordonnance qui abolissait toutes les taxes onéreuses établies depuis Philippe-le-Bel. Voyant que, loin de la faire exécuter, le duc d'Anjou songeait à le grever de nouveaux impôts, le peuple s'assembla en tumulte et vint, ses magistrats en tête, sommer le chef de la régence d'obéir à la volonté du feu roi. Le duc d'Anjou obéit, et le peuple égaya sa victoire par le pillage d'une cinquantaine de maisons appartenant à des Juifs, et par l'incendie des bureaux où se percevaient les impôts.

Cependant, le comte de Buckingham ayant échoué au siége de Nantes contre la vaillance bretonne, il fallut bien que le duc Jean renonçât au désastreux appui de l'Angleterre, et se soumît au nouveau roi de France. Grâce à l'intervention des seigneurs bretons, il obtint des conditions avantageuses et resta duc de Bretagne. Il devait mal reconnaître ce bienfait. La Bretagne calmée, le Languedoc s'agita, et refusa de recevoir pour gouverneur le duc de Berry. Elle se souvenait trop des exactions de son frère le duc d'Anjou. Le comte de Foix, blessé de sa destitution, se mit à la tête du mouvement, et battit, près de Revel,

l'oncle du roi de France, malgré l'appui du comte d'Armagnac. Mais le duc de Berry n'en parvint pas moins à prendre possession du gouvernement du Languedoc, et Nîmes et Béziers payèrent chèrement leurs tentatives d'indépendance.

L'ordre rétabli à Paris, en Bretagne et en Languedoc, ne l'était point en Flandre, où le comte Louis s'efforçait vainement d'étouffer dans le sang la révolte des Gantois. Deux défaites successives n'avaient point dompté l'orgueil turbulent des bourgeois flamands, qui venaient d'élire pour chef Philippe d'Arteveld, fils de ce fameux Jacques d'Arteveld, l'ami d'Édouard III, dont les services avaient été si mal récompensés par ses concitoyens. Philippe d'Arteveld, qui jusqu'alors était resté étranger à l'insurrection flamande, accepta le poste périlleux qu'on lui offrait et se montra digne de l'occuper. Après avoir rétabli la discipline parmi les guerriers citoyens et leur avoir donné pour devise : *Dieu nous aide,* il répondit aux humiliantes propositions que lui faisait un envoyé du comte de Flandre, en le jetant mort à ses pieds d'un coup de hache; puis il offrit à ses concitoyens de se livrer à la vengeance du comte, ou bien d'aller tous ensemble l'attaquer dans Bruges. Surpris dans cette ville, le comte Louis passa la nuit caché dans la mansarde d'une vieille femme, et le lendemain partit à pied pour Lille, à l'aide d'un déguisement. Toutes les villes de Flandre furent bientôt au pouvoir d'Arteveld, qui prit le titre de régent de Flandre, et revint à Gand avec deux cents chariots chargés des richesses enlevées au palais de Bruges.

L'insurrection triomphante en Flandre eut bientôt du retentissement à Rouen et à Paris, à l'occasion d'un impôt du douzième denier sur les vivres. Le hérault qui l'avait proclamé avait eu peine à échapper à la fureur du peuple, et lorsque le lendemain les percepteurs se présentèrent aux halles, ils furent roués de coups. Les bourgeois, enivrés de cette facile victoire, se portèrent à l'Arsenal et à l'Hôtel-de-Ville, et s'emparant, à défaut d'armes, de maillets de plomb qu'ils y trouvèrent, ils assommèrent tous les receveurs des impôts, brisèrent les portes des prisons, et par des excès de tout genre acquirent dans l'histoire le nom de *Maillotins.* Peu de jours après, il leur fallut bien se soumettre, et le prévôt de Paris

n'attendit pas, pour punir les principaux coupables, que le roi fût arrivé pour exercer son droit de grâce.

Il était aisé de voir, par ces révoltes partielles, qu'un esprit d'insurrection contre le pouvoir royal, ou plutôt contre les seigneurs, se répandait dans la bourgeoisie des villes. Mais les Parisiens n'en étaient encore qu'à leurs coups d'essai, tandis que les Flamands avaient déjà remporté des victoires sur leurs souverains. Le duc d'Anjou venait de quitter la présidence du conseil de régence pour une couronne étrangère. Jeanne de Naples l'avait nommé son héritier, au détriment de Charles III de Duras, et Louis, après la mort de Jeanne, s'était mis en route pour l'Italie, emportant tous les trésors de Charles V. Philippe, duc de Bourgogne, gendre et héritier du comte de Flandre, restait chef de la régence. Un puissant intérêt le poussait à dompter les rebelles flamands, et il eut peu de peine à décider le jeune roi à la guerre contre les *ribaudailles* de la Flandre. C'est ainsi que la noblesse nommait les bourgeois. Philippe pensait avec raison qu'en étouffant l'insurrection des Gantois, l'exemple terrible de leur châtiment profiterait aux Parisiens, et il aimait mieux les vaincre au loin que dans la capitale. Malgré la pénurie du trésor, une nombreuse armée marcha au secours d'Oudenarde, qu'assiégeait Philippe d'Arteveld; le jeune roi se mit à la tête de sa noblesse accourue de tous les points de la France. Le connétable de Clisson, qui dirigeait les opérations militaires, eut bientôt franchi la Lys au pont de Comines et défait les sept mille Flamands qui le défendaient : aussitôt Ypres, Cassel, Bergues, Dunkerque et plusieurs autres villes s'empressèrent de livrer aux Français les commandants qu'Arteveld leur avait donnés. Leur amour pour la liberté n'allait pas jusqu'à braver le pillage et la mort. Malgré ces revers, le bourgeois de Gand ne perdit point courage, et marcha droit à l'armée française qui avait pris position à Rosebecque. Plus brave soldat que bon capitaine, Arteveld forma ses cinquante mille hommes en un seul bataillon serré et le lança contre le centre de la ligne française, dont les deux ailes se replièrent et l'eurent bientôt enveloppé. Alors commença un massacre qui ne s'arrêta que lorsque vingt-six mille Flamands et leur brave chef eurent mordu la pous-

sière. Pressés comme ils l'étaient, ils purent à peine se défendre, et la fuite ne leur fut pas moins mortelle que le combat. Le corps d'Arteveld ayant été retrouvé parmi les morts, Charles VI le fit pendre à un arbre pour montrer que c'était au révolté seul qu'il avait fait la guerre (27 novembre 1382). Bruges, à la prière du comte de Flandre, échappa au pillage; mais Courtrai, où l'on conservait cinq cents éperons des chevaliers français tués sous les murs de cette ville en 1302, fut puni de son trophée.

Vainqueur des Flamands révoltés contre leur comte, Charles VI eut d'autant plus à cœur de triompher de l'insurrection de la bourgeoisie parisienne, qu'il avait acquis la preuve que le principe républicain animait les deux séditions, et qu'elles s'étaient promis un mutuel appui. Les bourgeois de Paris furent fort effrayés quand ils virent reparaître sous leurs murs Charles VI victorieux et la plus grande partie de son armée. Ils imaginèrent, pour l'intimider peut-être, de lui faire une réception militaire, et marchèrent à sa rencontre au nombre de trente mille, armés de maillets, d'arbalètes et d'épées. Cette démonstration, plus hostile que respectueuse, dans laquelle les bourgeois révélaient leur force, ne pouvait être agréable au roi; aussi le connétable vint-il signifier à cette milice redoutable qu'elle eût avant tout à déposer ses armes. Les bourgeois obéirent, et Charles VI entra dans Paris le 11 février 1383; il alla déposer dans le chœur de Notre-Dame sa bannière aux trois fleurs de lys d'or. C'était déjà depuis long-temps le drapeau de la France. On dit que l'oriflamme de Saint-Denis, qui jusque-là flottait à la tête des armées avec l'enseigne aux fleurs de lys, disparut à la bataille de Rosebecque, du moins ne l'alla-t-on plus demander à l'abbaye, à partir de cette époque.

La soumission de la bourgeoisie parisienne ne suffisait pas au duc de Bourgogne, qui se souvenait des Maillotins et de l'abolition forcée des impôts. Il fit d'abord enlever toutes les chaînes que les bourgeois avaient établies aux extrémités de chaque rue, pour en interdire la circulation aux gendarmes et cavaliers, puis on fit des exemples parmi les bourgeois les plus influents. Les ducs de Bourgogne et de Berry eurent la cruauté d'y faire comprendre l'avocat général Jean des Marets, vieillard de soixante-dix ans, qui, sous trois rois, s'était fait le protec-

teur du peuple contre les vengeances royales, et le défenseur de la royauté contre les exigences populaires. Son véritable crime était d'avoir soutenu les droits du duc d'Anjou contre ses frères, et ceux-ci ne le lui avaient point pardonné. Les impôts supprimés furent rétablis, et cette fois nul n'osa refuser de les payer. La victoire de Rosebecque avait de nouveau appris au peuple que l'insurrection armée ne profite qu'aux vainqueurs. Le droit était-il réellement où était la force? et ces bourgeois, que l'on traitait si durement, avaient-ils tous les torts dans cette lutte avec l'autorité royale? Reconnaissons d'abord que, depuis l'institution des communes, les villes avaient toujours attaqué le pouvoir, et qu'elles avaient parfois fait trembler le souverain sur son trône. Elles s'administraient elles-mêmes en toute liberté, et se permettaient souvent de fermer leurs portes aux commissaires envoyés par le roi pour la perception des taxes qui leur déplaisaient. Elles avaient des milices qui n'obéissaient qu'aux magistrats qu'elles avaient nommés. Le pouvoir municipal, ainsi armé, effaçait le pouvoir royal, et l'esprit de localité étouffait l'esprit national; on était de sa ville et non du pays. Les rois agirent donc sagement en cherchant à réunir ces divers intérêts des villes dans un intérêt commun, celui de la France. On employa sans doute des moyens rudes et violents. La noblesse, alliée cette fois de la royauté, après avoir été long-temps son ennemie, eut plus souvent recours à l'épée qu'à la parole pour rappeler au peuple qu'il avait aussi des devoirs à remplir. La pitié n'était pas la vertu de ces hommes de fer, qui se faisaient bourreaux sur les champs de bataille et qui ne pensaient pas qu'un sang vulgaire dût être épargné. Leurs vengeances furent sans doute abominables, et l'histoire doit les flétrir; mais, si elle veut être juste, elle doit reconnaître en même temps que les peuples, en cherchant à trop étendre le cercle des libertés, forcèrent la royauté à le resserrer de plus en plus. Le pouvoir absolu naîtra toujours de l'excès des libertés populaires.

Un schisme régnait alors dans l'Église; la chrétienté avait deux papes : l'un à Avignon, Clément VII, protégé par le roi de France; l'autre à Rome, Urbain VI, soutenu par l'Angleterre. Il en résulta une courte guerre dont la Flandre fut encore

le théâtre et la victime, et qui finit par une trêve d'une année.

Pendant que Charles VI triomphait de la Flandre et de Paris, le duc d'Anjou, son oncle, mourait dans les Abbruzzes, laissant à son fils Louis, âgé de cinq ans, le soin d'établir sur le trône de Naples une seconde maison d'Anjou; peu après, le duc de Bourgogne succédait, dans le comté de Flandre, au comte Louis son beau-père, tué, dit-on, d'un coup de poignard par le duc de Berry (9 janvier 1384). Maître de la Bourgogne, de l'Artois et de la Flandre, Philippe-le-Hardi (c'est ainsi qu'on l'appelait depuis la bataille de Poitiers) devenait un vassal trop puissant de la couronne, et acquérait une véritable indépendance; mais un plus grand malheur menaçait la France. Une rencontre, arrangée par la duchesse de Brabant et consentie par le duc de Bourgogne, fit voir au jeune roi Isabeau de Bavière; elle lui parut belle, et quatre jours après l'entrevue elle était reine de France (17 juillet 1381). Jamais femme n'apporta sur un trône plus d'infamie, et dans un royaume plus de désolation.

Les fêtes du mariage du roi furent suivies de grands préparatifs de guerre; cette fois il ne s'agissait plus de combattre l'Angleterre dans ses possessions françaises : c'était l'Angleterre elle-même qu'on se proposait d'envahir à main armée. Tous les affronts de Crécy et de Poitiers allaient être vengés. Déjà quinze cents vaisseaux, réunis au port de l'Écluse, attendaient la vaillante armée que le roi de France devait conduire en personne à la conquête de l'Angleterre. Soixante de ces vaisseaux transportaient une ville entière, construite en bois par l'ordre de Clisson, afin que le roi et les chefs de l'armée n'eussent point à souffrir de l'intempérie des saisons sur les côtes de l'Angleterre. On devait s'embarquer vers la fin d'août; mais des retards de toute nature survinrent. Le duc de Berry, qui aimait peu la guerre, se fit attendre si long-temps que la mauvaise saison arriva, et que les marins déclarèrent qu'on ne pouvait, sans le plus grand danger, tenter le passage du détroit. La mer fit entendre sa voix plus menaçante encore, et l'expédition, qui avait coûté d'énormes dépenses, fut ajournée à l'année suivante.

Le duc Jean de Bretagne, toujours allié secret de l'Angleterre, se promit bien de l'empêcher; et, comme le connétable

de Clisson était le plus ardent à poursuivre ce projet de descente, il employa la ruse la plus lâche contre cet implacable ennemi des Anglais. Il l'invita à venir visiter le château de l'Ermine qu'il venait de bâtir, et lorsque le connétable y fut entré, la porte se ferma; des hommes d'armes se jetèrent sur lui et lui mirent *trois paires de fers aux pieds.* La Bretagne entière s'émut à la nouvelle de cette trahison, et le sire de Laval vint, au nom de la noblesse bretonne, réclamer la liberté du connétable. Le duc avait donné l'ordre de tuer Clisson dans sa prison: mais, par bonheur, il s'était trouvé un serviteur assez dévoué pour ne pas lui obéir. Jean put donc mettre Clisson en liberté, mais à la condition qu'il lui rendrait quatre places fortes, et lui payerait une rançon de cent mille livres. Le connétable donna tout pour être libre; mais il vint aussitôt porter plainte au roi de France de l'affront qui lui avait été fait. Les oncles du roi, qui n'aimaient pas Clisson, intervinrent en faveur du duc de Bretagne, dont on n'exigea que la restitution des cent mille livres.

L'expédition contre le duc de Gueldres, qui, tout petit prince qu'il était, avait osé porter un insolent défi au roi de France, fut sans gloire, mais non sans malheurs. La satisfaction qu'on obtint coûta des sommes énormes, et les pluies firent périr une partie de l'armée. Le duc de Bourgogne fut accusé avec raison d'avoir fait entreprendre cette guerre inutile pour la France, dans le seul intérêt de ses projets sur le Brabant. Le duc de Berry n'avait pas assumé moins de haines pour ses dilapidations dans le Languedoc. Des plaintes s'élevaient de tous côtés contre les oncles du roi, qui semblaient se partager les dépouilles du royaume, et aliénaient de plus en plus l'affection des peuples pour la couronne. Charles VI, trop jeune encore pour s'occuper sérieusement des affaires de l'État, les leur abandonnait presque entièrement. Mais enfin le cri des peuples se fit entendre, et, parvenu à l'âge de vingt-un ans, il lui prit envie d'exercer par lui-même l'autorité royale. Au mois de novembre 1388, il convoqua en parlement les grands et les prélats du royaume, et là, dans un discours convenu d'avance, le cardinal de Laon lui donna le conseil d'agir désormais selon sa volonté dans le gouvernement du royaume. Les ducs de

Bourgogne et de Berry parurent approuver la résolution de leur neveu; mais le lendemain le cardinal de Laon mourait empoisonné!

CHAPITRE LII.

CHARLES VI.

De 1388 à 1407.

Ce fut une grande joie dans toute la France quand on apprit que Charles VI allait enfin être roi par lui-même, et qu'il avait rappelé les anciens conseillers de son père, Bureau de la Rivière et Jean de Noviant. On n'avait jusqu'alors éprouvé que des souffrances et des pertes : le désordre et la misère étaient partout, dans les villes et les campagnes; mais personne ne songeait à en accuser un roi jeune et beau, dont la bravoure n'était pas douteuse et dont l'extrême affabilité attirait tous les cœurs. Une paix de trois années avec l'Angleterre, signée le 18 juin 1389, fut le premier résultat du changement qui venait de s'opérer parmi les conseillers de la couronne; tout parut annoncer, après tant d'orages, que le règne de Charles VI s'achèverait paisible et heureux.

A défaut de guerre, le jeune roi s'adonna aux fêtes et aux plaisirs. Saint-Denis vit des tournois et des bals masqués se mêler aux cérémonies funèbres en l'honneur de du Guesclin, et on donna à Paris le spectacle de l'entrée solennelle de la reine Isabeau. Une magnificence royale fut déployée à cette occasion par la bourgeoisie de Paris. Le roi, déguisé et perdu dans la foule, se faisait maltraiter à coups de verges par les sergents, pour avoir le plaisir de contempler la reine de plus près. Bientôt le mariage du duc de Touraine, frère du roi, avec la belle Valentine de Milan, donna lieu à de nouvelles fêtes, dont la ville de Melun fut le théâtre. Dans toute cette famille royale, comme dans la France entière, on s'inquiétait peu de la mauvaise humeur des deux oncles du roi, et même du schisme qui divisait encore l'Église : on était tout au plaisir,

tout au bonheur, et l'on s'endormait dans la joie. Le réveil devait être terrible.

Aux fêtes de la capitale succédèrent les fêtes de provinces. Le roi les visita, en se rendant à Avignon pour voir le pape Clément VII, et sur toute la route il reçut un accueil qui prouva combien les peuples fondaient sur lui d'espérances de bonheur. Les ducs de Berry et de Bourgogne s'empressèrent de le recevoir avec une magnificence qui lui eût fait oublier leurs torts, si ses conseillers, Bureau de la Rivière et de Noviant, n'eussent été là pour lui faire entendre les gémissements des provinces. Le Languedoc surtout se plaignit hautement du duc de Berry, et, à défaut du prince, on fit justice de son trésorier, le sire de Bétizac. Pendant son séjour à Avignon, le roi fit sacrer, par le pape, son cousin Louis II, roi de Naples et de Sicile; mais il ne lui donna pas d'armée pour le mettre en possession de son royaume. En revanche, et pour favoriser l'esprit chevaleresque de sa cour, il autorisa le duc de Bourbon à soutenir le doge de Gênes dans sa guerre contre le roi de Tunis. La croisade réussit mal; mais, cette fois du moins, la terre d'Égypte ne s'abreuva point du sang français (1390).

Cependant un orage se formait. Le duc de Berry était furieux d'avoir perdu, par sa faute, le gouvernement du Languedoc. Le duc de Bourgogne regrettait son ancienne puissance de régent et se trouvait profondément humilié de l'ascendant que le duc de Touraine, nommé récemment duc d'Orléans, prenait dans les affaires du royaume; de plus, le duc de Bretagne, engagé dans une lutte personnelle avec Clisson, s'indignait de l'appui que le connétable trouvait chez les conseillers de la couronne, et chez le roi lui-même. Une commune haine et un même désir de vengeance unissaient ces trois grands feudataires contre le connétable, le duc d'Orléans, et les ministres de Charles VI, qu'ils tournaient en ridicule, sous le nom de Marmousets du roi.

C'est au connétable qu'ils s'attaquent d'abord. Pierre de Craon, qui était lui-même ennemi de Clisson, propose au duc de Bretagne de le débarrasser, par l'assassinat de ce redoutable adversaire. Le jeudi 13 juin, jour du Saint-Sacrement, le roi donnait une grande fête à l'hôtel Saint-Paul; le connétable venait d'en sortir à une heure après minuit, et se dirigeait vers sa

demeure par la rue Sainte-Catherine, lorsque tout à coup quarante brigands fondent sur lui la dague haute, et Craon lui crie : « A mort! à mort! Clisson, vous faut mourir! » — Clisson veut se défendre; mais il est bientôt renversé de son cheval, et tombe contre la porte d'un boulanger, qui par bonheur n'était pas fermée. Craon le croit mort et s'enfuit en Bretagne. Le roi, informé de cet événement, accourt, sans même se vêtir, à la maison du boulanger, et, prenant la main de Clisson : « Connétable, lui dit-il, oncques chose ne fut si chère payée comme » celle sera, ni si fort amendée. »

Elle devait surtout coûter cher à la France. Le roi somme le duc de Bretagne de lui livrer Craon; mais Jean V feint d'ignorer sa retraite, et Charles VI se décide aussitôt à porter la guerre en Bretagne pour y venger son connétable. Il appelle les ducs de Bourgogne et de Berry à y prendre part, tant il se doute peu de leur complicité; et, oubliant qu'il vient d'être récemment malade d'une fièvre chaude dont il est à peine rétabli, il part, et se met à la tête de l'armée rassemblée au Mans. Ses oncles l'accompagnent; mais on voit à leur contenance qu'ils désapprouvent l'expédition. Le 5 août 1392, par une chaleur que le soldat, habitué aux fatigues de tout genre, peut à peine supporter, Charles VI sort du Mans et prend la route d'Angers. Un soleil ardent darde sur son chaperon vermeil et le force bientôt à chercher l'ombre d'une forêt; mais, à peine y est-il entré, qu'une espèce de fantôme couvert d'un linceul blanc, la tête et les pieds nus, s'élance d'un massif d'arbres, et saisissant la bride du cheval de Charles VI, lui crie : « Roi, ne chevauche » plus avant; retourne, car tu es trahi! » Le roi, comme frappé d'une muette terreur, poursuit sa route, sans s'informer quel est cet homme qui vient de lui apparaître : il garde un morne silence, et tout se tait autour de lui. Tout à coup, au bruit d'une lance qui heurte un casque, le roi frémit, et comme s'il se voyait entouré des traîtres dont l'apparition l'a menacé, il tire son épée et se précipite sur ses pages en criant : « Avant! » avant sur ces traîtres! » Le duc d'Orléans accourt; Charles veut le frapper. « Le grand meschef! dit le duc de Bourgogne, » monseigneur est tout dévoyé; qu'on le prenne! » — On prit en effet le malheureux roi qui se débattait en vain, et on le

ramena au Mans dans une charrette à bœufs. « Il est ensorcelé, » disaient ceux qui l'entouraient. — Il n'est ensorcelé fors que » de mauvais conseil, » répondait le duc de Berry, dévoilant ainsi peut-être le mystère du fantôme de la forêt, et la trahison dont le fantôme l'avait menacé.

Charles VI était loin d'avoir les talents et les vertus d'un bon roi. Trop avide de plaisirs, il négligeait souvent les devoirs de la royauté, qu'il faisait consister à tout soumettre à sa volonté. La démence dont il fut frappé à l'âge de vingt-trois ans n'en fut pas moins le plus grand fléau qui pût accabler la France: elle livra le royaume à tous les maux des guerres civiles et de la domination étrangère; elle offrit au monde le désolant spectacle de toutes les fureurs anarchiques qui perdent les trônes et les empires. Un horrible tableau de trahisons, de lâchetés et de crimes va passer sous nos yeux, et nous nous félicitons que le cadre de nos récits soit trop étroit pour le dérouler dans toute son étendue. En signalant tout le mal que peut faire dans une monarchie l'absence du pouvoir royal, nous nous arrêterons aux faits principaux; l'horreur qu'ils nous inspirent est telle, que notre consolation sera peut-être d'arrêter nos regards sur cet insensé qui porte le nom de roi, et que par moments nous verrons seul se montrer jaloux de la dignité de la couronne et du bonheur de la France.

Les ducs de Berry et de Bourgogne s'emparèrent aussitôt du gouvernement du royaume, et leur premier soin, après avoir licencié l'armée, fut de défendre au connétable de Clisson et aux sires de La Rivière et de Noviant de s'occuper désormais des affaires de l'État. Maîtres absolus de la personne du roi, ils lui supposèrent des moments lucides pour lui faire signer les ordonnances les plus funestes. Ils n'avaient pas de peine d'ailleurs à le soumettre à leurs volontés, car le malheureux roi, abandonné à Claye aux mains de médecins qui le tourmentaient sans le guérir, n'obtenait souvent qu'à force de prières des vêtements et du pain. Parfois aussi, quand sa raison paraissait lui revenir, ils lui faisaient oublier qu'il était roi, dans des bals masqués où on le déguisait en satyre. L'un de ces bals faillit lui être funeste, car le duc d'Orléans mit, par mégarde, le feu à son costume. Cet accident donna à sa démence un caractère ridicule. Le but

de ses oncles était atteint: ils avaient étouffé la pitié qui parlait encore pour lui dans le cœur du peuple qui l'avait surnommé *le Bien-Aimé.*

Clisson banni et dépouillé de sa charge de connétable, les fidèles conseillers du roi jetés dans les cachots de la Bastille, indiquaient assez que tout était changé dans l'État. Le duc de Bourgogne y exerçait l'autorité royale, sans même la partager avec le duc de Berry; la reine Isabeau, ainsi que le duc d'Orléans, n'avait pas la force de la lui disputer. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut que l'on confiât le roi aux soins d'un habile médecin; mais la science de Renaud Féron ne parvint qu'à lui faire mieux sentir par moment toute l'étendue de son malheur. Une femme consolait Charles, c'était Valentine de Milan : aussi était-elle en haine à tous. On la traitait de sorcière, afin d'avoir un prétexte pour laisser le duc d'Orléans, son mari, en dehors du gouvernement du royaume.

Au mois de mars 1396, une paix de vingt-huit ans ayant été signée entre la France et l'Angleterre, on la crut consolidée par le mariage d'Isabelle de France, âgée de sept ans, avec le roi Richard II, et par la restitution de Cherbourg et de Brest. La perspective d'une longue paix permit à la noblesse de France de songer à quelque expédition lointaine, dans le seul but d'acquérir de la gloire. Le chef de l'islamisme était alors Bajazet, qui avait menacé de faire manger de l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome; en attendant il envahissait la Hongrie, que défendait en vain Sigismond. Une croisade contre Bajazet n'eut pas besoin d'être prêchée, et, en peu de temps, fut réunie une brillante armée. Cette armée, presque entièrement composée de chevaliers, et conduite par le comte Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et par le comte d'Eu, nouveau connétable de France, arriva en Hongrie, et, après avoir enlevé quelques places des bords du Danube, mit le siége devant Nicopolis. Là devaient s'arrêter ses succès. Bajazet, imprudemment attaqué, triompha, par le nombre, de la valeur française : quatre cents chevaliers restèrent sur le champ de bataille et le reste fut fait prisonnier : c'était la fleur de la chevalerie, et il fallut des sommes considérables pour la racheter de captivité. Jean de Nevers ne rapporta de cette malheureuse expédition que le titre de *Sans-*

Peur, qu'il devait rendre plus tard si redoutable à la France (1397).

Pendant que deux moines, qui se disaient sorciers, cherchaient, par leurs exorcismes, à guérir la folie du roi, et n'obtenaient en résultat que l'honneur d'avoir la tête tranchée en place de Grève, le roi d'Angleterre, Richard II, et Wenceslas, roi de Bohême, étaient déposés par leurs sujets; le premier pour avoir voulu détruire les libertés nationales; le second pour avoir flétri le trône par d'ignobles excès de table. Charles VI continuait de régner, sans gouverner le royaume, ayant de temps à autre des éclairs de raison qui lui laissaient entrevoir tout le mal qu'on faisait en son nom, sans qu'il eût le pouvoir d'y remédier. Le peuple le plaignait et l'aimait de toute la haine qu'il portait aux ducs de Bourgogne et de Berry: lorsqu'il arrivait une épidémie ou une disette, on les recevait comme un châtiment de Dieu, et nul n'osait se plaindre, tant on savait le roi malheureux (1400).

Cependant les princes puisaient toujours à pleines mains dans le trésor royal, et la misère allait croissant dans le royaume. Le mal ne devait pas s'arrêter là. Les princes se rencontraient au conseil, mais ils ne se parlaient plus que pour s'injurier. Quelle que fût la question soulevée, les ducs d'Orléans et de Bourgogne étaient toujours d'un avis contraire. Si le duc d'Orléans l'avait emporté près du roi pour faire proclamer dans le royaume l'*obédience* au pape d'Avignon Benoît XIII, le duc de Bourgogne avait triomphé en faisant reconnaître Henri IV pour roi d'Angleterre, après la déposition de Richard II. Dès que le duc d'Orléans avait fait signer au roi une ordonnance pour de nouveaux impôts, le duc de Bourgogne la faisait révoquer par une nouvelle ordonnance, et la main du pauvre Charles VI se prêtait, avec une égale indifférence, à tout ce qu'on exigeait de lui. La reine Isabeau, étrangère à la politique, loin de répondre à la tendresse de son époux, ne cherchait que les moyens de s'y dérober. Les soins affectueux de Valentine auraient pu faire pencher la balance en faveur du duc d'Orléans, si le duc de Bourgogne n'eût amusé la folie du roi par la représentation scénique des *mystères* et par l'invention récente du jeu de cartes.

Le duc de Bourgogne était allé à Bruxelles pour mettre son second fils, Antoine, en possession du duché de Brabant.

Atteint, au milieu des fêtes splendides qu'il y donnait, par une maladie épidémique, il succomba le 27 avril 1404, à l'âge de 63 ans. Son fils Jean, comte de Nevers, prit aussitôt le titre de duc de Bourgogne et vint rendre hommage au roi de France. Le duc d'Orléans l'avait devancé et s'était emparé, à main armée, de tout l'argent du trésor royal, ainsi que de la personne du roi. Les affaires n'en allèrent que plus mal quand la volonté capricieuse du duc d'Orléans dirigea le conseil de régence formé entièrement des princes du sang. Les ducs de Berry et de Bourbon étaient trop âgés pour lutter contre le frère du roi : Charles III de Navarre, qui lui devait la duché-pairie de Nemours, lui était tout dévoué, et Louis II d'Anjou, roi titulaire de Sicile et comte de Provence, s'inquiétait peu des affaires du royaume. Venait après eux le nouveau duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur. C'était le seul qui pût tenir tête au duc d'Orléans. Fidèle aux traditions paternelles, il se porta le défenseur des intérêts populaires, et quand il quitta la Flandre pour venir prendre sa place au conseil, il se fit suivre par six mille hommes d'armes. A son approche, la reine et le duc d'Orléans se retirèrent à Melun et envoyèrent chercher les fils du roi par le duc de Bavière ; mais Jean-Sans-Peur se mit à leur poursuite, et les ayant rejoints à Juvisy, il s'empara d'eux et les ramena dans la capitale. C'était une provocation au duc d'Orléans, qui y répondit en se préparant à la guerre, et en occupant avec ses troupes le pont de Charenton. Les autres membres du conseil parvinrent cependant à réconcilier en apparence les deux rivaux ; et une ordonnance du 27 janvier 1406, signée par la reine, donna à Jean-Sans-Peur, dans le conseil de régence, le rang que son père y avait occupé.

La guerre avec l'Angleterre avait recommencé avec mollesse de part et d'autre : on se décida à la rendre plus active, et, tandis que le duc d'Orléans se dirigeait vers la Guyenne, le duc de Bourgogne prenait la route de Calais pour y mettre le siége. Aucune de ces deux expéditions ne réussit, et au retour on s'accusa mutuellement. Il fallut encore que le duc de Berry opérât une réconciliation, et cette fois elle fut scellée devant Dieu. Les deux princes communièrent ensemble, aux Augustins, le dimanche 20 novembre 1407, s'embrassèrent et se jurèrent une

amitié fraternelle. Trois jours après, au moment où, mandé par le roi, le duc d'Orléans passait dans la Vieille Rue du Temple, près de la Porte-Barbette, des assassins se précipitent sur lui et le frappent à coups de hache : il tombe mort, et les assassins se ruent sur son cadavre; un fidèle écuyer veut le couvrir de son corps et meurt lui-même percé de coups. Des cris au feu! se font entendre. La maison où s'étaient cachés les meurtriers était en flammes, et l'on ne songe même pas à les poursuivre. La reine, ne se croyant pas en sûreté à Paris, se réfugie à Montaigu; le conseil de régence se rassemble, et le lendemain, quand les princes se rendent à l'église des Blancs-Manteaux, où le corps du duc d'Orléans est déposé, on entend le duc de Bourgogne s'écrier : « Jamais en ce royaume, si mauvais et si » traître meurtre n'a été commis et perpétré. » Et c'était lui cependant qui avait commis et perpétré ce meurtre si mauvais et si traître!

CHAPITRE LIII.

CHARLES VI.

De 1407 à 1417.

Jean-Sans-Peur avait trop d'audace dans le caractère pour nier long-temps un crime dont il s'applaudissait en secret. Dès qu'il vit que l'assassinat du duc d'Orléans n'excitait aucune indignation parmi le peuple, il avoua hautement qu'il l'avait commandé, et il récompensa même par des largesses les assassins qui lui avaient si fidèlement obéi. Les autres princes du sang, se voyant tous à la merci d'un poignard, gardèrent un prudent silence. Seule, la duchesse d'Orléans vint en grand deuil se jeter aux genoux du roi, et lui demander vengeance du meurtre de son époux. Charles VI était alors dans un moment lucide; il embrassa tendrement celle qui l'avait si souvent consolé, et lui promit justice; mais un nouvel accès de folie mit bientôt la malheureuse Valentine dans l'obligation d'aller se renfermer avec ses enfants dans son château de Blois. Le duc de

Bourgogne entra triomphalement dans Paris, au milieu des cris de Noël! Noël! Vainqueur de l'Angleterre, il eût été moins bien accueilli, et ce n'était pourtant qu'un assassin. Mais le peuple détestait le duc d'Orléans; et quand un crime lui plaît, il le nomme justice. On fit prêcher en pleine église que l'assassinat du duc d'Orléans était un acte méritoire, et le pauvre roi reconnut même que son frère avait été mis hors de ce monde pour le bien et utilité du royaume.

Le duc de Bourgogne était donc maître du gouvernement; il disposait seul des places et des faveurs, et jamais les princes n'auraient osé se prononcer contre lui, si une révolte des bourgeois de Liége ne l'eût forcé de marcher à la défense de son frère, évêque de cette ville. La reine et les princes profitèrent de son absence pour rentrer dans Paris. La duchesse d'Orléans s'empressa d'y revenir, demandant toujours justice, et cette fois elle fut écoutée. Mais la victoire éclatante que le duc de Bourgogne remporta à Hasbain sur les Liégeois remplit de terreur la reine, les princes et la malheureuse Valentine; elle s'enfuit de nouveau à Blois, où elle devait bientôt mourir dans les larmes, et la reine conduisit à Tours ses enfants et leur père, alors en proie à une horrible frénésie. A son retour à Paris, Jean-Sans-Peur y fut reçu en roi; et confiant désormais dans sa force, il consentit à venir à Chartres demander pardon à Charles VI et aux deux jeunes princes d'Orléans du meurtre de leur père. Ce pardon, convenu d'avance, fut juré sur l'Évangile (1409). Il ne devait pas être plus sincère que ne l'était le repentir.

La paix semblait faite, et la cour rentra dans Paris pour y assister à des fêtes; la plus brillante fut donnée par Jean de Montaigu, grand maître de la maison du roi. Il commit la faute d'étaler aux yeux du duc de Bourgogne des richesses qui dépassaient celles d'un monarque, et peu de jours après, malgré la protection du duc de Bourbon, Jean-Sans-Peur lui fit trancher la tête, comme complice des prétendues sorcelleries du duc d'Orléans (octobre 1409). Son véritable crime était sa fortune, dont une partie fut employée à gagner la reine. Le roi n'apprit que deux mois après, quand la raison lui revint, la mort de son fidèle conseiller. Il pleura, et c'est tout ce qu'il put

faire pour le venger. Le duc de Bourgogne, lié dès lors à la reine par un traité secret, fit présider par le roi une assemblée des grands du royaume; on y décida que la reine, et à son défaut, le dauphin, duc de Guyenne, présideraient désormais le conseil; le duc de Berry fut complétement écarté des affaires, et le duc de Bourgogne se trouva plus puissant que jamais.

Cependant le parti d'Orléans commençait à lever la tête; il s'était renforcé du duc de Berry, à qui l'ambition était revenue, et du nouveau duc de Bourbon. Le traité de Bicêtre, qui parut mettre de côté les deux factions pour faire triompher l'autorité royale, ne fut qu'une *paix fourrée*, comme l'appelait le fou du duc de Bourgogne (1410); et l'année suivante, après un défi mutuel des chefs des deux partis, leurs armées se trouvèrent en présence sur les bords de la Somme. La faction d'Orléans se composait en grande partie de Gascons venus avec le comte d'Armagnac, beau-frère du duc d'Orléans; aussi les Armagnacs (c'est ainsi qu'on les appelait) se promettaient-ils le pillage de Paris, qu'occupaient les Bourguignons.

Le comte de Saint-Paul, qui commande à Paris pour le duc de Bourgogne, a recours, pour se défendre, à des auxiliaires plus dangereux qu'utiles à ceux qui les emploient. Il forme une compagnie de cinq cents garçons bouchers, auxquels il donne des armes et confie la garde de la ville. Les trois fils du boucher Legoix les commandent, et bientôt ces hommes de sang sont les maîtres de la capitale. Ils forcent le roi de quitter l'hôtel Saint-Paul pour venir habiter le Louvre. Ils chassent de Paris le prévôt des marchands et trois cents bourgeois les plus considérés. Dès qu'on leur signale, même sans preuve, un partisan des Armagnacs, ils l'assomment; bientôt, le chirurgien Jean de Troyes et l'écorcheur Caboche se joignent à eux, et leur apprennent le secret de nouvelles atrocités. De leur côté, les Armagnacs exercent d'horribles représailles dans les environs de la capitale, et se raillent des ordonnances que les bouchers font signer au roi pour déclarer rebelles les princes d'Orléans. Tandis que les bouchers et les Armagnacs désolent Paris et ses environs, le duc de Bourgogne rassemble une armée de Flamands, et marche sur la capitale, dont le pillage est promis aux milices de la Flandre. Le duc d'Orléans court aussitôt à sa ren-

contre, et les Flamands, qui s'étaient promis le pillage et non le combat, lâchent pied au moment de la bataille (1411). Les Armagnacs assiégent Paris, et le duc de Bourgogne, trop faible pour le secourir, appelle à son aide les Anglais, et les introduit au cœur de la France. Les Armagnacs ne veulent pas plus céder aux Bourguignons en lâchetés qu'ils ne leur cèdent en crimes, et ils offrent au monarque anglais la restitution de la Guyenne. Henri IV traite avec les deux factions; et pendant qu'on se partage son royaume, le malheureux Charles VI est mis sur un cheval et conduit au siége de Bourges pour y échouer et pour signer ensuite à Auxerre une paix qui n'est qu'une courte trêve aux hostilités (1412).

Une des conditions de la paix avait été la rupture avec l'Angleterre; mais l'Angleterre n'avait pas donné son appui, elle l'avait vendu, et le duc de Clarence traversa fièrement la France pour se rendre en Guyenne, sans qu'on essayât de l'arrêter. Aucun des deux partis ne voulait se brouiller avec les Anglais, auxiliaires aussi redoutables aux Bourguignons qu'aux Armagnacs.

Le prévôt des marchands, Pierre des Essarts, soupçonné de dévouement au roi et au dauphin, s'était réfugié dans la Bastille pour échapper au duc de Bourgogne. Aussitôt les bouchers Legoix et l'écorcheur Caboche arment leur farouche milice, entourent la Bastille et demandent la tête de des Essarts; il faut que Jean-Sans-Peur lui marque le dos de la croix rouge de Bourgogne pour le dérober un moment aux couteaux des bouchers. De la Bastille la populace se rend au Louvre, et demande à grands cris à parler au dauphin. Le jeune prince, pâle et tremblant, paraît à une fenêtre, avec le duc de Bourgogne, son beau-père; l'orateur du peuple, le barbier-chirurgien Jean de Troyes, demande qu'on lui livre les officiers de la maison du prince, dont il remet la liste; le prince y voit ses plus fidèles serviteurs et se retire rouge de colère, en disant au duc de Bourgogne : « Beau sire, cette émeute est faite par votre conseil, » mais une fois vous vous en repentirez. » A peine a-t-il quitté la fenêtre, que la foule se rue dans l'intérieur du palais, et en arrache tous ceux qu'elle sait être les ennemis du duc de Bourgogne. Les Cabochiens triomphants se couvrent du chaperon

blanc des Gantois, et le font prendre au roi; ils arrêtent et jettent dans les prisons tous ceux qu'ils soupçonnent de quelque attachement pour le duc d'Orléans et même pour le roi; mais ils essaient en vain de donner à leur révolte une apparence d'ordre. Déjà la prison ne suffit plus aux haines populaires : les tortures commencent; les supplices suivent; les têtes tombent; les bouchers et les écorcheurs font leur métier, et le duc de Bourgogne s'éloigne de Paris pour échapper à ses terribles amis. Bientôt cependant les bourgeois se lassent du joug des Cabochiens. Ils se rassemblent dans leurs quartiers, puis vont en armes délivrer les prisonniers et demander au dauphin de se mettre à leur tête. Le dauphin, trop faible pour créer un parti royal, indépendant des deux factions, se jette dans les bras des Armagnacs vainqueurs, et le duc de Bourgogne est déclaré rebelle. Les réactions commencent : le roi, que la guerre amuse autant que le jeu des cartes, marche contre Soissons, prend la ville et la laisse piller. Tel est encore le prestige qui entoure la royauté, que les villes les plus dévouées au duc de Bourgogne s'ouvrent au nom du roi. La Flandre elle-même envoie sa soumission, et une sorte de paix, ou plutôt de trêve, semble encore une fois donner à l'autorité royale une apparence de victoire sur les factions (1415). Les bouchers sont chassés de Paris; Tanneguy-Duchâtel est nommé prévôt de la ville; le comte d'Armagnac est envoyé en Guyenne, et le duc de Bourgogne à Dijon. Toute la cour assiste en grand deuil à l'oraison funèbre du duc d'Orléans, et celui qui la prononce est Jean Gerson, chancelier de l'université, et l'auteur présumé de l'admirable livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cependant un nouveau roi, Henri V, était monté sur le trône d'Angleterre: le plus débauché des princes était devenu le plus ambitieux des rois. Il demanda la main de la princesse Catherine de France, fille du roi, huit cent mille francs de dot, et le duché d'Aquitaine; et, pendant qu'on délibérait encore pour lui répondre, il rassembla à Southampton six mille hommes d'armes et vingt mille archers. Le danger était grand, car on n'avait pour le combattre qu'un roi fou, un dauphin trop ami du plaisir pour l'être de la gloire, pas d'argent et à peine quelques soldats. Cependant, le connétable Charles d'Albret, le

maréchal de France Boucicault et le grand-amiral Clignet de Brabant firent un appel à la noblesse de France. Le duc de Bourgogne et son parti, plus ennemis des Armagnacs que des Anglais, n'y répondirent point, et, n'hésitant pas à sacrifier leur pays à leur haine, donnèrent ainsi raison à la préférence que le dauphin accordait à leurs rivaux.

Le 14 août 1415, la flotte anglaise débarquait près de Harfleur et commençait le siége de cette ville, qui ne fut prise que le 22 septembre. Rouen, le quartier-général de l'armée française, compta bientôt quatorze mille hommes d'armes. Un conseil de guerre y fut réuni et l'on y décida, contre leur volonté, que ni le roi, ni ses fils, ne prendraient part au combat. Le souvenir de Poitiers fit dire au duc de Berry qu'*il valait mieux perdre la bataille que le roi et la bataille.* Henri V, dont les maladies avaient affaibli l'armée, songeait plutôt à se retirer vers Calais qu'à pénétrer dans le royaume. Déjà il en avait pris la route, lorsqu'il se vit arrêté par l'armée française près d'Azincourt. Une pluie froide avait tellement amolli le terrain argileux où était campé le connétable d'Albret, que la cavalerie française pouvait à peine faire un mouvement. On ne remarquait point dans ses rangs cette impatience de la victoire et cette gaieté nationale qui semblait croître dans le danger : on était grave et triste; les clairons se taisaient; les chevaux, la tête baissée, ne faisaient point entendre leurs fiers hennissements, et de lugubres souvenirs semblaient planer sur l'armée.

Le champ de bataille d'Azincourt ne devait pas être moins fatal à la France que ceux de Crécy et de Poitiers. L'adresse des archers anglais décida la victoire : la noblesse française s'y montra brave comme toujours; mais, ne pouvant se déployer à l'aise dans un terrain fangeux, elle se nuisit par son nombre même, et le désordre une fois dans ses rangs, il fallut se rendre ou mourir. Comme il manquait d'hommes pour garder les prisonniers, Henri V fit massacrer tous ceux qui pouvaient lui échapper, et cette froide cruauté flétrit sa victoire. Le connétable d'Albret, sept proches parents du roi, cent vingt seigneurs ayant bannière et huit mille gentilshommes moururent pour la France à Azincourt. On aime à compter parmi les morts, les

ducs de Brabant et de Nevers, frères du duc de Bourgogne. Ils sauvèrent du moins par cette mort l'honneur de leur maison (25 octobre 1415).

Henri V, comme effrayé de son triomphe, s'embarqua huit jours après pour Douvres; et le duc de Bourgogne, vainqueur des Armagnacs, sans avoir eu à les combattre, marcha sur Paris avec dix mille chevaux. Le dauphin, Louis, duc de Guyenne, se préparait, quoique gendre du duc Jean, à l'empêcher d'y entrer, lorsqu'il mourut à l'âge de vingt ans, sans que sa mort pût exciter aucun regret (4 décembre 1416). Cependant Jean-Sans-Peur, devancé dans Paris par le comte d'Armagnac, nommé connétable par le roi, et se jugeant trop faible pour l'attaquer, repartit pour la Flandre, laissant à son rival le gouvernement d'un roi imbécile et la direction du dauphin Charles. Le nouveau connétable exila la reine Isabeau à Tours. Cette femme n'était pas seulement coupable de s'être alliée contre son fils avec le duc de Bourgogne, allié lui-même de l'Angleterre, elle s'était encore fait de la démence de son époux un prétexte à l'oubli de tous les devoirs. Un jour, le peuple regarda sans terreur la Seine rouler dans ses flots un sac de cuir, sur lequel étaient écrits ces mots : *Laisser passer la justice du roi.* Ce sac contenait le corps du sire de Bosredon, l'un des favoris de la reine, accusé seulement, disait-on, de n'avoir pas fait au roi un salut assez respectueux (1417).

CHAPITRE LIV.

CHARLES VI.

De 1417 à 1422.

La captivité des ducs d'Orléans et de Bourbon, faits prisonniers à Azincourt, laissait le connétable d'Armagnac maître absolu de son parti. Ce chef, qui avait habilement pris pour enseigne la couleur royale, paraissait obéir au dauphin, tandis qu'en réalité, le dauphin, à peine âgé de quinze ans, ne faisait que lui obéir. Il est à regretter qu'après avoir mis le bon droit

de son côté, du moins en apparence, il ne l'ait pas défendu avec les armes qui lui sont propres : la justice et la modération. Loin de là, le connétable compromit par ses violences les intérêts du roi et du dauphin, et il s'occupa beaucoup moins du triomphe de la royauté que du sien. Les guerres civiles ont presque toujours ce caractère égoïste et cruel. L'ambition du comte d'Armagnac se couvrait du manteau du roi, comme celle du duc de Bourgogne se coiffait du chaperon du peuple. Quant à la France, on la livrait à qui voulait la prendre, et Henri V n'eut qu'à se présenter. Quand il reparut sur les côtes de Normandie, il incendia les villages, pilla les villes, prit les châteaux, sans que le duc de Bourgogne ni le comte d'Armagnac songeassent à lui opposer la moindre résistance. Les villes et les châteaux se défendirent par le seul courage de leurs habitants, et Rouen surtout ne se rendit qu'après avoir perdu tout espoir d'être secouru.

Pendant que la Normandie retombe sous le joug de l'Angleterre, que font les deux factions rivales? elles se disputent le droit d'exercer leurs vengeances et leurs déprédations, l'une à Paris, l'autre dans les provinces. Le duc de Bourgogne va délivrer la reine exilée à Tours et se dispose à affamer Paris. Le connétable, maître de la capitale, y excite par ses exactions et ses violences un mécontentement tel qu'un marchand fertier du *Petit-Pont,* nommé Perrinet Leclerc, enlève à son père, pendant son sommeil, les clefs de la porte Saint-Germain-des-Prés, et l'ouvre aux Bourguignons, dans la nuit du 29 mai 1418. Le sire de Lille-Adam, qui les commande, pénètre jusqu'au Châtelet, et là, soutenu par les amis de Perrinet Leclerc, il pousse son cri de guerre : Vive Bourgogne! Les bourgeois y mêlent celui de vive le roi! prennent leurs armes et la croix rouge, et, après avoir arrêté le chancelier, ils marchent droit à l'hôtel Saint-Paul pour s'emparer du dauphin. Le prévôt de Paris, Tanneguy-Duchâtel, qui les y a devancés, enveloppe le jeune prince dans les couvertures de son lit, l'enlève dans ses bras, et, par des rues détournées, l'emporte à cheval, à la faveur de la nuit, jusqu'à la Bastille, où il s'enferme avec lui. Lille-Adam, ne trouvant plus à l'hôtel que le vieux roi fou, le met à cheval et le promène dans Paris, sans que ce malheureux prince sache

quel rôle on lui fait jouer; peu lui importe le vainqueur, Armagnac ou Bourguignon! Le connétable d'Armagnac est livré par un maçon chez lequel il s'était caché, et tout ce qui tient à son parti est jeté avec lui dans les prisons qui regorgent de captifs. Bientôt la crainte de leur délivrance inquiète le peuple et surtout les Cabochiens qui sont rentrés triomphants dans la capitale. Un potier d'étain, nommé Lambert, propose alors de tuer tous les Armagnacs prisonniers. La populace répond à cette proposition par un cri de joie féroce et court de prison en prison, la hache et le maillet à la main. Ici on assomme, là on déchire. Le comte d'Armagnac et le chancelier de Marle tombent les premiers, et, après eux, les évêques de Coutances, de Senlis, de Bayeux et d'Évreux. Au Grand-Châtelet les prisonniers se défendent et meurent du moins en combattant. Vieillards, femmes, enfants, personne n'est épargné, et, quatre jours durant, cette terrible boucherie se poursuit, sans que les chefs bourguignons, qui commandent mille hommes d'armes, trouvent autre chose à dire que ces mots : *Mes enfants, vous faites bien!* (12 juin 1418).

Une fange sanglante souillait encore les rues lorsque la reine et le duc de Bourgogne vinrent tenir leur cour dans Paris, où les attendait une épidémie qui fut mortelle à plusieurs de leurs partisans. Un homme était jaloux des bouchers Legoix, Saint-Yon et Caboche; cet homme était le bourreau Capeluche. Le sang que d'autres mains ont versé lui paraît un vol fait à ses prérogatives, et il réclame en indemnité ce que les prisons contiennent encore de victimes échappées au premier massacre. Le duc de Bourgogne, qui a plus besoin de leur or que de leur sang, propose de les mettre à rançon plutôt que de les tuer; il presse dans ses mains les mains de Capeluche, afin de le gagner à ses projets cupides; mais le bourreau est plus fier que le prince, et il repousse un honteux marché. C'est du sang qu'il demande; et le duc de Bourgogne, qui craint de perdre sa protection, lui ouvre les prisons, que la mort envahit avec le bourreau.

Il était impossible que ces lâches atrocités ne révoltassent pas un cœur généreux : aussi, lorsque le duc de Bourgogne offrit de traiter avec le dauphin, devenu, par la mort du conné-

table, le chef du parti armagnac, Tanneguy-Duchâtel n'eut pas de peine à détourner le prince d'acheter une paix douteuse par une lâcheté inutile. Jean-Sans-Peur n'était plus pour lui que l'allié de Henri V et l'ami de Capeluche. Cependant le danger croissait de jour en jour. La prise de la capitale de la Normandie par le roi d'Angleterre était un avertissement à la France entière, et la dureté qu'il avait montrée envers les courageux défenseurs de cette ville disait assez que, s'il parlait déjà en vainqueur, déjà aussi il agissait en tyran. Le duc de Bourgogne ne faisait rien pour arrêter sa marche triomphale, et le dauphin, à peine âgé de seize ans, n'avait ni l'énergie ni la force nécessaires pour l'entreprendre. Les villes qui tenaient à rester françaises montraient seules quelque patriotisme. Si les deux factions avaient pu s'entendre et se réunir contre l'ennemi commun, jamais la faible armée qu'Henri V avait amenée à la conquête de la France n'aurait revu les rivages de l'Angleterre.

Le duc de Bourgogne, n'osant combattre, essaya de traiter. Une conférence, à laquelle il conduisit la reine et sa fille Catherine, eut lieu à Meulan, le 30 juin 1419. Jean-Sans-Peur offrit à Henri V la main de la princesse et l'abandon de la Guyenne et de la Normandie. Alarmés de ces offres, Tanneguy-Duchâtel et Barbazan vinrent, au nom du dauphin, proposer en secret au duc de Bourgogne une réconciliation complète et un traité dont la base était l'expulsion des Anglais. La négociation avec Henri V fut interrompue, et le duc de Bourgogne vit le dauphin, le 11 juillet, sur le pont de Pouilly. La France pouvait être sauvée; mais peu de jours après, lorsque le dauphin vit l'importante ville de Pontoise livrée sans combat à trois mille Anglais qu'y introduisit le captal de Buch, il dut croire à la trahison du duc de Bourgogne; d'autant plus que Jean-Sans-Peur paraissait même avoir abandonné Paris, en se retirant à Troyes avec le roi fou et la reine parjure. Toutefois, le dauphin, fidèle à sa parole, était arrivé à Montereau avec vingt mille combattants pour se joindre à l'armée du duc de Bourgogne. Une nouvelle conférence avait été jugée nécessaire avant d'agir; mais déjà la défiance était telle de part et d'autre que le pont de Montereau fut choisi pour l'entrevue, afin que

la rivière qui coulait entre les deux armées fût une barrière contre toute surprise.

Le 10 septembre 1419, vers trois heures, le duc de Bourgogne, suivi seulement de dix chevaliers, se présente à l'entrée du pont, où il est reçu par Tanneguy-Duchâtel et le sire de Beauveau. Le dauphin était déjà dans le pavillon élevé au milieu du pont: « Voici en qui je me fie! » dit Jean-Sans-Peur, en frappant sur l'épaule de Tanneguy, et hâtant le pas, il se trouve en présence du prince avant que les siens aient pu le suivre. Au moment où, son chaperon à la main, il met un genou en terre devant l'héritier du trône, Tanneguy le pousse, et le vicomte de Narbonne lui assène sur la tête un coup de hache qui le jette mort aux pieds du dauphin. Ses chevaliers accourent pour le défendre, mais ils sont faits prisonniers; toutes les mesures étaient prises d'avance. L'assassin du duc d'Orléans devait périr comme lui.

Ce n'est cependant point à la mémoire de ce prince que le duc de Bourgogne fut immolé au pont de Montereau. Le jeune duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre depuis Azincourt, ne peut être accusé de ce crime. Le dauphin, âgé de dix-sept ans à peine, doit-il subir dans l'histoire la responsabilité d'un assassinat qui fut l'œuvre de ses conseillers? Nous sommes loin d'excuser la trahison et l'attentat dont Jean-Sans-Peur fut la victime. Nous ne croyons pas non plus, bien que le dauphin l'ait fait écrire à la ville de Paris et aux autres bonnes villes du royaume, que le duc de Bourgogne ait commencé la conférence en mettant la main sur son épée pour en frapper le prince; mais, s'il était vrai que les conseillers du dauphin eussent acquis la certitude que le chef du parti bourguignon, loin de rester fidèle aux conventions de Pouilly, avait continué de traiter avec le roi d'Angleterre au lieu de chercher à le combattre, peut-être alors le crime du pont de Montereau ne paraîtrait plus qu'un juste châtiment. Le duc de Bourgogne était maître du roi et de la reine, et le dauphin ne pouvait pas le mettre en jugement. Devait-il laisser l'assassin du duc d'Orléans, l'ami du bourreau Capeluche, livrer son héritage à Henri V, et faire de la France une province de l'Angleterre? Et comment l'en empêcher? La politique impose quelquefois

de dures nécessités. Nous ne justifions point, nous expliquons : c'est tout ce que nous pouvons faire.

Il arrive rarement qu'un crime atteigne le but auquel il était destiné. Dès que l'assassinat du duc de Bourgogne fut connu du comte Philippe de Charolais son fils, ce prince, oubliant qu'il était gendre de Charles VI, se détermina à assurer la couronne de France au roi d'Angleterre. C'était donner raison aux assassins de son père et non en tirer vengeance. La France était-elle à lui pour en disposer? Les conférences d'Arras n'eurent cependant pas d'autre but, et le 24 décembre une trêve générale fut signée à Rouen. La reine Isabeau eut la lâcheté de consentir à ce que le dauphin de France, son fils, en fût seul exclu.

Cependant ce prince cherchait dans le midi des défenseurs de ses droits. Le comte de Foix et les États du Languedoc se prononçaient pour le dauphin. Mais c'était une faible compensation du traité qui venait d'être signé à Troyes, le 21 mars 1420, par le roi Henri V et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Quant au malheureux Charles VI, la reine Isabeau avait conduit sa main, et sa démence le sauva de la honte qui retomba tout entière sur l'épouse parjure et la mère dénaturée. Par ce lâche traité, Charles VI donnait sa fille Catherine pour épouse à Henri V, et transmettait après sa mort au roi d'Angleterre ainsi qu'à ses héritiers, à perpétuité, le royaume de France, dont il lui confiait provisoirement l'administration. Les deux rois et le duc de Bourgogne s'engageaient en outre à ne jamais traiter avec Charles, *qui se dit dauphin*, *à cause des horribles et énormes crimes qu'il a commis.*

Qui le croirait? Paris et une partie de la France accueillirent avec joie cet infâme traité. Les guerres civiles avaient tellement étouffé l'esprit national, et l'absence du pouvoir royal avait jeté une telle confusion dans les idées, qu'il était devenu presque indifférent au plus grand nombre d'obéir à tel ou tel maître. Ce qu'on voulait, c'était la paix; et on croyait l'obtenir sous un maître étranger. On préférait la honte au malheur, comme si la honte n'était pas le plus grand des malheurs.

Heureusement le dauphin Charles ne désespéra point de la

France alors que la France l'abandonnait, et bientôt il lui arriva de toutes parts d'énergiques protestations contre le traité de Troyes. Les ennemis qu'il avait à combattre étaient trop nombreux et trop puissants pour qu'il espérât plus que des succès partiels et quelques résistances courageuses. Il avait compté sur l'appui du duc de Bretagne, qui lui manqua; mais il eut un allié sur lequel il ne comptait pas : ce fut le roi d'Angleterre. Henri V, qui se fiait peu à l'avenir de sa couronne de France, exerçait dans le royaume tous les droits de la conquête avec une dureté et une arrogance qui augmentaient chaque jour le nombre des amis du dauphin. La misère était toujours la même dans la capitale, et la bourgeoisie, indépendamment de ses souffrances, s'affligeait de celles de son roi, qu'elle savait livré à toutes les humiliations et même à tous les besoins. Roi de nom, prisonnier de fait, Charles VI, malgré sa démence, commençait à sentir tout son malheur; on l'entendait quelquefois prononcer en gémissant le nom de son fils, et des larmes coulaient de ses yeux hagards, quand les soins d'une jeune fille, Odette de Champdivers, étaient parvenus, en l'absence de la reine qui l'avait abandonné, à réveiller en lui quelques sentiments paternels. Il eut un moment de joie, le jour qu'il apprit que les Anglais avaient été battus à Beaugé par le sire de Lafayette (23 mars 1421). Il avait oublié qu'il était leur allié; et quand on lui rappelait que le roi d'Angleterre était son gendre et son héritier, c'est alors qu'il croyait à sa folie, car il ne pouvait pas comprendre qu'il eût déshérité son fils.

Henri V, après s'être emparé de Melun et de Meaux, qui firent une héroïque résistance, s'était mis en marche pour aller attaquer le dauphin dans Bourges, lorsqu'il tomba malade et revint mourir à Vincennes (31 août 1422). Il laissait à son fils, âgé de huit mois, deux royaumes à gouverner, sous la tutelle du duc de Bedford pour la France, et du duc de Glocester pour l'Angleterre. Il put se croire heureux en mourant; son ambition était satisfaite; il était roi de France. Mais la trahison lui avait seule donné ce titre, et sa plus grande gloire est d'avoir été le vainqueur d'Azincourt.

Peu de semaines après (le 21 octobre), Charles VI acheva

de souffrir, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son règne, de quarante-deux années, est peut-être l'époque la plus désastreuse de notre histoire; et cependant, telle est la pitié qui s'attache à l'infortune, que son nom ne réveille en nous aucun sentiment de haine ni de mépris. Nous ne l'accusons point, nous le plaignons; nous sommes même tentés de lui supposer des vertus qui peut-être lui manquaient, et nous gardons toute notre indignation pour ce prince félon et cette reine parjure qui livrèrent à l'étranger, l'un sa patrie, l'autre sa couronne, tous les deux leur honneur.

CHAPITRE LV.

CHARLES VII, DIT LE VICTORIEUX.

De 1422 à 1429.

La mort de Charles VI donnait deux rois à la France : l'un, Henri VI, enfant de dix mois, n'était rien par lui-même; mais, héritier de Henri V, il était roi d'Angleterre, et le traité de Troyes l'avait fait roi de France : son tuteur, le duc de Bedford, gouvernait le royaume en son nom, à titre de régent. Les princes du sang, l'université, le parlement de Paris l'avaient reconnu : maître de la capitale, il l'était de la plus grande partie de la France : il commandait à deux armées, l'une française, l'autre anglaise, et les deux plus puissants vassaux de la couronne, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, lui avaient juré foi et hommage comme à leur légitime souverain. L'autre, Charles VII, avait vingt ans et son droit. C'était là toute sa force, et le courage des Lahire, des Xaintrailles, des Barbazan et des Dunois ne pouvait que succomber glorieusement dans la lutte inégale où les appelaient leur fidélité au roi et leur dévouement à la France. A la vérité, l'Écosse, en haine de l'Angleterre, avait envoyé à Charles VII de braves chevaliers et quelques milliers de soldats; mais la victoire ne devait appartenir qu'à la force, et la force était loin de se trouver parmi les faibles bataillons du pauvre roi de

Bourges (c'est ainsi qu'on appelait Charles VII). On en eut la triste preuve à l'affaire de Crévant, près d'Auxerre, où les Français et Écossais de Charles VII, commandés par le maréchal de Sévérac, furent complétement défaits par les Anglais et Bourguignons du duc de Bedford (1er juillet 1423). Jacques d'Harcourt ne fut pas plus heureux au Crotoy, en Picardie, ni le connétable de Buchan à Verneuil, où il périt. Charles VII, ne pouvant, à défaut d'armée, combattre en roi, pouvait du moins mourir en chevalier; s'il l'eût fait, Henri VI eût été seul roi de France, et ce fut peut-être l'humeur légère et le caractère dissipé de Charles qui le sauvèrent. Quant à la France, Dieu voulut que son salut lui vînt d'une bergère, comme autrefois Paris, au temps d'Attila.

Le moment n'était pas encore venu : cependant la fortune commençait à se montrer moins contraire à Charles VII. Jacqueline de Hainaut ayant quitté son mari le duc de Brabant pour épouser le duc de Glocester, le duc de Bourgogne, qui se voyait enlever ce riche héritage sur lequel il comptait, commença à se refroidir pour l'alliance anglaise. Le duc de Bedford lui témoignait d'ailleurs peu de confiance et lui montrait peu d'égards; d'un autre côté, le comte Arthur de Richemont, frère du duc de Bretagne, ayant en vain sollicité un commandement dans l'armée anglaise, se demanda si son devoir ne l'appelait pas plutôt sous la tente de Charles VII que dans le camp du duc de Bedford. Mais les Armagnacs entouraient le jeune roi, et Richemont, trop fier pour servir sous les assassins du duc de Bourgogne, exigea, avant d'accepter l'épée de connétable, l'éloignement de Tanneguy-Duchâtel et du président Louvet. Tanneguy fut le premier à s'offrir généreusement en sacrifice à l'intérêt de son roi, et, le 7 mars 1425, le comte de Richemont recevait, à Chinon, des mains de Charles VII, l'épée de connétable, et avec elle le gouvernement du royaume.

Richemont, loyal chevalier et hardi capitaine, s'était flatté que, pour vaincre les Anglais, il ne s'agissait que de les combattre, ce qu'on n'avait pas fait jusqu'alors. Mais bientôt il s'aperçut que ces implacables ennemis de la France avaient de puissants auxiliaires dans les courtisans qui dirigeaient la vo-

lonté royale. Un sire de Giac, favori de Charles VII, vit avec peine que tout l'or qu'il pouvait tirer du royaume allait passer en frais de guerre, au lieu d'être employé en dépenses de plaisir. Il forma à la cour du roi de Bourges une ligue contre le connétable, qui ne parlait que de combats et jamais de fêtes; et, à peine Richemont avait-il commencé la campagne par la prise de Pontorson, que déjà les vivres et l'argent lui manquaient. Il n'en persista pas moins à assiéger Saint-James de Beuvron, mais l'échec qu'il y essuya l'irritait déjà fortement contre le sire de Giac, lorsqu'il apprit que les ressources qu'on lui avait promises avaient été employées à procurer au bâtard d'Orléans, depuis comte de Dunois, un triomphe sur le comte de Warwick, sous les murs de Montargis (1426).

Le connétable se plaignit; mais, comme on ne l'écouta pas, il vint lui-même trouver le roi à Issoudun, et, dès le lendemain, il se rendit, avec les sires de La Trémoïlle et d'Albret, à la maison du sire de Giac, dont ils firent enfoncer la porte : on l'arracha du lit et on le lia, à peine vêtu, sur un cheval, qui l'emporta au galop à Dun-le-Roi. Là, Giac, mis à la torture, avoua les torts qu'on lui reprochait et des crimes qu'on ignorait, et, malgré l'offre qu'il fit de cent mille écus pour sa rançon, il fut mis dans un sac de cuir et jeté à la rivière. Le favori mort, tout le monde l'accusa, et Charles VII, après un moment de dépit, le remplaça par Le Camus de Beaulieu. Ce nouveau ministre ne se montra pas moins contraire au connétable que ne l'avait été son devancier. Il le fit échouer dans sa tentative pour reprendre le Maine, tandis qu'il amusait le roi à Poitiers par des fêtes et des bals qui insultaient à la misère du peuple et à la détresse de l'armée.

Le connétable accourt furieux à Poitiers : il monte à la chambre du roi, et, après lui avoir reproché durement de danser sur les débris de son trône, il ouvre une fenêtre et l'invite à s'en approcher. « Regardez, » lui dit-il en montrant du doigt une prairie qui s'étendait au pied du château. Charles VII regarde et voit son ministre tomber mort sous la dague de deux hommes d'armes du maréchal de Boussac. Moins irrité qu'effrayé de cette violence, le roi demande au connétable de lui donner un ministre qu'il ne faille ni noyer ni égorger comme

les autres. « Prenez La Trémoïlle, dit le connétable. — La Trémoïlle, répond le roi, soit, beau cousin : vous me le baillez, » mais vous en repentirez : je le connais mieux que vous. » Le roi disait vrai. La Trémoïlle n'eut dès lors qu'une pensée : ce fut de perdre le connétable à qui il devait son élévation. En perdant Richemont, il perdait aussi la France : mais peu lui importait.

Jamais cependant le besoin d'une vaillante épée ne s'était fait plus vivement sentir. Le duc de Bedford, après avoir apaisé des dissensions en Angleterre, revenait en France, résolu à en finir de ce petit roi de Bourges qui ne savait pas défendre sa couronne. Le comte de Salisbury débarquait en même temps à Calais avec un renfort de six mille hommes, auxquels venaient se joindre quatre mille soldats des garnisons de Normandie, sous les ordres du vaillant Talbot, et tous ensemble s'avançaient pour mettre le siége devant Orléans. Charles VII et son nouveau favori, le sire de La Trémoïlle, loin d'appeler le connétable à la défense de cette ville, chassèrent la duchesse sa femme du château de Chinon, et, par un nouvel outrage, fermèrent à lui-même l'entrée de toutes les places fortes du royaume. Richemont se retira à Parthenay, et là, pour toute vengeance, il attendit qu'on eût recours à son épée.

Trois convocations successives des états-généraux avaient prouvé à Charles VII le peu de confiance que la nation avait en lui. Les députés ne s'étaient point rendus à son appel, et quand ils se décidèrent à venir le trouver à Chinon, ce fut pour lui demander des réformes; en échange, ils votèrent un subside de quatre cent mille livres, et adressèrent à tous les seigneurs du royaume l'invitation de se rendre sous l'étendard royal. Le bâtard d'Orléans ne l'avait point attendue pour s'enfermer dans la capitale du duché de son frère; Lahire et Xaintrailles l'y avaient suivi, résolus de défendre jusqu'à la mort ce dernier rempart de la royauté. Avec de tels chefs, les habitants reprirent courage et soutinrent vaillamment plusieurs assauts, dans l'un desquels fut tué le comte de Salisbury : mais le comte de Suffolk et Talbot ne laissèrent point ralentir les travaux du siége, malgré la disette de vivres qu'ils commençaient à éprouver. Informés de cette situation, les assiégés ne s'occupaient,

par de fréquentes sorties, qu'à enlever les convois qui arrivaient à l'armée anglaise; dans l'une de ces sorties, ils furent complétement battus par sir John Falstaff, qui amenait au camp anglais une provision de harengs, ce qui fit donner à cette malheureuse affaire le nom de journée des Harengs (12 février 1429).

Si nous voulons comprendre les événements qui vont suivre, il faut nous rendre compte des croyances religieuses de cette époque; il faut savoir qu'à la foi ardente et sévère qui animait les croisés de l'Albigeois avait succédé une foi non moins vive, non moins pure, mais plus tolérante, et par cela même plus conforme à l'esprit de Dieu. L'inquisition avait éteint ses bûchers, et les savants croyaient en Dieu. Cependant, si le doute n'était pas encore devenu une des conditions de la science, l'étude des livres anciens avait inspiré aux philosophes des quatorzième et quinzième siècles une profonde admiration pour les philosophes de l'antiquité. Ne pouvant se persuader que des esprits si supérieurs eussent adopté aveuglément des croyances complétement mensongères, ils cherchaient à combiner avec la simplicité de la foi catholique les merveilles de la mythologie païenne. Ils se demandaient si Dieu et Satan ne commandaient pas à des esprits d'un ordre inférieur, qui agissaient directement sur les destinées humaines. Ces questions, agitées dans les écoles, passaient dans le peuple sans être résolues et y répandaient de poétiques superstitions. L'antiquité avait eu ses augures, ses pythonisses : le moyen âge eut ses sorciers et ses magiciens; les bons et les mauvais génies étaient devenus les bons et les mauvais anges, les bonnes et les mauvaises fées. Le merveilleux est de toutes les religions, et plus spécialement encore de la religion chrétienne, qui rapporte tout à Dieu. Les docteurs de l'Église, non moins érudits que les savants des écoles, cherchaient à faire tourner au profit de la morale les croyances superstitieuses qu'ils partageaient eux-mêmes. Aussi enseignaient-ils, pour exciter à la pureté des mœurs, que le démon était sans pouvoir sur les jeunes filles qui se gardaient vierges, à l'exemple de la mère de Jésus, et que Dieu seul agissait en elles.

A ces idées religieuses venaient se joindre quelques senti-

ments patriotiques. Le duc de Bedford ne croyait pas assez au droit de son neveu Henri VI pour l'exercer en souverain légitime. Il traitait la France en pays conquis, et les Français en peuple vaincu. Aucune fraternité n'unissait les Anglais et les Français qui combattaient sous la même bannière. Ils avaient bien la même haine, mais non le même amour. Que fallait-il pour rompre cette alliance monstrueuse? Que la royale bannière de France fût tenue d'une main plus ferme, afin qu'en s'y ralliant on ne fût pas menacé de la voir chanceler de nouveau. Mais qui donc en aura la force et la volonté? Sera-ce le roi Charles VII, que ses confidents endorment dans les voluptés, afin d'échapper eux-mêmes aux dangers de la gloire? Parmi tous ces courtisans qui forment son royal cortége, se trouvera-t-il un guerrier qui, dans le conflit des ambitions rivales de Richemont et de La Trémoïlle, ne pense qu'à son roi et à sa patrie? Non : ne cherchons le héros qui doit sauver la France ni dans les cours ni dans les camps. Allons sur les bords de la Meuse, au village de Domremy; arrêtons-nous dans cette chaumière qu'habitent d'honnêtes laboureurs; nous y trouverons une jeune fille de dix-neuf ans, à la chevelure blonde, aux traits nobles et purs, au maintien humble et modeste, qui, tandis que ses frères et sœurs se livrent à leurs travaux rustiques, semble oublier ces occupations vulgaires pour abandonner son âme à de graves pensées, à de saintes méditations; suivons-la sous ce grand hêtre, où l'on dit que les fées se rassemblent le soir; écoutons sa fervente prière à la vierge Marie, à l'archange Michel et à sainte Catherine. Au feu divin qui brille en ses regards, à l'expression sublime qui anime ses traits, reconnaissons-nous encore l'humble fille de la chaumière? C'est elle cependant, c'est Jeanne d'Arc, c'est une pauvre bergère de village qui, seule avec Dieu, rêve la délivrance de son pays. Une voix d'en haut lui a parlé et lui a dit : Pars, jeune fille, va sauver Orléans et faire sacrer ton roi à Rheims! Et la jeune fille a répondu : J'irai. Mais comment? Qui daignera l'écouter? Qui voudra la croire? Qui consentira à la suivre? Que de périls la menacent, elle, si jeune, si belle, si timide! elle, pauvre fleur des champs, dont un souffle peut ternir la pureté! Et c'est dans les camps, parmi une soldates-

que esclave de ses grossiers penchants, qu'elle va, innocente et pure, affronter des batailles et des dangers plus grands encore! Qu'importe! elle a dit : J'irai, et elle va remplir la mission que Dieu lui a donnée. Déjà elle a fait écrire ses adieux à sa famille; elle a coupé ses longs cheveux, pris des habits d'homme, et, suivie seulement d'un de ses frères, elle est allée trouver, à Vaucouleurs, Robert de Beaudricourt, pour lui demander de la conduire au dauphin. C'est ainsi qu'elle appelle Charles VII, dont l'huile sainte n'a point encore consacré la royauté. Beaudricourt l'écoute et la repousse, en la raillant de sa résolution. « J'aimerais bien mieux, lui dit-elle, rester à » filer auprès de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage; mais il faut que j'aille, parce que mon Seigneur le » veut. » Entraîné lui-même par cette foi qui l'étonne, Beaudricourt lui donne une épée, une escorte, et elle part. En onze jours, elle a franchi cent cinquante lieues, et ses compagnons de voyage, qui ont traversé sans coup férir des contrées ravagées par la guerre, ne doutent plus que Dieu ne veille sur elle. Le 24 février 1429 elle arrive à Chinon, où Charles VII oublie qu'il est roi. Elle se présente à la cour, où l'on se prépare à rire aux dépens de la *pauvre petite bergerette,* grâce au piége qu'on tend à son ignorance. Le roi s'est caché, sous un vêtement modeste, parmi ses courtisans. Mais Jeanne va droit à lui, comme si une main invisible le lui eût désigné, et lui embrassant les genoux, suivant l'usage : « Dieu vous donne bonne » vie, gentil roi, lui dit-elle. — Ce n'est pas moi qui suis le » roi, répond le prince. Oh! mon Dieu, reprend Jeanne, c'est » vous et non autre. Pourquoi ne me croyez-vous? Je vous dis » que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peu- » ple. Si vous me baillez gens, je leverai le siége d'Orléans et » je vous menerai sacrer à Rheims; car c'est le plaisir de Dieu » que vos ennemis les Anglais s'en aillent en leur pays et que » le royaume vous demeure. »

Charles, hésitant encore à la croire, la fait conduire à Poitiers, où se tenait alors le parlement, et la fait examiner par les docteurs de la science et de la foi. « Je ne sais ni A ni B, » répond-elle aux théologiens qui l'interrogent; mais je viens » de la part du roi des cieux pour faire lever le siége d'Orléans

» et sacrer le roi à Rheims. » — Plusieurs jours se passent en épreuves de tout genre, dont elle sort victorieuse, et toujours elle se plaint qu'on perd le temps en paroles inutiles, quand il faudrait marcher à l'ennemi. Enfin on ne doute plus de sa mission divine, ou l'on feint d'y croire; elle demande qu'on lui donne une épée qu'on trouvera derrière l'autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, et une bannière où brillera l'image du Christ sur un fond blanc semé de fleurs de lis d'or. L'épée et la bannière lui sont remises; elle revêt une armure de guerre, et le 29 avril 1429, Jeanne, sa bannière à la main, était en présence du camp des Anglais, et leur faisait écrire qu'*elle était envoyée de par Dieu le roi du ciel pour les bouter hors de France.*

En d'autres temps, Jeanne eût passé pour folle; mais on croyait fermement alors à l'intervention de Dieu dans les choses humaines; et jamais cette intervention ne s'était manifestée de manière à faire une plus vive impression sur l'esprit des peuples. Les Français, dont sa voix réveillait les sentiments religieux et patriotiques, virent dans la bergère de Domremy une envoyée de Dieu. Les Anglais ne voulurent reconnaître en elle qu'une sorcière; mais elle ne leur en inspira pas moins une terreur superstitieuse que leurs chefs ne purent vaincre; et lorsqu'ils aperçurent Jeanne d'Arc, à la tête de six mille guerriers, conduire vers Orléans le convoi qu'attendaient les malheureux assiégés, ils abandonnèrent leur camp, et se retirèrent devant elle, comme si la bannière qu'elle portait les eût frappés d'épouvante.

Jeanne était entrée le 30 avril dans Orléans, aux acclamations de l'armée et des habitants. Dès le 4 mai, elle demanda à attaquer les Anglais, qui entouraient encore la ville, et après trois jours de combats, où elle déploya un courage, un sang-froid et une habileté qu'eussent enviés les plus vaillants capitaines, après avoir reçu entre le cou et l'épaule un trait qu'elle arracha elle-même de sa blessure, et qui ne l'empêcha pas de reparaître bientôt au plus fort de la bataille, elle eut la joie de voir les Anglais s'enfuir devant son épée victorieuse. De ce jour, la vierge de Domremy reçut le nom de la Pucelle d'Orléans.

CHAPITRE LVI.

CHARLES VII, DIT LE VICTORIEUX.

De 1429 à 1437.

La délivrance d'Orléans avait paru miraculeuse même à ceux qui en recueillaient la gloire. Jeanne était pour les Lahire, les Xaintrailles et les Dunois, un capitaine expérimenté non moins qu'un vaillant soldat : quand on s'assemblait en conseil, il était rare que son avis ne l'emportât point, et lorsqu'on s'en écartait, il arrivait toujours qu'on ne tardait pas à s'en repentir. Dieu l'inspire, disaient les chefs : Dieu la conduit, disaient les soldats; chefs et so'dats étaient fiers de lui obéir.

La mission de Jeanne n'était remplie qu'à moitié, et il lui tardait de l'accomplir, en conduisant le roi à Rheims. Mais Charles et ses conseillers voulaient, avant tout, que les Anglais fussent chassés des bords de la Loire, et Jeanne, voyant que le roi refusait de la suivre, marcha avec le duc d'Alençon contre les Anglais, qui, après s'être vu enlever les fortes places de Fargeau, Meun et Beaugency, s'étaient campés dans la plaine de Patay, résolus cette fois à vaincre la *sorcière*. Un puissant renfort était venu rejoindre l'armée française. Au bruit des succès de Jeanne, le connétable de Richemont s'était ému, et sortant tout à coup de sa retraite de Parthenay, il était venu, malgré la défense du roi, trouver l'héroïne d'Orléans, et lui avait dit : « Jeanne, je ne sais si vous êtes icy de par Dieu ou le diable : » si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains en rien, car Dieu » sait mon bon vouloir; si vous êtes de par le diable, je vous » crains moins encore, et faites du mieux ou du pire que vous » pourrez. » — Arrivée en présence des Anglais qui l'attendaient de pied ferme, Jeanne voit les guerriers français hésiter à les attaquer en rase campagne. Le duc d'Alençon s'approche d'elle : « Jeanne, lui dit-il, voilà les Anglais en bataille : combattrons- » nous? — Avez-vous vos esperons? lui répond-elle. — Com- » ment dà, s'écrie le duc étonné : nous en faudra-t-il retirer ou

» fuir? — Nenny, dit Jeanne : en nom Dieu, allez sur eux, car » ils s'enfuiront, et n'arresteront point, et seront desconfits, » sans guères de perte de nos gens; et pour ce faut-il vos espe- » rons pour les suivre. » — Prenant alors la bannière, elle marche à l'ennemi : tous les Français la suivent à l'envi, et bientôt deux mille Anglais tués et leur vaillant général Talbot fait prisonnier semblent attester que la voix mystérieuse qui parle à Jeanne est la voix du Dieu des armées (18 juin 1429).

Après la victoire décisive de Patay, Jeanne presse de nouveau le roi de la suivre à Rheims : mais la prudence des guerriers diffère toujours ce que conseille l'audace de la bergère. Il faut que devant sa bannière tombent encore les murs d'Auxerre, de Châlons et de Troyes, avant que Charles VII ose se présenter aux portes de Rheims. Ces portes s'ouvrent enfin à l'héritier des rois, le 16 juillet 1429, et dès le lendemain la bergère de Domremy, placée près des marches de l'autel et tenant à la main sa bannière, voyait avec une pieuse joie l'huile sainte couler sur le front de son roi. Jamais sacre n'avait déployé moins de pompe et de magnificence, et cependant jamais sacre ne vivra dans la mémoire autant que celui de Charles VII. C'est que là Dieu est visible à tous dans cette jeune fille, dont la gloire vient de lui et retourne à lui; c'est que là seulement on put voir, après les cérémonies du couronnement, une humble bergère venir embrasser les genoux du roi de France, et lui dire, *en plorant à cauldes larmes :* « Gentil roy, ores est exé- » cuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vinssiez à Rheims re- » cevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vray roy, » et celui auquel le royaume doit appartenir. »

Jeanne avait accompli la mission que ses *voix* lui avaient donnée, et elle demanda à retourner dans son village. Charles VII avait encore trop besoin de son appui pour y consentir : elle était l'âme de l'armée. Le roi lui dit de rester : elle resta; mais ce n'était plus à Dieu seul qu'elle obéissait en marchant aux batailles; elle était toujours la guerrière courageuse et dévouée; elle n'avait plus la confiance et l'enthousiasme de la bergère. Cependant les villes de la Picardie se soumirent dès qu'elle parut, et la Normandie s'émut à son approche. Saint-Denis lui ouvrit ses portes; et, le 29 août, Charles VII se présenta de-

vant sa capitale. Jeanne voulut qu'on livrât l'assaut sur-le-champ, mais elle fut mal secondée. Blessée grièvement aux deux cuisses, elle se montra moins sensible à la douleur qu'à la perte de sa bonne épée de Fierbois qui se brisa dans ses mains. La Trémoïlle profita de cet échec pour ramener le roi de l'autre côté de la Loire, et le duc de Bourgogne vint rejoindre le comte de Bedford dans Paris. Cette retraite du roi, au moment où la France semblait impatiente de revenir à lui, mit le découragement dans l'armée. Jeanne voulut encore se retirer; mais le sire d'Albret obtint qu'elle vînt à l'attaque de Saint-Pierre-le-Moutiers, et il ne dut son succès qu'au courage de la Pucelle. Puis après avoir vaincu, en combattant corps à corps, un chevalier bourguignon, nommé Franquet d'Arras, elle se jeta dans Compiègne qu'assiégeait le duc de Bourgogne. Là elle fit encore des prodiges de valeur; mais dans une sortie, ayant été repoussée, elle arriva la dernière au fossé du boulevard, et trouva la barrière fermée. On prétend que le gouverneur de Compiègne, Guillaume de Flavy, ne fit rien pour la secourir. Lionel, bâtard de Vendôme, eut la triste gloire de faire prisonnière la libératrice de la France (24 mai 1430). Paris, à cette nouvelle, fit des feux de joie et chanta un *Te Deum*, et peu de mois après le duc de Bourgogne permettait à Jean de Luxembourg de vendre sa captive, pour dix mille francs, à la vengeance de l'Angleterre! Cette vengeance fut aussi perfide qu'implacable. L'orgueil anglais feignit de croire que Jeanne n'avait dû ses triomphes qu'à un pouvoir surnaturel, et dès qu'il l'eut flétrie du nom de *sorcière*, ce fut une condamnation à mort qu'il prononça contre la pauvre bergère de Domremy. Ce qu'on a peine à croire, c'est qu'il se trouva un Français, un prêtre, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, pour présider à cet infâme procès, et que l'archevêché de Rouen lui parut d'un assez haut prix pour ne pas craindre de livrer son nom à l'exécration des siècles. Il eut de la peine à s'adjoindre d'autres juges, nous pourrions dire des complices : mais enfin il en trouva, et plusieurs membres de l'université de Paris eurent la lâcheté de venir siéger au tribunal rassemblé à Rouen pour juger la *sorcière Jeanne.*

Ce n'est plus seulement de l'admiration que nous éprouvons

pour Jeanne lorsque, pendant vingt séances consécutives, nous voyons la simple fille des champs déjouer, par la candeur et le droit sens de ses réponses, la perfidie des interrogatoires les plus captieux. La haine ingénieuse de l'évêque de Beauvais, les menaces même de la torture, ne purent arracher de sa conscience un seul mot que la divine sagesse ne parût inspirer. Jamais la simplicité n'eut un caractère plus sublime et plus touchant.

Interrogée sur son étendard : « Disiez-vous point aux gens » d'armes du roi qu'en le suivant hardiment, ils auraient bon- » heur? — Je leur disais, répond-elle : Entrez parmi les An- » glais; et j'y entrais moi-même.

» — Qu'aimiez-vous mieux de votre étendard ou de votre » épée? — Beaucoup plus mon étendard que mon épée. Je por- » tais moi-même mon étendard quand je marchais aux ennemis » pour éviter de tuer quelqu'un : je n'ai jamais tué personne.

» — L'espérance de la victoire était-elle fondée sur vous *ou* » sur votre étendard? — Sur notre Seigneur.

» — Pourquoi teniez-vous votre étendard près de l'autel, » pendant le sacre, à Rheims?

» — Il avait été à la peine : c'était bien raison qu'il fût à » l'honneur.

» — Dieu hait-il les Anglais?

» — Religieusement parlant, je ne sais rien : mais je sais » bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y » mourront.

» — Dieu ne vous a-t-il point failli pour le bien de votre » âme?

» — Comment m'aurait-il failli, puisqu'il me *conforte* tous » les jours dans ma prison? »

Un Anglais qui assistait au procès était sorti en s'écriant : « Je voudrais que cette femme-là fût Anglaise; » mais un autre Anglais, le comte de Warwick, avait répondu à l'évêque de Beauvais qui lui annonçait que Jeanne était malade : « Le roi » l'a achetée assez cher, il ne veut pas qu'elle meure autrement » que par justice; il entend qu'elle soit brûlée. »

Ces deux Anglais expliquent à la fois le supplice et la gloire de Jeanne. Condamnée seulement par le tribunal à une capti-

vité perpétuelle, on trouva moyen de la faire déclarer relapse, parce qu'elle avait conservé ses habits d'homme, et un bûcher s'éleva à Rouen sur la place du Vieux-Marché. Informée par le frère Martin l'Advenu qu'elle allait être brûlée comme hérétique, Jeanne se mit à pleurer : elle n'avait pas vingt ans. Puis, après s'être confessée, elle communia. Montée sur le bûcher, elle demanda une croix, et un officier anglais lui en fit une en brisant son bâton en deux; elle pria encore quelque temps, et quand la flamme commença à l'atteindre..... « Jésus! Jésus! » dit-elle... Et la foule s'enfuit en disant : « Nous sommes perdus, » car une bonne et sainte fille expire dans les flammes! » Le roi d'Angleterre fit jeter au vent les cendres de la sorcière Jeanne. Mais quatre siècles n'ont pas encore effacé la tache que ces cendres ont imprimée au nom anglais (30 mai 1431).

Quelle avait été la récompense des services de Jeanne-la-Pucelle? des lettres de noblesse accordées à sa famille. Quel fut le prix de sa mort? une réhabilitation tardive de sa mémoire, et vingt ans après une rente de trois francs par mois que la ville d'Orléans paya à sa mère *pour lui aider à vivre*... On a peine à se persuader que les compagnons d'armes de la Pucelle n'aient rien tenté pour la délivrer pendant sa longue captivité, et que le roi de France ait laissé allumer le bûcher de Rouen sans tenter de l'éteindre dans le sang des Anglais.

Le duc de Bourgogne ne triomphait pas seulement en France, comme allié de l'Angleterre. Antoine de Vaudemont et René d'Anjou se disputaient l'héritage du duché de Lorraine : l'appui de Philippe-le-Bon donna l'avantage au comte de Vaudemont, et le vieux et fidèle Barbazan périt en défendant les droits du prince français. C'était un nouvel échec pour le roi de France, à qui Isabelle de Lorraine, femme de René, vint demander aide et protection. Elle était accompagnée d'une jeune fille noble de Fromenteau, en Touraine, nommée Agnès Sorel. L'esprit et la beauté d'Agnès excitèrent une telle admiration, que la reine, Marie d'Anjou, l'attacha à sa personne. Marie se donnait une rivale : elle le savait; mais ayant perdu tout son empire sur le roi, elle tenait avant tout à détruire celui du sire de la Trémoïlle, qui ne donnait à son maître que de honteux conseils. Ce fut en effet Agnès Sorel qui parvint à faire rougir

Charles VII de son indolence, et qui rendit son roi à la France, après que Jeanne-d'Arc eut rendu la France à son roi.

Dès que le duc de Bourgogne vit que Charles VII se réveillait à la gloire, il consentit à une trêve de deux années, soit qu'il eût peur d'être entraîné dans la ruine du parti anglais, soit qu'il eût honte enfin d'être l'allié des ennemis de son pays. Cette trêve alarma le duc de Bedford, qui fit faire au pauvre Henri VI son entrée solennelle dans Paris : aucun Français ne voulut paraître dans son escorte, et la reine-mère Isabeau eut seule le courage d'y assister; mais au moment où le jeune roi la salua à son balcon, on dit que des larmes de remords s'échappèrent de ses yeux.

Ces larmes ne furent pas les seules qui coulèrent au couronnement du roi d'Angleterre comme roi de France. On vit briller des pleurs de rage dans les yeux de ces bourgeois qui comprenaient enfin que c'était là leur maître et non leur roi. Bedford s'en aperçut et fit partir Henri VI pour Rouen, où les souvenirs français étaient moins anciens et moins profonds.

Pendant que le bâtard d'Orléans, le frère d'armes de Jeanne, s'emparait de Chartres par surprise (20 avril 1432), et forçait le duc de Bedford à lever le siége de Lagny, une conspiration de cour délivrait Charles VII de son favori, et la France d'un fléau. La Trémoïlle, surpris dans son lit par les sires de Chaumont, de Beuil, de Coëtivy et Rosnieven, n'échappa à la mort qu'en se résignant à la prison, et Charles reconnut que c'était justice. D'autres conspirations plus honorables s'organisaient dans les villes pour se soustraire au joug des gouverneurs anglais. Paris en vit naître et punir plusieurs. Le duc de Bourgogne, occupé par une guerre particulière contre le duc de Bourbon, commençait à abandonner les Anglais à eux-mêmes; de plus le comte de Richemont avait reparu, et la disgrâce de La Trémoïlle lui avait remis à la main l'épée de connétable. Réuni au bâtard d'Orléans, à Lahire et à Xaintrailles, Richemont attaqua les Anglais partout où il put les rejoindre : des soldats et des paysans se formèrent en compagnies, et, sous le nom terrible d'*Écorcheurs*, parcoururent le pays, en faisant main-basse sur tout ce qui était anglais. Richemont rendit un service plus important à la France, en réconciliant le duc de Bour-

gogne et Charles VII, par le traité d'Arras (21 septembre 1435). Le duc de Bedford était mort peu de temps auparavant, ainsi que la reine Isabeau : ce fut peut-être pour elle un bonheur de ne pas voir le triomphe du fils qu'elle avait tant persécuté.

La plus grande partie de la Normandie était déjà revenue au roi; mais Paris, où les Anglais, sous les ordres de Talbot et du comte de Willoughby, se trouvaient en force et exerçaient une sorte de terreur, Paris semblait vouloir faire une longue résistance. Le maréchal de l'Ile-Adam, chassé de la capitale dont il était le gouverneur, fit serment d'y rentrer le premier avec la bannière de France, et il tint parole. Les intelligences qu'il y avait conservées vinrent à son aide : pendant que le connétable et le bâtard d'Orléans attaquaient les portes de la ville, une échelle qu'on lui descendit lui permit d'escalader les remparts, et, comme il l'avait dit, il fut le premier qui fit retentir dans Paris le cri de vive le roi! C'était lui qui, seize ans auparavant, y était entré en criant : Vive le duc de Bourgogne! Les bourgeois, encouragés par sa présence, brisèrent eux-mêmes les serrures des portes et introduisirent dans leurs murs les troupes royales. Accablés de toutes parts, les Anglais se retirèrent à la Bastille, et s'embarquèrent le lendemain sur la Seine pour Rouen, poursuivis par les huées du peuple qui la veille tremblait devant eux. Le connétable entra tout armé dans Notre-Dame, et après avoir entendu la messe, il fit publier à son de trompe que « *si aucun, de quelque état qu'il soit, a méprins par-devers monsieur le roi, soit absent ou autrement, il lui est pardonné.* » Cette clémence inespérée valut à Charles VII plus que des victoires; et lorsque, le 13 novembre 1437, il fit son entrée à Paris, au milieu des cris de Noël! Noël! il put juger que seize ans d'une domination étrangère n'avaient point étouffé dans le cœur des Français leur amour pour les fils de saint Louis.

CHAPITRE LVII.

CHARLES VII, DIT LE VICTORIEUX.

De 1437 à 1461.

L'occupation de la capitale par Charles VII ne lui donnait pas le royaume, et il fallut qu'il reprît une à une les villes et forteresses que les Anglais avaient conquises depuis près de cent ans que durait la guerre avec l'Angleterre. C'est de ce moment qu'on le vit s'affranchir de son indolence et de sa légèreté naturelles, et pour complaire, dit-on, à la Dame de beauté, Agnès Sorel, s'occuper sérieusement de ses devoirs de roi qu'il avait si long-temps oubliés. De ce moment Lahire cessa d'avoir le droit de lui dire qu'*on ne pouvait perdre son royaume plus gaiement*. Charles VII montra assez de courage et de persévérance pour mériter le surnom de Victorieux.

Paris était devenu si misérable sous le joug des gouverneurs anglais, que la famine et la peste y régnaient presque continuellement. Charles ne s'y arrêta que trois jours : il revint en Touraine pour s'entendre avec le connétable sur les moyens de détruire les compagnies d'*Écorcheurs*, qui désolaient le pays et confondaient amis et ennemis dans leurs sanglantes déprédations. Lahire, Boussac et Chabannes se mirent à leur tête, et les entraînèrent en Suisse par l'espoir du pillage. Il n'en revint qu'un petit nombre (1438). C'était un grand pas de fait vers la paix que la destruction de ces compagnies qui ne voulaient que la guerre. Anglais et Français la désiraient également, et Philippe-le-Bon plus que tout autre. Des conférences eurent lieu à cet égard; mais la diplomatie anglaise échoua complétement devant le refus formel de laisser, même en partage, le titre de roi de France au roi d'Angleterre.

Charles VII a résolu que désormais la France n'aurait plus d'autre roi que lui. Un riche marchand de Bourges, Jacques Cœur, lui procure de l'argent et se charge de rétablir les finances du royaume; le connétable de Richemont et Jean Bureau,

maître de l'artillerie, unissent leurs efforts. L'importante ville de Meaux est prise d'assaut, malgré le duc de Sommerset et Talbot qui sont venus la secourir. Ce succès détermine à se rendre aux états-généraux, convoqués à Orléans, une foule de seigneurs et députés encore indécis entre Charles VII et Henri VI. Là, il est de nouveau question de traiter de la paix, mais en même temps on donne à l'armée, sur la demande du connétable, une organisation régulière. Désormais la gendarmerie se composera de quinze cents lances, chacune de six hommes de guerre, en tout neuf mille cavaliers; une taille ou impôt de 1,200,000 livres sera affectée à leur solde annuelle; défense est faite, sous les peines les plus sévères, de piller les églises, les maisons et les champs, et de maltraiter les laboureurs. Les barons et capitaines qui commandent les places fortes sont responsables des dommages causés par leurs soldats : la violation de ces ordonnances est placée en dehors du droit de grâce.

La France pouvait recevoir une vie nouvelle des états-généraux d'Orléans (1439); mais il n'était pas facile de faire comprendre aux soldats, ni même aux capitaines, que le pillage avait cessé d'être un des droits de la guerre, et de nombreuses désertions firent échouer l'attaque sur Avranches. Les ducs de Bourbon et d'Alençon, les comtes de Vendôme et le bâtard d'Orléans, à qui son frère venait de donner le comté de Dunois, ne virent, dans les nouvelles ordonnances qu'une désorganisation de l'armée, qui livrait de nouveau la France aux Anglais. Le connétable fut bientôt presque seul avec Gaucourt et Xaintrailles contre tous les autres capitaines, qui parlaient déjà en secret de renvoyer Charles VII à ses habitudes de plaisirs et d'appeler au trône le dauphin, Louis, récemment nommé gouverneur du Languedoc. Le dauphin se laissa facilement entraîner à leurs perfides conseils, et, comme on parlait beaucoup en France des soulèvements de la ville de Prague, depuis la réforme de Jean Huss, le nom de *Praguerie* fut adopté pour désigner la nouvelle guerre civile qui s'organisait au nom du dauphin. Charles VII déploya, pour en triompher, une activité guerrière qu'on ne lui supposait pas : il se mit à la tête de son armée, et le comte de Dunois, qui le premier sentit sa faute, vint le rejoindre à Poitiers. Cet exemple et surtout les succès de Charles ramenèrent bientôt

sous sa bannière les plus vaillants capitaines. Les ducs de Bourbon et d'Alençon, et le perfide La Trémoïlle, restés seuls avec le dauphin, perdirent enfin courage. Le comte d'Eu amena aux pieds du père le fils repentant, et le roi pardonna (24 juillet 1440).

Tant que dura la Praguerie, l'Angleterre refusa de rendre la liberté au duc d'Orléans, qui depuis vingt-cinq ans charmait, par la poésie, l'ennui de sa captivité. Le besoin d'argent la décida enfin à accepter pour sa rançon deux cent mille écus, au payement desquels contribua généreusement le duc de Bourgogne. La rue Barbette et le pont de Montereau étaient oubliés, et une même jalousie parut réunir les deux nouveaux amis contre le roi, qui prétendait être le maître dans son royaume. Après avoir fait preuve de clémence et réprimé les brigandages des compagnies, Charles VII marcha à l'ennemi et mit le siége devant Pontoise. Trois fois Talbot et le duc d'Yorck tentèrent de le lui faire lever, sans y réussir; et le 19 septembre 1441, il prit la ville d'assaut, après deux heures et demie d'un combat obstiné, où il déploya une grande bravoure, ainsi que le dauphin Louis. L'année suivante, le roi se rendit à Toulouse, et toute la noblesse de la Guyenne et du Languedoc vint l'y rejoindre et l'aider à reprendre quelques villes du midi. Mais, tandis qu'il faisait si noblement son métier de roi, les ducs d'Orléans, de Bourbon et d'Alençon, au lieu de le seconder, élevaient des plaintes contre l'administration du royaume, et se montraient envieux de ses succès. Le peuple, qui revenait franchement au roi, accorda peu d'attention aux plaintes des princes, qui finirent par comprendre que leur opposition était coupable et inutile : ils se soumirent, et dès lors Charles VII put marcher plus hardiment à son but. Le dauphin Louis, qui déjà s'était montré brave et surtout rusé, s'empara de vive force de Dieppe, et oublia de se montrer clément dans sa victoire. De là, il alla mettre à la raison le comte d'Armagnac, devenu l'allié des assassins du connétable son père, et il le fit prisonnier.

La guerre durait depuis trop long-temps pour qu'il n'y eût pas lassitude de part et d'autre. Le mariage d'Henri VI avec Marguerite d'Anjou, fille de René, comte de Provence, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, fut le prétexte d'une trêve de

quatre années, qui ne furent point perdues pour la prospérité ni pour la gloire de la France. Charles VII, livré aux sages et habiles conseils de Jean de Brézé et de Jacques Cœur, apporta d'heureuses réformes dans l'administration du royaume, et prépara ainsi la gloire de ses armes et de son règne. Attentif surtout à ne pas laisser s'éteindre l'esprit guerrier de son armée, il envoya le dauphin, à la demande de Frédéric III d'Autriche, combattre les Suisses, qui se firent tous tuer à la bataille de Saint-Jacques, tandis que lui-même vint en Lorraine venger le duc René par le siége de Metz, dont les habitants se soumirent et payèrent les frais de la guerre (1445). Ces deux campagnes débarrassèrent en outre la France des restes de ces compagnies d'Écorcheurs qui avaient fait tant de mal, et établirent dans l'armée une discipline dont elle devait bientôt recueillir le prix glorieux. Charles VII, vainqueur, pouvait déchirer le traité d'Arras, si favorable à son ancien ennemi le duc de Bourgogne; il aima mieux le maintenir et se faire un allié par la reconnaissance plutôt que par la crainte. De brillants *pas d'armes* et des fêtes chevaleresques occupèrent l'oisiveté de la trêve avec l'Angleterre, où l'incapacité de Henri VI et l'orgueil de Marguerite excitaient le mécontentement et provoquaient des désordres. Charles VII se prépara à en profiter par l'ordonnance qui obligea chaque paroisse du royaume à fournir au roi un franc-archer. Déjà la trêve paraissait trop longue, lorsqu'un aventurier anglais la rompit tout à coup par la prise de Fougères en Bretagne. Aussitôt les Français surprennent Pont-de-l'Arche et Conches en Normandie, Cognac et Saint-Mégrin en Guyenne. Pierre de Brézé, Dunois et le connétable de Richemont reprennent avec joie leur harnais de guerre, et le duc de Bourgogne, redevenu Français enfin, envoie en aide, à Charles VII, le comte de Saint-Pol avec huit cents hommes. De toutes parts on s'arme: on ne veut plus que le léopard insulte en France aux fleurs de lis: Pont-Audemer, Lisieux, Mantes et Vernon se rendent à Dunois; Gisors, à Brézé; Saint-Lô et Coutances, au duc de Bretagne; Verneuil, Évreux, Louviers, au roi. Bientôt de toute la Normandie, il ne reste plus que Rouen aux Anglais; Talbot y commande, et la résistance peut être longue; mais du haut des remparts les habitants ont vu de loin flotter la blanche bannière

du roi de France : ils s'assemblent sur les places publiques; ils s'emparent de deux tours; ils appellent les Français à l'assaut. Assiégé au dedans, plus encore qu'au dehors, Talbot ne peut plus se défendre : il abandonne la ville et se retire dans le château avec le duc de Sommerset. Il faut, pour que Charles VII leur permette d'en sortir, qu'on lui livre Arques, Caudebec, Lillebonne, Tancarville et Honfleur. Honfleur seul s'y refuse; Charles venait d'en commencer le siége, lorsque la belle Agnès Sorel arriva à l'abbaye de Jumiéges, où était le roi. Là, tout à coup, elle tombe malade et meurt. Charles VII fit écrire par son chroniqueur, Jean Chartier, que jamais la Dame de beauté n'avait été que son amie. Ceux qui, dit-on, l'empoisonnèrent en avaient sans doute jugé autrement. Son tombeau existait encore il y a peu d'années parmi les ruines de l'abbaye de Jumiéges. François Ier a consacré ces vers à sa mémoire :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot ermite.

Nous ne combattrons point l'opinion de François Ier à cet égard : cependant on peut croire que l'honneur, non moins que l'amour, mit à la main de Charles l'épée qui devait achever l'œuvre de Jeanne-la-Pucelle. Ce qui le prouve, c'est qu'après la mort d'Agnès, cette épée vengea, par la victoire de Fourmigny, la défaite d'Azincourt, et força Caen et Cherbourg à lui ouvrir leurs portes. La Normandie, perdue sous Charles VI en 1418, était rentrée tout entière, en 1450, sous la domination de Charles VII. La conquête de Philippe-Auguste était à jamais acquise à la France.

L'année suivante, le comte de Dunois eut la gloire de reprendre, une à une, toutes les villes de la Guyenne, et Bordeaux lui ouvrit ses portes le 23 juin 1451. Restait aux Anglais, dans le Midi, la seule ville de Bayonne; l'artillerie de Gaspard Bureau ouvrit la brèche le 18 août, et trois jours après la bannière de France flottait sur les remparts de la ville. Les Anglais et Talbot à leur tête tentèrent bien, en 1453, de reprendre la Guyenne où les rappelaient quelques seigneurs mécontents; mais la même artillerie de Bureau les foudroya au siége de

Châtillon, et la coulevrine qui tua le vieux Talbot renversa en même temps les dernières espérances du parti anglais. Le roi d'Angleterre n'était plus en France que le roi de Calais.

Les dernières années du règne de Charles VII offrent peu d'intérêt. Le procès du célèbre financier Jacques Cœur, argentier du roi, dont le génie avait trouvé moyen d'enrichir son maître sans appauvrir les peuples, et de subvenir à toutes les dépenses de la guerre sans augmenter les impôts, est un de ces tristes exemples de l'influence fatale des favoris dans le gouvernement des empires. L'immense fortune acquise dans le commerce par le négociant de Bourges, devenu ministre du roi, éveilla la cupidité des courtisans. On ne pouvait lui reprocher aucune concussion dans l'administration des finances : souvent même il était venu au secours du trésor royal avec sa propre fortune; mais Antoine de Chabannes accusa Jacques Cœur d'avoir empoisonné Agnès Sorel, lui qu'elle avait nommé son exécuteur testamentaire, tant elle avait foi dans son dévouement et sa probité. Livré à des ennemis et non à des juges, Jacques Cœur fut trouvé coupable du crime de lèse-majesté; la confiscation de tous ses biens, et sa mort même furent prononcées. Charles VII, en lui faisant grâce de la vie, était loin d'acquitter sa dette. En abandonnant le fidèle ministre à l'avidité des favoris qui se partagèrent ses dépouilles, Charles VII donna un prétexte plausible au dauphin Louis de quitter une cour où la probité et le dévouement n'étaient pas en sûreté. Il se retira d'abord dans son gouvernement du Dauphiné, où il se regardait comme indépendant, et où il épousa, malgré son père, Charlotte de Savoie; puis chez le duc de Bourgogne, qui lui offrit un asile contre la sévérité paternelle. Le duc d'Alençon, son ami, accusé à tort d'avoir voulu rappeler les Anglais en France, et d'avoir excité la révolte du fils contre le père, fut livré à la cour des pairs et condamné à mort. Charles, qui savait peut-être avec quelle perfidie Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, son ministre, savait donner à l'innocence les apparences du crime, commua la peine du duc d'Alençon en une prison perpétuelle. N'osant pas être juste malgré son favori, il essayait du moins d'être clément. Mais le dauphin était trop rusé pour se fier à une clémence capricieuse : il aima mieux abandonner le

Dauphiné à son père, qui en prononça la confiscation au profit de la couronne (8 avril 1457). Retiré à la cour du duc de Bourgogne, le dauphin attendit, pendant six années, que la mort de son père lui permît de rentrer en France. On avait persuadé à Charles VII que son fils était le véritable empoisonneur d'Agnès Sorel, et on n'eut pas de peine à lui inspirer la crainte d'être la victime d'un semblable attentat. Cette crainte prit un tel empire sur son cerveau, déjà affaibli, qu'il se refusa bientôt à prendre la nourriture nécessaire à son existence. Quand on employa la force pour lui faire avaler des aliments, un abcès qui s'était formé dans sa bouche s'opposa à leur passage; et, le 22 juillet 1461, après sept jours d'abstinence volontaire, Charles VII, le Victorieux, mourut de faim, à l'âge de cinquante-huit ans. Il n'avait eu, pendant quelque temps, que la ville de Bourges pour royaume; au jour de sa mort, il était le roi le plus puissant de l'Europe, et le roi le plus puissant de l'Europe se laissait mourir de faim pour échapper au poison!

CHAPITRE LVIII.

RÉSUMÉ.

Près de cinq siècles se sont écoulés depuis l'avénement des Capétiens, et durant cette longue période, il s'est fait dans la royauté, dans la noblesse, dans le clergé et dans le peuple des transformations successives qu'il importe de constater, afin de mieux comprendre les temps où nous allons entrer. On a souvent dit que les événements sont la conséquence de la disposition générale des esprits: il nous semble plus vrai de dire que le mouvement des esprits est la conséquence des faits. Nous concevons qu'un grand capitaine attribue le gain d'une bataille à l'habileté de ses dispositions stratégiques; mais les révolutions des empires reposent dans des mains plus puissantes que celles de l'homme. Un philosophe moderne, qui est en

même temps historien, a dit avec un rare bonheur de pensée et d'expression une vérité déjà écrite dans l'histoire du monde: *L'homme s'agite, et Dieu le mène.* C'est en effet tout ce que l'homme peut faire que de s'agiter dans l'étroit espace où il est renfermé. Les grands événements, comme les grandes découvertes, sont rarement l'œuvre de l'esprit humain. Le hasard, disons mieux et plus vrai, la Providence déjoue constamment ses calculs et ses combinaisons, pour le surprendre tout à coup par quelque révolution soudaine dans les faits ou dans les idées. Reconnaissons, avec l'humilité qui convient à notre faible nature, qu'il n'est pas plus donné à l'homme de créer l'avenir que de détruire le passé.

Deux faits dominent dans l'histoire des siècles que nous venons de parcourir : les croisades et la guerre avec l'Angleterre. Quelque gloire et d'immenses désastres, c'est là, en apparence, tout ce qu'ils ont produit; et cependant nous devons à l'un la royauté, à l'autre la nationalité. — Reportons-nous aux temps qui précédèrent les croisades : qu'était le roi de France? le seigneur d'une province, à qui les seigneurs d'autres provinces prêtaient un serment qui ne les liait qu'autant qu'ils n'avaient point intérêt à le rompre, ou qu'ils manquaient de force pour le violer. Pairs du roi, ils étaient de fait ses égaux en puissance, s'ils ne l'étaient pas en dignité. Dans un tel état de choses, la couronne aurait fini par appartenir toujours au plus fort : le premier Capet n'avait pas eu d'autre droit pour s'en emparer; mais, comme ses successeurs n'usèrent qu'avec modération de cette royauté qu'on leur avait laissé prendre, on la leur laissa garder. C'est alors que vinrent les croisades qui dévorèrent les grands feudataires de la couronne, et la royauté s'enrichit de toutes les pertes de la féodalité. Le nombre des seigneurs s'accrut et leur puissance diminua. Les guerres qu'ils se firent les uns aux autres contribuèrent en outre à les affaiblir, au profit de la royauté qui intervenait dans leurs débats, et qui, comme Brennus, jetait son épée dans le plateau de la balance, qu'elle avait intérêt de faire pencher. Quand elle se vit plus forte que chacun de ses vassaux séparément, elle chercha les moyens d'empêcher qu'ils ne se réunissent tous contre elle, et alors elle répandit parmi le peuple

des villes et des campagnes les mots d'affranchissement et de liberté, qui déjà étaient dans la pensée de tous. Les communes naquirent et vinrent en aide à la royauté contre l'aristocratie. Les croisades avaient servi ce mouvement, car, malgré les armures de fer, jamais l'égalité du noble et du serf devant la mort ne fut plus évidente que sous le climat brûlant de l'Afrique et sous le fer acéré des Musulmans. A l'abaissement successif de la force et du prestige de l'aristocratie, vint se joindre l'accroissement de la force et du prestige que donnèrent à la royauté Louis-le-Gros, Philippe-Auguste et saint Louis. Dès lors la monarchie triompha de la féodalité, et ce ne fut que lorsque Charles V reconstitua de grandes existences féodales, en donnant à ses frères les duchés de Bourgogne, de Berry et d'Anjou, qu'il créa de nouveaux périls pour la royauté.

L'avénement des Valois, au détriment des femmes, n'était que le prétexte de la guerre entre la France et l'Angleterre; la jalousie des deux peuples en fut la vraie cause; et, comme nous l'avons dit, cette guerre donna à la France un esprit de nationalité dont nous ne trouvons pas la trace dans les siècles antérieurs, pas même pendant l'invasion des Normands : alors on s'était battu pour défendre ses foyers contre les déprédations des Barbares du Nord; plus tard on se battit pour défendre sa patrie contre le joug de l'étranger. Le peuple appelé pour la première fois, comme peuple, à la défense de la couronne, s'autorisa contre elle-même des droits qu'elle lui avait donnés contre l'aristocratie; mais, comprenant encore mal la liberté, il la transforma parfois en licence. La royauté eut alors recours à la noblesse pour réprimer les excès populaires : elle se crut en droit de détruire ces assemblées nationales connues sous le nom d'états-généraux, qui lui faisaient toujours acheter leur appui, et la forçaient à délibérer quand elle voulait agir. La noblesse seconda la royauté dans cette guerre à la démocratie, et autorisa pour en triompher les armées permanentes, qui devaient plus tard triompher d'elle. Ainsi, tour à tour, la royauté avait combattu les grands par le peuple et le peuple par les grands; et lorsque leurs efforts réunis eurent refoulé au delà des mers la domination anglaise, la royauté seule parut victorieuse, et cette victoire lui donna ce caractère

absolu que Louis XI imprima à la monarchie. La féodalité, comme la chevalerie, n'existèrent plus que par le nom et les habitudes. Le canon avait achevé de les détruire, en atteignant le seigneur dans son donjon et le chevalier sous son armure. L'édifice était écroulé; mais les ruines en paraissaient encore imposantes et vénérables. Lorsqu'on vit, de ces ruines mêmes, la royauté se bâtir un temple, on adora le dieu qui l'habitait, et les peuples vinrent apporter en offrande, au pied de l'autel, les libertés qu'ils avaient conquises et qu'ils ne savaient pas conserver. Restaient quelques têtes qui paraissaient d'autant plus élevées que les autres s'étaient inclinées; nous verrons bientôt comment Louis XI s'y prit pour les courber au niveau qu'il voulait imposer à toutes.

L'aristocratie s'était usée dans les batailles; la démocratie, dans les discordes civiles. Le clergé, d'ailleurs immuable dans ses dogmes, s'était lui-même fatigué par sa lutte avec les hérésies : les bûchers de l'inquisition lui avaient enlevé ce caractère de charité qui sera toujours sa plus grande force; et le concile de Constance, en détruisant le schisme créé par l'élection de deux papes, n'avait pas réussi complétement à rétablir l'unité de l'Église. En voulant maintenir sa puissance temporelle sur les trônes de la chrétienté, Rome avait exposé son pouvoir spirituel sur les princes qui les occupaient. L'abus des excommunications en avait détruit l'effet. On vénérait encore le vicaire de Jésus-Christ, on ne craignait plus le pontife de Rome. La destruction de l'empire chrétien de Constantinople, par Mahomet II, avait récemment porté un coup terrible au cœur de la chrétienté qui semblait menacée de nouveaux malheurs. La foi seule restait, et le christianisme fut sauvé par elle.

Ainsi, noblesse, peuple et clergé s'étaient affaiblis depuis cinq siècles; la royauté seule avait grandi et jeté de profondes racines dans le sol de la France. Est-ce au talent des rois ou plutôt au principe même de la royauté que nous devons en faire honneur? nous penchons d'autant plus pour cette dernière opinion, que nous voyons souvent, dans le cours de cette histoire, la royauté triompher des rois eux-mêmes et les sauver malgré eux.

La pompe que les Valois déployèrent dans les fêtes et les tournois, la magnificence de leurs palais, le luxe de leurs cours, la richesse de leurs vêtements, contribuèrent encore à environner la royauté d'une sorte de prestige qui n'est jamais sans influence sur l'esprit des peuples. Les seigneurs cherchèrent à imiter les princes dans leurs fêtes; et la bourgeoisie ouvrière put regagner aisément par le travail ce que lui enlevaient les exactions fiscales. Elle devint riche et puissante par le commerce et l'industrie, tandis que la noblesse s'appauvrissait chaque jour de plus en plus par la guerre et les fêtes, ses seules occupations. Tandis qu'un négociant de Bourges, Jacques Cœur, possédait vingt seigneuries, soldait de ses deniers les troupes royales et couvrait les mers de ses mille navires, les plus grands seigneurs, le roi lui-même n'avaient pas souvent le pain de la journée. Le luxe est un mendiant si impérieux et si exigeant, qu'il finit toujours par ruiner le riche auquel il s'attache.

Si les richesses nationales s'étaient développées, malgré les agitations politiques et les guerres désastreuses, le mouvement intellectuel vers les sciences et les lettres avait fait des progrès non moins sensibles. On était déjà loin des combats d'animaux et des mimes grossières des deux premières races. Les troubadours et les trouvères, les jongleurs et les ménestrels avaient les premiers donné le goût de la poésie et des arts. La chevalerie les avait adoptés: ils chantaient en vers l'amour et la gloire : on aimait à les entendre : on chercha à les imiter. Des seigneurs, des princes, des rois même ne dédaignèrent point de déposer un moment leur sceptre ou leur épée pour s'armer de la lyre du troubadour. Guillaume, duc d'Aquitaine, Thibaud, comte de Champagne, et surtout Charles, duc d'Orléans, se placèrent au-dessus de la plupart des poètes de cette époque. La lumière nous venait alors de l'Italie et de l'Espagne : elle avait franchi, non sans peine, les Alpes et les Pyrénées, et les yeux commençaient à en être éblouis. La lecture était devenue, dans les châteaux, le passe-temps des dames; mais la langue française, qui s'était formée par la poésie, cherchait à se perfectionner par la prose. Les anciens poèmes, devenus inintelligibles, se transformaient en romans poétiques et recevaient un nouvel

intérêt de cette transformation; les chroniques écrites en latin étaient traduites avec soin, et prenaient un caractère plus national, en même temps qu'elles devenaient plus populaires. C'est alors que les moines de Saint-Denis recueillirent, en les traduisant, les intéressantes chroniques du passé, et que des esprits moins graves mêlèrent aux anciennes créations des Huon de Bordeaux, des Ogier le Danois et des paladins de Charlemagne, les amusantes histoires des Amadis de Gaule et des chevaliers de la Table Ronde du roi Artus. Après les romans en vers et en prose, venaient les fabliaux, contes et nouvelles. Le dauphin en fit réunir un grand nombre sous le titre de *Cent Nouvelles nouvelles*, comme « contes qui sont moult plaisans à » raconter en toutes bonnes compagnies par manière de joyeu- » seté. » Plusieurs de ces contes lui sont même attribués, ainsi qu'au duc de Bourgogne. C'est l'époque du *roman de la Rose*, de Guillaume de Lorris, continué par Jean de Meung; poème trop vanté selon nous, et qui est loin de valoir les poésies de Charles, duc d'Orléans, et même de René d'Anjou.

La littérature dramatique avait dès lors un grand charme pour les Français. Les admirateurs de l'antiquité avaient signalé les travaux scéniques de la Grèce et de Rome; à l'exemple des poètes grecs qui avaient fait agir et parler leurs dieux sur le théâtre, les premiers écrivains dramatiques de la France ne trouvaient rien de mieux que de mettre en scène Dieu, la Vierge, Jésus-Christ et les saints. Ces sortes de pièces religieuses reçurent le nom de *mystères*, et firent l'admiration du moyen âge. On a peine à comprendre les progrès de l'esprit humain dans l'étude des sciences et des lettres, quand on pense à la difficulté qu'éprouvaient pour se produire les travaux scientifiques et littéraires. Ce n'était encore qu'à l'aide de manuscrits que se transmettaient de peuple à peuple, de génération à génération, les connaissances acquises et les œuvres d'imagination. On conçoit combien d'altérations ces ouvrages devaient subir dans les mains des copistes, et pourquoi la plupart des livres de cette époque, semblables en cela aux monuments d'architecture, nous sont parvenus sans que nous puissions y attacher les noms de leurs auteurs. Mais ces obstacles et cette obscurité vont disparaître. L'imprimerie est découverte. Le quatorzième siècle

avait donné au monde la poudre à canon; le quinzième siècle lui donna l'imprimerie. Ainsi, lorsque naissait en France avec Louis XI le pouvoir absolu, Guttemberg y envoyait d'Allemagne la seule arme qui pût le combattre et le renverser.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



